

**APOTRE, DIPLOMATE ET GUERRIER LE VÉNÉRABLE P. MARC D'AVIANO, CAPUCIN**  
PAR LES PP. LOUIS-ANTOINE DE PORRENTUUY ET ERNEST-MARIE DE BEAULIEU DU MÊME ORDRE, 1921

**LE VÉNÉRABLE MARC D'AVIANO CAPUCIN**

Cum opus, cui titulus est : *Vie du Vénérable Père Marc d'Aviano*, ab Adm. Rev. P. Ernesto-Maria a Beaulieu, Provinciæ Nostræ Tolosanæ Moderatore compositum, a duobus Theologis Ordinis Nostri fuerit recognitum et approbatum, facultatem facimus ut typis mandari valeat, si iis quorum interest ita videbitur, et servatis aliunde de jure servandis. In quorum fidem præsentem manu propria subscriptas et sigillo Officii Nostri munitas damus. Romæ, ex Curia Nostra Generali, die 8 januarii 1921.

Fr. MELCHIOR A BENISA, Proc. et Comm. Glis.

NIHIL OBSTAT

Tolosæ, 18 decembris 1920.

CAVALLERA, censor deputatus.

IMPRIMATUR

Tolosæ, die 20 decembris 1920.

E. Dubois, V. G.

NIHIL OBSTAT

CAROLUS SALOTTI, S. Cons. Adv.,

S. R. Congr. Adessor.

(E S. Congr. Rituum).

**INTRODUCTION**

La Vie du P. Marc d'Aviano, que nous présentons au public, aurait dû être depuis longtemps écrite. Ce grand religieux est, dans notre Ordre des Frères Mineurs Capucins, la figure peut-être la plus marquante, à cause de la diversité des théâtres sur lesquels s'exerça son action et de l'importance du rôle qu'il fut appelé à jouer à la fois dans l'Église et dans l'État, descendant des sommets de la contemplation pour donner aux peuples la parole de vie, semant sous ses pas des miracles que les chroniqueurs renoncent à compter, s'employant en même temps à pacifier les peuples, à conseiller les empereurs et les princes, à haranguer et à conduire les soldats sur les champs de bataille, à y remporter, par la vertu de la sainte Croix, une grande victoire qui sauva la chrétienté.

Un moine qui devient, dans la politique, un sage conseiller, et, sur les champs de bataille, un grand guerrier, quel scandale pour l'esprit protestant et philosophique, qui prévalait en Europe au moment de la délivrance de Vienne ! Ne pouvant attaquer l'homme de Dieu, dont la vertu et l'humilité avaient apparu à tous les yeux, les historiens de l'époque ont feint de l'ignorer.

Il y a bien eu une relation manuscrite de ses faits et gestes, rédigée par le P. Côme de Castelfranc, son compagnon et son confident, mais l'admiration y est hyperbolique, et, bien que justifiée, fait craindre des exagérations et des partialités nuisibles à l'histoire. D'ailleurs cette relation ne fut jamais imprimée.

Elle fut pourtant la source principale de la documentation d'une histoire du P. Marc, que publia, en 1798, le P. Fidèle de Zara, laquelle est depuis longtemps épuisée et aujourd'hui introuvable. Le rôle politique du P. Marc y est d'ailleurs à peine esquissé, l'auteur se bornant à célébrer les vertus de son héros et à le suivre dans ses prédications à travers le nord de l'Italie. L'histoire en devient incomplète et la physionomie du P. Marc absolument faussée.

En dehors de sa famille religieuse, le héros de Vienne était donc universellement oublié ou méconnu : et, dans les récits de la bataille, et dans quelques extraits de lettres de Sobieski, c'est à peine si on l'entrevoit allant et venant au milieu des soldats, promettant la victoire au roi de Pologne au matin de l'attaque, et, le soir, le félicitant de l'avoir remportée.

La manière dont Sobieski parle à sa « chère Mariette » de ce P. Marc, montre qu'il lui était bien connu, qu'il avait libre accès auprès de lui. Qu'était donc ce personnage ? On savait que c'était un Capucin, et l'érudition des savants était satisfaite.

Quand furent célébrées, en 1883, les fêtes du centenaire de la délivrance de Vienne, on réédita des relations du temps, on lira de la poussière des archives des écrits détaillés, et notamment la correspondance active entre l'empereur Léopold et le P. Marc. La figure du Capucin commençait à sortir de l'ombre.

C'est alors qu'un religieux de l'Ordre, le P. Louis-Antoine de Porrentruy, songea à écrire son histoire. Il éditait à ce moment, chez Plon-Nourrit, cette belle vie illustrée de saint François d'Assise, qui fut, a-t-on dit, la plus belle œuvre de la célèbre maison d'édition, et celle en tout cas qui eut le plus de succès.

Le P. Louis-Antoine, jeune séminariste, avant d'entrer dans l'Ordre, avait été professeur, à Vienne, des fils de la comtesse d'Appony. Il avait pu visiter, à l'église des Capucins, près des sépultures royales, la tombe du P. Marc d'Aviano. En tout cas, son attention était éveillée sur les choses qui intéressaient l'Autriche et sa capitale : et, devenu Capucin, son amour de l'Ordre lui faisait désirer pour le P. Marc, dans l'univers tout entier, la notoriété à laquelle il a droit.

Son projet ne reçut cependant un commencement d'exécution qu'en 1899, quand, Définitif général en résidence à Rome, dans un séjour à Brescia, où il cherchait des documents sur la bienheureuse Marie-Madeleine Martinengo, la Providence lui fit découvrir, en même temps, des données très précieuses sur le P. Marc.

Dès lors, il multiplia les recherches, entreprit des voyages, suivit en quelque sorte le religieux diplomate et guerrier, dans son vaste itinéraire, et rapporta de ses expéditions des montagnes de manuscrits.

Quand il mourut, le 28 mars 1912, il avait écrit la première partie de la *Vie du P. Marc*, un volume qui allait jusqu'au siège de Vienne. Deux autres volumes, dans sa pensée, devaient suivre le premier, tous enrichis d'une abondante illustration.

Nous avons respectueusement conservé la substance de cette œuvre première, mais nous avons dû en abrégé beaucoup la rédaction, pour réduire l'œuvre complète à des limites raisonnables, que la crise du papier et le régime des restrictions, à défaut d'autre cause, nous imposeraient aujourd'hui.

Avant de mourir, le P. Louis-Antoine avait eu la joie de voir introduire la cause du P. Marc. Il y avait même discrètement travaillé, de concert avec le patriarche de Venise, l'Eminentissime Cardinal Sarto, qui devait être Sa Sainteté Pie X.

Ce pontife voulut bien, sur la présentation du cardinal Vives, encourager l'auteur, à qui le R.P. Pacifico de Sejano avait confié la mission de continuer l'œuvre du P. Louis-Antoine.

Et nous nous souvenons de l'émotion profonde qui nous saisit lorsque le Saint-Père, aux pieds de qui nous étions agenouillés, nous posa la main sur la tête, pour nous bénir, nous disant combien il avait à cœur le succès de cette cause, dont il avait déjà signé plusieurs procès.

La conversation amena sur les lèvres du grand Pape ce que nous avons cru être une prophétie.

«- Pour béatifier le P. Marc, nous disait-il, il faudrait des miracles. Lui, qui en a tant fait pendant sa vie, il ne se hâte pas de faire après sa mort ceux que nos Congrégations réclament.

**- Très Saint-Père, la Bienheureuse Jeanne d'Arc n'en avait pas fait non plus : et, quand Votre Sainteté a résolu de la glorifier, elle en a accompli de très grands.**

**- Ah ! la bienheureuse Jeanne, soupira le Pontife, elle n'a pas fait encore celui que je lui demande. Mon miracle à moi, ce serait... les Français, les Français... Avez-vous compris ?»**

Oh ! oui, certes, le sens de ces paroles entrecoupées ne nous avait pas échappé : mais nous comprenons mieux encore aujourd'hui, quand nous avons vu accourir à Rome, pour la canonisation solennelle de notre grande héroïne, les délégations officielles de la France, le personnel des deux ambassades et soixante et onze de nos parlementaires, comme pour remercier sainte Jeanne d'un double miracle, qui a dû faire tressaillir dans leur tombeau les cendres de Pie X : la victoire de la France et son retour au foyer du Père de famille, à Rome, centre de la chrétienté, d'où un accès de folie sectaire nous avait éloignés.

Dieu réserve-t-Il à Son serviteur, le P. Marc d'Aviano, en faveur d'autres nations ou de la France elle-même, des miracles de ce genre ?

En tout cas, il semble que ses destinées posthumes soient, comme celles de Jeanne d'Arc, intimement liées à la marche des événements politiques.

Encouragé par les précieuses bénédictions de Rome, nous nous étions mis à l'œuvre et la *Vie* était terminée, elle était soumise aux approbations nécessaires et allait être livrée à l'impression, quand la grande guerre éclata, arrêtant le travail, paralysant la vie normale. Le P. Marc, qui fut mêlé à tant de guerres, se trouvait, encore après sa mort, victime d'une guerre. Le livre dut attendre, et ce fut providentiel.

La grande conflagration qui peu à peu s'étendait au monde entier n'était, à son principe, qu'une phase de cette grande lutte entre la France et les peuples du Nord, dans laquelle le célèbre Capucin avait, de son temps, joué un rôle actif : une conséquence de la rivalité entre nos Rois et la Maison d'Autriche, qui, précisément au temps du P. Marc, semblait arrivée à sa période la plus aiguë.

Les événements d'aujourd'hui sont contenus en germe dans ceux que notre œuvre nous forçait à étudier : et conséquemment, ces faits eux-mêmes, qui sont en grande partie la trame de l'histoire du P. Marc, s'éclairaient d'une plus vive lumière, et devenaient plus aisés à comprendre. De cette expérience de la guerre moderne, hélas si douloureuse ! notre ouvrage aura donc gagné, et sera devenu, à deux siècles passés de distance, un livre d'actualité.

**Puissent les nations qui soupirent après la paix, en comprendre enfin les conditions, qui sont : la justice, la charité, c'est-à-dire les vertus que le Christ a prêchées et a fait régner sur la terre ! Par le retour sincère à la religion chrétienne, que de catastrophes seraient évitées, quelle ère nouvelle de prospérité s'ouvrirait pour le monde !**

C'est la grande leçon qui se dégage de la vie du P. Marc, conseiller des Princes, qui, la barbarie des Turcs refoulée, le péril protestant éloigné, voulait uniquement le règne de Dieu, ne cessant de répéter à l'Empereur dans ses lettres : «Je ne suis que droiture et simplicité, et j'ai horreur de la politique».

Il fit pourtant, dans cette simplicité, la meilleure des politiques, parce qu'il fut avant tout un vrai religieux, un apôtre plein de zèle, en un mot, comme on le verra à chaque page de ce livre, un homme de Dieu.

Nous l'avons écrit avant tout pour le bien et l'édification des âmes, qui gagnent toujours à se mettre en contact avec les héros de la vertu, que Rome juge dignes des études et des jugements précédant les honneurs des autels.

Religieux exemplaire, tout animé des ardeurs séraphiques qui brûlaient le cœur de saint François lui-même, apôtre d'un zèle dévorant, toujours à la poursuite des âmes, sur les terrains les plus divers, à la ville et dans les campagnes, à la cour et à l'armée, il apparaît comme un modèle accompli que les âmes contemplatives, non moins que les missionnaires les plus zélés, peuvent étudier avec profit, en s'essayant à l'imiter, car, il demeure, en dépit d'une auréole très brillante de surnaturel, bien humain, bien accessible, et continue d'exercer, après sa mort, l'ascendant qu'il avait acquis sur ses contemporains et qui lui permit d'accomplir de si grandes œuvres à la gloire de l'église.

Il est une autre catégorie de prêtres qui peut trouver à s'édifier auprès du P. Marc d'Aviano, à qui la Providence donna une destinée si singulière : ce sont les aumôniers d'armée.

On s'est quelquefois demandé auprès de quels saints ils devaient chercher un patronage spécial, et on a donné des noms divers. Nous ne croyons pas cependant, et ceux qui liront cette histoire en conviendront volontiers, qu'on puisse trouver un patron mieux désigné à cette fonction, par sa mission et par sa vie, que le héros de Vienne, qui fut au front et sur la brèche, à cette bataille célèbre, comme il avait été aux tranchées du Kahleberg, et qui, durant huit années, dans une série de campagnes, fut aumônier en chef des armées impériales, prenant part aux conseils de guerre des chefs, exhortant les soldats, et les rendant de vaillants et intrépides croisés, pour la défense de l'Europe et l'humiliation du Croissant.

Mais notre but était aussi de remettre en lumière la grande figure du P. Marc demeurée jusqu'ici dans l'ombre, de révéler ainsi une gloire ignorée de notre Ordre des Capucins, de rétablir à son sujet la vérité historique.

Et du coup, entrant dans ce domaine, nous avons fait une œuvre qui déborde le cadre ordinaire des vies des serviteurs de Dieu. C'est un travail historique au premier chef, croyons-nous, que nous présentons au public, lettres et documents en mains, fournissant un apport considérable à ce qui était déjà connu, révélant des faits oubliés ou ignorés, jetant sur les hommes et les choses de la fin du dix-septième siècle et commencement du dix-huitième un jour nouveau, qui sera pour certains assez inattendu.

N'est-il pas étrange que nous puissions, sur ces documents de source étrangère et même hostile, étayer **deux thèses favorables à la France**, qui cependant, avant 1914, alors que l'érudition allemande dictait, même chez nous, toutes les sentences, eussent paru invraisemblables ? N'est-il pas singulier encore que ces thèses se dégagent d'un livre qui ne devrait avoir pour but que l'édification des lecteurs !

**1° L'accession de François I<sup>er</sup> ou de Louis XIV au trône impérial, qui est si souvent taxée de prétention intolérable, d'ambition démesurée, eut été en réalité pour le bien de l'Europe et de l'Eglise, unissant la France et l'Autriche, supprimant la rivalité des deux nations, la diminuant du moins, et empêchant ainsi une multitude de maux qui ont accablé l'Europe depuis lors.**

**2° Le péril protestant fut plus menaçant à la fin du dix-septième siècle que le péril turc. Celui-ci n'eut de l'acuité qu'à un certain moment, par suite de l'imprévoyance, de l'incurie, des désordres de l'administration de l'Empire.**

Comme hypnotisée à la vue du Croissant, l'Allemagne laissa grandir et se développer le péril hérétique et, quand elle le reconnut, il n'était plus temps de le combattre et de l'arrêter dans sa marche, qui est allée jusqu'à annihiler le saint Empire romain catholique, pour établir sur ses ruines l'hégémonie d'un Empire luthérien.

**La France, qui crut bon de garder alors, pour le bien des missions, de bons rapports avec les Turcs, ne mérite donc pas plus de reproches pour cette politique, que les Princes allemands, qui soutinrent, sans le vouloir peut-être mais très efficacement, les intérêts protestants, tandis que Léopold I<sup>er</sup> contribuait, par ambition, à la fondation du royaume de Prusse.**

Pour être des à-côtés dans l'histoire d'un pieux personnage, missionnaire et thaumaturge, ces révélations n'en sont pas moins intéressantes, et nous avouons nous y être volontiers attardé, laissant parler surtout les événements et étalant au grand jour les lettres et rapports demeurés jusqu'ici dans l'ombre des Archives de Vienne, de Venise, de Rome et autres chancelleries, qui eurent à s'occuper du P. Marc et entretenirent des rapports avec lui.

Nous osons donc espérer que notre œuvre ne sera pas seulement lue des chrétiens fervents et des amis du surnaturel, qui trouveront là un champ abondant pour leurs observations pieuses, mais aussi des historiens, des érudits, des critiques, avides de recueillir des données que nous croyons nouvelles, afin de **pouvoir réviser, en faveur de notre pays, quelques pages d'histoire, que la passion sectaire avait obscurcies, dénaturées et faussées.**

Nous aurons ainsi la joie d'avoir écrit un livre qui sera utile aux âmes et les édifiera en les mettant en face d'un grand modèle, et en même temps donnera satisfaction aux savants et aux amis de l'histoire. Une fois de plus, en travaillant pour la cause sacrée de Dieu et de la religion, nous aurons servi une seconde cause, qu'un cœur de catholique et de religieux ne sépare jamais de la première, celle du patriotisme.

Comme chez le P. Marc lui-même, si vertueux, si surnaturel, et en même temps si dévoué à son ami l'Empereur, nous sommes à Dieu d'abord et nous voulons Sa gloire : puis nous sommes à nos frères, au bien public, à notre pays, dont nous essayons de défendre les intérêts et de venger l'honneur, d'autant plus qu'il s'agit ici de la pure vérité.

«La pure vérité», le P. Marc la servit toute sa vie, l'opposant souvent à la politique et la mettant au-dessus de son repos.

Puissions-nous l'avoir servie comme lui, en révélant les merveilles de Dieu dans son âme et la sublimité de ses vertus : montrant en même temps comment, à une heure décisive de l'histoire, **il contribua par son intrépide énergie à sauver le monde et la civilisation chrétienne : comment enfin, autour de ces événements, qui remplissent la fin du dix-septième siècle, la politique de la France et la figure de son Monarque qu'on a tant cherché à flétrir, apparaissent justifiées et vengées.**

C'est le châtiment de la politique et le triomphe de la vérité, auquel du haut du ciel applaudissent sans nul doute les deux héros de la bataille de Vienne, que notre récit montrera si unis : le roi Sobieski, reconnaissant à la France, au nom de la Pologne libérée, et le P. Marc d'Aviano, réconcilié avec elle.

Oyarzun. Guipuzcoa, 4 octobre 1920, fête de N. P. S. François.

FR. ERNEST-MARIE de BEAULIEU,

O. M. C.

#### PROTESTATION

Conformément au Décret d'Urbain VIII, nous déclarons, au sujet des faits rapportés dans la vie du P. Marc d'Aviano, soumettre d'avance nos jugements à ceux de la sainte Eglise romaine, dont nous demeurons les fils obéissants et dévoués.

LES AUTEURS.

## PREMIÈRE PARTIE L'APOTRE ET LE THAUMATURGE

### CHAPITRE PREMIER PRÉPARATION PROVIDENTIELLE. (1631-1665)

Le voyageur qui parcourrait aujourd'hui le nord de l'Italie, ces contrées si florissantes et si prospères, qui s'abritent derrière les contreforts des Alpes et ouvrent leurs riantes vallées aux zéphyrus de l'Adriatique et au soleil du Midi, éprouverait une impression de bien vive tristesse, à la vue des ruines accumulées par une invasion récente.

Terres désertes, car les habitants les ont abandonnées à la hâte, dans un moment de violente panique, villages détruits et ruines fumantes, collines éventrées par les explosions, forêts abattues ou brûlées, champs coupés de tranchons encore peut-être remplies de débris et de cadavres ou misérablement ébouffées, quelles dévastations doivent s'offrir au regard, dans ce Frioul si pittoresque, dans ces villes d'Aviano, Pordenone, Roveredo, sur ces rives du Tagliamento et de la Piave, ruisseaux hier encore ignorés, qui viennent d'acquiescer une célébrité mondiale !

Au moment où s'ouvre notre histoire, on est, dans cette même région, au lendemain d'une calamité semblable, d'une invasion des Turcs, qui ne descendent point des montagnes, car les Alpes leur ont toujours offert une barrière infranchissable, et le héros qui va naître contribuera à les en tenir à jamais éloignés : mais qui, remontant de la mer, d'un point au-dessus de Venise, où le pacha Iskander a réussi à débarquer des troupes, s'avancent vers le nord, semant partout la terreur et le carnage.

Comme aujourd'hui, la Piave est le point d'arrêt de l'invasion. Venise demeure l'indomptable cité jamais violée et toujours menaçante au Croissant ; mais, dans les premiers escarpements des montagnes, cent quatre-vingt-deux villes ou villages ont été détruits, dix mille chrétiens sont emmenés en esclavage, partout on ne voit que ruines, désolation, décombres fumants au milieu desquels apparaissent des os à demi calcinés, que l'on recueillera pieusement, sans les ensevelir, comme pour entretenir par leur vue une sainte colère contre l'infidèle avec le désir de la revanche.

Outre un rapprochement d'actualité qui s'impose, comment se défendre d'évoquer le souvenir de cette invasion musulmane du temps de Bajazet II en face de l'invasion récente, et où trouver à la vie d'un héros qui passa sa vie à combattre les Turcs une entrée en matière mieux appropriée et plus logique ? D'autant plus que ces deux invasions à plusieurs siècles de distance sont unies par un lien mystérieux : que la Providence a fait de l'une la réplique de l'autre, le couronnement en quelque sorte de l'œuvre de Marc d'Aviano, puisque les destructions actuelles sont suivies de la grande victoire de 1919, qui marque la ruine, l'écrasement, la fin définitive, en tant que religieuse et politique, de la puissance turque.

Parmi les victimes de la barbare invasion du temps de Bajazet, se trouvait une jeune femme mariée, qui, emmenée en esclavage et tombée à Constantinople au pouvoir d'un pacha, fut mise au harem à un tel secret qu'elle ne put jamais donner de ses nouvelles.

On la croyait morte et son mari avait convolé à de secondes noces, quand la malheureuse, ayant réussi à s'échapper, reparut au pays natal.

On devine l'émotion que causa ce retour. C'était un roman vécu, tragique, dont le souvenir demeura longtemps dans la région, conservé surtout dans la famille des Cristofori, à laquelle appartenait l'héroïne, et qui allait lui donner un vengeur.

Le chef de la maison était alors Marco Cristofori, notable d'Aviano, à qui un acte paroissial donne le titre d'Illustrissime. Ce qui reste de la demeure patrimoniale montre d'ailleurs qu'avant une déchéance que l'on sait être récente, la famille devait être une des premières et des plus riches de la ville.

Tout fait supposer qu'elle appartenait à cette classe de bourgeois, enrichis par le commerce, si nombreux alors dans les domaines de la sérénissime République de Venise.

Dieu qui destinait l'un de ses membres à la haute mission de paraître dans les cours et de parler devant les princes, le préparait ainsi de loin, en le faisant bénéficier d'une éducation que seules peuvent donner la naissance et l'habitude, prise dès les jeunes années, dans un milieu favorable, des usages du monde et de ce que l'on appelle le bon ton, la noblesse, la distinction des manières.

Pour le besoin de son commerce, sans doute, Marco Cristofori avait résidé quelque temps dans la ville voisine de Pordenone, qui lui avait donné son épouse, une patricienne, du nom de Rosa Zannone : mais il était revenu de bonne heure à Aviano, sa patrie.

Cette petite ville, gracieusement située entre les premiers monticules qui marquent le commencement des Alpes tyroliennes, est aujourd'hui le chef-lieu d'une commune de la province d'Udine, dans le Frioul, et compte quelque onze mille âmes.

Le premier fruit du mariage de Cristofori fut une fille, Catherine-Anne, que suivit cinq ans plus tard l'aîné des fils, dont nous écrivons l'histoire, puis, en 1643 et 1645, deux autres enfants, Angèle et Antoine.

Le second de ces enfants, qui devait illustrer sa famille, fut baptisé le jour même de sa naissance, le 17 novembre 1631, par le digne archiprêtre d'Aviano, Herménégilde de Gregori, qui lui imposa les prénoms de Charles-Dominique.

La bénédiction de Dieu reposait sur le nouveau-né, et un prodige éclatant, semblable à celui dont furent favorisés ses deux glorieux patrons, avec qui il acquiesait déjà une similitude, venait marquer son berceau.

La torche enflammée de saint Dominique et la lumière environnant le palais des Borromée à la naissance de saint Charles, parurent irradier une nuit de Noël le visage du petit enfant endormi.

Rosa Zannone, femme très positive et peu crédule, intriguée par cette lueur qui donnait à son chérubin une si douce auréole, voulut l'attribuer d'abord à une cause naturelle, et ce n'est qu'après des expériences multipliées et de très attentives investigations qu'elle dut reconnaître que le prodige venait du ciel. Tremblante d'émotion, elle revint auprès du cher

berceau toujours illuminé, s'agenouilla pour adorer les desseins de Dieu, entrevoyant déjà peut-être les grandes destinées de l'enfant de bénédiction.

L'heureuse mère, incapable de contenir sa joie, s'empressait dès le lendemain de courir à Pordenone pour apprendre à Mariette Zannone, sa vieille mère, et à sa sœur Elisabeth, veuve du comte François Perro, le signe extraordinaire dont le ciel avait marqué sa maison. Ces deux dames, dans une déposition juridique et sous la foi du serment, ont affirmé tenir de la bouche même de l'heureuse mère le récit du prodige.

De l'enfance du serviteur de Dieu, nous ne connaissons guère que ce fait avec la mention qu'il fait lui-même, dans une de ses lettres à l'empereur Léopold I<sup>er</sup>, d'un instituteur de village qui lui faisait la classe à Aviano.

Ce détail ne manque pas de grâce. Il cite la sentence du tableau sur lequel on lui apprenait à lire un quatrain italien que la cadence devait graver facilement dans la mémoire des enfants :

*A ma Dio é non fallire.  
Fa pur bene et lascia dire.  
Lascia dire à chuole.  
A ma Dio di buon cuore.*

Aime Dieu et ne nions pas.  
Fais le bien et laisse dire.  
Laisse parler celui qui le veut.  
et aime Dieu de bon cœur.

C'était une belle ligne de conduite que Charles Cristofori inscrivait surtout dans son âme. Il en faisait déjà la règle de sa vie.

«La piété, dit son biographe, le P. Côme de Castelfranco, qui fut pendant vingt ans son inséparable compagnon et le confident de ses plus secrètes pensées, était, innée en cet enfant, et elle devança l'âge, de raison. Si vive était sa compassion pour les petits pauvres, qu'il se privait, pour les leur donner, des douceurs dont on le comblait lui-même. Rien n'égalait l'horreur que lui inspirait le péché, si ce n'est peut-être son amour instinctif pour la pureté et le soin avec lequel il fuyait tout ce qui, même de loin, aurait pu la blesser. Je puis attester, moi, qui à diverses reprises ai entendu sa confession générale, que jamais il ne perdit la grâce de Dieu, et qu'il est entré dans l'éternité avec son innocence baptismale».

Mais il est un sentiment qui dut, dès le bas âge, se graver profondément dans le cœur de l'enfant. Bien que les témoignages nous fassent ici défaut, nous n'avons pas de peine à les compléter sur ce point.

Le souvenir des Turcs, envahisseurs de la petite plaine d'Aviano, un siècle et demi auparavant, était, nous l'avons dit, bien vivant dans la petite ville. Un événement de ce genre laisse des traces, on en parle avec effroi et l'imagination des enfants, nourrie de ces terribles récits, s'impressionne vivement.

Il devait en être ainsi surtout chez le jeune Cristofori, qui, jouant avec ses petits compagnons, avait pu voir bien souvent les ravages de l'invasion, la vieille église récemment restaurée, l'ancien château-fort ruiné, avec les ossements calcinés mêlés à ses décombres. Rentré au foyer, il entendait raconter l'étrange et dramatique, histoire qui avait fait flotter longtemps sur sa famille comme un voile de deuil et lui donnait encore à cette époque une auréole de légende.

Dans cette atmosphère que nous n'avons pas de peine à reconstituer. Dieu, qui le destinait à la lutte contre les Turcs, formait déjà son âme, et l'enfant, dans son cœur, devait entendre cet appel, vague encore, mais qui devait se préciser dans la suite et devenir sa vocation spéciale.

On n'en saurait douter quand on songe à la grande place que les Turcs ont tenue dans sa pensée à tous les moments solennels de sa vie, et tout spécialement à son échappée du collège de Goritz, que nous allons raconter.

La position sociale des Cristofori leur faisait une loi de donner à leurs enfants une instruction plus étendue, une éducation plus complète que celle qu'ils pouvaient recevoir à Aviano. Le bon magister aux sentences rythmées devenait vite insuffisant.

Or, non loin de là, dans la petite ville de Goritz, les Pères de la Compagnie de Jésus venaient d'ouvrir un collège. La réputation d'éducateurs de ces saints religieux, les succès qu'ils remportaient partout, firent bientôt de cet établissement le plus renommé et le plus florissant de la contrée. Toute la noblesse des environs s'y donna rendez-vous. Lorsque Marc Cristofori jugea que son fils aîné était en état de profiter de leurs leçons, il l'amena à ces maîtres.

Il faut bien le dire, ceux-ci ne connurent point tout d'abord le trésor que leur envoyait la divine Providence. Charles Cristofori, humble, timide, demeurait volontiers effacé. Il n'était point par ailleurs un de ces élèves brillants, à qui il suffit d'un seul coup d'œil pour apercevoir, assez superficiellement, il est vrai, les choses qui leur sont enseignées. La réflexion, la maturité qu'il apportait aux études le faisaient passer pour un esprit lent, et ses maîtres, qui l'aimaient beaucoup, à cause de sa piété angélique, et ses moeurs douces et affables, obligeables peut-être, pour entraîner une nombreuse classe, de marcher dans leur enseignement avec une certaine rapidité, n'eurent pas à son égard la patience qui eût été nécessaire.

Il arriva que l'enfant se découragea, sa physionomie si ouverte et si franche sembla se voiler sous le coup d'une préoccupation dont il gardait le secret. Jamais il n'avait été bien expansif, mais maintenant, ne trouvant pas auprès de lui le confident et le conseiller qui eût fait la lumière dans son esprit, il devenait plus fermé, presque muet, impénétrable.

Il n'était pas difficile, de deviner qu'une crise se préparait dans cette âme d'adolescent. Comment allait-elle se dénouer ?

A Goritz, comme dans tous les collèges, les promenades étaient en honneur. Il devient nécessaire, eh effet, de rompre la monotonie des journées absorbées par le travail et l'étude, de donner aux membres qui se développent des exercices salutaires, de détendre l'esprit par la fatigue du corps. A cause de cela, dans ces marches au grand air et ces excursions à travers la campagne, la surveillance devient moins active, la liberté plus grande. Le bon esprit que la Compagnie de Jésus entretient dans ses maisons prévient d'avance tous les abus et empêche les incartades.

Un jour cependant, la confiance des maîtres est trompée et leurs précautions sont en défaut. A la rentrée de la promenade, un élève manque à l'appel. Celui que sa conduite exemplaire et sa grande piété mettent à l'abri de tout soupçon, Charles Cristofori, n'est pas rentré avec ses condisciples. Ceux-ci l'ont vu et entretenu, ils ont joué avec lui, puis il a disparu. On a bien remarqué son air préoccupé, mais, grave et sérieux d'ordinaire, personne n'a attaché d'importance au plissement de son front et à la tristesse de ses yeux.

S'est-il égaré ? Lui est-il survenu quelque accident ? On fait toutes les suppositions, mais la pensée ne vient à personne que cet enfant modèle ait pu s'évader de lui-même.

Aussi craignant un malheur et saisis de vives alarmes, les Pères envoient des serviteurs à sa recherche et vont eux-mêmes aux renseignements. On fouille les bois, on explore les ravins, on interroge les passants, on appelle à grands cris, mais c'est en vain, le jeune homme demeure introuvable.

Tandis qu'on le cherche ainsi, il est bien loin de son collège, il exécute un plan concerté à l'avance, il est en route pour le pays des Turcs, qu'il veut convertir à la foi, heureux s'il peut recueillir dans cette entreprise la palme du martyr.

Ne se sentant point de goût pour l'étude des lettres, c'est une vocation nouvelle qui a germé en lui, sous l'influence des souvenirs qu'il a emportés de son pays natal.

Ainsi sainte Thérèse, dans ses jeunes années, s'échappait avec son frère Rodrigue de sa maison et de son jardin, où elle faisait des ermitages, pour s'en aller vers les terres des Maures.

Ainsi saint François franchissait lui-même les mers, abandonnant son œuvre naissante, pour aller jusqu'au sultan d'Egypte et lui prêcher Jésus-Christ.

Il y a quelque chose, dans la démarche du jeune Cristofori, et de la grandeur d'âme de la fille des chevaliers de Castille et des ardeurs sraphiques de celui qui le recevra bientôt au nombre de ses disciples, dans la famille des Frères Mineurs.

Sans songer aux inquiétudes mortelles que son absence va causer, l'écolier, tout à la noble ambition qui s'est emparée de son cœur, hâte le pas, et sans s'accorder même le repos de la nuit, gagne à la fin du second jour la ville de Capo d'Istria. Rendu de fatigue, il vient demander l'hospitalité au couvent des Capucins.

C'est avec pleine confiance qu'il frappe à cette porte, car la maison des Cristofori était à Aviano l'hôtellerie des religieux de saint François. Sa famille possédant, suivant l'usage italien, la lettre d'affiliation, était comme apparentée à l'Ordre. Il était donc chez lui dans cet humble petit couvent, et d'une manière plus vraie encore qu'il ne se l'imaginait.

Le Père Gardien, à qui il était aussitôt présenté, le P. Polycarpe de Vicence, connaissait bien sa famille. Aussi fit-il au fugitif le plus affectueux accueil. Après de lui, le jeune homme trouva non seulement le repos et les soins que réclamait son corps exténué par deux journées de jeune et de marche forcée, mais surtout le conseil et la lumière, qui lui étaient plus nécessaires encore.

Il put ouvrir son cœur, révéler ses aspirations, cause de la crise d'âme par laquelle il venait de passer, et qui se dénouait par cete étrange odysée.

Edifié autant que surpris en entendant cette confidence, le prudent supérieur n'eut pas de peine, à donner la solution qu'imposait la sagesse.

On s'empessa de rassurer et la famille et les maîtres de Goritz, puis, comme l'expérience était faite que le régime du collège ne convenait pas au jeune Cristofori, on le ramena à ses parents.

C'est sur un autre terrain qu'il devait se mesurer avec les Turcs. La Providence le conduisait comme par la main à la rencontre de ces infidèles : mais, comme les voies de Dieu sont d'ordinaire secrètes et détournées, le jeune échappé du collège, rêvant voyages à travers l'Adriatique et débarquement sensationnel sur les terres du Sultan, était loin de se douter qu'en se reposant, après son équipée, dans un couvent de Capucins, il était arrivé au terme.

Il dut garder bon souvenir de l'accueil hospitalier qu'il y avait reçu, et son cœur emporter une impression ineffaçable du cloître pauvre et austère sous lequel il avait promené ses réflexions, de ce sanctuaire sans ornements, mais tout imprégné de suave dévotion, où s'était calmée la tempête de son âme, de la grave psalmodie de ces religieux qui l'avait plongé dans une si douce joie.

Vraiment, il avait coulé là les heures décisives de sa vie : saint François l'avait pris dans ses filets.

Deux ans cependant il se débattit encore dans le siècle, soit parce qu'il essayait de lutter contre l'attrait intérieur, soit parce qu'instruit par une première expérience, il ne voulait pas maintenant à la légère suivre l'impulsion de son cœur. Les grandes choses qu'il voulait réaliser, il les méditait, il les pesait, et cherchait, avant de les entreprendre, à mesurer ses forces. Il est probable aussi, le long délai qu'il mit à faire les premières démarches autorise cette supposition, qu'il rencontra des obstacles.

Nulle vocation n'en est exempte, surtout quand de cette vocation va dépendre une série d'œuvres extraordinaires pour le bien de l'Eglise et le salut des âmes.

Mais la grâce de Dieu agissait avec une force toujours plus grande et l'âme de l'enfant savait déjà ne rien lui refuser. Sûr de l'appel divin, Charles Cristofori n'hésita plus, et on le vit, non plus cette fois comme pèlerin, mais comme postulant, reprendre la route du couvent des religieux Capucins.

Sans doute il avait fait ce choix parce que sa nature généreuse, ardente, avide d'immolation, trouvait là des austérités spéciales, la pauvreté souffrante, le mépris absolu du monde : mais aussi parce qu'il voyait réalisé, dans le passé comme dans le présent de cet Ordre, l'idéal qui ne cessait de hanter son imagination, celui du missionnaire, du conquérant des âmes, de l'apôtre affamé de sacrifices et dévoué jusqu'au martyr.

Le zèle de saint François qui l'emportait au delà des mers, sur les rivages de l'Orient et de l'Afrique, pour convertir le Sultan, y jetait toujours ses vives flammes, et Charles Cristofori, qui en sentait de semblables en son âme, se disait que sa place était marquée dans cette armée des vrais disciples du Séraphin d'Assise.

Admis par le P. Louis de Vérone, provincial, il prit le chemin de Conegliano, où se trouvait le noviciat, et le 21 novembre 1648, il échangeait les livrées du siècle pour la bure franciscaine.

Charles-Dominique Cristofori, pour mieux marquer qu'il devenait un homme nouveau, prenait aussi en ce jour un nom nouveau, le nom de Marc qui allait illustrer et sa famille et sa patrie et l'Ordre qui l'avait reçu au nombre de ses enfants. C'est sous ce nom que nous le connaissons désormais.

Marc, c'était le nom de son père, et le nom du grand Evangéliste, qui est le patron de la ville et des États de Venise. Pour abriter ses reliques, apportées d'Alexandrie, la République avait construit, au cœur de la cité et au bord de la mer, le

plus beau de ses sanctuaires, temple national que chaque siècle enrichissait des trophées de quelque nouvelle victoire. Sous son dôme étincelant de mosaïques dorées et de riches pierreries, avaient mille fois retenti les accents de la supplication, de la douleur, et aussi les solennelles actions de grâces.

Orné de ces dépouilles opimes arrachées à l'ennemi et sauvées ainsi à la civilisation, le monument apparaissait comme une vision d'Orient sous le ciel d'Italie, lieu saint où palpitait l'âme nationale, où tout lui rappelait son histoire et ses gloires, ex-voto de sa reconnaissance au Dieu dont elle avait si vaillamment servi la cause, tandis que le Lion de saint Marc apporte lui aussi des rivages du Levant, semblait, sur la lagune, la menace perpétuelle de l'Évangéliste contre la barbarie qui détenait les Lieux Saints.

De ce rivage étaient parties déjà bien des expéditions, des chefs glorieux, qui avaient écrit le nom de Venise en lettres d'or à Malte, à Rhodes et sur tous les rivages de la Méditerranée, comme les Jean de Lavalette et les Villiers de l'Isle Adam y inscrivaient le nom de la France.

Un nouveau héros surgissait pour continuer l'œuvre de ces illustres capitaines, quoique sur un autre théâtre, en attachant son nom à l'une des plus grandes victoires que la puissance chrétienne ait remportées sur le Turc.

Le nom de saint Marc et l'ombre du Lion de Venise auprès duquel il grandit le prédestinent aux brillantes conquêtes.

Dans ce nouveau Marc, caché dans l'obscurité d'un noviciat et que rien encore ne peut révéler aux hommes, le démon a reconnu un athlète et devine le formidable adversaire qui, un jour, ébranlera les portes de son royaume, aussi s'efforce-t-il, dès les débuts de sa carrière religieuse, de lui porter les plus terribles coups. Il veut en finir, par un artifice habile, avec cette vocation, si menaçante pour lui. Le jeune homme, comme nous le verrons dans toute sa vie, était de complexion délicate et faible de santé. Cet état devenait pour lui, à l'heure où devait se décider son avenir, la source de craintes exagérées, une tentation pénible, dont seuls peuvent comprendre le tourment ceux que l'impossibilité physique éloigne toujours d'un idéal ardemment désiré. Sans doute, l'énergie de sa volonté décuplera ses forces, mais sera-ce suffisant pour porter le poids d'une règle austère, de privations multiples, de pénitences continues ? Plutôt que de se voir condamné, après quelques efforts, à des adoucissements et à des dispenses, plutôt que d'être un moine incomplet, plutôt que de perdre ses forces et devenir inapte à tout travail, inutile et pour le cloître et pour le monde, ne vaudrait-il pas mieux, tant que le pas solennel n'est pas fait encore, revenir en arrière et vivre dans le siècle ? Terrible question où la conscience semble engagée, où le cœur est perplexe : doute cruel que le pauvre novice si attaché à sa vocation et si désireux de faire la volonté de Dieu ne sait point résoudre.

Son âme plongée dans les ténèbres est comme une fragile embarcation que les vents battent avec furie et qui se voit également exposée, soit qu'elle aille vers la haute mer où la tempête semble souiller avec plus de violence, soit qu'elle se dirige vers le rivage, tout hérissé de menaçants écueils.

Que de novices inexpérimentés ont connu ces cruelles perplexités, cette tentation subtile ! Un encouragement, un mot d'affection suffisait souvent à leur rendre la paix et la sécurité.

Mais il fallait pour aguerir l'âme du F. Marc une épreuve plus dure et plus longue. Non seulement il ne trouve pas autour de lui ce secours, cette lumière qui lui rendrait la joie, mais Dieu permet que la tentation qui l'afflige prenne corps pour ainsi dire à ses yeux. Ce doute qui le tourmente et qu'il n'ose confier même à son Père Maître, craignant qu'il ne détermine son renvoi, il l'entend exprimer brutalement devant lui. Comme aggravation, cette parole qui lui perce l'âme, est plus que l'expression d'un doute, c'est une sentence, un arrêt qui semble définitif. Un religieux sévère à l'excès, peu apte à connaître les hommes et n'ayant pas d'ailleurs mission pour donner une décision, prononce devant lui ces paroles qui répondent trop, hélas ! aux craintes et aux secrètes préoccupations du jeune homme : «Vous ne serez jamais religieux. Vous n'êtes bon à rien faire».

Il faut bien le dire, à sa faiblesse native le novice ajoutait un autre défaut qui semblait revêtir un caractère de gravité dans un Ordre pauvre où les sujets sont accoutumés de bonne heure à se servir eux-mêmes et à s'adonner à toutes sortes de menus travaux matériels, lavages, coutures, jardinage. Le F. Marc était d'une maladresse insigne, et à chaque instant il devenait victime d'un accident fâcheux qui le couvrait de confusion. Visiblement, il était inapte à toutes sortes d'emplois, et il ne semblait point combler cette lacune par la facilité des études, la promptitude de l'intelligence. Seuls des yeux exercés, habitués à reconnaître de vraies qualités, souvent cachées par la timidité ou la modestie, pouvaient comprendre ce que cette intelligence, par compensation, possédait de justesse et de force. Il n'y avait, comme contrepoids à ces défauts du novice, que son ardente piété et sa vertu exemplaire, qualités qui, aux yeux de son Père Maître, homme d'expérience et bien inspiré du ciel, couvraient amplement les lacunes, secondaires d'ailleurs, et, à ses yeux, plus apparentes que réelles.

Mais le pauvre novice désespéré ne voyait que l'obstacle, que le démon et sa propre imagination exagéraient à plaisir, le lui montrant comme presque insurmontable.

Allait-il voir se fermer devant lui les portes de la vie religieuse, être chassé de ce noviciat où il avait trouvé la paix, rejeté dans le monde comme une misérable épave ? Mais c'était sa vie brisée, inutile désormais et sans but. C'était la fin de toutes ses espérances, peut-être le commencement de son malheur et la perle de son âme ! Il faut savoir avec quelle ardeur une âme pure et noble s'attache à son Ordre, à son habit, à sa Règle, pour comprendre toute l'étendue de sa douleur en face d'une épreuve de ce genre.

Le bon F. Marc versa d'abord, dans le secret, des larmes abondantes : puis la prière fit entrer un peu de calme dans son cœur et lui donna le courage d'aller enfin entendre l'oracle décisif, car il savait où trouver la lumière.

Tout anxieux, craignant d'entendre confirmer de ses lèvres le verdict si brutalement rendu par un religieux sans mandat, il alla donc vers le directeur de son âme, ce Père Maître qu'il aimait et pour qui il n'avait rien eu de caché depuis son entrée dans la maison de Dieu.

Le P. Bernard de Pordenone, chargé de la formation des novices, s'était spécialement attaché au fils de Rosa Zannone, sa compatriote, non seulement parce qu'il connaissait et aimait sa famille, mais parce que, en vrai Père Maître, il



avait pénétré les secrets de son âme, et devinait tous les trésors qu'elle renfermait et que Dieu devait révéler plus tard d'une manière si glorieuse.

Son sourire et ses paroles encourageantes furent comme le rayon de soleil qui dissipe l'orage. Dès ses premiers mots, Marc était rassuré. Il voyait le piège dans lequel le démon l'entraînait et sortait victorieux de la tentation. Il ne devait point se décourager, mais bénir Dieu qui l'avait amené au port, et s'apprêter à répondre à son appel, au jour prochain de la profession, par une donation totale de lui-même.

Le F. Marc avait pu aussi, grâce à cet incident, faire l'expérience du commerce des hommes, parmi lesquels il sera, comme son divin modèle, jusqu'à la fin de ses jours, un signe de contradiction, les uns l'élevant jusqu'aux nues, les autres ne cessant de le poursuivre, même au milieu de ses triomphes les plus évidents, de leurs oppositions et de leurs critiques.

Dieu permet que ses meilleurs serviteurs soient ainsi méconnus, discutés, parfois même persécutés, et Il leur laisse dans ce but, tantôt des défauts extérieurs, que les Saints, peu soucieux de plaire au monde, ne songent pas à corriger, tantôt, comme au F. Marc, une certaine inhabileté, des causes d'insuccès, qui servent à les humilier et font contrepoids aux honneurs qu'ils reçoivent. Leur vertu y trouve donc une sauvegarde, et leur sainteté, loin d'y perdre, en acquiert un nouvel éclat.

Admis par la Communauté, qui connaissait ses vertus, le pieux novice prononça ses vœux le 21 novembre 1649, en la fête de la Présentation de la Très Sainte Vierge, se consacrant comme Elle au service du Temple et de l'Autel.

Irréprochable durant son noviciat, l'ardent jeune homme fit de cette profession le point de départ d'une vie nouvelle de fidélité à la Règle et de vaillance dans la vertu, s'élevant toujours davantage d'un essor qui ne devait connaître aucun découragement et aucune lassitude. Jamais il ne se relâcha des résolutions prises, jamais on ne vit dans sa vertu un arrêt ou un fléchissement. On pouvait déjà dire de lui, comme du Maître divin, sublime exemplaire du chrétien et du religieux, qu'il croissait en âge et en sagesse, devant Dieu et devant les hommes, se perfectionnant par degrés ininterrompus, à mesure que l'âge lui permettait de mieux comprendre ce qu'exigeait de lui la vocation religieuse, et que les forces physiques se développant le rendaient plus capable de marcher dans les voies ardues et austères, vers lesquelles il se sentait puissamment attiré.

L'heure était venue pour le nouveau profès de commencer les études de philosophie et de théologie : mais quand parut la liste des jeunes clercs qui devaient y être admis, on remarqua, non sans étonnement, que son nom n'y figurait point ! Les supérieurs, sans doute, avaient pris trop à la lettre ce que, par une défiance exagérée, le F. Marc disait de lui-même, de sa difficulté à s'appliquer à l'étude. Peut-être aussi, voyant son amour pour la vie cachée, pour la contemplation dans la solitude et le silence, avaient-ils voulu favoriser ces heureuses dispositions, posant ainsi, sans le savoir, les bases d'une perfection, qui devait rendre la vie du Père Marc d'autant plus fructueuse qu'elle avait été, dès l'origine, plus humiliée et cachée en Dieu.

Bien souvent, dans la vie du serviteur de Dieu, nous constaterons cette aspiration de son âme vers le silence et la vie intérieure, son aversion intime pour le bruit, les agitations et même le ministère du dehors.

Ce sont de telles âmes que Dieu choisit pour de grandes œuvres. Il peut les jeter au milieu du monde, parce qu'elles sont prémunies contre tous ses dangers et qu'elles y passent comme au milieu d'une fournaise, s'y épurant toujours davantage. Il trouve de plus, dans leur humilité même, un puissant levier et un moyen de faire éclater Sa gloire, comme elle est une sauvegarde pour l'instrument choisi. Le P. Marc passera au milieu des honneurs sans ressentir un instant les atteintes de la vaine gloire : sa vie s'écoulera dans une action incessante, sur les théâtres les plus agités, au milieu des œuvres les plus absorbantes, et il portera au milieu du bruit une âme toujours recueillie et perdue dans la prière.

Dans les desseins de Dieu, la mission qui l'attendait exigeait cette préparation secrète, et cela lui donnait un trait de ressemblance avec le Sauveur Lui-même, qui, après le silence de Nazareth, inaugure Son ministère par Sa retraite sur la montagne.

Il fallait néanmoins au futur apôtre une formation intellectuelle que saint François réclame de ses disciples, et les supérieurs, sans doute, se proposaient de la lui donner plus tard. Le passage à Conegliano d'un religieux éminent, le P. Fortuné de Cadore, qui devait être Général de l'Ordre, fut l'occasion dont Dieu se servit pour hâter ce moment. Entre-voyant peut-être, les hautes destinées que Dieu réservait à ce jeune religieux si fervent et si humble, il insista auprès du Père Provincial pour que le F. Marc commençât sans retard ses études.

Dans cette nouvelle carrière, il gagna, dès le premier jour, le cœur de son lecteur, le P. Antoine de Trente, qui, frappé de voir, sous des dehors austères, tant de modestie, de candeur et de grâce angélique, avait pris l'habitude de ne le désigner que sous ce nom : le bon F. Marc, faisant passer dans ce terme affectueux quelque chose de ce que nous éprouvons quand nous l'appliquons à l'Auteur de tous les biens et que nous l'appelons le Bon Dieu.

Le bon F. Marc ! Il méritait ce nom parce qu'il possédait vraiment l'ensemble des vertus qui font l'homme bon, vertueux, juste, aimé à la fois et de Dieu et des hommes.

Mais là encore, dans cette maison d'études, en face des problèmes ardues de la philosophie et de la théologie, on remarqua cette même lenteur d'esprit, qui avait tant affligé ses maîtres du collège de Goritz. Peut-être même sa gêne, son embarras se trouvaient-ils un peu aggravés du fait que son esprit était distrait, perdu dans une contemplation qui l'absorbait tout entier.

Il est impossible de s'y tromper, quand on sait quelles grandes œuvres il entreprit et sut mener à bien, quand on lit et ses œuvres et ses lettres. La part de Dieu y est grande, sans doute, mais on ne peut tout y attribuer au miracle : la divine Providence ne prodigue pas ce moyen, qui demeure toujours exceptionnel, même dans la vie des Saints, et n'y est point en permanence. Dieu d'ordinaire se sert des instruments et des moyens naturels et donne à ceux dont Il veut faire Ses instruments les qualités et les dons qui les rendront aptes à la mission qu'Il leur réserve.



Les uns destinés à enseigner brillent par leur sagesse, d'autres qui devront exercer l'apostolat auront l'éloquence en partage : les supérieurs auront la prudence, et la grâce n'interviendra guère que pour perfectionner les dons de la nature et les rendre plus efficaces.

Dieu ne destinait pas le P. Marc à être un docteur, brillant comme un flambeau dans l'Eglise et jetant sur le dogme des lumières nouvelles. Son rôle devait être de prêcher aux princes et aux peuples et de leur montrer le devoir. Or, il eut pour cela une éloquence attestée par les contemporains, et révélée par les succès remportés dans toutes les chaires, même les plus élevées. Pour exercer cette mission, Dieu lui avait donné une intelligence forte et claire, pénétrante et juste, qualités qui semblent précisément exclure cette vivacité et cette promptitude qu'on admire dans d'autres sujets, qui les font briller quelquefois, mais, à la manière des météores, qui s'éclipsent aussitôt sans laisser de vestige.

Le P. Marc eut de plus en partage la sagesse, qui devait l'assister comme conseiller des Rois, le calme et la possession de lui-même, fruit de sa vertu et de son recueillement continu devant Dieu : la sûreté du coup d'œil, un sens pratique très aigu, un jugement sain et droit, la facilité de l'examen et de la réflexion, la patience et la longanimité : surtout, comme nous le dirons, la douceur et la bonté, qualités précieuses et solides plutôt que brillantes, qui devaient dans toute sa carrière le servir admirablement et le rendre en tout digne de la mission que Dieu lui destinait, grande et glorieuse sans doute, mais surtout difficile, délicate et pleine d'écueils.

qu'il sut toujours éviter, se rendant dans la première cour du monde l'homme nécessaire et n'y perdant jamais son crédit.

Ce manque apparent de succès dans ses études l'aida au moins à pratiquer l'humilité et à s'affermir ainsi dans la vertu, car elle fut l'occasion d'une petite persécution, qui se déchaîna contre lui, de la part de ses condisciples, heureux sans doute de découvrir un point faible dans un de leurs frères qui les surpassait tous.

C'était l'orage déchaîné durant le noviciat qui se reformait dans cette atmosphère nouvelle. Mais le jeune homme était aguerri maintenant : les liens qui rattachaient à sa vocation étaient indissolubles.

Il gardait donc la paix et souffrait avec patience, recevant avec un sourire charitable les railleries, les épigrammes, les allusions malignes.

Un jour, cependant, il renvoya la flèche à qui voulait le percer, répondant avec simplicité et sans jactance à un de ses joyeux compagnons qui lui disait brutalement : «Vous ne serez jamais capable du moindre ministère. - C'est ce que nous verrons un jour, répliqua-t-il. Attendons la fin des études».

L'esprit prophétique venait de le faire parler. Les étudiants, saisis du ton solennel avec lequel il avait prononcé ces paroles, le laissèrent désormais en paix.

Ces mesquines persécutions que l'on ne doit pas s'étonner de voir déchaînées, même dans une atmosphère de religion et de piété, parce que l'ennemi des âmes exerce partout son influence, entraînent dans le plan de Dieu qui préparait de loin l'instrument de Ses merveilles. Bientôt l'ordination sacerdotale venait mettre le couronnement à cette longue période de probation.

La suite des événements va montrer que tout, dans ces débuts si humbles, si mystérieux, a été disposé par la divine Sagesse pour atteindre un but des plus extraordinaires et produire un miracle étonnant, sans égal dans l'histoire, qui nous forcera à dire : «Le doigt de Dieu est là !» et nous rappellera le mot de saint Paul, explication unique de tant de merveilles accumulées : «Dieu a choisi ce qui était faible et ce qui n'était pas, pour confondre ce qui est, afin qu'aucune chair ne se glorifie en sa présence». A Lui seul toute gloire !

## **CHAPITRE II : LES HUMBLES DÉBUTS D'UNE GRANDE CARRIÈRE. (1665-1676)**

Il faut donc avouer que rien dans ce que nous venons de voir des jeunes années de notre héros ne nous prépare à comprendre ce que l'avenir lui réserve. Le rôle qu'il va jouer, l'œuvre qu'il doit entreprendre et mener à bien est, nous l'avons dit, hors de toute proportion, non seulement avec ce que promet le jeune religieux, mais encore avec les premières œuvres de son ministère, qui ne semblent point le distinguer beaucoup de l'ensemble des autres serviteurs de Dieu.

Rien encore ne se dessine à nos yeux et nous pouvons toujours nous dire, en face du jeune prêtre, comme en face de l'enfant au berceau : «Que pensez-vous qu'il va devenir ? Quelles seront ses œuvres ? Sur quel théâtre s'exercera son action ? Demeurera-t-il sur la sainte montagne de l'oraison, comme cette multitude de frères qui environnèrent saint François et se sanctifièrent dans la solitude des premiers ermitages de l'Ordre ? Deviendra-t-il, comme saint Laurent de Brindes, le guide et le conducteur de ses frères ? Prendra-t-il place dans la vaillante phalange des missionnaires qui, à cette époque, luttèrent sur tous les terrains contre le protestantisme, le paganisme renaissant et l'impiété philosophique qui commençait déjà ses ravages ?» On eût pu lui prédire, dès cette heure, à voir ses qualités et les succès remportés, toutes les vocations, moins celle que Dieu lui préparait de loin et que les événements allaient indiquer.

Le moment était venu pour le jeune missionnaire d'essayer ses forces sur le terrain de l'apostolat. Ses supérieurs, voyant sa grande piété, l'avaient désigné, au commencement de 1665, pour prêcher son premier carême dans une église qui était en même temps paroissiale et conventuelle, appartenant à des religieuses. C'était à Saint-Michel, aux portes de Vérone.

Le prédicateur s'effraya d'abord, objecta non seulement son inexpérience et son manque de préparation, mais son inaptitude, son indignité, l'attrait de son âme qui le portait à vivre dans l'humilité et la prière, à faire pénitence de ses péchés, dans la chère solitude de son couvent, dont il n'eut jamais voulu sortir. Mais il fit taire, devant l'ordre de l'obéissance, ses répugnances et ses scrupules, et alla inaugurer son carême. Fort de la volonté de Dieu, il commença à évangéliser, parlant simplement, comme le veut saint François, des vices et des vertus, de la peine et de la gloire : mais il le faisait avec une ferveur extrême, comme un jeune prêtre encore tout brûlant des feux du Saint-Esprit qu'il venait de recevoir, ou plutôt comme un saint tout enflammé de l'amour de Dieu : et la grâce d'en haut couronnait de succès ses

humbles débuts. Déjà la foule s'empressait autour de la chaire, quand un incident, qu'on regarda comme prodigieux, rendit tout à coup célèbre le jeune prédicateur.

Il prêchait un soir contre le vice impur, et sa timidité et sa douceur s'étaient changées soudain en une impressionnante véhémence. Saisi d'horreur et d'indignation, voulant inspirer la crainte à ses auditeurs et les émouvoir à la pensée des tortures que souffrit le doux Sauveur durant Sa Passion, à cause de leurs désordres, il prit en main son crucifix et en frappa la chaire. La sainte image fut brisée du coup, un bras se détacha et alla frapper un jeune homme connu par ses débordements. La foule était déjà singulièrement émue, à la pensée que le Christ Lui-même semblait ainsi désigner le coupable et le menacer de Son courroux. Mais la stupeur fut à son comble lorsque, quelques instants après, le second bras du crucifix se détacha à son tour pour aller désigner un second coupable, la jeune fille qui s'était affichée en public comme la complice du jeune homme.

L'émotion se prolongea bien après le sermon. La cérémonie avait pris fin, le prédicateur s'était retiré, mais l'assistance saisie de terreur n'osait quitter l'église. On pleurait, on demandait pardon, on criait : « Miséricorde, Seigneur ! Miséricorde ! » Il fallut que le P. Marc remontât on chaire pour consoler cette foule. On ne fut rassuré et on ne consentit à se retirer que lorsque le prédicateur, avec son crucifix mutilé, eût donné sa bénédiction. On le reconduisit alors comme en procession à la maison curiale, et on emporta de ce sermon des résolutions sérieuses.

La ville fut édifiée par les conversions les plus inespérées, et en particulier par celle des deux jeunes gens si singulièrement désignés par le crucifix. Tous les deux devinrent dès ce jour des chrétiens modèles. Le Père reçut de cet incident un curieux surnom qui lui demeura longtemps, dans cette région, du moins. On l'appelait le *Spezza-Christi* le briseur de croix.

Mais ce n'était pas dans la chaire seulement qu'éclatait le zèle de l'homme de Dieu. Il ne pouvait voir un manquement, un désordre, sans s'approcher aussitôt du délinquant, et avec une modestie et une douceur qui coupaient court d'avance aux objections et aux résistances, il faisait la correction fraternelle.

C'est surtout lorsqu'il voyait la jeunesse s'entraînant aux bals, aux divertissements funestes aux âmes, que son cœur plein de compassion cherchait à appliquer le remède. Il faisait une courte admonestation et trouvait des paroles si efficaces, qu'il n'était pas rare de voir ceux à qui il s'adressait se disperser aussitôt, l'oreille basse, dans l'attitude de la plus grande componction. Un jeune musicien, engagé un jour pour le bal, entendant ces avis, conçut un tel courroux contre lui-même, qu'il jeta son instrument à terre, le piétinant avec violence et le mettant en pièces.

Le jeune et zélé missionnaire ne reculait devant rien pour exciter ceux qu'il reprenait à la détestation de leurs fautes, allant jusqu'à en faire, sur place, une pénitence, extérieure, se mettant à genoux, par exemple, pour balayer de sa langue en forme de croix, la poussière du chemin. Il arriva souvent que ceux qu'il reprenait, saisis d'émotion, l'imitèrent aussitôt dans cette pénitence. « Punissez-vous ainsi vous-mêmes, leur disait-il alors, chaque fois que vous vous surprenez en faute, et ce sera un moyen de vous corriger et d'attirer sur vous les grâces du Dieu de miséricorde ».

Ce n'étaient pas seulement les séculiers qui concevaient du P. Marc une si haute estime. Ses confrères et ses supérieurs, témoins plus intimes des vertus qu'il pratiquait, voulurent à leur tour bénéficier de son zèle, et le mirent à la tête d'une de leurs communautés.

Le supérieur, en effet, le Père Gardien, comme il est appelé dans l'Ordre de saint François, n'est pas seulement un homme d'administration et de gouvernement, il est surtout le père et le guide, établi pour garder et conserver, avec les âmes dont il a reçu la charge, la Règle de l'Ordre, les vertus qu'elle inspire et les saintes traditions dans lesquelles s'incarne pour ainsi dire l'esprit qui est propre à la Congrégation. Or il suffisait de jeter un regard sur le P. Marc pour juger qu'il serait vraiment le Gardien modèle, exact, zélé, vigilant, rempli d'énergie et de ferveur pour entraîner par son exemple, plus encore que par ses exhortations, non seulement à la pratique de la Règle que suivent également tous les enfants de saint François, mais encore, ce qui est le propre des Capucins, au dire de Léon XIII, et le but de leur Réforme, « à l'imitation des grandes et austères vertus que le Séraphique Père poussa jusqu'à l'héroïsme ».

C'est en 1670 qu'il fut appelé pour la première fois à remplir cette charge au couvent de Belluno. Un autre supérieur avait cependant été désigné par le Chapitre, mais il fut après coup envoyé à Lendinara, et on lui substitua aussitôt le P. Marc, qu'on savait plus apte qu'aucun autre, malgré sa jeunesse, à porter avec honneur la charge devenue vacante.

De fait, il s'en acquitta si bien, que deux ans après il était confirmé dans cet office et envoyé au couvent d'Oderzo. Pour vaincre ses résistances, il ne fallut rien moins cette fois que l'intervention du Père Général.

Voici le portrait que trace le P. Fidèle de Zara du parfait Gardien que fut le P. Marc.

« La parole et l'action, qui sont les deux points cardinaux du gouvernement des âmes, venaient harmonieusement à leur place et sans l'inversion qu'on voit quelquefois chez ceux qui parlent avant d'agir. Comme un capitaine à la tête de ses troupes, il paraissait être là non point tant pour commander que pour se trouver avec ses soldats dans l'action. C'est ainsi qu'on le voyait devancer tous ses frères à la psalmodie, à l'oraison mentale, à toutes les observances de jour et de nuit. Le premier, il prenait sa part des humbles emplois et des travaux manuels : le premier, il accourait pour accueillir les religieux de passage, les saluer et leur laver les pieds, à l'exemple du Christ, qui rendit à Ses apôtres ce devoir de charité.

« La pauvreté que saint François appelait son épouse, lui était chère comme une mère et il l'aimait d'un amour jaloux : mais il savait user d'une sage discrétion pour la pratique en commun de cette vertu, surtout dans l'usage des aliments, prenant pour règle la charité à l'égard de ses frères, et réservant pour lui la mortification. Il excellait dans les discours et les exhortations qu'il adressait à sa communauté et surtout aux jeunes clercs, excitant dans leur âme une sainte ferveur, et les enracinant de plus en plus dans l'amour de la vocation séraphique.

« Sa bonté lui conciliait tous les cœurs et devenait son grand levier, son plus puissant moyen d'action, car voulant ressembler au Sauveur qui rend son joug suave et son fardeau léger, sachant d'ailleurs que le maniement des âmes demande de la délicatesse et de la douceur, il était surtout le bon P. Marc.

« Mais sa bonté ne dégénérait pas en faiblesse, et il savait à l'occasion se montrer énergique, inflexible ».

Ces occasions durent être bien rares, mais il est dans la nature de l'homme, même lorsqu'il est lié par les vœux religieux, de chercher à se retrouver lui-même et à compenser par des infractions, des adoucissements, de légères concessions à la nature, ce que la Règle lui impose de pénible et d'austère.

C'est ainsi qu'un de ses religieux, un seul, disent les premiers historiens, résista, à Belluno, à l'entraînement général donné par le sage et fervent supérieur. Incapable de vivre dans l'atmosphère de ferveur qu'il créait autour de lui, il trouva le moyen de s'y dérober, évitant cependant de tomber dans une faute trop manifeste. Pour ce religieux indifférent, le silence du cloître n'engendrait que tristesse, et l'austérité de la vie conventuelle devenait sur ses épaules un fardeau qu'il ne voulait pas rejeter sans doute, mais qu'il ne voulait porter, en quelque sorte, que d'une manière intermittente. Se faisant d'autant plus illusion que sa conduite demeurait extérieurement régulière et qu'il n'avait aucune intention mauvaise, il cherchait à sortir fréquemment et passait dans la ville un temps considérable. La maison qu'il fréquentait n'était pas dangereuse : elle n'était autre que le presbytère. Il avait gagné les bonnes grâces du Recteur qui, sous mille prétextes de ministère, de conseil à demander, ou même de délassement, le réclamait auprès de lui et ne savait plus se passer de sa présence. Or le Recteur était un personnage important qu'il fallait ménager, et le religieux abusait de cette situation pour abriter son irrégularité sous l'apparence d'un devoir et opposer aux avertissements de son charitable Gardien une fin de non recevoir qui, pour être respectueuse, n'en constituait pas moins un manque à l'obéissance.

Le P. Marc, comprenant qu'il faut aller à la source du mal, fait une visite au Recteur. Celui-ci s'était irrité souvent de voir les difficultés opposées à des relations qui lui tenaient à cœur. Epousant les sentiments et les rancunes de son inséparable ami, et voyant dans les avis que le P. Marc donnait à celui-ci et qui lui étaient rapportés, un outrage personnel, il avait hâte de décharger sa colère ; il se garde bien, dès lors, de laisser passer l'occasion favorable qui vient si inopinément s'offrir à lui.

Dès la première allusion que fait le Gardien au but de cette visite, sortant de ses gonds et ne mesurant plus ses termes, il s'échappe en injures et en imprécations, traitant son vénérable interlocuteur de tyran et de bourreau, lui reprochant une étroitesse d'esprit qui le rend inapte à ses fonctions, un excès de rigidité qui fait la vie du couvent insupportable à ses frères, disant tout ce que lui suggère une passion violente, une fureur longtemps contenue.

Le serviteur de Dieu reçoit patiemment l'avalanche, ne répondant pas un mot, jusqu'à ce que, l'émotion du Recteur s'étant calmée, il peut commencer doucement à lui faire entendre raison. «Vous êtes libre de m'injurier, lui dit-il en substance, mais il s'agit de l'honneur de Dieu, du bien de la religion, du salut d'une âme qui m'est confiée : je ne reculerai pas. Car j'ai le devoir, moi supérieur, de faire régner l'ordre dans ma communauté et de prémunir un religieux contre les dangers de la dissipation et de l'amour du monde. C'est pour accomplir ce devoir que j'ai dû me résigner à une démarche qui vous a été pénible, mais qui me l'est bien plus à moi-même. Je ne l'aurais point faite si ma conscience ne m'y avait obligé». Puis avec un doux sourire et une onction toute céleste, comme un homme qui ne garde aucune amertume des paroles dures et imméritées qu'on lui a fait entendre, il commence avec le Recteur un amical colloque, exposant qu'il travaille au vrai bien, au vrai repos d'un religieux, quand il le contraint à chérir son cloître. Là est le bonheur pour lui, mais à condition qu'il sache le comprendre et l'aimer, et non pas chercher au dehors des consolations qui feront le tourment de son âme et l'animeront à prendre en horreur les délices du ciel. Il parle encore de la joie que goûte toujours, dans quelque situation qu'il soit, celui qui craint Dieu et qui se sert de toute son âme, celui qui fait son devoir et qui trouve dans sa conscience un parfait témoignage, qui peut en toute paix se reposer en Dieu, sentir dans toute leur étendue les délices de Son amour.

Ces paroles enflammées touchent le cœur du prêtre, qui commençait déjà à rougir de sa conduite envers le patient religieux. Le spectacle de tant de vertu achève de l'édifier, si bien qu'en le quittant, le P. Marc sent qu'il vient de le conquérir et de s'en faire un ami.

De fait le Recteur comprit dès ce jour l'œuvre nuisible qu'il avait accomplie en attirant dans le monde un religieux que sa vocation appelait au travail et à la prière : il ne le vit plus que pour l'exhorter à son tour à suivre les conseils de son supérieur et à devenir comme lui un bon et saint religieux.

Privée de son appui, cette pauvre âme faible n'eut plus qu'à se résigner. Le courant de ferveur qui régnait au monastère, ne trouvant plus d'obstacle, le saisit et l'entraîna. S'il eut de la peine d'abord à s'accoutumer à la solitude, l'exemple de ses frères et les douces paroles de son supérieur la lui firent aimer. Il sut désormais s'y astreindre et occuper ses loisirs, et devint aussi régulier qu'il avait été tiède et dissipé jusque-là.

Cependant le poids de la supériorité devenait trop lourd pour les épaules du P. Marc, non pas seulement à cause de ses multiples devoirs et des responsabilités qu'elle entraîne, mais surtout parce qu'elle l'empêchait de se livrer à son attrait favori : la retraite et la prière.

C'est une chose étrange, en effet, qu'un homme, appelé à une vie si active, à des travaux qui vont l'absorber des années entières, n'ait point d'autre désir que celui du repos dans la contemplation. Dieu semble prendre à tâche de le contrarier à tout instant, de broyer sa volonté, de lui imposer le sacrifice continu de ses goûts. C'est un renoncement semblable que Dieu faisait pratiquer à un saint Bernard, qui s'appelait lui-même le prodige de son siècle, partagé entre le cloître où demeurait son cœur, et le monde qu'il détestait et où il devait, malgré lui, exercer son action : et aussi à saint François d'Assise, que la contemplation prenait sur ses ailes et qui devait entendre pourtant l'oracle du ciel : «François, ce n'est pas pour toi seul que tu as reçu tant de grâces, tu es envoyé pour le salut des âmes».

Prenant en pitié son angoisse, les supérieurs consentirent, bien qu'avec peine, à le décharger de son fardeau et le P. Augustin de Tisana, Provincial, qui devait être plus tard Général de tout l'Ordre, le destina au couvent de Padoue.

Par dévotion pour le grand Thaumaturge franciscain, les Capucins de la province de Venise avaient tenu à ériger dans cette ville un de leurs principaux monastères. La pauvreté la plus austère avait présidé à sa construction et à son aménagement. On est frappé encore d'y trouver ces vestiges de la ferveur antique. Tout est bas, petit, austère, et dans le vaste cloître intérieur, pavé de dalles et entouré d'un simple auvent, et dans les longs corridors qui laissent voir le toit nu avec ses tuiles et ses poutrelles, dans les cellules surtout où il semble qu'un homme puisse à peine se mouvoir. La ruche était

toute peuplée au temps du P. Marc. Les religieux y étaient au nombre d'une centaine, et cependant, c'était le silence du tombeau qui régnait dans toute la vaste enceinte. L'étude, l'oraison occupaient les longues heures de la journée, jusqu'à ce que la petite cloche appelât à l'office cette laborieuse population de moines.

Le P. Marc trouvait là le repos de son âme. Il lui semblait qu'il commençait une vie nouvelle et un nouveau noviciat. Non seulement il s'efforçait de pratiquer sa Règle exactement, ponctuellement et à la lettre, mais il y ajoutait encore des austérités et des pénitences volontaires.

Le temps que nos saintes Constitutions consacrent à la prière, les deux heures d'oraison quotidienne ne lui suffisaient pas : son cœur embrasé d'amour réclamait un aliment plus abondant. Il prolongeait le matin sa méditation et se disposait ainsi à la célébration de la messe. Son visage, au saint sacrifice, apparaissait tout enflammé. Il évitait cependant toute singularité et toute affectation, craignant d'attirer les regards, gardant jalousement le secret du Roi et cachant, avec une sainte pudeur, les mouvements de la grâce et les faveurs divines dont son âme était comblée.

Pendant la journée, outre les quatre séances qu'il consacrait, avec ses frères, à l'office canonique, il faisait au chœur et aux autels de l'église de fréquentes visites, passant le reste de son temps retiré dans sa cellule. Quoiqu'elle fût la plus humide et la plus pauvre de tout le couvent, il la considérait comme son petit paradis, et ne s'en éloignait qu'à regret, accoutumé qu'il était à y trouver son Bien-aimé et à y converser avec Lui.

La nuit venue, il s'attardait à prier dans l'église et ne se réservait, avant l'office des matines à minuit, que trois heures de sommeil qu'il prenait sur un sac de paille, à peine moins dur que le bois lui-même.

Au signal donné, il était debout et le premier au chœur. L'office terminé, il feignait de se retirer avec tous ses frères au dortoir commun : mais bientôt, profitant du silence, il rouvrait doucement sa porte et se glissait comme une ombre dans le corridor pour retourner à l'église et y prier Dieu jusqu'au matin. Il faisait en sorte cependant de revenir dans sa cellule quelques instants avant le réveil, pour qu'en le voyant sortir, les religieux ne pussent soupçonner qu'il venait de se livrer à cette longue oraison nocturne.

Aussi mortifié qu'assidu à la prière, il s'imposait un jeûne continu, qu'il s'efforçait aussi de cacher à tous les yeux.

Mais quelque profonde que fût la solitude dans laquelle il vivait, le P. Marc avait trop l'esprit de sa vocation pour oublier que l'enfant de saint François doit songer aussi au salut des âmes et unir à un certain degré la vie active à la vie contemplative.

Il obéissait donc avec un saint empressement à la voix de ses supérieurs le destinant aux œuvres de zèle, et, aux époques solennelles, au carême par exemple, il s'arrachait aux douceurs de sa retraite pour aller annoncer la parole de Dieu. Par une grâce spéciale, ce ministère de la prédication, à son propre témoignage, loin d'être un obstacle à son union avec Dieu, ne faisait que l'enflammer davantage et devenait pour lui, tant il l'exerçait avec esprit surnaturel, une véritable oraison, un exercice qui l'élevait au-dessus de lui-même et le plongeait dans une atmosphère divine.

Le succès déjà remporté à Vérone, l'année précédente, engagea ses supérieurs à l'envoyer, au carême de 1676, sur un nouveau théâtre, à Altamura, petite ville du royaume de Naples.

La distance est grande de Padoue aux montagnes de la Fouille, dans laquelle se cache cette pittoresque cité : mais grâce à ses vaisseaux, tous les ports de l'Adriatique étaient à proximité de Venise, et Altamura n'était qu'à quelques lieues de la mer. Ce fut le premier grand voyage du P. Marc et le seul qu'il accomplit sur mer. Sa constitution qui fut toujours délicate, un asthme qui dut commencer de bonne heure, lui rendaient les traversées non seulement pénibles, mais dangereuses. Aussi le verrons-nous plus tard arrêté comme par un obstacle invincible, quand il s'agira pour lui d'entreprendre un long voyage sur les flots pour aller visiter le Roi d'Espagne.

Les mœurs du peuple napolitain ne passaient point pour être exemplaires ; le peuple des campagnes surtout crouissait dans une ignorance qui le mettait à la merci de tous les vices. Il était facile cependant de le faire vibrer aux émotions religieuses : son ardente imagination et son tempérament fougueux le rendaient capable des plus grands enthousiasmes et d'un entraînement salutaire vers Dieu, vers la Madone et vers le bien. Quand un Saint lui parlait et savait aller à son cœur, il était aussitôt conquis. C'étaient des cris, des acclamations, des ovations, des fêtes, et quelque chose de mieux encore, des conversions retentissantes, des promesses solennelles de persévérance. La foule se souleva ainsi à la parole de l'homme de Dieu : les cœurs furent changés ; la piété et les mœurs chrétiennes, sur cette terre pauvre et desséchée, se reprirent à fleurir. La Providence n'indiquait pas encore cependant la voie qu'elle préparait à l'homme de son choix.

Il était apôtre sans doute, et ses succès dans le ministère des âmes indiquaient sa puissance et révélaient l'homme de Dieu.

Sa parole ne ressemblait pas à celle des orateurs ordinaires, ni même à celle des prédicateurs d'une vertu commune.

Il s'était nourri du Verbe de Dieu, il en avait pénétré les secrets, dans la méditation plus encore que dans l'étude ; il l'avait fait passer dans sa vie. Accoutumé à contempler les merveilles du ciel, il était plongé dans cet élément, et il en parlait comme parle un voyageur des contrées qu'il a parcourues, qu'il connaît à fond et où il fait sa demeure. Quand il prêchait, quand il exhortait, il parlait d'expérience, il exhalait le trop-plein de son cœur, et la foule saisie par cette émotion, par cette force, s'enflammait à son tour, se pressait autour de sa chaire, se passionnait à sa voix, reconnaissant en lui un de ces envoyés du ciel, qui, à certaines époques de l'histoire, ont creusé dans le champ de l'Eglise des sillons plus profonds, pour la conversion des âmes et le salut des peuples.

Ce qu'elle cherchait dès lors, c'était à surprendre sur les pas de cet apôtre un de ces signes extraordinaires qui le marquent à tous les yeux, et assurent à son ministère une efficacité miraculeuse. Dieu est là, en effet, pour accréditer Ses ambassadeurs, confirmer leur parole par des prodiges extraordinaires et mettre autour de leur front l'auréole des thaumaturges.

L'heure allait venir où le P. Marc, après tant d'humiliations, devait être exalté de la sorte. Nous l'avons vu grandir en vertu ; il se montre puissant en paroles et en œuvres ; maintenant Dieu va intervenir d'une manière directe, pour le glori-

fier, attirer sur lui l'attention du peuple et des grands et le placer sur le théâtre le plus élevé du monde, d'où sa lumière brillera et ses bienfaits se répandront sur la chrétienté tout entière.

### CHAPITRE III : PREMIERS MIRACLES. (1676)

Les Capucins de Padoue avaient établi leur résidence non loin de la célèbre Basilique qui garde les reliques de saint Antoine, la gloire des Frères Mineurs, le protecteur de la cité, pour laquelle il est devenu // *Santo*, le Saint par excellence.

Le P. Marc, comme ses confrères, visitait sans doute fréquemment son tombeau, et saint Antoine le prenait sous sa protection et le formait à son école, pour faire de lui un autre lui-même. Les traits de ressemblance seront frappants entre ces deux hommes destinés à jouer, à cinq siècles de distance, des rôles en apparence si différents.

Ils seront tous les deux grands missionnaires et marteaux de l'hérésie : tous les deux feront des miracles en si grande abondance qu'ils mériteront parmi la foule des serviteurs de Dieu à qui ce don est départi, le nom spécial de Thaumaturges : en attendant le P. Marc demeure caché, comme le fut saint Antoine dans son ermitage de Monte-Paolo. Mais de même que ce dernier, descendant de sa montagne, fut l'objet d'une glorification que l'on peut considérer comme miraculeuse, ainsi l'humble solitaire du couvent des Capucins de Padoue va être montré au monde et commencer sa mission.

Dieu le révèle par degrés, comme Il fait monter son soleil. A Vérone, à Altamura, nous avons vu comme les premières lueurs d'une aube toute remplie de promesses. A Padoue même, la cité universitaire où accourt la jeunesse studieuse de France, d'Italie, d'Allemagne, théâtre approprié aux desseins de la divine miséricorde sur un de Ses élus, nous allons voir l'aurore de cette vie glorieuse, qui illuminera bientôt le monde, comme un astre resplendissant.

L'occasion eu fut, en 1676, un sermon demandé au Père Gardien des Capucins pour la fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, par les religieuses de San-Prodosimo.

Il fallait le prêcher dans une église de couvent, il est vrai, mais c'était le rendez-vous de la haute société, des gens qui se piquaient d'érudition et de goût, toujours nombreux dans une ville savante : les religieuses qui composaient la communauté venaient toutes de la noblesse et des classes élevées. Prêcher dans cette église était un honneur envié, et les grands prédicateurs considéraient cette chaire comme un piédestal pour leur gloire.

Le sermon de l'Assomption surtout était le prétexte à un déploiement solennel d'artifices oratoires, de pompes de rhétorique, à un vrai tournoi littéraire et poétique, où la préoccupation de l'orateur était bien moins d'exalter Marie et de chanter ses gloires que de se prêcher lui-même, de briller et d'éblouir, d'asseoir en un mot pour toujours sa réputation d'éloquence.

Le Père Gardien n'avait garde de laisser ses religieux tomber dans ce piège de superbe et de vaine gloire, surtout à l'occasion d'une fête, où la faute semblait revêtir la gravité d'un sacrilège. Aussi désigna-t-il pour prêcher ce sermon celui d'entre eux qu'il savait le moins accessible à la tentation, le plus détaché de lui-même, le plus zélé pour la gloire de la Reine du Ciel dont il fallait célébrer le triomphe.

Ce vrai supérieur avait encore à cœur de justifier la réputation qu'avaient alors les Capucins de **réagir contre les abus de la chaire et de ramener la prédication à la simplicité évangélique, en la soumettant à ces deux grandes règles, dont l'une est le corollaire de l'autre : qu'elle doit être d'abord utile aux âmes, et qu'il faut la rendre par conséquent accessible et compréhensible à ceux qui l'entendent.**

Le P. Marc saurait dignement parler de Marie, sans ensevelir la beauté du dogme sous des phrases de convention, et, à défaut de l'éloquence à grand fracas qui ne flatte que l'oreille, il aurait l'éloquence naturelle et vraie, celle qui procède de l'amour et qui va au cœur du peuple, pour lui communiquer ses émotions et l'ardeur de ses sentiments.

On peut croire que les religieuses ne furent pas sans quelque inquiétude quand elles connurent le nom de leur prédicateur. Qu'était donc ce P. Marc, nouveau dans les chaires de Padoue, dont personne encore n'avait entendu parler ? Était-il digne de paraître devant l'auditoire distingué qui lui était réservé ? Serait-il à la hauteur de la situation ? Répondrait-il à leur attente ? Le supérieur, connaissant l'importance de ce sermon, était-il bien prudent en le confiant à un jeune Père inexpérimenté ? Si difficiles, si exigeantes, si délicates toujours dans le choix de leur prédicateur, comment allaient-elles cette fois juger et le religieux qui leur était envoyé et l'Ordre entier des Capucins ?

Disons bien vite que le P. Marc vivait dans des trances plus vives encore et était on ne peut plus mortifié du périlleux honneur auquel on le conviait. Non qu'il redoutait l'humiliation pour lui, mais il s'agissait de la parole divine qui doit être respectée, et de l'honneur aussi de la Reine du ciel, dont les anges eux-mêmes redouteraient de parler. Il objecta sa jeunesse, sa timidité, son insuffisance, son inaptitude, que sa modestie se plaisait à exagérer. Il connaissait aussi les difficultés spéciales de l'entreprise, les qualités qu'elle réclamait, les exigences de l'auditoire d'élite devant lequel il devait parler, et représentait humblement à son supérieur qu'un prédicateur éloquent, comme il en voyait tout autour de lui dans la communauté, donnerait plus grande satisfaction et ferait honneur à l'Ordre.

Le Père Gardien, par une inspiration supérieure, refusa de se rendre à ces raisons et maintint le choix qu'il avait fait. Le prédicateur désigné n'avait donc qu'à s'incliner. Comme pour saint Antoine autrefois, Dieu, semble-t-il, n'attendait que cet acte d'obéissance pour exalter son serviteur.

Le sermon qu'il prêcha, avec une ferveur toute céleste et un enthousiasme extraordinaire, parlant de Marie, comme savent en parler les saints, dont l'amour tendre et ardent ne connaît pas de limites, surpassa, non seulement tout ce qu'on escomptait, mais tout ce qu'on avait vu et entendu dans cette chapelle célèbre. Jamais orateur ne s'était élevé si haut et n'avait tant ému son auditoire. Il n'était pas question alors d'applaudissements dans les églises, mais les larmes versées rendirent honneur au succès du prédicateur et furent sa plus belle récompense.

Les religieuses surtout, fortement émues, ne tarissaient pas d'éloges sur ce nouveau prédicateur, si plein d'onction, de piété et de force, si différent de tous ceux qu'elles avaient coutume d'admirer jusque-là.

Il y avait déjà là un miracle, bientôt suivi d'un autre, qui allait consacrer dans la ville la réputation de l'homme de Dieu, non seulement comme apôtre, mais comme thaumaturge.

Si les religieuses de San-Prodoscimo se réjouissaient d'avoir vu paraître un saint dans leur église, il en était une parmi elles pour qui cette joie se changeait en regrets profonds et en amère tristesse. Sœur Vincent Francesconi, dont un frère était chanoine à la Cathédrale, étant depuis longtemps malade à l'infirmerie, n'avait pu assister au sermon de l'Assomption. Tout ce qu'on lui en rapportait excitait vivement en elle le désir d'entendre l'angélique prédicateur des gloires de Marie, et aussi de s'entretenir avec lui et de lui demander un miracle. Car elle ne se trompait pas sur le secret de cette éloquence dont elle voyait les fruits. Pour elle, le P. Marc était un saint.

Pour lui donner satisfaction et procurer en même temps à la communauté le bienfait d'une seconde prédication, qui serait d'autant plus goûtée qu'on en connaissait mieux le prix, la supérieure invita le P. Marc à prêcher quelques jours plus tard le sermon de la Nativité.

Cette fois, Sœur Vincent se fit transporter jusqu'à la grille. Extrêmement touchée de ce qu'elle avait entendu, elle conçut de la vertu de l'homme de Dieu une plus haute idée encore : une secrète espérance envahit son cœur et ce fut avec une émotion intense qu'elle alla, à l'issue de la cérémonie, entretenir au parloir celui dont elle attendait des conseils et des lumières pour sa propre sanctification, et aussi, dans l'infirmité qui l'accablait depuis si longtemps, un secours visible, une guérison miraculeuse.

S'inclinant d'abord pour recevoir la bénédiction de l'homme de Dieu, elle lui fit connaître sa grande épreuve. C'était une si cruelle humiliation que de se sentir depuis des années à charge dans sa communauté, de devoir recourir incessamment aux services de ses sœurs, incapable de s'aider en rien elle-même, de ne pouvoir suivre les exercices communs, obligée à vivre de dispenses et en dehors de sa Règle, d'être privée enfin des cérémonies solennelles qui attiraient à l'église du monastère des foules si nombreuses et étaient pour ses sœurs la source de tant de pieuses joies.

Le P. Marc ne pouvait l'entendre sans être profondément ému. Dans sa compassion, il tomba à genoux et dit à son interlocutrice : «Prions, ma sœur !» Avec une ferveur extraordinaire, ils récitèrent les litanies de la Sainte Vierge, auxquelles répondirent et la malade et toute la communauté présente à l'entretien. Puis il fit un acte de contrition. Après quoi, il se leva, adressa à la religieuse quelques paroles de confiance, et lentement, gravement, prononça sur elle les paroles de la bénédiction sacerdotale. Comme si elle eût reçu un choc, la malade fit un brusque mouvement et s'écria : «Je suis guérie, je suis guérie ! - S'il en est ainsi, reprit le serviteur de Dieu, montez seule cet escalier et redescendez-le de même».

La religieuse, qui s'était déjà levée de son fauteuil, obéit aussitôt. Depuis treize ans paralysée et sans mouvement, ne pouvant faire un pas et clouée sur son siège, elle monta et descendit avec facilité, en présence de toutes ses sœurs, cet escalier très rapide. Elle était vraiment guérie et put, à partir de ce moment, vaquer à toutes ses occupations ordinaires.

Etant donnée l'importance de la famille Francesconi et le haut rang que le frère de la miraculée occupait dans la ville, cette guérison extraordinaire fut bientôt connue et eut partout un énorme retentissement.

Le nom du P. Marc en devint aussitôt célèbre. Chacun parlait de lui et racontait quelque nouveau prodige. Car ce miracle ne fut pas seul. De tous côtés, on venait lui demander de prier pour les malades, on les lui apportait pour qu'il les bénît, et Dieu récompensait la foi de ceux qui accouraient à lui. La liste des prodiges s'allongeait toujours, et bientôt on ne les compta plus.

Il guérit ainsi une dame Isabelle Moli, hydropique : il redressa une pauvre boiteuse, Maria Menara de San Pietro, qui ne pouvait se mouvoir jusque-là qu'à l'aide de deux béquilles : il rendit la vue à une religieuse presque aveugle du couvent d'Ognissanti, Sœur Marie-Laurence Tetta, et délivra deux autres religieuses, l'une de la fièvre, au couvent de San-Prodoscimo, l'autre de la goutte, au couvent de Sainte-Claire.

Venise entend parler de ces guérisons merveilleuses et de la gloire nouvelle qui se lève sur Padoue, la cité voisine et rivale. Elle veut bénéficier à son tour de la puissance du thaumaturge, qui va faire sur ce théâtre de choix un de ses plus éclatants prodiges.

Dans l'illustre monastère de Saint-Zacharie, une religieuse, de famille patricienne, Sœur Anne-Marie Dolfin, gémissait depuis cinq ans sous le poids d'une terrible épreuve. Toutes les infirmités semblaient s'être donné rendez-vous sur son corps : fièvre continue, tumeurs douloureuses, inflammation du gosier, froid glacial, arrêt du sang, symptômes tous plus étranges les uns que les autres qui avaient mis en déroule la science de tous les médecins en renom. A leur avis, il n'y avait à cet état aucun remède, car tous les organes étaient atteints et, pour la guérison, il aurait fallu un corps et des membres nouveaux. La vie semblait disparue. Un léger souffle qui passait par les lèvres annonçait seul qu'on ne se trouvait pas en présence d'un cadavre.

C'est cette loque humaine que l'on portait un jour avec d'innombrables précautions à la grille du parloir où attendait en priant le P. Marc d'Aviano.

Celui-ci, voyant la patiente, l'exhorte à la contrition et à une vive confiance, puis, se recueillant en lui-même et levant la main, il lui donne la bénédiction. Le cadavre se redresse aussitôt et une vie intense anime ce corps depuis si longtemps inerte. Plus de fièvre, plus de douleurs. C'est une guérison, ou mieux une résurrection complète.

Un seul vestige reste de cet amas d'infirmités : la faiblesse de la voix. La malade, quoique debout et sentant le retour de ses forces, parle si bas qu'on ne peut l'entendre qu'en approchant l'oreille. Sera-ce là un de ces signes que laisse après elle une maladie disparue, comme pour attester le miracle et rappeler le bienfait à celui qui en a été l'objet ?

La religieuse ne le pense point. Elle fait rappeler le Père, qui s'est empressé de disparaître pour fuir les ovations, et dès qu'il est de retour : «Complétez votre œuvre, lui dit-elle : ordonnez-moi de parler haut, car si vous me le commandez, je le ferai. - Eh bien ! parlez haut, dit l'homme de Dieu en souriant». Et il s'éclipse de nouveau à la hâte pour n'avoir pas à entendre les cris de joie et les remerciements dont la malade, de sa voix miraculeusement retrouvée, fait retentir le parloir.

Toutes les sœurs s'unissent à son action de grâces : les cloches du monastère annoncent à tous les échos l'heureux événement : toute la ville bientôt en est informée et vient constater le prodige. Une messe solennelle est célébrée le len-

demain,-et le monastère garde, dans un document authentique signé de la Mère Abbessse, du médecin et de la malade favorisée, le témoignage officiel de cette guérison merveilleuse.

Le P. Marc, gêné par les démonstrations du peuple, aurait bien voulu regagner à l'heure même sa douce solitude de Padoue. Mais il était prisonnier de la volonté de Dieu qui le retenait là, et qui désormais ne le laissera plus échapper, le gardant au milieu du monde pour faire éclater Sa puissance.

Avant son départ, en effet, on lui a amené, au couvent du Très-Saint-Rédempteur, où il a reçu l'hospitalité, une jeune fille d'une quinzaine d'années, du nom de Marguerite, fille d'un tisserand de Saint-Jacques del Orio, qui est possédée du démon. Le peuple accouru voit alors se renouveler un de ces prodiges que le Fils de Dieu semait sous Ses pas durant Sa vie mortelle et contre la vérité desquels ne peuvent prévaloir ni les sourires du scepticisme ni les prétentions de la critique.

La pauvre fille du tisserand vénitien était tantôt aveugle, tantôt sourde, tantôt estropiée et passait sans transition par les états les plus divers et les plus bizarres. Elle lisait couramment les livres italiens et latins, sans avoir appris la première lettre de l'alphabet. Elle se retrouva d'ailleurs, après sa guérison, aussi ignorante qu'auparavant.

Une foule immense remplit l'église, attirée par la nouveauté du fait. Entendant le bruit et les cris horribles que pousse la possédée, un Père Capucin paraît dans le sanctuaire. Tous de le prendre pour le P. Marc et de lui demander sa bénédiction. Mais le démon ne s'y trompe pas : «Ce n'est pas celui-ci, dit-il par la bouche de la jeune fille : quand viendra l'autre, il me fera sortir».

L'attente n'est pas de longue durée. Cette fois c'est bien le P. Marc. Chacun le reconnaît au recueillement, à la gravité qui se peignent sur son visage. Il commande à l'esprit mauvais. La jeune fille s'approche de lui et se met à genoux, sur son invitation, pour dire avec son père l'acte de contrition, puis l'acte de foi et de confiance.

Le vénérable religieux lui donne ensuite sa bénédiction et la voix de la pauvre enfant éclate comme un soupir de délivrance : «Mon Jésus ! O mon très doux Seigneur !» s'écrie-t-elle, les yeux baignés de larmes fixés sur le tabernacle, elle était délivrée. Quelques jours après, elle revenait pieds nus, avec son père, en pèlerinage d'action de grâces, à l'église du Très-Saint-Rédempteur. Quatre religieux Capucins, témoins de cette grâce insigne, en ont laissé au couvent un procès-verbal authentique.

La vie de l'homme de Dieu n'est plus, dès ce moment, qu'une série de miracles. La liste s'en allonge indéfiniment dans le volume écrit par le P. Fidèle de Zara, tous relatés d'après les procès-verbaux que le P. Côme de Villafranca, compagnon du Vénérable, par autorité du Père Provincial de Venise, avait pris soin de faire confectionner, du vivant même du P. Marc.

Les supérieurs prévoyaient bien les difficultés et entendaient d'avance les objections d'une critique aussi exigeante que passionnée.

Parmi les contemporains eux-mêmes, il y avait des opposants, des incrédules. Quelques-uns trouvaient de bon ton de sourire et de hausser les épaules au récit de tant de faits, que l'on donnait comme surnaturels. Sans s'inquiéter d'aller aux sources et fermant volontairement les yeux, ils écrivaient à propos du P. Marc : «Nous l'avons vu, nous le connaissons bien, mais jamais nous n'avons été témoins d'aucun de ses miracles», tout comme les Juifs disaient autrefois du Messie : «Nous connaissons les Siens, nous les avons vus à Nazareth : quelque chose de bon peut-il venir de ce côté ?»

Il s'en trouva d'autres qui furent obligés de s'occuper de façon plus sérieuse de ces miracles à grand retentissement. Ils faisaient une enquête sommaire, entendaient quelques exaltés, et s'en tenant à ces témoignages suspects pour juger de l'ensemble des faits qu'ils ne connaissaient point, ils prononçaient la sentence qu'ils avaient déjà arrêtée dans leur esprit : «Il n'y a pas de miracles». Tout se ramenait pour eux à des enthousiasmes de la foule s'exaltant elle-même et grossissant les faits, quelquefois même les créant de toutes pièces au gré de ses caprices et de son imagination.

Quel saint authentique, faisant des miracles, a échappé à cette critique, qui s'acharne d'ailleurs de la même manière sur les miracles de nos jours, même sur ceux qui, à Lourdes, frappent tous les yeux et s'entourent des preuves les plus irréfragables ?

L'explication qu'on donnait aux miracles du P. Marc est aussi simple et commode que celle de l'hallucination, de l'autosuggestion, de l'hypnotisme, aujourd'hui plus en vogue. L'une et l'autre cependant ont un défaut capital pour une science qui se vante de positivisme, c'est qu'elles partent d'une idée préconçue et ne tiennent aucun compte de la réalité des faits.

À côté de ces appréciations qu'on trouve dans des lettres écrites à la hâte, le plus souvent sans aucun examen ni interrogatoire, nous avons heureusement de véritables enquêtes sérieuses, étendues, approfondies : des témoins ont été interrogés et nous possédons le résultat des investigations, des procès-verbaux authentiques dressés sur place, relatant avec précision, dans tous leurs détails, les faits et les références, donnant les lieux, les noms, les dates, et portant la garantie des personnages les plus qualifiés, qui les ont signés de leurs noms, parmi lesquels on a toujours eu soin de faire figurer les autorités elles-mêmes.

La critique demande des documents : les voici de tout premier ordre et en singulière abondance. A moins d'admettre que toutes les autorités civiles et religieuses, tous les médecins, tous les gens de qualité qui ont signé les procès-verbaux faits sur les lieux et au lendemain des événements, racontant des faits précis et faciles à vérifier, se sont unis et concertés pour tromper le peuple, pour mentir et se parjurer au risque d'être découverts et déshonorés par leur imposture, on ne peut révoquer en doute ce qu'ils attestent solennellement avoir vu.

Il est facile, de prononcer les mots d'enthousiasme populaire. Encore faudrait-il expliquer comment se crée cet enthousiasme, comment il dure des années et va toujours croissant. L'enthousiasme ici est précisément le fruit de la renommée de l'homme de Dieu, et il est provoqué sur son passage par les miracles qu'il fait. Impossible sans eux d'expliquer sa réputation, et ce grand mouvement du peuple, qui soulève irrésistiblement toute une contrée et se renouvelle à chaque pas, dans les pays les plus dissemblables, dans les grandes cités comme dans les humbles villages ; sur les bords de l'Adriatique, comme dans les montagnes de la Suisse ; en France, aux Pays-Bas, en Allemagne. Par quel mi-



racle plus grand que tous les miracles cet homme si simple, dont souvent on n'entendait pas la langue, car il ne prêchait qu'en italien, l'entremêlant de quelques mots mal prononcés de l'idiome local allemand ou français, qui se borne à faire faire un acte de contrition longuement préparé et chaleureusement commenté, a-t-il réussi à produire la puissante et durable impression que nous dépeignent les chroniques du temps ?

Le doute pourrait naître en face de relations vagues et générales s'évanouit bien vite au contact de la multitude des attestations qui nous font en quelque sorte assister aux événements, tant elles les relatent avec fidélité, tant elles reflètent les émotions qu'ils nous font naître, tant elles sont pleines de chaleur et de vie.

Mais pourquoi cette abondance de miracles ?

Ce que nous verrons dans la suite de l'œuvre du serviteur de Dieu, du terrain sur lequel elle doit se poursuivre, nous permettra, sans scruter curieusement les desseins de Dieu, de donner une réponse.

Le P. Marc est apôtre et Dieu lui donne à évangéliser l'Italie d'abord. Mais bientôt, sans abandonner complètement son pays d'origine, il l'enverra vers les terres que l'hérésie a envahies et l'Allemagne deviendra le théâtre de son action ordinaire.

Or, en Italie même, où les mœurs du peuple ont besoin d'être réformées, l'auréole du thaumaturge donnera à l'homme assez courageux pour reprendre les désordres un prestige et une puissance que la parole seule, quelque éloquente, quelque pieuse qu'elle soit, est inapte à produire. Un homme faisant des miracles, c'est parmi les simples comme une apparition de Dieu, avec Sa gloire et Sa splendeur. C'est Dieu encore avec Sa bonté, qui multiplie les faveurs, et aussi avec Sa justice, armée de toute puissance et mille fois redoutable. Qui donc songerait à Lui résister et à Le braver ? L'esprit docile et le cœur humilié, les pécheurs se rendent à merci, les conversions sont nombreuses, les peuples sont transformés.

Plus grande et plus nécessaire encore est parmi les hérétiques la puissance des prodiges.

C'est la grande, la visible preuve de la religion révélée : c'est le doigt de Dieu confirmant notre foi, c'est la vérité triomphante de Sa parole et de Son Evangile, c'est la grande marque divine unique et inimitable. Dieu s'est servi de ces miracles pour établir Sa religion parmi les hommes : et le Christ les a multipliés pour prouver Sa divinité. L'Église catholique en a conservé le privilège et Dieu la distingue ainsi de toutes les sectes et de tous les schismes. C'est le grand argument de l'apologétique populaire, compris de tous, produisant irrésistiblement l'adhésion et triomphant de tous les sophismes.

Destiné à parcourir en tous sens cette Allemagne infestée des erreurs de Luther et de Calvin, le P. Marc apportera avec lui l'argument triomphant de la vérité, et ses miracles, en même temps qu'ils confirmeront les catholiques faibles, convertiront les protestants.

Si, après cela, on est encore étonné de voir le surnaturel déborder dans la vie de l'homme extraordinaire dont nous étudions l'histoire, on n'aura qu'à se rappeler l'Horeb antique, où Dieu, dans le buisson ardent, parle à Moïse et le prépare à sa mission. C'est le miracle qui sera l'arme de l'envoyé divin contre Pharaon et les Égyptiens, c'est le miracle qui lui donnera autorité sur le peuple : et parce que son œuvre est grande de libérateur, de législateur et de chef, le miracle l'assistera toujours et deviendra l'auxiliaire ordinaire de son action.

Une mission semblable est confiée au P. Marc : il sera lui aussi libérateur d'un peuple, conducteur des armées, conseiller du premier monarque de l'univers, défenseur de la chrétienté. Dieu le marque et le désigne, dès ses premiers pas dans la carrière apostolique, par cette auréole de puissance dont les événements bientôt montreront l'opportunité.

Parmi cette interminable série de prodiges, on nous permettra de faire un choix des faits les plus frappants et les mieux avérés, que nous ne multiplierons point pour éviter la monotonie.

C'est le noble seigneur Frédéric Cornaro, depuis plusieurs années infirme, ne quittant pas son lit, qui est guéri instantanément ; c'est la noble dame Laura Gritti, délivrée d'un cancer au sein, pour lequel elle avait été abandonnée des médecins ; c'est Rosana Barbier, jeune fille de quinze ans, qui marchait la face contre terre, tandis que deux côtes hors de leur place se relevaient près de l'épine dorsale : c'est encore le fils du noble seigneur François Longo, âgé de vingt-six ans, qui, depuis l'âge de neuf ans, tombait d'épilepsie avec des attaques quotidiennes qui se renouelaient trois, quatre et cinq fois, et avaient fini par rendre ce pauvre jeune homme hébété, muet ou ne prononçant plus que des sons inarticulés : et encore Simon, fils de Jacques Parnel, gondolier, que la petite vérole avait laissé presque aveugle avec un œil perdu et un autre qui ne distinguait plus que les ombres ; Sœur Marie Priula, du monastère de Sainte-Catherine, qu'un asthme terrible retenait au lit depuis vingt-cinq ans ; Gaspard Amorevoli, dont la jambe gauche n'était qu'une plaie ; le noble seigneur Alvise Minio, qui venait de rechuter six fois en trois mois dans une grave infirmité, et une foule d'autres personnes de toutes les conditions.

Tous ces prodiges sont opérés à Venise, dans le seul cours de l'année 1676, et ce ne sont que les plus notables, ceux que l'on juge spécialement dignes d'attention et au sujet desquels on institue des enquêtes. Autour de ceux-là s'en groupent d'autres qui sont pour ainsi dire innombrables, et devant lesquels la renommée populaire, qui ne s'embarrasse guère de critique, prononce sans hésitation le nom de miracle. Peut-être sera-ce devant quelque cas de cette crédulité, inévitable chez un peuple simple, que nous verrons surgir des doutes et des contradictions, qui deviendront la grande épreuve du serviteur de Dieu. Toujours est-il qu'à ces débuts de sa renommée de thaumaturge, c'est vers lui un élan de confiance irrésistible, un empressement exceptionnel, un mouvement populaire, comme on en a rarement vu se produire, même auprès des plus grands saints.

L'église des Capucins du Très-Saint-Rédempteur, dès qu'elle ouvre ses portes, aux heures les plus matinales, commence à s'emplir d'une foule délirante, avide de voir l'homme de Dieu, de recevoir sa bénédiction, de lui demander des miracles. De nouveaux groupes suivent bientôt ces premiers pèlerins et c'est ainsi, pendant la journée entière, et jusqu'à une heure avancée de la nuit, un concours ininterrompu.

La vaste enceinte paraît même, à certains moments, trop petite pour la multitude. Cette église du Rédempteur fut construite autrefois comme ex-voto de la République de Venise, après la délivrance de la peste. Pour la faire digne de sa reconnaissance, elle la dressa sur les bords de l'Adriatique, dont les eaux reflètent sa blanche façade de marbre et son

dôme élégant : elle y prodigua les ornements et les splendeurs. Puis elle pensa qu'un monument de la peste ne pouvait pas être confié à d'autres mains qu'à celles des Frères Mineurs Capucins, dont le nom demeurait inséparable de celui de la contagion, pendant laquelle ils s'étaient héroïquement dévoués, semant de leurs cadavres les lazarets et les hôpitaux, devenus pour eux les champs de bataille de la charité. Ce fut alors, entre la pauvreté des enfants de saint François, qui n'osaient accepter un temple si opulent et si solennel, et la reconnaissance d'un peuple, une lutte épique, qui a laissé des traces et dans l'histoire de la ville et dans le Bullaire de l'Ordre, où les documents s'accumulent, suppliques, remontrances, délibérations, jusqu'à ce que la puissance séculaire irréductible obtient enfin du Pape, pour les Capucins, non seulement l'autorisation, mais le commandement formel de desservir l'église, cause d'un litige comme il s'en est vu peu sans doute dans le cours de l'histoire.

Sans désobéissance aucune, le dernier mot demeura cependant à la pauvreté franciscaine, les religieux Capucins desservant le grand temple au nom de la cité, mais y demeurant en quelque sorte étrangers et construisant attenant à lui, formant comme une de ses chapelles, une église nouvelle très petite et très humble, qui est leur véritable église conventuelle.

Le temple majestueux semblait prédestiné à la gloire naissante du P. Marc d'Aviano, car c'est sous ces voûtes magnifiques que se pressait la foule, remplissant la vaste nef. Et cela ne suffisait pas. Pendant que le peuple attendait l'arrivée du serviteur de Dieu et se préparait aux miracles par de ferventes prières et des exercices de piété, la petite église adjacente devenait l'asile des grands et des personnages de qualité, procureurs de Saint-Marc, conseillers, chefs du grand Conseil des Dix, avocats, abbés, prélats, chanoines, qui voulaient eux aussi recevoir la bénédiction du P. Marc, et recourir à son pouvoir de thaumaturge.

Mgr le Nonce apostolique désira conférer avec lui et l'appela à son palais. Très édifié de cet entretien, il lui demanda de bénir sa cour et se recommanda à ses prières. Le P. Marc avait fait le trajet en gondole fermée pour ne pas être aperçu. Mais pendant son audience, le bruit de sa venue s'était répandu et le quartier s'était soulevé, entourant la résidence du Nonce. L'homme de Dieu eut toutes les peines du monde à traverser cette foule et arriva au couvent avec son habit écourté et tailladé par ceux qui, dans la foule, avaient pu l'approcher et voulaient avoir de ses reliques. La dévotion indiscrète des peuples se manifestera désormais bien souvent de la sorte et ce sera toujours pour l'humble religieux la source d'une mortification aussi cruelle que les applaudissements dont, à partir de ce moment, il sera toujours salué.

C'en est fait déjà de sa tranquillité et de sa liberté même. Il continuera encore à habiter la solitude de Padoue, mais il n'en connaîtra plus le repos et le charme. Il ne s'appartient plus, il se doit aux âmes, à l'Eglise.

Dieu lui demande ce sacrifice. Mais la série des préparations providentielles par lesquelles il a passé jusqu'ici ne serait pas complète, s'il ne s'y ajoutait les épreuves et les contradictions. Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus doivent s'attendre à souffrir persécution (Epist ad Titum, III, 12), et quand l'œuvre à laquelle ils sont destinés est l'œuvre même du Sauveur, le bien des âmes, le salut du monde, ils doivent d'une manière plus spéciale porter Sa ressemblance et avoir comme Lui pour caractère distinctif la croix qui sanctifie et qui sauve.

#### CHAPITRE IV : LA BÉNÉDICTION MIRACULEUSE.

Les Saints ont des industries admirables pour abriter leur humilité. Ils sont tellement abîmés dans leur néant, détachés d'eux-mêmes, habitués à voir en Dieu la source de tout bien, que la pensée ne leur vient même pas de s'attribuer la moindre part des dons et des faveurs dont ils sont comblés. Ils savent que ce sont là des grâces, c'est-à-dire des bienfaits concédés *gratis*, sans mérite de leur part, dont la possession leur impose une dette et augmente leur responsabilité.

Cela est vrai surtout de ces dons extérieurs, de ces privilèges que la théologie appelle des grâces gratuitement données, et qui sont concédés pour le bien général du peuple, plutôt que pour celui qui en est le détenteur.

Tels sont le don de prophétie, le don des langues, le don de pénétration des cœurs et le don des miracles, le plus fréquent de tous. C'est de Dieu qu'ils procèdent et c'est à Dieu qu'ils reviennent, puisqu'ils favorisent Son œuvre. Les Saints qui les possèdent n'en sont que les dépositaires, ou plutôt ils servent d'instruments, et loin de s'en attribuer un mérite ou un honneur quelconque, toute leur vie, leurs œuvres et leurs paroles redisent la devise de saint Bonaventure : *Soli Deo honor et gloria !* A Dieu seul tout honneur et toute gloire !

Mais il semble que, pour eux, ce soit encore trop de se considérer comme instruments, et ils prennent à tâche d'éluder même cet honneur. Ils seront à peine l'occasion, et leur rôle, dans les manifestations de la puissance divine, se réduira à rien, une simple présence : encore celle-ci ne sera pas toujours nécessaire.

Le Bienheureux Curé d'Ars s'effaçait ainsi devant sainte Philomène : le Bienheureux Crispino faisait faire par la Madone ses incessants miracles. Le P. Marc, à l'entendre, n'était pour rien lui non plus dans ceux qui s'opéraient sous sa main.

C'était uniquement la foi des fidèles qui les provoquait, disait-il, parce que Dieu a promis d'exaucer les prières qui lui sont adressées. «Si vous pouvez croire, a dit le Maître, vous verrez toutes vos demandes exaucées, car toutes choses sont possibles à celui qui croit».

Le P. Marc professait de plus que, par elle-même, en vertu de la grâce du sacerdoce, la bénédiction du prêtre peut produire des effets divins et des miracles vrais. Cette doctrine, si opportune au gré de son humilité, n'était pas moins juste aux regards de la plus stricte orthodoxie. Si elle servit sa modestie, elle lui procura par surcroît bien des occasions de pratiquer la patience. Mais avant d'entrer dans le détail de ces persécutions, qui tinrent une grande place dans la première partie de sa vie, et qui servirent à épurer son âme et à le préparer à sa mission, rappelons les origines de la bénédiction spéciale à laquelle il prit l'habitude de recourir et qui eut sous sa main une efficacité si grande.

Qui ne connaît la bénédiction de saint François d'Assise ? Le F. Léon, disent les chroniques séraphiques, étant obsédé un jour d'une tentation pénible, vint demander secours à son séraphique Père. Celui-ci prenant une feuille de parchemin y écrivit aussitôt la formule de la bénédiction donnée autrefois par le Seigneur à Moïse, ajoutant à la fin : «Que le Seigneur te bénisse, Frère Léon !» Puis, en manière de signature, il traça le signe T, qui figure la croix, avec, à ses pieds,

une tête humaine grossièrement dessinée. Puis remettant cet écrit à son compagnon, qu'il appelait la petite brebis du bon Dieu, il lui dit : «Garde cette bénédiction, qui te sera une précieuse sauvegarde».

Le F. Léon l'authentiqua de sa main, ajoutant à l'encre rouge, d'une belle écriture gothique, l'affirmation que saint François a bien tracé ces lignes pour lui, F. Léon, avec le T, et la tête qu'il surmonte. Et il garda si bien le précieux manuscrit qu'on le possède encore au trésor de la Basilique d'Assise. Des milliers de fac-similé en ont été tirés et la pieuse formule multipliée à l'infini, portée sur les scapulaires des tertiaires, prononcée par les fidèles, par les religieux Franciscains, renouvelée, à travers les Ages, la protection miraculeuse dont fut favorisé le disciple cher au Patriarche d'Assise. Fidèle à la tradition de l'Ordre, où cette bénédiction a toujours été propagée, un fervent religieux Capucin du couvent de Bologne, le P. François de Bagnone, quelques années à peine avant que le P. Marc commençât son ministère, l'avait remise en honneur, usant habituellement de cette formule pour bénir ceux qui se recommandaient à ses prières. Dieu avait souvent, par des miracles, récompensé la foi des malades qui avaient eu recours à lui.

Aussi sa réputation était-elle répandue au loin. Un religieux de Parme écrivait à son sujet : «Le nombre de ceux qui viennent de Milan, de Crémone, de Plaisance, de Reggio et de toutes les provinces d'Italie pour voir le P. François et recevoir sa bénédiction est si considérable, qu'au couvent on ne vit plus et on est presque empêché de célébrer l'office du chœur. Tous ceux qu'il bénit, s'ils sont animés d'une grande confiance, s'en retournent délivrés de leurs infirmités. C'est par centaines que se comptent ces guérisons.

«Notre Sérénissime Duc, voyant cet immense concours, s'est décidé à enlever du couvent le religieux qui en est l'objet. Secrètement, il l'a fait transporter, avec son compagnon, dans son propre palais, avec ordre de ne le laisser voir à qui que ce soit. Il a, de plus, fait publier à son de trompe que le Père était parti».

Le Duc de Parme, en effet, eut le P. François en estime singulière, surtout après qu'il eut expérimenté, dans sa propre famille, l'efficacité de sa bénédiction.

Marie d'Esté, sa troisième femme, était paralysée d'un côté, et, depuis quelque mois, ne quittait plus le lit. Son état était devenu tellement grave que l'on se préparait à l'administrer et des courriers se tenaient prêts à aller apporter aux cours la nouvelle de sa mort.

On apprit sur ces entrefaites que le P. François venait de rendre la santé à deux religieuses de San-Siro. L'espoir revint aussitôt au palais, et on y amena en toute hâte l'humble Capucin, qui, s'approchant de la mourante, lui demanda avec sa simplicité habituelle : «Croyez-vous que le signe de la croix que moi, pauvre serviteur de Dieu, je tracerai sur vous, aille pouvoir de vous guérir ? - Oui, je le crois. - Qu'il vous soit fait selon votre foi !»

Le Père ordonna alors que la malade fût transportée sur un fauteuil et lui donna la bénédiction désirée. Aussitôt la vie se répandit à flots dans ce pauvre corps paralysé, et la duchesse, délivrée de ses maux, se leva de son fauteuil pour aller à la fenêtre crier de toutes ses forces : «Miracle ! Miracle !»

Le lendemain, on la voyait, accompagnée du Duc, de ses enfants et de toute la Cour, se diriger à pied vers le sanctuaire de la Steccata, pour y rendre grâces à Dieu,

Le bruit d'une telle guérison se répandit très vite dans toute l'Italie et même au delà des frontières. De tous côtés, on demandait le P. François. La duchesse de Savoie et même l'Empereur, dit-on, firent des démarches pour l'avoir. Les supérieurs sans doute ne jugèrent pas à propos de condescendre à ces demandes et s'entendirent avec le Duc pour soustraire le P. François aux démonstrations populaires, aussi importunes à son humilité qu'au bon ordre du monastère. De là sans doute le bruit relaté plus haut de la séquestration du thaumaturge.

On chercha en même temps un moyen de satisfaire la dévotion de ceux qui de loin, fort souvent, écrivaient pour demander la bénédiction miraculeuse et on fit imprimer des formules au bas desquelles le P. François apposait sa signature. Les religieux du couvent de Parme l'envoyaient au nom de leur vénérable confrère à ceux qui voulaient être bénis, et si nombreux étaient ces envois qu'ils constituaient une véritable charge et occupaient plusieurs scribes.

Disons encore qu'avant d'être répandue dans le monde, cette formule de bénédiction avait été soumise au grand Inquisiteur de Parme, ainsi qu'aux supérieurs de l'Ordre, et que ce n'est qu'après les approbations de ces autorités que le P. François avait consenti à s'en servir.

Voici comment le P. Marc, par les mains de qui elle devait avoir une efficacité plus grande encore, fut amené à en user à son tour.

«La renommée du P. François de Bagnone, disent les annales de la Province de Venise, était venue jusqu'à nous et jusqu'aux séculiers qui savaient comment, par la bénédiction qu'il donnait, des malades abandonnés des médecins étaient miraculeusement guéris. La guérison de la Duchesse de Parme avait tellement accru le crédit de cette bénédiction dans nos contrées que les séculiers à tout instant venaient importuner nos religieux pour obtenir par lettre la bénédiction du P. François par laquelle, même de loin, Dieu accomplissait des prodiges.

«Le P. Marc était alors au couvent de Padoue et, avec cette formule, bénissait beaucoup de personnes. Dieu qui voulait manifester la vertu de ce religieux si agréable à Ses yeux, se servit de lui pour rendre la santé à une personne de haute condition de Padoue, ce qui fut considéré comme un miracle et mit en émoi toute la ville.

A partir de ce moment, le P. Marc devint l'homme de la bénédiction miraculeuse, et sa renommée ne tarda pas à surpasser celle de son vertueux précurseur. Ce dernier était encore de ce monde, en 1683, quand les Turcs paraissaient sur le point de s'emparer de Vienne. Toute la chrétienté était consternée et sans espoir. Un secrétaire du Duc de Parme, rencontrant le P. François, lui fit part de ses vives craintes. «Ne craignez point, Excellence, lui répondit le saint religieux, Vienne sera délivrée et vous en recevrez sous peu la nouvelle».

Dieu, qui avait soulevé pour lui le voile de l'avenir, lui avait-il montré aussi la part glorieuse que devait avoir à cet événement celui entre les mains de qui il avait déposé son merveilleux talisman ?

**Voici la formule complète de cette bénédiction, telle qu'en usa le P. Marc jusqu'à la fin de sa vie.**

**«JÉSUS ! MARIE !**

**«Que le Seigneur te bénisse et te garde ! Qu'il te montre Son visage et ait pitié de toi ! Qu'il tourne Sa face vers toi et te donne la paix ! Que Dieu te bénisse et te délivre de tous les maux, car si tu peux croire, toutes choses sont possibles à celui qui croit. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !»**

**Avant de donner cette bénédiction, le serviteur de Dieu exhortait les malades et tout le peuple à une vive contrition. Il prononçait les paroles de cet acte avec un accent pénétrant et une ferveur qui arrachait des larmes. A la fin, il faisait réciter des Pater et des Ave, trois fois, en l'honneur de l'Immaculée Conception, et cinq fois en l'honneur des cinq Plaies de Noyre Seigneur Jésus-Christ.**

Sauf peut-être l'acte de contrition préalable qui lui est bien personnel, il n'y avait rien qui fût de lui dans la cérémonie qu'il faisait et la bénédiction par laquelle il la concluait. La formule en était inattaquable, puisqu'elle est en entier contenue dans la sainte Ecriture, connue depuis longtemps et consacrée par un vénérable usage.

Et cependant, pendant les premières années surtout, cette pratique fut violemment attaquée, au nom de l'orthodoxie, et valut au P. Marc, l'homme de la foi catholique la plus intègre, des démêlés avec les tribunaux ecclésiastiques et avec l'Inquisition. Il devait avoir d'ailleurs le triomphe le plus complet contre les ennemis cachés, les envieux et les jaloux dont les mesquines passions trouvaient tout naturel de se dissimuler sous le voile d'un zèle ardent pour la foi. Mais avant cette revanche que la Providence rendra d'autant plus éclatante que l'homme de Dieu aura souffert davantage et mieux montré sa patience, le démon suscita contre lui une opposition formidable et d'autant plus cruelle qu'elle venait du côté d'où il aurait dû le moins l'attendre.

C'est au Patriarche de Venise qu'on vint tout d'abord porter des plaintes. Les faits étaient représentés au vénérable Prélat sous de fausses couleurs : la bénédiction était une cérémonie singulière, non autorisée par l'Eglise et par conséquent entachée de superstition. Les guérisons opérées n'avaient rien de sérieux, c'étaient des faits bien simples et naturels exagérés à plaisir, ou inventés de toutes pièces, des mensonges et des fables. Bref, le Prélat circonvenu se crut obligé de sévir et défendit au Père de donner publiquement désormais cette bénédiction.

Des bruits calomnieux circulèrent dans la ville et vinrent même aux oreilles du Nonce, dans la correspondance duquel on en trouve des traces.

Mais laissons la parole aux supérieurs du P. Marc, et en premier lieu au Gardien de Venise, le P. Jean-François d'Udine qui considère comme un devoir impérieux pour lui de rétablir la vérité et de défendre un religieux dont il connaît la vertu.

Cette défense nous donne, en quelque sorte, l'histoire des origines de la bénédiction et de ses merveilles.

«Le P. Marc d'Aviano, prêtre de notre Ordre, homme d'intelligence et de talent, écrivit-il, qui a toujours vécu dans une observance exemplaire de la règle, ayant prêché en 1676 le carême dans le royaume de Naples, de retour dans sa province et retiré à son couvent de Padoue, fut amené à bénir quelquefois, avec la vertu de la sainte obéissance, des infirmes, qui, par le mérite de leur grande confiance, recouvrèrent la santé. De cela peut faire foi le P. Jean-François de Bergame, Gardien du couvent. Ces guérisons furent connues à Venise, et l'illustissime Dame Cornelia Cornaro me fit de vives instances pour que le Père vint ici et donnât la bénédiction à son illustre époux. C'était à la fin d'octobre. Son arrivée fut aussitôt divulguée et d'autres malades voulurent être bénis à leur tour et recouvrèrent la santé par cette bénédiction... Qu'il suffise de dire que pendant quinze jours, *commola est universa Civilas*, toute la ville fut soulevée, et quand le Père décida de se retirer à Mestre, tout le canal fut encombré de barques qui voulaient l'accompagner.

«Pendant son séjour à Venise, il n'avait cessé de recevoir les visites de personnages de tout rang ; le Nonce lui-même l'avait demandé, et, l'ayant vu, s'était déclaré très satisfait de sa conférence avec lui et l'avait prié de bénir ses gens.

«Il était allé aux divers monastères de religieuses pour y prêcher et avait obtenu de certaines des promesses de réformes.

«Quand il bénissait dans une église quelconque ou dans un autre lieu, il ne manquait jamais de faire un petit sermon pour exciter à la contrition et à la vive foi, et il en résultait une componction générale. Il serait impossible de dire toutes les merveilles qui furent opérées en ce peu de jours et dans les âmes et dans les corps. Des pécheurs furent convertis et des hérétiques et des infidèles manifestèrent le désir de venir à la véritable Eglise. Mais il manquait le temps pour les instruire et les pouvoirs spéciaux. Je ne parle pas des guérisons instantanées opérées, soit par la bénédiction reçue, soit par l'application de la formule écrite.

«Sur ces entrefaites arriva en ville Mgr le Patriarche, et je m'empressai d'aller le trouver pour lui rendre compte de tout et lui demander son avis. Sa réponse fut qu'il prendrait des informations, et qu'après en avoir délibéré, il me ferait savoir son intention. Huit jours après, il me faisait appeler pour me demander de congédier le Père, usant cependant de paroles non de commandement, mais d'exhortation. La raison qu'il me donnait était qu'il fallait éviter le tumulte : mais il y en avait d'autres cachées, que la jalousie de certains lui avait suggérées. Comme je ne demandais pas mieux que de me délivrer des ennuis et du trouble que causait au couvent la foule des séculiers empêchant nos exercices spirituels, je fis le jour suivant accompagner le P. Marc à Rovigo.

«Mais comme le Prélat mal impressionné montrait quelque rigueur, sous prétexte que les choses précédentes avaient été faites sans sa permission, j'écrivis par l'intermédiaire de notre Ambassadeur au Cardinal Cibo. Sa réponse remit toutes choses dans la paix, et le Patriarche demeura avec la responsabilité d'avoir renvoyé un homme que le peuple estimait comme un saint».

Le prudent Gardien du couvent de Venise avait tenu au courant ses supérieurs majeurs, qui tous approuvaient sa conduite, comme ils avaient précédemment approuvé celle du P. Marc.

Mais il vint à celui-ci des justifications plus décisives encore.

Le cardinal Cibo, Secrétaire d'Etat, répondit le 21 novembre 1676, en ces termes au Père Gardien de Venise : «Par ordre de Sa Sainteté, j'écris ce soir même à Mgr le Nonce pour qu'il fasse en sorte que le P. Marc sorte indemne de la difficulté qui lui est créée. Vous irez vous-même chez Monseigneur le mettre au courant de tout, afin qu'il puisse, exécutant les désirs du Pape, donner des ordres pour qu'il ne soit pas donné tort au P. Marc».

Le 28 novembre, dans une nouvelle lettre au P. André de Toscolano, l'éminent Cardinal insiste encore, louant la religion et l'exemplaire vertu du religieux persécuté et le remerciant de son zèle pour le service de Dieu et de la religion.

Malgré ces lettres, ce ne fut pas sans peine que le Nonce consentit à prendre la défense de l'accusé, à qui il avait d'abord cependant témoigné de la bienveillance. Comme il s'était par la suite imprudemment déclaré contre lui, il lui en coûtait sans doute de changer de nouveau d'attitude.

A lui aussi on avait fait valoir l'inanité des récits partout publiés au sujet des miracles. Mis au courant, le Père Gardien lui envoya le P. Barthélémy de Vérone, qui avait mission de l'éclairer non par des paroles, mais par les écrits et les documents, les procès-verbaux des guérisons, les signatures des médecins, auprès desquels, d'ailleurs, il était facile de s'enquérir.

Le Nonce, de mauvaise humeur, déclara que le P. Marc s'était rendu coupable de désobéissance, en allant sans permission dans les monastères des religieuses. Il oubliait que lui-même avait donné cette permission, et on lui en exhibait la lettre authentique signée de la main de son auditeur.

Dans une nouvelle visite qu'il lui faisait le lendemain, le Père Gardien le trouvait un peu changé, mais il fallut une nouvelle instance du Secrétaire d'État pour obliger le Nonce trop sévère à intervenir en faveur de l'innocent.

Ce fut avec une joie très grande que le P. Marc, fatigué des ovations plus encore que des difficultés qu'on lui suscitait, put enfin s'échapper de Venise. Le 8 novembre 1676, il s'embarquait pour Chiozza, d'où passant par Rovigo il se dirigea vers Vérone.

Son projet était de faire ce voyage incognito, pour jouir enfin d'un peu de calme et de tranquillité : mais plus il s'efforçait de se cacher, plus la divine Providence semblait prendre à tâche de le montrer au monde. Dans tous les lieux où il passait, les foules s'attroupaient, venant parfois de villages très éloignés, au point, dit son biographe, que l'on pouvait se demander si quelque ange ne précédait pas le vénérable apôtre, sonnant partout de la trompette pour lui amener les populations. Partout c'étaient des démonstrations d'allégresse, des cris de triomphe et des témoignages de vénération qui allaient, comme pour le Sauveur entrant à Jérusalem, jusqu'à joncher le chemin devant lui et de vêtements et de branches d'arbre.

On devine combien ces hommages devaient molester l'homme de Dieu. Il avait hâte de se cacher dans le couvent de Vérone, où la clôture le préserverait du moins de ce contact continu avec une foule enthousiaste. Il comptait bien d'ailleurs qu'il lui serait facile, dans une grande cité, de passer inaperçu. Ce fut la grâce qu'il sollicita d'abord du supérieur du couvent, le P. Ambroise de Schio, lui demandant de ne divulguer à personne sa présence dans la maison. Mais il était plus facile de le désirer que de l'obtenir.

A peine avait-il franchi le seuil du monastère que déjà la nouvelle de son arrivée courait la ville, et le défilé commençait. Dames et chevaliers, prêtres et moines, ouvriers et marchands, tous les rangs étaient confondus et toutes les voix s'unissaient pour demander la bénédiction. Le cloître, la cour extérieure du couvent étaient devenus un nouveau portique de Bethesda, où l'on voyait une multitude de boiteux, de paralytiques, d'aveugles, de malades de toute sorte implorant des miracles. Le P. Marc dut les bénir, et la renommée publia qu'au nombre des guéris s'étaient trouvés deux jeunes patriciens des familles comtales Lisca et Guerriero.

L'évêque de Vérone ne partageait pas les craintes du Nonce et du Patriarche de Venise.

«Je suis allé le voir, écrivait le P. Marc au Père Gardien de Venise, le 1<sup>er</sup> décembre, et il m'a traité avec la plus grande bienveillance et courtoisie. Il s'est montré très affectueux et m'a prié de lui-même d'aller visiter ses religieuses. Il s'en remet à moi et désire seulement qu'il n'y ait point de tumulte, ce qui n'arrivera point grâce à Dieu. Il est fort instruit et se montre informé de tout, aussi m'a-t-il indiqué le foyer où se sont fomentées toutes les contradictions. Que Notre Seigneur comble de Ses biens ces adversaires de mon œuvre, je le demande au ciel pour eux, car je ne désire comme eux que la gloire de Dieu».

Faut-il le dire ? Cette opposition venait de deux autres Ordres religieux qu'un sentiment trop naturel portait à tenir en suspicion tout ce qui ne venait point d'eux, et à exagérer ce sentiment d'incrédulité qu'éprouvent instinctivement les théologiens quand on les met en présence d'un fait surnaturel.

Le P. Marc ne s'étonnait ni ne s'indignait de cette guerre fratricide, dont en d'autres circonstances il devait devenir la victime.

Remarquons comment, en toute circonstance, amis et ennemis sont d'accord à constater le grand concours qui se fait autour de lui, les uns pour le lui reprocher en l'appelant du tumulte, les autres pour lui demander, comme si cela eût dépendu de lui, qu'il n'y eût dans cette foule aucun désordre et aucun excès.

Le P. Marc, nous l'avons vu, avait soin de s'abriter toujours sous les ordres de l'obéissance.

Le Père Provincial, par prudence et pour éviter des conflits semblables à celui de Venise, lui avait sans doute demandé de s'abstenir de bénir en public ou d'aller dans les maisons à moins d'y être appelé. Mais il lui laissait la liberté de bénir les personnes en particulier, et il lui était bien difficile de n'y pas condescendre, quand c'étaient surtout des gens de qualité qui se présentaient à lui, des bienfaiteurs de l'Ordre, des amis qui lui étaient amenés par les supérieurs eux-mêmes des couvents ou il recevait l'hospitalité.

Il s'en tenait néanmoins strictement aux ordres reçus et pouvait écrire au Révérendissime Père Général : «Je n'ai jamais rien fait que par l'autorisation de mon Père Provincial».

L'un de ceux-ci, le P. Augustin de Tisana, devint Général de l'Ordre. Or, non seulement il continua à lui permettre de bénir, mais il lui signalait les personnes qui désiraient de loin recevoir cette bénédiction.

Un peu plus tard, en 1681, le P. Jean-Baptiste de Sabbio, qui avait conseillé la prudence au P. Marc, car on surveillait ses moindres paroles pour les interpréter malignement, lui écrivait : «Je n'ai point prétendu vous défendre absolument de donner cette bénédiction, ni en privé ni même en public. Que votre Paternité continue donc de dispenser cette faveur aux âmes et singulièrement à l'occasion des prédications quadragésimales».

Les objections surgissaient toujours cependant dans les milieux intellectuels, et un docteur de Padoue se donnait la peine d'écrire au P. Marc une longue lettre d'ailleurs très respectueuse pour lui en soumettre une, que l'on s'étonne de trouver sous la plume d'un homme qui se pique de science. Elle fait songer à l'ineptie de nos modernes incrédules, se demandant pourquoi tous les malades allant à Lourdes ne reviennent pas guéris. «Vous affirmez, disait-il au thaumaturge, que ceux qui ont la foi doivent guérir. Comment se fait-il que vous ne guériessiez pas tout le monde, car tout le monde a la foi ? » A quoi le serviteur de Dieu aurait pu répondre : «Je demande la foi, comme Notre Seigneur la demandait aux malades qu'Il voulait guérir. Et apparemment elle n'est pas si commune, puisque le Maître disait un jour : «Si vous en aviez de cette foi comme un grain de sénevé, vous transporteriez les montagnes». A cause de cela, je n'ai jamais affirmé la guérison infaillible : mais j'ai dit que, pour l'obtenir, il faut avoir la foi, et que c'est cette foi elle-même qui fait les prodiges. Si tu peux croire, toutes choses te seront possibles».

L'argument avait-il été porté jusqu'à Rome et y avait-il causé quelque impression ? Toujours est-il que le P. Procureur se croit obligé d'ajouter à sa lettre :

«Je désire encore de vous, et pour un juste motif, une explication. Ayant vu, par certaines relations, que pour contraindre les esprits mauvais à s'enfuir, Votre Paternité exige la foi chez les possédés, et qu'elle a, comme prêtre, l'autorité de les chasser, il me serait utile de savoir quelle sorte de foi vous demandez, si elle doit être divine ou humaine et sur quels fondements elle s'appuie».

La réponse du P. Marc est simple et concise, mais d'une netteté qui ne laisse rien à désirer.

«Je bénis les infirmes avec la foi que j'ai dans mes paroles et le pouvoir de Notre Seigneur Jésus-Christ. Tout le secret de mes actions vient de la foi que j'ai en Celui qui a dit, dans le saint Évangile : «Ceux qui croient en Moi chasseront les démons et feront encore d'autres prodiges».

Il est bien remarquable que le principal intéressé, au milieu de cette tempête, qui ne se calme un instant que pour recommencer aussitôt, demeure dans la paix la plus grande et garde une attitude d'une passivité que rien n'émeut. Il est bien certain pour lui que la bénédiction opère des prodiges : il les a vus et la pensée ne lui vient pas qu'il puisse lui-même en être l'auteur, que la vertu qui les produit lui soit en rien personnelle. D'où proviendraient donc les miracles, sinon de cette bénédiction, et de la vertu que Notre Seigneur Jésus-Christ a laissée inhérente aux paroles de Son saint Évangile ?

Mais si ancrée que soit en lui cette croyance, et son humilité la lui rend comme évidente, il ne fait rien pour se défendre, à moins qu'il n'en ait reçu l'ordre. Ce sont ses supérieurs qui parlent pour lui, qui discutent, qui répondent aux attaques, qui se portent garants de ses actes.

Ce sont eux qui le font sortir de cette solitude dans laquelle il trouve ses délices : ce sont eux encore qui, pour favoriser le bien des âmes, et pour donner satisfaction aux amis et aux bienfaiteurs de l'Ordre, le sollicitent de donner cette bénédiction. Et le P. Marc n'est entre leurs mains qu'un instrument.

Obéissance pleine pour lui de mérites, car elle entraîne non seulement les contradictions, mais des fatigues sans nombre. Partout les foules le suivent, l'entourent, l'obsèdent de leurs importunités et le jour et la nuit, ne lui laissant ni le temps de se reposer après ses longs voyages, ni la faculté de prendre sa modeste réfection. Nulle part il n'est à l'abri des visites, des demandes, des exigences de la foule.

Il faut fixer des heures pour la bénédiction et recommencer plusieurs fois dans la journée les cérémonies, les exhortations, les prières dont l'homme de Dieu a coutume de les accompagner. C'est un nouveau travail qui, ajouté à celui des prédications, devient pour lui accablant.

S'il a hérité de la popularité du P. François de Bagnone, il a aussi sa haute clientèle. Les grands, les princes, les prélats rappellent, et il s'achemine ainsi peu à peu jusqu'aux cours souveraines et jusqu'au pied du trône impérial. Mais en même temps ceux qui ne peuvent se rendre auprès de lui et qui n'ont pas le moyen de l'attirer à eux veulent aussi avoir leur part de ses bénédictions, et c'est alors une correspondance incessante, un surcroît de labeur capable à lui seul d'absorber la vie d'un homme.

Ce sont des religieuses malades, des personnes dans l'affliction, une femme de chambre de l'ambassade de France à Venise, une comtesse de Clara, abandonnée par son mari, que sa famille hérétique a fait apostasier et emmener en Angleterre, tous ceux que frappe la douleur sous toutes ses formes qui se recommandent à lui et sollicitent la bénédiction.

On doit à tout instant l'envoyer par lettres : il faut, comme à Parme, pour le P. François, confectionner des copies à l'avance, que le P. Marc se contente de signer et dont l'Europe entière se trouve inondée. Un peu plus tard, sur l'indication de Rome, qui par là même approuvait cette pratique, on cessa d'y faire figurer la signature.

Le vénérable religieux prit en outre l'habitude, quand il bénissait, de diriger son intention vers les personnes même absentes qui s'étaient recommandées à lui. Au commencement, il donnait cette bénédiction tous les jours, comme il l'écrivait au P. Augustin de Tisana, le 16 juin 1678. «Je donne la bénédiction chaque jour à midi et j'ai l'habitude d'y comprendre tous ceux qui ont l'intention de la recevoir. Votre Paternité peut donc aviser les personnes qui la désirent qu'elles n'ont qu'à se confesser, à communier et à être fidèles au rendez-vous spirituel».

Bientôt ce fut comme une institution connue dans toute la chrétienté, et il fallut envoyer en France, en Allemagne, en Espagne, des avis imprimés où on prévenait les personnes qui sollicitaient la bénédiction du P. Marc qu'elle leur serait donnée à certains jours (c'étaient toutes les fêtes, les dimanches, mardis, vendredis et samedis de l'année), à onze heures du matin ; que le P. Marc recommanderait, en outre au saint sacrifice toutes ces personnes, mais il leur demandait de se confesser et de communier, et de réciter, à l'heure dite, cinq Pater et Ave, en l'honneur des cinq Plaies, et trois autres en l'honneur de l'Immaculée Conception, et de faire un acte de contrition «pour que Notre Seigneur les garde de tout mal et qu'Il leur concède les biens, tant spirituels que temporels, tant privés que généraux, qui seront pour la gloire de Dieu, le salut de leur âme, et conformes à la divine volonté».

Innombrables à la vérité furent les grâces obtenues, les guérisons opérées, les miracles authentiquement constatés, mais qui pourra dire le nombre des conversions opérées par cette pratique, qui mettait, comme condition d'une grâce temporelle ardemment désirée, le pardon des péchés et l'amitié de Dieu !



Le vénérable religieux se montrait donc encore, ici comme partout, apôtre et libérateur des âmes, poursuivant par la bénédiction, comme par la prédication et par tout son ministère, l'œuvre qui fut la caractéristique de sa vie : la guerre au péché mortel.

## **CHAPITRE V : LA GUERRE AU PÉCHÉ MORTEL. (1675-1680)**

La bénédiction est devenue, dès cette époque, l'accompagnement nécessaire de l'apostolat du P. Marc d'Aviano. Elle constitue son principal moyen d'action, comme elle est l'attrait puissant qui lui amène les foules. Les prodiges qui accompagnent cet acte lui donnent l'autorité d'un homme de Dieu et sa parole fait le reste avec la grâce de Dieu.

Il en est ainsi à Vérone, pendant l'avent de 1676, d'où le prédicateur annonce lui-même au P. Gardien de Venise le succès que lui vaut la bénédiction, le concours de peuple allant croissant chaque jour.

De Vérone, il va prêcher à Lendinara et se trouve, pour le carême, dans la petite ville de Sermide, au duché de Mantoue.

Beaucoup, parmi ceux qui viennent recevoir cette bénédiction, devenue célèbre, n'ont en vue que des grâces temporelles à recueillir, mais ils reçoivent par surcroît des grâces plus précieuses pour le bien de leur âme, qu'ils ne songent point à demander, mais que l'homme de Dieu, soucieux de leurs vrais intérêts, ne manque pas d'implorer et d'obtenir pour eux.

A l'exemple du Sauveur qui, maintes fois, avant de délivrer les corps, disait aux malades : «Vos péchés vous sont remis», il veut qu'on purifie d'abord son âme. C'est le but de la confession, de la communion, qu'il recommande d'abord, et aussi de l'acte de contrition qu'il fait réciter solennellement, avant de tracer sur les foules le signe de croix libérateur. Il les prépare par une allocution extrêmement touchante, qui arrache des larmes et qui souvent suffit à convertir, les pécheurs. Voyant les bons effets de cette exhortation, il adopte cette pratique pour la chaire et termine chaque prédication par un acte de douleur et de repentir qui produit sur le peuple une impression irrésistible.

Qui le croirait ? Cet acte de contrition qui partout ailleurs, même dans les cours, constituera son grand triomphe, devient à Sermide sa pierre d'achoppement. La partie élégante et raffinée de la population trouve que cette méthode manque de variété et surtout de distinction. Dans les salons de la petite ville, le prédicateur commence à être sérieusement malmené. «L'acte de contrition ! Fi donc ! Quoi de plus banal et de plus vulgaire ? On le fait à la prière en son particulier, on l'enseigne aux enfants du catéchisme, mais on ne va pas au sermon pour entendre un acte de contrition. Le Père se croit dans un village, parmi des gens rudes et ignorants : il ne sait pas que Sermide est un centre petit, il est vrai, mais instruit et distingué, qu'il est dans un milieu aristocratique, dont il faut respecter le goût délicat et raffiné».

Or si, dans ce monde spécial, on consent à aller au sermon, c'est à condition d'y trouver ce qu'on va chercher au théâtre : agrément, distraction, satisfaction de la curiosité et de la vanité. Aux oreilles délicates de ces demi-chrétiens, les mots de péché et de contrition rendent un son trop dur. Quand le P. Marc les prononce en chaire, on croit voir les belles dames effarouchées, qui dans leurs salons se sont entraînées à cette indignation, se voilant la face de leurs éventails, et esquissant une moue de mépris.

La prédication de ce temps visait trop, hélas ! à satisfaire ces goûts mondains, et ce n'est pas le moindre bien opéré par le P. Marc que d'avoir contribué, avec tant d'autres de ses confrères, à une réaction nécessaire.

Sans s'inquiéter des critiques, indifférent à l'opinion du monde, visant au bien des âmes sans se rechercher lui-même, il continuait son œuvre, ne modifiait en rien sa manière, et finissait, dit-on, par toucher et convertir même ceux qui, au début, se scandalisaient de sa simplicité.

Prêcher la contrition, exciter à l'horreur du péché, c'était son don spécial, en harmonie avec la mission qu'il avait à remplir, dans un siècle où les abus s'étaient introduits partout, et où le péché régnait en maître. Dieu qui, au dire de l'Apôtre, distribue selon son gré ses grâces extérieures, lui assigna cette tâche, comme il avait assigné à saint Vincent Ferrier celle d'annoncer le jugement, à saint Bernardin de Sienne celle de révéler les trésors cachés du saint Nom de Jésus.

Ainsi le P. Marc d'Aviano, en vertu de sa vocation spéciale, faisait converger vers la contrition et l'extirpation du péché toutes les ressources de son éloquence, tous les efforts de son zèle, tous les actes de son ministère.

Jamais il n'était plus puissant sur les âmes que lorsqu'il en venait à son sujet favori. Tout pénétré de l'amour de Dieu, il était sensible aux offenses de la divine Majesté, et vibrait à la seule pensée du péché, comme si le coup l'eût atteint lui-même et au point le plus vulnérable de son âme. Brûlant également de zèle et de charité pour les hommes, ses frères, il ne pouvait les voir sans trembler sur le bord de l'abîme qui menaçait de les engloutir, et il souffrait plus que de tous les malheurs de ce monde de l'extrême détresse et de l'affreuse angoisse dans laquelle il les voyait plongés, loin de Dieu, qui est la source de tous les biens, déjà victimes par conséquent de tous les maux réunis. Pour lui, que le péché fût la plus grande de toutes les infortunes, ce n'était pas seulement une vérité spéculative, mais un fait réel, qui l'affectait pour ainsi dire d'une manière sensible, comme s'il l'eût vu de ses yeux et touché de ses mains.

Il en était hors de lui et ne pouvait contenir son émotion. Les paroles s'échappaient alors brûlantes de ses lèvres, tandis que les larmes coulaient de ses yeux et que les sanglots s'échappaient en abondance. Ceux qui l'entendaient, émus à leur tour, se frappaient la poitrine et promettaient de se convertir.

La parole ne suffisait pas au fervent prédicateur, il employa aussi l'imprimé : et de même qu'il donna au public son opuscule sur le péché mortel, dont nous parlerons bientôt, il fit distribuer une formule détaillée de l'acte de contrition, qui même traduit et dépourvu de la vie et de la chaleur que lui donnait en chaire son vénérable auteur, n'en demeure pas moins une prière pleine d'onction et de force. La voici, telle que le Père la répandait sur la fin de sa vie.

### **JÉSUS ! MARIE !**

**«Créature débile et indigne prosternée à vos pieds sacro-saints, je confesse avec une grande douleur et l'âme remplie de confusion les innombrables négligences, les péchés et les crimes que j'ai commis depuis les premières années de ma vie. Je Vous ai offensé, ô mon Dieu, je Vous ai offensé ! je m'en repens du fond de mon**



**cœur. Je voudrais souffrir tous les maux imaginables, même la mort, s'ils pouvaient effacer mes offenses contre Vous, mon souverain Bien. J'ai péché, mon Dieu ! Pour annihiler la mémoire de mon méfait, je n'hésiterais pas un instant à me soumettre aux tourments les plus cruels. Si le sang de mes veines était inépuisable comme l'eau de l'océan, je serais prêt à le verser jusqu'à la dernière goutte par amour pour Vous, non pas une fois, mais deux, mais trois et plus encore, sans cesser jamais. J'ai péché, Seigneur, j'ai péché ! Je m'en repens du fond de mon cœur et je fais le ferme propos de mourir plutôt que de commettre un péché mortel. Si Votre suprême sagesse prévoyait qu'un jour ou l'autre, par inconstance ou par félonie, je doive Vous offenser gravement, c'est mon humble prière et mon désir ardent de mourir aujourd'hui, encore muni de Votre grâce. Plût au ciel que ma contrition égalât la somme de toutes les douleurs et rendît immuable mon propos de ne plus pécher. Car je Vous dois, Dieu infiniment bon, une servitude pleine et entière : non pas tant par crainte de l'enfer dont mes péchés m'ont mérité mille fois les peines, ou par espoir de la béatitude éternelle dont je me suis rendu autant de fois indigne, que par regret de Vous avoir offensé, Vous, souverain Bien, Majesté divine, que nous devons louer, bénir et remercier sans fin ! Ainsi soit-il».**

Est-il besoin de dire que malgré les contradictions et les oppositions, le carême de Sermide eut, comme toutes les prédications du P. Marc, un succès extraordinaire ? Le peuple ne cessa d'accourir en foule jusqu'à la fin, non seulement de la ville, mais de tous les environs, et même des terres voisines de Ferrare et de Modène.

L'année suivante trouvait le serviteur de Dieu sur les bords du lac de Garde, à Riva di Trente. Les succès n'y furent pas moins grands. Dès les premiers jours, les auditeurs vinrent si nombreux que le temple fut trop étroit et il fallut dresser la chaire sur la plus vaste place de la ville. Comme elle était encore insuffisante, on eut l'idée d'aller sur les bords du lac, où se trouvait un quai très spacieux. Quand la foule l'avait rempli, une série de barques se détachait du bord, portant au tant d'hommes qu'on en pouvait loger, et, partie sur les flots, partie sur la terre ferme, l'auditoire écoutait attentivement la parole de Dieu. C'était la reproduction des scènes de la vie du Sauveur, quand sur les rives du lac de Génésareth, et de la barque de Pierre, Il haranguait ceux qui L'avaient suivi.

On remarqua que durant le carême, époque où le lac est généralement agité de tempêtes, il demeura toujours parfaitement calme et tranquille, et que, parmi cette foule de gens empressés à gagner leur barque, se poussant et se bousculant comme toujours pour avoir les meilleures places, il ne se produisit aucun accident.

Là aussi on accourut non seulement de toutes les cités qui s'échelonnent sur le lac, mais encore des villages du Véronais, du Brescianais et du Tyrol. Les vivres manquèrent et on fut obligé d'en faire venir des contrées voisines. Les confessionnaux étaient continuellement assiégés et tous les prêtres de la ville et des environs, séculiers et réguliers, ne suffisaient pas à entendre les pénitents.

Un des sermons fut marqué par un événement extraordinaire, qui contribua beaucoup à accroître le renom de vertu du P. Marc et à promouvoir les conversions.

Il parlait de la bonté de Dieu et de l'ingratitude des hommes, et, après avoir flétri avec véhémence la conduite de ceux qui ne savent pas reconnaître la main qui les comble de ses bienfaits, il eut la pensée d'interpeller un possédé bien connu de tous, qui par hasard se trouvait dans l'auditoire.

«Dis-moi, n'est-il pas vrai que les chrétiens indignes sont plus ingrats que les démons eux-mêmes ?

- Oui, c'est vrai ! répondit par trois fois le possédé.

- N'est-il pas vrai encore que l'enfer est préparé pour ces mauvais chrétiens ?

- Oui, oui, il est pour eux».

Sur ces paroles, le prédicateur quitta la chaire.

Tout son auditoire, en proie à une violente émotion, les yeux remplis de larmes, demeurait dans la stupeur et l'épouvante, et l'acte de contrition se traduisait en sanglots agitant toute la foule.

«J'étais présent à cette scène, raconte le P. Côme, et j'avoue que je demeurai, en face de cette manifestation toute soudaine et spontanée, comme hors de moi-même. Je laisse à penser quels étaient les sentiments des auditeurs, que cette voix d'outre-monde laissait tout atterrés. Il n'y eut parmi les présents ni jeunes ni vieux, ni noble ni plébéien, qui ne se frappât la poitrine et ne demandât pardon à haute voix. Les religieux qui assistaient au sermon étaient les plus émus».

«Pendant la semaine sainte, raconte encore son compagnon, à la suite d'une petite allocution, il avait tellement ému, par l'acte de contrition, un gentilhomme qui l'écoutait, que celui-ci, l'interrompant soudain, s'écriait à haute voix : «Ah ! ce n'est pas vous, Père, qui êtes ce pécheur vil et misérable, ce n'est pas vous qui avez offensé Dieu à ce point. C'est plutôt moi, et que de fois, hélas ! j'ai eu le malheur de pécher». Il allait commencer sa confession publique et énumérer peut-être des péchés énormes, quand je pus m'approcher de lui pour lui imposer silence et l'empêcher de révéler ce que devait seul savoir son confesseur».

Les êtres sans raison eux-mêmes semblèrent un jour comprendre l'homme de Dieu et s'attendrir à ses paroles.

C'était le vendredi saint : il prêchait sur la place publique la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. Or, non loin de là, étaient parquées en plein air des bêtes en grand nombre, soit qu'elles eussent servi à amener des auditeurs, soit qu'il y eût à Riva di Trente, comme il arrivait souvent à cette époque, une foire fixée précisément à ce jour. Le prédicateur venait de dépeindre en termes extrêmement touchants les souffrances et la mort de la divine Victime, puis comme les larmes des humains ne suffisaient pas, à la vue de la nature qui se troublait, il s'écriait dans un mouvement de grande éloquence : «Ah ! Il est mort, notre Dieu ; Il est mort, l'auteur de la vie ! Pleurez donc, mes frères, pleurez ! Mais quoi ! vos yeux demeurent sans larmes, vous ne voulez pas pleurer ! Pleurez donc, vous, êtres et éléments inanimés, pleurez, oiseaux du ciel et bêtes de la terre, ou si vous ne pouvez pas pleurer, montrez par vos cris et par votre attitude, la douleur que vous cause la mort du Créateur !»

Et aussitôt les hirondelles qui surmontaient les toits se prirent à tirer de leur gosier des sons lamentables, tandis que les brebis gémissaient et que les autres bêtes proféraient des plaintes, comme si on les eût elles-mêmes torturées. Un voile de deuil tombait sur cette foule ; toutes les poitrines étaient oppressées et bientôt ce fut dans toute la ville un lu-

gubre concert de cris de douleur et de lamentations ; les sanglots des hommes couvraient toutes les autres voix, et les cœurs brisés de repentir promettaient au Seigneur l'amendement et la conversion.

Ce carême avait été marqué encore par un fait exceptionnellement prodigieux, dont une lettre du sacristain majeur nous a conservé la relation.

Un pauvre père de famille de Lomasso avait eu la douleur de voir venir au monde deux petits jumeaux mort-nés. Plein de foi et de confiance dans les prières et la bénédiction du P. Marc, il enveloppa de langes les deux petits cadavres et les plaça dans une corbeille qu'il apporta au prédicateur, le suppliant de les bénir pour qu'ils pussent revenir à la vie et recevoir au moins le saint baptême.

Ne voulant pas contrister son visiteur, le P. Marc fit les prières qu'on lui demandait et bénit avec un profond sentiment de pitié ces créatures sans vie.

Or, voilà que, dans le chemin, le père s'aperçoit que les deux petits corps font quelques mouvements, que du sang vif et vermeil s'échappe de leurs lèvres. Le phénomène se renouvelle à la maison, d'où l'on conclut que l'on peut administrer le baptême. Il est fait ainsi : mais des doutes étant survenus ensuite, bien que l'archiprêtre de Lomasso assurât que le sacrement était bien valide, le père, pour plus de sûreté, s'en revint auprès du P. Marc. Celui-ci prudemment le renvoya à l'archiprêtre de Riva, lequel, ayant entendu toutes les explications, ne fit aucune difficulté à reconnaître que les signes de vie avaient été très suffisants. Le père se consola de la mort de ses enfants, en pensant que la bénédiction du P. Marc leur avait du moins procuré le bonheur du paradis.

Mais il était dit que le serviteur de Dieu trouverait toujours sur son chemin la contradiction et verrait sur toutes ses oeuvres le sceau de la croix.

Au carême de 1679, le P. Côme, ayant voulu faire profiter sa ville natale de ce prédicateur que les plus grandes cités se disputaient déjà, avait amené le P. Marc à Castelfranco : on lui avait fait un accueil enthousiaste, on se préparait à bénéficier largement de son zèle, tous les esprits lui semblaient favorables, et cependant, là encore, il allait voir se soulever la tempête, la même qui, à Venise, avait eu pour prétexte la bénédiction miraculeuse.

La question semblait bien réglée cependant, et la Congrégation des évêques et réguliers, qui en avait été saisie, avait donné cette solution : il est permis aux religieux de bénir en tous lieux les personnes qui le leur demandent. Malgré cette réponse, l'évêque diocésain fit intimer au prédicateur la défense de bénir les infirmes.

Il alla même plus loin. Circonvenu sans doute par cette aristocratie prétentieuse dont nous avons vu les manifestations à Sermidè, ennemi de toute nouveauté, défiant de tout ce qui sort de l'ordinaire, il défendit au P. Marc de faire produire en public l'acte de contrition.

Toujours soumis et obéissant, le Père observa ces défenses.

Un jour cependant on apporte devant lui une jeune fille de quinze ans, de la famille patricienne des Stephani, percluse de tous ses membres, incapable de marcher et de se tenir debout. Saisi de compassion à sa vue et souffrant de ne pouvoir la bénir, le Père prie pour elle, et cherche à lui obtenir le secours du Ciel. Il a la pensée de lui envoyer, ce qui n'est pas prévu dans la défense qu'on lui a intimée, une des formules imprimées de la bénédiction destinée aux personnes absentes.

La malade, la recevant le soir, à la dernière heure, la place à son chevet, après avoir fait le signe de la croix, puis elle s'endort profondément. Le lendemain, à son réveil, elle se trouve guérie, et va en courant se présenter à son père, qui croit voir un fantôme. Le fait eut un grand retentissement dans la ville et amena au thaumaturge, comme bien l'on pense, un plus grand nombre d'auditeurs. On ne dit point si cette intervention visible du Ciel fut suffisante pour convaincre l'évêque et l'amener à revenir sur sa détermination.

Encouragé par cette attitude du prélat, un autre prédicateur de la ville, craignant de voir ses auditeurs abandonner son église pour entendre le Capucin, entreprenait contre lui une série d'escarmouches plus ridicules encore que dangereuses, en tout cas bien indignes de la chaire, que ce prédicateur mondain ne considérait guère que comme un piédestal pour sa renommée.

Pour écarter celui en qui il voyait un rival et lui enlever ses meilleurs moyens d'action, à l'interdiction de bénir les foules, il avait fait ajouter celle de prêcher au dehors et sur les places, comme le P. Marc avait accoutumé de le faire, dans certaines circonstances où cela devenait nécessaire.

Il se mit de plus à dénigrer par toute la ville l'homme de Dieu, que son altitude toute d'humilité et de douceur désignait comme une facile victime. Il alla plus loin et, mettant le comble à l'inconvenance, il l'attaqua du haut de la chaire, émailant ses sermons d'allusions malignes, de quolibets et de sarcasmes.

«Défiez-vous de ces saints qui mangent, disait-il lourdement : tout ce qui reluit n'est pas or. Certaines gens sont loin d'être ce qu'on les croit».

Il s'irrita à plusieurs reprises contre les ignorants et les sots qui avaient le mauvais goût de dédaigner son éloquence, pour aller entendre des simplicités. Il fit tout enfin pour retenir les auditeurs, mais, comme il serait arrivé, même si la vénération pour le P. Marc eût été moins grande, il ne réussit par ces étranges procédés qu'à précipiter leur exode, et à transformer son église en désert. Ceux qui l'entendaient, étonnés, scandalisés, manifestaient ainsi leur mécontentement, et ces attaques plus maladroites que malignes, qui revêtaient en cette circonstance le caractère d'une impiété et d'un sacrilège, ne firent qu'accroître la popularité de l'humble capucin. Plus on le calomniait, plus on le couvrait de dérision, plus le peuple admirait sa patience et son inlassable charité, plus il s'attachait à lui.

Aussi à la fin du carême s'était-il concilié la vénération universelle.

Dieu se préparait d'ailleurs à prendre sa défense et à couronner par un nouveau miracle ce carême si contrarié.

Le mardi de Pâques devait avoir lieu la clôture de la station, et il était d'usage que le prédicateur donnât à la fin de la cérémonie la bénédiction solennelle. L'évêque n'avait point prévu cette circonstance, et sa défense n'avait ici aucun effet. Le P. Marc annonça donc cette bénédiction, et traça sur son auditoire le signe de la croix. Un cri perçant s'éleva tout à coup au milieu de la foule. C'était une pauvre jeune fille estropiée qui venait de jeter ses béquilles et se proclamait guérie.

Le fait est patent, le ciel de nouveau vient de prendre parti pour le religieux persécuté. On veut lui faire une ovation, mais il se dérobe et demeure caché. Le peuple, frustré dans son attente, saura bien le trouver et lui témoigner ses vrais sentiments. Au moins à son départ, il sera possible de le voir et de le remercier. Une surveillance est organisée dans ce but.

Le P. Marc, qui ne s'en doute point, choisit l'heure où les rues sont le plus désertes, au coucher du soleil, quand chacun est rentré chez soi pour le repas du soir. En grand secret, il quitte le presbytère et se dirige vers la campagne. Mais à peine a-t-il fait quelques pas dans la rue que l'alarme est donnée, la foule l'entoure et le presse tellement qu'il lui devient presque impossible de poursuivre son voyage.

Ces triomphes, il les reçut partout : sur toute sa route se produisaient les mêmes enthousiasmes, mais surtout quand il approchait d'Aviano, car toutes les petites cités du Frioul le considéraient comme une gloire de leur patrie.

Roveredo, où il avait déjà prêché deux fois pour les fêtes de la Pentecôte, souhaitait de le revoir. Il y prêcha le carême suivant de 1680.

Le concours fut tel qu'on pouvait l'attendre avec un prédicateur qu'on avait déjà acclamé et qu'on désirait ardemment. La chaire dut être placée au dehors sous le portail de l'église. De cette sorte, le Père était entendu de ceux qui remplissaient le temple, et aussi de l'énorme foule qui se tenait sur la place et dans les rues avoisinantes, garnissant encore les fenêtres et les balcons de tous les édifices.

On vit se renouveler là, dès les premiers jours, la scène impressionnante de Riva di Trento : un possédé, proclamant à pleine bouche la vérité des enseignements du vénérable prédicateur. Celui-ci venait de terminer son sermon sur la grâce, le premier des bienfaits de Dieu. Interrogeant un énergumène qu'on lui avait amené :

«Voudrais-tu jusqu'à la fin du monde souffrir les tourments de tous les anges rebelles, si tu pouvais à ce prix acquérir le plus infime degré de la grâce de Dieu ?

- Oui, je l'accepterais !»

Le dialogue ne se termina point là. Le démon, obligé de parler contre ses intérêts, voulut prendre une revanche aux dépens du prédicateur. Quelle victoire pour lui, s'il venait à lui faire concevoir une pensée d'orgueil !

Comme tout le monde gardait le silence, le possédé tout à coup se mit à crier :

«Père Marc, vous êtes un saint ! vous êtes un saint !»

Frappé comme d'un coup de foudre, l'humble religieux tomba alors à genoux à la face de tous, et, se frappant la poitrine, des larmes dans les yeux : «Non, non, s'écria-t-il avec force, je suis un indigne, je suis un pécheur !»

L'esprit malin était pris à son propre piège, et la foule demeura aussi édifiée de cette profonde humilité que de toutes les autres merveilles du serviteur de Dieu.

Un marchand vénitien, qui fut un de ses amis, Juan Zuana, l'entendit prêcher la Passion à la fin de ce carême et nous révèle une industrie de son zèle pour toucher les cœurs et les amener à la conversion.

Il avait pris avec lui en chaire les instruments de la Passion, et, les montrant à ses auditeurs, les uns après les autres, rappelant ce que Jésus a souffert par eux, et comment les pécheurs ont toujours en main ces douloureux objets pour continuer de torturer l'innocente victime, il les exhortait à pleurer leurs fautes, il leur reprochait une insensibilité que n'ont point les rochers ni même les démons de l'enfer, et la véhémence de ses paroles et l'ardeur de son émotion brisaient vraiment les cœurs.

Nous saisissons là un des traits de l'éloquence populaire dans les contrées méridionales. Elle comporte des libertés qu'on ne connaît pas ailleurs. La froide ordonnance d'un discours savant et guindé s'harmoniserait peu avec la chaleur locale, la vivacité des tempéraments et l'enthousiasme des cœurs. Le sermon devient bien plutôt une action, et quelquefois les auditeurs y jouent eux-mêmes un rôle.

Le P. Marc, sous le souffle du zèle, ne reculait pas devant ces moyens, qui étaient dans les usages et dans le goût du temps et avaient sur le peuple une grande puissance. A Roveredo, il ne se contenta pas d'amener ses auditeurs à se frapper la poitrine et à demander pardon à Dieu : dans un pathétique mouvement d'éloquence, après avoir représenté le malheur du pécheur, il s'écria : «Voulez-vous à jamais renoncer au péché ?» Et comme pour solliciter une réponse, provoquer une protestation de fidélité à Dieu, graver profondément dans le cœur de ses auditeurs la résolution qu'il allait suggérer : «Que tous ceux, dit-il, qui veulent promettre de ne plus pécher lèvent les yeux et les bras au ciel !»

D'un seul mouvement spontané, tous les bras se levèrent, tandis que dans les yeux se peignaient l'ardeur de la contrition et l'énergie d'une promesse. Les paroles, les soupirs se joignant aux gestes attestaient que le prédicateur avait trouvé le chemin des cœurs et venait d'opérer en eux des prodiges que l'éloquence classique ne chercherait même pas à produire.

Peut-être est-ce à l'occasion de ce carême de Roveredo que le P. Marc revit sa patrie. L'histoire ne fait pas mention de ce voyage, et cependant il est certain qu'une fois, au moins, le vénérable religieux reparut au milieu de sa famille.

S'il faut en croire les traditions locales, il aurait célébré la messe un jour à Notre-Dame del Monte, dont les cloches, à son arrivée, s'étaient mises à sonner d'elles-mêmes, comme pour publier la vertu du pèlerin qu'elles voyaient approcher. C'est aussi dans ce sanctuaire aimé que le fervent serviteur de Marie prêcha un de ses plus attendrissants panégyriques.

Ces mêmes traditions rapportent un autre trait, auquel il convient, pensons-nous, de refuser créance, parce que les anciens biographes n'en parlent pas et parce qu'il nous paraît en opposition avec ce que nous savons du caractère du vénérable Père et ce que nous lisons dans les lettres à sa famille. Qu'il ait, à table, devant ses parents, pressé du pain pour en exprimer du sang, en disant : «C'est le sang des pauvres que vous avez opprimés», cela ressemble à une calomnie posthume de quelque ennemi des Cristofori, ou une légende inventée à plaisir pour expliquer par le merveilleux la déchéance survenue plus tard dans cette famille demeurée toujours très honorable.

Le carême, de Roveredo fut marqué par la conversion de deux Juifs : le premier, Jacob Giaconini, parce qu'il fut frappé de l'annonce d'un tremblement de terre, faite par le P. Marc, la veille du jour où il se produisit : le second, Calliman Alprun, parce qu'il fut témoin de la guérison subite d'un paralytique opérée au moment de la bénédiction.

Ce dernier était venu de Padoue pour gérer les biens d'un grand propriétaire, mais il s'était bien vite fatigué de cette fonction et s'était retiré à Serravalle.

Il devait être d'un certain rang et avait su se concilier les bonnes grâces du Baron Buffa, représentant du Duc de Lorraine, qui, non content de servir de parrain lors de l'abjuration et du baptême, organisa à cette occasion une fête somptueuse.

Dans une lettre à son frère, il donne de ces réjouissances publiques une curieuse relation que nous reproduisons en l'abrégeant.

Sur la place publique de Serravalle, on avait fait dresser un monument consistant en une tour ornée de feuillage et surmontée d'un beau portrait du Duc. La tour était flanquée de deux ailes, devant lesquelles deux fontaines laissaient couler à jet ininterrompu l'une du vin blanc, l'autre du vin rouge. Ces prodigalités puis les réjouissances populaires étaient dans les usages du temps, comme aussi la musique, les bombes, les feux d'artifice, qui forment, dans tous les pays méridionaux, l'accompagnement obligé de toutes les solennités soit civiles, soit religieuses.

Cette abjuration qui avait lieu le mardi de la Pentecôte avait attiré une foule considérable de toutes les villes avoisinantes. Mais le P. Marc qui l'avait préparée n'avait pu y assister. Il était déjà en marche vers le Tyrol, on le Duc de Lorraine réclamait sa présence.

C'est le premier de ses voyages vers les grands de ce monde : une vocation nouvelle commence à se révéler à lui, celle de pèlerin pour la gloire de Dieu et pour le bien public. Mais rien ne le détournera jamais de son œuvre principale : la guerre au péché.

Pour la poursuivre plus efficacement, les prédications ne lui suffiront pas. Il en étendra le fruit en quelque sorte ; il les prolongera et les perpétuera par des opuscules pleins de force et d'onction, où nous trouverons toute la substance de ses enseignements et quelque chose de sa manière oratoire.

Le premier et le plus célèbre de ces opuscules traite de la Gravité du péché mortel. Le français a traduit : de l'Enormité, et le titre latin a le caractère de l'époque : *Anatomia Summi Mali* : L'Anatomie du mal suprême.

C'est un traité complet, quoique d'un volume très réduit, dans un ordre et une méthode parfaite, envisageant tous les aspects du sujet. La doctrine sûre, abondante, y est présentée dans un langage populaire, animé, avec des colloques qui soutiennent l'intérêt, engendrent l'émotion et alimentent la piété. Quatre considérations sur les fins dernières terminent le volume et en font un merveilleux *Pensez-y bien*, qui pourrait bien avoir servi de modèle à tous ceux qui se sont répandus dans les deux derniers siècles.

Quelques passages feront saisir la réelle beauté de ce livre. Nous croirons, en les lisant, entendre quelques échos de la prédication du P. Marc.

«Savez-vous quel est le Seigneur que vous méprisez ? Sa gloire est si brillante que Le voir un seul instant vous procurerait plus de bonheur que la possession de toutes les délices de la terre pendant des siècles. Sa Majesté est si grande, que souffrir toutes les peines à Son service serait plus désirable que de régner sur l'univers entier. Sa Sainteté est si jalouse que le plus léger péché de pensée Le blesse plus que la destruction de la nature et l'anéantissement des cieux. Quelque idée que vous vous formiez de Lui, Il est toujours infiniment au-dessus de vos conceptions. Imaginez toutes les perfections, multipliez-les autant de fois qu'il y a d'étoiles dans le ciel, de gouttes d'eau dans la mer, d'atomes dans l'air et sachez que cet ensemble, qui vous paraît incommensurable, est l'infiniment petit et même le rien, en face des attributs de ce divin Seigneur. Que concevez-vous à ce mot : Dieu ? Que pensez-vous qu'il soit ? L'Etre, l'Infini, l'Ineffable !

«...Je Vous considère, ô mon Dieu, sur Votre trône de majesté, environné des anges qui Vous adorent, tremblent en Votre présence et se couvrent de leurs ailes, se sachant indignes de contempler Votre gloire : et moi très vil et très méprisable, pendant que Vous recevez ces honneurs, je Vous insulte et je Vous méprise ici-bas ! O grand Dieu ! peut-on pousser plus loin la clémence d'un côté et la malice de l'autre, Votre clémence à supporter les excès de mes crimes et ma malice à les commettre ? J'ai mérité, en Vous offensant, que les créatures me refusent leurs services et se soulèvent contre moi, que les rayons du soleil se changent pour moi en coups de foudre. J'ai mérité un enfer exprès pour moi. Et cependant, ô divin Maître, au lieu de cela Vous m'offrez le pardon, et Vous êtes le premier à me présenter la paix. O bonté inouïe ! O patience digne d'un Dieu ! Ecoutez, vous tous qui êtes dans le ciel, Saints et Bienheureux, Anges et Archanges, Chérubins et Séraphins, écoutez la protestation que je fais pour répondre à tant d'amour. Je proteste que quand même il n'y aurait pas d'enfer, j'aurais infiniment plus d'horreur du péché que de tous les maux du monde : pour tous les biens de la terre, et quand je serais sûr de n'en être pas puni, je ne veux point y retomber, et je veux que mes yeux, mes mains, ma langue, mon corps, instruments du péché, servent maintenant pour la pénitence. Qu'il en soit ainsi, ô mon Dieu ! Changez mon cœur de telle manière que je sois aussi fidèle dans l'avenir que j'ai été rebelle dans le passé, et que je Vous serve autant que je Vous ai offensé, dès à présent pour ne finir jamais...

«O pécheur, que craignez-vous donc, si vous ne craignez le péché ? Ne vaudrait-il pas mieux être une bête féroce, un monstre de la nature, qu'un contempteur de la loi de Dieu ? Raisonner donc ainsi : Dieu hait le péché plus que toutes choses, et moi, je l'aime au point de lui sacrifier toutes choses et mon âme... Je le commets pour rien ; après l'avoir commis, je m'en loue, je m'en glorifie, j'en fais des récits comme s'il s'agissait de grands exploits. Dieu pour le détruire a rempli de désastres le ciel et la terre ; Il plonge les âmes dans la damnation éternelle, et moi, avec un péché ou plusieurs péchés sur la conscience, j'ose me promener gaiement à la face du Seigneur ; j'ose rire, railler, dormir ; je me souille d'iniquités, et parce que je suis couvert d'un bel habit, orné de frises et de rubans, je m'imagine être digne d'une couronne. Qui se trompe donc dans ses jugements ? Est-ce Dieu ? est-ce moi ? Ou Dieu erre ou le monde est trompé. De ces deux sentences quelle est la vraie ? O aveuglement du pécheur, qui s'estime heureux dans la fange, quand il est aux yeux de Dieu un objet d'abomination, un cadavre qui se décompose, un démon de l'enfer !»

Voici comment le vénérable auteur, dans une lettre du 10 juin 1694 au Cardinal Colloredo, raconte l'histoire de son opuscule :

«Pour le bien des âmes, j'avais extrait d'auteurs choisis quelques considérations sur le péché. Elles ont été publiées contre ma volonté par une pieuse personne. Voyant qu'elles pouvaient faire du bien aux âmes, je laissai courir l'impression, à la condition expresse que mon nom n'y figurerait pas, parce que je ne désire que le seul honneur de Dieu, Sa gloire et le bien des âmes».

Les imprimeurs jugeaient pourtant que le nom d'un homme aussi célèbre que le P. Marc serait une bonne réclame pour la diffusion du livre et luttèrent longtemps pour obtenir l'autorisation de le divulguer, l'humble religieux résistait. Voulant rendre très exactement à Dieu tout honneur et toute gloire, sans se rien réserver à lui-même, ni des succès de ses œuvres, ni des honneurs qu'on lui rendait, le P. Marc, assure le P. Côme, ne voulait à aucun prix qu'on le considérât comme un auteur. L'arrangement, le style étaient de lui sans doute, mais sa modestie renvoyait à de pieux auteurs, nous venons de l'entendre, la gloire d'avoir établi la doctrine qui n'est autre, d'ailleurs, que celle de la théologie et de l'Église.

«J'ai vu avec un extrême déplaisir, écrivait-il le 26 mars 1681, à un de ses amis, le Comte Brandis de Land, que quelques opuscules du Péché portent mon nom. J'en suis, croyez-moi, très mortifié et très mécontent, d'autant que je vois dans cette manière d'agir un but intéressé du libraire et peu de loyauté de sa part. Je prie en grâce Votre Seigneurie Illustrissime d'empêcher cela, sans quoi l'imprimeur fera beaucoup de mal et retirera peu de fruit. Quand Votre Seigneurie fera imprimer les *Flammes d'amour*, qu'elle veuille bien prendre ses mesures pour que pareille chose ne se renouvelle pas. Je le lui recommande très chaleureusement».

Le livre de la Gravité du péché, traduit dans toutes les langues de l'Europe, fut souvent imprimé sans que jamais on n'y vît figurer le nom de l'auteur. On lit seulement après le titre : «par un dévot Capucin».

Les *Flammes d'amour*, dont le P. Marc vient de parler, est un second opuscule qui eut aussi de nombreuses éditions en italien et en allemand. Le zèle missionnaire comprenait que si les pauvres pécheurs peuvent être aidés, par un livre populaire, à concevoir l'horreur de leurs fautes et à faire un acte de contrition, les âmes plus avancées en vertu, voulant s'unir à Dieu et L'aimer de tout leur cœur, ont besoin d'un autre exercice. Il le leur donna donc, en épanchant dans les *Flammes d'amour* son cœur de séraphin. On trouve là de brûlantes effusions, en forme de dialogue, entre Dieu et l'âme éprise de sa bonté et de Ses perfections.

On a encore attribué au P. Marc un petit livre imprimé à Vienne en 1682, intitulé *Dévote oraison de la Très Sainte Vierge*, et consistant en une fervente action de grâces à la Très Sainte Trinité, pour toutes les gloires et les privilèges concédés à Marie. Ce qui confirme cette attribution, c'est que les trois prières à la Très Sainte Trinité sont suivies de l'acte de contrition et de la bénédiction du P. Marc.

Mais pour amener les âmes à une vraie dévotion à Marie et à l'amour de Dieu, il fallait avant tout les arracher au péché.

Aussi était-ce le thème favori que le serviteur de Dieu développait en chaire : toutes ses missions, ses stations, devenaient une croisade contre le mortel ennemi, le mal qu'il montrait comme la source de tous les maux et de tous les fléaux.

Les titres qu'il donne à ses sermons indiquent cette préoccupation principale et le but qu'il poursuit toujours :

«Le péché aveugle l'âme».

«Nous mettons nous-mêmes dans la main de Dieu les fouets avec lesquels il nous frappe».

«Dieu nous traite comme nous Le traitons».

«Du très grave tourment que cause le remords de la conscience».

«Que le chrétien se connaît à ses œuvres».

«Qu'il faut se garder des commencements dans la voie du mal».

L'entrée en matière est vive, saisissante, consistant souvent en un trait de l'histoire ancienne, une analogie fabuleuse, concession à l'esprit de son temps et au goût de ses auditeurs, qui lui permet de s'insinuer du premier coup dans leur esprit et de mieux atteindre son but.

Parlant du péché, son sujet habituel, il débute par un cri : «Malheur à moi ! Malheur à moi ! Quel monstrueux fantôme apparaît à mes yeux !»

Son sermon sur l'Immaculée Conception commence d'une manière solennelle : «Des milliers de langues ont proclamé, proclament et proclameront toujours les gloires de notre Auguste Reine».

Pour parler de l'éducation, il prend pour thème le mot d'un philosophe qui appelle les enfants les mains, les yeux, les pieds de ceux qui les ont engendrés.

Ayant saisi son auditoire, il ne le laisse plus respirer, amenant bien vite ces colloques pleins d'élan qui brisent le cœur de douleur et l'enflamment de l'amour de Dieu. Là est surtout sa force et le secret de son éloquence. Là aussi son cœur se donne libre carrière et devient d'une véhémence et d'une puissance irrésistibles.

Tout en s'abandonnant à ses aspirations et en traduisant ses propres sentiments, il ne néglige point la préparation nécessaire. Les sermons qui nous restent de lui intégralement écrits lui fournissaient d'ordinaire la matière de ses prédications, le fonds qu'il exploitait dans ses avants et ses carêmes. Quand il prêchait dans une circonstance particulière, pour une fête ou à l'armée, il écrivait aussi ce qu'il avait à dire. Sa parole était donc toujours préparée, aussi vivante cependant et aussi émue que si elle fût sortie spontanément de son cœur. Brûlante d'ardeur et pleine de simplicité évangélique, elle demeurait néanmoins digne de la chaire, grave, claire, précise examinée et châtiée, comme le veut saint François.

Ces sermons sont au nombre de cent cinq, conservés aux archives du couvent de Venise, formant deux cahiers, l'un pour l'avent, l'autre pour le carême.

La couverture est agrémentée de dessins à la plume. Le titre des sermons du carême est dans un cartouche que supporte un socle sur lequel sont couchés deux lions, symbole de la force. De chaque côté sont les images de saint François et de saint Antoine de Padoue, les deux patrons de la prédication du P. Marc. Au sommet plane l'Esprit-Saint, sous forme de colombe, avec deux anges et deux vases d'où s'échappent des flammes. Au milieu de la console, une tête de mort sur un livre et deux tibias croisés, avec une banderole au-dessus et cette inscription : *Concio tota*, qu'on peut traduire ainsi : «La mort, les fins dernières, la fuite du péché, toute la prédication est là !»

Elle est aussi pour le P. Marc, comme pour saint François et comme pour saint Paul, dans Jésus crucifié dont le Nom béni et le Cœur sacré ornent le dessin du volume de l'avent.

Jésus et Sa Passion, c'est le sujet qu'il a le mieux traité, avec les pensées les plus hautes, les sentiments les plus suaves, les accents les plus touchants. Ces pages sont froides, cependant : il y manque la vie, l'expression que leur donnait le serviteur de Dieu, quand, du haut de la chaire, il laissait éclater ses soupirs et ses sanglots, quand il brisait les cœurs de repentir, quand il entraînait et subjuguait les foules.

Cette éloquence n'est pas de celles qu'enseignent les écoles. Le cœur des saints la puise directement à sa source, dans le cœur même du Christ auquel ils sont unis. C'est au Christ qu'ils en renvoient toute la gloire, c'est en ses mains qu'ils remettent leurs conquêtes.

El leur joie est complète quand ils voient leur Maître, comme le prêchait le P. Marc au jour de Pâques, s'avancer ainsi en triomphateur sur un terrain d'où l'ennemi a été délogé, d'où le péché a été banni et qui resplendit, comme la Jérusalem nouvelle, de la lumière même du Ciel.

## **CHAPITRE VI : PREMIER VOYAGE EN ALLEMAGNE. (1680)**

Venise et le Frioul en particulier sont trop voisins du Tyrol pour que le bruit des miracles du P. Marc ne se fût de bonne heure répandu dans cette contrée, demeurée si catholique, malgré les efforts de l'hérésie. Que dis-je ? toute l'Allemagne en avait entendu parler, et déjà, des diverses cours, des lettres arrivaient au thaumaturge, demandant des prières et réclamant la bénédiction.

Plusieurs avaient sollicité sa visite, espérant recevoir de sa présence une consolation et des grâces spéciales.

Le duc de Lorraine, le premier, obtint cette faveur qu'il demanda au Pape et aux supérieurs de l'Ordre. On ne pouvait la lui refuser.

Étrange destinée que celle de ce prince, issu du sang de France, qui passa sa vie à combattre la France !

Dépossédé de ses États par son oncle Charles IV, qui avait institué le roi de France son héritier, débouté de ses réclamations par le traité de Nimègue, il s'était réfugié à la cour d'Autriche, où l'empereur Léopold, heureux d'avoir cet auxiliaire dans sa lutte contre le roi de France, l'avait comblé d'honneurs. Il lui avait donné pour épouse sa propre sœur Eléonore-Marie, veuve du roi de Pologne Michel Koributh, et, en attendant d'en faire le généralissime de ses armées, il lui avait confié le gouvernement du Tyrol.

Le duc Charles était donc devenu prince allemand, et cet acte de transfuge ne faisait que mieux ressortir la sagesse des dispositions de son oncle, qui avait compris, lui, la convenance de rendre à la France, par un acte authentique, un territoire qui lui revenait de droit, où la population était française de cœur, de race et de tradition, travaillant ainsi à la fois au bonheur de ce peuple et à l'œuvre nationale de l'unité française.

Malgré cette conduite d'opposition et de protestation contre la France à laquelle l'avait amené la défense de ses intérêts personnel, le prince Charles de Lorraine, comme tous les princes de ce temps, était profondément religieux et même animé d'une piété très grande, et c'est ce qui explique l'intimité des relations qu'il voulut entretenir avec le P. Marc d'Aviano.

La première visite de l'homme de Dieu fut due cependant aux instances de la duchesse.

N'ayant pas eu d'enfants de son premier mariage, et craignant que sa seconde union ne fût aussi frappée de stérilité, la royale veuve s'était recommandée au P. Marc, dont la renommée de thaumaturge était venue jusqu'à elle.

Le comte de Poschenheim, chambellan d'Eléonore, devant se rendre à Venise, elle l'avait chargé de voir le célèbre capucin et de solliciter pour elle une bénédiction. Le Père fixa un des jours du mois d'août 1678. Neuf mois plus tard, une lettre du comte apprenait au serviteur de Dieu que les prières de la reine étaient exaucées et que la maison de Lorraine avait un héritier. On désirait voir, remercier de vive voix ce céleste bienfaiteur et lui recommander d'autres intentions. Le P. Marc dut donc se mettre en route, parce que l'obéissance avait parlé, faisant taire les répugnances qu'il éprouvait de paraître dans une cour, plus encore que les appréhensions que lui causaient les fatigues d'une longue marche à travers les montagnes.

Qu'eût-il pensé s'il eût vu l'avenir, et comment, de cette cour d'Innsbruck, admis déjà auprès des proches parents de César, il allait arriver jusqu'à la cour de Vienne et à la Majesté impériale !

La traversée du Tyrol fut un triomphe continu. Jamais monarque visitant ses États ne reçut pareils hommages. Partout avait volé la nouvelle : Le Père saint vient ! Il vient le Père saint ! Et de tous les villages de la montagne, du fond de toutes les vallées, les bons habitants accouraient et s'agenouillaient sur son passage. Le 4 mai 1680, il arrivait à Bolsano, au milieu d'une foire qui attire chaque année dans cette ville des négociants de toute l'Allemagne. L'occasion était bonne pour faire passer ce peuple du soin des affaires matérielles à celui des choses du ciel. Pressé par les autorités et ses confrères qui lui donnaient l'hospitalité, le P. Marc parla dans l'église du couvent d'abord, puis trois jours durant sur une place publique, faisant produire à la fin de ses sermons l'acte de contrition et bénissant la foule.

Une jeune fille qui marchait les jambes recourbées les sentit se redresser soudain au moment de la bénédiction. Ce ne fut qu'un cri dans l'immense foule : les éloges du thaumaturge étaient dans toutes les bouches, et, quelques jours après, toute l'Allemagne en redisait les échos. Car les marchands, en regagnant leurs foyers, ne manquèrent pas de raconter ce qu'ils avaient vu et entendu, et comment un nouvel apôtre, que Dieu favorisait du don des miracles, venait de surgir pour le salut du peuple. Cela ne contribua pas peu à répandre la renommée du P. Marc et à lui préparer les voies à travers un pays dont, pendant de longues années, il devait être l'apôtre.

A Kollman, petit village près de Klausen, il guérit encore un boiteux et poursuivit sa route.

Le 25 mai, il allait arriver à Innsbruck, quand il vit, à sa grande confusion, venir à lui deux gentilshommes à cheval envoyés à sa rencontre par le Duc, pour lui souhaiter la bienvenue et le conduire à la résidence, où la cour l'attendait.

A peine le P. Marc avait-il franchi le seuil de cette demeure princière que le Duc, n'écoutant que sa foi et sa reconnaissance, se prosterna devant lui et cherchait à lui baiser les pieds. Comme l'humble religieux, confus et peiné, repous-

sait ces hommages : «Père, dit le prince, laissez-moi faire, je ne suis pas digne de me tenir debout devant vous et je ne mérite pas le bonheur qui m'est accordé aujourd'hui de vous voir et de vous posséder».

Le Gardien et le Vicaire du couvent d'Innsbruck, présents à cette scène, n'en croyaient pas leurs yeux. Elle les laissa aussi édifiés de la piété du Duc, leur souverain, que pénétrés de respect pour ce confrère à qui l'on croyait pouvoir rendre de tels hommages.

Plusieurs miracles marquèrent ce passage à Innsbruck du serviteur de Dieu. A la cour même, il délivra la Princesse de Vaudemont d'une migraine tenace, qui la jetait dans l'hypocondrie et une tristesse voisine du désespoir.

Une autre dame qui venait d'être guérie, elle aussi, raconte comment le même jour, ayant auprès d'elle à table un jeune homme de quinze ans, muet de naissance, elle expérimenta sur lui la bénédiction du P. Marc, et le muet se mit à parler. Puis ce fut un lépreux, apporté d'un village voisin, guéri en présence des princes. Et encore un jeune diacre capucin, délivré de fièvres persistantes, au moment même où le thaumaturge pénétrait à l'infirmerie où on l'avait transporté.

Mais le premier favorisé fut le noble Duc lui-même, dont la foi et la piété s'étaient si généreusement démontrées dans l'accueil fait au serviteur de Dieu.

En traversant autrefois le pont de Philipsburg, il s'était, dans une chute, fracturé l'os de la jambe droite, ce qui l'avait rendu boiteux et lui faisait éprouver de vives douleurs. Plein de confiance en son pieux visiteur qui lui avait déjà obtenu une si grande grâce temporelle, il s'inclina sous sa bénédiction et se releva guéri et de sa douleur et de son infirmité.

Mais c'est surtout pour son âme que le Duc désirait les avis du P. Marc. Il les lui demanda souvent dans la suite, les estimant comme venant du ciel et les recevant avec les admirables dispositions que révèle cette lettre du 28 juillet 1680 :

«De près ou de loin, on ne peut être en rapport avec votre Paternité sans en recevoir de la consolation. C'est le sentiment que j'éprouve à lire ce que vous m'écrivez, que je ne dois point me tourmenter quand je me trouve à certains jours plus froid et plus lent dans le service de Dieu, mais qu'il faut au contraire m'animer et prendre confiance dans Sa miséricorde. J'en expérimente chaque jour les effets, quand je considère qu'elle a voulu me conserver jusqu'à cette heure, et ne point me laisser me précipiter dans la mort, à un moment où j'avais tant à redouter de Sa justice».

C'est pour continuer à jouir des bienfaits de cette direction que le Duc écrivait encore au P. Côme, en janvier 1681, pour le prier de lui faire copier, des sermons que le P. Marc prêchait à Venise, les passages qu'il jugeait les plus capables de lui faire du bien. Il aurait moins à envier ainsi, disait-il, ceux qui auront le bonheur d'entendre le vénéré prédicateur.

Mais là ne se bornait pas l'action du sage directeur. Le Prince, associé par l'Empereur aux soucis du gouvernement, voulut en conférer plusieurs fois avec le P. Marc, et s'instruire auprès de lui de la manière dont il devait servir et l'Eglise et l'Empire. C'était la première fois que le serviteur de Dieu entra dans le conseil des Rois. Il n'en sortira plus désormais et ce sera, entre les puissants de ce monde, une sorte d'émulation pour l'avoir auprès d'eux et lui demander ses lumières.

A partir de cette visite, se nouèrent entre le Duc et le pauvre *Frate* des relations dont il est difficile de décrire la nature et l'intimité. Les distances si jalousement gardées dans une société encore toute imprégnée des traditions féodales avaient disparu, la grandeur s'auréolait d'humilité et de bienveillance, et le Prince s'inclinait jusqu'à terminer ses lettres au P. Marc par cette formule affectueuse : «*Il suo fratello Carlo*. - Voire petit frère Charles».

Le peuple, à l'exemple de ses chefs, eût voulu trouver auprès du vénérable religieux, non seulement les miracles et les faveurs temporelles, mais aussi des lumières et des conseils, et il souhaitait ardemment d'entendre ses exhortations. Mais le P. Marc ne parlait pas allemand. A défaut des instances populaires, appuyées par les souverains, son zèle et sa condescendante charité eussent cherché à surmonter l'obstacle. Il consentit donc à monter en chaire, lut tant bien que mal dans la langue du pays l'acte de contrition et ajouta ces paroles : «*Ich Kann nicht deutsch*. Je ne sais pas l'allemand».

Cela fait, il adressa à Dieu cette belle prière : «Esprit-Saint, qui êtes Dieu, je Vous en supplie, avec une vraie et fidèle confiance, faites pénétrer jusqu'au plus intime du cœur de ces fidèles ce que je vais leur dire dans une langue qu'ils ne connaissent pas. Accordez à tous sans exception la grâce d'un repentir sincère et le ferme propos de ne plus pécher».

L'effet montra que cette prière était allée au cœur de Dieu.

Pendant une demi-heure, avec un feu et une animation extraordinaires, le vénérable Père développa son sujet. Tout parlait en lui, les yeux, le geste, le ton de la voix. La seule vue de sa personne suffisait à donner une merveilleuse efficacité à un discours que l'on ne pouvait comprendre, et l'auditoire demeura aussi fortement impressionné que si le prédicateur eût parlé sa langue. Le P. Marc prêcha ainsi pendant trois jours et porta même sa parole apostolique à la paroisse voisine de Wiltau, que desservaient les Pères Prémontrés.

Le Duc et la Duchesse assistèrent à chacune de ses instructions et le peuple les vit avec édification s'agenouiller à la table sainte et recevoir la sainte communion de la main de celui qui venait de les évangéliser.

Le lendemain, pour prolonger le bonheur qu'ils éprouvaient à se trouver en la compagnie de l'homme de Dieu, ils vinrent s'asseoir à la table du couvent et partager le repas de la communauté. Sans que le Père s'en aperçut, ils emportèrent comme autant de reliques quelques morceaux de pain qu'il avait laissés et l'écuelle dont il s'était servi.

Cette présence du P. Marc à Innsbruck produisit de grands fruits dans les âmes et amena en particulier la conversion d'une dame calviniste de haut rang, Catherine Riswarmin. Faisant réflexion que seule la vraie religion peut produire des miracles comme ceux qu'elle voyait, elle se fit instruire par un confrère du P. Marc, le P. Bède, et fut baptisée au beau jour de l'Immaculée Conception.

Aussi le pieux gouverneur aurait-il voulu retarder le départ de l'homme de Dieu, que l'obéissance appelait à Munich. Du moins voulut-il, avec la Duchesse, l'accompagner jusqu'aux frontières de ses États, s'agenouillant devant lui avant de le quitter, pour recevoir sa bénédiction.

Après le cortège princier, ce fut le cortège populaire des foules qui accouraient de toute part et se succédaient les unes aux autres, échelonnées sur le chemin. «Nous n'avions jamais moins de deux cents personnes autour de nous, dit le P. Côme, qui était dans ce voyage le compagnon du P. Marc. A notre entrée dans les villages, les cloches sonnaient à toute volée, et le clergé, croix et bannière en tête, venait à la rencontre du Père, le conduisait en procession à l'église, où, après une exhortation, il bénissait le peuple».



C'est de la sorte que d'étape en étape, nous arrivâmes aux portes de Munich, le 23 avril 1680.

Il y avait trois ans que le duc Maximilien-Philippe désirait posséder cet apôtre des temps nouveaux pour évangéliser ses Etats. Il gouvernait alors la Bavière, en qualité de Régent, l'électeur Maximilien-Emmanuel, son neveu, n'ayant pas encore atteint l'âge de sa majorité. Profondément attaché à la foi catholique et d'une piété rare, il donnait, ainsi que la Duchesse sa femme, au peuple bavarois, l'exemple de toutes les vertus.

Les grandes espérances qu'il avait fondées sur la venue de l'homme de Dieu en Bavière ne furent pas déçues : leur réalisation dépassa même de beaucoup ce qu'il avait rêvé. Prévenue des merveilles opérées à Inspruck, la ville de Munich changea d'aspect à l'arrivée du P. Marc. Suspendant leur vie ordinaire, tous, grands et petits, nobles, bourgeois et plébéiens, oublièrent toute affaire pour s'attacher aux pas du vénérable religieux et pour entendre sa prédication.

Là encore l'esprit de Dieu suppléa merveilleusement au défaut de connaissance de la langue du pays, et jamais les plus beaux discours des maîtres de l'éloquence ne remuèrent plus profondément les cœurs, que les quelques paroles entrecoupées de gémissements et de prières, qui s'échappaient brûlantes des lèvres du serviteur de Dieu.

Maximilien-Philippe, la Duchesse, le jeune Électeur et le Prince Evêque de Frising, son oncle, brillèrent chaque jour au premier rang des auditeurs, et la cour entière les suivit.

Un Père Capucin du couvent de Munich rendait compte en ces termes à un de ses confrères du séjour du P. Marc en cette ville :

«Le P. Marc, arrivé le 23 mai, est demeuré ici onze jours et a fait l'admiration de tous. Par sa bénédiction, nous avons vu constamment des miracles nombreux, patents, prouvés par les constatations des témoins oculaires.

«Durant ces dix jours, notre église fut remplie d'une foule immense et le couvent lui-même assailli de visiteurs. Le bon Père aurait été sûrement étouffé par la multitude, si des soldats n'avaient été envoyés pour maintenir l'ordre dans l'église. De nobles et grands personnages de la ville et de la cour venaient dès cinq heures du matin, attendaient la bénédiction deux heures et plus. Il y avait tant de confessions et de communions que nous n'en avons pas vu davantage lors du grand jubilé. Les Pères de la Compagnie de Jésus avouent n'avoir eu, en aucune circonstance, à supporter de telles fatigues. Le Sérénissime Duc Maximilien, avec la Duchesse, ont communie deux fois de la main du P. Marc : notre Sérénissime Électeur une fois, et tous les grands de la cour ont suivi leur exemple. Chacun s'estimait heureux de voir le serviteur de Dieu, de lui baiser la main, de toucher son vêtement. Deux fois il a fallu renouveler son manteau, qu'on taillait pour faire des reliques.

On nous a apporté après son départ cent cinquante béquilles, quatre-vingts bâtons et divers autres ex-voto de guérisons obtenues. Mais ce qui est plus merveilleux que tout cela, c'est le miracle de l'humilité, de la pauvreté, de la pénitence de notre pieux confrère» (Arch. Conv. Bezaviensis, *Analecta Ord. Min. Cap.*)

Des miracles attribués au P. Marc, le Sérénissime Électeur ordonna de faire un recueil, qui fut publié en allemand, puis traduit en italien. L'opuscule n'énumérait pas moins de cent dix-sept grâces ou faveurs obtenues.

«A peine le vénérable Père était-il arrivé au couvent, écrit de son côté un chanoine, que la renommée de sa vertu se répandit de toute part, si bien que le lendemain, une foule énorme venait réclamer sa bénédiction et obtenait déjà des miracles. Il était honoré de tous et toutes les communautés de religieux voulurent l'avoir pour lui faire bénir leurs malades. Il célébra la messe une fois chez les Théatins, une autre fois chez nous, à Saint-Pierre, et à la chapelle de la cour. Les autres jours, il la disait à son couvent, en présence d'une telle foule qu'il fallait quatre Pères et huit soldats, avec leur chef, pour maintenir l'ordre».

La déposition du pieux chanoine, comme celle du Capucin, ajoute une note qui est plus glorieuse au P. Marc que le récit de tous ses triomphes. «S'il n'y avait pas eu sur son passage d'autres bienfaits répandus, il faudrait encore publier à haute voix toutes les confessions générales que ses exhortations ont préparées et qui ont purifié tant de consciences...»

«Il est parti le 3 juin, à minuit, accompagné entre autres par le Duc et la Duchesse, qui le vénèrent comme un père» (Rupertus Wandereider canonicus. ad P. Guard. Cappuc. August).

«Il vint à notre Collège pour bénir nos malades, écrit de son côté un Père Jésuite, et fit à nos Pères assemblés une exhortation sur la perfection religieuse. Il prêche en italien et fait pleurer même ceux qui ne comprennent pas ses paroles».

Le vénérable religieux ajoute d'autres détails et raconte en particulier une extase du P. Marc, au couvent des Capucins, à laquelle aurait assisté le Sérénissime Électeur lui-même. Les autres relations cependant ne disent rien de ce fait.

Nous avons encore, sur le séjour à Munich du serviteur de Dieu, deux autres écrits, l'un d'un Père Jésuite, professeur au collège, qui atteste que l'un de ses élèves, Thomas Morz, qui était muet et ne se confessait que par signes, recouvra la parole par la bénédiction du P. Marc et se confessa ensuite comme tout le monde. Le second récit est encore d'un chanoine, qui rapporte des miracles, et entre autres la guérison à distance de la sœur de la Comtesse de Montfort, malade à Metz, dont l'état, d'après les dernières nouvelles, était désespéré. «Votre sœur est guérie à cette heure», assura le P. Marc à la Comtesse, qui n'osait pas y croire. Mais le courrier vint bientôt lui confirmer cette heureuse nouvelle.

«Pour tout l'or du monde, ajoutait le chanoine, je ne voudrais avoir manqué de voir cet homme de Dieu. Personne ne se retire d'après de lui sans se sentir meilleur».

On cite encore un miracle opéré à la cour même. Un homme de la basse domesticité avait un fils muet qu'il n'osait pas amener au P. Marc. Ce fut le Prince lui-même qui le présenta. «Mais non, répondit le Père, il n'est pas muet, interrogez-le». Et l'enfant interrogé commença aussitôt à parler.

Les hérétiques étaient plongés dans la stupeur. Un Prince de l'Empire, au témoignage du Comte de Nogarola, ne pouvait croire à tant de miracles. «Je l'exhortai à aller s'en assurer par lui-même, rapporte le Comte. Il y alla pour y trouver des motifs de raillerie. Mais il fut vite convaincu et ne parla plus désormais du thaumaturge qu'avec une extrême révérence».

Les démons eux-mêmes manifestaient leur colère et leur haine et, par la bouche des possédés, invectivaient contre l'homme de Dieu qu'ils appelaient un «voleur d'âmes».

Par dévotion au P. Marc, le Régent avec sa famille vint trois fois au couvent des Capucins partager avec lui le repas de la communauté. Dieu récompensa sa foi par une nouvelle grâce.

Avant son départ, le P. Marc lui annonça la prochaine naissance d'un héritier, que l'on désirait ardemment et qui vint bientôt, en effet, réjouir l'auguste foyer.

Mais l'heure était venue pour l'homme de Dieu de prendre congé de ses illustres hôtes. Le peuple tout entier se trouva sur la route pour recevoir encore sa bénédiction et la cour ne se sépara de lui qu'au village de Saverland, à deux heures de Munich.

Pendant son séjour, le Duc Maximilien-Philippe avait fait acheter à un certain Ogger, marchand de Munich, un baril d'huile de 189 livres. La moitié avait été destinée à la cuisine, mais l'autre moitié avait été bénite par le Père et placée en lieu sûr.

Dieu, qui voulait glorifier son serviteur, pour que rien ne manquât à son renom de thaumaturge, accomplit par cette huile un miracle d'un nouveau genre.

Jusqu'au printemps suivant, affirme l'intendant, on n'avait pas touché au baril.

Il demeurait donc toujours à demi vide, les 95 premières livres ayant été déjà consommées. Or, le 13 mars, le Duc commanda de distribuer le contenu dans de petits vases plus commodes pour l'usage.

Mais le baril, à l'étonnement de tous, fut trouvé rempli à nouveau, et au lieu des 96 livres qui avaient été mesurées, on compta exactement 187 livres. Malgré les dépenses de la cuisine, l'huile primitivement achetée n'avait diminué en rien : la bénédiction du P. Marc l'avait miraculeusement multipliée. Le fait est attesté avec serment par les quatre officiers proposés à la garde des aliments, et par l'infirmier du couvent des Capucins.

Une surprise attendait le pieux voyageur quand il arriva à Inspruck. Le Duc de Lorraine et la reine Éléonore avaient fait part à l'Empereur des grandes choses qu'il avait opérées pendant son court séjour au Tyrol. Il n'en fallait pas tant pour éveiller chez le pieux monarque le désir de conférer avec cet homme de Dieu et de lui demander, lui aussi, dans les graves circonstances où il se trouvait, une bénédiction qu'on lui disait être si efficace.

Sans plus attendre, il écrivit directement au Pape pour lui exposer son désir.

Innocent XI était instruit déjà par le baron Scarlatti, chargé d'affaires de la Bavière à Rome, du prodigieux succès de la mission du P. Marc à Munich. Aussi accéda-t-il avec bonheur au désir de l'Empereur.

Le courrier porteur de l'obédience était parti et on l'attendait à Inspruck, quand le Capucin déjà célèbre y arriva, de retour de Bavière. On révéla aussitôt à ce dernier l'innocente conjuration ourdie contre son repos et comment il devait s'attendre à prendre bientôt le chemin de Vienne. Cette nouvelle, qui eut comblé les vœux d'un ambitieux, le jeta dans une grande terreur. Son horreur du monde, son éloignement de toutes les grandeurs d'ici-bas, son amour de la solitude et de la vie cachée se réveillaient en son âme avec une force singulière et semblaient dresser devant le projet dont on l'entretenait une barrière insurmontable.

L'obéissance seule aurait raison de ses répugnances. Or, elle n'avait point parlé, et les ordres qu'il avait le rappelaient en Italie. Avec le secret espoir qu'il allait ainsi faire échouer le projet dont il s'alarmait, il se hâta de partir et de gagner le couvent où il espérait se reposer.

Vaine tentative ! Les courriers du Duc de Lorraine eurent vile fait de le rejoindre à la frontière, porteurs d'un ordre du Père Provincial de Venise, qui enjoignait au P. Marc d'attendre au couvent d'Arco l'obédience du Souverain Pontife.

Cette obédience ne tarda pas à arriver à son tour, et, dès le lendemain, le voyageur reprenait la route d'Inspruck.

Ces allées et venues commencèrent à le mettre en rapport avec les princes et les personnages importants, séculiers et ecclésiastiques, qui se trouvaient sur son chemin. La vénération de tous allait croissant à son égard et c'était parmi eux une sorte d'émulation à qui réussirait à le saisir au passage et à l'attirer à lui.

Max-Gandolfe, Comte de Khenenburg et Prince-Evêque de Salzbourg, commence cette série de solliciteurs qui va devenir interminable. Dès qu'il apprend que le P. Marc doit se rendre prochainement à Linz, résidence de l'Empereur, il lui écrit et l'invite dans les termes les plus pressants à prendre comme la plus courte la voie de Salzbourg. Le Père Gardien d'Inspruck est chargé à son tour de plaider cette cause et de faire adopter cet itinéraire. Par la lettre de remerciement au Secrétaire d'État qu'on lira plus loin, on verra que l'argument vainqueur auprès du P. Marc fut ici comme partout l'obéissance. Pour comprendre les ardents désirs du Prince-Evêque de posséder l'homme de Dieu, il faut savoir que l'une de ses proches parentes, la Comtesse de Kufstein, avait été guérie par lui, et qu'à la suite de ce prodige, la bénédiction avait été recommandée dans tout le diocèse par un acte épiscopal qui devenait la consécration officielle de cette pieuse pratique.

Dans une Ordonnance datée du 16 juillet, après avoir indiqué le jour de la cérémonie, le Prince-Evêque prescrivait à ses Curés et Doyens comme une sorte de cérémonial, dont ils devaient user pour disposer les fidèles à recevoir dignement une grâce de cette sorte.

Du haut de la chaire, dans une série de courtes instructions, ils avaient à expliquer à leurs ouailles la signification et l'importance de cette bénédiction extraordinaire et les sentiments de regrets du péché et de confiance en Dieu qu'elle exigeait pour être reçue avec fruit.

À l'heure dite, le P. Marc, prévenu, appelait sur tout ce diocèse et sur son Pasteur les grâces et les bénédictions d'en-haut. C'était comme une mission en raccourci, clôturée par une confession et une communion ferventes et ravivant dans chaque paroisse l'esprit de foi et la piété.

Plusieurs Évêques d'Allemagne adoptèrent dans la suite pour leur diocèse ce même mode de procéder, et la bénédiction donnée dans ces conditions devint ainsi comme le prolongement et l'extension prodigieuse de l'apostolat du P. Marc.

Mais là ne s'arrêta pas le zèle du Prélat. Pressentant qu'un jour les miracles opérés par la bénédiction pourraient fournir matière à un procès canonique de béatification, il comprit la nécessité de les recueillir avec soin et de ne pas tarder à les entourer de toutes les garanties qui en démontreraient la vérité.

Les princes séculiers firent de leur côté les mêmes investigations. Ces actes conservés dans les archives forment d'innombrables volumes que nous avons eus sous les yeux et qui renferment le récit de centaines de miracles d'une incontestable authenticité.

En adressant à ses Doyens l'Ordonnance au sujet de la bénédiction, le Prince-Evêque de Salzbourg y avait joint un important envoi de gravures et de brochures, dont les prêtres du décanat devaient faire la distribution aux fidèles.

Ces gravures représentaient le P. Marc et quelques-uns de ses miracles, et dans les brochures se trouvait le texte de la bénédiction, suivi de commentaires explicatifs.

Multipliés à l'infini, ces portraits, faits à l'insu du serviteur de Dieu, contribuèrent grandement à populariser sa douce et vénérable figure.

Il était donc connu et déjà célèbre à Salzbourg quand il y arriva, le 26 août. Aussi la population tout entière était debout pour le recevoir. La ville fourmillait d'étrangers accourus de tous les environs. Le Prince-Evêque entouré de son Chapitre attendait à la Porte des Meuniers (Mullner Thor). Dès qu'il eut aperçu l'humble religieux, il vint droit à lui, se jeta dans ses bras et le pressa sur son cœur, comme il l'eût fait pour le plus intime de ses amis.

Après quoi, le cortège s'ouvrant un passage à travers la foule, se dirigea en procession vers le couvent des Capucins, où devaient descendre le P. Marc et son compagnon.

Sans songer aux fatigues du voyage, l'instant d'après, l'apôtre était à l'œuvre, prêchant, bénissant, semant autour de lui de nouveaux bienfaits.

En plus de la bénédiction qu'ils venaient de recevoir, les fidèles, dans leur pieuse avidité, la réclamaient encore pour le pain, l'huile et le sel qu'ils avaient apportés.

Ces objets bénits conservés dans les familles, à l'égal de reliques, servirent plus d'une fois de remèdes et opérèrent des prodiges. Il y eut des résultats plus appréciables que le Prince-Evêque exposait en ces termes au Cardinal Cibo, secrétaire d'État, qui devait les communiquer à Sa Sainteté.

«Par sa vie exemplaire, non moins que par ses ferventes prières, prédications, exhortations et autres œuvres merveilleuses, le P. Marc a fait en ces régions un bien spirituel immense. Des hérétiques ont été convertis à notre sainte religion, les pécheurs les plus endurcis amenés à la pénitence, les cœurs les plus froids enflammés de l'amour de Dieu : il a répandu partout les semences les plus précieuses de véritable piété chrétienne. Aussi, si d'autres princes se réjouissent de l'avoir vu dans leurs États, j'ai quant à moi de toutes particulières actions de grâces à rendre à Votre Eminence qui, pour le bien de mes sujets, a bien voulu envoyer à ma métropole ce grand serviteur de Dieu».

Le Prélat demandait pour le reste du voyage que le Père ne fût pas tenu de marcher à pied, mais qu'on lui envoyât les dépenses nécessaires, pour qu'il pût user des voitures et carrosses, car les chemins étaient bien mauvais et il importait de ménager les forces du voyageur, non pas tant pour lui-même que pour les âmes, vers qui il était envoyé et à qui il procurait tant de biens spirituels.

La réponse du Procureur Général fut digne d'un vrai représentant de saint François, jaloux de conserver la pureté de la Règle : «Le Père peut faire usage de cette dispense, que la Règle elle-même lui accorde en cas de nécessité, mais il craindra, sans doute, par cette manière de voyager, de mettre obstacle aux fruits spirituels qu'il peut produire et à l'édification du peuple. Les supérieurs estiment donc plus sage de le laisser voyager selon l'usage de l'Ordre» (27 sept. 1680. Archives de l'Ordre).

C'était bien interpréter les désirs et les sentiments du fervent religieux. Plus tard, cependant, sa santé s'étant affaiblie et ses voyages devant se multiplier, il dut se relâcher de cette rigueur et user des dispenses que les supérieurs, à la demande des prélats et des princes, joignaient toujours aux lettres d'obédience, non plus comme une permission ou une tolérance, mais comme un ordre formel. Il ne fallait rien moins, en effet, pour que le serviteur de Dieu consentît à en user.

Le séjour à Salzbourg se prolongea au delà de toute prévision, à cause de la peste qui venait d'éclater et de la quarantaine que durent subir à leur départ les deux voyageurs.

Cette peste n'était qu'un commencement des calamités qui allaient pleuvoir sur le monde chrétien, en punition de ses péchés. L'homme de Dieu l'annonçait clairement, et son dernier sermon avant de quitter Munich avait été pour en menacer le peuple, faisant de plus allusion à l'invasion des Turcs, que personne ne prévoyait encore. «Un autre fléau plus grand que la peste fondra sur l'Allemagne, avait-il dit dans un élan prophétique. Ah ! revenez à Dieu, apaisez Son courroux !»

A la comtesse de Kuhn qui lui faisait part de ses craintes au sujet de Passau, menacé par la contagion, il donnait cette réponse : «Passau sera préservée de la peste, mais Dieu la visitera par une autre calamité, car les désordres du peuple provoquent grandement Son courroux, et il importe de l'apaiser par les prières et les bonnes œuvres». La ville ne connut pas cependant les horreurs de la guerre, et, en dehors de la contagion, on ne voyait point quel genre de fléau pouvait fondre sur elle. Le serviteur de Dieu avait été bon prophète pourtant, car l'année suivante un incendie détruisit presque en entier la malheureuse cité.

Si le pieux voyageur se donnait à tous, multipliant ses fatigues et pour le peuple et pour les grands, il avait une prédication spéciale pour les âmes consacrées à Dieu, à qui il demandait en échange de ses bénédictions les secours de prières et de pénitences, dont il savait le mérite devant Dieu.

A la demande de l'archevêque et en sa compagnie, il se rendit un matin au Nomberg, antique et célèbre monastère de Bénédictines. La chronique de l'Abbaye nous a conservé les moindres particularités de cette visite qui fit époque et laissa un inoubliable souvenir.

Il y est raconté que les moniales ne purent retenir leurs larmes à la vue de l'angélique piété avec laquelle cet homme tout pénétré de l'esprit de Dieu célébra la sainte messe. On eût dit un séraphin à l'autel. Leur vénération s'accrut, lorsque, après avoir reçu la bénédiction, une des sœurs se trouva subitement guérie d'une longue et pénible infirmité.

Une chose surprit et étonna ces vraies filles de saint Benoît, fidèles observatrices, comme leur Père, des saintes règles liturgiques, c'est que le P. Marc refusa le surplis et l'étole, que l'aumônier lui tendait pour la bénédiction et qu'il la

donna simplement revêtu de son habit religieux. Il avait ses raisons pour cela, voulant expressément que cette bénédiction gardât son caractère extra-liturgique et qu'elle n'eût rien d'officiel. Les religieuses remarquèrent surtout avec grande édification que, le soir de son arrivée, le P. Marc ne prit pour sa collation que de l'eau et du pain saupoudré de cendres. Elles conservèrent comme une relique l'écuelle qui avait été déposée devant lui. Deux cantiques spirituels, paroles et musique, demeurèrent dans leurs archives, comme souvenir de cette visite, l'un célébrant les vertus et les miracles du serviteur de Dieu, l'autre paraphrasant son acte de contrition.

Les Capucines, que le Père honora également de sa présence, conservent comme un trésor son portrait à l'huile. Cette toile plus que médiocre fut seule respectée par les flammes lors de l'incendie qui, en 1818, réduisit en cendres leur petit couvent de Notre-Dame de Lorette. On regarda cette préservation comme miraculeuse.

Les deux sermons prêchés à la cathédrale furent immédiatement traduits en allemand par ordre du Prince-Evêque. Ils sont connus sous le titre d'Exhortations. Le premier, qui traite de la grâce et de son prix infini, a pour titre : *Joyau spirituel de la Grâce divine*. Le second expose les motifs de la contrition.

Le bienfait qui mit le sceau aux prodiges de cette courte station fut la guérison et la conversion d'un jeune peintre luthérien, qui se trouvait alors fortuitement et bien malgré lui retenu à Salzbourg par la quarantaine imposée à ceux qui arrivaient d'Italie.

Dans une lettre adressée au Gardien des Capucins, l'heureux converti raconte ainsi la grâce dont il fut favorisé : «Je suis né et j'ai été élevé, dit-il, dans la foi luthérienne. La bénédiction du P. Marc que je reçus rendit la vie et le mouvement à mon pied desséché. Reconnaisant de ce bienfait, je commençai à fréquenter le P. Fortuné, au couvent des Capucins, et lui demandai de m'instruire de la foi catholique. Mais bientôt, inconstant d'esprit, je cherchai tous les moyens de prendre congé de ce Père, et, oubliant mes bons propos, je voulus retourner dans mon pays, en Saxe. Et voici que le 23 janvier 1681, j'eus un songe dans lequel il me semblait voir le P. Fortuné célébrer la messe. De l'hostie qu'il élevait, une vive lumière s'échappa soudain, tandis qu'un ange m'apparaissait pour me dire : «*Ecce tu vides lumen verum*. Ce que tu vois est la vraie-lumière». Me réveillant tout tremblant, je me rendis aussitôt auprès du bon religieux, bien décidé à me convertir. Le 8 février suivant, j'avais le bonheur de recevoir la sainte communion».

Les adieux que se firent le Prince-Evêque et le pauvre Capucin furent on ne peut plus touchants et édifiants.

Le Prélat était tombé à genoux, remerciant et demandant une dernière bénédiction. Le P. Marc prosterné à son tour protestait qu'il ne lui appartenait pas de bénir un Évêque. L'obéissance l'y força, mais il ne consentit à bénir qu'à la condition d'être béni à son tour. La scène arracha des larmes à tous les assistants.

La popularité a bien des manières de se traduire. Mais Salzbourg, pour témoigner son admiration à l'égard du vénérable apôtre, qui venait d'opérer tant de merveilles en sa faveur, lui a élevé un monument unique.

Dans l'immense boule de métal qui surmonte la flèche de l'église de Nonnemberg, on a renfermé l'image, la biographie et le texte de la bénédiction du P. Marc (discours du Docteur Bugatto au Congrès eucharistique de Vienne, en 1912). De ce sommet qui semble vouloir porter son nom jusqu'aux nues, le serviteur de Dieu continue de bénir, à travers les siècles, cette population qui fut si docile à sa voix.

Partis de Salzbourg après leur quarantaine, les deux voyageurs arrivaient le lendemain à Branau, où ils s'embarquaient sur l'Inn, pour se rendre à Passau, et, de là, par le Danube, à Linz, où les attendait l'Empereur.

## CHAPITRE VII : A LA COUR IMPÉRIALE. (1680).

L'Empereur était absent, lorsque le P. Marc et son compagnon, en très humble équipage, débarquèrent à Linz, où la cour faisait sa résidence d'été. En attendant son retour, le P. Marc alla présenter ses devoirs à l'Impératrice douairière, Éléonore de Gonzague, qui séjournait dans une campagne voisine.

Heureuse d'avoir les prémices de la visite de ce vénérable compatriote, car Mantoue, où ont régné les Gonzague, est sur les confins de la Vénétie, la princesse l'accueillit avec les démonstrations du plus profond respect et se recommanda instamment à ses prières. Ce n'était pas sans besoin, car, depuis la mort de l'Empereur, son auguste époux, elle avait peine à se résigner à n'être plus qu'une grandeur déchue, et ne voyait pas sans quelque amertume en d'autres mains le crédit dont elle avait joui au temps de sa splendeur passée. Pour essayer de ressaisir un peu de cette influence et se donner l'illusion d'avoir encore une cour, elle employait des moyens que le Nonce de Vienne désapprouvait et voulait faire cesser. Le prestige que sut conquérir le P. Marc lui permit plus tard, par commission du prélat, de s'employer à cette œuvre et de la mener à bonne fin.

A part cette faiblesse, la princesse faisait honneur au nom illustre des Gonzague qu'elle portait.

Avant d'introduire le P. Marc auprès de l'Empereur Léopold et de décrire leur première entrevue, nous croyons utile d'esquisser en quelques traits le portrait du monarque devant lequel allait paraître l'humble religieux.

**Léopold, second fils de l'Empereur Ferdinand III, n'avait, pas semblé d'abord destiné à monter sur le trône. Ses goûts, son caractère paisible, sa tendre piété l'inclinaient plutôt vers la carrière ecclésiastique, et déjà, on se plaisait à voir en lui un futur prince de l'Église, continuant la tradition des grands cardinaux de sa famille.**

La mort prématurée de son frère aîné en décida autrement, et c'est en tremblant, qu'à peine âgé de dix-huit ans, le jeune archiduc ceignait la couronne impériale.

Pour apprécier son long règne et son action politique, nous ne nous laisserons point impressionner par les jugements **des protestants, qui, en raison même de leur partialité, sont accueillis avec tant de faveur dans les milieux où l'histoire n'est plus, selon le mot de De Maistre, qu'une conspiration contre la vérité.** Nous espérons même que la simple exposition des faits que la vie du P. Marc nous oblige à relater et qui appartiennent à l'histoire, jettera un plus grand jour sur les actes de cet Empereur si diversement jugé, et permettra sur plus d'un point de rétablir la vérité.

Léopold ne fut pas l'esprit étroit que quelques-uns se plaisent à critiquer, le dévot et le mystique, dont la religion oblitérait l'intelligence et paralysait la volonté, au point d'en faire un fanatique aveugle, un politique impuissant, et, dans les mains des moines, seuls admis à ses conseils, un tyran odieux à tous ses sujets.

Il nous faudra au contraire reconnaître que tout ce qu'il y a de bon dans ce prince est dû à l'influence de ces moines, et, tout d'abord aux Jésuites, qui furent ses premiers éducateurs et qui firent de lui l'un des hommes les plus cultivés et les plus instruits de son temps.

Il portait sur le trône cependant une piété qu'on n'y trouve point d'ordinaire, mais loin d'y être déplacée, elle y réglait admirablement toutes choses et donnait à sa vie un ordre, une harmonie, une dignité qui commandait le respect.

Pieux comme un ange et austère comme un anachorète, il dominait par là tous les grands de l'Empire et se conciliait la vénération de la foule. D'autant plus qu'à ces mœurs sévères s'alliait une charité sans bornes, une prodigalité dans les aumônes et un amour des pauvres qui sembla exagéré à certains courtisans. C'était le seul point sur lequel ce monarque très méticuleux, en fait d'étiquette, se relâchait de sa sévérité. Les pharisiens de la cour l'en blâmaient, et, comme si, par ses aumônes, il eût dilapidé le trésor public, ils lui en faisaient un crime. Il connut ces critiques et se contenta de répondre : « Si au lieu de secourir les malheureux, j'employais cet argent à mener une vie dissipée et à entretenir des courtisanes, qui songerait à me blâmer ? »

Il fut doué, en même temps, de patience, de sagesse, de longanimité, vertus précieuses pour ceux qui doivent gouverner, mais qui peuvent si facilement dégénérer en apathie et en négligence.

Ajoutons qu'il possédait de la véritable vertu la marque inimitable, bien difficile à trouver sur les trônes, l'humilité. Nous le verrons acceptant les remontrances que lui prodigue, sans égard pour sa dignité impériale, un pauvre capucin, l'en remerciant avec effusion, et confessant devant lui ses torts, ses péchés d'omission comme il disait, et il n'en commettait point d'autres : en gémissant dans le secret et se bornant, pour se disculper, à alléguer les difficultés de son rôle, **la tyrannie des circonstances, la pénurie des hommes sur qui il aurait pu s'appuyer :**

Et c'est ici que se montre la complexité de ce caractère, où il semble y avoir deux hommes totalement différents : l'homme privé, inattaquable, humble, chaste, saint à canoniser, si l'on veut, et, à côté, l'homme public, le monarque, avec des lacunes immenses, inexplicables en apparence, que son histoire, désormais confondue avec celle du P. Marc, nous révélera à chaque instant. Enigme singulière qu'il est intéressant d'étudier.

Du souverain, on peut dire qu'il n'eut guère que le don de la représentation. Soucieux avant tout de son prestige, drapé dans sa grandeur, pour laquelle il avait lui-même un respect religieux, il semblait considérer comme son premier devoir celui d'impressionner le peuple par sa majesté et la pompe de son apparat, de se faire révéler et presque adorer comme un représentant et un légat de Dieu.

Pénétré de cette importance de son rôle, il eût cru déchoir en se mêlant activement aux affaires de son Empire. Pour la sauvegarde de son autorité suprême, il croyait nécessaire de ne l'exercer que de loin et de façon en quelque sorte insensible, confiant, comme les anciens rois fainéants de France, toute l'administration à des ministres et des serviteurs, qui souvent le trahissaient.

Peut-être est-ce un défaut de la royauté absolue, que ses détracteurs sont loin de soupçonner, que l'autorité, quand son détenteur n'est pas un tyran ou un fou, ose à peine s'y exercer et demeure cachée, comme en réserve, pour ne point se compromettre, s'user et se renverser elle-même.

Il est en tout cas très remarquable que Léopold, si jaloux quand il s'agissait des honneurs qui lui étaient dus, effaçait absolument sa personnalité quand il fallait agir.

En face des abus qu'il constatait et dont il était victime non moins que son peuple, on retrouvait en lui l'homme patient, bienveillant, magnanime, qui fermait les yeux et pardonnait.

Mais de cette **inaction, qui amenait des désastres et allait causer la perte de l'Empire**, il est permis de chercher d'autres causes.

Il était dans sa nature d'être d'abord timoré à l'excès et presque scrupuleux, redoutant les responsabilités, craignant de n'avoir jamais assez examiné les questions et les projets, ne voyant que le côté défectueux de chaque solution, revenant toujours sur les décisions prises, perplexe, hésitant, ne sachant point se déterminer.

C'est dans ce défaut de son caractère, qui cadre avec ses autres dispositions générales et en particulier avec sa grande délicatesse de conscience, qu'il nous faut chercher, semble-t-il, plutôt que dans l'indolence et la paresse, la cause de ses indécisions et de son inaction, dont son pays eut si souvent à souffrir : car abandonnant les rênes du pouvoir, il les laissait à des mains mercenaires, aussi inhabiles que les siennes et beaucoup moins honnêtes. Son peuple le regardait, à cause de cela, comme le complice des crimes commis, l'auteur des ruines qui s'accumulaient. Ne le voyant jamais, n'entrant point en contact avec lui, il ne le considérait plus que comme un personnage d'apparat, inutile, présidant dans le calme imperturbable de son Olympe, à la désagrégation du monde.

Disons encore qu'en face de ses ennemis, qui surgissaient de partout, l'Empereur Léopold fut tout le contraire d'un héros. Dieu ne l'avait pas taillé en capitaine et ne l'avait pas armé pour la lutte.

De sa vocation première, il garda toujours, non seulement la piété, mais le caractère d'un prélat plus encore que d'un roi et surtout d'un conquérant, la timidité, l'amour de la tranquillité et de la paix, l'horreur de la guerre.

Empereur trop débonnaire, il n'eut ni la vaillance, ni la bravoure, ni aucune des qualités militaires, que demandait à ce moment la défense de son Empire. Il tint, en un mot, le sceptre et l'épée dans des mains trop débiles, et la couronne même sembla souvent trop lourde pour son front toujours incliné.

Ce fut là la source des grandes fautes de son règne. La suite des événements nous montrera que les mots d'incapacité, d'incurie, de lâcheté même seraient à peine exagérés pour qualifier sa conduite en face de ses nombreux ennemis : les Turcs qui menaçaient l'Autriche et le monde chrétien, les Hongrois toujours en révolte, **sans compter la France, la grande et puissante rivale**, et, dans l'intérieur même du pays et à la cour, les traîtres, les malversateurs, et la cohorte des politiques ambitieux, intrigants et malfaisants, qui furent la plaie de son règne et le scandale du peuple, et dont il n'eut jamais le courage ni de réprimer les excès, ni de châtier la conduite.

Devenu veuf à deux reprises, Léopold épousa en troisièmes noces Marie-Thérèse-Éléonore, fille aînée du Comte Palatin de Neubourg. Dans cette princesse, le Seigneur lui avait fait don d'un trésor sans prix.

Comme son impérial époux, Marie-Thérèse-Éléonore avait, dans sa première jeunesse, rêvé de se consacrer à Dieu. Déjà tout était prêt pour son entrée au Carmel, lorsque l'Empereur demanda sa main. Elle ne refusa pas, parce qu'on lui fit un devoir et une obligation de conscience d'accepter la couronne au lieu d'aller s'ensevelir dans la cellule des pauvres Carmélites : elle se laissa donc conduire, victime résignée, sur le théâtre brillant de la cour, pour y être donnée en spectacle au monde, à Dieu et à Ses anges. Car, au milieu des délices du palais, et auprès du plus pieux et du plus chaste des monarques, elle put, en liberté, vivre comme dans l'enceinte du cloître et pratiquer les vertus d'une moniale.

En elle, les sujets de l'Empire se plaisaient à dire qu'ils avaient retrouvé une sainte Elisabeth de Hongrie. Elle aimait à soigner les pauvres et à broder de ses mains des ornements d'église. Ses bracelets de pierreries dissimulaient de cruelles pointes de fer, et, obligée d'assister au théâtre, elle s'y occupait à lire des ouvrages de piété, quelle avait fait relier, pour n'être pas remarquée, dans la forme des livrets d'opéra.

Elle aussi s'était employée à réformer les mœurs de la cour, où l'impudence était portée à ses extrêmes limites. Mais la licence était telle que ses leçons ne furent pas comprises, son autorité y échoua et sa dignité courut même le risque d'être formellement méprisée. Témoin ce fait que le Nonce rapportait à Rome.

Ayant voulu un jour reprendre, dans ses propres salons, un scandale par trop flagrant, non seulement elle trouva de la résistance et ne réussit point, mais elle vit à la suite se dresser contre elle toute la cour, qui prenait ouvertement partie pour les délinquants, la taxant de sévérité outrée, de bigoterie et de tyrannie.

On conçoit combien, avec de tels sentiments, la famille impériale devait désirer la présence du P. Marc. Aussi, même avant de le voir, l'Empereur s'empressait de lui souhaiter la bienvenue.

«Ayant appris l'arrivée de Votre Paternité à Linz, lui écrivait-il de Gmunden, et n'ayant pas l'occasion de vous saluer en personne, j'ai voulu vous écrire ces lignes, en attendant que je puisse réaliser mon espérance de vous entretenir plus longuement de vive voix, car j'ai un grand désir de vous voir et une grande confiance que, par vos prières et par vos supplications, Dieu voudra bien me secourir au milieu de tant de nécessités et de conjonctures publiques. Je me recommande de cœur aux dévotes prières de Votre Paternité. - Léopold».

C'est la première d'une longue série de lettres qui, pendant vingt ans, vont se croiser à peu près sans interruption entre le plus grand des monarques du monde et le plus humble des capucins.

La date est remarquable : 8 septembre 1680. C'est donc sous les auspices de la Très Sainte Vierge que commence cette correspondance, au beau jour de la Nativité, qui sera aussi, trois ans plus tard, le jour des grandes prières préparant au Kahleberg la délivrance de Vienne.

L'Empereur, peu de jours après, arrivait à Linz et réclamait aussitôt l'homme de Dieu.

Du plus loin qu'il l'aperçut, il s'avança vers lui tête nue, et s'inclinant profondément, il le prit par la main et le fit asseoir à son côté, privilège inouï dont ne jouissaient ni les princes du Saint Empire, ni les ambassadeurs eux-mêmes. Cette dérogation à l'étiquette et aux usages de la cour fut d'autant plus remarquée que Léopold était sous ce rapport d'une rigidité et d'une exigence plutôt exagérées.

La scène qui se déroulait quelques instants après, dans les appartements de l'Impératrice, où se tenaient les deux enfants, eût bien plus surpris encore, s'ils en avaient été les témoins, les familiers du monarque.

«Je vous présente ma petite famille, dit l'Impératrice, en s'avançant vers le saint religieux modestement incliné, et je la recommande instamment aux prières de Votre Paternité». Puis désignant spécialement l'aîné, elle ajouta : «Nous tâcherons de faire de cet enfant un de vos plus fidèles serviteurs». La suite de cette histoire nous montrera que ce n'était pas une vaine formule, mais une réalité et presque une prophétie : l'Archiduc Charles, devenu roi des Romains, grâce au P. Marc, gardera jusqu'à la fin une docilité d'enfant à la direction de ce Père spirituel et aura pour lui la déférence d'un inférieur vis-à-vis de son maître.

Toute la famille impériale, d'ailleurs, lui donna l'exemple et demeura inviolablement attachée à l'humble religieux que la Providence lui envoyait si opportunément.

On avait entendu Léopold s'écrier un jour : «Oh ! que je suis à plaindre. Je n'ai personne à qui je puisse me confier !»

Dieu avait entendu ce cri de son âme, et il venait de trouver ce confident qu'il cherchait avec tant d'anxiété et qui allait lui donner, à l'heure la plus difficile de son règne, un si puissant appui.

Pendant quinze jours que dura le séjour du P. Marc à Linz, les conférences eurent lieu chaque matin et durèrent parfois plusieurs heures.

L'Empereur y trouvait tant de lumières et de consolations, qu'il eût voulu attacher pour toujours à sa personne celui qu'il appelait déjà son «Ange tutélaire», et l'instituer son confesseur ordinaire.

Il lui eût été bien facile d'en obtenir la licence, son crédit étant illimité en cour de Rome et auprès des supérieurs des Capucins, qui le savaient dévoué à leur Ordre d'une manière toute spéciale. Mais Léopold respecta les scrupules du P. Marc, qui opposait une vive résistance, ne voulant à aucun prix être arraché aux âmes et à la solitude de son couvent. Les terribles responsabilités de la charge qu'on lui offrait l'effrayaient par avance, et les honneurs qui s'y rattachaient lui étaient un motif de plus de la repousser, comme s'opposant directement à tous les attraits de son âme. Léopold n'insista pas, mais il se promit bien de faire de ce religieux si humble, si fervent, si divinement inspiré, non seulement le directeur de son âme, mais son conseiller dans toutes les affaires difficiles de l'Empire.

L'Empereur ne fut pas seul à profiter de la présence du P. Marc à Linz. L'homme de Dieu, suivant sa coutume, se prodigua à la cour et à la ville, prêchant, organisant des cérémonies, et soulevant les foules. Les souverains donnèrent l'exemple et vinrent, à l'église principale, communier de sa main. Le Comte Martinitz, chancelier de Bohême, ne cachait pas son étonnement de voir le bien immense qui s'était fait et un si grand changement opéré dans un milieu si peu favorable à l'esprit de piété et de pénitence. L'ambassadeur vénitien, Dominique Contarini, justement fier des œuvres de son saint compatriote, s'empressait de son côté d'en instruire le Sénat de la sérénissime République.



Le P. Marc, à son départ, pouvait donc se rendre le témoignage d'avoir bien travaillé pour la gloire du divin Maître : mais son œuvre principale, durant ce voyage, par les durables conséquences qu'elle entraînait après elle, fut celle qu'il avait accomplie à la cour.

Il pouvait en juger par cette lettre de l'Empereur, qu'il recevait, dès son retour, datée de Linz, en la fête du séraphique Père saint François, 1680. L'âme du Souverain commence à nous y apparaître avec une candeur que nous ne pouvons nous empêcher d'admirer.

«J'avoue que je me trouve tout triste depuis le départ de Votre Paternité et que j'aurais été heureux de jouir plus longtemps de son assistance, tant pour recevoir ses paternels et saints conseils que pour recourir dans toutes mes nécessités à ses ferventes prières.

«Soyez assuré que ce que vous m'avez dit à plusieurs reprises demeurera gravé dans mon esprit, et que, non seulement je corrigerai toutes mes fautes qui sont graves, car je suis un misérable pécheur : mais je m'appliquerai avec grande vigueur à accomplir mon office, et j'insisterai pour que la justice soit bien administrée et les délits châtiés. *Judicium durum his qui præsunt*. Le jugement sera sévère pour ceux qui commandent.

«Que je serais heureux si je pouvais ponctuellement observer les justes et prudentes règles que vous m'avez fixées ! Je reconnais trop que, bien que je sois exempt de péchés de commission, ceux d'omission me sont encore plus préjudiciables, puisque plus fréquentes en sont les occasions... Oh ! qu'il est difficile l'office d'un souverain ! Je ne puis tout faire, quand même je le voudrais. Je dois me servir de subalternes, et en eux, je ne trouve pas la sincérité et le désintéressement qu'ils devraient avoir... Je vous demeure très obligé pour tout ce que vous m'avez dit et pour le grand soin que vous avez eu de mon âme, dont le prix, après le sermon de Votre Paternité sur ce sujet, m'est resté gravé dans l'esprit plus que je ne saurais le dire».

«Combien est plus heureux, dira le monarque dans une autre lettre, le pauvre paysan avec sa légère responsabilité, que moi avec ma lourde charge ! Bien que je m'efforce de faire mon possible, il y a tellement de dangers et d'écueils sur ma route que je puis dire : *Angustiae sunt mihi undique*. Les angoisses m'environnent de toutes parts».

Toutes les lettres de l'Empereur sont ainsi émaillées de textes de l'Écriture, des Pères et des auteurs profanes, et on reconnaît là l'esprit cultivé de celui qui passait pour le premier humaniste de son temps. Mais on voit surtout une âme profondément religieuse et humble, qui connaît ses besoins et cherche du secours.

Le P. Côme, qui lui a envoyé l'opuscule du P. Marc sur le péché mortel, reçoit de lui cette édifiante réponse : «Je ne sais comment ou peut pécher encore, après avoir lu ces pages. On dirait qu'elles sont toutes écrites pour moi, pauvre pécheur».

Citons encore quelques passages de cette admirable correspondance qui se continue jusqu'à la fin sur ce ton d'intimité. Le P. Marc presse, exhorte en toute patience et respect, mais avec une fermeté qui paraît parfois importune, et le monarque répond toujours avec déférence et humilité, comme si le religieux qui lui écrit était son supérieur et son maître.

«Je dois faire mon *mea culpa* : j'ai un naturel un peu timide et irrésolu qui m'empêche de prendre aussi vite qu'il le faudrait de fortes résolutions (5 septembre 1682).

«Oh ! comme ce que vous me dites me console ! Je vois par là combien affectueusement vous m'aimez, et avec quelle sincérité vous me dites ce qui est pour le bien de mon âme (29 novembre 1682).

«J'ai peur du compte que j'aurai à rendre à Dieu. Avec quelle satisfaction j'échangerais ma place contre celle d'un humble religieux, voire même du plus pauvre hère qui existe ici-bas !» (9 janvier 1683).

Pour comprendre le prix de cette correspondance, il faut se rapporter à l'époque où elle fut échangée, et se rappeler ce qu'était alors l'Empereur, la Majesté de César, comme on l'appelait couramment, dont Léopold, nous l'avons dit, exagérât encore les honneurs et les attributions. Séparée non seulement du vulgaire, mais de la noblesse elle-même, entourée d'un prestige quasi-surhumain, un cérémonial méticuleux réglait ses moindres démarches. Même quand des privilégiés arrivaient jusqu'à elle, ce n'était qu'après une longue attente, en se soumettant aux plus fastidieuses formalités. Quant au peuple, il ne l'apercevait que rarement, de loin, dans l'appareil d'une pompe solennelle, qui la faisait paraître comme une divinité de l'Olympe. **S'il traitait le Pape comme son père, César se considérait comme le premier des autres souverains, qui n'étaient devant lui que des inférieurs et des feudataires.**

A ces monarques seuls, il écrivait de son auguste main ; tous les autres messages étaient envoyés par ses secrétaires ; quand il condescendait à apposer sa signature au bas d'un document, quand il daignait ajouter un mot ou deux de sa plume, la faveur était considérée comme des plus exceptionnelles.

Et voilà que cette Majesté inaccessible s'abaisse vers un pauvre capucin et supprime toute distance. Il le traite mieux qu'un souverain, mieux que l'un de ses égaux, et l'honneur de longues lettres entièrement autographes.

Le monde s'en étonne, et, avec les usages et la mentalité du temps, n'est pas loin de s'en scandaliser et de trouver que César déroge à son rang. Il en résulte un curieux incident, que nous révèle cette lettre du P. Marc.

«Quand Votre Majesté Impériale a daigné m'écrire, voyant que ses lettres étaient si sages, si prudentes, j'ai cru pouvoir les montrer à quelques rares personnes qui lui sont dévouées, dans le but d'obtenir quelque bien et de détruire des équivoques, ce qui est arrivé en effet. Auparavant, j'avais eu soin de bien examiner ces écrits, pour m'assurer que leur contenu n'avait rien que d'édifiant et digne d'être lu et vu par tout le monde. Ceux où il me paraissait y avoir quelque expression qu'il n'était pas bon de faire passer sous des yeux étrangers, je les gardais par devers moi. Désormais, pour les motifs que m'expose Votre Majesté Impériale, j'agirai avec une plus grande prudence et jamais personne ne verra ces lettres. Je remercie Votre Majesté Impériale de m'en avoir donné avis. Je vois bien qu'il ne suffit pas d'être simple comme la colombe, il faut encore être prudent comme le serpent» (Padoue, 21 mai 1683).

Ainsi donc, même pour gagner des partisans à César ou pour les lui attacher davantage, car le P. Marc n'avait jamais d'autre intention, il lui était interdit de montrer ses lettres. L'étiquette était formelle et l'Empereur prenait soin lui-même de la faire observer. Nous verrons que c'était là une de ses manies. Ses écrits devaient être sacrés comme des reliques et à l'abri de tout œil profane.



Le saint religieux pensait si peu à en tirer vanité, que, dans les commencements, il brûlait ces précieux messages à mesure qu'il les recevait. Grâce à l'obéissance, qui lui fit un devoir de les conserver, ceux qu'il reçut ensuite purent être sauvés. Ces lettres sont au nombre de 165, formant le plus précieux trésor des archives du couvent des Capucins de Venise. Elles ont été collectionnées, ainsi que celles du P. Marc, par le professeur Onno Klopp, qui les a publiées à Gratz, en 1887, en un beau volume in-folio, vrai monument à la gloire à la fois de l'Empereur et du P. Marc.

L'écriture du monarque ample, majestueuse, vraiment souveraine, remplit de grandes pages de ses courbes originales, mais harmonieuses, d'ailleurs vrais hiéroglyphes, très difficiles à déchiffrer. Celle du P. Marc est régulière, modeste et toujours très lisible. Ses lettres en réponse à l'Empereur sont conservées dans les archives de l'Etat, à Vienne (partie concernant la famille impériale). Celles à sa famille sont conservées au couvent de Venise. Les archives vaticanes en ont aussi quelques-unes. Tandis que les lettres de Léopold, en italien, sont d'une belle tenue et d'une rare élégance littéraire, le P. Marc, lui, écrit avec une grande simplicité, sans souci de littérature. Quelques incorrections et des répétitions fréquentes montrent qu'il écrit à la hâte, entre deux prédications. Homme d'action, harcelé par le peuple, obligé d'entretenir une correspondance très étendue avec une foule de princes, de prélats, de cardinaux, il n'a guère le temps de soigner son style.

Son âme ne se révèle que mieux dans les traits spontanés qui échappent à sa plume. Le monarque lui-même, dépouillant sa majesté, s'abandonne avec son cher P. Marc et laisse parler son cœur.

«On voit, par ce commerce épistolaire, écrit Onno Klopp dans sa préface, que l'humble Capucin fut vraiment le plus intime conseiller du souverain, le confident de tous ses secrets, le père de son âme. Bien qu'il ne fût pas son sujet, il se montra, plus que personne, son serviteur fidèle et le plus désintéressé. Par les termes dont ils usent l'un envers l'autre, il n'est pas difficile d'imaginer de quelle mutuelle confiance étaient empreints leurs rapports et quelle effusion de cœur devaient marquer leurs conversations répétées».

Léopold introduit le P. Marc dans sa vie privée, et il le traite non seulement en ami, mais comme un membre de sa famille, à qui il communique toutes les nouvelles, entrant dans les détails intimes.

«Mon fils, dont la vie est d'un si grand prix, a eu une fièvre tierce, qui a duré quinze jours. Dès que nous lui avons donné de l'eau bénite par Votre Paternité, la fièvre a commencé à diminuer, et, le dimanche suivant, il a été délivré.

«Le petit Joseph grandit et se fortifie bien. Déjà il sait dire tout le Pater noster, l'Ave Maria et d'autres prières. Que Votre Paternité le bénisse et lui obtienne du ciel de devenir un bon serviteur de Dieu et de bien remplir sa haute tâche de prince».

Du même petit archiduc, en 1685 :

« Il prend du lait d'ânesse pour en finir avec son rhume. J'espère que cela lui fera du bien, surtout avec la bénédiction de Votre Paternité».

Les sentiments de ce père chrétien sont dignes de ceux de Blanche de Castille. Il écrit un autre jour au serviteur de Dieu : «Fasse le Seigneur que mon fils se conserve et devienne un bon prince, car autrement je ne voudrais point le voir en ce monde».

Pour qu'il fût un bon prince, il voulut qu'il eut par-dessus tout le sentiment profond de son devoir à l'égard de Dieu, de l'Eglise et de son peuple.

«Les sentiments de Votre Majesté à l'égard de son fils sont célestes, lui écrivait un jour le P. Marc : c'est ainsi que devrait penser tout bon et vrai père. Ce que j'ai pu observer dans le prince, c'est un grand esprit ouvert, éclairé, ardent, mais j'ai été encore plus frappé de sa grande piété, qui surpasse tout, de sa dévotion, de sa crainte des jugements de Dieu, de sa sollicitude pour le salut de son âme. En cultivant et développant ces qualités, il deviendra un grand monarque cher à Dieu et aux hommes. Ce qu'il y a à craindre, c'est qu'il ne rencontre sur sa route quelque disciple de Machiavel». (1693)

Le P. Marc ayant envoyé pour ce prince si bien disposé, son petit ouvrage : *le Réveil du pécheur*, l'Empereur répond franchement : «Je ferai en sorte qu'il le lise. C'est un esprit vif, mais il a ce défaut, qu'il n'aime point la lecture. Quant à moi, à dix ou douze ans, je supportais à peine qu'on m'arrachât à mes livres. Je travaille à le garder innocent et à l'abri de l'offense de Dieu».

Les lettres de l'Impératrice sont moins nombreuses et plus courtes que celles de son auguste époux, mais empreintes des mêmes sentiments à l'égard du P. Marc. «En vérité, écrit-elle à son sujet au P. Côme, qui entre comme tiers dans cette correspondance intime, je n'en puis dire autre chose, si ce n'est que Dieu est admirable dans Ses serviteurs».

Au P. Marc lui-même, dès qu'il a quitté la cour, elle adresse, le 5 octobre 1680, cette première lettre, où se révèle toute sa piété et son humilité.

«Je suis une créature si faible et si fragile, que j'ai grand besoin que vous vous souveniez de moi dans vos prières. Vos bonnes admonitions, si vous voulez bien m'en faire quelquefois par vos lettres, me seront d'un grand secours».

C'est elle surtout qui fait part des nouvelles de la famille, des deuils, des adversités qui l'affligent, des maladies des enfants, des accidents survenus.

Toutes les grâces temporelles, guérisons, préservations, sont attribuées au P. Marc, à la vertu de ses bénédictions, de l'eau, du sel bénits par lui. C'est par ses prières que tel prince a des espérances de succession, que telle princesse a été heureusement délivrée.

Quand elle a perdu son fils Léopold, cette grande chrétienne a des accents d'une foi et d'une piété admirables.

«Il est maintenant en état de nous bénir lui-même du haut du ciel, mais nous voulons aussi recevoir la bénédiction de Votre Paternité, ne doutant point que, par elle, nos autres fils nous seront conservés. Que Dieu soit toujours béni d'avoir accompli Sa sainte volonté ! J'espère qu'après m'avoir éprouvée par la perte de ce fils, Il me donnera des consolations d'un autre côté». Ces consolations qu'elle désire, ce serait la victoire des armées impériales.

Elle fait part à son vénérable directeur de la mort de sa fille Marie-Thérèse, emportée par la petite vérole, qui a sévi dans toute la famille. «Notre chère enfant avait fait spontanément, dès le début de sa maladie, sa confession générale.

Elle avait dit qu'elle mourrait, et, sans aucune crainte, parce que, par la grâce de Dieu, elle n'avait pas encore commis de péché mortel. Elle redoutait d'offenser Dieu en vivant plus longtemps, et préférerait mourir dans son innocence».

N'est-ce pas la direction donnée par le P. Marc qui maintenait dans toute la cour ces pieux sentiments ?

Peu après l'archiduchesse Marie-Thérèse, mourait la reine des Romains, belle-fille de l'Impératrice : «Le soir qui précéda sa mort, écrit celle-ci, elle se fit apporter l'image miraculeuse de Marie, qui était alors exposée dans l'église de Saint-Etienne, pria toute la nuit et fit au matin ses dévotions, se confessant comme elle avait coutume de le faire tous les jours pendant sa maladie. Comme on allait remporter la sainte image, on lui donna la bénédiction. Ceux qui l'entouraient la virent aussitôt pâle et sans mouvement. Elle avait rendu son âme à Dieu par les mains de Marie, que son regard éteint semblait fixer encore».

Il est touchant de voir l'auguste souveraine entrer dans les menus détails, traiter elle aussi le P. Marc comme un membre de la famille, qui s'intéresse aux petites comme aux grandes nouvelles.

«Mon petit Charles, que j'ai dû sevrer, n'a pas très bien pris la chose.

«Mon frère, le Grand Maître<sup>1</sup>, a été deux jours malade des suites d'une colique. Grâce à Dieu, il va mieux. Il est allé prendre des bains qui lui ont été très salutaires. Aussi va-t-il de nouveau entrer en campagne.

«Mon Sérénissime père a eu un peu de rhume ces jours-ci, et cela n'est pas étonnant à son âge, avec les temps humides que nous avons eus.

«Vous avez appris que mon frère, le Grand Maître, va se marier avec la duchesse de Brandebourg. J'espère qu'il la convertira à la foi».

Deux de ses filles vont faire leur profession au Carmel. L'Impératrice en prévient le P. Marc et demande sa bénédiction pour le jour et l'heure de la cérémonie. Un autre jour, elle rend compte d'un accident survenu à l'Empereur. «Il est tombé d'une échelle si maladroitement que j'ai cru qu'il s'était rompu la tête. Mais il n'a eu qu'une petite douleur au côté, qui a passé après quelques jours».

Elle recommande au vénéré religieux son frère qui va à l'armée. «Je le confie à Votre Paternité pour le bien de son âme et de son corps. Il m'a promis d'exécuter avec pleine obéissance tout ce que Votre Paternité lui conseillera. Soyez-lui père en tout et recommandez-le au Duc de Lorraine, qui lui a toujours témoigné une grande affection».

Les petits Archiducs voulurent eux aussi écrire au bon Père, et dès qu'ils furent capables de former quelques jambages, ils lui adressèrent chaque année, à l'occasion des fêtes de Noël, de gracieux messages tout remplis d'une naïve piété, qui mettaient en joie le serviteur de Dieu. Il se reposait, en lisant ces lettres enfantines, des graves soucis qui l'absorbaient, car en entrant dans l'intimité de la famille impériale, il se trouvait avoir pris sur ses épaules le plus lourd des fardeaux.

Dieu semblait l'avoir choisi pour en faire non seulement le conseiller, mais l'assesseur de l'Empereur, son *alter ego*, une nouvelle Éminence grise, plus dissimulée que ne le fut auprès de Richelieu le P. Joseph du Tremblay, et agissant cependant avec plus d'efficacité. Mêlé à toutes les affaires, plus influent qu'aucun ministre et aucun prince, en collaboration en quelque sorte avec le souverain, sa clairvoyance, son énergie suppléant à ce qui manquait à Léopold, corrigeant ses défauts, le pressant, le forçant à agir, on peut dire qu'il porta sur lui le poids de tout l'Empire.

Immense responsabilité qui le tient perpétuellement écrasé, crucifié, mais qui lui assure, aux yeux de l'histoire, l'honneur d'avoir participé à toutes les grandes choses de ce temps, préparant, dirigeant et menant à bonne fin les entreprises, d'où devait sortir le salut de la chrétienté.

## CHAPITRE VIII : LA VIERGE DE NEUBOURG (1680)

Avec son beau-frère, le Duc de Lorraine, toute la parenté de Léopold 1<sup>er</sup> était réduite à la famille de Neubourg, qui lui avait donné sa très digne épouse et entretenait avec la cour les plus intimes et les plus cordiales relations. Le P. Marc était lui-même entré trop avant dans cette intimité pour qu'on ne cherchât pas, après Inspruck et Vienne, à l'attirer à cette cour, devenue, par ses relations avec César, la seconde de l'Empire.

Léopold lui faisait d'avance connaître son beau-père : «C'est un prince très sage et très pieux, lui écrivait-il. J'éprouve auprès de lui une grande consolation et je ne manque pas d'user de ses conseils, parce que je le sais rempli de prudence et d'expérience».

Puis il annonçait au Duc l'arrivée du P. Marc et le lui présentait en ces termes : «Plus on voit de près ce saint homme, plus on se sent porté à le vénérer et à l'aimer. Que ne puis-je l'accompagner et jouir avec vous de sa compagnie ! Rien au monde ne me serait d'aussi grande consolation».

Les miracles dont fut marquée cette première visite à Neubourg et la faveur singulière que Marie accorda à son serviteur durent rendre plus vifs les regrets de l'Empereur de n'avoir pu exécuter son dessein.

Le voyage se faisait très lentement, en remontant le cours du Danube, dans une barque traînée par des chevaux sur le chemin de halage. Mais les longues journées permettaient au pieux voyageur de retrouver sa solitude, interrompue cependant à chaque village, dont les habitants, avertis par message impérial, accouraient sur la rive pour avoir au passage une bénédiction. A Rosenau, une agréable surprise attendait le serviteur de Dieu : le Duc et la Duchesse de Lorraine, sans compter avec la fatigue d'un long voyage, étaient accourus pour le saluer, et se mêlaient à la foule, sur le quai, où l'homme de Dieu dut descendre pour prêcher et bénir.

Une autre halte s'imposa à Ratisbonne, car on y arrivait le 4 octobre 1680, au matin, fête du séraphique Père saint François. Ce grand amant de la Croix avait préparé pour ce jour-là à son fidèle disciple une cruelle épreuve, comme il aura souvent désormais l'occasion d'en trouver au pays de Luther.

<sup>1</sup> Louis-Antoine de Neubourg, Grand Maître de l'Ordre teutonique, que nous retrouverons souvent auprès du P. Marc, notamment dans les campagnes contre les Turcs en Hongrie.

Voilà en effet qu'au moment où il s'apprête à débarquer pour aller célébrer la messe au couvent des Capucins, un député du nom de Wild, luthérien fanatique, au nom du conseil de la Cité, vient lui intimer l'ordre de ne point descendre à terre.

Le prétexte est la peste qui sévit dans les provinces voisines. Mais ce que, sans le dire, ces autorités redoutent plus que la peste, c'est l'influence que pourrait exercer parmi leurs coreligionnaires cet homme extraordinaire dont on leur a rapporté les prodiges. Ils sont bien aise au surplus de faire subir aux catholiques une nouvelle vexation.

Mais ceux-ci se tiennent sur leurs gardes. Le P. Gardien des Capucins, prévenu depuis deux jours, a sollicité l'intervention du prince évêque d'Eystatt et de plusieurs autres hauts personnages, qui sont accourus immédiatement, ont exhibé les ordres de l'Empereur et du duc de Bavière, et réclament pour le P. Marc et son compagnon la liberté d'entrer en ville.

Wild, en présence d'autorités supérieures à la sienne, perd de son assurance : mortifié et confus, il cherche des subterfuges et se venge en faisant traîner les choses en longueur. Il parlemente, va demander des ordres à l'Hôtel de ville, et ne revient que deux heures plus tard, avec de nouvelles objections. Bref, toute la matinée se passe en pourparlers et en tergiversations, et ce n'est qu'à midi et demi que les deux voyageurs, accompagnés du P. Gardien, peuvent mettre pied à terre. La barque était arrivée depuis quatre heures du matin.

Les catholiques, irrités, prirent leur revanche et organisèrent une marche triomphale comme il était bien rare d'en voir dans une ville hérétique. Les protestants, sans le vouloir, avaient travaillé à rendre ce triomphe plus éclatant, car l'attente infligée au P. Marc avait permis aux catholiques d'accourir de tous les côtés en nombre considérable.

Sur le pont du Danube, ce fut un long défilé et des grands et du peuple escortant l'humble Capucin, qu'entouraient le Prince-Evêque et ses chanoines, le Révérendissime abbé de Saint-Émeranne et tout le clergé de la ville.

A peine arrivé au couvent, le Père qui était resté à jeun malgré l'heure avancée, monta à l'autel pour célébrer la messe, puis il fit une brève exhortation et donna d'une des fenêtres la bénédiction aux malades rassemblés dans le jardin.

Il était plus de 2 heures, lorsqu'il fut enfin possible de lui servir une légère collation. Le Prince-Evêque s'assit à table auprès de lui et demeura bien édifié de voir cet homme austère, après ses grandes fatigues, toucher à peine à un morceau de pain, puis se retirer dans sa cellule.

Une heure après, le cortège s'organisait à nouveau, augmenté cette fois de la garde palatine, pour conduire le P. Marc à la cathédrale, où l'attendait une foule immense.

Puis ce furent des visites aux couvents, des audiences à diverses personnes, si bien que, sans avoir goûté aucun repos, dans la nuit même, à trois heures, il célébra sa messe, bénit ceux qui avaient depuis la veille entouré le couvent et assiégé les confessionnaux, prit congé de ses frères et retourna à la barque.

L'impression de ce passage pourtant si court fut extraordinaire parmi les catholiques : les protestants eux-mêmes en ressentirent l'effet, et on vit un ministre luthérien mêler ses larmes à celles des fidèles.

Mais les colères de la veille ne s'étaient point calmées. Irrités de leur échec, le groupe des fanatiques se répandait contre l'homme de Dieu en injures et en malédictions. Deux d'entre eux, montés sur un chariot, se distinguèrent par leur violence, faisant entendre bruyamment leur rire moqueur, bientôt changé en pleurs et en gémissements. Dieu venait de prendre publiquement la défense de Son serviteur : le chariot trébuchant avait jeté sur le sol les deux moqueurs sacrilèges, dont l'un était tué sur le coup et l'autre grièvement blessé.

Après deux courts arrêts, à Neustadt et à Ingolstadt, la barque arrivait, le 9, à Neubourg.

Le château seigneurial, dominant de sa masse imposante le fleuve et la plaine qu'il arrose, mérite à plus d'un titre le nom de Perle du Danube qu'il porte, encore aujourd'hui. Le duc Philippe-Guillaume, qui l'habitait alors, avait succédé à son père Wolfgang-Guillaume qui, en devenant catholique, avait ramenée la vraie foi une grande partie de ses sujets. Sa mère, la douce et pieuse Madeleine de Bavière, avait conquis une telle réputation de charité et de sainteté, qu'un protestant disait d'elle : «Si je pouvais me décider à vénérer et à invoquer un saint, notre bonne Duchesse serait ma première patronne au ciel».

Philippe-Guillaume avait épousé on secondes noces Elisabeth-Amélie-Madeleine, fille du Landgrave de Hesse-Darmstadt. Cette princesse, née d'une maison protestante, était inclinée vers le catholicisme, mais voyait se dresser devant elle, pour sa conversion, l'opposition de son père, fervent luthérien. L'obstacle tomba de lui-même par l'honneur que recevait le Landgrave de l'entrée de sa fille dans la famille des Neubourg, et la duchesse s'adonna, avec une sainte ardeur, aux deux cultes, qui formaient pour elle les irrésistibles attraits de la religion catholique : l'amour de l'Eucharistie et la dévotion à Marie.

Dix-sept enfants étaient nés de cette union. Nous les verrons remplir de hautes charges et illustrer leur princière maison, à tel point que tous les souverains de l'époque semblaient tourner leurs yeux vers Neubourg, pour y chercher des compagnes et les faire monter avec eux sur le trône. L'Empereur, le roi d'Espagne, le roi de Portugal, le duc de Parme, le prince royal de Pologne lui avaient demandé leurs épouses.

Quant au chef de la maison, le duc Philippe-Guillaume, il incarnait en lui les vertus et les qualités d'un prince catholique, dévoué jusqu'à la mort aux intérêts de l'Église et de la chrétienté. C'est ce qui lui concilia, dès la première heure, l'estime du P. Marc, qui s'attacha à lui du plus profond de son cœur. Ces deux âmes étaient faites pour se comprendre : aussi l'intimité qui se forma entre elles dès leur première rencontre demeura indissoluble. Le P. Marc fuyait les palais, le luxe et la société des grands, mais il faisait exception pour son cher Duc dont la demeure volontiers devenait son Béthanie, le lieu de son repos, où il trouvait et la solitude et l'atmosphère de piété du plus fervent monastère.

C'est le mardi 8 octobre, vers 2 heures de l'après-midi, que la barque s'arrêta au pied de la colline que surmonte le château. Reçu sur la rive par le Duc et ses enfants, qu'accompagnait une grande multitude de peuple, le P. Marc commença aussitôt l'ascension. Comme il n'avait pas voulu user du carrosse, le prince et toute sa suite, pour ne pas le quitter un instant, montèrent avec lui à pied.

Dès le lendemain, un événement extraordinaire vint marquer une date à jamais mémorable dans la vie du P. Marc et aussi dans les annales de Neubourg. La ville put s'écrier comme Capharnaüm autrefois : *Vidimus mirabilia hodie*. Aujourd'hui nous avons contemplé des merveilles.

Le ciel attendait là le serviteur de Dieu pour le glorifier par un prodige semblable à celui qui sur le Thabor avait glorifié le Christ lui-même. Marie, du haut de son trône, vint, d'une manière sensible, réjouir et consoler son âme, en le désignant au peuple comme son enfant de prédilection, son serviteur et son apôtre.

Mais laissons les témoins nous raconter les faits, avec la fraîcheur de leurs souvenirs et de leurs émotions. Leur récit est si vivant, et les détails si minutieux, qu'on croirait assister aux scènes qu'ils dépeignent.

«C'était, dit messire Loth, curé-doyen de la paroisse de Saint-Pierre, le 9 octobre, fête de saint Denis et de ses compagnons martyrs. Notre Sérénissime Duc me fit prévenir qu'entre 4 et 5 heures, il se proposait de descendre à la paroisse, avec le P. Marc, pour y assister aux vêpres.

«Cette annonce troubla mon sacristain qui, tout ému, vint me demander de quelle façon il devait orner le maître-autel. Je lui répondis que, puisque le temps manquait pour l'orner comme aux premières solennités, il pouvait se contenter de mettre les six grands chandeliers et le beau crucifix d'argent.

«Puis tout à coup, je me rappelai que, le dimanche précédent, nous avions célébré la fête principale de la confrérie du Rosaire, et qu'à cette occasion, on avait revêtu la statue de la Vierge de sa plus belle parure.

« - La lui avez-vous enlevée ? demandai-je au sacristain.

« - Non, me répondit-il, je n'en ai pas eu le temps : elle est encore comme vous l'avez vue dimanche passé.

« - Eh bien ! allez prendre l'image et exposez-la sous un dais, sur le maître-autel. Voilà votre décoration toute trouvée».

«A l'heure indiquée, les princes arrivèrent à l'église et prirent place dans la tribune réservée qui leur sert d'oratoire. Quant au vénérable P. Marc, il vint s'agenouiller au chœur, près de la grille du sanctuaire, et, pendant les vêpres, il resta dans cette altitude, les yeux baissés, les bras croisés et comme plongé dans une muette adoration.

«Je relevais d'une longue maladie, et, me sentant encore très faible, j'avais prié le curé de Saint-Esprit de chanter les vêpres à ma place. Lorsqu'elles furent terminées, le P. Marc se leva, et, du marchepied de l'autel, il adressa à l'assistance une brève mais très substantielle exhortation qui fit couler plus d'une larme, puis il donna la bénédiction.

«J'avais dû, crainte d'être étouffé par la presse, me retirer à la sacristie, et c'est de là que j'entendis le sermon et que je reçus la bénédiction.

«Quand la foule se fut écoulée, nous quittâmes l'église pour rentrer au presbytère. A peine avions-nous franchi le seuil de la cour, que les gens de la maison viennent à nous tout empressés et nous demandent comment s'est opéré le miracle».

« - De quel miracle parlez-vous, leur dis-je étonné ?

« - Mais de celui de la Sainte Vierge qui est au maître-autel, et qui, pendant tout le temps des vêpres, a remué les yeux».

« - Et qui vous a rapporté cette fable ?

« - Ce sont les femmes, qui avaient réussi à pénétrer dans le chœur, avant qu'il ne fût envahi par les hommes. S'apercevant qu'autour d'elles, on chuchotait et qu'on se montrait du doigt la statue, elles virent, comme les autres, les yeux de la Vierge se mouvoir et s'arrêter avec complaisance sur le vénérable Capucin.

« - Ce sont bien des contes de femmes, m'exclamai-je en riant. Avec leur imagination et leurs rêveries, elles ont cru voir un miracle. C'est la lumière des six gros cierges qui les a trompées : il n'y a pas autre chose».

«Cependant, après y avoir réfléchi, le confrère et moi, nous nous dîmes que, plus d'une fois, comme à la résurrection, le Seigneur avait choisi de pieuses femmes pour messagères de la vérité. Et, sous l'impression de cette pensée, nous revînmes à l'église, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais parce qu'il y allait de la gloire de Dieu et de l'honneur de Sa Mère. Si réellement le miracle avait eu lieu, il était de notre devoir de l'attester devant le monde et d'en rendre de justes actions de grâces au Seigneur.

«Nous nous agenouillâmes donc tous les deux devant la grille, et, du mieux que nous le pûmes, nous cherchâmes, avec l'aide de Dieu et de l'Immaculée Vierge, à exciter en nous un vif regret de nos fautes... Alors timidement et très respectueusement je m'enhardis à fixer la statue et je vis distinctement les yeux de la Vierge se mouvoir, comme ceux d'une personne vivante.

« - Confrère, dis-je alors à mon voisin, en le tirant par la manche, voyez-vous quelque chose ?

« - Oui, me répondit-il».

«Tout heureux du succès de cette première tentative, nous crûmes que, pour plus de sûreté, il était bon de ne pas nous arrêter là et nous continuâmes à prier à haute voix et mentalement, et, une seconde fois, le prodige se renouvela. La troisième fois fut plus décisive encore, car les yeux s'élevèrent de telle sorte qu'à peine on apercevait la pupille : puis ils s'abaissèrent vers nous, et, pendant plus d'un quart d'heure, ils nous regardèrent avec une ineffable douceur.

«Nous étions plus que convaincus et il serait difficile de dire avec quelle consolation nous rentrâmes au presbytère.

«Les jours suivants, je vins à diverses reprises me mettre en observation, mais je ne vis rien.

«Les uns ajoutèrent foi au miracle : d'autres, comme cela arrive toujours en pareil cas, le nièrent et le tournèrent même en dérision, aussi, à la sainte messe, ne cessai-je de supplier le Seigneur de vouloir bien ne pas tarder, à mettre ce prodige eu plus vive et incontestable lumière.

«Je fus exaucé au delà de mes désirs.

«Le 29 octobre, poursuit le narrateur, trois semaines après le départ du vénérable P. Marc, le prodige se renouvela, en faveur de Son Excellence le Baron de Statman, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté l'Empereur, qui, ayant entendu parler de la Vierge de Neubourg, avait voulu constater par lui-même la vérité de ce qu'on lui avait dit».

«Après son départ, dit encore le curé-doyen, nous avons laissé l'église ouverte, et quelques personnes y étaient entrées pour faire leurs prières... Bientôt un cri se fit entendre dans toute la ville. Miracle ! Miracle ! et, des faubourgs les plus éloignés, la foule accourut et envahit le temple.

«On crut devoir avertir le Sérénissime Duc, et de suite il arriva en voiture avec la Duchesse et ses enfants, et le miracle, pendant une heure, en présence de toute la foule, se renouvela encore.

«Il en fut de même le lendemain, à l'occasion de la fête de saint Wolfgang, un des patrons de la famille ducale.

«Ce jour-là, dit encore le doyen, je suppliai la Vierge d'abaisser vers moi, pauvre pécheur, ses yeux pleins de miséricorde, afin que je pusse publier au loin ses merveilles et contribuer à la faire aimer davantage.

«Cette supplication ne dut pas lui déplaire, car de suite les yeux commencèrent à se mouvoir. J'invitai alors les fidèles qui m'entouraient à réciter avec moi à haute voix le saint rosaire, et, pendant tout le temps de la récitation, nous eûmes la consolation de voir le mouvement continuer comme pour encourager et récompenser notre dévotion».

Il semble impossible d'ajouter quelque chose à ce témoignage, qui porte en lui-même la marque de son authenticité. Il en est un autre cependant que nous ne pouvons omettre. C'est celui du Prince-Evêque de Passau, qui en a dressé l'acte officiel.

«Nous, Sébastien, par la grâce de Dieu, évêque de Passau, Prince du saint Empire romain, etc.

«Considérant attentivement que, s'il est bon de tenir caché le secret du Grand Roi, il est juste et honorable aussi de révéler et de publier les œuvres par lesquelles Dieu se plaît à glorifier ici-bas ses serviteurs, en conséquence nous ne pouvons et ne devons pas taire ce que nous avons vu de nos propres yeux : à savoir combien Dieu est admirable dans ses saints. A tous ceux donc qui liront ces lignes, nous faisons connaître la vérité des prodiges sans nombre que le Seigneur vient d'opérer sous nos yeux à Neubourg, dans l'image de la benoîte et admirable Vierge, sa Mère.

«Le bruit s'étant répandu de propre en proche et étant venu jusqu'à nous, que cette image exposée sur le maître-autel de l'église de Saint-Pierre à Neubourg avait, pendant le séjour du Vénérable P. Marc d'Aviano en cette ville, remué les yeux comme une personne vivante, en présence d'une foule de spectateurs, aussi étonnés qu'émervillés d'une chose si inouïe, et que, de plus, après le départ du serviteur de Dieu, le même fait s'était reproduit à certains jours et à certaines heures, devant des milliers d'habitants des pays voisins, cédant au désir de voir par nous-même cette merveille presque incroyable et de nous assurer de sa réalité, prenant un déguisement et vêtu en gentilhomme, le 30 novembre, sur le soir, nous sommes arrivé incognito à Neubourg, accompagné de Jean-Georges de Grienthal, notre préfet de Leuprechting, et de Jean Grevenbroch, notre valet de chambre.

«Le jour suivant, 1<sup>er</sup> décembre, à 6 h. 1/2 du matin, nous nous fîmes ouvrir les portes de l'église par le sacristain. Pendant que nous nous entretenions avec lui des grandes choses opérées par le P. Marc, et en particulier de ce que l'on racontait de la statue de la Vierge, notre valet de chambre, partagé entre l'effroi et l'admiration, s'écria : «Jésus, Marie !... Jésus ! les yeux de la Sainte Vierge se meuvent !»

«A ce cri, nous accourûmes pour voir ce qu'il en était. Or, après un examen très minutieux, nous avons reconnu, pour l'avoir expérimenté nous-même, que tout ce que la renommée disait de ce mouvement des yeux était parfaitement conforme à la vérité. Ils s'élevaient et s'abaissaient comme ceux d'une personne vivante. A la vue de ce prodige, nous tombâmes à genoux, et nous rendîmes d'humbles et ferventes actions de grâces à Dieu qui aime à être loué dans ses saints, et tout spécialement dans sa Très Sainte Mère.

«Pendant la messe que célébra le curé-doyen, nous vîmes de nouveau les yeux de la statue s'abaisser et se porter vers la crédence sur laquelle était placé le crucifix,

«Par cet acte officiel dressé par nous et signé de notre main, nous attestons l'entière vérité de ce qui est dit plus haut.

«De notre résidence épiscopale de Passau, le 23 mars 1681.

«SÉBASTIEN».

A peine rentré chez lui, le Prince-Evêque ne voulut pas que le duc de Neubourg apprît par d'autres que par lui le pèlerinage secret qu'il venait de faire dans sa capitale, et s'empressa de lui écrire et de le féliciter de posséder un si riche trésor, «présage de nouvelles et plus précieuses bénédictions pour sa famille ducale, les regards de Marie n'ayant rien de sévère, mais étant au contraire empreints d'une bienveillance toute maternelle».

Si indiscutables que fussent ces témoignages, le duc Philippe-Guillaume, en sa qualité de souverain, voulut y ajouter le poids de son autorité.

C'est sur ses terres que Dieu venait de faire jaillir cette nouvelle source de grâces, et plus que tout autre il avait le droit et le devoir de la défendre, comme son propre bien, contre ceux qui seraient tentés d'en contester la légitimité ou d'en rabaisser la valeur.

«Outre tant de bienfaits corporels et spirituels que moi et mes vassaux avons reçu du P. Marc, aimait-il à dire, Dieu a encore voulu par ce moyen doter ma ville ducale d'une Madone miraculeuse».

Il écrivait une lettre à ses sujets pour rendre avec eux grâces à la divine bonté de ce qu'il lui avait été donné d'affermir et d'étendre la foi catholique sur ses terres. Et il ajoutait aussitôt :

«En retour, dans Son infinie miséricorde, Dieu nous a comblé de bénédictions. Une des plus précieuses est certainement celle qui vient de nous être donnée par le prodige qui s'est opéré en l'église de Saint-Pierre de notre ville et résidence ducale, prodige qui a eu pour témoins des milliers et des milliers de personnes...

«... O Dieu trois fois saint, et si admirable dans Votre glorieuse Mère, c'est de tout cœur que nous Vous louons !

«Dans votre gracieuse image, ô divine Vierge, nous vous reconnaissons pour notre Reine, et en vous rendant les hommages qui vous sont dus, nous plaçons sous votre patronage notre maison ducale et nos sujets. Soyez leur avocate auprès du Seigneur !»

Le noble Prince, bien que le plus favorisé à cause de son haut rang, n'était pas le seul qui eut acquis des droits sur le P. Marc d'Aviano. Le saint religieux, homme d'obéissance, ne s'appartenait plus. Princes, prélats, gouverneurs de pro-

vinces, avaient fait des instances auprès de ses supérieurs et obtenu d'eux des obédiences qui le liaient et le faisaient prisonnier de tous et perpétuel voyageur.

Aussi dut-il bientôt s'arracher aux douceurs de ses conversations avec Marie, et aller de nouveau, fortifié par elle, dans quelques villes voisines, à la conquête des âmes. Son absence fut de courte durée. Quinze jours plus tard, ayant donné satisfaction à ceux qui le réclamaient et accompli ses obédiences, il revenait aux pieds de sa chère Madone.

Eystadt, Bamberg, Wurtzbourg, Coblenz, Stuttgart, Cologne et Augsbourg étaient les étapes de son voyage, marqué surtout par des démonstrations de foi et par des miracles que nous ne pouvons, sous peine de nous répéter constamment, rapporter en détail. Il y avait aussi des incidents joyeux.

C'est ainsi que Nuremberg, qui est, comme on le sait, un des boulevards du luthérianisme, ayant craint un instant d'avoir la visite de ce moine redoutable, barricada ses portes et fortifia ses tours, tout comme à l'approche d'une armée ennemie. Mais elle en fut quitte pour sa frayeur. Le Vénérable Père se contenta de contourner les fossés, sans entrer dans la ville. Sa bénédiction n'en fit pas crouler les murailles et n'amena aucun désastre.

A Bamberg, où il séjourna trois jours, l'Evêque ne le quitta point et fut toujours au premier rang de ses auditeurs. Pour le reste de son voyage, le pieux prélat attacha à ses pas un de ses chanoines, qui eut mission, non seulement d'aider le serviteur de Dieu en traduisant ses allocutions, mais aussi de recueillir les faits édifiants et les prodiges dont il serait le témoin. Le chanoine Karg rédigea en conséquence une longue relation, qui fut imprimée à Munich, sous ce titre : *Merveilleuse et chrétienne confiance en Dieu, ou Abrégé de la doctrine et des actions du Vénérable Père Marc d'Aviano, Capucin* (Munich, 1681). Grâce à cet écrit, nous pouvons suivre pas à pas le serviteur de Dieu et nous édifier au contact de ses admirables exemples.

Le livre proclame la parfaite orthodoxie de la doctrine et des pratiques du serviteur de Dieu et établit la vérité de ses miracles.

La foule suivait le thaumaturge, et son indiscrete dévotion tailladait son habit et son manteau. «J'en sais quelque chose, dit le chanoine, car me tenant auprès de lui pour lui servir de rempart, il est arrivé souvent que mon propre manteau a été victime lui aussi par erreur de ces coups de ciseaux, qui arrivaient parfois jusqu'à la chair vive».

Malgré la protection des soldats et des halbardiers, il fallut renouveler pendant ce voyage trois fois l'habit du serviteur de Dieu et six fois son manteau. «J'étais émerveillé de ce que je voyais, écrit le P. Côme, et je me disais : Si un ange venait visiblement du ciel, que pourrait-on faire de plus pour l'honorer ?»

L'évêque de Bamberg avait donné l'exemple, sollicitant humblement du P. Marc son pauvre habit de capucin, dont il voulait faire le lindeul de sa sépulture,

Les catholiques bénéficiaient de son passage comme d'une mission. Plusieurs pénitents affirmaient que le Père avait lu dans leur âme : ceux qui étaient dans le sacrilège s'empressaient de faire une confession générale.

Le 17 octobre, le P. Marc passait la nuit au château des Comtes de Dnerbach, parents de l'Evêque, et, après sa messe, le lendemain, il guérissait la fille du bourgmestre de Dinkelbuhl, paralysée depuis de longues années.

Là était venu à sa rencontre l'Abbé des Bénédictins de Schwarzach qui, plein de vénération pour lui, voulait l'amener à son Abbaye. Il lui fit les honneurs d'une réception solennelle, s'effaçant devant lui avec une humilité touchante. A la tête de ses religieux, il se mit à genoux pour lui baiser les mains et recevoir sa bénédiction. La scène se renouvela en d'autres lieux, et partout les enfants de saint Benoît se distinguèrent parmi tous les membres du clergé régulier ou séculier, rendant leurs hommages à cet humble capucin, comme à un envoyé de Dieu.

Signalons pour mémoire le passage à Cologne, où le prince Maximilien-Henri de Bavière, Archevêque et Électeur, qui avait, comme tous ceux de sa maison, une vénération spéciale pour le P. Marc, le reçut avec de grands honneurs, recommandant aux prêtres le ministère qu'il allait exercer dans la ville. Les catholiques trouvèrent trop court le séjour de ce prédicateur, qui laissait après lui la bonne odeur de ses vertus elle bienfait de ses miracles. «C'est par centaines qu'il faudrait compter les guérisons miraculeuses», déclare l'historiographe officiel de ce voyage, qui voit, dans cette abondance de prodiges, une preuve palpable de la foi catholique et la justification de la prédication du serviteur de Dieu.

A Coblenz, on signala comme fruit de son passage la conversion de deux protestants des plus fanatiques, qui firent leur abjuration solennelle entre les mains du Père Gardien des Capucins, le dernier dimanche d'octobre.

Ce n'était point par la polémique que le Père obtenait ces victoires. Son ignorance de la langue lui rendait impossible cette méthode d'apostolat, qui eût probablement d'ailleurs été inefficace.

Au commencement, quand la révolte est récente, les esprits peuvent garder encore assez de mentalité catholique pour comprendre les arguments proposés, et le remords ou du moins l'inquiétude de leur âme les dispose à voir et à reconnaître la vérité, à renoncer à une erreur qui n'a point encore jeté en eux de profondes racines.

Avec le temps, ces erreurs se gravent, l'habitude chasse les scrupules et les craintes, les préjugés dominent, les passions font leur œuvre, un nouvel état d'âme s'établit, les ténèbres s'épaississent dans les intelligences, le fossé qui les sépare de la vraie foi se creuse de plus en plus. En face de ces obstinés, tenter de prêcher et de convaincre, c'est souvent irriter et éloigner davantage. On convertit alors, non en raisonnant, mais en exhortant et en touchant les cœurs. Ce fut la méthode de saint François de Sales, avec qui le P. Marc, si doux, si bon, eut de si nombreux traits de ressemblance.

**C'est par la sympathie qu'il inspirait qu'il faisait ses conquêtes, et, quant à sa prédication, qu'il se trouvât en face de vrais fidèles ou de dissidents, il avait une méthode unique. Il éclatait en accents d'amour de Dieu, en cris de pénitence et de contrition : devant son émotion si vraie, si communicative, les protestants étaient désarmés, leur cœur était touché et ils mêlaient leurs larmes aux larmes des catholiques fidèles.**

**Les saints d'ailleurs ne parlent pas comme les autres hommes. Quand ils traitent du ciel et des choses de Dieu, ils parlent d'expérience, ils disent ce qu'ils ont vu et ressenti, comme un voyageur décrit les paysages au milieu desquels il a passé et le pays dans lequel il séjourne.**

Les vertus qu'il prêche, il les a pratiquées ; les vérités qu'il expose, il les a vécues, et l'accent de conviction qui passe dans sa voix entraîne irrésistiblement même les esprits obscurcis par les passions ou par les préjugés. C'est alors surtout que la parole de Dieu, même dépourvue des ornements mondains, brille de tout son éclat et montre sa force victorieuse, opérant des miracles, éteignant les flammes et le feu, comme parle le Psalmiste, brisant les cèdres du Liban, ébranlant les profondeurs mystérieuses des plus affreux déserts.

Les admirables vertus du prédicateur, ses miracles, avaient prédisposé les peuples en sa faveur. La grâce de Dieu, qu'il appelait par ses ferventes prières et sa touchante humilité, remportait la victoire finale.

Tels furent les moyens d'apostolat tout surnaturels qui assurèrent à ce fervent apôtre, sur le terrain le plus ingrat et le plus difficile, les plus belles conquêtes.

A mesure qu'il avançait au milieu des hérétiques, le peuple voyait tomber ses préventions, et disait comme les témoins des miracles de Jésus : « Si cet homme n'était pas de Dieu, comment opérerait-il de telles choses ? Nous n'avons jamais vu nos pasteurs faire de ces prodiges ».

Mais l'entreprise que l'on confiait maintenant au P. Marc n'était-elle pas téméraire ? On lui donnait à évangéliser la ville d'Augsbourg. C'était par excellence, plus encore que Ratisbonne ou Nuremberg, la ville vouée à l'hérésie, dominée par Luther, encore frémissante de ses prédications, toujours ardente des feux de la grande révolte.

C'est dans ce milieu hostile qu'un religieux de nationalité étrangère, portant un costume abhorré, déjà signalé dans d'autres villes comme un fanatique et un séducteur, vient cependant dresser sa chaire, non pas dans un temple ou une enceinte privée, mais en plein soleil, sur la place publique, en face de la foule.

On montre encore à Augsbourg, sur le coin de la place dite le Frohnof, le balcon sur lequel prêcha un grand franciscain, précurseur du P. Marc, saint Jean de Capistran. Cent ans après, hélas ! cette chaire improvisée était profanée par la présence du moine apostat qui, du même lieu, publiait sa fameuse *Confession d'Augsbourg*, le *Credo* de sa religion.

La vérité catholique reprenait ses droits et elle y apparaissait de nouveau, avec sa beauté, son efficacité et sa force divine, comme incarnée dans cet humble moine, frère de Jean de Capistran, qui, par toute son attitude, comme par ses paroles, proclamait, avec saint Paul et avec saint François, qu'il ne connaissait que le Christ et le Christ crucifié !

Quelle impression produisaient ces paroles et les miracles dont elles étaient accompagnées ?

Nous l'entendrons dans la relation d'un vénérable Père Chartreux qui vint à Augsbourg poussé, avouait-il, par la curiosité et le désir de démêler ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les récits merveilleux qu'il avait entendus et qu'il croyait exagérés. Écoutons ce témoin prévenu, peu favorablement disposé, qui volontairement a dépouillé tout enthousiasme.

Il déclare d'abord avoir vu lui-même, pendant deux jours, trente malades divers guéris sous ses yeux. « Les cheveux se dressaient sur ma tête, dit-il, à la vue de tant de prodiges ».

Il en cite quelques-uns et donne, au sujet de deux enfants, de huit à neuf ans, guéris d'une infirmité des jambes, ces détails pittoresques.

« Le rire gagna toute la foule quand on vit ces deux miraculés, dans l'excès de leur joie, jeter leurs béquilles en l'air et commencer à gambader, à courir et à faire des folies, pour bien se convaincre eux-mêmes qu'ils possédaient l'usage de leurs jambes. Plus on voulait les rejoindre pour les interroger, plus ils couraient rapidement, comme s'ils eussent voulu fuir cette foule qui, au milieu de ses émotions, s'amusait de leurs ébats.

« A mon sens, le plus grand de ces miracles est celui de la foi et de la confiance de ce saint homme, qui surpasse encore celle qu'il exige de ses malades ».

« Avec le manteau de ce nouvel Elie, nous disait quelqu'un, je me fais fort de partager en deux les eaux du Danube. Une vie absolument sainte peut seule inspirer une telle confiance en Dieu.

« L'affluence du peuple est telle, qu'en un seul jour les gardiens des portes ont compté 18.000 arrivants. L'Empereur viendrait en personne avec un cortège d'Électeurs, de Princes et de Rois, qu'il n'y aurait pas un plus grand concours.

« Il m'a fallu employer la ruse pour arriver jusqu'à lui au couvent des Capucins, et lui extorquer à la hâte une bénédiction pour moi et pour les religieux de notre province Carthusienne, dont je suis le visiteur ».

Ce pieux chroniqueur considère comme un miracle qu'au milieu de cette affluence, il ne se soit produit aucun désordre ni accident de personnes. Mais il y avait des accidents d'une autre sorte, comme à l'église Saint-Udalrich, où les portes et les grilles de chêne, cédant sous le flot des fidèles, furent emportées comme un fétu de paille.

Il se réjouit, dit-il, parce que Dieu a choisi, pour faire éclater Sa gloire, la cité d'Augsbourg, vrai centre de l'Allemagne, relié par les postes et le commerce à toutes les parties de l'Empire. Les catholiques sont confirmés dans leur foi et les hérétiques plongés dans la confusion et le désarroi. Ces derniers tiennent des réunions et prennent des mesures qui demeurent sans fruit, car ils sont débordés ; et leurs disciples, sans s'arrêter à leurs défenses et excommunications, s'attachent, comme les catholiques, aux pas de l'homme de Dieu, l'écoutent tout émus, et, au moment de la bénédiction, font pieusement le signe de la croix. On a vu des prédicants eux-mêmes, entraînés par le courant populaire, donner ces signes extérieurs, et l'un d'eux a déclaré que si ce prédicateur parlait la langue du pays, lui et les autres pasteurs pourraient fermer leurs temples, car il n'y aurait bientôt personne à les suivre.

Mais la plupart, il faut bien le dire, en éprouvaient du dépit. Cinq d'entre eux qui, d'une maison voisine, surveillaient la foule accourue à la bénédiction, en voyant les paralytiques se dresser et jeter leurs crosses, furent saisis comme de fureur épileptique et se sauvèrent en hâte, en fermant brusquement portes et fenêtres. « De ces guérisons, dit le Prieur, cinquante ont été, après examen sérieux, retenues comme certaines ».

Citons parmi les miraculés un jeune homme affligé de surdité, qui voyait sa carrière compromise, car ses goûts et ses aptitudes lui avaient valu une bourse à une école de musique. Ses oreilles s'ouvrirent et il put continuer ses cours.

La Vierge miraculeuse de Neubourg avait puissamment assisté le P. Marc durant tout ce voyage. Reconnaisant, l'homme de Dieu travailla pour elle, ce jour-là, car dans ce jeune musicien, il lui préparait un serviteur et un chanteur. La guérison s'entoura de circonstances tragiques : l'enfant tomba comme foudroyé, et la foule fut saisie de terreur. Il avait



entendu dans son oreille comme la détonation d'une arme à feu, mais l'émotion passée, il reprit ses sens et constata que la surdité avait disparu. Il devint plus tard un des meilleurs artistes de la chapelle de Notre-Dame de Neubourg.

De retour à ce lieu de bénédiction, le P. Marc songea à rendre des hommages solennels à l'image miraculeuse qui, en son absence, avait continué à manifester sa maternelle clémence. Le 15 novembre, à l'office des vêpres, il prêcha magnifiquement sur les gloires de Marie et la nécessité de lui témoigner amour et vénération. Sa conclusion proposait de construire, pour renfermer la statue, un tabernacle précieux et d'organiser en son honneur une grande procession.

La ville ne demandait pas mieux et le Sérénissime Duc s'empressa de se faire l'exécuteur de ses volontés. Avec l'autorisation donnée avec bonheur par le Prince-Evêque d'Augsbourg, la Vierge fut, le 21, en la fête de la Présentation, portée en triomphe dans une procession très solennelle par les rues de toute la cité.

Son Altesse fit confectionner à ses frais le tabernacle à deux portes destiné à l'enfermer. On ne l'ouvrait que lorsque les pèlerins le demandaient ou pour la célébration de la sainte messe. La Duchesse, de son côté, heureuse de se faire la camériste de la Reine du ciel, devenait la gardienne et la pourvoyeuse de son vestiaire, se dépouillant pour elle de ses plus brillants joyaux.

Cependant les adversaires du P. Marc (nous savons que ce n'étaient pas seulement les hérétiques), ne désarmaient pas devant ses triomphes, que le ciel même consacrait. Tout au contraire, ils s'en irritaient davantage, et, fermant les yeux à toute évidence, niant a priori un miracle qu'un peuple tout entier avait vu, que des prêtres, un évêque, des princes avaient officiellement constaté, ils allaient porter jusqu'à Rome nous ne savons quelles protestations, essayant de faire condamner la dévotion nouvelle et interdire le culte de la Vierge miraculeuse.

Mais le Duc sut prendre les devants et, le 20 septembre 1681, son agent à Rome, Don Pierucci, lui écrivait :

«Un prélat familial du palais apostolique m'a dit hier qu'il a lu à Sa Sainteté l'extrait d'une lettre de Votre Altesse Sérénissime, concernant l'image de la Vierge de l'église de Saint-Pierre. Le Pontife en a été très satisfait et a beaucoup loué votre piété. Il m'a chargé de vous écrire et d'assurer Votre Altesse qu'ici, on ne fera rien contre cette dévotion et qu'il n'y aura ni décret, ni décision quelconque qui puisse la contrarier». Le prélat insinuaient comme parlant de lui-même, qu'on devrait faire des miracles du P. Marc, au moins des plus insignes, des relations écrites, et recueillir les preuves et les témoignages, pour un procès authentique. Le Pape, ajoutait-il, verrait cela volontiers».

Le mouvement des yeux continua longtemps après, car le 7 janvier 1682, Philippe-Guillaume écrivait au P. Marc :

«J'ai reçu votre très aimable lettre, le soir où, avec mon épouse, j'allais révéler secrètement la miraculeuse image de la très glorieuse Vierge, dont les grâces et les miracles se multiplient de plus en plus. Bien que pauvres et indignes pécheurs, obéissant à vos indications, nous avons offert d'un cœur ardent nos faibles prières à Dieu et à la Vierge, et son image a montré encore, par le mouvement très aimable et très affectueux de ses yeux vers le ciel et vers nous, qu'elle nous accordait son efficace intercession auprès de son divin Fils. C'est à vous que nous devons cette bénédiction, et que pourra refuser la bienheureuse Vierge à son fervent serviteur ? »

Voulant avoir plus près de lui l'image de sa protectrice, le Duc fit faire un fac-similé de la statue, qui prit une place d'honneur dans la chapelle de son palais. Et comme c'était Marie qui avait formé les liens qui l'unissaient au P. Marc, pour que leurs cœurs pussent toujours se rencontrer au pied de la même sainte image, il voulut en envoyer à son vénérable ami une seconde copie, qui devait être exposée à la dévotion des fidèles dans l'église du couvent de Padoue, tous les frais d'installation et d'ornementation demeurant à sa charge.

Il fit de plus graver l'image à un grand nombre d'exemplaires, et l'envoya de tous les côtés, afin de répandre la dévotion à la Sainte Vierge et d'exciter les cœurs à se tourner vers elle, dans les tragiques circonstances où se trouvait alors la chrétienté toute entière.

Formée sous ses auspices, l'amitié qui unit le Duc au P. Marc devint d'une telle surnaturelle grandeur qu'on ne peut la comparer à aucune autre.

Elle devint chez le prince un véritable culte de vénération, de reconnaissance, de confiance filiale, nuancée d'une humble crainte de se trouver indigne d'une si précieuse amitié, qu'il estimait comme un don inappréciable du ciel.

La correspondance révèle ces beaux sentiments et nous font connaître l'âme de ce pieux vieillard, que la maladie éprouvait cruellement, et qui, au milieu de ses souffrances, ne songeait qu'à son âme et à Dieu.

«Je récite chaque matin, lui écrivait-il, votre acte de contrition si tendre, et j'y trouve un frein peu ordinaire pour éviter les plus graves péchés. J'en éprouve une consolation incomparablement plus grande, que si j'étais guéri de toutes les souffrances que j'endure en mon corps».

Il se déclare résigné à souffrir ainsi jusqu'à la mort, regrettant seulement que la maladie lui enlève des moyens pour le service de Dieu et de ses sujets. C'est à cause de cela qu'il implore la bénédiction de son pieux ami et qu'il use de l'huile bénite par lui. Rien cependant ne vaudra sa présence personnelle, qu'il désire ardemment et qu'il sollicite par des lettres à l'Empereur et au Pape.

Sa situation de souverain lui fait un devoir de s'intéresser à la chose publique, mais ce qu'il cherche par-dessus tout, c'est le bien de la religion. C'est ainsi qu'il recommande un jour au P. Marc une intention particulière, secrète. Si ce qu'il espère se réalise, sa vieillesse pourra encore être utile, en s'employant à un grand bien pour l'Église.

Il s'agit de la succession de l'Électeur palatin, qu'il réussit à obtenir. Aussitôt, il songe à la conversion de ces terres du Palatinat, toutes gangrenées d'hérésie.

«Par la grâce de Dieu, écrit-il peu après, les choses vont très bien ici, et, dans quelques jours, je ferai publier pour les catholiques le libre et public exercice de leur culte, sans pouvoir priver les autres de l'usage de leurs églises et de l'exercice de leur religion, qu'assure la paix de Munster. Par une grâce particulière de Dieu, tout se fait de concert avec la Régence, et sans qu'il y ait d'opposition, même de la part des prédicants. Oh ! si j'avais de l'argent pour faire des fondations, quel bien immense on ferait dans les âmes ! Mais les dépenses qu'il faut faire pour les veuves Électrices et les héritiers du défunt électeur, ainsi que pour la défense des places, me mettent dans l'impossibilité de faire quoi que ce soit. Ah ! si Sa Sainteté voulait me secourir trois ou quatre ans de suite, avec des sommes importantes, en peu de temps, on rever-

rait le Palatinat redevenir catholique : car si j'étais libre d'édifier et de fonder des églises, cathédrales, monastères, écoles et collèges, et tout ce qui peut aider à la diffusion de la foi, sans qu'on eût rien à enlever aux protestants, on gagnerait une multitude d'âmes».

Il eut à plusieurs reprises le désir d'envoyer le P. Marc à Rome pour solliciter ces subsides, et il lui écrivit :

«Bien que chaque jour me paraisse très long en attendant de vous embrasser, je voudrais que Votre Paternité pût d'abord aller à Rome. Volontiers, j'accepterais ce retard, parce qu'il en résulterait un grand avantage public».

Et il mettait à sa disposition, comme compagnon de voyage *il Carlo mio*, son propre fils, Charles, qui parcourait alors l'Italie.

Mais le P. Marc, comme nous le verrons, ne put jamais aller à Rome.

Malgré la pénurie des ressources, la foi se propageait dans le Palatinat, et le Duc écrivait : «Déjà, nous comptons dans cet État plus de cinq mille catholiques, et chaque jour voit des conversions nouvelles».

Il rend compte d'une procession du Saint Sacrement à Heidelberg, où il n'y en a pas eu depuis longtemps. «Ce m'a été une consolation très grande de vivre ce jour-là sur une terre hérétique. Quelle grâce Dieu m'a faite d'y introduire, sur mon déclin, cette pratique pour la gloire du Très Saint Sacrement !»

Le grand âge du prince ne lui permet pas d'aller prendre part à la campagne contre les Turcs, mais il y envoie ses deux fils : Louis-Antoine, Grand-maître de l'Ordre teutonique, et Charles. Comme l'Impératrice, leur sœur, le Duc les recommande au P. Marc, en des termes touchants : «En vous, non seulement ils trouveront les soins d'un vrai et tendre père, mais ils seront protégés par votre sainte bénédiction contre tout danger possible... Je vous délègue auprès d'eux ma propre paternité. Je sais que si vous êtes auprès de mes fils, ils seront en sécurité contre les pièges de l'ennemi et conservés dans la crainte de Dieu, source de tout bien et de toute prospérité». (1684).

Auprès de ce fils du Duc de Neubourg, un jeune prince protestant, Christian-Auguste, Duc de Saxe-Zeitz, a fait la campagne de 1686. Déjà travaillé par la grâce, il a voulu conférer avec le P. Marc : mais celui-ci étant déjà reparti pour l'Italie, ce n'est que par lettres qu'il peut s'entretenir avec lui. Le Duc annonce à son saint ami les progrès de cette conversion. En novembre 1689, Christian-Auguste abjurait en secret. Deux ans après, il faisait en public sa profession de foi, et embrassait, à la stupeur générale, l'état ecclésiastique. Il fut plus tard évêque de Giavarino, cardinal et primat de Hongrie.

Le 1<sup>er</sup> avril 1687, le Duc de Neubourg désirant la visite de son ami, écrit cette touchante lettre :

«O très cher Père, je crois bien que ce sera la dernière fois que je vous verrai, parce que l'âge avance, les infirmités s'accroissent et les forces diminuent... Votre bénédiction, que je recevrai encore, m'aplanira le chemin de l'éternité. Je vous révère, je vous aime comme un père, et j'ai en vous une confiance d'enfant : aussi, j'espère que vous ne me refuserez pas cette consolation pour le bien de mon âme. Je n'écirai pas cependant pour demander votre obéissance, si Votre Paternité ne me le permet pas, parce que je vous aime trop pour vouloir vous être à charge».

Les enfants du Duc n'ont pas dans le P. Marc une moindre confiance.

«Matin et soir, lui écrit l'un d'eux, je m'agenouille pour recevoir votre bénédiction, afin que Dieu me fasse connaître ce qu'Il veut et ce qui est de Sa gloire, et non ce que désire la nature corrompue».

Ces paroles nous montrent à quel degré la piété régnait dans la famille des Neubourg. En voici un autre exemple.

C'est le prince Alexandre-Sigismond qui, en face d'un avenir rempli de promesses et de gloire, sent germer en lui une vocation supérieure et songe à devenir prêtre. **La famille comprend l'importance du ministère sacerdotal trop souvent profane par des nobles mondains, avides des honneurs de l'Église et de ses bénéfices, que la puissance séculière a pris déjà l'habitude de confisquer pour elle-même et de distribuer aux indignes.** Elle est alarmée au sujet de cette vocation, elle prie, elle consulte, elle écrit au P. Marc, lequel, après avoir examiné le prince, déclare que la chair et le sang ne sont pour rien dans les désirs qu'il a conçus. C'est bien par horreur du monde et par zèle pour la gloire de Dieu, avec un cœur pur et désintéressé, qu'il va se consacrer au service de Dieu et au bien de la sainte Église.

Ordonné en décembre 1693, le prince n'oublie pas le directeur de son âme, et lui écrit cette touchante lettre : «J'ai prié pour vous tous les jours à la sainte messe, pour que Dieu vous conserve au bien de la chrétienté et de tant d'âmes que vous retirez des abîmes de la damnation, lui demandant qu'il répande en nous misérables, et principalement en moi, quelques étincelles de l'amour divin et du zèle ardent pour le prochain dont vous brûlez vous-même. Je suis confondu en voyant qu'au lieu d'avancer dans le bien, je deviens de jour en jour plus tiède... Je ne mérite point ces grâces que Dieu accorde à tant d'autres prêtres, principalement à la sainte messe, mais je serai satisfait pourvu qu'il m'accorde de ne jamais L'offenser, de ne pas même Lui donner le plus léger déplaisir, d'accepter tout ce que je pourrai faire ou souffrir pour Sa gloire».

Ces sentiments paraissent surtout quand on veut élever à l'épiscopat ce prêtre modèle. La lettre qu'il écrit alors au P. Marc est un chef-d'œuvre de noble simplicité et de pieuse soumission.

«Je me trouve déjà débile et plein d'incapacité. Or, ajouter encore un poids à celui que je porte si mal, l'accepter même de bon gré, et, à plus forte raison le rechercher et le prendre de mes mains, me paraîtrait une arrogance, une présomption digne de châtement et un grand péril pour mon âme.

«Mais Leurs Majestés le veulent et de nombreux personnages politiques importants le demandent, beaucoup y travaillent déjà. Pour moi, je ne fais que prier Dieu chaque jour que si la chose n'est pas pour Sa plus grande gloire, le bien de mon âme et celui du prochain, Il daigne l'empêcher.

«Il en coûterait peu à sa toute-puissance de réduire à néant tous ces projets humains et politiques. Je recommande l'affaire à Votre Paternité, protestant que je ne veux et ne désire que la sainte volonté de Dieu, consentant, si elle est contraire, à ce que la chose n'ait jamais lieu, même au détriment de ma réputation».

Le prince fut élevé à cette dignité qu'il ambitionnait si peu et il fit briller, sur le siège épiscopal d'Augsbourg, les vertus qui l'avaient déjà distingué dans l'état séculier et dans l'état ecclésiastique.

Ce n'est pas en vain, on le voit, que la Vierge bénie avait reposé son regard sur cette famille ducale, si digne de ses faveurs. La direction du P. Marc, humblement sollicitée et toujours suivie, avait aidé, on le voit, à faire de la maison de Neubourg une pépinière de saints, plus encore que de reines et d'illustres personnages.

Le vénérable Père, pour entretenir les relations qui lui étaient chères, ne se contentait pas de lettres. Nous avons dit qu'il vint souvent visiter le vieux manoir du Danube. Il y était attiré, non seulement par le désir de s'édifier auprès de la pieuse famille, mais encore par le besoin d'épancher son âme aux pieds de la Madone, dont il avait le premier éprouvé les maternelles faveurs. Marie, sans nul doute, continuait de lui sourire, de le consoler et de lui exprimer sa tendresse par la douceur de son regard. Habitué aux cours de ce monde et familier des rois, il se reposait en présence de la plus glorieuse des Reines, au pied de son auguste trône, tandis que son âme s'abreuvait des délices du ciel.

Il s'intéressait de loin à tout ce qui touchait le culte de l'image miraculeuse, et, après avoir demandé une niche fermée où la Vierge apparaissait dans toute sa splendeur : après avoir inauguré les processions solennelles, il indiquait encore au Sérénissime Duc, des cultes spéciaux à inaugurer en son honneur, des fêtes à célébrer.

«Je ne manquerai pas, répondait celui-ci, conformément au saint avis que vous m'avez donné, de faire chanter les litanies avec le *Salve Regina*, et de faire dire au peuple les trois Pater et Ave, à haute voix. Mais ce ne sera pas le samedi matin, qui, d'après une dévotion déjà établie, est pris par une chapelle antique, à une demi lieue d'ici. De plus, les litanies sont chantées ce jour-là devant une autre image miraculeuse de la Vierge, dans l'église de la Compagnie de Jésus. Pour nous, nous avons pris le mercredi, qui fut le jour où la sainte image remua les yeux pour la première fois, pendant que Votre Paternité exhortait le peuple à la contrition et donnait la sainte bénédiction. Il y a ce jour-là messe chantée avec les litanies et le *Sub tuum*, et, le soir, le peuple récite à haute voix le saint Rosaire. Quelquefois on voit, pendant cette prière, les yeux bénis de la Vierge se mouvoir encore.

«Si Votre Paternité voulait nous faire la faveur, chaque mercredi, entre dix et onze heures du matin, de nous bénir et moi et ma maison, et la ville et mes Etats, et tous mes sujets, je le ferais publier. Après la grand messe et les litanies, le prêtre officiant l'annoncerait à haute voix et dirait l'acte de contrition et les autres prières que vous recommandez. Je crois que cela augmenterait la dévotion du peuple». (1682)

La piété du Duc de Neubourg fit encore plus pour sa chère Madone, en fondant auprès d'elle un chapitre collégial, au sujet duquel il écrivait au P. Marc : «Combien je me réjouis d'avoir ainsi restauré ce que l'hérésie avait supprimé. C'est la bénédiction de Votre Paternité qui a obtenu ce bienfait».

Le pèlerinage à la Vierge de Neubourg continua pendant de longues années, et, jusqu'en 1814, la fête anniversaire du miracle fut précédée d'une neuvaine.

A partir de cette époque, la Vierge, on ne sait pour quelle raison, fut transférée dans un monastère de religieuses, et le souvenir des merveilles opérées par elle s'altéra peu à peu dans le peuple.

Nous nous sommes quelque peu attardé devant ce fait, parce qu'il a une grande importance dans la vie du P. Marc. L'immense retentissement qui lui fut donné à travers toute l'Allemagne augmenta le prestige du vénérable religieux, en même temps qu'il déchaînait contre lui une tempête de persécutions.

Celle qui a terrassé toutes les hérésies et secouru son peuple contre les infidèles voulait, sur ce théâtre, écraser la tête du serpent infernal. Il était naturel de voir toutes les forces de l'enfer, tous les ministres de Luther et de Calvin se soulever contre elle, et aussi contre l'humble religieux qu'elle avait fait l'instrument de ses miséricordes. Mais cette lutte rendra sensible une fois de plus la puissance de Marie, ses ennemis trouvant toujours, sous ses pieds vainqueurs, la confusion et la défaite.

## CHAPITRE IX : VERS LA FRANCE (1681)

Après ce long et laborieux voyage à travers l'Allemagne, le P. Marc aspirait au repos et à la solitude. Il trouva l'un et l'autre sur son chemin, dans d'autres conditions, il est vrai, que celles qu'il eût souhaitées. Au lieu du couvent, ce fut la quarantaine, avec ses inconvénients et ses fastidieuses exigences, où seules la mortification et l'humilité pouvaient trouver leur compte.

La princesse de Vaudemont, de Bruxelles, avait écrit aux autorités pour épargner aux pieux voyageurs les ennuis et les retards de cette halte forcée, mais ses démarches n'avaient pas abouti. Dieu voulait inaugurer, par cette épreuve, la série des tribulations que réservait au P. Marc l'année 1681, si malencontreusement commencée dans un lazaret aux portes de Vérone.

La princesse songeait déjà à attirer à Bruxelles l'homme de Dieu, pour qui elle professait de loin une vénération sans bornes. Mais elle n'était pas seule à désirer sa présence. Toutes les cours réclamaient déjà le P. Marc. La France allait-elle faire exception ? Quel accueil un ami de l'Empereur pouvait-il s'attendre à y trouver, quand la lutte entre la maison d'Autriche et le grand Roi soleil en était à sa crise aiguë ?

Cependant la fille de l'Electeur de Bavière, mariée au Dauphin, avait appris par son père les merveilles opérées au delà du Rhin par le célèbre religieux. Elle désirait à son tour conférer avec lui ; et le P. Marc, ami de sa famille, entré déjà dans l'intimité de l'Electeur, ne prévoyant point, dans sa simplicité, les ombrages que pouvait provoquer sa présence, s'appêtait à apporter à la future reine de France cette consolation.

L'attente du printemps, car il n'aurait pu, avant la fonte des neiges, entreprendre de passer à travers les cols des Alpes, lui permit d'accepter l'invitation qu'on lui avait faite de prêcher le carême à Venise.

Les jours n'étaient plus où l'éloquence simple de ce prédicateur n'excitait que la pitié et les sourires. L'exemple des grands entraînait le peuple, et la sainteté comme toujours remportait ses victoires. Personne ne songeait, non seulement à mettre des entraves à son ministère, mais même à le critiquer, et les deux principales paroisses de la capitale vénitienne, Saint-Cassien et Saint-Paul, se disputaient l'honneur de le posséder. Sur les instances du sénateur Cornaro, la première de ces églises se désista en faveur de la seconde, plus importante et plus centrale.

Et cependant il restait quelque chose encore des anciennes oppositions et tous les adversaires étaient loin d'avoir désarmé. Quelques-uns, ayant à venger leur précédent échec, semblaient même plus agressifs et n'attendaient que le moment d'entrer en lice.

Les succès mêmes du prédicateur leur en fournirent l'occasion. Comme l'affluence était considérable, ils représentèrent au Patriarche le danger des agglomérations en temps de peste, ils lui demandèrent surtout d'interdire la bénédiction. C'est contre cette pratique si pieuse et si féconde en fruits de salut que se déchaînaient toujours les efforts de l'enfer.

Mais une persécution si mesquine n'arrêta en rien le torrent populaire, et l'on vit même les grandes dames et les seigneurs se mêler aux pêcheurs et aux gondoliers, aux artisans et aux marchands, et demeurer de longues heures debout, sous le soleil et la pluie, ou s'agenouiller courageusement dans la boue et la poussière, pour frapper leur poitrine et exprimer leur contrition.

La ville fut transformée. Comme toutes les grandes cités de cette époque, et plus encore, car sa proximité de l'Orient et sa richesse l'y prédisposaient davantage, Venise était devenue la proie du luxe et de tous les raffinements de la sensualité, et cachait, sous le décor des pratiques religieuses, un grand fond de corruption. Dans les hautes classes surtout, on alliait sans scrupule les actes de la dévotion aux intrigues galantes et au dévergondage le plus éhonté.

Les prédicateurs, soucieux de leur popularité, se gardaient bien de toucher cette plaie, ils croyaient avoir suffisamment rempli leur devoir quand ils avaient débité, devant ces auditoires raffinés, quelques pages de littérature. Mais le P. Marc, sans négliger les précautions oratoires, visait à être utile.

Les vices furent fortement stigmatisés par lui, et sa parole apostolique eut son effet ordinaire. Quelques-uns s'irritèrent, et il ne pouvait en être autrement, mais d'autres se convertirent.

Instruit de ce succès, le patriarche retira sa défense et permit au prédicateur, pendant les trois jours de Pâques, de donner cette bénédiction après laquelle tout le peuple soupirait. Il se fit dès lors, dans Venise, un mouvement extraordinaire : toute la population se porta à Saint-Paul, où le Père, d'une fenêtre du presbytère, ne cessa de prêcher et de donner la bénédiction à des groupes qui remplissaient la place et se succédaient sans interruption.

Le soir du troisième jour, le prédicateur était exténué. Alors commença, pour le soustraire aux sollicitations de cette foule, une série de stratagèmes que la dévotion sut toujours déjouer.

On fit échapper le P. Marc par un passage secret pour le conduire le soir même au couvent de Mestre, sur les bords de la lagune. Il y fut bientôt découvert et les poursuites recommencèrent. De nuit, très secrètement, il revint au couvent du Redentore. Alors qu'on l'avait vu fuir, personne assurément ne pourrait penser qu'il était de retour à Venise. Vains efforts ! La foule avait deviné le manège, et, plus nombreuse que jamais, elle assiégeait le couvent, réclamant à grands cris l'homme de Dieu. Celui-ci se cache si bien qu'on ne peut le découvrir et réussit enfin à s'échapper.

Et alors les murmures éclatent. Eh quoi ! les princes, les rois, les étrangers ont le P. Marc à leur disposition, et nous, ses compatriotes, nous ne pouvons jouir de lui ! Pourquoi les autorités ne l'ont-elles pas retenu de force ? Pourquoi n'avons-nous pas fait nous-mêmes meilleure garde autour de lui ?

Volontiers, barques et gondoles se fussent mises à sa recherche, eût-il fallu le poursuivre jusqu'à Padoue.

Mais il était déjà plus loin : les obédiences qu'il avait reçues l'envoyaient à Versailles d'abord, puis en Flandre et enfin en Espagne.

A Ferrare, première station de ce long voyage, le Cardinal légat, protecteur de son Ordre, le reçut avec de grandes marques de sympathie et de respect, traitant avec lui d'importantes affaires, pour lesquelles les conseils de l'homme de Dieu lui furent, déclara-t-il, d'une grande utilité.

Une mission plus délicate, qu'il devait remplir à Mantoue, avait été confiée au P. Marc par le Souverain Pontife lui-même (Archives Vat. *Particolari*, vol. 179).

Il s'agissait de ramener à son devoir le Duc Ferdinand-Charles de Gonzague, engagé dans des liens coupables, et de rendre à la Duchesse, son épouse, la place, qu'au grand scandale de tous, une intruse avait usurpée. Le prince avait de bonnes raisons pour ne pas laisser arriver jusqu'à lui ceux qu'il soupçonnait devoir lui adresser des remontrances. Aussi jugea-t-on à propos de s'assurer d'avance de l'accueil qui serait fait à l'envoyé du Saint-Père. A la grande joie d'Innocent XI, le secrétaire du Duc répondit que celui-ci éprouverait une grande consolation de la visite du P. Marc, à qui il avait l'intention de confier l'évangélisation d'une ville de ses États.

Cette réponse montre la grande réputation de sainteté dont jouissait le zélé missionnaire, même à cette cour où il allait porter une parole importune. Peut-être le Duc, gardant des sentiments chrétiens au milieu de ses désordres, était-il au fond heureux de le recevoir et de s'assurer ainsi le secours d'un intercesseur près de Dieu. Il lui fit, en tout cas, un accueil empressé, l'écouta humblement et manifesta, pendant la durée de cette délicate ambassade, des sentiments qui donnèrent le change autour de lui.

Cette attitude semblait montrer un repentir, qui peut-être était sincère, mais ne fut pas durable. Déjà l'on se plaisait à voir exécutée la mesure que le P. Marc avait suggérée : la légitime épouse se croyait réintégrée dans ses droits, et la duchesse douairière se réjouissait de la conversion de son fils, qu'elle considérait déjà comme un fait accompli.

Seul, le prudent négociateur, qui connaissait la nature humaine et avait bien pénétré le caractère du prince, bon, mais faible, inconstant et incapable d'une résolution énergique, ne partageait pas complètement ces espoirs et cette joie.

«Si Votre Éminence désire connaître mon sentiment, écrivait-il au Cardinal Secrétaire d'État, je lui avouerai que ma crainte est de voir le prince retomber et persévérer dans son triste état. Le peuple, témoin de ses excès, l'excuse en disant qu'il est ensorcelé. Tout fait croire, hélas ! qu'il ira de mal en pis. Dieu seul, dans sa miséricorde, peut changer ce cœur, où ne vibre plus le sentiment de la dignité et de l'honneur». (24 avril 1681, Arch. Vaticanes. *Lettres particulières*, vol. 61. Lettres du P. Marc).

La suite montra que ces craintes n'étaient que trop fondées. Le malheureux prince persévéra dans ces égarements, qui le conduisirent à sa perte.

Le P. Marc eut plus de succès auprès des peuples de Mantoue, Brescia, Bergame, qu'il évangélisa en passant.

Il ne faisait cependant que paraître dans ces cités, n'y séjournant jamais plus de trois jours ; mais il était dans son propre pays, en parlait la langue, et son ministère, quelque abrégé qu'il fût, produisait des fruits extraordinaires.

Depuis peu, d'ailleurs, il avait, pour attirer les foules un moyen nouveau, que son grand zèle et son amour du Siègre apostolique lui avaient inspiré.

Sans doute, la bénédiction qu'il donnait était grandement appréciée, recherchée de tous, et Dieu montrait par des miracles sa merveilleuse efficacité. Mais qu'était-il lui-même, indigne prêtre, comme il aimait à s'appeler, et incapable d'aucun bien ? Combien plus efficace, plus éminente, plus abondante en biens spirituels serait la bénédiction même du Souverain Pontife, s'il obtenait la permission de la donner en son nom !

C'était là une faveur singulière, et seuls jusqu'alors les légats et les envoyés du Saint-Siège avaient joui de ce privilège si apprécié du peuple. Dans son amour pour les âmes, le P. Marc conçut l'ambition d'obtenir pour son ministère cette grâce nouvelle, et il n'hésita pas à envoyer à Rome son humble requête.

« Dans les voyages que j'entreprends avec le mérite de la sainte obéissance, dit-il, il m'arrive souvent de prêcher une ou deux fois dans chaque ville ou bourgade. Le peuple, excité au repentir, se confesse, communie, et la prédication se termine toujours, avec l'autorisation de Nosseigneurs les Evêques, par la bénédiction que donne tout missionnaire à la clôture de ses exercices. Or, si Sa Sainteté voulait m'autoriser à donner en son nom la bénédiction apostolique, avec indulgence plénière, je crois qu'il pourrait en résulter un grand bien pour les âmes et pour la chrétienté ».

Le Pape connaissant les mérites de cet ouvrier apostolique et voulant s'associer à son ministère, concéda volontiers cette faveur, quelque exceptionnelle qu'elle fût, et ce fut, dans les mains du serviteur de Dieu, une nouvelle et très abondante source de grâces.

La relation écrite au Provincial de Venise, par le religieux que l'Evêque de Bergame avait chargé d'accompagner le P. Marc, nous dit ce qu'étaient ses travaux dans le cours de ce voyage, les miracles qui les accompagnaient, les fruits qu'ils produisaient.

« Il faudrait des volumes, écrit-il, pour relater tout ce qui s'est passé d'extraordinaire pendant ces jours mémorables. Déjà un religieux théatin a recueilli avec soin toutes les guérisons miraculeuses, et un bon prêtre s'est offert à couvrir les frais de l'impression pour le public.

« Sans crainte de déroger à leur dignité, le Podestat de Bergame et son consul, le gouverneur militaire et ses officiers se sont fait un devoir et un honneur de venir à la rencontre de l'envoyé de Dieu et de l'escorter jusqu'au couvent, où, à deux genoux avec tout le peuple, ils ont reçu sa bénédiction. Le lendemain, de grand matin, ce fut Mgr l'Evêque, arrivé au couvent à l'improviste, qui voulut être béni à son tour par le Père, après avoir assisté à sa messe. Pour éviter la confusion et les accidents, il exigea que le P. Marc usât de son carrosse, qu'il laissait à sa disposition, sans quoi il risquait d'être écrasé à chacune de ses sorties.

« Il voulut même qu'une escouade de gentilshommes bergamesques, faisant l'office d'estafiers, se tint aux côtés de la voiture, l'épée au clair, prêts à réprimer toute tentative indiscrete.

« La bénédiction opéra un grand nombre de miracles et délivra un grand nombre de possédés » (Lettre du P. Elisée de Vérola. Archives de la Postulation).

L'enthousiasme populaire semblait aller croissant, et, à Milan, il dépassa ce qu'on avait vu à Bergame.

Les démons eux-mêmes avaient annoncé l'arrivée de l'homme de Dieu, et, par la bouche des possédés, ils exprimaient déjà la frayeur que leur causait ce terrible ennemi. « Il vient, disaient-ils, le traître, le monstre : il ne nous reste qu'à fuir devant lui ».

Le zélé religieux les mettait en déroute surtout dans les âmes, que la contrition purifiait avec les sacrements. Portant dans toutes ses actions le sceau de la pénitence, prêchant la croix et son divin pouvoir, son seul aspect disait à l'enfer : « Fuyez, hordes ennemies de notre salut ! Cédez le pas au Lion de Judas qui vous a vaincues ».

Ces esprits infernaux venaient de fomenter un énorme scandale : un religieux infidèle avait couvert de honte et de confusion la religion dont il était le ministre et la famille à laquelle il appartenait. Toute la ville avait été témoin de ses désordres : les impies et les libertins en triomphaient bruyamment et les bons chrétiens en étaient consternés.

On conçoit que l'enfer redoutât en cette circonstance la présence du P. Marc. Ses éminentes vertus allaient mettre en un puissant relief la sainteté de l'Eglise, trahie par un de ses enfants. Par ses prédications, il allait détruire l'effet de cette abominable félonie, ranimer les fidèles et humilier les libertins, si sévères pour condamner dans une âme faible des crimes qu'ils commettent journellement eux-mêmes et dont ils ne rougissent plus. C'était la religion vengée, la vérité triomphante, l'effet du scandale anéanti.

Que de fois l'Eglise a été attristée par des chutes semblables ! Dans le collège apostolique, même, n'y eut-il pas un Judas ? Mais à côté de ces prévaricateurs, grâce à Dieu bien rares, Dieu montre toujours les Saints : les Apôtres au temps du Sauveur, le P. Marc à Milan, et la foule des prêtres et des religieux fervents qui, par la flamme de leur zèle et la bonne odeur de leurs vertus, cautérisent et guérissent la blessure des désordres publics.

Après le passage de l'homme de Dieu à Milan, on ne parlait plus que de lui, de sa parole, de ses œuvres, de la puissance de Dieu, de la beauté de la vertu ; la sublime dignité du prêtre était tenue en plus haute estime ; les religieux étaient plus qu'auparavant vénérés de la foule. La trahison était oubliée et le silence se faisait autour de l'apostat, indigne d'occuper plus longtemps l'attention des fidèles, qui n'avaient dans le secret qu'à le recommander à Dieu.

Bien plus, le triomphe momentané du démon provoqua une réaction puissante, que le ministère du P. Marc rendit encore plus éclatante, infligeant à l'ennemi des âmes humiliations sur humiliations, défaites sur défaites.

Une femme possédée se démenait et criait dans l'église du couvent : « Laissez-la, dit le Père. Si elle est vraiment possédée, elle obéira à mon commandement ». Et comme on s'étonnait de cette assurance, sachant que le démon est le grand révolté et que rien ne lui coûte autant que l'obéissance, l'exorciste ajouta : « Oui, le démon, quelque révolté qu'il soit, doit obéir à Dieu. Il obéit par force, sans doute, mais il obéit exactement, parfaitement. Il faut qu'il reconnaisse cette autorité divine dans le prêtre qui en est le dépositaire : il faut qu'il cède devant son pouvoir ». Et, continuant sa pensée, il

prononça ces paroles qui semblent un paradoxe : « Plût à Dieu, oui, plût à Dieu, que les chrétiens eussent une obéissance aussi exacte que celle des démons ! » Puis il fit sur ce thème, facile à justifier, une allocution extrêmement pratique et touchante sur l'autorité du prêtre et le respect qu'on lui doit.

Quelle efficacité donnait ensuite à sa parole la délivrance du possédé, opérée par un simple commandement !

Nous avons en substance, grâce au chroniqueur, l'exhortation qu'il devait adresser d'ordinaire aux auditoires accourus à lui pour lui demander des miracles.

On voit, en la lisant, combien étaient grandes sa foi, sa confiance en Dieu, toutes basées sur la sagesse chrétienne, bien loin des exagérations que les esprits sévères ou mal intentionnés avaient prétendu y trouver.

« C'est pour obéir à mes supérieurs, disait-il, que vous me voyez en ce moment prêt à bénir vos âmes et vos corps, selon le besoin et la disposition de chacun.

« Gardez-vous bien de croire que tous les malades ici présents s'en iront guéris. Il en est parmi eux qui n'ont pas une vraie contrition et à qui fait défaut la confiance nécessaire, avec la grâce de Dieu, pour obtenir cette guérison. Cette confiance est un don du Seigneur, et Lui, qui sait ce qui est le plus utile à notre âme, ne l'accorde pas à tous.

« Quant à ceux qui ont les dispositions requises, ils bénéficieront infailliblement du pouvoir donné par Notre-Seigneur à Ses Apôtres de guérir les infirmes et de chasser les démons ».

A ces explications, s'ajoutaient quelques réflexions propres à faire concevoir la malice du péché, puis l'acte de contrition, qui faisait passer sur le peuple un frisson de douleur et l'obligeait à crier : « Miséricorde ! Seigneur, miséricorde ! nous ne voulons plus pécher ! »

Plusieurs témoins attestent, sous la foi du serment, avoir vu le serviteur de Dieu, pendant qu'il prêchait, la tête entourée de rayons lumineux. L'un d'eux, Jean-Pierre Robecco, affirme même que, lorsqu'il se trouva en face de lui, ces rayons l'éblouirent à tel point, qu'il ne put en soutenir la vue.

Nous ne suivrons pas les chroniqueurs dans les récits qu'ils nous font des dangers que courut le Père au milieu de la multitude, des précautions que l'on prit pour le préserver, et comment il lui fallut une nombreuse garde de hallebardiers, remplacés quelquefois par de robustes frères lais. Ce sont des scènes auxquelles nous sommes habitués, même avec des foules moindres que celles d'une grande ville, comme la capitale du Milanais, où, à certains jours, cent mille personnes, dit-on, entourèrent l'homme de Dieu.

Disons seulement que, durant quatre jours, il ne monta pas moins de quarante fois en chaire, et que la foule l'acclama comme un envoyé de Dieu et un puissant thaumaturge.

Citons aussi le dernier de ses miracles qui ne fut pas le moins notable. C'était la veille du départ : la communauté des Capucins était réunie au réfectoire, quand entra le frère portier portant dans ses bras un petit enfant qui allait mourir, si une opération des plus délicates n'était aussitôt pratiquée. Le chirurgien avait déjà préparé ses instruments, mais la mère, saisie d'une inspiration soudaine, venait de lui arracher le petit patient, pour le porter en hâte au P. Marc. Tous les religieux étaient haletants, remplis de pitié pour le petit être, interrogeant du regard leur hôte vénéré. Le Père, sans cesser de manger, fit le signe de la croix sur le malade et lui remit une pomme. L'enfant parut aussitôt guéri et se mit à marcher. Les douleurs avaient cessé, les mouvements étaient libres, l'opération devenait inutile. Les parents, qui l'attendaient à la porterie, voyant le petit malade souriant et mangeant de bon appétit, remplirent les abords du couvent de leurs cris de joie et de reconnaissance.

De Milan à Turin, les incidents de voyage se multiplièrent. Dans la campagne, près de Novare, une foule de gens voulaient la bénédiction. Le Père, selon sa coutume, fit d'abord un court sermon, mais accablé de fatigue, en parlant, il s'appuyait à un mûrier. Ce fut l'arrêt de mort pour cet arbre hospitalier. Le sermon fini, la foule se précipita sur le tronc et les branches, qui furent immédiatement coupés en petit morceaux et emportés comme reliques.

À Novare, rien ne put contenir l'élan du peuple, qui, sans respect pour la clôture des Capucins, escalada les murs, monta sur les toits et arriva jusqu'au cloître. On voulait, non seulement voir l'homme de Dieu, mais aussi l'entendre. Le Père épuisé et aphone n'avait plus qu'un souffle. Il parla cependant et fit un miracle : non seulement chacun put l'entendre, mais sa voix parvint jusqu'au palais épiscopal, séparé de la place par un jardin et des bosquets.

Durant son sermon, un peintre bien placé s'efforçait de fixer son portrait. De son ébauche, il fut tiré de nombreux exemplaires, que l'on se disputa après son passage : et à qui l'on rendit un culte, comme aux images des saints.

Pour la première fois le P. Marc, sorti de Novare, pouvait continuer sa route incognito, sans être assailli par la foule. Il arriva ainsi, avec son compagnon, au couvent des Capucins de Turin. Il ne s'était pas annoncé, ne donna aucune explication, et ne fut pas reconnu. A peine si le nom du frère Marc d'Aviano sur la lettre d'obédience fut remarqué par le P. Gardien. Ce nom éveillait bien en lui quelque vague souvenir, mais il n'y prêta pas autrement attention.

Quel ne fut pas son étonnement de voir, le lendemain, dès la première heure, monter au couvent des groupes de laquais galonnés, venant, au nom de leurs maîtres, s'informer de la santé du voyageur arrivé la veille ! C'est Madame Royale, ce sont les princes et les princesses de Savoie, qui envoient ces messagers, en attendant qu'ils viennent eux-mêmes saluer l'humble capucin.

Le pauvre Gardien comprend alors quel hôte illustre il a hébergé sans le savoir : il se précipite pour lui faire des excuses. Mais le serviteur de Dieu n'a qu'une peine : se voir découvert et honoré, quand il éprouvait une joie si sincère à demeurer caché au milieu de ses confrères, s'estimant, malgré les honneurs qu'on lui rend dans le monde, comme le dernier d'entre eux.

Le couvent del Sacro Monte de Turin est bien, de tous les couvents des Capucins, le plus favorisé par sa situation. Il occupe le sommet d'une colline qui surgit d'un jet à proximité de la ville, sur les bords du Pô, et d'où l'on contemple le plus beau panorama du monde. La ville est à ses pieds, entourée de villas et de jardins fleuris, avec la plaine immense que bornent au loin les pics neigeux des Alpes.

Placés sur ce sommet, pour être les anges tutélaires de la cité et faire pleuvoir sur elle les grâces et les bénédictions de leurs prières, les religieux Capucins peuvent s'apercevoir bien vite des événements extraordinaires dont elle est le théâtre.

C'est ainsi que des terrasses de leur jardin, ils pouvaient voir ce jour-là passer sur le pont du Pô tout un cortège, formé de piétons empressés et d'une file de carrosses, se dirigeant vers le Monte. Ils entendaient le bruit de cette foule qui montait à travers les chemins en lacets dans la verdure de la montagne, et ils se demandaient la cause de cette animation extraordinaire.

Sans doute, ils avaient entendu parler d'un de leurs confrères illustre qui avait rempli l'Allemagne du bruit de ses prédications : mais ils étaient loin de se douter du mérite de ce prédicateur, qu'il leur était donné de voir et de posséder parmi eux. Ils allaient constater que la renommée n'avait rien exagéré à son sujet, et que, si les foules se pressaient sous ses pas, si les grands se faisaient un honneur de sa conversation, c'est que l'esprit de Dieu était sur lui et que les vertus qu'il pratiquait, mettaient sur son front l'auréole des grands serviteurs de Dieu et dans ses mains la puissance des miracles.

De toute leur âme, ils bénissaient le Seigneur de leur avoir envoyé cette visite inespérée. Toute la ville allait en ressentir les effets, mais n'étaient-ils point les premiers à devoir en bénéficier ? Le Père allait semer les prodiges parmi les nobles et dans le peuple, ne réserverait-il pas quelque chose de son pouvoir en faveur de ses confrères ?

Or, il y avait à l'infirmerie du couvent du Monte un pauvre frère lai, Philippe de Carignan, qui excitait la compassion de tous. A la suite d'une opération mal faite onze ans auparavant, un nerf ayant été coupé, il était demeuré estropié, avec une jambe tellement endolorie qu'il ne pouvait la reposer sur le sol sans éprouver des douleurs intolérables. Ses dents claquaient alors, et il se prenait à désirer la mort.

Mais écoutons le patient lui-même racontant sa guérison :

«Le P. Marc, dit-il, vint me visiter avec le Père Provincial et d'autres religieux : il me parla affectueusement et me bénit. Un profond sommeil me saisit aussitôt. Quand je me réveillai, je voulus prendre mes béquilles, comme à l'ordinaire, mais il me sembla entendre une voix qui me disait : «Laisse là ces bâtons, tu n'en as plus besoin». J'hésitais encore cependant, mais la voix se faisant impérieuse, j'essayai de marcher et me trouvai guéri. Ceux qui me rencontraient étaient stupéfaits. Nous allâmes devant le Saint Sacrement pour rendre grâces à Dieu. Depuis, je n'ai plus ressenti la moindre douleur à ma jambe».

Ceci se passait le 9 mai. Quelques jours après, le frère Philippe était si bien guéri, qu'il pouvait suivre la procession de la Fête-Dieu, qui, à Turin, ville du Très Saint Sacrement, dure plusieurs heures.

Le prince Philibert de Savoie avait été un des premiers à venir au Monte, et sa visite fut suivie de celles de tout ce que la ville comptait alors de personnages de distinction. Si le séjour du P. Marc se fût tant soit peu prolongé, on aurait vu, dit le Père Provincial de Turin, accourir tout le Piémont.

Madame Royale habitait alors le palais de la Venaria, où le P. Marc, accompagné du Père Provincial et de six religieux, alla lui faire visite.

L'archevêque, qui était à la tête des seigneurs, des princes et des ambassadeurs assemblés pour le recevoir, s'avança à sa rencontre, et, sans respect humain, devant toute cette compagnie, se prosterna à ses pieds pour recevoir sa bénédiction. Cet acte d'humilité, qui confondait le P. Marc, valut quelques avanies au prélat. Les préjugés de Venise persévéraient encore et étaient arrivés jusque-là.

«Je ne veux pas vous laisser ignorer, écrivait l'archevêque au P. Marc, qu'il croyait déjà arrivé à Paris, qu'une personne ecclésiastique de plus haut rang que moi m'a désapprouvé, parce que j'ai pris votre bénédiction en public. Je lui ai répondu ceci, que je répète à qui veut l'entendre : «Si le P. Marc repassait à Turin, j'estimerai comme une joie de recevoir à nouveau sa bénédiction».

Le Nonce, qui est suffisamment désigné dans cette lettre, n'avait pas puisé ses inspirations auprès de l'autorité suprême dont il était le représentant, laquelle par la plume du cardinal Cibo, secrétaire d'État, le 17 mai 1681, portait ce jugement :

«Le fruit des prédications du P. Marc et sa vertu exemplaire donnent à Sa Sainteté l'assurance que partout où il sera envoyé, il travaillera avec grand succès au salut des âmes» (Arch. Vaticanes, Venise, vol. 285).

Outre le Sacro Monte, Turin possède un second couvent de Capucins, dit de la Madone de Campagna (ce couvent, où le cardinal Massaia fit son noviciat, est aujourd'hui occupé par les Pères Capucins de Savoie).

Les religieux qui l'habitaient voulaient jouir aussi de la présence du P. Marc, et celui-ci avait trop l'amour de ses frères pour ne pas leur faire une aimable visite.

La foule l'avait suivi, et comme l'église était beaucoup trop petite pour la contenir, il fallut que le Père, pour la haranguer et la bénir, montât sur le toit, qui est en forme de terrasse. L'impression fut immense dans le peuple, et on vit, comme à Milan, autour de la tête du prédicateur, une vive auréole. C'est auprès de la Vierge de Campagna, dans la sacristie, qui était sans doute l'unique salie convenable du petit monastère, que le P. Marc reçut la visite de Madame Royale, qui conversa une heure avec lui, puis elle lui présenta, pour qu'il le bénît, le jeune Victor-Amédée II.

Le P. Marc le regarda avec grande douceur et dit en souriant : «La fortune lui sourira d'abord, mais à la fin de grandes épreuves l'attendent».

Le prince, en guerre avec son propre fils, vaincu par celui-ci et finissant ses jours prisonnier dans une forteresse, rappelait fréquemment cette prophétie entendue à Turin.

Le lendemain, le pieux voyageur ayant célébré la messe à la chapelle royale de la Venaria, prit le chemin de la France, escorté jusqu'à destination par les gens de Madame Royale. Deux courts arrêts à Suze, au pied du mont Cenis, et à Chambéry, lui fournirent de nouvelles occasions d'exercer son pouvoir de thaumaturge.

Enfin le voilà en France, et il semble que la fille aînée de l'Église va s'efforcer de rivaliser avec les autres nations catholiques, pour rendre au serviteur de Dieu un juste tribut d'hommages et de vénération.



De fait, à Lyon, cent mille personnes accourent pour recevoir sa bénédiction et les ovations sont si multipliées, si enthousiastes, qu'elles semblent vouloir surpasser toutes celles qu'on lui a faites jusqu'à ce jour. Si la marche triomphale se continue, si le vrai sentiment des Français a la liberté de s'exprimer, Paris va marquer pour le P. Marc l'apogée de sa gloire. **Il exercera sur Louis XIV son ascendant ordinaire et fera peut-être cesser cette funeste rivalité entre la Maison de France et la Maison d'Autriche, cause de tant de malaises, de troubles et de guerres sanglantes.** Quand on sait la suite de l'histoire et les répercussions à travers les siècles de cet antagonisme, quand on songe à l'épopée de Napoléon à travers l'Allemagne, qu'on se rappelle les angoisses de l'année terrible, quand on voit les ruines qui couvrent aujourd'hui nos frontières, ces terres dévastées qui ont bu des fleuves de sang .et sont devenues le tombeau de millions de jeunes gens, ne peut-on pas dire sans exagération que **ce voyage à Paris pouvait changer les destinées du monde ?**

Hélas ! il n'en fut pas ainsi. L'homme ennemi, qui a semé la zizanie entre les princes chrétiens, voulait en recueillir la moisson maudite.

L'odieuse politique se mit sur le chemin du P. Marc, et celui-ci monta non au Capitole, mais au Calvaire. Les deux pays qu'il aurait voulu pacifier et unir étaient déjà si profondément et si irrémédiablement divisés, et par le caractère et par les intérêts, l'antagonisme était si aigu entre le roi de France et l'empereur Léopold que, dès ses premiers pas, l'homme de Dieu avait senti, dans certaines sphères, de la méfiance et de la froideur. Il ne s'en inquiétait point d'ailleurs, il se serait même réjoui, si ces dispositions du public avaient pu lui éviter des honneurs qu'il abhorrait. Pourtant, pour ce pays qu'il visite, vainqueur dans une lutte héroïque contre le protestantisme, il n'a que de l'estime et de la sympathie : son cœur est assez vaste pour embrasser l'Italie, l'Allemagne, la France et le monde, Louis XIV et Léopold, et il s'étonnerait bien qu'on pût le croire un ennemi, ou même qu'on pût faire une attention quelconque à sa pauvre personne, quand il n'est qu'un humble moine ; qu'on attachât une importance politique à un voyage qu'il n'a entrepris que par religion et par charité, avec l'unique mission de consoler et de reconforter une âme.

La Dauphine Marie-Anne-Christine a été victime elle aussi, de ces divisions entre son pays d'origine et sa nouvelle patrie, où elle se sent isolée et suspecte, toujours traitée en étrangère.

La répulsion qu'elle inspire, malgré ses grandes qualités, uniquement parce qu'elle est allemande, va s'étendre jusqu'à ce Capucin pourtant inoffensif, que l'on redoute à l'égal d'un espion. Ne suffit-il pas qu'il soit en communion d'idées avec la princesse et qu'il lui soit député par les siens, pour justifier toutes les méfiances et mériter l'expulsion ?

Afin que l'humiliation soit complète, il faut aussi que le P. Marc trouve en France, et parmi quelques-uns de ses confrères, heureusement peu nombreux, les préjugés et les suspicions dont il a été victime à Venise, tant il est vrai que la sainteté d'un homme vivant demeure toujours sujette à discussion, surtout lorsqu'il est destiné à remplir une mission publique. Les gens simples et droits voient briller l'or et le reconnaissent instinctivement, tandis que d'autres plus difficiles voient surtout les grains d'argile qui obscurcissent le lingot et soupçonnent la contrefaçon.

Nulle part cet état d'esprit ne se révèle mieux que dans la lettre écrite par le P. Archange de Bourbon-Lancy, en réponse à une demande d'information qu'il a reçue de M<sup>lle</sup> de Scudéry. Nous la citons, à cause de cela, malgré le ton sceptique et irrévérencieux où se montre l'esprit du temps.

C'est d'ailleurs un témoignage favorable au P. Marc, et il a d'autant plus de poids qu'il n'émane pas d'un de ses admirateurs. Le confrère, voulant être facétieux, l'appelle un bonhomme, fait une peinture grotesque de ses manières, raille son talent, le représente en chaire «exhortant la multitude, moitié par des gestes, moitié par quelques mots italiens mêlés de très mauvais français, à demander pardon à Dieu et à faire des actes de foi, après quoi, dit-il, il récite quelques prières et donne la bénédiction».

Le P. Marc n'était pas un inconnu pour lui, car il rappelle, toujours en style léger et badin, comment trois ans auparavant, se trouvant à Rome pour le Chapitre général, il avait vu le Cardinal Cibo «le régaler», lui et ses confrères, de la lecture d'une lettre qu'un homme de qualité de ses amis lui avait écrite, au sujet du Capucin vénitien et qui était «un amas de merveilles».

Maintenant il va bien mieux le connaître encore, car, pendant son séjour à Lyon, il ne le perdra pas de vue un seul instant. Il sera curieux de constater, dans sa lettre même, qui veut être sceptique, comment ses idées se contredisent ou se transforment.

«Il nous est arrivé un jour, dît-il, sans que nous ayons su qu'il fût en chemin, conduit par des gens de M<sup>me</sup> de Savoie, qui les lui avait donnés avec un de ses équipages... Nous l'avons gardé quatre jours, pendant lesquels notre couvent a été rempli et investi de gens de toutes qualités. Enfin il voulut partir. Nous y consentîmes très volontiers, tant parce que ce tumulte causait beaucoup de désordre chez nous, que parce que ce grand fracas faisait naître diverses passions au dehors.

«Nous résolûmes de le faire partir de grand matin, pour éviter la confusion que nous avons raison de craindre. Notre précaution fut inutile. Le peuple coucha dans les rues et nous eûmes assez de peine à jeter le Père dans un carrosse qui le tira des mains de ce peuple».

Après cet aveu au sujet de la popularité du P. Marc, en voici un autre relatif aux miracles, qui est bien plus important. Le scepticisme s'y montre déjà tempéré et peut-être dompté.

«Au sujet des miracles, continue-t-il, je ne vous conseille pas de croire la centième partie de ce qu'on vous en raconte. Il est cependant sûr qu'il a guéri quatre personnes, dont deux étaient malades depuis dix et douze ans : il est encore vrai et de notoriété publique qu'il a rendu l'ouïe à un enfant de treize ans, né sourd. L'on m'écrit de Dijon qu'il a rendu la santé à une présidente, paralytique depuis quinze ans.

«Vous aurez envie ensuite de savoir comment un homme se met en tête de faire des miracles. Je l'ai interrogé sur cela. Il m'a répondu qu'ayant fait quelques prières et la lecture d'une certaine bénédiction qu'envoie un autre Capucin à miracles, sur un religieux malade qui fut aussitôt guéri, il ne fut plus maître de sa bénédiction et qu'on l'obligea à la donner.

«Sa course par le monde vous fera peut-être de la peine comme elle m'en fait, mais j'ai vu ses ordres et comme quoi il ne fait qu'obéir».

On se demande alors sur quoi se basent ces critiques à peine dissimulées et on a pour réponse cet aphorisme, qui continue la lettre : «Il y a des saintetés tumultueuses et d'éclat, comme il y en a de tranquilles et de sédentaires». Le P. Archange n'allait pas évidemment jusqu'à condamner la sainteté des Apôtres, qui n'eut rien de sédentaire et causa quelque bruit dans le monde. De la suite de sa lettre, il semblerait résulter qu'il ne croit guère qu'à la sainteté des Anges, mais il a pris pour gageure de se réfuter lui-même. Suivons-le jusqu'au bout.

«Je crois avoir vu en lui, dit-il, les faiblesses de l'homme et les grandeurs de Dieu. Quand je parle de faiblesses, ce sont de celles que nous ne compterions pour rien dans un autre homme, je dis même dans un homme de bien... Je vous ai déjà dit que je suis pénétré de son innocence et de sa probité, mais c'est qu'à mon avis, il y a des moments où l'homme paraît à travers le saint, et, de bonne foi, je crois que partout où il y a un homme, il se trouve de l'humanité.

«En un mot, je le regarde comme un instrument de la Providence...

«Il me semble que je me suis assez précautionné contre les idées que vous pourriez avoir de sa piété. Cependant je ne pourrais m'empêcher de vous dire qu'il m'en a paru une très grande en lui, et que les défauts dont je vous ai entretenu ne sont que des détails remarqués par moi, uniquement parce que je m'étais imaginé que les saints devaient être d'une autre nature que les autres hommes... J'ai toujours cru pourtant que les saints de nos livres sont plus grands que ceux de nos églises, et qu'un historien ou un panégyriste serait bien fâché que l'on se fût aperçu que son saint était un homme».

Les Capucins de Lyon ne partageaient point, au sujet du P. Marc, les opinions dégagées du P. Archange. Le P. Célestin d'Auxonne, en particulier, définitif et custode de Bourgogne, qui fut chargé par le P. Provincial de l'accompagner jusqu'aux confins de la province de Paris, parle de lui avec un respect mêlé d'admiration.

Pour effectuer le voyage avec plus de facilité, il a loué pour lui un petit bateau qui va remonter la Saône jusqu'à Chalon. Il aura ainsi, dit-il, la consolation de pouvoir converser seul à seul avec un religieux qu'il estime comme un saint. Il lui voit opérer des miracles, mais il laisse au P. Côme, qu'il appelle aussi un saint, le soin d'en recueillir les relations.

«Partout, le concours du peuple accouru sur le passage de l'homme de Dieu était extraordinaire, et la barque devait aller d'une rive à l'autre, pour donner satisfaction à tous. Si elle demeurait au milieu du fleuve, on voyait des gens, pour s'approcher d'elle, se jeter à la nage. A Tournus, une jeune dame de qualité, sans calculer le danger, se jeta ainsi dans le courant où on eut bien de la peine à la repêcher. D'autres s'avançaient dans des barques, et c'est ainsi que parvinrent jusqu'au Père, pour demander sa bénédiction, deux vénérables chanoines en costume de chœur».

Le Père Gardien de Dijon raconte de son côté, avec force détails, la guérison de M<sup>me</sup> Cœur de Roy, cette présidente que le P. Archange signalait à M<sup>lle</sup> de Scudéry. «C'est une femme de plus de soixante-dix ans. dit-il, qui depuis dix ou douze ans ne pouvait bouger de dessus une chaise, et ne pouvait marcher qu'avec le secours de ses domestiques et de son bâton. Guérie par la bénédiction du P. Marc, elle va chaque jour de son pied à la messe. Le bruit s'en étant répandu dans la ville, le Parlement lui a rendu quantité de visites, et elle m'a assuré que le jour du départ du P. Marc, elle fit plus de cent tours de chambre toute seule, pour contenter la curiosité des gens qui la vinrent voir».

Quand le P. Célestin quittait les deux vénérables voyageurs, il était bien loin de se douter que, dès le lendemain, allait commencer pour eux une longue suite d'incompréhensibles épreuves. Les agents du Roi étaient à leur poursuite et n'eurent pas de peine à les rejoindre. Ils avaient l'ordre de les expulser du royaume et de leur faire, jusqu'à la frontière, l'escorte que l'on fait habituellement à des malfaiteurs ou à des hommes dangereux.

Nous allons citer textuellement le P. Côme, qui est témoin oculaire et partage avec son maître les mauvais traitements qu'il décrit. Nous ne pouvons mettre en doute sa véracité, mais nous devons bien constater que les détails qu'il donne semblent quelque peu en contradiction avec ce que le P. Marc dira plus tard lui-même de son séjour en France. Le bon Père sans doute avait gardé mauvais souvenir de ce voyage, qui contrastait si fort avec les marches triomphales dont il avait jusque-là été le témoin, et son imagination vive l'a entraîné, quand il lui a fallu rédiger sa relation, à des exagérations, comme on en peut trouver en d'autres passages de son écrit, où abondent les superlatifs et les accents d'enthousiasme.

«Un peu au delà d'Auxerre, dit-il, des agents de la police secrète, un exempt des gardes du corps et deux archers se présentèrent inopinément à la portière de notre voiture. Après nous avoir considérés pendant quelques instants d'un air moqueur et méprisant, l'un d'eux, qui paraissait être le chef, nous intima, au nom du Roi, sou auguste maître, la défense d'entrer à Paris et l'ordre de quitter la France au plus tôt.

«Qu'on juge de notre étonnement et de notre stupéfaction en recevant, sous cette forme brutale, pareille intimation.

«Ce qui nous rendit plus perplexes encore, c'est qu'en nous disant que l'entrée à Paris nous était interdite, on continuait à nous en faire prendre le chemin.

«Avec son calme et sa prudence habituelle, le P. Marc essaya de pénétrer ce qu'on cherchait à nous cacher, et, à cet effet, il demanda au geôlier en chef en quoi consistait précisément la commission qu'il avait reçue du Roi son maître.

«Vous pouvez, lui dit-il, vous en ouvrir à moi en toute confiance, car ma conscience ne me reproche rien, elle ne croit pas avoir donné à Sa Majesté l'ombre d'un motif pouvant expliquer cette expulsion de son royaume. Comme religieux, me voilà prêt, avec l'aide de Dieu, à accepter quoi que ce soit, la mort même, pour Jésus-Christ. Vous pouvez donc être sans crainte : je ne chercherai pas à m'échapper de vos mains».

«A cette ouverture, l'agent du Roi ne répondit rien.

«En attendant, ceux de l'escorte, à qui mieux mieux, insultaient le vénérable Père, le traitant d'illuminé, de cerveau déséquilibré, de faux prophète, de saint de contrebande, cachant sous des dehors hypocrites la plus noire perfidie.

«C'est en la compagnie de telles gens que le soir, brisés d'émotion et tombant de fatigue, nous arrivâmes à Charenton, aux portes de Paris.

«On nous laissa sous la garde d'un geôlier et nos compagnons prirent le chemin de la capitale.

«Ils n'y étaient pas encore arrivés qu'on vint nous signifier l'ordre de partir à l'instant même, au milieu de la nuit. Couchés dans une position inconfortable sur un chariot rempli de paille, retenus par une corde, sans pouvoir changer de place, nous ressentions tous les soubresauts de la voiture roulant sur des chemins inégaux et raboteux.

«Aux relais, pendant qu'on changeait de chevaux, la surveillance devenait plus grande.

«Ainsi se passa cette première nuit.

«Le jour venu, on nous enferma dans une auberge éloignée de toute habitation, et nous y restâmes jusqu'au soir. C'était un dimanche, et malgré toutes nos supplications, on ne voulut pas nous conduire au village voisin pour y dire la messe.

«A toutes nos demandes, l'agent de la police royale répondait invariablement : «Nous devons obéir à Dieu, au Roi et à la foi». Ce qui nous donnait à penser que l'on nous tenait pour hérétiques, ennemis de la vraie foi.

«Vers midi, un de nos geôliers vint s'assurer de visu que nous étions encore là, et défense nous fut faite d'adresser la parole à qui que ce fût.

«La nuit venue, nous montâmes de nouveau sur le chariot, qui reprit sa course avec sa vitesse accoutumée.

«Cela dura ainsi pendant cinq jours et cinq mortelles nuits, sans qu'il nous fût possible d'apprendre où nous étions, quel pays nous traversions et où l'on voulait nous conduire.

«Nos moindres paroles, nos moindres gestes étaient soigneusement notés, et chaque soir un exprès parlait pour en faire un rapport à Paris.

«Avec un peu de bonne volonté, ce voyage eût pu être abrégé de moitié : mais, pour dépister les populations aux aguets, ou pour nous faire souffrir davantage, on l'allongea à plaisir, en s'écartant des grandes routes pour prendre des chemins de traverse.

«Nous arrivâmes à Valenciennes demi-morts et avec la perspective peu réjouissante d'y être internés comme prisonniers d'État.

«Pour n'en pas perdre l'habitude, au lieu de nous faire entrer en ville, on nous conduisit dans une auberge située à une portée de fusil. Mais là, une désagréable surprise attendait nos geôliers. A peine étions-nous entrés dans cette auberge, qu'une foule immense y fit irruption, demandant à voir le Père saint et à recevoir sa bénédiction. On l'éloigna, en la menaçant de toutes les sévérités de la justice du Roi, et nous restâmes enfermés à double tour, jusqu'à la venue de notre conducteur.

«On voulait nous interner dans la citadelle, mais on nous fit attendre encore, jusqu'à ce qu'un courrier vînt apporter l'ordre de nous faire partir pour les Flandres. Le carrosse du duc d'Arenberg, gouverneur du Hainaut, nous attendait. Notre guide, que nous aurions bien voulu congédier, voulut y prendre place jusqu'à la frontière avec nous. Le bon Père, qui n'avait pas cessé de faire gracieuse figure à ses persécuteurs, et dont la patience ne s'était pas démentie un seul instant, pendant cette longue et cruelle épreuve, voulut pousser la charité jusqu'au bout, et, comme si le désir de ce personnage lui eût été des plus agréables, il s'empressa d'accepter.

«Nous continuâmes donc notre voyage avec lui jusqu'à la frontière, mais ce n'était plus le même homme. Il semblait transformé et se confondait en excuses. En nous demandant pardon de nous avoir traités si durement, pour obéir à des ordres dont il voyait maintenant toute l'injustice, il promît de réparer ses torts et de proclamer bien haut l'innocence de ses victimes.

«Sa confusion s'accrut lorsqu'arrivé à la frontière, il vit tout un peuple acclamer le serviteur de Dieu, et celui-ci, d'une fenêtre qui s'ouvrait sur une vaste prairie noire de monde, donner sa bénédiction à la multitude agenouillée. Il tomba lui aussi à genoux, fondant en larmes. Avant de prendre congé de lui, le P. Marc le remercia de ce qu'il avait enduré de fatigues à cause de nous, et lui donna l'assurance qu'il ne l'oublierait pas, lui et ses compagnons, dans ses prières. Ce pauvre homme, tout pensif, reprit le chemin de Paris» (Arch. du Redentore. *Vie manuscrite*, par le P. Côme de Castel-franco).

Le nom du P. Marc d'Aviano était entouré d'une telle popularité et d'une si universelle vénération que la nouvelle de son expulsion de France, par ordre du gouvernement, excita dans toute l'Europe, peut-on dire, la plus vive émotion.

Même à Paris, l'étonnement était grand, et les ministres, pour calmer l'irritation du peuple, durent imaginer un subterfuge, et répandre le bruit que le P. Marc, arrivé aux portes de la capitale, avait été rejoint par un courrier du gouverneur du Hainaut, qui l'appelaient d'urgence auprès de lui. Cette nouvelle trouva peu de créance, et la vérité ne tarda pas à se faire jour.

L'expulsion, nous l'avons dit, s'expliquait par les causes politiques, et le P. Marc était victime de ses sympathies pour l'Autriche.

On croit aussi que Louis XIV, en lutte avec Rome au sujet de la régale, redoutait la présence de cet homme de Dieu, dont l'autorité et le prestige aurait pu tourner contre lui le clergé, le peuple et le Parlement, et qui venait peut-être en France avec la mission d'y faire connaître quelque bulle pontificale condamnant les prétentions de la Couronne.

Pour couper court à tout et remporter une facile victoire, Louis XIV avait pris une mesure qui n'ajoutera rien à sa gloire, ni à la réputation de sagesse de ses conseillers et de ses diplomates.

Hâtons-nous de dire que les récits de cette expulsion qui circulèrent à ce moment hors de France furent singulièrement amplifiés et que le P. Marc lui-même, devant l'ambassadeur de France à Vienne, protesta contre les faussetés et les exagérations que l'on répandait à ce sujet dans le public. Il est juste aussi de reconnaître que la responsabilité des mauvais traitements ne retombe pas toute sur le Roi, mais sur les subalternes, qui crurent entrer dans ses vues en outrepassant ses ordres.

Le monarque, du reste, s'était grandement trompé en croyant le P. Marc investi d'un mandat quelconque de l'Empereur. Celui-ci s'était borné à lui écrire, à deux reprises, le 1<sup>er</sup> avril et le 4 mai, ces lignes où il est difficile de voir des instructions politiques.

«Si vous allez en France, vous ferez ce que Dieu vous inspirera et ce qui vous paraîtra bon pour le bien de la chrétienté. Je vous dis seulement ceci : que je ne désire que la paix, et que l'on ne trouble pas la mienne et celle de l'Empire confié à ma garde. Je voudrais vivre sur un pied d'amitié avec tous.

«Je ne doute pas que vous ne cherchiez à engager le Roi à maintenir une vraie paix et à laisser à chacun ce qui lui appartient depuis des siècles. Si j'avais le bonheur de vous voir, je pourrais m'étendre davantage sur ce sujet».

Quant au Souverain Pontife, il s'était abstenu de faire donner à l'homme de Dieu aucun mandat spécial, et seul, le Cardinal Cibo avait écrit au chargé d'affaires de la Nonciature de Paris : «Nous espérons que vous nous informerez de la manière dont le P. Marc d'Aviano aura été reçu à Paris, de ce qu'il y a fait, et surtout s'il s'est senti inspiré de Dieu de parler au Roi des choses de Rome».

L'insuccès de ce voyage attriste le Pape, et l'on trouve l'expression de sa pensée dans cette autre lettre du Cardinal Cibo : «Ce qui est arrivé au P. Marc nous a causé la plus grande surprise. Mettez-nous au courant de ce qui se dit à ce sujet à Paris et en province».

Le chargé d'affaires, répondant à ce désir, écrivait le 25 juillet : «On ne sait pas au juste quelles sont les raisons qui ont fait conduire le P. Marc à la frontière. Les uns disent que c'est parce que ce religieux est lié de très grande amitié avec le duc Maximilien de Bavière, tout dévoué à la maison d'Autriche ; d'autres prétendent que l'on a peur d'une commotion populaire ; d'autres enfin pensent qu'on a soupçonné qu'il parlerait au Roi des choses de Rome, avec la sainte liberté des apôtres, et généralement cette opinion est tenue pour la plus probable».

Nous avons aussi le sentiment de Léopold dans ce passage d'une lettre de Neustadt, le dernier jour de juillet 1681 : «Je suis très attristé de ce que vous avez souffert en France. Je crois que le Roi aura craint de se trouver en face de Votre Paternité, avec une conscience si peu en règle».

Le vieux Duc de Neubourg est plus sévère dans son blâme, et ne craint pas d'appliquer à Louis XIV les textes de la sainte Écriture qui menacent de la colère de Dieu ceux qui refusent de recevoir Ses envoyés et Ses prophètes.

D'autres portent encore ce jugement, qui est le plus commun : «Le Roi de France n'était pas digne de recevoir la grâce de cette visite».

C'était aussi le cri des évêques, des princes, des abbés, qui s'étaient fait une fête de recevoir la visite du P. Marc, et, de toutes les parties de la France, lui écrivaient : «Nous n'étions pas dignes d'une telle faveur. Mais puisqu'il ne nous a pas été permis de recevoir de votre main cette précieuse bénédiction, ne refusez pas de nous la donner de loin et par écrit».

Il est intéressant d'entendre à ce sujet l'opinion du P. Archange de Bourbon-Lancy, qu'une seconde lettre à M<sup>lle</sup> de Scudéry va réhabiliter quelque peu à nos yeux.

«Je puis, Mademoiselle, vous parler de tout cela mieux que personne, puisque, outre mon assiduité à observer ce Père, j'ai eu avec lui de longues conférences sur quantité de matières, et c'est aussi pour cela que je crois devoir vous dire qu'assurément Sa Majesté a été mal informée de sa conduite. Il n'est pas homme d'intrigue ; sa piété ne le lui permet pas et la nature le lui avait auparavant défendu. Je vous assure que toute sa politique est à donner des bénédictions et à faire pleurer les peuples.

«Le procédé de la cour va nous décrier chez nos voisins, qui n'ont pas d'ailleurs des idées fort avantageuses de notre piété. Par l'affection et le zèle d'un bon sujet, je crains que, dans les conjonctures présentes, les ennemis de sa gloire ne prennent de là occasion de ne lui être point favorables.

«En mon particulier, je ne suis pas trop fâché qu'il ne soit pas allé à la cour. Pour Paris, cela allait le mieux du monde, le peuple aurait couru les rues. Quelques-uns se seraient convertis et quasi tous auraient été émus, **mais à la cour, où la foi est ordinaire et faible et la curiosité délicate**, j'aurais appréhendé que l'une n'eût pas assez cru et que l'autre n'eût voulu trop voir. La cour de France est d'un goût de piété fort différent de celui de toutes les autres. Il semble que, comme nous passons les autres nations en toutes autres choses, nous voulions être dévots d'une autre manière qu'eux.

«L'on n'a guère eu en cela de considération pour Madame la Dauphine, qui attendait le Père avec empressement. Je ne sais si elle a demandé la permission de lui écrire, comme vous me le demandez, mais je sais bien qu'il reçut une lettre de sa main à Lyon, pleine d'une grande piété et de beaucoup de considération pour lui».

La déception fut très amère, en effet, pour la pieuse princesse, et elle l'exprimait en ces termes : «Je viens par quelques lignes remercier Votre Paternité de la lettre qu'elle a bien voulu m'adresser, ainsi que des bénédictions qu'elle m'a envoyées, et de toutes les saintes prières qu'elle a faites pour moi. Je tiens pour certain qu'après Dieu et la Très Sainte Vierge, vos bonnes prières m'ont rendu la santé dont je jouis maintenant, après une maladie de trois mois. En toute confiance, je vous dirai la peine que j'ai éprouvée lorsque j'ai appris que Votre Paternité était arrivée jusqu'aux portes de Paris, sans que j'aie eu la consolation de la voir. Ce déplaisir est si grand que je ne puis l'exprimer et il durera toujours.

«Croyez que je n'ai eu cette triste nouvelle que lorsque déjà on vous avait éloigné, aussi je vous conjure de ne pas m'exclure de vos prières et de me promettre de ne jamais abandonner ma pauvre âme, jetée dans un monde si plein de périls de tout genre. C'est à deux genoux que je vous en supplie.

«P.S. Je ne manquerai pas de réciter chaque jour la bénédiction et de la porter toujours sur moi, car j'ai en elle une grande confiance et je la tiens pour chose très sainte et qui m'est très agréable».

Le P. Marc lui écrivit pour la consoler une touchante lettre et lui envoya son opusculé sur le péché mortel, cadeau bien austère à faire à une princesse. Marie-Christine avait assez de piété pour ne pas s'en formaliser. Qu'attendait-elle du serviteur de Dieu, sinon des exhortations surnaturelles et des avis sérieux sur les devoirs si difficiles de sa charge, sur la bonne direction de son âme, au milieu des dangers de la cour, où ses malheurs mêmes et son isolement pouvaient lui faire trouver des écueils plus nombreux ? Aussi reçut-elle avec reconnaissance l'humble petit volume, dont elle disait, en répondant au serviteur de Dieu, «qu'elle le gardait et le considérait comme son plus précieux trésor».

Le moins ému de cette suite d'incidents si fâcheux fut encore celui qui en était la victime.

«J'adore en cela, écrivait-il de Bruxelles à son Provincial, les dispositions divines, qui m'ont fourni l'occasion d'expérimenter ce qu'éprouva saint Ignace martyr. L'assistance du Seigneur ne m'a pas fait défaut et m'a été donnée d'une manière toute spéciale. Dieu en soit béni à jamais !»

Non seulement il ne gardait contre le Roi aucun ressentiment et évitait les récriminations, mais il l'excusait et disait du bien de lui.

L'année suivante, en effet, se trouvant à Vienne, immédiatement après le Nonce et l'Impératrice douairière, l'Empereur étant absent, il alla voir l'ambassadeur de France, le marquis de Sébeville, qui écrivait aussitôt à Paris : «Cette visite m'a fort surpris. Il me dit d'abord qu'il venait me marquer la reconnaissance qu'il avait de toutes les bontés que Votre Majesté avait eues pour lui, nonobstant la faute qu'il avait commise d'entrer dans son royaume sans sa permission, venant d'un lieu d'où l'on pouvait le soupçonner d'avoir quelque commission secrète ; qu'à la vérité, c'était une faute qu'il avait commise par ignorance, que depuis, comme il savait qu'il avait couru des bruits contraires aux bons traitements qu'il avait reçus de Votre Majesté, il cherchait le moyen de détromper le monde et de lui faire voir qu'il a toute sorte de sujets de s'en louer, et de prier Dieu pour elle et pour sa conservation, qui était si utile à l'Église et à ses États ; à l'Église, par le soin qu'il prenait à déraciner l'hérésie et à faire rentrer dans son giron tout ce qui dépendait de lui ; à ses États, par la justice qu'elle rendait à ses sujets ; que c'était vraiment régner en grand roi et exécuter les ordres de Dieu, qui l'en récompenserait visiblement en ce monde, faisant prospérer tous ses desseins. Ensuite il me montra les ordres qu'il avait reçus du Pape de venir ici et d'aller après cela en Espagne, ajoutant qu'il obéissait aveuglément, quoiqu'il eût beaucoup de répugnance d'aller dans les cours, où l'on ne pensait qu'aux affaires du monde, dont il ne se mêlait jamais, si on ne l'en pressait et qu'on ne lui en fît voir l'utilité.

«Il me dit aussi que la plus grande joie qu'il pourrait avoir serait de voir la paix bien établie entre les princes chrétiens ; qu'il n'en parlerait pourtant point à l'Empereur, si lui-même ne lui en parlait le premier ; mais que s'il lui demandait son avis, il lui représenterait le danger qu'il courait et faisait courir à ses peuples, non seulement en les exposant aux fureurs de la guerre, mais aussi à la juste colère de Dieu dont il abandonnerait la cause pour de petits intérêts mondains...»

À ce rapport, où l'ambassadeur exagère peut-être un peu les sentiments de bienveillance du P. Marc à l'égard de la France, le Roi fit, de Versailles, la réponse suivante :

«Quant aux ouvertures que vous a faites le P. Marc d'Aviano, comme elles ne tendent, selon toutes les apparences, qu'à pouvoir obtenir la liberté de venir dans mon royaume, ce qu'il m'a déjà fait demander, sous différents prétextes, et que je juge peu à propos de lui accorder, vous ne devez entrer avec lui dans aucun engagement».

Louis XIV demeurait donc inflexible en face de ce moine si doux et si humble, comme s'il eût été plus redoutable pour lui que le plus vaillant guerrier. Il est bien vrai que le P. Marc jouissait d'un immense prestige et qu'il eût pu exercer une influence réelle ; mais le Roi se trompait en s'imaginant qu'un homme si droit, si loyal, si sincère, aurait trahi sa confiance et violé l'hospitalité, profitant de son passage en France pour attenter à son autorité et contrarier ses desseins.

L'homme de Dieu se serait montré, là surtout, uniquement apôtre, semant ses miracles et ses bienfaits et convertissant les âmes. C'était, en quelque lieu qu'il se trouvât, son unique politique et ses sentiments à l'égard du Roi de France étaient ceux d'un disciple de Jésus-Christ, qui oublie et pardonne, d'un véritable enfant de l'Église, qui respecte l'autorité jusqu'à excuser ses torts.

Le marquis de Sébeville ne s'y trompait pas et écrivait encore : «Le P. Marc, qui part demain pour l'Italie, est venu prendre congé de moi. Il m'a dit qu'il était si persuadé que Votre Majesté avait de bonnes raisons de lui refuser un passeport pour aller en Espagne, qu'il avait prié le Pape de le dispenser de ce voyage, ne le pouvant pas faire par mer, non plus que par terre, si Votre Majesté n'y consentait : que, de plus, il m'aurait bien de l'obligation si je voulais assurer Votre Majesté qu'il prierait Dieu toute sa vie pour sa conservation, qui était nécessaire à l'Église, que toute la chrétienté en devait faire autant, et qu'il la suppliait encore de pardonner la faute qu'il avait commise par ignorance, en entrant dans son royaume sans sa permission. Il en paraissait toujours fort touché» (Archives des affaires étrangères Paris, 1682).

Si le mauvais vouloir de Louis XIV priva nos contrées et l'Espagne du bienfait de cette visite, il servit les desseins de la divine Providence, qui réservait le P. Marc pour une mission plus importante et plus glorieuse. Ce n'était pas à Madrid qu'il était destiné, mais à Vienne, où nous allons le voir auprès de Sobieski, vaincre les Turcs et délivrer la chrétienté.

## CHAPITRE X : VOYAGE EN FLANDRE (1681).

A considérer humainement les choses, il faudrait dire qu'après une rude montée au Calvaire, Dieu réservait à Son serviteur les triomphes du Thabor.

Et cependant ce n'était point dans ces triomphes selon le monde que le P. Marc trouvait des joies et des consolations. Se voyant exalté malgré lui par la foule, il dut regretter plus d'une fois la solitude de sa charrette de paille ou de sa chambre d'auberge, où il lui était loisible de s'entretenir avec Dieu. Le Golgotha, pour lui, c'étaient ces immenses plaines des Pays-Bas, où il voyait accourir des foules innombrables avides de l'acclamer. Et il n'en souffrait pas moins dans son humilité que si, de toutes ces bouches, fussent sortis contre lui les cris et les *tolle* des Juifs d'autrefois.

Il avait du, moins la consolation d'obéir et de faire quelque bien.

Charles-Eugène, duc d'Aremberg, d'Ærschot et de Croy, qui l'avait envoyé chercher à Valenciennes, pour le conduire à Mons, espérait avoir par lui la santé et la conservation de sa vie, car les médecins l'avaient déjà condamné. La bénédiction qu'il désirait parut d'abord lui avoir apporté sinon la guérison, du moins une amélioration dans son état. Mais en réalité ce n'était qu'un répit. Dieu n'avait amené le P. Marc à ses côtés que pour le préparer à ses derniers instants. Une douzaine de jours après, le Prince mourait dans la paix du Seigneur.

Les archives locales relatent ce passage du P. Marc à Mons, où il bénit deux fois la foule sur la grande place et une fois à la cathédrale de Saint-Wandru, dont le Chapitre des Chanoinesses, pour témoigner de la reconnaissance publique, envoya au couvent des Capucins une généreuse aumône de vin. C'était dans les mœurs du temps : la catholique Belgique, si généreuse et si fidèle aux anciens usages, n'avait garde d'y manquer. Le détail de ces aumônes serait à relever

partout, comme partout il faudrait faire le tableau d'immenses foules accourant au devant du serviteur de Dieu, l'écoulant avec enthousiasme, priant avec une piété touchante, et recevant comme récompense de leur foi, la faveur de nombreux miracles. La nouvelle en était aussitôt répandue au loin et donnait au P. Marc, à mesure qu'il avançait dans son voyage, une auréole toujours plus éclatante.

La confiance des fidèles le poursuivait partout, et un courrier de Paris lui apportait à Mons la demande d'une bénédiction spéciale pour la Dauphine et pour le duc de Vermandois, dont les fièvres venaient de s'aggraver. Il promit de célébrer pour eux la sainte messe aux jours de saint Jean et de saint Pierre.

Il quittait Mons le 15 juin, et, après un arrêt à Enghien, pour la nuit, il arrivait le lendemain à Bruxelles.

Là l'attendaient les puissants seigneurs, à la prière desquels Rome avait envoyé les obédiences : le Sérénissime Alexandre Farnèse, gouverneur général de la Flandre espagnole, et le duc et la duchesse de Vaudemont-Lorraine.

S'empressant auprès de lui pendant tout son séjour, ces hauts personnages rivalisaient avec le peuple dans les témoignages de leur vénération. Les équipages du duc de Vaudemont furent constamment à la disposition de l'homme de Dieu, qui sans cela n'eût pu circuler au milieu de la foule. Des halbardiers étaient chargés de l'escorter pour maintenir l'ordre et lui ouvrir le passage.

Alexandre Farnèse convoqua toute son armée, qui, après une revue générale, au son des trompettes et du canon, mit le genou en terre pour recevoir la bénédiction.

Tout Bruxelles était sur pied. Sainte-Gudule fut désignée comme lieu principal de réunion, et on y donna, en un seul jour, trente mille communions. Chacun voulait gagner l'indulgence plénière concédée par le Souverain Pontife, et le passage du P. Marc devenait ainsi une mission ininterrompue, produisant des conversions et un mouvement de piété comme on en avait vu, au moyen âge, quand les Vincent Ferrier, les Antoine de Padoue et plus récemment les Bernardin de Sienne soulevaient les foules aux accents de leur voix.

Pour avoir une idée de l'importance et de la valeur du mouvement religieux suscité dans les Flandres, par la parole, la bénédiction et les miracles de cet homme apostolique, il faut lire les *Lettres annuelles générales* de la Province franco-belge de la Compagnie de Jésus (Litteræ canonicæ Collegii Soc. Jesu, Antverpiensis, Mechlinen, Gandaven, etc).

Les Pères qui les écrivaient pouvaient en parler sagement, car leur zèle bien connu pour le salut des âmes avait fait d'eux les premières victimes de cette révolution religieuse sans exemple.

Du matin au soir, le jour et la nuit, ils restèrent enfermés dans leurs confessionnaux, assiégés par des bataillons de pénitents.

«Ce qui m'impressionne le plus, écrit l'un d'eux, et ce qui, à mes yeux, constitue un vrai prodige, c'est que le P. Marc ait pu, en si peu de temps, amener au confessionnal un si grand nombre de pécheurs repentants et produire une si profonde réforme des mœurs».

La vaste cathédrale ne suffisait pas. Il fallut donner la bénédiction du haut d'un balcon de l'Hôtel de ville, en présence des échevins, qui firent recueillir, pour les placer en ex-voto dans une des salles du palais municipal, les béquilles et autres soutiens abandonnés sur la place par les malades.

Recueillons un épisode de cet apostolat du P. Marc, dans la capitale belge.

Parmi les nobles et les seigneurs qui l'entouraient dans toutes les cérémonies et l'accompagnaient dans le chemin, il y en avait un qui se faisait remarquer par son assiduité, son empressement, cherchant toujours à se mettre aux premières places, examinant curieusement toutes choses, et, ce qui attirait surtout l'attention, demeurant immobile, les lèvres closes, tandis que la foule se prosternait, se frappant la poitrine et demandant pardon.

«Qui êtes-vous donc, lui demanda le P. Marc, intrigué de ces manèges. - Je vous le dirai tout à l'heure, mon Père, quand nous serons seuls».

La foule s'étant retirée, le Père prît à part le personnage et lui renouvela sa demande.

«Je suis, dit-il, un pasteur et un théologien de la religion réformée. J'ai été envoyé vers vous par les nôtres de la Hollande, pour bien observer toutes vos actions et pour en rendre compte. Voilà pourquoi j'ai pris ce costume et me suis fait passer pour noble, ce qui m'a permis d'être constamment près de vous. Je dois confesser que Dieu m'a fait le témoin de véritables miracles, et je m'en retourne le cœur contrit». Ce disant, il tombait aux pieds du thaumaturge, lui demandant sa bénédiction, et l'assurant que, non seulement il allait embrasser la foi catholique, mais encore s'en faire l'apôtre, racontant partout autour de lui ce qu'il avait vu, et comment les merveilles opérées sous ses yeux avaient déterminé sa conversion.

Dans la nuit du 20 au 21, le vénérable Père partait pour Anvers à bord de l'embarcation royale.

Les archives municipales de cette ville conservent la relation écrite des merveilles opérées pendant le court séjour du serviteur de Dieu,

Nous y voyons que la bénédiction devait être donnée à l'église Notre-Dame, où la foule s'amassait de très grand matin, demeurant à jeun jusqu'à trois heures de relevée.

Le P. Gardien accompagnait le P. Marc au jubé, pour traduire ses paroles en flamand. Tombant à genoux, les bras en croix, les yeux élevés vers le ciel, le vénérable Père commençait à demander grâce : «Frères, s'écriait-il, regrettez du fond du cœur vos péchés !» Le peuple, à genoux aussi, répondait par ses cris de douleur et de componction, et quelques-uns allaient jusqu'à faire une confession publique de leurs fautes.

A trois reprises, on répétait : «Jésus, Marie ! Oui, nous croyons de toute notre âme !» Après les cinq Pater récités d'une commune voix, la bénédiction était donnée.

«Dès ce moment, continue le narrateur, on put s'apercevoir que le lendemain dimanche, jour fixé pour gagner l'indulgence jubilaire, la cathédrale, bien que très vaste, ne pourrait contenir un nombre si prodigieux de fidèles, et on décida de transporter le théâtre de la cérémonie sur l'esplanade de la citadelle (Kastelplein). Une affiche placardée à tous les coins de rue, par ordre de la municipalité, annonça à la population que la bénédiction serait donnée, en ce lieu, le matin à 10 heures et le soir à 3 heures. Défense était faite, sous peine d'amende, de venir avec chevaux, voitures ou véhicules quel-



conques, et, pour surveiller l'exécution de cette ordonnance, des gardes civiques se tenaient à l'entrée des rues aboutissant à l'esplanade.

«Le balcon d'au-dessus de la tourelle du fort avait été orné, dans le fond, d'une tenture de velours rouge. C'est là que le Père devait se tenir. Chacun pouvait ainsi facilement l'apercevoir. L'esplanade était noire de monde, et bien qu'on se pressât les uns contre les autres, la foule débordait encore sur les glacis des contre-escarpes.

«L'hôpital, qui fait face à la citadelle, avait ouvert ses portes pour donner à ses malades et à leurs infirmiers la consolation de voir le thaumaturge et de recevoir sa bénédiction.

«Tout se passa comme à Notre-Dame, mais l'émotion fut encore plus intense. Avant de nous quitter, le bon Père affirma n'avoir jamais trouvé autant de foi qu'à Anvers, et il promit de se souvenir toujours devant Dieu de notre ville et de ses habitants.

«Ce digne religieux est âgé environ de cinquante ans. Il mène la vie d'un saint et son humilité est vraiment admirable. Il dort peu, dit-on, et rien n'égale sa confiance en la miséricorde divine. Si l'on juge par les effets merveilleux produits par sa bénédiction, on peut croire que c'est un grand ami de Dieu.

«Comment révoquer en doute ces prodiges, alors que ceux que la bénédiction a guéris sont sous nos yeux ? Nous les avons vus emporter joyeusement leurs béquilles et leurs grabats. Et ce ne sont point des étrangers, mais des gens que tout le monde connaît ici. La présence de ce saint homme n'eût-elle produit chez nous que cette impulsion extraordinaire, qui a fortifié la foi des faibles et remis en grâce des milliers de pécheurs, que déjà nous ne pourrions assez remercier Dieu de nous avoir envoyé cet apôtre, la merveille de notre siècle. Mais elle a eu de plus d'autres conséquences non moins importantes : celle d'apporter un puissant témoignage à la vérité de notre foi, et de jeter la confusion dans le camp de ceux qui, séparés de l'Église catholique, refusent de la reconnaître pour la seule vraie et divine.

«C'est en elle seule pourtant que l'on voit s'opérer de pareils miracles» (Archives municipales d'Anvers, auteur inconnu).

Malines ne posséda le Père que quelques heures, le 24, et les grâces obtenues à la suite de la bénédiction, renouvelée à trois reprises, furent si nombreuses que la ville voulut, le lendemain, faire célébrer à Saint-Rombaut, une messe d'action de grâces.

La ville de Gand voulait sa part de ces faveurs célestes et le P. Marc, appelé par l'évêque Albert de Hornes et par les États de Flandre, s'y rendit en revenant à Bruxelles.

Le prince de Vaudemont, qui se faisait un honneur de l'accompagner, l'obligea à monter avec lui en carrosse à six chevaux, escorté de douze cavaliers. La princesse se consolait de n'être pas du voyage en lui écrivant fréquemment.

Une de ses lettres nous fait assister à une curieuse scène de mœurs flamandes : une lutte de bêtes sauvages, comme celles qui passionnent les peuples du Nord, vient d'avoir lieu. Le combat entre chiens, ours et taureaux a été palpitant, et les trépidations de la foule ont amené l'écroulement d'une estrade. Il y a des blessés, et, dans le nombre, une femme qui a eu un pied écrasé. La princesse, qui s'intéresse à elle, la recommande au P. Marc, le priant de la bénir et de la guérir. Nous ne savons si le thaumaturge exerça son pouvoir en cette circonstance. Il y avait peut-être des raisons pour que le ciel n'intervînt pas d'une manière solennelle, en faveur d'une femme punie de sa curiosité.

Instruits par l'expérience et voulant établir de l'ordre aux abords du monastère où le P. Marc recevait l'hospitalité, les Pères Capucins de Gand construisirent une porte avec barricades de planches, destinées à canaliser la foule, tandis que leur parloir devint l'infirmerie, où se donnaient rendez-vous toutes les maladies et toutes les infortunes.

C'est un ami et un bienfaiteur de ce couvent qui voulut, après sa mort, reposer dans son église, Vrints van Trouwenfeld, prévôt de la Collégiale de Sainte-Pharaïde, qui se fit le chroniqueur du séjour du P. Marc à Gand, des cérémonies qui furent célébrées et des miracles qui s'opérèrent. Son travail s'amplifia ensuite et devint une véritable biographie, qui fut publiée sous ce titre : *Abrégé de la vie et des miracles du V. P. Marc d'Aviano*. Il nous donne de lui des traits que nous aimons à recueillir.

«Sa pauvreté est telle qu'il ne possède rien, si ce n'est son bréviaire. Il parle très peu, mais sa conversation est très agréable. Très sobre, il prend très peu de vin, et mange ce que ses supérieurs lui présentent, à l'exception de la viande, parce que les constitutions permettent aux frères de s'en abstenir».

Au témoignage de ce chroniqueur, la ville de Gand changea de face, les boutiques se fermèrent et tous les travaux furent suspendus. Faisant trêve à toute autre préoccupation, la population entière semblait dominée et absorbée par une seule pensée : profiter du passage de la grâce de Dieu et assurer son propre salut.

«Les communions dans notre église, disent les *Lettres annuelles* des PP. Jésuites, se comptèrent à 115.000. Tous nos prêtres furent occupés pendant plusieurs jours à entendre les confessions, soit de ceux de la ville, soit des étrangers, depuis 3 heures du matin jusqu'au dîner, et du dîner jusqu'à 9 heures du soir et au delà.

La communion générale fixée au 28 juin, à Saint-Bavon, offrit un spectacle incomparable, comme la bénédiction donnée la veille sur le marché du vendredi, la principale place de la ville.

Cette bénédiction fut renouvelée les jours suivants, et la foule sembla aller toujours en croissant.

«Il y avait des gens, dit un témoin, jusque sur les toits, et le monde y était si pressé que toute la masse semblait agitée par un même mouvement, comme les épis d'un champ de blé. On vit, au moment de la bénédiction, ajoute le narrateur, voler de toutes parts les bandages des malades qui se déclaraient parfaitement guéris, tandis que les béquilles passaient de mains en mains, par-dessus les têtes, pour arriver jusqu'au théâtre où se tenait le Père».

Le curé Nottingham, présent à la scène, déclare qu'on apporta au couvent des Capucins trois grandes corbeilles remplies de ces bandages et un chariot chargé de béquilles abandonnées.

Quelque large que l'on fasse, dans ces guérisons, la part de l'imagination et de l'enthousiasme, on est bien obligé de s'incliner devant la réalité de certains de ces miracles, entourés de toutes les garanties que réclame la véritable critique.

Vrints van Trouwenfeld consacre les deux tiers de son livre au récit détaillé de ces guérisons, et y ajoute cinquante attestations officielles des échevins de la Keure de Gand, délivrées à la suite des dépositions faites sous la foi du serment.

À la fin de son travail, l'auteur croit devoir répondre à certains esprits critiques qui cherchaient à rabaisser ces miracles, en objectant que la guérison de plusieurs malades n'avait pas été instantanée et n'était venue qu'après une seconde ou même une troisième bénédiction.

Il le fait spirituellement et victorieusement, en tournant contre les adversaires une foule d'exemples analogues de l'Ancien et du Nouveau Testament.

«Ce n'est, dit-il, qu'après s'être penché trois fois sur le cadavre du fils de la veuve qu'Élie le ressuscita. Ce n'est qu'après s'être lavé sept fois dans les eaux du Jourdain que Naaman le Syrien fut guéri de la lèpre par le prophète Elisée. Ce n'est que progressivement que Notre-Seigneur rendit la vue à l'aveugle de Bethesda et à celui de la piscine de Siloé. Dieu seul connaît les raisons secrètes de cette manière d'agir. Nous savons qu'elles sont dignes de Sa sagesse et de Son infinie bonté, et nous n'avons pas à les pénétrer».

Le censeur du livre de Trouwenfeld, tout en rappelant les règles fort sages de l'Église au sujet de la qualification des faits miraculeux, déclare que ceux qui sont rapportés dans ces pages ne doivent pas être rejetés en bloc, mais sont dignes d'admiration

Il reste du passage du P. Marc à Gand un monument, une toile de grande dimension, œuvre de Pierre le Plat, conservée au château de Destelbergen-lez-Gand. C'est l'ex-voto de la guérison de deux enfants de leur famille, attribuée à la bénédiction du P. Marc, que les barons de Heyndericx conservent ainsi depuis deux siècles. Il représente le P. Marc sur une estrade élevée, appuyé à des colonnes monumentales, étendant la main pour bénir la foule, au milieu de laquelle on distingue les malades, les possédés, et surtout les deux enfants de Christian de Heyndericx. Les pittoresques constructions de la place du Marché et les colonnes de Charles-Quint encadrent cette scène, dans laquelle l'artiste a su mettre beaucoup de variété et d'animation.

Les diplomates eux-mêmes, malgré leur froide réserve rebelle à l'enthousiasme, ne réussirent pas à échapper au mouvement qui entraînait les populations : comme le commun des mortels, ils subirent l'influence de l'homme extraordinaire qui tenait en émoi toute la Flandre.

Des conférences se tenaient à Courtrai pour régler une question de frontière entre la France et la Flandre espagnole. On dut les interrompre et les ajourner pour laisser aux commissaires d'Espagne la liberté d'aller à Gand, assister à la bénédiction donnée sur le marché du vendredi. Volontiers le baron de Woerden, qui représentait la France, les eût suivis dans cette pieuse expédition, mais, retenu par une affaire importante, il dut se contenter de recueillir les impressions de ceux de son entourage qui avaient la bonne fortune de pouvoir se rendre à Bruxelles et à Gand. Bien que cet événement fût étranger aux préoccupations diplomatiques qui le retenaient à Courtrai, il en consigna la mention à la suite du rapport officiel envoyé à l'intendant Lepelletier, son collègue, sur l'affaire qui le tenait alors occupé à Menin. Lepelletier envoya telle quelle cette lettre au ministère de la guerre, à Paris, où Louvois et les ministres durent éprouver quelque étonnement, en voyant les grandes choses accomplies par celui qu'ils n'avaient pas jugé digne de respirer l'air de France.

Ce rapport, à cause de son auteur, a pour nous un intérêt tout spécial. «Arrivant chez moi, dit le baron, j'ai trouvé mon Frédéric, qui est revenu incommode de Bruxelles et qui m'a raconté des merveilles que ce Père a faites en ce pays-là. Mon frère me mande qu'étant allé prendre la bénédiction, avec Mme Vaes, M<sup>me</sup> de Woerden, et M<sup>lle</sup> de Rosendale, la demoiselle de la première, qui est aussi sa parente, qui faisait pitié lorsqu'elle marchait, ayant les genoux disloqués, ayant reçu la bénédiction, elle a senti un effort dans les hanches et les genoux, qui se sont tournés avec du bruit et remis dans leur assiette naturelle, ayant souffert un mal incroyable pendant quatre heures, après quoi elle marche droit et sans aucune peine.

«Il est vrai qu'avant de partir d'ici, elle avait une foi très vive que Dieu la guérirait par le Capucin. Il a chassé le diable de trois personnes possédées en présence de ces dames. M. de Vaes<sup>1</sup>, ou par la douleur de son mal, ou par sa maxime de *nil admirari*, ou par la loi du jansénisme dont vous le connaissez imbu, n'a pas paru persuadé ou sensible au récit que je lui ai fait de ce miracle, dont les plus incrédules ne peuvent douter. Il en a fait plusieurs milliers avec une dévotion, une humilité et une facilité que je ne lis pas dans l'histoire sainte... Les prodiges ne sont pas à nombrer, et cependant ils sont à croire.

«Enfin tous ceux qui viennent de là sont tellement pénétrés de dévotion et d'étonnement, que ceux à qui j'ai parlé paraissent enthousiasmés. Je n'ai pas pu savoir au vrai le temps qu'il sortira de Gand. On croit qu'il en sort aujourd'hui pour aller à Bruges. On dit que le motif qu'il a eu de venir à Gand et à Bruges a été pour confondre les jansénistes, qui nient les miracles et les démoniaques. En vérité, Monsieur, ces relations donnent une sainte frayeur et si vous les entendiez faire par tant de témoins irréprochables, vous seriez aussi surpris que moi. Il y a quelque chose d'extraordinaire en cela.

«J'oubliais de vous dire que mon frère a trouvé le moyen d'être introduit la nuit près des Capucins, où il a eu la consolation d'entretenir le Père aux miracles, qui ne lui a parlé que de la foi» (Arch. historiques du ministère de la guerre, Paris, vol. 672, pièce 153).

Le P. Marc eut bien, en effet, à Gand, à combattre le jansénisme, et sur des terrains divers. Une lettre à lui adressée par Philippe de Hornes, religieux de la Compagnie de Jésus et frère de l'évêque, le montre à l'œuvre ailleurs que sur les places publiques.

Après avoir imploré le secours de ses prières pour retrouver sa santé perdue par un travail excessif, le P. de Hornes avertit confidentiellement le P. Marc que les jansénistes, avec leur habileté proverbiale, cherchaient à circonvenir son frère l'évêque et à le gagner à leur parti : et que ce serait faire œuvre agréable à Dieu d'insinuer au prélat d'éloigner de sa personne les gens de doctrine suspecte et de ne s'entourer que de vrais catholiques (Arch. de la postulation, juin 1681).

<sup>1</sup> Ce M. Vaes était le personnage avec lequel le baron de Woerden traitait alors l'affaire délicate du sceau, dont le représentant du roi catholique se servirait aux conférences de Courtrai. La France ne voulait pas qu'il portât quelque signe marquant la suzeraineté de l'Espagne sur la Bourgogne. Quelque janséniste qu'on le supposât, M. de Vaes céda à l'entraînement général et finit par se rendre auprès du P. Marc.

L'avertissement porta ses fruits, et l'ennemi fut tenu à distance.

Craignant de voir lui échapper la grâce qu'il souhaitait ardemment pour son peuple, l'évêque de Bruges, François de Ballencourt, était venu à Gand, avec une escorte d'échevins et deux chaloupes du Sénat. Faisant au serviteur de Dieu une douce violence, il l'emmena le soir même.

À Steenbrugge, le comte de Rennebourg, surintendant de Flandre, qui attendait les voyageurs, fit monter le P. Marc en carrosse pour le conduire au couvent. Une lettre du Père Gardien de Bruges, au lendemain du passage du serviteur de Dieu, nous dit ce que fut son séjour dans cette ville : une série de conversions et de prodiges, comme nous les avons vus ailleurs.

Au moment où il remettait le pied dans la barque pour retourner à Gand, le batelier, s'agenouillant devant lui, demanda la bénédiction pour sa femme malade d'une fièvre lente rebelle à tous les remèdes. De retour à la maison, la joie du pauvre homme fut à son comble, en trouvant la malade debout, guérie, qui venait à lui et lui disait, comme la fille du centurion de l'Évangile : «A telle heure, j'ai été délivrée de la fièvre». L'heure qu'elle indiquait était le moment même où elle avait été bénite à son insu, tandis que le P. Marc disait à son mari : «Que le Seigneur récompense ta foi !»

Audenarde, Courtray sollicitaient avec instance la faveur accordée à Bruges, mais le serviteur de Dieu se tenait sur ses gardes. Termonde fut plus heureuse, quoique la visite dût être bien courte.

A Lokeren, il n'y eut qu'une halte. Malgré la chaleur torride, les gens du pays de Waes s'y étaient portés en masse. Bien que la chaleur fût accablante et que le pieux voyageur dût être dévoré par une soif ardente, il ne voulut pas même accepter une goutte d'eau, ce qui édifia beaucoup ce bon peuple.

A Bruxelles, l'internonce, Mgr Tanara attendait son retour, pour le conduire sans retard au lit de souffrance de l'un de ses amis.

C'était un religieux augustin de grand renom, le P. Christien Wolf (ou Lupus), professeur de l'Université de Louvain, un des plus redoutables adversaires du jansénisme. Le malade se promettait de cette visite une grande consolation. Interrogé par le P. Marc au sujet de la foi nécessaire pour la guérison, il fit cette réponse digne d'un théologien éclairé et d'un saint religieux : «Oui, je crois, mais je ne suis qu'un pauvre pécheur et je n'ose demander un miracle. Que Dieu m'accorde seulement la grâce de bien mourir !» Quelques jours plus tard, il était exaucé.

Les jansénistes, ayant eu connaissance de ce fait, le déformèrent à plaisir, heureux d'y trouver un prétexte pour discrediter à la fois le savant antagoniste qui leur avait infligé tant de défaites, et le thaumaturge qui, par ses miracles, détruisait encore plus puissamment leurs perfides erreurs.

Ils répandirent le bruit que le P. Wolf avait dédaigneusement refusé la guérison offerte par le Capucin, car il n'y avait, disaient-ils, pour ajouter foi à ces miracles, que les ignorants et les fanatiques gens du peuple.

Se croire indigne d'un miracle, préférer à la guérison l'accomplissement de la sainte volonté de Dieu, estimer comme la plus grande des grâces une sainte mort, c'était à leurs yeux refuser le miracle, mépriser le thaumaturge.

Du P. Wolf, leur adversaire acharné, ils se faisaient maintenant un allié, ayant au sujet du P. Marc, de ses miracles, probablement aussi de tous les miracles en général, la même opinion qu'eux. Ils croyaient la manœuvre d'autant plus habile que le pieux religieux, étant mort, ne pouvait plus protester.

Mais il y avait des témoins de la scène, et les sentiments du P. Wolf étaient trop connus pour qu'on pût se laisser prendre au piège de cette calomnie grossière.

Le P. Wolf n'avait nullement mis en doute une puissance que tant de faits attestaient : et, à son défaut, des témoignages innombrables eussent montré que la foi du peuple et des simples était une foi éclairée, partagée à l'envi par les hauts personnages, les gens instruits, les théologiens les plus éminents.

Il y avait des savants sans doute dans la Compagnie de Jésus. A Louvain surtout, la ville universitaire, ils devaient former une nombreuse élite.

Or, le P. Marc ayant paru dans cette cité, l'événement est relaté dans les *Lettres Annuelles*, et on le désigne sous ce nom : «Le saint Père Capucin», ou encore «le thaumaturge de ce siècle».

De Louvain, il va à Namur, où il entre, dit l'historien de cette ville, accompagné d'une foule de personnes de marque, et spécialement de la Princesse douairière de Modène et de la Princesse de Vaudemont.

Bénédiction donnée à la foule, empressement de celle-ci, conversions, prodiges, ce sont toujours les mêmes spectacles que nous décrivons ces chroniques. Il serait fastidieux de répéter ces détails, retenons seulement le récit peu ordinaire de deux conversions.

A 40 kilomètres de Namur, dans la forteresse de Philippeville, prenait garnison, en vertu du traité des Pyrénées, le régiment français Royal-Roussillon. Il y avait là un caporal du nom de La Cère, de mœurs dissolues, «grand renieur de Dieu», qui, depuis trois mois, était frappé de cécité. «Ayant appris, dit le rapport de son commandant, le sieur de Sagarre, que le R. P. Marc d'Aviano devait venir à Namur, il s'est résolu d'y aller, en se faisant conduire par un autre soldat. Je lui ai permis de faire ce voyage, et l'ai obligé, avant de partir, à se confesser et à communier, pour être préparé à recevoir ta grâce du bon Dieu. Et il est revenu guéri». A ce témoignage s'ajoute celui du Père Récollet qui a confessé le soldat, et même celui du sieur de la Coste, lieutenant du Roi, lequel affirme au surplus que La Cère revint de Namur, non seulement guéri de ses yeux, mais totalement changé et qu'il persévère maintenant dans une vie édifiante.

La seconde conversion fut celle d'un autre personnage, qui allait devenir célèbre dans les annales de la sainteté en Belgique, car, après avoir été adonné à l'ivrognerie et à toute sorte de vices, il devait mourir en odeur de sainteté, Martin de Meestère, qu'on appelle «le bienheureux Martin».

C'est à l'âge de trente ans qu'il rencontra le P. Marc d'Aviano à Gand, d'autres disent à Enghien. Il en résulta non seulement un changement de vie complet, mais une union intime entre l'âme du religieux et celle de son pénitent.

«On l'entendait souvent pendant la nuit, dit le biographe du P. Martin, converser avec le thaumaturge, qu'il appelait par son nom».

C'est ainsi que, par son saint ami, qui, de loin, communiquait avec lui, il apprit et annonça à l'heure où elles se produisaient la délivrance de Vienne et la prise de Buda.

On dit encore qu'au moment de la mort de Martin de Meester, on vit venir près de sa couche deux religieux Capucins, qui attestèrent la sainteté du mourant et disparurent. Les personnes présentes ne connaissaient point ces religieux, mais elles pensèrent que le P. Marc devait être l'un d'eux et qu'il était venu pour assister miraculeusement son saint ami dans son dernier passage.

Le renom de la vertu du Capucin avait franchi la Manche, et le Vicaire Général des Dominicains d'Angleterre ne craignait pas de faire un voyage aux Pays-Bas pour se rencontrer avec lui. Il voulait lui recommander sa province religieuse, qui, avant la réforme, comptait plus de 130 couvents, maintenant tous détruits, sauf trois péniblement reconstitués à l'étranger, un à Bruxelles pour les Sœurs, un autre à Rome pour les Pères, et un troisième aux environs d'Anvers. Deux de ses religieux étaient à ce moment condamnés à mort et un troisième retenu en prison.

Le P. Marc, si sensible à tout ce qui touchait au bien des âmes, eût tressailli de douleur et aussi de fierté en écoutant le récit du vénérable supérieur, en voyant les ruines accumulées par la malice des hérétiques et la vaillance des persécutés. Mais, au moment même où débarquait le religieux anglais, il venait lui-même de quitter les Pays-Bas et poursuivait sa route vers l'Allemagne.

Ne pouvant aller jusqu'à lui, le vicaire général voulut du moins lui écrire, pour lui exposer la navrante situation de son Ordre et implorer sa bénédiction.

Comme il savait que le serviteur de Dieu demandait la contrition chez ceux qu'il bénissait, il faisait, dans sa lettre même, la confession de ses défauts, avec des termes de la plus touchante humilité.

Le cœur du P. Marc dut être vivement louché, et, en vrai Franciscain, il fit passer, dans la bénédiction qu'il envoya, toute la fraternelle tendresse du baiser de saint François et de saint Dominique, recommandant à Dieu des intentions qui touchaient autant le bien général de l'Église que celui de la province religieuse dont on lui exposait les besoins.

Deux projets importants furent conçus au cours de ce voyage en Flandre.

La duchesse douairière de Modène, alors en résidence à Bruxelles, aurait désiré que le P. Marc d'Aviano se transportât incognito en Ecosse, pour la consolation spirituelle du Duc et de la Duchesse d'York, sa fille, et elle avait supplié Mgr Tanara d'en écrire au Souverain Pontife. Mais le projet était dangereux pour la cause des catholiques et l'intérêt même du Duc d'York, et le P. Marc se souciait peu d'entreprendre ce voyage, où le secret lui eût rendu impossible toute sorte d'apostolat.

Le second projet s'ébaucha à peine à Bruxelles, mais comme il tient une grande place dans les préoccupations du P. Marc, il n'est pas sans intérêt d'en signaler les origines : il s'agissait d'un voyage en Espagne.

Les officiers espagnols avaient conçu de lui une grande estime et l'un d'eux écrivait à son sujet : « Il m'a été donné de converser avec le meilleur des hommes qu'ait connu notre siècle. Je l'ai vu rendre la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds. Il m'a assuré que, dans ses prières, il demandait au bon Dieu de conserver cette province sous le sceptre de notre bon Roi catholique. C'est ainsi qu'il appelle toujours notre invincible monarque. On raconte que les plus grandes dames de la cour font des démarches auprès de Sa Sainteté et du Père Général des Capucins, qui vient d'arriver ici, à l'effet d'obtenir que ce saint homme reçoive une obédience pour Madrid et tout fait espérer qu'elles réussiront » (*Verdadera noticia de los prodigios... por mano dei R.P.F. Marcos de Aviano*. Madrid, 1681).

La nouvelle était vraie, le projet fut vraiment conçu, mais des obstacles insurmontables, dont nous avons déjà dit quelque chose, en empêchèrent la réalisation.

Le 6 juillet, le P. Marc, venant de Namur et se dirigeant vers Aix-la-Chapelle et Cologne, descendait la Meuse et arrivait à Liège.

« Tout le long du fleuve, d'après la chronique d'un monastère de Liège, était tapissé d'une infinité de monde. Les Liégeois et ceux des pays avoisinants, qui avaient su son arrivée, étaient accourus pour avoir sa bénédiction et obtenir des miracles. Le lendemain, qui était un dimanche, il dit la messe à Saint-Lambert, sur un autel portatif, au jubé, de façon à être vu de l'extérieur, pour la multitude innombrable qui s'était hissée jusque sur les portails. Le portail du Vieux Marché ne put supporter ce poids et s'écroula, si bien qu'une pierre vint blesser le pied du serviteur de Dieu.

« Après midi, on trouva bon de dresser un théâtre sur le quai en Leusse, où il y avait plus de cent cinquante mille personnes, tant sur l'eau que sur terre. Là il pleura, prêcha, donna sa bénédiction, et guérit une multitude d'impotents, estropiés, aveugles, voire des fous et des innocents ! Les gens pleuraient à cris, demandant pardon à Dieu. Il est certain que jamais le monde n'avait vu pareil prodige ».

Cette année-là, 1681, fut marquée par l'apparition d'une comète qui mit le monde en émoi<sup>1</sup>. L'Autriche y voyait le signe de la colère de Dieu, et l'Impératrice, écrivant au P. Marc, lui faisait part de ses terreurs. L'homme de Dieu, qui savait combien était coupable la ville de Vienne en particulier, estimait comme un bon résultat que la crainte du Seigneur fût excitée dans le peuple et parmi les grands.

En Belgique, l'impression, semble-t-il, était toute autre. Le passage du P. Marc primait tout, et l'attention était en quelque sorte détournée du phénomène céleste. « Pour moi, écrivait naïvement un chanoine, j'ai été plus ému de ce que j'ai vu opérer par le saint Capucin que par l'apparition même de la comète ».

Un auteur inconnu en prit même prétexte pour composer une poésie en flamand, établissant une relation entre la vive lumière qui éclairait le ciel et les œuvres du serviteur de Dieu, qui apparaissait, lui aussi, au milieu des peuples, comme un flambeau et comme un astre, versant autour de lui des torrents de lumière.

<sup>1</sup> Cette comète, dite aujourd'hui de Newton, avait commencé à paraître en 1680. En 1682, une nouvelle comète embrasa le ciel, qui semblait ainsi réitérer ses menaces. Nous trouverons plus loin des traces de l'impression causée dans le peuple. Halley, alors vivant, étudia le météore, compara les dates des diverses apparitions, et établit la thèse de la périodicité du retour des comètes. Celle qu'il avait sous les yeux, dont il donna l'histoire, annonçant la date de sa prochaine apparition, a été appelée de son nom, comète de Halley.

Ce qui établit les effets de ce passage et la popularité du P. Marc dans les Flandres, ce fut la profusion de ses portraits qui y furent répandus. Il y avait alors une dizaine de graveurs dans les Pays-Bas. Tous essayèrent de fixer ses traits et multiplièrent à l'infini les exemplaires de ces images.

Le chanoine Ernest Rembry (*Le P. Marc d'Aviano. La délivrance de Vienne, en 1683*. Extraits de la revue *Précis historiques*, 1884, Bruxelles. A. Wromant), dans l'étude si complète et si intéressante qu'il a donnée aux érudits au sujet du séjour du P. Marc en Belgique, énumère et décrit ces différents portraits. Le Vénérable y est représenté d'ordinaire en buste, mais dans des attitudes diverses.

Ces gravures, comme celles qui furent faites en Italie, lui donnent des traits et une physionomie assez dissemblables les unes des autres, ce qui s'explique par la difficulté qu'il y avait à prendre ses traits au vol, pendant un sermon, quand l'expression du visage était le plus mobile, le P. Marc n'ayant jamais consenti à poser devant un artiste.

Dans leur ensemble, il est cependant possible de retrouver des traits communs et un portrait authentique. Si le visage est le miroir de l'âme, nous pouvons affirmer d'ailleurs que nous sommes en présence du vrai P. Marc, lorsque nous contemplons le portrait d'Anvers, en 1681. Il orne dans un médaillon le sommet de l'image représentant la scène de la bénédiction sur la place de la Citadelle. Un large front, nez régulier et un peu allongé, bouche ovale, harmonieuse, barbe en pointe assez courte et peu fournie, les yeux baissés et les lèvres souriantes, donnent à tout le visage une expression de piété et de douceur. Ajoutons à ces détails qu'il avait les cheveux et la barbe châtain, les yeux noirs, le teint mat. comme nous le voyons par un certificat de santé qu'il dut présenter à la frontière, et nous nous représenterons l'homme dont le passage souleva le Hainaut et la Flandre, comme il avait soulevé l'Allemagne et le nord de l'Italie.

La nature, aussi bien que la grâce, s'était montrée généreuse pour lui, ou, pour mieux dire, Dieu qui choisit et prépare lui-même Ses instruments, l'avait doué de cet extérieur agréable, de ces dons physiques qui devaient l'aider si puissamment à accomplir sa mission auprès des princes, qui se laissaient captiver par ses charmes, et auprès des peuples, qui ne pouvaient le voir sans éclater en accents d'enthousiasme, remerciant Dieu, comme les Hébreux autrefois, de leur avoir donné un homme au doux visage, inspirant la confiance et la vénération.

Ernest Rembry parle encore d'une statuette en bois représentant le P. Marc d'Aviano dans l'attitude de la prédication, exécutée à l'époque de ce voyage, et aujourd'hui dans la maison de Volder, à Gand.

Un membre de cette famille, devenu Capucin, le P. Michel de Gand, eut en sa possession des parcelles de l'habit du P. Marc et conçut l'idée d'en faire un petit habit avec capuce pour la statuette conservée par ses frères.

Il existe encore en Belgique beaucoup de fragments d'habit ou du manteau du P. Marc, que l'on conserve comme de précieuses reliques.

Ces souvenirs nous disent l'impression que produisit le passage du serviteur de Dieu, considéré comme un saint.

Justement fière de ses traditions catholiques, la Belgique actuelle n'oublie pas ses anciennes gloires, et, bien que le P. Marc d'Aviano n'ait fait que traverser ses terres, il y a semé tant de merveilles, il y a fait de si grandes œuvres, qu'il a pris une place dans son histoire, il a rang au nombre de ses grands hommes et de ses gloires nationales.

Qui pouvait mieux comprendre et acclamer le héros de la délivrance de Vienne, que le peuple dont la vaillance d'héroïsme viennent de faire l'admiration du monde ?

Le nonce Tanara rendait compte du passage du P. Marc aux Pays-Bas, dans cette lettre qu'il écrivait au Secrétaire d'État :

«Ce religieux a séjourné environ trois semaines dans les États du roi d'Espagne, et, pour se rendre aux instances de NN. SS. les Évêques, il en a visité toutes les cathédrales, excepté celle de Ruremonde, qui est trop éloignée. En tout lieu, il y a eu un concours infini de gens. Il les a excités à la détestation du péché, et a fait des conversions sans nombre. On lui attribue une foule de prodiges, au sujet desquels je n'ai eu jusqu'ici que des attestations officieuses : mais ce qu'il y a de certain, c'est que le voyage de ce bon serviteur de Dieu a été très utile au salut des âmes, ayant déterminé, au dire des évêques et des confesseurs, un nombre incroyable de communions».

## CHAPITRE XI : ÉPREUVES ET CONSOLATIONS. (1681-1683)

En quittant la Meuse pour venir vers le Rhin, le P. Marc ne sortait pas des contrées catholiques : il devait subir encore par conséquent les triomphes et les ovations. Mais il approchait des terres protestantes, qui, surprises par sa première apparition, l'année précédente, presque entraînées malgré elles par le mouvement des populations fidèles, avaient eu maintenant le temps de se reprendre et se préparaient à la lutte.

Ce qui se passa à Aix-la-Chapelle mit le comble à la fureur du parti hérétique.

«Dans la ville de Charlemagne, dît la Chronique du couvent des Capucins, même aux jours les plus brillants du couronnement des Empereurs, on ne vit jamais un pareil empressement et une telle affluence de peuple».

Voyant cet énorme concours et plein de confiance dans le pouvoir de thaumaturge que tout le monde reconnaissait au P. Marc, le Prince-Evêque de Munster, Ferdinand de Furstemberg, retenu depuis des mois à Neuhaus, sa résidence d'été, par un mal implacable, demanda le bienfait de sa visite.

Faisant passer cependant le bien spirituel de ses sujets avant son propre intérêt, bien qu'il espérât la guérison par la bénédiction du P. Marc, il avait voulu, avant de l'appeler auprès de lui, le céder à son peuple.

La mission du saint religieux obtenait auprès des âmes ses effets ordinaires, et il allait de conquête en conquête, quand un courrier l'appela auprès de l'évêque mourant. Bien que les médecins l'eussent déjà condamné, au moment où le P. Marc lui portait le viatique et le bénissait, un mieux subit s'opéra en lui, bientôt suivi de la complète guérison.

Le mot de miracle ne fut pas prononcé, mais c'était une faveur du ciel si signalée, si exceptionnelle, si opportune, que l'impression fut considérable autour du prélat et dans le peuple. La nouvelle eut dans toute l'Allemagne un grand retentissement, et la haine et la terreur des protestants ne firent que s'accroître. Comment empêcher le peuple de se mettre à la suite de cet homme extraordinaire qui, sur les places publiques et dans les palais des princes, commandait à la maladie et faisait reculer la mort ? Toutes les tentatives eussent été vaines, et n'eussent fait qu'exaspérer le peuple, mais il restait

l'éternel moyen des enfants des ténèbres, tramer des complots dans l'ombre et répandre secrètement le venin de l'injure et de la calomnie. A défaut de la presse qui n'existait pas encore comme puissance, d'ignobles et lourds pamphlets s'élaboraient contre l'homme de Dieu.

La guérison du prince était une double victoire pour les catholiques, car le prélat, par reconnaissance, employa à de bonnes et saintes œuvres, et particulièrement à la lutte pour la vraie foi, le reste de ces jours que Dieu lui avait miraculeusement conservés et les biens dont il était le possesseur. Son secrétaire l'écrivait au P. Marc et ajoutait : « Cette conduite est d'autant plus édifiante et méritoire que cela est plus rare parmi nos grands seigneurs. Au nord de l'Allemagne, dans les pays protestants, Son Altesse a fondé des missions sur le modèle de celles de saint François-Xavier, et elles s'étendent jusqu'à la Norvège. Pour cette œuvre de salut, elle n'a pas dépensé moins de 100.740 thalers : elle soutient en outre les missions de Chine, du Japon et du Danemark. C'est ainsi que tous les revenus de l'évêché sont dépensés en fondations pieuses. Son exemple a encouragé d'autres évêques à entrer dans cette voie, pour le plus grand bien de la religion ».

On raconte que le prélat aurait voulu témoigner de la même manière sa reconnaissante générosité à l'égard de son charitable médecin, lui offrant une aumône considérable, non pour lui, mais pour les œuvres de son Ordre. La ferme résistance du P. Marc et son profond désintéressement, sans l'étonner, ne laissèrent point que de l'édifier beaucoup.

Cette résistance, il l'éprouva aussi, lorsque au moment du départ, il demanda au serviteur de Dieu de le bénir encore. « Je ne suis pas digne, répondit celui-ci, de délier les cordons de votre chaussure ».

Réminiscence d'une scène de l'Évangile qui donna la victoire à l'évêque, en lui permettant d'ajouter ce que Notre-Seigneur dit à saint Jean-Baptiste : « *Sine modo. Sic nos decet implere omnem justitiam.* Faites pour le moment. C'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice ».

Paderborn, la seconde ville épiscopale, jouit ensuite de la présence du P. Marc, puis Munster de nouveau, où on l'avait à peine aperçu, lors de son premier séjour, son temps ayant été pris exclusivement par le prince.

De Munster, il fut appelé à Dusseldorf, pour bénir l'archiduchesse d'Autriche, duchesse de Juliers, qui se trouvait malade dans cette ville, et c'est là que vint le rejoindre un touchant message de Ruremonde, la seule des principales villes des Pays-Bas qui n'avait pu jouir encore du bienfait de sa présence.

« Parmi les vives instances des cités et les vœux des provinces, désireuses de voir Votre Paternité diriger ses pas vers elles, lui écrivaient les députés des États de la Gueldre, notre province qui, au milieu des vicissitudes de la Belgique, est toujours demeurée fermement attachée à la foi catholique, vous fait entendre, d'un cri unanime, sa prière de venir à Ruremonde, apporter la consolation à notre patrie si éprouvée. Votre visite, nous le promettons, produira des fruits bien abondants pour la gloire de Dieu et de notre province, et même des provinces voisines, que les hérétiques dominent ».

Comment résister à de telles instances appuyées par celles que faisait en même temps le prince de Nassau, persécuté par la maison d'Orange, à cause de sa fidélité à la religion catholique et à la couronne d'Espagne ?

Le noble et pieux gouverneur vint à sa rencontre comme il l'eût fait pour le Roi, son auguste maître, et il ne le quitta qu'à la frontière de ses États.

Ce ne fut pas sans édification que l'on vit ce grand seigneur à genoux au pied de l'autel et servant la messe de l'humble religieux, avec la simplicité d'un enfant de chœur.

Autant que possible, il voulut, comme l'illustrissime Réginald Cools, évêque de Ruremonde, accompagner le serviteur de Dieu chaque fois qu'il parut en public.

Protestants et catholiques, ceux-ci par dévotion, ceux-là par curiosité et secret désir de prendre en flagrant délit d'imposture ce prétendu thaumaturge, affluèrent des points les plus reculés de la Gueldre.

C'est en présence d'une foule qui s'étendait à perte de vue que, du haut de la tribune dressée sur une des places de Ruremonde, le serviteur de Dieu prêcha et donna sa première bénédiction.

Tout s'y passa sans incident et parmi ceux qui étaient venus avec l'intention de trouver matière à critique, plus d'un se retira impressionné et pensif.

Les choses changèrent de face le lendemain, lorsque, à son retour de Venloo, le P. Marc parut une seconde fois sur l'estrade, où, comme la veille, selon son désir, quatre personnes seulement devaient prendre place à ses côtés.

Il fut impossible d'endiguer l'enthousiasme de la foule. Emportés par leur zèle et bravant toute défense, ceux qui se trouvaient les plus rapprochés de l'estrade, poussés par leurs voisins ou voulant voir le thaumaturge de plus près, escadèrent les degrés. Le plancher surchargé commença à fléchir, et l'échafaudage cédant tout à coup, on entendit un craquement sinistre, auquel fit écho la clameur de la foule : l'estrade venait de s'effondrer et une masse humaine grouillait au milieu des débris qu'un nuage de poussière dérobait à la vue.

Les catholiques consternés s'avançaient vers ce lieu de douleur, prêts à retirer les blessés et les morts, tandis que les protestants, visiblement réjouis de ce dénouement inattendu, ricanaient d'une façon si indécente qu'on ne put s'empêcher de les soupçonner d'être pour quelque chose dans ce lamentable accident.

Leurs quolibets étaient surtout dirigés contre le P. Marc. Parodiant, sans y penser, la scène du Calvaire, ils disaient comme les Juifs : « Le voilà bien, ce faiseur de miracles, il n'a pas pu se sauver lui-même ».

Cependant, quand il aurait dû trouver la mort dans sa chute, l'homme de Dieu se releva à peu près indemne. Seule, une de ses jambes était blessée, sans gravité cependant, puisqu'il put continuer son ministère, et, quelques jours après, reprendre son voyage.

On l'avait transporté, au premier moment, dans la maison voisine, tandis qu'on s'empressait de dégager les madriers et les planches.

Heureusement, l'accident n'avait eu aucune suite grave : il n'y avait que quelques foulures et quelques contusions. La foule, électrisée à cette vue, attribuant cette protection providentielle à la présence du serviteur de Dieu, continuait à l'acclamer dans la rue et sur la place. Elle ne consentit à se retirer que lorsque le blessé, d'une fenêtre, lui eût donné sa bénédiction.



C'était une première réponse aux protestants, bientôt suivie d'une seconde, tout évangélique et digne d'un apôtre du Christ. Les colères étaient déchaînées contre ces adversaires, dont on connaissait l'hypocrisie et la malice. On les accusait d'avoir scié pendant la nuit les pieux qui retenaient l'estrade : on réclamait contre eux les plus sévères châtiments, et la foule se montrait prête à se faire justice elle-même. Les esprits étaient si surexcités que l'on craignait une émeute et un massacre.

Dans ces circonstances, le P. Marc se fit leur avocat, et, plaidant leur cause, de toute sa force, il parvint à calmer le peuple et à empêcher l'effusion du sang.

Le bruit de cet accident se répandit bien vite à travers toute l'Allemagne : il dut même, comme de coutume, grossir à mesure qu'il était colporté. L'émotion fut grande, et de toutes les cours vinrent des doléances et des témoignages de sympathie. L'Empereur et l'Impératrice furent les premiers à féliciter l'homme de Dieu d'avoir échappé au danger. Quant au P. Marc lui-même, il rendait grâces de cette préservation à la Très Sainte Vierge, dont il éprouvait visiblement le secours dans toutes les embûches que lui tendait le démon.

Cet ennemi des âmes ayant échoué à Ruremonde chercha, quelques jours après, à prendre sa revanche.

Le serviteur de Dieu, poursuivant son voyage vers Cologne, avait reçu l'hospitalité, pour une nuit, à Westerholt, dans un château entouré de fossés et de canaux : il y fut rejoint par la foule des paysans des alentours, qui, comme partout, voulaient recevoir sa bénédiction. Depuis les premières heures de la nuit, les groupes arrivaient sans interruption. Le P. Marc, éveillé par le bruit, se montra d'une fenêtre, et il n'en fallut pas davantage pour qu'aussitôt se produisît dans ce peuple un émoi extraordinaire. On s'empresse dans l'obscurité, on s'approche des murs, ou envahit les avenues, quand soudain un des ponts, trop chargé, s'ouvre avec fracas et précipite dans les eaux du canal tous ceux qu'il supportait.

On imagine aisément l'horreur de cette scène dans les ténèbres de la nuit, les cris d'angoisse des victimes, l'affolement de cette multitude. Le fossé est profond, car c'est la défense militaire du château, les murs sont à pic, les moyens de sauvetage absents. Mais l'homme de Dieu est là, et cela suffit pour dissiper les frayeurs.

S'empressant le premier, malgré sa jambe malade, il se jette à l'eau : mais saisi désespérément par ceux qui se débattaient près de lui, ses mouvements sont paralysés, il va périr avec eux. On crie alors vers lui, demandant la bénédiction, et on attend le miracle.

La bénédiction est donnée et le danger est aussitôt conjuré : chacun gagne la rive et escalade le mur : le canal ne garde aucune victime, et il ne reste de l'accident qu'un reconnaissant souvenir d'admiration pour la puissance du thaumaturge.

Mais la jambe blessée se ressent de cette nouvelle secousse : les fatigues du voyage enveniment le mal, et le P. Marc écrit au Père Gardien de Venise : «Je puis vous dire que me voilà ressuscité pour la seconde fois, car deux fois le Seigneur m'a miraculeusement arraché à la mort. Pour le moment, je garde le lit. Ma jambe est en si mauvais état, que Dieu seul pourra la guérir et faire que je ne reste pas estropié pour la vie. La dévotion de ces peuples est inexplicable, mais ma santé en reçoit un notable détriment, car je suis littéralement écrasé par la multitude et ses démonstrations. Que le Seigneur fasse de moi ce qu'il Lui plaira ! Je suis entre Ses mains». (Cologne, 21 juillet 1681)

Or, Dieu le donnait à ces foules et il ne s'appartenait plus, il devenait leur chose. C'est ainsi que quarante mille étrangers, qui l'avaient devancé à Cologne, se préparaient à le recevoir.

Le voyage était plus lent, l'arrivée se faisait attendre, et la foule ne se décourageait pas. Et cependant, n'ayant pas prévu ce retard, les provisions manquaient et la faim se faisait sentir. Ému de pitié, le Prince-Archevêque s'empressa de secourir cette infortune. Notre Seigneur, au désert, dans une circonstance semblable, multipliait les pains. Mais Cologne n'est pas un désert, et le prélat voulait avoir le mérite d'un acte de charité. Il fit donc distribuer d'abondantes rations de pain et de bière.

Enfin, le serviteur de Dieu parut avec son cortège, et cette foule, que l'attente avait surexcitée, de se précipiter aussitôt à sa rencontre. Il fallut le protéger pour qu'il pût arriver au couvent. Se reposer était un besoin moins pressant pour lui que celui de satisfaire ces fidèles avides de sa bénédiction. Comme il était incapable de se servir de sa jambe, quatre frères robustes le portèrent dans leurs bras jusqu'à une fenêtre, d'où il adressa au peuple une courte et fervente exhortation, puis il le bénit et le congédia.

Il avait déjà fait souvent usage en faveur de ses frères de son pouvoir de thaumaturge, mais le couvent des Capucins de Cologne vit un prodige particulièrement frappant.

Un jeune religieux, le frère Cornélius de Dusseldorf, avait au côté droit une douleur très vive, qui, à la fin de son noviciat, avait failli empêcher sa profession. On l'amena au réfectoire, pour qu'il reçût la bénédiction du P. Marc, puis on lui fit prendre de l'eau et du pain bénits par lui. Aussitôt, à la stupeur de tous, il commença à rendre une foule d'objets qu'on n'eût jamais cru pouvoir être contenus dans un estomac humain : neuf grosses pierres, du plomb, des charbons, de la laine, du fil, des morceaux d'étoffe et d'autres choses encore.

Bien que les faits de cet ordre ne soient pas inouïs, nous eussions hésité à le rapporter, s'il ne se présentait entouré de garanties toutes spéciales d'authenticité, et constaté par des témoins de premier ordre, les prêtres, les théologiens d'une nombreuse communauté, lesquels ne voulurent pas être seuls à les attester, mais amenèrent pour en être témoins avec eux les conseillers du Sérénissime Électeur, des Chanoines et des prêtres séculiers, les Pères Jésuites, les Conventuels et les Observants.

C'est un de ces témoins qui en envoie la relation au P. Côme, quelques jours après l'événement, le 8 septembre 1682.

Il y a de ce passage du P. Marc à Cologne un autre témoin célèbre : Jean Knippenbergh, curé de Helden, auteur de l'histoire du Duché de Gueldre<sup>1</sup>, qui rapporte ce souvenir personnel.

<sup>1</sup> *Historia ecclesiastica Ducatus Geldriæ*, Bruxelles, 1719, dédié à Ange, comte d'Oignies et d'Estrées, évêque de Ruremonde, des Frères Mineurs Capucins.

«J'étais étudiant à Cologne, lorsqu'à la comète, qui nous montrait Dieu irrité contre les pécheurs, vint se joindre un second prédicateur de pénitence. C'était le P. Marc d'Aviano, Capucin italien, qui, enflammé du zèle divin de Jonas et de Jérémie, parcourait l'Italie, l'Allemagne et les Flandres, appelant les peuples à la pénitence. J'ai assisté au sermon qu'il fit à la cathédrale et vu comment, à sa parole, l'immense auditoire fondait en larmes et s'engageait à briser avec le péché».

À la date du 2 août, la chronique du monastère bénédictin de Saint-Pantaléon, à Cologne, consacre quelques lignes à la visite du P. Marc, qui célébra la messe dans la salle du chapitre, donna la communion aux frères et fit ensuite une courte exhortation sur la charité fraternelle.

Lorsque le serviteur de Dieu fut en état de poursuivre sa route, il s'embarqua pour Coblenz avec le P. Jérôme de Ruthen, qui lui avait servi de guide et d'interprète à Ruremonde.

Coblenz vit se renouveler les scènes que nous avons si souvent décrites. Dans le récit qu'en fit le P. Gardien du couvent de cette ville, nous relevons ce détail : on avait vu des Anges, sous forme humaine, entourer le serviteur de Dieu pendant qu'il donnait sa bénédiction.

Le même auteur raconte aussi comment, au lendemain de son départ, le bateau s'arrêta en face de Saint-Goar, petite ville que couronne le château de Rhenfels, résidence du Landgrave de Hesse-Cassel, converti quelques années auparavant à la foi catholique par le célèbre Capucin Valérien Magnus. Le Prince, avec toute sa cour, était venu jusqu'au fleuve, pour saluer le serviteur de Dieu. La population de Saint-Goar garnissait les deux rives.

«Tous, dit le chroniqueur, sans distinction de catholiques, luthériens ou calvinistes, tombèrent à genoux lorsque, debout à l'avant de la barque, le Père donna sa bénédiction.

«Il se passa à ce moment un fait étrange. Le départ fut retardé parce qu'une malade, portée sur un brancard, descendait du château pour recevoir la bénédiction. Mais elle n'en reçut en apparence aucune amélioration dans son état, et les porteurs, déçus comme toute la foule, avaient déjà repris leur fardeau, lorsque soudain, au pied de la côte, la malade déclara se sentir guérie. Elle descendit de son brancard et fit à pied la rude montée. Le lendemain, elle allait à une foire des environs, où sa présence provoquait un grand émoi. Les ennemis, trop pressés de jouir de ce qu'ils appelaient l'insuccès du Capucin, demeurèrent confondus».

Le document conclut ainsi : «Le Landgrave, qui n'ajoute pas facilement créance aux histoires de miracles, ne pouvait exprimer assez haut son admiration. Béni soit mille fois le Seigneur, s'écriait-il en versant des larmes de joie, d'avoir, en ces temps difficiles, opéré un pareil prodige, sous mes yeux et dans ma propre résidence, par le moyen de son vrai et fidèle serviteur !»

Cette guérison eut un si grand retentissement, qu'elle devint le sujet d'une complainte que l'on chante encore, aux veillées d'hiver, dans les chaumières des bords du Rhin.

Nous ne suivrons pas le vénérable voyageur à Mayence, Francfort, Wurzburg, où l'évêque l'accueille avec une joie que partage tout son peuple : à Neubourg, où il retrouve la douce Madone, qui lui avait souri, et le pieux Duc qui ne se lassait pas de le voir : à Turckheim, où le couvent des Capucins conserve encore, en souvenir de son passage, de pauvres sandales usées par lui et modelées sur son pied : à Augsburg, où sa présence est aussi bienfaisante qu'à son premier passage, puisqu'elle oblige l'évêque à ajouter un supplément à l'ouvrage relatant les miracles de l'année précédente.

Partout on lui témoigne une vénération sans bornes, et le P. Côme, qui en est témoin, en donne cette marque caractéristique : «J'ai vu, dit-il, trente manteaux du P. Marc, sans compter les habits, s'en aller en lambeaux et devenir des reliques».

Il est retenu un peu plus longtemps à Constance, par un ordre que le Prince-Evêque a sollicité des supérieurs.

Dans cette ville, comme à Coblenz, les protestants se trouvent mêlés aux catholiques dans les manifestations de piété et de foi qui marquent partout son passage, et sa parole apostolique, confirmée par les miracles ordinaires, détermine plusieurs conversions, entre autres celle d'une vieille dame connue jusque-là par son fanatisme et son hostilité contre les catholiques.

Il est apôtre et prophète en même temps, et la vue des désordres qu'il constate partout lui fait concevoir pour l'avenir des craintes qui ne sont que trop justifiées. L'esprit de Dieu met sur ses lèvres des paroles comme celles-ci, qu'il prononce avec une grande force : «Une grande plaie va fondre sur votre pays !»

La peste sévissait en Europe : on entendait partout des bruits de guerre, et la comète rappelait à tous que les signes avant-coureurs de la grande vengeance de Dieu seront dans le ciel et sur la terre. Quand, à ces avertissements, se joignaient les menaces d'un saint, on peut juger de l'émotion produite et des fruits de conversion qui en étaient la conséquence. Le Prince-Evêque le constatait en écrivant après son départ au serviteur de Dieu : «Je me sens tout à fait impuissant à reconnaître comme il faudrait le bien que vous avez fait en ce pays. Nous en conserverons tous un souvenir ineffaçable et rien ne pourra l'arracher de nos cœurs. C'est avec effusion que je vous rends grâce des saintes faveurs départies à l'évêque et à son troupeau par votre moyen. Je supplie la divine bonté de suppléer à mon insuffisance. Vrai serviteur de Dieu, ne refusez pas de venir en aide à qui vous aime et de lui donner une place dans vos prières». (1681)

Pour entretenir et raviver le feu sacré allumé par la parole de Dieu, le prélat fit traduire en allemand et imprimer les trois sermons prêchés à Coblenz, qui furent répandus à des milliers d'exemplaires<sup>1</sup>.

Pendant son séjour à Constance, le P. Marc avait reçu la visite d'un chanoine de la Collégiale de Lucerne lui apportant, au nom du Sénat, une obédience pour aller dans cette ville, obtenue par d'actives démarches de l'internonce de Suisse, Mgr Cherosino Cherosini.

Il s'y rendit d'autant plus volontiers que c'était le plus court chemin pour retourner à son cher couvent de Padoue.

<sup>1</sup> Drey Freuherzig-Christlich Ermahnungen dess gottseligen P. Marc de Aviano, gedruckt zu Costantz in der furstl. Bischof Truckung bey David Hantz, 1681.

A son entrée en Suisse, une foule immense l'attendait, et les Bénédictins de Muri, agenouillés avec lui devant l'image de la Vierge dans l'église de leur monastère, fondaient en larmes en entendant sa belle prière : «O bienheureuse Vierge, ô miséricordieuse Mère, ô Marie, pleine de grâces, vous ne m'avez jamais rien refusé. Faites, je vous en conjure, usage de votre crédit en faveur de ces religieux, vos serviteurs, afin que tous sans exception soient un jour les fils de l'éternelle gloire. *Fiat ! fiat !* »

Le séjour à Lucerne ne fut que de deux jours, «pendant lesquels, écrit l'Internonce au Secrétaire d'État, sa principale occupation fut de donner la bénédiction au peuple, d'une fenêtre de la maison du chanoine Baldasar, à l'angle de la petite place de la Collégiale. Il y vint quatre fois du couvent des Capucins, accompagné par plusieurs chanoines, par des sénateurs, tandis que deux rangs de hallesbardiers maintenaient la foule qui était très nombreuse. Je l'accompagnai moi-même une fois, lui tenant la main, et deux fois je montai au couvent pour m'entretenir avec lui de divers sujets.

«Il n'y a qu'une voix, ici, pour affirmer qu'un très grand nombre de personnes ont retiré de la visite du P. Marc des grâces précieuses, et que des miracles ont été opérés. Mais, pour mon compte, je ne puis en attester que deux, que je vais indiquer ci-après. Je ne manque pas, ni ne manquerai à l'avenir de faire les enquêtes nécessaires et de recueillir les témoignages et preuves juridiques, ou de m'en abstenir, selon les ordres que je recevrai» (Arch. vaticanes, Nonc. de Suisse, vol. 75).

La première de ces guérisons est celle d'une pauvre femme paralytique clouée depuis vingt-neuf ans sur un lit de douleur : la seconde, celle du Curé-doyen de Zug, qui, n'ayant pu obtenir que le Père se détournât de sa route pour aller jusqu'à lui, se fit porter avec mille difficultés jusqu'à Lucerne, où il logea chez un chanoine.

«De ma chambre, raconte le miraculé, je pouvais voir le thaumaturge et recevoir la bénédiction à laquelle je m'étais préparé de mon mieux. Lorsque la cérémonie fut terminée, les médecins me dirent par manière d'encouragement : «Eh ! bien, que faites-vous, Seigneur Doyen ? La bénédiction a été donnée. Vous êtes guéri !» C'était vrai. Mon pauvre corps, raide l'instant d'avant comme une barre de fer, était devenu flexible, et je pus me mettre sur mon séant. Vite on s'occupa de me procurer des vêtements, car j'étais parti enveloppé dans des couvertures. Une fois habillé, je descendis sur la place, et, me frayant un chemin au travers de la foule, je montai l'escalier qui conduit à la Collégiale, et j'allai droit au maître-autel. Là, à deux genoux et rempli d'une sainte allégresse, je remerciai le Seigneur et Sa divine Mère de cette grâce insigne.

«Lorsque l'on me vit sortir de l'église, prêtres et fidèles vinrent à ma rencontre pour me féliciter.

«A l'heure présente, je puis sans fatigue être à toutes mes fonctions de Curé, de Doyen et de commissaire épiscopal.

«Que les choses se soient passées de la sorte et que mon récit soit conforme à la vérité, c'est ce que peuvent attester les habitants de Zug, mes paroissiens, aussi bien que ceux de Lucerne».

Les chroniques de la province capucine de Suisse énumèrent d'autres miracles opérés dans cette ville, et notamment la guérison d'un enfant rencontré un jour sur le chemin du couvent, accroupi, les jambes desséchées et inertes. Le P. Marc traça sur son front le signe de la croix et le délivra de son infirmité.

La ville d'Altorf, qui possède le premier couvent suisse des Frères Mineurs Capucins, avait fait de grandes instances pour avoir la visite du thaumaturge. Se trouvant sur l'itinéraire du serviteur de Dieu, elle put obtenir cette faveur : mais elle fut dans le doute jusqu'au dernier moment, car chacun savait que l'obéissance seule guidait les pas du voyageur et qu'il ne se détournait, sous aucun prétexte, pour visiter des villes que ses lettres d'obéissance ne lui indiquaient pas expressément. C'est ainsi qu'il ne crut point devoir céder même aux motifs de piété qu'on lui alléguait pour faire le pèlerinage d'Ensiedeln, quand il passait tout près du célèbre sanctuaire, sacrifiant la consolation que son cœur eût éprouvée à prier et se reposer au pied de l'autel de Marie.

Il quitta Lucerne le 11 pour se rendre directement à Uri. Les chroniques nous disent qu'au moment de son départ, on vit briller en plein jour, sur sa tête, trois belles étoiles qui se placèrent sur le ciel, en forme de croix, quand il donna la bénédiction.

Deux mois après le départ du P. Marc, l'Internonce envoyait au Cardinal Secrétaire d'État la copie d'un cantique spirituel en douze strophes, célébrant les miracles du serviteur de Dieu. Les marchands ambulants le colportaient aux marchés et aux foires et le chantaient sur les places.

Les hérétiques, de leur côté, expectoraient leur venin.

Sous le pseudonyme de *Christian Wohlrath* (chrétien bon conseiller), un prédicant de Zurich, irrité des succès du célèbre Capucin, et de l'impression produite sur ses coreligionnaires, venait de lancer dans le public un pamphlet plein de rage, où le serviteur de Dieu était représenté comme un imposteur à demi-inconscient, et ses nombreux partisans comme autant de niais faciles à illusionner. Le Doyen de Zug, dont nous venons de raconter la guérison, était d'humeur belliqueuse. Ayant éprouvé lui-même la puissance du thaumaturge et voulant témoigner sa reconnaissance, il se dressa contre cet adversaire, et, en une suite de vingt articles, pleins de verve et d'une logique sévère, il démolit pièce par pièce l'échafaudage d'erreurs, de mensonges et de calomnies, dressé par l'auteur de ce méchant libelle<sup>1</sup>.

Cette réfutation parut si victorieuse aux autorités des cantons catholiques, que pour récompenser le zèle du vaillant écrivain et le service qu'il venait de rendre à la religion, elles décrétèrent, en séance publique, de lui faire cadeau de deux beaux vases en vermeil, du poids de quarante onces (Conferenz der 7 Katholischen Orte zu Luzern, Staat-Archiv).

Le livre du Doyen a l'avantage de nous faire connaître quelle sorte de guerre on faisait au serviteur de Dieu et de quels arguments on usait contre lui. D'un autre côté, il n'est pas sans intérêt d'assister à cette exécution d'un auteur de mauvaise foi, qui, malgré son nom, n'a rien d'un chrétien ni d'un bon conseiller.

<sup>1</sup> Zwanzig Danck-Zeichen für den gottselichen Capuciner P. Marc von Aviano gegen einen feind seligen so genomblen Christian Wohlrath durch Joan-Jacob Schmidt S. Thol, Uoccl. Protonot. Eindsiedlen, 1681,

L'argument tiré de la crédulité publique et de la simplicité du peuple facile à s'illusionner se détruit de lui-même, étant donné la multitude et la qualité des témoins, d'une autorité incontestable, qui parlent et déposent sans passion, avec le calme sûr de la vérité.

Mais tous les malades ne sont pas guéris. - Non, et le P. Marc n'a jamais prétendu les guérir tous, car il est de la nature des miracles de demeurer une exception. Bien plus, le thaumaturge a mis souvent ses auditeurs en garde contre cette assurance superstitieuse, bien différente de la confiance en Dieu, qu'il cherche à exciter en tous. Il prêche la résignation et la conformité à la volonté de Dieu, qui sait mieux que nous ce qui est utile à notre âme, et souvent, pour un plus grand bien, nous refuse une guérison ou autre grâce temporelle. C'est ainsi qu'un jour, le P. Marc refusa de bénir une religieuse aveugle qu'on lui avait amenée à un parloir, disant qu'il était bien meilleur pour son âme de ne point recouvrer la vue.

Mais il y a des faux prophètes, qui se sont vantés de faire des miracles, de chasser les démons ? - Cela empêche-t-il qu'il y en ait de vrais ? L'Écriture Sainte, l'Ancien Testament et les Actes des Apôtres nous enseignent que Dieu a aussi les siens, les vrais prophètes, et qu'il les distingue suffisamment des auteurs de prestiges et des trompeurs du peuple.

Dieu ne change pas pour notre plaisir et au gré d'un homme les lois de la nature. Il faut qu'il y ait à cette dérogation une raison grave, importante. - Et quelle raison plus grave aux yeux de Dieu que celle d'une conversion à obtenir, d'un changement de vie pour une âme, d'une transformation à opérer dans toute une contrée ? Car c'est là le résultat de l'œuvre du P. Marc, de ses prédications et de ses miracles. C'est par les fruits qu'il faut juger l'arbre : et l'œuvre est évidemment de Dieu, quand elle ne tend qu'à l'intérêt de sa gloire.

Il faut avouer cependant que le P. Marc, ainsi porté en triomphe par le peuple, doit en éprouver une secrète complaisance en lui-même, que ces honneurs extraordinaires favorisent la vaine gloire. - Qu'en savez-vous ? Ceux qui voient de près ce zélé prédicateur en jugent autrement. Ils savent qu'il cherche le plus qu'il peut à se soustraire aux ovations, que l'obéissance seule l'a jeté au milieu de ces périls, où il n'éprouve aucun détriment spirituel, car il en est également molesté et dans son corps, qui n'a plus aucune tranquillité, et dans son âme à qui ces honneurs sont une charge intolérable et un véritable martyre.

La mauvaise foi de l'auteur protestant éclate dans de ridicules accusations, au sujet de la contrition exigée par le P. Marc, lui reprochant de ne la faire porter que sur les péchés commis après le baptême, comme si les enfants pouvaient avoir des fautes avant d'être baptisés ; de la demander pour des négligences aussi bien que pour des péchés commis, comme s'il n'y avait pas aussi des péchés de négligence et d'omission ; de ne faire produire que des actes de contrition parfaite, comme si elle n'était pas meilleure et plus efficace que l'attrition. L'Église elle-même, sachant que le péché est effacé par elle, ne nous suggère-t-elle pas toujours dans ses formules, l'acte de contrition parfaite ?

L'auteur va jusqu'à contester au pieux religieux le droit de bénir, et le blâme de faire réciter, en paroles, l'acte de contrition. La contrition, dit-il, est dans les actes, et il suffit, pour qu'elle existe, qu'on ne retombe plus dans ses fautes.

Décidément cette théologie hérétique est bien subtile et on plaint le pauvre auteur d'avoir tant travaillé et tant sué pour établir une si lourde thèse. Quelque habitués que fussent les protestants à ce genre de lectures, nous avons peine à croire que des arguties aussi inintelligibles pussent faire quelque impression sur eux.

Mais il y avait aussi des anecdotes dont on abusait, comme celle-ci, que nous citons à titre de spécimen. Si elle ne prouvait rien, elle servait du moins à divertir le peuple.

Un bénédictin d'Einsiedeln fait la rencontre d'un médecin protestant et entre en discussion avec lui au sujet des miracles du P. Marc.

«Pourriez-vous m'en montrer un ?» demande insidieusement le médecin. Le moine rapporte aussitôt une guérison récente, qu'il a eu le tort de ne pas vérifier. Le docteur triomphant d'exhiber alors une lettre de ce malade, qui est son client, et qui l'appelle d'urgence auprès de lui, parce qu'il vient d'être repris par son mal.

Il faut en conclure que le bénédictin aurait pu mieux choisir son exemple, quand les faits authentiques et bien prouvés abondaient et qu'il pouvait avoir sur son adversaire une si facile victoire. Mais ce bénédictin et ce médecin existent-ils et n'est-il pas plus probable que le dialogue et le fait sont inventés de toutes pièces ? L'argument fait alors plus d'honneur à l'ingéniosité de l'auteur qu'à sa bonne foi et à sa loyauté.

Procédé littéraire, dira-t-on, tout comme les anecdotes, les caricatures et les chansons, d'un goût plus que douteux, qui auraient voulu, à force de mensonges, discréditer le thaumaturge.

Il nous reste encore quelques-unes de ces rimes ridicules, où la malice abonde plus que la poésie, avec la violence et l'exagération d'une littérature de bas étage, propre à réjouir les buveurs de bière dans les auberges allemandes. Le P. Marc n'était comparé à rien moins qu'à un monstre infernal, à Simon le mage et même à l'Antéchrist, ce qui le mettait d'ailleurs au même rang que le Pape lui-même.

Que dis-je ? Il était traité comme le Christ Lui-même, dont les miracles furent attribués à la magie, et on chantait sur ses pas ce couplet grotesque :

Elymas est revenu  
Il est sorti de son antre infernal,  
Près d'ici est logé  
Cerbère, le chef du mal !  
On sait bien qu'il est l'Antéchrist  
Par les prodiges qu'il opère !  
Qui est donc celui qui sait  
Tromper de la sorte l'aveugle horde papale,  
Devant qui on a coutume de s'abaisser  
Pour l'adorer comme un Dieu ?  
Est-ce Judas, Simon le mage ?  
Non, c'est saint Marc d'Aviano !

Il y eut encore, à cette époque, un libelle répandu en Allemagne et en Suisse, dont le titre seul révèle la valeur : «La Marmite renversée». L'esprit fin et délicat n'était pas le propre de la langue germanique, à cette époque surtout, et chez un peuple que Luther avait saturé de ses grossières invectives et de ses lourds sarcasmes.

La marmite voulait représenter les intérêts matériels des Ordres religieux et de l'Église catholique, que les prédications et les miracles du P. Marc devaient partout promouvoir. Calomnie gratuite et accusation invraisemblable, abondamment démentie par la pauvreté, le dénuement du serviteur de Dieu, son mépris de la gloire et des biens de ce monde, son désintéressement absolu.

L'auteur de cette lourde boutade pouvait impunément jeter son coup de pied sur ce récipient imaginaire, le renverser ou même le briser. La marmite était vide : le P. Marc pratiquait l'Évangile et ce n'était pas là qu'il mettait ses trésors. Il les plaçait au ciel, selon la recommandation de l'Évangile, où ils étaient soustraits non seulement à la rouille et aux voleurs, mais aussi à la brutalité des hérétiques, à leurs coups de pieds et à leurs odieuses facéties.

Des trésors, l'Église en trouvait cependant dans l'œuvre du P. Marc : la gloire de Dieu, le triomphe de la vérité, le bien des âmes, et la rage des protestants est bien la meilleure preuve de l'abondance et de la richesse de cette récolte toute surnaturelle, allant remplir les greniers de l'éternité.

Mais l'œuvre la plus maligne, qui fut la plus répandue contre le P. Marc, fut un certain traité intitulé : *L'homme à miracles. Relation véritable sur le moine capucin italien Marc d'Aviano*. L'ouvrage, cette fois, n'émanait pas des hérétiques. Il entreprenait pourtant de nier les miracles du P. Marc et de ruiner son influence, et comme il avait pour auteur un catholique, il devenait d'autant plus dangereux, apportant aux protestants, dans leur lutte contre le thaumaturge et contre l'Église elle-même, un secours aussi puissant qu'inespéré.

Le P. Marc, des que ce livre parut, en reçut avis par la lettre d'un de ses confrères, le P. Valère de Salorno, d'Augsbourg.

«Je rends de particulières actions de grâces au Seigneur de ce que Votre Paternité est encore de ce monde. Les hérétiques avaient, en effet, répandu par ici le bruit de votre mort. Ils disent aussi que tout ce que vous avez fait chez nous n'est que néant, fausseté, et même contraire à la foi de Rome. Ils ont eu un aide dans cette lutte menée contre vous, qui s'est distingué par son acharnement, et a vomi tout son venin dans un livre abominable, dans lequel il contredit tout ce que Votre Paternité a dit, enseigné et fait, ou plutôt tout ce que Dieu a fait par vous, et tout cela au grand détriment des âmes.

«Je ne doute pas qu'il vous envoie lui-même ce petit livre, bien qu'il soit en allemand. Lisez-en le commencement, et de suite vous y trouverez le texte : *Attendite a falsis prophetis. P. Marcus Avianus Vitandus*.

«Après avoir lu ce pamphlet, notre Provincial, saisi d'indignation, a composé une réfutation absolument nécessaire, qu'il vous a envoyée. Moi et le R<sup>me</sup> S<sup>r</sup> Fiscal, nous la traduirons en allemand, en l'amplifiant pour le bien du peuple».

La lettre rapporte encore comment un prédicant, vomissant l'outrage contre l'Église catholique, fui frappé soudainement d'apoplexie en chaire et mourut trois jours après.

«J'assistai incognito à son oraison funèbre, dit le P. Valère, il y fut question de Votre Paternité, bien qu'elle fût absente, comme d'un illusionné et d'un séducteur».

Les protestants, on le voit, mettaient à profit la fausse thèse du traître.

Les *Annales des Capucins de la province de Cologne*, parlant de ce libelle, qui se répandit dans toute l'Allemagne, révèlent l'identité de l'auteur, un religieux, hélas ! un de ces hommes indignes, qui osent s'aventurer jusque dans le sanctuaire, d'où la justice de Dieu ne tarde pas à les chasser. Celui dont il s'agit tomba dans une scandaleuse apostasie, devint préfet de la bibliothèque électorale à Berlin, prébende qui fut la récompense de son crime. Il mourut enfin misérablement, comme l'avait prédit le P. Marc.

Ce livre eut pour premier résultat de susciter, après celle du P. Provincial, de nombreuses apologies du P. Marc, lesquelles se trouvaient être, par le fait même, des défenses de la religion catholique. Les évêques à leur tour, ne voulant pas demeurer sous le coup des accusations de légèreté que l'on portait contre eux, pour avoir trop facilement admis les pratiques du Père et ses miracles, se défendirent en apportant des preuves et des témoignages.

L'évêque d'Augsbourg, en particulier, fit faire le recueil de ces faveurs extraordinaires, confirmé et authentiqué par son autorité. En transmettant au P. Marc une traduction de ce travail, le P. Nazaire, Gardien de Branau, écrivait :

«Nos antagonistes ont tout mis en œuvre pour que ce recueil des bienfaits ne fût pas publié : ils ont travaillé de jour et de nuit et ils s'efforcent encore, ils pressent, ils urgent pour qu'on le supprime, le disant frappé par je ne sais quelle censure apostolique. Mais le Prince-Evêque ne s'est pas laissé intimider par ces menaces».

Ces antagonistes n'étaient autres que les confrères de l'auteur du libelle dont nous venons de parler, qui, par esprit de corps et une solidarité mal comprise, se croyant obligés de prendre parti pour l'un des leurs, non encore discrédité, n'hésitaient pas à entrer en guerre non seulement contre le P. Marc, mais contre les évêques, contre les princes, contre le peuple, qui n'avait pour lui que de la vénération.

«Le Prince-Evêque de Constance, continue le P. Nazaire dans la grande affection qu'il portait au P. Marc, n'ayant pu jouir de sa présence, avait du moins voulu que ses diocésains pussent recevoir sa bénédiction. Après entente avec le Père, il avait porté un Décret pour indiquer les jours de fêtes auxquels cette bénédiction serait donnée, exhortant les fidèles à bien s'y préparer. Contre ce Décret, presque tous les religieux de Fribourg en Brisgau, les Dominicains exceptés, élevèrent des oppositions, allant jusqu'à briser le sceau épiscopal et arracher les affiches de la porte de leurs églises. Et non contents de cela, ils dénoncèrent encore l'évêque à la sainte Inquisition romaine, sans d'ailleurs obtenir aucun résultat».

Ne nous étonnons pas de ces résistances et de ces contradictions suscitées à l'homme de Dieu, même par des hommes pieux. Nous avons déjà vu et nous verrons encore que ses confrères capucins eux-mêmes virent quelquefois ébranlée leur confiance en lui, et lui suscitèrent aussi des obstacles et des persécutions, car il s'en plaint, avec sa discrétion.

tion ordinaire, dans des lettres écrites à ses Supérieurs et à ses intimes, protestant toujours qu'il est prêt à souffrir pour Dieu et ces épreuves si cruelles à son cœur et toutes celles qui lui seront envoyées.

A Rome même, il dut y avoir des influences de ce genre, dans des régions ecclésiastiques inférieures, où elles pouvaient d'autant mieux s'exercer, qu'elles étaient plus clandestines : des protections secrètes, pour les ennemis du P. Marc ; des intrigues surnoises, que le serviteur de Dieu ne voulut jamais ni connaître, ni combattre, et dont il fut toute sa vie la victime.

Nous le verrons en effet toujours comme tenu en suspicion au centre de la chrétienté, bien que les Nonces, les Secrétaires d'État, les Papes eux-mêmes multiplissent en sa faveur les témoignages et de confiance et de vénération. L'envie et la jalousie manœuvraient dans les coulisses, la politique peut-être craignait que la vérité par sa bouche fût connue et ses plans renversés : toujours est-il que, malgré les instances réitérées faites par les plus hauts personnages et l'urgence de certaines affaires qui l'y auraient appelé, jamais il ne fut possible au serviteur de Dieu, d'accéder à la Ville éternelle.

Il n'y put même aller pour les prédications qui lui étaient demandées ; il semble qu'une surveillance minutieuse était organisée autour de lui, toujours prête à susciter l'obstacle et à tenir éloigné des grandes chaires, pour lesquelles il était demandé, le prédicateur populaire, dont certains avaient à redouter l'influence.

La princesse de Vaudemont lui en exprime déjà, dès cette année 1861, son étonnement et sa peine.

«Je suis restée sensiblement affligée de savoir que Votre Paternité n'ira pas à Rome prêcher le carême : vous y auriez certainement fait beaucoup de fruit. Il faut croire qu'il y a eu, pour l'empêcher, quelque machination de l'esprit malin.

«Il ne m'a pas été moins sensible d'apprendre les persécutions dont vous êtes continuellement victime : mais puisque toutes ces épreuves procurent le plus grand honneur et la gloire de Dieu et la perfection de votre âme, il me semble avoir quelques raisons de m'en réjouir avec vous». Bruxelles, 26 novembre 1861.

Disons encore que si les évêques prirent en général la défense du P. Marc, parmi un certain nombre d'ecclésiastiques investis de l'autorité, il y eut parfois de la mollesse à repousser les attaques.

Les uns le firent par prudence, craignant d'indisposer les pouvoirs publics ; d'autres croyaient trop facilement ce que colportaient les hérétiques, et, dans les pays dominés par ceux-ci, prenaient sans s'en douter la mentalité ambiante. Ils vivaient en paix avec les dissidents, les anciennes divisions s'effaçaient, et le P. Marc apparaissait comme un importun venant troubler, par sa présence, la douce tranquillité de tous, réveillant les préjugés et les passions assoupies.

Oubliant les conversions opérées, le réconfort que les catholiques trouvaient dans cette présence, ils n'étaient pas loin de penser que Dieu faisait là des miracles d'une façon bien inopportune. En fermant les yeux, ils préféraient n'y pas croire.

Même les meilleurs esprits couraient le risque de se laisser égarer. Citons parmi eux un aumônier du duc de Lorraine, qui, ne sachant trop que penser à ce sujet, consulte l'évêque de Brixen.

La réponse du prélat pouvait être adressée à de nombreux personnages de l'époque :

«Le très pieux P. Marc est exposé à la contradiction du monde. Soit ! Il ne serait plus un serviteur de Dieu s'il plaisait au monde. Que les hommes continuent de jouer à son sujet et d'en parler témérairement et de le juger de travers, le P. Marc se réjouira de souffrir l'outrage pour le Nom de Jésus.

«Mais nous, ecclésiastiques, devons-nous, par complaisance pour le monde, imiter ses folies ? Ce n'est pas à dire que nous devons admettre tout ce que disent et tout ce que colportent les hommes mal renseignés qui racontent des miracles. Une chose cependant demeure certaine, c'est que Dieu choisît ce qui est débile pour confondre les forts. Que restera-t-il des prodiges que la droite du Très-Haut a opérés par le moyen de cet instrument, nous le saurons avec le temps, et en particulier lors de la prochaine visite, quand j'aurai établi et délégué des commissaires pour instituer les procès.

«Qu'il vous suffise de savoir pour le moment que le P. Marc, homme bon et rempli du saint Esprit, ne cherche d'autre miracle que celui de triompher du démon, et de rendre enfants de la paix les libertins, enfants de la colère, attirant sur leur tête le courroux de Dieu. Ce seront de grands miracles et de véritables résurrections des morts qui seront opérés si, par l'acte de contrition, ceux qui sont dans le péché viennent à se repentir et à se confesser de leurs fautes, et si, par l'acte de foi, ils rendent cette vertu vive et active, d'informer qu'elle était jusque-là dans leur âme. N'est-ce pas par la foi que Dieu nous justifie ? Si la foi est la base de toutes nos bonnes actions, qui ne voit le bien que fait le pieux P. Marc, en excitant la flamme de cette foi ? Ne voyons-nous pas, en effet, que souvent les hommes sont catholiques de croyances et païens de mœurs, car s'ils croyaient vraiment, ils vivraient conformément à leur foi. Et c'est tout le contraire que nous voyons. Les cœurs se refroidissent, les vertus sont exilées, et les vices, sous de grossiers prétextes, prennent le premier plan, surtout quand il s'agit de la justice et de la charité pour le prochain, chacun cherchant son intérêt et non celui de Jésus-Christ» (Archives de la Province des Capucins du Tyrol).

Combien d'autres prélats prennent ainsi la défense de cet homme de Dieu, sur lequel s'acharnent la haine des uns, l'envie et la jalousie des autres !

Ils cèlèbrent à l'envi, comme le Prince-Evêque d'Eyschtadt, «la splendeur de ses vertus, le nombre croissant de ses miracles, sa doctrine et sa sainte vie, qui doivent faire impression non seulement sur les catholiques, mais aussi sur les protestants».

Les princes qui l'ont reçu disent, comme Philippe-Guillaume de Neubourg, écrivant à l'évêque d'Augsbourg : «Votre Grandeur ne pourra jamais se figurer ce que ce saint homme, envoyé par le Très-Haut en ces temps troublés, a opéré de bien parmi nous.

«Il nous a obtenu de la miséricorde de Dieu des grâces sans nombre de guérisons, de conversions et de sanctification. Elles se sont produites sous nos yeux et je ne puis en rendre à Dieu d'assez ferventes actions de grâces».

A ce témoignage, à celui de l'Internonce de Suisse, que nous avons vu si bienveillant pour le P. Marc, s'en ajoute un autre bien significatif, celui qui ressort du désir exprimé par le cardinal Accioli, protecteur de l'Ordre, de le voir s'arrêter à Ferrare, à son passage, pour conférer avec lui sur des sujets importants.



Déjà le Saint-Siège lui a donné deux missions à remplir sur la fin de ce long voyage, ce qui le met dans l'impossibilité de répondre aux vœux de l'évêque de Fribourg et Lausanne, qui lui écrit à Altorf :

«Voici plus d'un an que je suis en instance pour vous avoir. Ne me refusez pas la faveur d'une visite à notre ville, théâtre du martyre de la légion thébaine, où vous trouverez le plus dévot sanctuaire d'Allemagne et le Chapitre le mieux réglé».

Mais le temps presse et le P. Marc ne peut plus revenir sur ses pas. Il franchit les Alpes au Saint-Gothard, et, évitant la quarantaine, arrive enfin à Milan.

Mgr Cherosino l'a chargé de stimuler le zèle du gouverneur espagnol de cette ville, qui laisse les protestants se fortifier dans la Vatteline ; mais l'homme de Dieu se heurte à une tiédeur et à une indifférence irrémédiables. Le gouverneur aime avant tout sa tranquillité, et songe plus à ses intérêts politiques qu'au bien de la religion.

Les deux négociations que lui a confiées le Saint-Siège sont non moins délicates et difficiles (Lettres du R<sup>me</sup> P. Jean-Baptiste Sabbio, commissaire général, au P. Marc).

Le prince de Bozzolo, nous ne savons pour quelles raisons, retarde indéfiniment la célébration de son mariage avec la fille du duc de la Mirandole, à laquelle il est fiancé depuis longtemps.

Il s'agit de l'amener à mettre fin, le plus tôt possible, à cette situation aussi blessante pour le duc que pour sa fille, et pouvant devenir, si elle se prolonge, une source de divisions entre les deux maisons.

Le serviteur de Dieu doit se rendre ensuite à Mantoue, pour tenter encore une fois de ramener au devoir le Sérénissime Duc, revenu à ses désordres, et lui faire comprendre qu'en ne pourvoyant pas à sa succession, il met en péril la paix et la tranquillité de l'Italie.

Le Père s'acquitte, avec son zèle et sa prudence ordinaires, de ces deux négociations, laissant à Dieu le soin de bénir et faire fructifier ses conseils et ses efforts.

La confiance que lui témoignent ceux qui lui donnent ces missions ne suffit-elle pas à justifier le P. Marc de toutes les accusations portées contre lui ? S'il fallait, en sa faveur, un autre témoignage, citons le dernier et le plus irréfutable, car il est la sentence du juge suprême, la réponse de la plus haute autorité, devant laquelle tout catholique doit s'incliner : c'est la lettre du Pape Innocent XI lui-même, informé par le cardinal Pio, protecteur de l'Allemagne, des fruits du passage en ce pays du serviteur de Dieu. Elle confond tous les détracteurs et rendrait incompréhensibles les oppositions que nous verrons faites encore, à Rome même, à cet homme de Dieu, si nous ne savions que les grandes œuvres s'accompagnent toujours de douleurs et d'épreuves, et que ceux qui veulent pieusement vivre dans le Christ Jésus doivent souffrir persécution.

«J'éprouve une extrême consolation à savoir tout le bien qu'a fait aux âmes, en Autriche, le P. Marc d'Aviano : j'en ai eu, par ailleurs, d'autres relations, et je reconnais que le Père est un religieux zélé pour la gloire de Dieu et de très grande vertu, un véritable ouvrier de l'Église catholique et le thaumaturge de nos temps modernes».

## **CHAPITRE XII : PROPHÈTE ET PRÉCURSEUR. (1682)**

De cette laborieuse campagne à travers la France, la Belgique, l'Allemagne et la Suisse, le P. Marc rapportait un sentiment qui ne fera que croître et s'enraciner en lui toujours davantage : le dégoût, la nausée du monde.

Plus il le voit de près, plus il découvre en lui de fausseté, de fourberie et de misère, plus il comprend la vanité de ses biens, plus il souffre de ses honneurs, qui sont pour lui d'intolérables charges. Aussi aspire-t-il de toutes ses forces au repos dans la solitude de son couvent de Padoue, où il se plonge toujours avec délices, espérant n'en plus jamais sortir : mais les desseins de Dieu ne lui permettent, hélas ! que d'y faire de courtes haltes.

Dieu et les âmes, ce sont ses deux passions, et tout pour lui se ramène là. Dieu, il Le trouve dans la retraite, et il poursuit les âmes dans de multiples campagnes apostoliques, entendant toujours, comme saint François, la voix intérieure qui lui dit : «Tu ne t'appartiens pas, tu n'es pas libre de suivre tes goûts et de satisfaire même tes meilleurs désirs. Je t'ai envoyé pour le salut des pécheurs et pour le bien de mon peuple».

C'est ainsi qu'après quelques semaines d'un repos que son âme appréciait si fort dans la vie conventuelle, l'obéissance l'envoya prêcher, à Salo, le carême de 1682.

Cette ville est située sur le bord du lac de Garde, dans un paysage où la nature a accumulé tous ses charmes, les riantes rives, la nappe tranquille des eaux, les montagnes grandioses, la sérénité d'une atmosphère très douce et un climat idéal. Mais il n'y a nulle part de ciel complètement pur. La guerre régnait dans la petite ville, et les factions et les discordes avaient transformé ce paradis terrestre en un véritable enfer,

L'archiprêtre nommé par l'évêque n'avait pas été agréé, malgré son talent et sa piété, par les autorités civiles, qui s'attribuaient un droit à l'élection. Suivis par une partie du peuple, les édiles faisaient subir à l'élu, depuis trois ans, une persécution acharnée, allant jusqu'à enlever les ornements sacerdotaux de la sacristie et les chandeliers de l'autel, pour l'empêcher de dire sa messe et l'obliger à quitter la place.

Un procès en était résulté, qui était toujours pendant, et les esprits demeuraient aussi aigris qu'au premier jour.

Telle était la situation en face de laquelle allait se trouver le P. Marc. Contrairement à ses habitudes, il devança de huit jours son arrivée dans la paroisse, dans le but de travailler à la réconciliation du troupeau, ne voulant paraître en chaire que lorsque cette victoire serait obtenue.

Il fut vraiment l'Ange de la paix et réussit dans son œuvre au delà de toute espérance. Tous les révoltés, à une seule exception, reconnurent leurs torts et firent amende honorable au pasteur qu'ils avaient méconnu.

La station commencée sous d'aussi heureux auspices eut des résultats merveilleux. Dès les premiers jours, l'église, qui pouvait contenir de 6 à 7.000 personnes, fut remplie à tous les exercices. La foule s'accrut bientôt de la population avoisinante, et il fallut porter la chaire sur la place Barbara, aussi vaste que la place de Saint-Marc de Venise, où les auditeurs s'entassaient, refoulant les derniers venus jusque sur les bords du lac.

Le digne archiprêtre, heureux de la transformation opérée dans sa paroisse, écrivit de ces faits une relation qui n'est qu'un long cri d'enthousiasme.

Le Sérénissime duc de Modène, donnant l'exemple à son peuple, était venu un jour se mêler à cette foule, pour recevoir la bénédiction ; l'on avait vu aussi accourir auprès du P. Marc un gentilhomme de la cour d'Espagne, puis divers courriers de l'Empereur. Le peuple, frappé de voir graviter autour de cet humble Capucin les plus grands personnages du temps, concevait de lui et de sa sainteté une opinion toujours plus favorable.

Dans ce va-et-vient des émissaires et des courriers, il y avait un indice des préoccupations des princes et des difficultés dans lesquelles se débattait le monde, lesquelles allaient s'aggraver au point de devenir le danger suprême.

Le P. Marc, devant la gravité des circonstances, oubliait sa solitude et s'oubliait lui-même. Refoulant au fond de son cœur, ses goûts et ses aspirations les plus intimes, il ne voyait que la volonté de Dieu, le destinant à porter un remède aux maux sans nombre, dont souffrait déjà le monde, et à ceux que lui préparait la justice divine irritée. Ces maux, il les connaissait mieux que personne, car les messages des gouvernants les lui apprenaient, et il y en avait qu'il voyait par lui-même bien mieux que ses correspondants, quelque haut placés qu'ils fussent, parce que son regard d'apôtre et une prescience de prophète les lui rendaient particulièrement présents, et mettaient dans son cœur une sainte frayeur.

Devant le devoir qui s'imposait à lui de guérir les maux présents et de prévenir les futurs, les affaires secondaires n'attiraient plus guère son attention.

C'est ainsi que le roi d'Espagne, qui désirait un héritier et espérait l'obtenir des prières et de la bénédiction du thaumaturge faisait pour l'attirer à Madrid les plus vives instances.

Plusieurs années de suite il demanda au Pape les obédiences nécessaires ; il les avait enfin obtenues et le P. Marc toujours obéissant avait, nous l'avons vu, fait des démarches pour donner satisfaction au monarque. Ce dernier revenait maintenant à la charge. Mais des soucis plus graves absorbaient désormais l'homme de Dieu et mettaient au dernier rang le voyage à Madrid.

La situation s'aggravait en Allemagne ; l'Empereur insistait pour avoir auprès de lui le conseiller intime à qui seul il pouvait confier ses angoisses. Le roi d'Espagne, son neveu, devait évidemment s'incliner devant lui et lui céder le pas, mais il ne renonçait pas à son projet, et, dès le retour de Vienne, il envoyait un messenger à Milan pour prendre le P. Marc et le conduire à Gênes, d'où ils devaient s'embarquer tous les deux pour Barcelone. Les obstacles surgissaient encore et montraient la volonté de Dieu, qui marquait la place du P. Marc, non à Madrid, mais à Vienne. Celui-ci sentait bien que sa présence serait plus nécessaire en deçà des Pyrénées et de la Méditerranée. Sa santé délabrée, un asthme qui le faisait cruellement souffrir, lui rendaient d'ailleurs impossibles les voyages en hiver, les ascensions et surtout les traversées en mer.

Contraste étrange qui ne fut pas le seul en lui ! Ce voyageur perpétuel, qui passa sa vie sur les chemins, avait des voyages une horreur instinctive. Ils étaient pour lui, avec les fatigues, les privations, les souffrances auxquelles sa constitution débile le rendait particulièrement sensible, mais surtout avec les honneurs et les applaudissements qui les accompagnaient, sa croix la plus pesante. Aussi avait-il devant Dieu une intention spéciale pour tous ceux qui cheminent et sur terre et sur mer. C'était sa prière d'itinéraire, son aspiration quotidienne. Composée d'une brève louange à Dieu, d'un cri pour demander la paix pour les vivants, le repos pour les morts, la santé pour les malades, elle se terminait par un double souhait : tranquillité sur mer, prospérité dans le chemin ! suivi de la formule liturgique par laquelle l'Église demande la bénédiction à la Très Sainte Vierge et à son divin Fils<sup>1</sup>.

Jamais cependant la crainte des voyages, de leurs périls et de leurs fatigues ne l'arrêta, quand la volonté de Dieu lui fut expressément manifestée.

Ne pouvant aller à Madrid par Gênes et Barcelone, il avait songé à traverser le midi de la France et à entrer en Espagne par les Pyrénées. Nous avons vu qu'il en demanda l'autorisation à Louis XIV, auprès de qui s'exercèrent aussi les plus hautes influences : ce fut en vain. Le Roi résista à toutes les instances, et, avec une rigueur implacable, lui refusa le passage.

Il aida ainsi, sans le vouloir, à l'accomplissement des desseins de Dieu, qui avait marqué la place et la mission du P. Marc, en cette année 1682, ailleurs que sur les terres de Sa Majesté catholique.

C'est en Autriche qu'il devait exercer son rôle, et les lettres de l'Empereur pour l'y appeler devenaient de plus en plus pressantes.

«Le lac de Garde est voisin de mes États, lui écrivait-il le 8 mars, et, comme en ce moment tous les passages sont libres, je nourris l'espoir de vous revoir bientôt. Le besoin que j'ai de votre appui et de vos encouragements est extrême. De toutes parts les dangers augmentent, et très difficilement on pourra éviter une guerre. Me voila donc contraint de faire des armements considérables. Dieu sait combien je préférerais la paix, mais le devoir m'oblige à défendre mes États héréditaires et l'Empire confié à ma garde, et pour cela je réclame le secours et la bénédiction de Votre Paternité».

---

<sup>1</sup> Laus Deo  
Honor Mariæ.  
Gloria sanctis,  
Pax vivis,  
Salus infirmis,  
Requies defunctis.  
Tranquillitas in mari,  
Prosperitas in via !  
Nos cum Prole pia, Benedicat Virgo Maria !  
Amen !

Gloire à Dieu.  
Honneur à Marie.  
Louange aux Saints.  
Paix aux vivants.  
Repos aux défunts.  
Santé aux malades.  
Tranquillité en mer.  
Prospérité dans le chemin.  
Que la Vierge Marie nous bénisse avec son divin Fils.  
Ainsi soit-il !

Le P. Marc avait répondu par avance en écrivant au prince Lobkowitz : «Je compatis vivement à la peine de Sa Majesté Impériale dans les présentes calamités. Quand j'aurai l'honneur d'être auprès d'Elle, j'espère lui faire concevoir une vraie et humble confiance en Dieu. Elle en éprouvera, avec le temps, les admirables effets. Notre Seigneur sait que je dirige toujours toutes mes opérations à Sa seule gloire, et que je ne désire rien autre en ce monde que de le voir toujours glorifié davantage».

Il se met en marche et, dès le 8 juin, le Nonce Buonvisi avise Rome de son arrivée à Vienne :

«Il est venu aussitôt me voir, écrit-il, et je lui ai indiqué bien des points sur lesquels il pourra exercer son zèle, quand il sera reçu par l'Empereur. Il m'a remercié et m'a dit qu'il se confierait à l'Esprit-Saint pour trouver les termes convenables à sa mission, j'ai remarqué en lui une grande modestie, accompagnée d'excellents sentiments. J'espère grand bien de sa venue».

L'Empereur, qui se trouvait en villégiature à Luxembourg, prévenu par l'évêque de Vienne de l'arrivée de son pieux ami et conseiller, l'envoya prendre aussitôt par un de ses chambellans, qui le conduisit au couvent des Capucins de Moding.

De là, chaque matin, le serviteur de Dieu allait au palais voisin, y célébrait la messe, l'accompagnant d'une petite allocution, et passait le reste de la matinée en conférence avec l'Empereur. L'entretien ne roulait plus seulement sur les scrupules et les inquiétudes de conscience du monarque : depuis l'entrevue de Linz, le champ des confidences s'était élargi et il embrassait maintenant les affaires les plus délicates et les plus importantes de l'État. Ces colloques se prolongeaient, car l'Empereur entraînait dans une foule de détails au sujet des difficultés qui l'entouraient et des périls qu'il entrevoyait dans un avenir très prochain.

C'est en toute vérité qu'il pouvait dire avec saint Paul : «De quelque côté que je me tourne, je ne vois que menaces et dangers». Périls du côté de certains Electeurs défiants du pouvoir impérial, et craignant, en lui venant en aide, de l'accroître à leurs dépens ; péril du côté des ennemis, prêts à se précipiter, comme un torrent dévastateur, sur les terres de l'Empire ; péril du côté des ministres, sacrifiant sans scrupule le bien public à leurs propres intérêts ; péril du côté des faux amis et des alliés plus que douteux.

Au dedans comme au dehors, tout contribuait à compromettre la sécurité de l'Empire, à ébranler ses bases et à le menacer jusque dans son existence.

La peste, de son côté, continuait ses ravages ; la France se préparait à la guerre, et, au milieu de tous ces périls, le plus redoutable de tous et le plus imprévu, celui contre lequel le P. Marc allait se montrer l'Ange tutélaire et la providence de l'Empire, les Turcs se préparaient à porter à la civilisation chrétienne un coup décisif.

L'apôtre répondait à la confiance du souverain en **lui montrant le cœur et la racine de tous ces maux, lui en indiquant en même temps le remède.**

C'étaient l'oubli de Dieu, le relâchement des mœurs devenues presque païennes, dans la capitale et surtout à la cour elle-même, qui déchaînaient tous ces maux et provoquaient le ciel. Le mépris des règles morales et même des conventions y dépassait toute borne ; le désordre, le scandale s'y affichaient sans pudeur, et tous les remèdes demeuraient inefficaces.

Il fallait d'abord à tout prix corriger ces scandaleux excès qui démoralisaient le peuple, et comme la morale sociale ne se sépare point des devoirs individuels, l'Empereur devait non seulement s'occuper de son âme et vaquer aux exercices de piété, mais encore **exercer son rôle de souverain, surveiller les affaires de l'Etat, assurer le bon gouvernement, empêcher les abus et châtier les prévaricateurs, quelque élevés qu'ils fussent.**

Il parut au vénérable Père que, pour assurer cette bonne administration et ramener à Dieu et à la pratique de la loi sainte la capitale et toutes les provinces de l'Empire, **il convenait que le mouvement partît de haut et que la cour en donnât l'exemple.** Il résolut donc de commencer à Vienne une série de prédications et d'exercices religieux destinés à y **restaurer la morale et la vertu, qu'un peuple chrétien ne peut négliger et mépriser, sans s'exposer aux plus graves dangers.**

Mais le projet n'allait pas sans de nombreuses difficultés.

Le P. Marc était accoutumé à voir dociles à sa voix des foules immenses, des populations entières, qui se frappaient la poitrine et promettaient un amendement véritable. Mais la ville de Vienne, si légère, avide de plaisirs, passionnée pour les fêtes, répondrait-elle à son appel ? Les seigneurs, les ministres, les personnages de la cour, si endurcis dans leurs vices, si intéressés à persévérer dans leurs désordres, seraient-ils même accessibles au repentir ?

Pour les entraîner, pouvait-on compter même sur l'exemple de l'Empereur et de son auguste maison ? Si la piété de César était bien connue, on le savait aussi, en effet, ennemi de toute innovation et de tout changement dans un cérémonial dont il était jaloux de garder scrupuleusement jusqu'à la moindre ordonnance. Or, il était inouï que la famille impériale eût jamais assisté en corps et officiellement à une cérémonie populaire.

Tout céda cependant devant le désir du serviteur de Dieu, qui remportait là un de ses plus grands et plus difficiles succès ; toutes les volontés pliaient.

Une grande mission religieuse fut donc annoncée pour la ville de Vienne ; toute la cour y était conviée, et pour que personne ne pût y manquer, l'Empereur, l'Impératrice et leurs enfants étaient à la tête de l'assistance.

Il fut décrété que, pendant la durée des exercices, le cours des affaires serait suspendu, les magasins et les officines de tout genre demeurant fermés, comme aux plus grandes solennités religieuses.

Du haut de toutes les chaires de la capitale, des prédicateurs devaient transmettre l'invitation au peuple et l'exhorter à y répondre.

Le jour venu, tout fut fait selon le désir du serviteur de Dieu et la ville changea d'aspect. Le peuple, fortement impressionné de voir le monarque s'humilier avec lui, accourut en foule.

Le Nonce Buonvisi ne manqua pas d'aviser de ce qui se passait le Cardinal Secrétaire d'État, lui donnant les détails des diverses cérémonies, et spécialement de la communion générale, l'Empereur recevant le premier le pain des forts de

la main du P. Marc ; son auguste Épouse le suivait, puis l'Impératrice douairière, puis la Reine de Pologne, Éléonore, duchesse de Lorraine, les Archiducs, les Archiduchesses, les Ambassadeurs d'Espagne et de Venise et la plupart des chambellans et les dames du palais (19 juillet 1682, Arch. vaticanes. Nonciature de Vienne).

La cathédrale Saint-Étienne, qui avait vu se dérouler toutes ces cérémonies, était trop petite pour la bénédiction, qui fut donnée sur la place du Marché-aux-herbes, au lieu on s'élève la colonne votive de la Très Sainte Trinité.

L'Empereur et sa maison y assistaient sur une estrade dressée en forme de tronc. En face, du haut d'un balcon orné d'un baldaquin et de tentures rouges, le P. Marc apparut et commença à parler.

Tous les yeux étaient fixés sur lui et un silence profond régnait dans l'auditoire, et soudain, ce fut dans ce peuple, qui pourtant n'entendait point l'italien, une commotion violente. Le visage du serviteur de Dieu s'était animé, puis voilé d'une immense tristesse, et sa voix avait pénétré jusqu'au fond des cœurs ? Qu'avait-il vu ? Qu'avaient exprimé ses paroles ?

Ceux qui les avaient comprises les répétèrent aussitôt, et toute la ville en retentit.

«O Vienne ! ô malheureuse cité, avait-il dit, de mauvais jours vont se lever sur toi. Ton amour pour la vie libre et facile, tes injustices et les relâchements te préparent des châtiments formidables. L'épée n'est pas encore au fourreau : elle devient au contraire plus menaçante que jamais, si Dieu ne voit pas quelque signe d'amendement».

Ce n'était pas là un simple mouvement d'éloquence, un artifice destiné à amener son auditoire à des sentiments de componction. On sentait que ces accents étaient ceux de la vérité, que l'apôtre proférait avec des illuminations de prophète.

«Car, dit le Cardinal Buonvisi dans sa lettre au Secrétaire d'Etat, après avoir annoncé en chaire les grands maux qui doivent frapper cette ville à cause de ses désordres, le P. Marc a confirmé ses prédictions en audience privée devant Sa Majesté Impériale, assurant que si on ne incitait pas plus d'ordre dans l'administration de la justice, la peste dont on avait souffert et qui continuait encore ses ravages, jointe à tous les autres fléaux, ne serait qu'un léger prélude de ce que le courroux du ciel réservait à la cité rebelle» (Arch. vaticanes. Nonciature de Vienne, 1682).

Ce n'était pas la première fois, d'ailleurs, que le serviteur de Dieu annonçait ainsi les châtiments qui devaient fondre sur le monde. Il avait déjà parlé de cette manière prophétique dans plusieurs villes d'Allemagne, et aussi à Venise, où l'Évêque de Brixen lui avait écrit :

«De même que vous avez su tenir à Vienne le rôle de Nathan, ainsi vous avez eu à Venise l'intrépidité de Jonas, pour que le peuple, imitant l'exemple des Ninivites, déplore ses fautes dans le cilice et la cendre». (3 février 1681).

Le Nonce, toujours fidèle à tenir Rome au courant des événements, résume ainsi les résultats du séjour du P. Marc à la cour :

«Le P. Marc d'Aviano a donné de très salutaires conseils à l'Empereur, surtout en ce qui concerne l'administration de la justice. Ce religieux, plein de zèle ecclésiastique et de prudence temporelle, lui a rappelé beaucoup d'autres choses encore que Sa Majesté a approuvées, mais comme il vient de partir pour se délivrer du tumulte de la cour, je crains bien que l'Empereur n'en reste comme toujours à ses bons désirs. Le Père a eu de nombreuses audiences de Leurs Majestés et des princes, et le concours à ses prédications a été considérable».

L'Ambassadeur de France en informait ainsi son Roi :

«On dit, lui écrivait-il, que le P. Marc a guéri M. de Lorraine. Il est vrai que celui-ci se promène en carrosse et même un peu à pied dans son jardin, mais il tousse et crache toujours beaucoup, ce qui fait encore douter du miracle. Je dis miracle, car c'en serait un s'il guérissait» (Arch. du Ministère des Aff. étrangères, Paris, 1681).

On vit bien les années suivantes, dans le cours de ses campagnes, que la guérison du Duc était complète. Une seconde fois, il avait dû la santé à la bénédiction du serviteur de Dieu.

Une grâce plus précieuse avait été obtenue au Comte de Windischgraetz. Doué de qualités éminentes pour le gouvernement, l'Empereur hésitait à user de ses services, parce qu'il était protestant. Ce qui empêchait sa conversion, c'était son attachement opiniâtre à la communion sous les deux espèces. Cette dévotion à l'Eucharistie, bien qu'elle fût abusive, le prédisposait à recevoir la grâce de Dieu. Quelques entrevues avec le P. Marc suffirent à déterminer l'abjuration, à la grande joie du souverain, qui put dès lors confier au converti une charge importante.

La sollicitude de l'Empereur accompagna dans le voyage celui qui lui avait rendu de si précieux services, et il donna des instructions pour qu'on pourvût à tous ses besoins et qu'on lui épargnât les ennuis de la quarantaine.

Ces précautions n'étaient point superflues, car la santé du pieux voyageur, toujours très précaire, subissait à ce moment une crise. Il arriva malade à Padoue, puis eut une rechute, si bien que son état commença à inspirer des inquiétudes. Les messages arrivaient autour de la couche du malade. François-Albert, Prince-Evêque de Trente, s'affligeait de la maladie de celui qu'il appelait son très intime et très cordial ami, chéri comme un frère. «Dites-lui, écrivait-il au P. Côme, que je vais de ce pas célébrer pour lui la sainte messe à l'autel de saint Antoine».

L'Empereur s'alarmait avec toute sa cour et chargeait son ambassadeur à Venise de se rendre en personne auprès du vénéré malade.

Enfin Dieu exauçait les prières des nombreux amis du P. Marc, qui, vers la fin d'octobre, se dirigeait vers Capo d'Istria pour y prêcher l'Avent. Avant l'ouverture de la station, il devait se reposer quatre semaines dans le couvent de cette ville, où il retrouvait les souvenirs des émotions éprouvées autrefois, quand s'éveillaient et se précisaient en lui les premiers désirs de la vie religieuse.

Il devait se contenter de ce repos moral, car la population, prévenue de son arrivée, assiégeait le couvent, et, sans pitié pour sa grande faiblesse, réclamait le bienfait de sa parole.

Chaque matin, il prêcha dans la chapelle des Capucins, et cette sorte de retraite intime prépara les voies au ministère plus important qu'il exerça bientôt dans l'église principale et sur les places de la ville, en faveur de la foule.

Celle-ci, accrue des populations du voisinage, augmentait chaque jour. Les habitants de la rive de Trieste avaient songé à s'y joindre : mais le cordon sanitaire établi contre la peste les empêchait d'aborder sur les terres de Venise.

Leur désir était si ardent cependant qu'ils n'hésitèrent pas à tenter une démarche d'issue fort douteuse, en s'adressant aux autorités vénitiennes, pour demander d'approcher au moins du rivage, à un jour fixé. De là, demeurant sur leurs barques sans toucher la terre, sans aucun danger par conséquent de la contaminer, ils auraient au moins la satisfaction de voir et d'entendre l'homme de Dieu et de recevoir sa bénédiction.

Les autorités estimèrent que la meilleure sauvegarde contre le danger de la contagion était encore la présence du P. Marc, et ils accordèrent à sa considération ce que n'auraient pu obtenir sans doute toutes les instances des Triestains.

On vit donc un jour, spectacle peu banal, une interminable série de barques arrêtées à quelque distance du môle, avec de nombreux pèlerins cherchant à découvrir sur la terre ferme, au milieu d'une foule immense qui encombraient les quais, l'humble Capucin dont la renommée était parvenue jusqu'à eux.

Il parut enfin, salué par une double acclamation et sur terre et sur mer, et quand il eut parlé et que chacun se fut incliné sous sa bénédiction, la flottille s'ébranla de nouveau, et les Triestains regagnèrent leur rive, plus heureux que s'ils avaient dans leur court voyage recueilli un précieux trésor.

Les fatigues que s'imposait le P. Marc ne furent pas vaines, et Dieu bénit d'une manière particulièrement efficace son ministère dans cette ville de la lagune, dont les habitants, stimulés par l'exemple des pêcheurs de Trieste, avaient abondamment profité de sa parole.

Mais à Udine, où il prêcha le carême suivant, l'ennemi des âmes lui suscita tout d'abord un obstacle qu'il avait bien souvent déjà rencontré sur son chemin.

Quelques raffinés de cette ville, qui prétendaient donner le ton aux prédicateurs, et qui étaient, hélas ! trop écoutés, ne voulaient dans leur chaire que des discours d'apparat. «Les sermons de morale sont bons pour la campagne, disaient-ils, mais ici, il faut des sermons stylés et diversifiés, capables de constituer ce qu'on appelle une attraction».

La cité se targuait de culture et de goût délicat, se posant comme une petite Venise. Habitée au style ampoulé et ronflant de l'époque, elle était loin de penser que le prédicateur, précisément parce qu'il était simple, allait être vraiment original et devenir dans cette chaire, trop longtemps profanée par le langage mondain, une nouveauté d'un goût parfait. Quant à l'homme de Dieu, il voulait seulement faire le bien.

Aussi quand une délégation se présenta à lui pour lui exposer les désirs des personnes de distinction, et le prier de ne pas conclure ses sermons par un acte de contrition, qu'on trouvait trop vulgaire, il se contenta de sourire et de protester que ce qu'il cherchait dans la prédication, ce n'était ni le suffrage des grands, ni la popularité, ni les succès oratoires, mais uniquement la gloire de Dieu.

A cette réponse, quelques jours après, il en ajouta une seconde publique et solennelle.

Dès l'un de ses premiers sermons, voulant s'expliquer nettement sur ce sujet de la contrition, il montra que si elle ne consiste pas à verser des larmes, à pousser de profonds soupirs et à se frapper la poitrine, ces manifestations extérieures, expression naturelle de toute vraie douleur, aident pourtant à la concevoir, et que, parlant, loin d'être blâmables, elles sont désirables, utiles et salutaires.

Illustrant cette doctrine par des exemples tirés de la sainte Écriture, il fit passer sous les yeux de son auditoire tous les grands pénitents : David, Madeleine, Pierre et le publicain, qui tous, par leurs larmes et leurs gémissements, firent éclater au dehors le repentir caché au fond de leurs cœurs.

Après cette exposition, saisi par une inspiration d'en-Haut, le serviteur de Dieu, oubliant son auditoire, se tourna directement vers le cardinal Dolphino, patriarche d'Aquilée, qui présidait la cérémonie :

«Or sus, Éminence, s'écria-t-il, à nous de donner l'exemple. Soyons les premiers à regretter nos fautes : faisons, avec l'aide de Dieu, un acte public de vraie et parfaite contrition !»

A cette interpellation inattendue, le patriarche n'écoutant que la voix de Dieu, descend de son trône, et vient humblement s'agenouiller au milieu du sanctuaire, et tous deux, le prince de l'Église et le pauvre religieux, après avoir publiquement confessé leurs fautes, implorent de la manière la plus touchante la miséricorde divine.

On comprend l'impression produite par une telle scène et l'élan du peuple suivant aussitôt l'exemple qui lui est donné.

A Udine, comme dans toutes les stations prêchées par le P. Marc, les populations avoisinantes s'ébranlèrent et fournirent un tel contingent d'auditeurs, au détriment de ceux de la ville dont ils prenaient les places, qu'il fallut doubler l'auditoire et donner chaque jour deux exercices distincts, l'un à la cathédrale, pour les habitants du lieu, l'autre, sur la place publique, pour les étrangers.

Il arriva qu'un jour, à la bénédiction donnée chaque matin, selon l'habitude, après la sainte messe, une possédée se trouva guérie. La foule curieuse envahit aussitôt le sanctuaire : mais le plancher peu solide s'effondra soudain sous le poids, entraînant dans le vide toute une masse humaine. La protection de Dieu se montra encore dans cette circonstance, et l'on n'eut à déplorer aucun accident sérieux.

La foule ne pouvait contenir son enthousiasme. Elle prit d'assaut, au jour de Pâques, l'estrade du haut de laquelle le serviteur de Dieu avait donné sa bénédiction, la mit en pièces pour en faire des reliques, et transforma en lieu de pèlerinage la petite cellule dans laquelle il avait logé.

Le carême terminé, le P. Marc se rendit en hâte à Venise, où l'attendaient les trois fils aînés du duc de Neubourg. Ils faisaient un long voyage à travers l'Italie, mais les graves nouvelles qu'ils avaient reçues à Rome les obligeaient à prendre sans retard le chemin du retour, non sans faire un arrêt, pour saluer au passage l'intime ami de leur père.

Cette visite déterminait un autre voyage du serviteur de Dieu, qui marque une phase nouvelle dans sa vie, le point culminant de sa mission, à laquelle l'ont préparé tous les événements passés, et les miracles et surtout les annonces prophétiques, qu'il a multipliées depuis quelques mois. Et, dans l'accomplissement de cette mission, qui est le grand miracle de sa vie, vers lequel convergent tous les autres, en même temps qu'on verra le doigt de Dieu, sa sainteté brillera d'un éclat spécial, faisant de lui non plus seulement un prédicateur et un thaumaturge, mais un homme providentiel, diplomate et guerrier, le soutien et le sauveur de la chrétienté.

## DEUXIÈME PARTIE : LE SOUTIEN DE LA CHRÉTIENTÉ

### CHAPITRE PREMIER : A LA VEILLE DES GRANDES ALARMES. (1682)

A une heure des plus tragiques de l'histoire, quand vont se dérouler les péripéties d'un drame gigantesque, d'où a semblé dépendre un instant le salut du monde, pour mieux faire comprendre l'importance du rôle que joue le grand religieux dont nous suivons les pas, il nous semble utile de dire ce qu'était l'Europe à cette heure critique, de montrer le théâtre des événements qui vont se dérouler, amenant successivement les menaces, les terreurs, les calamités, et enfin les joies délirantes et les solennelles actions de grâces.

Le grand péril toujours conjuré, mais toujours renaissant, était celui que le Turc faisait planer sur le monde. Il reparaisait cette fois plus aigu, plus menaçant que jamais, aidé et favorisé par un ensemble de circonstances tel qu'il n'en avait pas encore trouvé, qu'il ne pouvait en espérer de semblable. Jamais l'Église n'avait connu de telles alarmes, jamais la chrétienté n'avait semblé si près de sa perte, jamais le secours de Dieu n'avait été si urgent.

Pour arrêter le fléau, l'Europe était divisée et impuissante. Au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, les uns se liguèrent avec lui et lui livraient les routes et les places fortes : les autres se désintéressaient d'une situation qui ne les mettait pas eux-mêmes en péril immédiat : et ceux qui étaient la première barrière devant l'invasion et devaient lui opposer une résistance efficace, après des années d'incurie et de fautes accumulées, n'avaient ni le courage ni la force de se défendre, encourageant l'ennemi par leur fuite précipitée et ne lui opposant aucun sérieux obstacle.

Cette situation lamentable était décrite avec une particulière autorité dans un message qu'adressait le duc de Neubourg, au moment même où ses fils lui faisaient de sa part une amicale visite, à celui qui allait, de la part de Dieu, apporter le remède aux désordres intérieurs et susciter le secours contre le péril du dehors.

« Il n'y a plus d'illusion à se faire : *Undique nos imminent pericula*. Le danger nous presse de partout. Le Turc prépare une expédition formidable, qui sera conduite, dit-on, par le Sultan en personne. La France armée est à nos frontières et menace d'envahir nos provinces, dès que nous serons occupés avec le Turc. Pour comble de malheur, nous sommes divisés. Comment, dans ces conditions, ne pas aller à une défaite certaine ?

« De grâce, usez de tout votre pouvoir pour décider l'Empereur à se rendre en personne à la Diète d'Augsbourg, où il pourra réussir à faire l'union entre les princes et l'Empire ».

« - La position de notre très pieux et très vertueux César, écrivait-il encore le 2 décembre 1682, est, on ne saurait le nier, non seulement très périlleuse, mais presque désespérée, si Dieu, de Sa main puissante, ne donne le remède. On tient comme certaine la guerre avec les Turcs : le Roi de France, en ce mois, menace de rupture : l'armée impériale, bien qu'assez nombreuse, est désordonnée : les soldats ne sont pas payés : ils manquent des choses nécessaires, et les ministres intéressés et perfides n'obéissent pas aux ordres de leur maître. Ils le trahissent et le livrent à ses ennemis, et la bonté du monarque est telle qu'il ne les punit pas.

« Ils étaient cet automne 20.000 combattants en Hongrie, et, après avoir séparé les Turcs des rebelles, ils n'avaient ni vivres, ni voitures, ni moyens de transport, dans l'impuissance de chasser les rebelles des confins de la Hongrie, pour les obliger à hiverner dans le pays des Turcs, faire la paix avec gloire et puis se défendre avec vigueur contre les Français : mais on n'a rien fait.

« O mon très cher Père, écrivez vous-même des lettres de feu à César pour qu'il châtie ses ministres infidèles et déloyaux et qu'il mette de bons chefs à la tête de son armée, car ils manquent vraiment : ou mieux, comme le dit si bien Votre Paternité, que l'Empereur prenne lui-même le commandement de ses troupes, sans quoi nous sommes perdus.

« Sa Majesté Impériale connaît très bien la perfidie de quelques-uns de ses ministres, et il réchauffe les serpents dans son sein et il ne les frappe pas. Il sait qu'ils vendent à l'ennemi les secrets majeurs et il continue de les leur confier. Comment les choses pourraient-elles bien aller ? O mon Père, quel crève-cœur pour moi ! »

En face des événements tragiques que préparait cette négligence, l'optimisme disparaissait et devenait le pessimisme le plus déprimant : mais le résultat était le même. On ne se réveillait devant le péril que pour demeurer paralysé et inerte, tomber dans le découragement et laisser se précipiter la ruine, que l'on n'avait pas su prévoir et que l'on ne pouvait plus empêcher.

Comment secouer cette torpeur générale à la cour ? Comment ouvrir les yeux de l'indolent monarque, pour lui montrer à l'œuvre les traîtres à sa cause et les serviteurs infidèles, qui se réjouissaient presque des malheurs du pays, parce que, semblables à ces écumeurs qui surveillent les tempêtes et provoquent au besoin les naufrages, ils savaient devoir recueillir, au milieu des ruines, des profits qu'un temps de paix ne leur eût pas assurés. Qui aurait le courage de faire entendre à Léopold la voix de la vérité ? Surtout qui posséderait sur lui assez d'influence pour l'amener à prendre les décisions indispensables ?

Le Nonce l'avait essayé : le duc de Neubourg avait multiplié les démarches, mais tout était en pure perte et le découragement gagnait les meilleurs amis de l'Empereur. Un seul homme pouvait réussir là où tous avaient échoué : le P. Marc d'Aviano, et voilà pourquoi il était si désiré. Il est à ce moment l'homme nécessaire, l'homme providentiel.

Il ne refusera pas le labeur, quelque ingrat qu'il paraisse : il aura assez de désintéressement pour s'oublier lui-même et ne point redouter les conséquences de sa liberté de parole. Il aura assez de courage et assez d'amour pour le bien public pour surmonter ces répugnances et parler au César moderne, comme les apôtres parlaient à ceux de leur temps. Que sont pour lui le crédit, l'influence, l'amitié de l'Empereur, s'il ne peut en user pour procurer le bien public, amener la correction des abus et conjurer les maux qui menacent le monde ?

Hélas ! il pourra parler : on écouterait volontiers ses avis, ses remontrances mêmes : mais tout se bornera là et son pouvoir n'ira pas jusqu'à ébranler cette masse inerte, qui s'appelle la Majesté par excellence, siégeant dans des régions supra-terrestres et ne daignant pas s'abaisser jusqu'aux misérables contingences de ce monde, même quand il s'agit du salut de l'Empire.

Sans qu'il y eût en lui de la morgue, mais simplement par le sentiment exagéré de son excellence et le souci de garder son prestige et sa dignité, il vivait loin de son peuple, qui se désaffectionnait de lui, le sentant instinctivement au-dessous de sa tâche, et le rendant justement responsable des fautes de ses ministres.

Aussi, malgré ses vertus très réelles et l'éclat que la couronne impériale a jeté sur son front pendant son long règne de quarante-sept ans, Léopold est très mal jugé par ses contemporains, et les protestants ne sont pas seuls à récriminer contre lui.

C'est pour réagir contre cette opinion défavorable formée à son sujet et pour tenter une réhabilitation, que le professeur Onno Klopp a voulu publier la correspondance de l'Empereur avec le P. Marc d'Aviano.

Il n'y a réussi qu'à demi : car, si ces lettres montrent la foi, la piété du monarque, son honnêteté et la droiture de ses intentions, on y trouve aussi la trace de cette pusillanimité, de ces hésitations, de ces lacunes de caractère que l'histoire lui reproche après sa mort, comme le P. Marc, avec un courage plein de respect, les lui reprochait de son vivant.

En voici bien une marque, dans cette lettre que Léopold, déjà aux prises avec le grand danger, écrit au Capucin, le 5 septembre 1682.

«J'ai grand besoin de recourir aux prières de Votre Paternité, d'autant plus qu'il s'agit, non de ma cause, mais de celle de Dieu même. Car c'est l'Europe qui en souffre, et par contrecoup la religion catholique.

«O Père ! Je reconnais que je mérite cela et bien plus encore par mes si nombreux péchés, tant d'action que d'omission. Mais j'espère que le bon Dieu ne voudra pas punir tant d'âmes innocentes pour mes méfaits, que je déplore infiniment, protestant que je ne veux plus offenser un Dieu si bon, si miséricordieux, qui m'a toujours accordé tant de grâces».

Cette confession était provoquée par les admonitions du Père, ainsi qu'il ressort de la suite de cette lettre : «Oh ! comme elles viennent à temps, les exhortations de Votre Paternité et comme je vais mieux m'appliquer à connaître mes fautes d'omission et à mieux remplir les devoirs de ma si lourde charge ! Votre Paternité sait bien que ce n'est pas facile, que je suis tout seul, que je ne puis tout savoir. J'en dois dire ma coulepe : je suis d'un naturel hésitant, irrésolu, et je ne sais jamais m'arrêter promptement à une résolution énergique».

« - Venez à mon secours, lui écrivait-il encore, car je suis seul et avec mes seules forces, sans l'aide de personne, ni en hommes, ni en argent, et il s'agit d'une affaire qui intéresse toute la chrétienté».

Mais il négligeait lui-même d'organiser une défense énergique, et, s'il poussait parfois de ces cris de détresse, il ne demandait pas mieux que de se laisser abuser par les rapports optimistes de ceux qui l'entouraient, pour s'endormir de nouveau dans une sécurité trompeuse.

«Il est vrai, disaient ces faux amis de l'Empire, que les Turcs s'organisent et recueillent leurs forces, mais nous connaissons la jactance orientale, nous savons combien exagérés sont les rapports qui nous arrivent de ce pays, où l'imagination joue un si grand rôle. Attendons des renseignements plus sûrs.

«N'avons-nous pas d'ailleurs, pour nous protéger contre les incursions de cet ennemi séculaire, tout le territoire de la Hongrie, qui nous couvre et nous sert de rempart ? Que de fois déjà ce royaume a reçu les premiers chocs et a victorieusement résisté ? Une fois de plus, les Hongrois rejeteront vers la Turquie l'insolent envahisseur».

C'était pour l'indolence ordinaire des autorités autrichiennes de beaux prétextes, mais un danger de plus pour la sécurité de l'Empire et de la chrétienté : car, dans cette confiance, rien n'était prévu, rien n'était préparé et les portes demeuraient ouvertes à l'invasion, dont la menace, on le vit bien vite, était loin d'être chimérique.

L'aveuglement était particulièrement incompréhensible et inexcusable en ce qui concernait la Hongrie. Ce pays, en effet, n'était plus le royaume catholique de saint Etienne, et, supportant mal la tutelle de l'Autriche, mal gouvernée par les émissaires de l'Empereur, elle avait glissé depuis longtemps sur la pente de la révolte. Le protestantisme exploitant ses griefs et la détachant de plus en plus du pouvoir central, la situation était devenue particulièrement menaçante.

Comme ces révoltés méprisaient tous les avertissements et venaient jusque dans les Diètes braver l'autorité de l'Empereur, celui-ci en était arrivé à supprimer la dignité de Palatin, pour nommer un vice-roi, qui fut cependant un Hongrois, l'archevêque de Strigonia.

Mais c'était un prélat catholique, et il était délégué de l'Empereur. Cela suffisait pour le faire considérer comme un ennemi et un traître. De nombreux citoyens, soudoyés par les hérétiques, croyant défendre leur liberté et leur autonomie, se ligèrent contre lui.

Tout mouvement populaire trouve bientôt un homme qui l'incarne, et qui en devient l'âme et le chef. Eméric Tékéli, dont le père était mort en combattant contre l'Empire, se présentait avec l'auréole d'un héros populaire, d'un sauveur de la patrie. C'est lui qui fut ce chef et la guerre civile recommença.

L'heure était favorable pour les Musulmans, qui ne perdaient pas l'espoir de trouver dans ces rebelles des alliés contre l'Autriche. Personne ne croyait possible cette monstrueuse conjuration, car les Turcs étaient les ennemis héréditaires des Hongrois, qui, comme on le disait, avaient toujours reçu leurs premiers coups et souffert de toutes leurs invasions.

Peut-être les mesures prises au commencement contre ces révoltés avaient été justifiées, mais avait-on tenu compte suffisamment, dans les répressions, des susceptibilités du sentiment national ? Tout ce qui avait été décrété ou exécuté à ce sujet, avait-il été bien politique ? Nous entendrons souvent le P. Marc, dans la suite, implorer la clémence de l'Empereur en faveur de ces sujets égarés, et se plaindre des exactions dont ils étaient victimes, des vengeances exercées contre eux et qui ne servaient qu'à les exaspérer.

Toujours est-il qu'à ce moment, les meneurs protestants étaient les maîtres du pays, et levaient insolemment la tête. Ils avaient pour alliés trop naturels les Juifs, que Léopold avait eu le tort de favoriser à Vienne, et qui, eux aussi, parce qu'ils n'étaient pas les maîtres absolus, se prétendaient persécutés.

Le fanatisme sectaire et la commune haine de l'Empire parlèrent plus haut que la raison et les intérêts, et firent taire tous les ressentiments et toutes les craintes. Sans plus se souvenir des exactions dont ils avaient été victimes, Tékéli et



les siens concluent avec le Turc un traité secret. Ils l'appellent sur leur territoire, lui cèdent leurs forteresses et lui ouvrent le chemin de la capitale de l'Empire.

Une nation voisine de la Hongrie, la Pologne, a avec elle des intérêts communs et est venue souvent à son secours pour tenir les Turcs en respect. Elle a, à ce moment, contre l'Empire, des griefs puissants et une vengeance à exercer. Nation faible, dont le sort dépend en grande partie de ses voisins, elle craint de devenir victime des empiètements de son formidable voisin, l'Empire de Léopold.

Mais cette Pologne, qui est chrétienne, ira-t-elle jusqu'à seconder les rebelles hongrois et venir en aide aux musulmans, qu'elle a jusqu'ici si vaillamment combattus ?

Comment ne pas le craindre, quand on sait les sentiments personnels qui animent le roi Sobieski à l'égard de Léopold ?

Vainqueur des Turcs à Kotzin, héros populaire, universellement acclamé, ce chef, satisfait de sa gloire, ne songeait nullement à ceindre la couronne de Pologne.

Mais la Diète qui le nomma se prolongeait sans résultat. La France avait son candidat, qui était le grand Condé : l'Autriche soutenait, après le duc de Neubourg, le duc de Lorraine, ennemi juré du roi de France. Pour faire échec à ce dernier, l'ambassadeur de Louis XIV modifia ses plans et suscita la candidature de Sobieski, et celui-ci fut acclamé d'enthousiasme. Jusqu'au dernier moment, il avait eu contre lui l'opposition de l'Autriche, et la reine qui voulait, pour ne pas abandonner son trône, épouser le nouveau roi, avait usé de toutes les ruses et de toutes les corruptions en faveur de Lorraine. Celui-ci devint, en effet, son époux, mais dans un exil et une cour secondaire, à Inspruck, où nous l'avons déjà rencontrée. Ni elle ni Léopold n'oubliaient cette humiliation et cette déchéance.

Les rapports étaient donc tendus, et les divers incidents de cette lutte sourde avaient contribué à envenimer encore la haine de race, qu'exprime un proverbe polonais :

Le monde aura passé et tout aura pris fin,  
Quand on verra s'aimer Polonais et Germains.

La France, au contraire, avait su cultiver l'amitié de Sobieski. Elle avait, pour entretenir les bons rapports auprès de lui, le meilleur des intermédiaires, la reine Marie-Casimire, que Sobieski aimait passionnément, une Française, fille du marquis de La Grange d'Arquien.

Marie-Casimire n'eût pas été femme, si elle n'eût profité de la circonstance pour se faire payer ce concours par des honneurs et des dignités. Elle réclamait pour son père le titre de Duc et de Pair de France, et comme Louis XIV ne voulait pas l'accorder, elle cessa de son côté de rendre des services que la prétendue ingratitude du roi ne voulait pas rétribuer.

« Sans songer aux ennuis que nous nous attirons, lui écrivait-elle, nous avons fait les yeux fermés tout ce qui répondait aux désirs de Votre Majesté. Elle a désiré que nous fissions la paix avec les Turcs, nous l'avons faite de suite, bien qu'en tardant, il nous eût été possible d'obtenir de meilleures conditions, et encore n'est-ce pas sans difficultés que nous sommes arrivés à ce léger résultat.

« Le traité avec les mécontents de Hongrie a été conclu. Il devait rester secret, mais le Pape et l'Empereur en ont eu connaissance. Le Nonce ne cesse pas de nous rappeler le mécontentement que le Souverain Pontife en a éprouvé, et les princes disent hautement que, sans les encouragements et les connivences du roi de Pologne, les troubles de Hongrie ne pourraient se prolonger » (Bibl. Barberini. Rome).

Dans le même sens, elle écrivait à l'ambassadeur : « Les affaires de Hongrie sont cause que nous avons contre nous toutes les puissances et nos propres sujets ».

Mais Sobieski avait l'âme haute, et ce ne fut pas cette considération qui le porta à prendre dans cette affaire une décision contraire à celle que lui suggérât son puissant ami et protecteur, rompant le pacte avec les révoltés hongrois et dénonçant le traité avec les Turcs, pour les combattre comme auparavant.

Les nonces lui représentaient les intérêts de la chrétienté, et le roi de Pologne se souvenait des circonstances de son élection. Il avait dit alors : « C'est le vainqueur des Turcs que mon peuple a acclamé. Il m'a par là dicté ma mission. **Je suis Roi non pour représenter, mais pour combattre** ».

De là cependant à voler au secours de l'Empereur et surtout à contracter avec lui une alliance et à subir ses conditions, il y avait encore loin. L'influence des ambassadeurs et des nonces n'y aurait pas suffi. Remporter cette victoire était la tâche difficile par excellence que seul le P. Marc d'Aviano devait mener à bonne fin.

**Le grand obstacle à l'organisation de la défense venait donc - on le lui a certes assez reproché - de la France, l'éternelle rivale de la Maison d'Autriche.**

**Cette politique, si mal comprise, si injustement critiquée de notre pays, peut facilement s'expliquer.**

La rivalité entre les deux pays, cause de tant de troubles et de tant de guerres qui ont désolé le monde et divisé la chrétienté, n'est **pas d'abord le fait seul de la France**, et la responsabilité en pèse au moins autant sur la partie adverse, sur l'Autriche, chacun des deux pays croyant défendre sa cause, celle de ses sujets, et même l'intérêt général de l'Europe.

A ce dernier point de vue, ne fût-ce pas une faute pour Léopold I<sup>er</sup> de monopoliser, au profit des siens, un trône qui devait demeurer accessible à tous, et d'en tenir le Roi très chrétien obstinément éloigné ?

**On parle de l'orgueil de Louis XIV osant briguer la couronne impériale, qu'avait ceinte auparavant un roi d'Espagne, comme si l'orgueil était moindre chez son rival à vouloir la retenir uniquement pour lui et pour les siens, quand, de par la constitution même de l'Empire romain, cette couronne devait être le bien de la chrétienté tout entière.**

**Qu'était l'Empereur, en effet, dès le principe, sinon le chef moral de tous les États chrétiens unis et confédérés, sous la présidence d'honneur du Pape, Vicaire de Jésus-Christ, d'une Société des nations avant la lettre, reconnu et respecté de toutes, réglant leurs rapports mutuels, devenant au besoin arbitre, apaisant les querelles,**

**faisant régner la paix dans le monde, en même temps qu'il défendait les intérêts de la religion, et demeurait le bras armé de l'Église.**

Sans doute, les divisions causées par les apostasies des princes protestants avaient déjà fortement ébranlé cette institution, qui se rattachait historiquement à Constantin et à Charlemagne, et maintenait l'unité politique autant qu'elle pouvait exister dans l'univers chrétien. Maintenant cette unité était rompue, hélas ! L'autorité du César chrétien était bien précaire, mais il conservait encore un prestige moral, et il importait de maintenir ce lien dans les rapports mutuels entre princes catholiques, précisément pour pouvoir mieux se défendre contre les empiètements et les révoltes des hérétiques et surtout contre les dangers que la puissance turque faisait toujours courir à l'Europe.

Mais la condition première pour que ce fût vraiment l'Empire romain, continuation de l'ancien Empire, lien d'union entre tous les États chrétiens, régulateur de la politique, défenseur des droits de tous, n'était-elle pas une sorte d'indépendance, qui la plaçât en dehors, ou, si on veut, au-dessus des autres États ? Elle devait demeurer institution internationale, neutre en quelque sorte, n'appartenant en propre à aucun État, le détenteur de la Couronne étant choisi par élection et pris successivement, comme cela avait été fait jusque-là, sur des trônes divers.

C'est ainsi qu'il en était en droit : mais, en fait, depuis longtemps, c'était le souverain de l'Autriche qui était Empereur.

À la diète de 1658, qui élut Léopold, Louis XIV avait été candidat, et avait pour lui les trois électeurs ecclésiastiques de Mayence, de Cologne et de Trèves, avec l'électeur de Bavière et celui de Savoie. Ce que ces princes voulaient en choisissant leur candidat hors d'Autriche c'était précisément que l'Empire ne devînt pas progressivement héréditaire. Mais les influences du roi d'Espagne, et surtout celles du Pape, qui considérait Léopold comme défenseur-né de la chrétienté contre le Turc et redoutait pour l'Italie l'action d'un empereur français, avec le Duc de Savoie pour lieutenant, empêchèrent cette élection.

Quand un nouveau pas fut fait dans cette voie, en 1689, Léopold, qui tenait la couronne de son père, voulut la faire passer à son fils, dans la crainte que Louis XIV ne l'obtînt pour le Dauphin. Il eut l'habileté, nous le verrons, de choisir, pour convoquer la diète et obtenir l'élection désirée, le moment où le roi de France, s'étant rendu impopulaire parmi les princes, il avait en ses mains toutes les chances.

Il n'en reste pas moins que **l'institution de l'Empire dévia dès ce moment de son principe et de son but, au détriment de la paix universelle et de l'Empire même.**

**L'ancienne institution internationale se déforma et changea de nature : elle devint une sorte de bien de famille, un fief héréditaire. Ne répondant plus à son but primitif, elle était détruite par le fait et perdait sa raison d'être.**

La France et ceux qui la soutenaient ne se montraient-ils pas mieux inspirés et plus soucieux du bien commun, quand, pour lui conserver son caractère d'universalité, ils cherchaient à faire entrer dans ce domaine trop réservé un prince qui ne fût pas de l'Autriche ?

Qui dira combien de luttes sanglantes eussent été évitées et quelle ère de prospérité se serait ouverte pour l'Europe pacifiée, si l'Empire fût demeuré constitutionnellement le même, exerçant efficacement son rôle de régulateur des nations et de suprême arbitre, juste et désintéressé, précisément parce qu'il était le bien de tous ?

Au lieu de la fraternité des peuples, sous cette haute présidence, le monde a vu la continuation de la lutte, et nous venons d'assister au plus sanglant et au plus ruineux de ses drames, qui devrait être le dernier.

**L'origine de toutes les guerres, qui périodiquement ont dévasté l'Europe, se trouve dans la résiliation du pacte séculaire qui faisait l'Empire romain, ébranlé déjà sous François I<sup>er</sup>, et dont Louis XIV vit, sous Léopold I<sup>er</sup>, la destruction progressive.**

Celui-ci ne se contentait plus de vouloir un des siens pour successeur immédiat : par une troisième étape dans ses prétentions, il fit adopter, dans une diète spéciale, le principe de l'hérédité dans sa famille du sceptre impérial.

Ce **changement radical**, qui eut de si funestes conséquences au point de vue catholique, il ne l'avait obtenu qu'au prix d'une concession qui fut une lâcheté et un crime, secondant l'ambition de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, et consentant, pour s'assurer une voix de plus en faveur de sa motion à la diète, à l'érection en royaume du marquisat de ce prince.

Étrange retour des choses ou plutôt revanche de la Providence, qui ne laisse aucune faute impunie ici-bas ! C'est ce petit roi de Prusse, ainsi introduit subrepticement sur le théâtre politique par le pieux Léopold, qui devient, deux siècles plus tard, le véritable Empereur, arbitre des destinées de l'Europe et rêvant de la domination universelle. Mais ce n'est plus le bras armé de l'Église, c'est l'Empereur d'Allemagne, le monarque luthérien, qui a supplanté dans son influence et dans son action l'Empereur catholique, lequel n'est plus que son humble satellite, contraint de le suivre et de marcher dans son orbite, s'engloutissant avec lui dans une catastrophe qui a ébranlé les fondements de l'Europe tout entière.

**Il est piquant de constater que ce que l'on est convenu d'appeler l'ambition de Louis XIV, qui n'était après tout que la fierté de la France, non seulement eût pacifié l'Europe du dix-septième siècle, mais encore eût sauvé l'Autriche, sa rivale, et évité pour elle et pour le monde les horribles calamités présentes.**

Outre cette dispute au sujet de la possession de l'Empire, il y avait encore entre la France et l'Autriche de nombreux sujets de conflits.

Le principal était celui des **frontières du Rhin**. La France, née en pays alsacien, au champ de bataille de Tolbiac, a toujours considéré ce fleuve comme sa barrière et sa défense naturelle au nord-est, comme elle a plus bas les Alpes, et, au midi, les Pyrénées. Ayant à se reprendre contre les morcellements de la féodalité et à retrouver son unité et son intégrité, elle a usé pour rentrer en possession de ses provinces, tantôt des moyens diplomatiques, des échanges, des alliances, et tantôt des arguments de la force.

Ceux-ci ont été nécessaires surtout pour ces provinces de l'Est, sur lesquelles l'Allemagne prétendait avoir des droits. La France a lutté contre elle pour défendre sa cause et garder la Lorraine et l'Alsace, comme elle a lutté contre l'Espagne pour lui reprendre la Flandre, Valenciennes, qu'elle possédait, et la Franche-Comté.

Le traité de Westphalie, en vigueur depuis une quarantaine d'années, avait reconnu les droits de la France, et lui avait même donné une Alsace plus étendue que celle d'aujourd'hui, comme le traité de Nimègue lui avait rendu la Lorraine.

L'Empereur n'acceptant pas sa défaite, et réclamant toujours des droits sur ces provinces, le Roi de France y assurait son pouvoir et construisait des forteresses, ce que Léopold considérait comme des menaces, des provocations, et plus que cela des violations des traités.

De là, des guerres incessantes et une hostilité entre les deux princes qui ne se relâchait jamais.

La diplomatie de l'un se croyait permis de s'allier contre la France à tous les princes allemands luthériens, au risque de favoriser l'hérésie. La France y répondait par la fameuse alliance avec les Turcs, ennemis du nom chrétien, alliance qui s'affirmait, non seulement par un appui moral, mais encore par des moyens matériels et l'envoi de subsides.

C'est ici surtout que la politique de Louis XIV est jugée sévèrement d'ordinaire, et l'on englobe, dans la réprobation qu'elle inspire, la politique religieuse antérieure de Richelieu qui était, on le sait, celle du P. Joseph du Tremblay. On peut reprocher, il est vrai, à cette conduite des affaires, le tort de s'être trop inspirée de l'intérêt particulier de la France au lieu de l'intérêt général. Mais quel est l'homme d'État vraiment dévoué à son pays, qui n'ait encouru ce reproche ? Le chauvinisme est aveugle, et il touche au patriotisme au point de se confondre bien souvent avec lui. Sous le coup de cette passion généreuse, un homme d'État peut commettre des fautes, qui apparaîtront, à ses yeux et aux yeux de son peuple, comme d'éminentes vertus.

**Cependant, même au point de vue des intérêts religieux, la politique de la France à l'égard des Turcs, pendant toute cette période, peut, croyons-nous, victorieusement se défendre.**

A la croisade armée d'autrefois, le P. Joseph, avec sa grande foi et son profond génie politique, avait voulu substituer la croisade pacifique. Il était dans les traditions de Charlemagne, entretenant avec Haroun-al-Rachid, maître de Jérusalem, des relations amicales, qui se traduisaient, de la part du musulman à son allié occidental, par l'envoi gracieux des clefs du Saint Sépulcre. C'était aussi la tradition franciscaine, qui, suscitant en Europe des héros armés contre les Turcs, ne cessait cependant d'envoyer sur leurs terres de pacifiques conquérants, qui y continuaient l'œuvre même du séraphique saint François.

Malgré tout, l'état de ces missions était précaire, le poste de gardien des Saints Lieux rempli de périls et le sang des Franciscains, à tout instant, coulait autour des sanctuaires vénérés de la chrétienté. **Il manquait là une protection puissante, le glaive d'une nation chrétienne.**

A l'heure où il envoyait dans tout le Levant une armée de nouveaux missionnaires, des religieux Capucins au zèle ardent, qui pénétraient jusqu'au cœur de la Perse, dans les Indes et au Thibet, le P. Joseph du Tremblay avait su les imposer au Sultan, et grâce au pacte conclu entre celui-ci et le Roi de France, ces champions de l'Évangile avaient été accueillis et ils étaient respectés sur les terres turques, avec la pleine liberté de leur ministère, comme des amis et des alliés.

**Cette politique si décriée eut donc, du moins à ce moment, sa raison d'être et ses heureux résultats. La conservation de la foi en maintes parties de l'Empire turc, le retour au catholicisme de nombreuses églises orientales dissidentes en furent les premiers fruits.**

Si l'Église catholique conserve encore aujourd'hui à travers tout l'Orient sa situation privilégiée, si les missions ont pu s'y maintenir et s'y perpétuer, si les Gardiens des Saints Lieux ont pu continuer leur glorieuse faction : bien plus, si les autres nations de l'Occident jouissent encore des bienfaits des capitulations, c'est à la politique de la France qu'elles le doivent.

Louis XIV ne voulait pas interrompre cette tradition et perdre les avantages d'une alliance profitable au catholicisme, pour rendre service à son plus grand adversaire.

Il ne croyait pas d'ailleurs que le péril turc fût imminent pour la chrétienté et il se flattait, **si l'Autriche était envahie, de retrouver l'épée de Charles Martel pour arrêter lui-même les musulmans sur le chemin de Rome.**

**Était-il sincère ou disait-il cela par jactance, sous le coup de cet orgueil, qu'il est de mode de lui reprocher, depuis que nos historiens se croient tenus d'aller chercher leurs références au delà du Rhin et auprès des auteurs protestants ?** Aurait-il été capable d'arrêter cette invasion, contre laquelle il n'eût d'abord opposé aucune barrière ? Comment contenir un torrent débordé, qui emporte tous les obstacles et dont l'impétuosité augmente à mesure qu'il avance ?

Pour ceux qui connaissent les armées de Louis XIV, la réponse est facile, d'autant plus que la force des Turcs, comme en témoignent abondamment les lettres du P. Marc, était faite en grande partie de l'incapacité et de la faiblesse de Léopold, de l'incurie de ses généraux et de la veulerie des soldats. Campagnes mal préparées, retards à les entreprendre, divisions et antagonismes entre les chefs, fautes de stratégie impardonnables, imprévoyances et lâchetés, voilà ce que le saint religieux ne cessera de dénoncer, ce qui permettra de juger à leur juste valeur les forces de l'ennemi et le danger qu'elles causaient à l'Europe. **Une armée comme celle de Condé aurait plus fait en quinze jours contre l'invasion turque que cette armée autrichienne dégénérée ne fit en huit campagnes, qui furent en réalité huit années perdues.**

Le péril exista un moment devant Vienne : mais les Turcs n'y étaient arrivés si nombreux, si puissants, comme un torrent débordé, que par la trahison des Hongrois, qui lui avaient ouvert toutes les digues. La capitale cependant retenait le courant, et, cette barrière rompue, d'autres villes, d'autres forteresses l'eussent contenu à leur tour.

La France pouvait donc croire qu'elle arriverait à temps et serait en mesure de remporter sur un autre terrain que Sobieski, une victoire semblable à la sienne.

Le Pape évidemment n'était pas obligé de partager cette confiance, et de s'enthousiasmer pour un plan qui eût probablement comporté l'occupation par les Français de l'Italie du Nord. Il aimait mieux prévenir le mal et pensait que plus vite on serait délivré de la menace qui pesait sur le monde, plus on recueillerait d'avantages. Aussi hâtait-il les choses et cherchait-il à envoyer des secours à l'Autriche. **Il eût voulu former, pour lui venir en aide, une ligue défensive de**

**tous les princes chrétiens : mais la condition première du succès était que l'Autriche consentît à conclure la paix avec la France.**

Innocent XI fit écrire dans ce but, le 17 juillet 1683, soit trois jours après que les Turcs arrivaient sous les murs de Vienne, au P. Éméric de Comorra, ou Éméric Sennel, capucin de grande vertu, que Léopold avait fait élire en 1680, à l'évêché de Vienne, malgré les objections du Pape qui craignait, en nommant un Capucin à un poste si élevé, d'aller contre les traditions de l'humilité franciscaine. (*Bullarium Ord. Cap.*, t. IV, p. 248).

«Nous vous supplions d'user de votre crédit auprès de Sa Majesté Impériale, pour qu'en face du péril que courent la Pologne et l'Autriche et toute la chrétienté, elle se hâte de conclure une paix, sans laquelle la cause du bien public semble irrémédiablement compromise. Qu'elle n'hésite pas, s'il le faut, à abandonner généreusement quelque chose de ses raisons et de ses droits».

L'Empereur, sourd à cette voix paternelle, demeura dans son ordinaire obstination.

Aux instances d'Innocent XI, se joignaient pourtant auprès de lui celles de ses meilleurs conseillers, mais on sait qu'il n'écoutait que les mauvais.

Le duc de Neubourg était d'avis lui aussi qu'il fallait céder à la France, et de même qu'il en écrivait au P. Marc, il devait en parler à l'Empereur. Les termes de sa lettre au Capucin révèlent une mentalité spéciale et montrent **combien Louis XIV avait raison de se méfier des offres de paix que lui auraient faites les Allemands, pressés par la nécessité.**

«Pour la gloire de Dieu, écrivait le vieux Duc, cédonz quelques pas à la France, et, par une trêve, arrêtons le torrent. Ce ne sera que pour un peu de temps et pour nous permettre d'en finir avec le Turc, et puis, j'en suis certain, nous retrouverons tout».

Dans plusieurs autres lettres, il lance l'anathème contre la France, et la menace des colères de l'Allemagne, quand celle-ci sera libre du côté du Danube.

Ces menaces n'émeuvent pas beaucoup le Roi de France qui connaît la débilité de Léopold et sait qu'il n'est point de taille à lutter contre tous ses ennemis réunis. Il demeure donc sur le pied de l'hostilité en face de son malheureux rival et use de la liberté qui lui est laissée. Nous avouons qu'il n'eût rien perdu à se montrer plus magnanime, et qu'il eût trouvé profit et gloire à la fois à adopter à ce moment la politique que suggérait Innocent XI. Mais de même que l'Empereur ne craint pas de désobéir au Pape, qui le presse de conclure la paix, ainsi lui-même ne se croit pas tenu de sacrifier ses intérêts, ou plutôt les intérêts de son pays, pour faire acte d'obéissance en entrant dans la Sainte-Alliance. Non seulement il refuse de se joindre aux autres princes et presse ses amis d'adopter la même conduite, mais il va à ce moment attaquer Gênes et faire peser là aussi une menace d'invasion, pour immobiliser les forces de l'Italie et les empêcher de se porter au secours de l'Empereur.

On dit que le Pape, à cette nouvelle, ayant mandé l'ambassadeur de France, lui fit les plus touchantes adjurations, puis, les voyant sans résultat, se jeta à genoux, les larmes aux yeux, menaçant de la colère du ciel le monarque dont la politique allait déchaîner sur le monde des maux incalculables.

Louis XIV ne demeura pas insensible à ces prières et montra une générosité qui contraste avec l'obstination de Léopold à refuser la paix. Il promit de ne pas inquiéter directement l'Empereur durant sa campagne contre les Turcs, et de cesser ses incursions en Allemagne. Il consentit même à faire, à Alger, une diversion, qui, occupant les Maures du littoral, affaiblissait d'autant l'armée dont le Sultan pouvait disposer sur terre.

Mais l'Empereur n'en demeurait pas moins trop isolé et incapable de faire face au danger.

Les menaces s'accumulaient, le ciel devenait de plus en plus sombre : les sinistres pressentiments se répandaient, et, dans l'attente des grands maux qui s'annonçaient, on vivait dans une **angoisse inexprimable.**

On se souvenait des prédictions du P. Marc, et, comme à l'approche de tous les périls imminents, on parlait de présages et de signes surnaturels.

Il y en avait de réels : en particulier, **l'apparition du Saint Nom de Jésus miraculeusement dessiné dans un cœur de hêtre que sciaient des bûcherons.** C'était sur les terres de Maximilien-Henri, archevêque électeur de Cologne, qui en avait informé le P. Marc. Ce sont des biens spirituels qui vous sont annoncés, lui répondait le saint religieux, mais ils vous viendront peut-être accompagnés de lourdes croix. - Les tribulations viennent déjà, lui répondait le prélat, car les Français se sont emparés sans coup férir de Mayence et menacent maintenant Cologne. Mais si cela doit arriver, devant le signe sacré qui vient de m'être manifesté, je dirai comme le saint homme Job : «Que le Saint Nom du Seigneur soit béni !»

L'Impératrice annonce elle aussi au P. Marc ce fait qui la frappe beaucoup, et elle lui envoie des fac-similé de la miraculeuse image. A la première annonce des malheurs de Vienne, ces feuilles seront portées par le P. Marc sur l'arche des reliques de saint Antoine de Padoue, et il les renverra à l'Empereur, comme un signe de la céleste protection contre ses ennemis spirituels et temporels.

N'est-ce pas par la **VERTU DE CE NOM DE JÉSUS** que saint Jean de Capistran remportait autrefois les victoires ? Il l'avait gravé sur les étendards remis aux mains de Jean Hunyade. Le P. Marc, son émule et le continuateur de son œuvre, invoquait également avec ferveur le Nom de Jésus et plaçait le signe sacré sur le cœur du chef de l'Empire, car l'Impératrice s'était hâtée, dès la réception des saintes images revenues de Padoue, de les distribuer à chacun de ses enfants et des membres de sa famille, réservant la première à l'Empereur lui-même.

Quel autre espoir pouvait soutenir les courages, à cette cour où régnait d'ailleurs une piété si sincère ? Il était facile de voir que l'heure était grave, que tout secours humain manquait, que l'Empire, qui donnait déjà tant de signes de désagrégation et de décadence, n'était pas capable de supporter le choc formidable dont il était menacé : que tout était perdu, en un mot, et que **seul, Dieu pouvait tout sauver.**

Ce n'est point en vain que l'Empereur et les siens et le peuple mirent en Lui leur confiance.



Sa divine bonté tenait en réserve le secours opportun, et Il apparut visible, sous la forme de cet humble Capucin, qu'Il avait préparé pour le salut, l'homme de Sa droite à qui Il donna le pouvoir de changer le cœur des princes et de les amener à ses côtés : le puissant thaumaturge, qui allait accomplir sur le champ de bataille son plus étonnant miracle.

## CHAPITRE II : LE SIÈGE ET LA DÉLIVRANCE DE VIENNE. (1683).

Il nous faut maintenant exposer la série des événements qui s'étaient précipités depuis le commencement de cette année 1683, jetant l'effroi dans toute la chrétienté, dont l'ennemi annonçait déjà la ruine.

Le duc de Neubourg était bien renseigné. Toujours habiles à profiter des dissensions qui éclataient entre les princes chrétiens, les Turcs faisaient de grands préparatifs pour une campagne qu'ils annonçaient comme **devant être définitive et dont le succès ne faisait pas de doute pour eux**. L'Occident, cette fois, allait être noyé sous le flot des Asiatiques, qui accouraient en immenses multitudes, comme des fauves prêts à se jeter sur une proie longtemps convoitée. Mahomet IV était prêt à venger d'une fois le Croissant de toutes les défaites passées, et Kara Mustapha, mis à la tête de tout ce peuple en marche, se vantait d'arriver jusqu'à Rome et de **placer sur l'autel de Saint-Pierre du Vatican, l'auge de son cheval**.

Les préparatifs sont terminés et la Hongrie ouvrant traîtreusement ses portes, c'est une masse énorme de cavaliers, de fantassins, d'hommes et de femmes qui se précipite vers l'Occident. Le Sultan lui-même l'accompagne jusqu'à Belgrade et ne revient sur ses pas qu'après avoir confié au Grand Vizir **l'étendard de Mahomet**, lui faisant jurer de le défendre jusqu'à la mort (14 mai). Avec ce signe sacré, les musulmans se croient invincibles et annoncent à grand fracas leur prochaine victoire, la chute de l'Empire chrétien.

Ils sont là au nombre de 300.000 : janissaires, spahis, fantassins, servants, venus de tous les pays, Perses, Assyriens, Abyssins, Juifs, Égyptiens, Tartares, avec 300 canons, 6.000 chevaux et un convoi interminable de vivres et de munitions.

Le rendez-vous est au célèbre pont d'Essech, qui semble le point de jonction entre l'Orient et l'Occident. C'est là que Tékéli, avec les rebelles Hongrois, viendra se joindre à eux.

Le sol de l'Europe frémit sous les pas de ces envahisseurs, mais le placide Empereur conserve toujours sa confiance. On lui fait croire que la rébellion est domptée, que la Hongrie lui sera fidèle, on diminue le chiffre des combattants turcs, on lui assure surtout que l'armée impériale est prête, nombreuse, bien équipée, invincible. C'est ainsi qu'il escompte la victoire, quand l'ennemi, ne trouvant aucune résistance, s'avance à grands pas et est déjà aux portes de sa capitale.

Les Turcs viennent de prendre Cassoria et ils arrivent au fleuve Rabb, où le duc de Lorraine, qui commande l'armée impériale, et qui a avec lui un groupe nombreux de Hongrois fidèles, compte pouvoir l'arrêter. Hélas ! ces prétendus fidèles, sous la conduite du félon Budiana, passent à l'ennemi dès le commencement de l'action, et les Impériaux sont contraints de se retirer précipitamment.

Ils s'enfuient de Naiasel, dont ils faisaient le siège, avec une hâte plus grande encore, oubliant derrière eux l'infanterie, exposée aux plus grands périls.

Le vieux duc de Neubourg, désolé de ces échecs, écrit au P. Marc :

«L'armée pouvait et devait faire quelque opération glorieuse avant l'arrivée des forces ottomanes, mais elle y renonça vite.

«Mon fils aîné avait eu l'honneur de diriger la première attaque contre Tobourg (Altemburg) et de s'en emparer, prenant position sur le fossé de la forteresse. Mais la nouvelle ayant couru que 30.000 Turcs s'avançaient, on abandonna le terrain, au détriment de l'honneur de l'armée impériale. Je confesse, mon cher Père, ne pouvoir comprendre comment une armée si belle et si puissante n'a rien fait contre ces Turcs, car nous étions plus nombreux et nos soldats étaient les mieux choisis. Faut-il maintenant que nous attendions tout l'appareil de leurs forces ? Si on n'a pas agi contre un petit nombre de combattants, que fera-t-on quand il y en aura trois fois plus ? Si nous allons de ce pas, nous perdrons l'armée et le pays. Mon cœur se rompt de voir cela, et vraiment votre présence est nécessaire, parce que je prévois que, sans vous, nous ne ferons rien. Dans les guerres passées contre les hérétiques, ce fut le bienheureux Père Dominique (de l'Ordre des Carmes. Il avait en main l'image de la Sainte Vierge, aujourd'hui vénérée à Rome à Sainte-Marie de la Victoire), qui nous fit gagner la bataille de Prague. Il faut maintenant que Votre Paternité obtienne celle que nous avons à remporter sur les Turcs» (Grienau, 23 juin 1683).

**Comme si Dieu voulait montrer la force de Son bras et réserver à Son humble serviteur la mission de la délivrance, Il permet que les chefs militaires accumulent faute sur faute au moment périlleux.**

On s'est réfugié à Vienne avec une précipitation extrême, sans rien prévoir, sans prendre les mesures indispensables. Le duc de Lorraine a eu à peine le temps d'y jeter quelques troupes pour la défense des remparts, sous la conduite de Steinhemberg. Plus heureux que l'évêque Sennel, obligé de suivre l'Empereur, Kolonitz, le vaillant évêque de Neustadt, a pu s'enfermer aussi dans la ville avec les assiégés. Il y sera l'âme de la résistance, comme Steinhemberg en est le bras. Dans sa précipitation, le duc de Lorraine a oublié d'occuper l'île de Léopoldstadt, formée par le Danube au pied de la ville, ce qui va permettre aux Turcs de s'y installer et d'avoir ainsi, sur le fleuve, comme une place forte d'importance très grande, pour isoler les assiégés et annihiler les efforts qu'ils pourraient tenter de ce côté.

Quant à lui, il garde un passage en aval, protégé par la montagne du Kahleberg, non pas tant pour prendre l'ennemi entre deux feux et lui barrer le chemin, que pour surveiller ses mouvements, et faire, au moment des assauts contre la ville, une diversion opportune.

La soudaineté de cette avance, qui est venue comme un torrent, a désorienté l'Empereur. Effrayé à la vue des premiers janissaires qu'il a vus courir dans la plaine, il ne sait que devenir, se livre à ses conseillers ordinaires, plus démoralisés que lui, et s'enfuit éperdu, oubliant les plus élémentaires précautions, n'emportant ni les trésors, ni les archives, ni les objets de première nécessité.

Soixante mille personnes fuient ainsi dans ce désordre à la lueur des torches, et la confusion est si grande qu'on néglige de couper les ponts derrière soi. Celui de Krentz est déjà envahi, quand le marquis de Sépeville, ambassadeur de Louis XIV, s'en étant aperçu, accourt avec ses gentilshommes, pour le défendre, et sauve ainsi les illustres fugitifs,

La famille impériale est astreinte, dans ce lamentable exode, à mille privations. Le premier soir, à Cornaiburg, elle n'a pour asile qu'une auberge sordide. Plus d'une fois, on en est réduit à passer la nuit sur un peu de paille, en plein air. Les princes souffrent de la faim et pleurent, et, détail navrant, l'Impératrice est sur le point de devenir mère : deux mois après, elle donnera le jour à l'archiduchesse Marie-Anne, et sa santé et sa vie sont fréquemment en danger. Mais si la famille impériale souffre, combien plus ceux de sa suite, qui s'oublie pour elle et dont personne ne prend soin !

Le nonce Buonvisi se plaint amèrement du désordre de cette fuite en panique. Non seulement rien n'était prévu et il n'y avait aucune organisation, mais on prenait à tâche de déconcerter tous les plans, on rendait inutiles toutes les prévisions. Hanté par la peur des Turcs, qu'il croyait à sa poursuite, l'Empereur évitait toujours d'édicter où il allait, peut-être ne le savait-il pas lui-même, et tenait secret l'itinéraire, les relais, le terme du voyage.

Il y avait cependant urgence, avoue le Nonce, à ne point laisser enfermer dans Vienne les personnes impériales, sans qu'il y eût une armée de secours, et on ne pouvait pas appeler de ce nom les quelques troupes qui devaient défendre la place.

«C'est moi, écrivait-il de Branau, le 11 août, au Secrétaire d'État, qui ai conseillé à Sa Majesté Impériale de mettre en sécurité les personnes de sa maison et les objets les plus précieux. Les infatués du destin lui disaient alors que j'étais trop timide. Et eux, qui faisaient les courageux, se sont enfuis les premiers avec précipitation, après avoir mis deux fois en péril l'Empereur et les siens, et lui avoir fait abandonner à Vienne les trésors nécessaires à la subsistance de tout le pays».

Le triste cortège alla ainsi jusqu'à Linz, puis, à la suite d'une nouvelle alerte, à Passau.

C'est de là que Léopold, sachant combien cette fuite si triste au point de vue matériel était funeste aussi pour lui au point de vue moral, écrivait au P. Marc :

«Les présents événements et les graves périls dans lesquels je me trouve sont cause que je vous écris avec une grande affliction, mais avec une égale confiance. Je puis bien dire : *Manus Domini tetigit me* : pour me résigner, je dirai encore : *Ecce in flagella paratus sum*. Le fait est que non seulement mon armée n'a pu faire aucun progrès ni gagner aucun avantage, contre l'ennemi commun de la foi chrétienne, mais encore elle a résolu de se retirer sous le poids du nombre incalculable de ses ennemis et de venir finalement à Vienne. L'infanterie s'est jetée dans la cité. Le Duc de Lorraine avec la cavalerie se tient tout proche.

«L'armée cependant, Dieu soit loué, n'a rien souffert. Mais ce coup est venu si inopinément que, comme il ne convenait pas que je me laisse renfermer dans Vienne, j'ai été obligé un soir de m'échapper à l'improviste et de marcher une partie de la nuit, avec toutes les incommodités qu'un tel départ précipité peut amener avec lui. Il est certain que c'est par une particulière Providence du bon Dieu que ni l'Impératrice ni les enfants, avec tant de vicissitudes, n'aient en rien souffert. Nous nous acheminâmes donc vers Linz, mais à peine y étions-nous arrivés, que les Tartares vinrent tout près et on eut motif de tout redouter, si bien qu'il fut convenable de partir de là et de venir ici en hâte et pour peu de temps. Nous avons encore appris que les Turcs sont sous Vienne et se préparent à l'assiéger vigoureusement. La ville est assez fournie de gens, quelque vingt mille combattants, de munitions de guerre et de provisions. Mais j'ai sur le cœur que le temps est très mauvais, que le siège durera longtemps et que je n'ai pas les forces suffisantes pour secourir la place. Je fais cependant tous les efforts, et j'espère que bientôt, il me viendra des hommes de tous les États. L'Électeur de Bavière m'envoie déjà dix mille soldats...

«J'ai estimé bon d'informer Votre Paternité de notre retraite, parce que je sais bien que tous en parleront, et je confesse que j'en éprouve une grande confusion... Mais j'espère que cette confusion même contribuera à incliner Dieu vers la pitié envers tant de pauvres innocents».

Le P. Marc répond aussitôt :

«J'avoue à Votre Majesté Impériale que jamais je n'ai éprouvé une affliction semblable à celle qui m'étreint aujourd'hui. J'en avais perdu le sommeil et j'ai été sur le point d'en faire une maladie. Cela ne m'a point passé encore et j'ai besoin que Dieu me vienne en aide».

Puis, dans une autre lettre :

«Je voudrais avoir des ailes pour voler vers Votre Majesté Impériale. Si j'en avais l'obéissance, je ne perdrais pas un seul instant, mais le Père Général se trouve en ce moment aux derniers confins du royaume de Naples, et il faut au moins la moitié d'un mois pour correspondre avec lui. Mon voyage à Vienne, subissant un tel retard, serait de peu de profit».

Sa présence est cependant nécessaire et le Sérénissime Duc de Neubourg ne cesse de le répéter.

**«Ce qui nous manque, écrivait-il, c'est quelqu'un qui nous précède, la croix en mains, et dont la bénédiction sera un meilleur gage de succès que la force des armes».**

Le nom du P. Marc est d'ailleurs dans toutes les bouches et le Nonce, dans ses lettres à Rome, rappelle ses prophéties.

«Je suis épouvanté des maux que je vois, et beaucoup plus de la disposition divine, qui, comme l'a annoncé le P. Marc d'Aviano, semble préparer pour ce pays l'extermination complète.

«Si Sa Majesté ne porte pas remède, disait ce saint homme, à tant d'injustices et de vices qui règnent à la cour, elle peut tenir pour certain que le châtiment qu'elle a déjà eu par la peste sera considéré comme léger, en comparaison de celui qui la menace. Nous voilà maintenant à l'heure annoncée, parce que, si Vienne est perdue, c'est sous nos pas le précipice».

L'homme que tous réclament, celui que Dieu a marqué, comme un nouveau Moïse, pour délivrer Son peuple, ne pourra pas se dérober. La charité, le zèle le pressent, il ne lui manque plus que l'obéissance, qui parle à son tour.

Le 14 août, il annonce qu'il a reçu des ordres très pressants de ses Supérieurs, et la commission du Souverain Pontife l'instituant **aumônier des armées**. Il s'empresse donc d'accourir, et, en attendant, il écrit de tous côtés, il demande du secours et commence ou plutôt continue auprès de Sobieski les démarches qui auront raison de sa résistance. **En moins d'un mois, il aura fait le voyage, organisé les secours et sauvé la ville de Vienne.**

A l'Empereur, il suggère d'abord les moyens d'attirer sur ses armes les bénédictions du ciel et lui recommande le **recours à Marie. Qu'on aille à l'ennemi avec l'image de la Vierge peinte sur l'étendard principal, et que l'on promette de célébrer solennellement chaque année la fête de l'Immaculée Conception.**

«Je suis très obligé à Votre Paternité, lui répond Léopold, pour le conseil qu'elle me donne au sujet de la bannière. Il est vrai qu'on n'a pas un étendard général, mais presque toutes les bannières électorales ont, dans une partie de leur enseigne, l'image de la Madone. La fête de l'Immaculée Conception se célèbre, en toute solennité, dans tous mes pays héréditaires, précédée même d'un jeûne particulier, en vertu d'un vœu de l'Empereur Ferdinand III, mon feu père. Je suis tout consolé de voir que Votre Paternité entre si bien dans mes vues».

Mais les lettres ne suffisent pas. L'homme de Dieu a hâte d'être présent lui-même. Le voilà arrivé à Linz, où se tient le monarque. Comme il a des choses plus urgentes à traiter ailleurs et que le temps presse, il y fait à peine une apparition pour consoler et encourager l'Empereur, puis vole à la recherche du secours. Un traité d'alliance avec Sobieski avait été conclu le jour de Pâques de cette année (1683). Celui-ci devait envoyer 40.000 hommes au secours de l'Empire, s'il était menacé.

Mais la conclusion avait traîné péniblement, soulevant beaucoup d'objections et laissant en fin de compte le roi de Pologne très mécontent.

L'heure était-elle venue d'exécuter sa promesse ? Se rendait-il compte que l'avance si rapide des Turcs constituait un danger des plus graves, et qu'il était dès lors obligé d'exécuter sans délai le traité ? On peut en douter à voir ses hésitations et son retard.

Il est demeuré sourd aux appels de l'Empereur, contre qui il nourrit une secrète défiance. Toutes ses antipathies se réveillent contre cet adversaire, et il éprouve une répugnance toute naturelle à aller combattre aux côtés du Duc de Lorraine, son ancien concurrent au trône de Pologne. Le traité qu'il n'a signé qu'à regret, pour obéir aux instances du Pape, lui pèse si fort qu'il serait bien aise, sinon de l'éluder, car il est homme d'honneur, au moins d'en différer l'exécution.

Mais voici que le P. Marc, entre en scène et le supplie. Il ne s'agit plus de l'intérêt personnel de Léopold, ni du bien de l'Empire, que le roi de Pologne estime comme un dangereux voisin, mais **du sort de la chrétienté. Dès lors, toute hésitation cesse**. Sobieski se met en mesure de satisfaire à ses engagements. Non seulement il donnera ses hommes, mais il se mettra lui-même à leur tête, et, avec l'antique ardeur qui le distinguait avant son élévation au trône, il fondra sur les Turcs et ajoutera une page nouvelle, la plus glorieuse de toutes, à la longue histoire de ses prouesses guerrières.

Ainsi, à cette Cour, le P. Marc a préparé indirectement la délivrance de Vienne, à laquelle nous le verrons prendre une si grande part.

Un voyage à Varsovie n'a pas été nécessaire, car Sobieski parlant de lui à Marie-Casimire le lui dépeint comme un homme qu'elle n'a point connu. On ne voit pas du reste quel temps le vénérable religieux aurait pu trouver pour faire cette visite. C'est par correspondance que tout a été conclu, mais le miracle de ce changement dans les dispositions du Roi n'en est que plus remarquable.

Ce dont on ne saurait douter, c'est que le Capucin n'ait joué dans la circonstance un rôle décisif, et que la venue de Sobieski, qui devait tout sauver, ne soit due à son influence.

Nous le savons par le P. Marc lui-même. Il le rappelle solennellement à l'Empereur, dans une lettre que nous aurons à citer plus longuement :

«Votre Majesté Impériale sait que si, dix jours à l'avance, je n'avais pas demandé du secours pour sa capitale, et si j'avais seulement retardé de cinq jours mes démarches, Vienne serait peut-être tombée aux mains de l'ennemi. Deux fois, je dus calmer le roi de Pologne, extrêmement irrité pour de nombreuses raisons et l'amener à venir en toute hâte pour délivrer la ville de Vienne, ce qui fut fait très glorieusement avec l'aide de Dieu» (Lettre de Padoue, 9 décembre 1688).

L'Empereur confirme la vérité de l'assertion en répondant qu'il sait tout ce qu'il doit à son bon P. Marc, et que l'oublier serait de sa part la plus noire ingratitude.

Le zélé négociateur aurait voulu rendre à ce moment à l'Empire un autre signalé service, en amenant la République de Venise à collaborer à ce qui était de fait la délivrance commune. Il ne devait voir que l'année suivante le succès de ses démarches.

La Sérénissime République se faisait-elle illusion elle aussi sur l'imminence du danger, se désintéressait-elle, pour mieux surveiller la mer, de ce qui se passait sur le continent, craignait-elle d'être entraînée dans des dépenses trop considérables, ou bien subissait-elle l'influence de la France, toujours est-il qu'elle résista, en 1681, aux instances que faisait auprès d'elle, au nom du Saint Père plutôt qu'au nom de l'Empereur, le Capucin thaumaturge dont elle était si fière.

**Sobieski est donc seul.** Il a abrégé les préparatifs et accéléré sa marche, si bien qu'il arrive, avec ses braves soldats, dix jours plus tôt qu'on ne l'attend. Un retard eût tout perdu : il aurait trouvé les Turcs maîtres de Vienne.

Sa présence si nécessaire et si providentielle semble cependant importune aux tristes conseillers de Léopold. On l'accueille froidement, on le jalouse, et, si on ne va pas jusqu'à lui susciter des obstacles, on lui mesure les pouvoirs, on lui donne un rôle amoindri, on le traite comme un subalterne, dont on accepte les services, mais dont-on redoute les succès.

Certains poussent l'Empereur, si lent jusque-là, à prendre maintenant lui-même le commandement en chef, lui suggérant que c'est le moyen d'effacer l'impression mauvaise causée par la rapidité de sa fuite. Sobieski ne sera alors que son lieutenant, et César gardera son prestige.

Le roi de Pologne, justement froissé, fait remarquer que ce sera un grand obstacle à l'entreprise et la source de bien des imbroglios.



Mais qu'importe aux courtisans, pour qui la campagne n'est qu'un nouveau prétexte de s'enrichir, tandis que les ruines s'accumulent autour d'eux ! Sobieski, écœuré de ces manœuvres, lassé de ces suspensions et de ces méfiances injurieuses, éprouve la tentation de rebrousser chemin et de laisser à leur détresse ces aveugles qui ne veulent pas être sauvés. Heureusement le P. Marc est là pour le retenir. Il l'encourage en lui répétant : «Sire, c'est pour Dieu et pour la chrétienté que vous êtes venu !»

L'influence du vénérable religieux s'exerce aussi près de Léopold, et il lui écrit ce que ne cessent de lui répéter le Nonce et l'Evêque de Vienne, qu'il ne trouvera point, dans le commandement suprême, la compensation de gloire qu'on fait briller à ses yeux, car l'étiquette lui commandera de se tenir toujours à deux lieues au moins de tout champ de bataille. Il convient donc de laisser ce commandement au roi de Pologne, qui combattra efficacement, et de lui témoigner une confiance entière, au moment où il oublie le passé et montre à l'Empire un dévouement héroïque. Les Princes ne feront aucune difficulté d'obéir aux ordres d'un chef qui les domine par la dignité royale et qui a fait déjà ses preuves sur les champs de bataille, acclamé par tous comme le plus brave des guerriers, couronné des lauriers de ses nombreuses victoires.

Le rapport où le nonce Buonvisi expose cette situation au Secrétaire d'État se termine par ces paroles mélancoliques :

«Je prévois pourtant que l'Empereur se décidera à partir, car les ministres dont il subit l'influence l'y poussent. Ils ont un grand désir de se rendre à l'armée pour y donner des ordres, ce qui jettera la confusion et enlèvera au roi de Pologne quelque chose de l'ardeur qu'il déploierait si tout dépendait de sa direction» (Arch. vaticanes, Nonc. d'Allemagne, 15 août 1683).

De fait, l'Empereur se mit en marche, mais il n'arriva point. Pour une fois, il était bien servi par sa lenteur et son irrésolution.

La barque qui le portait, descendant le Danube, s'arrêta à Durrenstein. De cette barque, palais flottant, misérable et sans gloire, Léopold écrivait des lettres qui montrent les perplexités de son âme et l'importance du rôle que jouait à ce moment le P. Marc d'Aviano.

Le cœur se serre à voir ce monarque assister impuissant à la ruine de son peuple, se posant un angoissant problème, en demandant la solution à un pauvre Capucin, prêt à lui obéir, lui qui commande au monde, avec la docilité d'un enfant. Et on admire en même temps la fermeté de ce religieux, qui ne se laisse dicter la réponse ni par l'amitié, ni par la crainte révérentielle, mais uniquement par le souci du bien public

«Je vois, lui écrit l'Empereur, le 8 septembre, que Votre Paternité a parlé au roi de Pologne et au Duc de Lorraine, et comment elle a trouvé en eux un grand zèle et le désir d'en venir à l'union. Je crois même que c'est aujourd'hui, fête de la Nativité, que doit commencer la marche vers l'ennemi. J'aurais voulu que Votre Paternité m'insinuât un peu ce que je dois faire qu'elle me dise si le Roi a quelque difficulté à se trouver en face de ma personne, si ma venue doit vraiment lui causer du déplaisir et si Votre Paternité croit, comme elle me l'a dit auparavant, que je ne dois pas venir. Aujourd'hui même, je devais repartir d'ici pour le camp, mais je ne veux pas que ma venue soit un danger pour Vienne ou pour le bien public. C'est au contraire mon désir et ma volonté qu'on ne perde pas, pour m'attendre, un seul moment, et qu'on secoure la ville.

«Je ne crois pas mal faire en venant en personne pour ajuster les différends qui pourraient surgir entre les Électeurs et les Princes, et aussi pour avoir une part aux fatigues de tous et donner une consolation à mes sujets. Si Votre Paternité était d'un autre avis qu'elle me le fasse savoir promptement, tandis que je fais le voyage en lenteur, pour ne pas contrarier les opérations».

Le P. Marc, en langage très diplomatique, conseille encore l'abstention, en donnant une raison qu'il sait devoir faire grande impression sur le monarque, si soucieux de l'étiquette, à savoir que le cérémonial n'a pas été réglé et qu'il pourrait y avoir des difficultés à ce sujet. Et il détruit l'argument principal de l'Empereur, en affirmant que tous les princes et chefs sont unis et marchent en harmonie parfaite.

«Le seigneur duc de Lorraine, dit-il, ne mange ni ne dort, toujours rempli de sollicitude. Il visite lui-même les postes et se montre excellent général... Je lis la lettre de Votre Majesté Impériale au sommet de la montagne, d'où je regarde défiler l'armée, en lui donnant la bénédiction. Voici trois jours que nous marchons ainsi en bon ordre. Nous ne sommes plus qu'à une heure de Vienne. Par notre canonnade, la ville, qui se défend vaillamment, a reçu avis de notre arrivée : nos signaux ont été compris et on a répondu». (11 sept.)

De la barque qui porte César, mais non pas sa fortune, car celle-ci va se décider sans lui, l'Empereur insiste encore : «Je ne voudrais point, certes, mécontenter le roi de Pologne, mais j'espère que, comme prince généreux et prudent, il saura se conformer à la raison... Votre Paternité sait que je ne puis rester où je suis, moins encore retourner sur mes pas, car je veux venir, non pour être un obstacle aux opérations, mais pour donner une consolation à tant de princes, qui sont mes amis et mes vassaux».

Croyant que les choses de la guerre vont comme celles de la cour, il se décide enfin à partir et arrive à Klosterneubourg, mais au lendemain de la victoire.

C'est du Kahlenberg que le P. Marc avait donné à l'Empereur des nouvelles de l'armée. Cette montagne, qui allait devenir célèbre, protège la ville du côté nord. A son sommet, se voient un château et une chapelle. Elle s'élève d'une manière assez abrupte et s'étend sur une longueur de plusieurs milles, descendant rapidement vers le Danube. Elle avait formé pour le duc de Lorraine et ses soldats, gardant le passage du fleuve en aval de la capitale, un excellent rempart : les Turcs, voulant d'abord s'emparer de la ville, n'avaient pas songé à les y inquiéter.

Quand les alliés s'étaient annoncés, ceux de la ville seuls avaient compris que le secours leur arrivait : ils ne soupçonnaient point cependant que Sobieski et les Polonais étaient déjà si près d'eux. En répondant aux signaux, ils avaient dit : «Hâtez-vous, nous sommes au bout de nos moyens de défense. Nous allons succomber !»

Quant aux Turcs, ils semblaient ignorer même l'arrivée du renfort, et savaient que la reddition de la ville n'était plus qu'une question d'heures.

C'est le 14 juillet que les Turcs étaient arrivés sous les murs de Vienne. Confiants dans la miséricorde divine, ceux qui restaient dans la cité se montraient vaillants jusqu'à l'héroïsme et supportaient sans faiblir les privations inhérentes à un siège qui n'est point préparé.

Le 2 août, fête de la Portioncule, les églises avaient été visitées comme en temps ordinaire, car on sentait le besoin plus urgent de la protection du ciel. La pluie de projectiles que les Turcs lançaient intentionnellement sans doute vers les deux églises des Observants et des Capucins n'arrêtait pas la foule.

Depuis ce moment, défaillant de fatigues et de misère, les assiégés mouraient par centaines chaque jour. Quand, le 27 août, Sobieski arriva à Hellebron, ils se reprirent à espérer. Ils avaient vu quelques jours plus tôt un vol de cigognes, venant du Kahleberg, se poser sur les bastions de Vienne, et la visite de ces oiseaux familiers leur semblait un heureux présage.

Mais, comme le temps pressait, ils ne se contentèrent pas des signaux, et Starhemberg, qui commandait aux quelques troupes de la cité, envoya d'urgence un message à Lorraine.

L'estafette, au lieu d'aller le porter à sa destination, se dirigea vers le camp ennemi, pour livrer au Grand Vizir, moyennant un bon salaire, le secret de cette détresse. Cette odieuse trahison servit les desseins de la Providence et sauva la ville.

Convaincu désormais qu'elle allait irrémédiablement tomber en ses mains, ne craignant rien d'ailleurs de Lorraine, qu'il était sûr de tenir en respect, Kara Mustapha, pour épargner la vie de ses hommes, défendit de renouveler l'assaut. Cela donna aux confédérés le temps de s'organiser.

Sobieski, qui avait caché ses soldats dans les rochers et les bois du Kahleberg, du côté opposé à la ville, donnait, à ce moment, à la reine Marie-Casimire de Pologne, des nouvelles de la campagne.

«Nous avons passé en prières la journée du 8 septembre. Le P. Marc, que le Pape a envoyé ici tout exprès, nous a donné sa bénédiction. Nous avons reçu la communion de ses mains, après quoi il a dit la messe et nous a adressé une exhortation émouvante : «Avez-vous confiance en Dieu ?» nous a-t-il demandé. Et sur la réponse unanime que notre confiance était pleine et entière, il nous a fait répéter avec lui, à plusieurs reprises : **«Jésus ! Maria !**» C'est vraiment un homme de Dieu et avec cela pas du tout ignorant ou bigot. Je lui ai donné audience une demi-heure avant de passer le Danube. Il m'a raconté son dernier entretien avec l'Empereur, et comment il lui avait montré les désordres et les péchés qui ont attiré la colère de Dieu sur ce pays, et les points sur lesquels il importait surtout de se corriger.

«Il ne lui a pas conseillé de venir à l'armée ou de se rapprocher du théâtre de la guerre. Aussi, lorsqu'un instant on fit courir le bruit que l'Empereur allait arriver et que déjà on préparait ses appartements à Fullu, le Père se mit à sourire et indiqua du geste qu'il n'en croyait rien».

Le duc de Lorraine ne se réjouissait pas moins et écrivait à la duchesse Éléonore, sa femme : «Enfin, à ma grande satisfaction, le P. Marc est avec nous. Avec lui, nous avons le secours de Dieu».

Un major du régiment des dragons de Savoie, le comte Bisanti, signale aussi cette présence du Capucin.

«Le 6 septembre, dit-il, le roi de Pologne, en sa qualité de généralissime, passa la revue de l'armée, puis les généraux assistèrent au service divin, auquel s'unirent de loin nos 80.000 soldats. La messe fut célébrée par le P. Marc d'Aviano, Capucin et missionnaire apostolique. Le lendemain, il prêcha à notre régiment. Comme le général Caprara lui demandait si les Turcs seraient battus : «Oui, répondit-il, et tous leurs bagages tomberont entre vos mains».

Il renouvellera souvent cette prophétie en attendant l'action, mais il la fera précéder de ces mots : «Je ne suis pas prophète, Dieu ne m'a pas révélé l'avenir», ce qui permettra à Sobieski d'écrire ensuite que sa prédiction ne fut jamais très formelle.

«Son habit, son manteau, continue le sergent, furent mis en pièces, malgré la garde qui l'entourait, et on eut toutes les peines du monde à le hisser sur le chariot du haut duquel il nous adressa la parole, d'une voix forte et puissante. Son air vénérable inspirait le respect : lorsque, le crucifix en mains, il commença à parler, il se fit un profond silence.

**«Si vous voulez, dit-il, que Dieu nous accorde la victoire et donne à ceux qui succomberont dans cette sainte croisade la gloire du paradis, il est nécessaire que vous ayez le regret de vos fautes.**

«Dans sa péroraison, il nous donna l'assurance que ceux qui, la conscience purifiée par le repentir et la pénitence, tomberaient sous le cimeterre des infidèles, auraient, au point de vue du salut éternel, la même sécurité que s'ils étaient tombés munis de l'absolution du prêtre. Le paradis s'ouvrira devant eux, et ils entendront les anges chanter ces belles paroles que l'Empereur a mises en musique le jeudi saint : *Miserere mei Deus, per sacratissimam passionem tuam et salva me*. Seigneur, par Votre très sainte passion, ayez pitié de moi et sauvez-moi !

«Lorsque le serviteur de Dieu eut achevé de réciter son bel acte de contrition, officiers et soldats crièrent tous d'une seule voix : Grâce ! miséricorde !»

«Il prêchait en italien, mais comme son discours était entremêlé de phrases allemandes, tous pouvaient facilement le comprendre.

«Lorsqu'il eut terminé, le P. Côme passa dans les rangs et fit aux soldats la distribution d'une feuille sur laquelle était imprimé l'acte de contrition. Ils la plièrent en quatre et la placèrent respectueusement sur leur poitrine. - «Ainsi, sans trop de fatigues, le P. Marc, protégé par les halbardiers, put s'éloigner et échapper à la poursuite de ceux qui auraient voulu faire de lui des reliques» Hacklander, *Savoyen-Drachen* (Les Dragons de Savoie).

En cette journée du 8, toute consacrée à la prière, Sobieski avait voulu que le P. Marc célébrât la messe sous sa tente, sur un autel portatif, surmonté d'une icône byzantine de la sainte Vierge, dont le roi de Pologne se faisait accompagner dans toutes ses campagnes. Lui-même servit cette messe, et le premier, avec son fils, reçut la communion des mains du Capucin, qui la distribua ensuite aux principaux chefs, tandis que d'autres prêtres la donnaient au reste de l'armée.

La réponse du P. Marc assurant la victoire, tandis que le général Enée Caprara lui faisait part de sa crainte que l'on ne fût pas prêt, se répandit dans tout le camp comme une trainée de poudre, y excitant le plus vif enthousiasme et une immense confiance.

Le samedi, veille de la bataille, le vénérable religieux, à deux reprises, renouvela sa prédiction, une fois à Lorraine, qui, se trouvant à la vedette de Kahlemburg, paraissait effrayé du nombre des Musulmans.

«Père, dit-il au missionnaire, il y a bien du monde là-bas. - C'est vrai, prince, et malgré cela, nous battons l'ennemi et nous délivrerons Vienne. - Il en sera ainsi, Père, ayons confiance».

Il fit cette annonce une seconde fois, le soir, au prince Lubomirski, qui, montrant une colline regardée comme la clef de la position, lui disait :

«Mon Père, si Dieu nous fait la grâce d'occuper demain ce poste, nous pourrions nous estimer heureux.

- Que dites-vous, Excellence ? répondit le religieux. Il s'agit bien d'occuper cette colline ! Demain soir, nous serons maîtres de Vienne.

- Dieu vous entende, mon Père ! mais si cela arrive, ce sera un vrai miracle».

Aucun dissentiment ne se produisit parmi les princes, et le roi de Pologne fut unanimement acclamé et exactement obéi. Revêtu de son pittoresque et brillant costume, monté sur son beau cheval, le grand sabre pendant à son côté, il semblait le génie des batailles. Son allure martiale, son visage d'une mâle beauté exprimant l'énergie et la résolution, en inspirait à tous. A sa vue, chefs et soldats reprenaient confiance et se sentaient pleins de courage. Lui-même se rendait compte de l'heureuse impression qu'il produisait et écrivait à Marie-Casimire :

«Le Duc de Lorraine veut suivre mes ordres en tout. Nous avons beaucoup parlé du grand jour où il plaira à Dieu de nous faire voir l'ennemi de près. Ils paraissent enchantés de m'avoir à leur tête.

«Mes conférences avec le Duc de Lorraine et les autres chefs sont sans nombre et m'ont empêché non seulement d'écrire, mais même de prendre de la nourriture. C'est bien pis maintenant que Vienne est à toute extrémité, et, qu'après avoir passé le Danube, nous ne serons plus qu'à quatre milles de l'ennemi. Ajoutez à cela le cérémonial des entrevues, les difficultés que fait naître l'étiquette, tantôt une chose, tantôt une autre, qui passera le premier ou le dernier, qui aura la droite ou la gauche : viennent ensuite les conseils sans fin, l'indécision, et tout cela, en faisant perdre beaucoup de temps, fait faire aussi beaucoup de mauvais sang».

L'après-midi du 8 septembre fut consacrée au conseil de guerre. **Le plan de Sobieski, soutenu par le P. Marc, fut celui qui prévalut.**

Le Duc de Lorraine devait continuer à occuper le poste de Klosternebourg, au pied du Kahlemburg, sur la rive droite du Danube, qu'il avait gardé depuis le commencement du siège. Une fausse sortie des assiégés et une attaque des Impériaux à l'autre extrémité du camp, devaient tenir les Turcs assez occupés pour que Sobieski et ses Polonais, que l'on croyait toujours loin, pussent fondre sur eux à l'improviste et diviser leurs forces. L'armée de secours était déjà en position sur le Kahlemburg qui paraissait inaccessible, mais où, guidées par des paysans des environs, les troupes avaient su trouver un chemin. Exténués par les longues marches des jours précédents, quelques régiments semblaient encore impropres au combat, et Lorraine, les prenant en pitié, conseillait au Roi de les laisser au repos et de les garder comme réserve».Non, non, s'écria Sobieski, ils veulent au contraire marcher au premier rang. Vous les voyez, Monseigneur, avec des habits usés et couverts de poussière : ils ont hâte d'en changer, mais ils ont fait le vœu de ne se vêtir que des dépouilles de l'ennemi».

Celui-ci était tranquille du côté de la montagne, qui paraissait infranchissable : aussi n'y avait-il pas établi de sentinelles, et avait-il négligé de fortifier les positions et d'occuper les hauteurs qui dominaient le camp.

Dans son premier examen, le roi de Pologne avait songé à profiter de cette faute des Turcs».Cet homme est un ignorant, avait-il dit en parlant du Grand Vizir : nous n'aurons pas grande gloire à le vaincre».

Après de longues et minutieuses délibérations, le plan ayant été adopté, Sobieski en fit de sa main une copie qu'il remit au Duc de Lorraine, dont il venait de faire son lieutenant-général. Puis, l'embrassant publiquement, il lui dit : «Prince, au revoir dans Vienne !»

Aussitôt après, les hussards Polonais escaladèrent la montagne et revinrent effrayés de ce qu'ils avaient vu. Le spectacle était en effet formidable.

Les tentes des Musulmans couvraient toute la plaine et s'étendaient jusque sous les murs de la ville. Les bords du Danube, de la Vienne, les îles que le fleuve forme en se divisant au sud de la cité et qui font le grand faubourg de Leopoldstadt, étaient occupés par les Turcs, enserrant de si près la capitale qu'ils en paraissaient déjà les maîtres.

Au centre, au pied même de la montagne, la tente du Grand Vizir se distinguait par ses dimensions, ses couleurs voyantes et sa grande richesse. En arrière, les charrettes des vivres et des munitions. C'était bien un peuple entier qui grouillait là, dans l'attente d'une victoire que **Dieu allait changer pour lui non en défaite, mais en vraie débâcle.**

Quelques jours auparavant, Kara Mustapha avait passé la revue de son armée, et bien que 60.000 de ses hommes fussent déjà morts sous les murs de Vienne, il lui en restait encore 248.000.

Contre cette puissante armée, les alliés n'avaient que 80.000 soldats, en y comprenant les Bavares, qui n'étaient pas encore arrivés.

Les hussards, montés au Kahlemburg en éclaireurs, avaient vu que les assiégeants, inquiets des mouvements qu'ils apercevaient sur la montagne, paraissaient vouloir occuper les passages demeurés libres. En toute hâte, dans la matinée du 11, Lorraine s'avança, de ce côté : Sobieski s'y établit à son tour, et les deux réunis purent repousser un assaut des Turcs, qui, impuissants sur ce point, se mirent précipitamment à élever des barrières et des retranchements devant la partie de leur camp menacée par les Alliés.

Des murailles de la ville, les assiégés, qui sentaient le prix de chaque minute, surveillaient attentivement les mouvements du Kahlemburg. Cette fois, ce n'étaient plus quelques soldats isolés qu'ils apercevaient, mais une armée véritable, et, ô surprise ! dans les rangs de cette armée, ils reconnaissaient le costume étrange des Polonais. Était-il possible que

Sobieski, qu'ils croyaient encore à dix jours de marche, fût déjà arrivé ? C'était bien lui pourtant, et quand ils en eurent la certitude, un immense espoir les envahit, bannissant toute crainte et faisant oublier les rigueurs d'un long siège.

Les Turcs n'étaient pas moins étonnés, et la surprise chez eux, en entendant le nom du roi de Pologne, devenait de la consternation. Ils se souvenaient du héros de Podahiez et de Kodzim et se disaient que si Allah avait permis sa venue sur ce nouveau champ de bataille, c'est qu'il avait décrété leur perte.

Le lendemain était un dimanche, 12 septembre, jour mémorable dans les annales de la chrétienté. Un soleil splendide se leva éclairant le spectacle de ces deux brillantes armées, qui allaient en venir aux mains, pour décider du sort de l'Europe chrétienne. C'étaient deux mondes en présence, en lutte depuis des siècles, qui jouaient là leur dernière partie. Entre la Croix et le Croissant, la bataille devait être décisive.

De bonne heure, sur un autel improvisé dans la petite église de Saint-Léopold, ruinée et dévastée par les Turcs et les Tartares, le P. Marc célébra la messe, à laquelle communiaient encore Sobieski, son fils, le Duc de Lorraine, les Princes et les généraux de l'armée. La messe n'était pas terminée que les Turcs recommençaient l'assaut qu'ils avaient tenté la veille. Mais, dans leur grand esprit de foi, les vaillants guerriers groupés autour de l'autel ne crurent pas devoir le quitter avant la fin du sacrifice. Jean Sobieski prit même le temps, après la messe, d'armer chevalier son fils Jacques.

Puis, montant à cheval avec sa suite et tous les Princes, il se mit à la tête des soldats, face à la chapelle, sur le seuil de laquelle se tenait le P. Marc, le Crucifix à la main. Il voulait encore, avant de combattre, s'unir à la prière du Capucin et recevoir de sa main la bénédiction apostolique.

A la voix du P. Marc, faisaient écho au loin les hurlements des Turcs, qui escaladaient la montagne. Puis une troisième voix, celle du canon, vint s'unir à ce concert formidable. La bataille commençait. Sobieski, Lorraine, les Princes, les soldats, forts de l'appui du ciel, fondaient sur l'ennemi.

Celui-ci avait divisé ses troupes en deux corps : l'un faisait face à l'armée de secours, l'autre continuait l'assaut.

L'aile gauche des confédérés, commandée par le Duc de Lorraine et l'Électeur de Saxe, comprenait 26 bataillons et 40 escadrons d'Impériaux et de Saxons. Au centre, sous le commandement du feld maréchal Prince de Waldeck et de l'Électeur de Bavière, se trouvaient 20 bataillons et 46 escadrons de Bavares et d'Impériaux. Les Polonais, sous la conduite immédiate de Jablonowski, formaient l'aile droite. L'armée avait en tout 170 canons.

Peu à peu l'action s'engage et devient bientôt d'une violence inouïe.

Vers 10 heures du matin, Lorraine entre en lutte avec Ibrahim Pacha dont il ne peut attaquer les retranchements. Ses soldats, parmi lesquels se trouvent des protestants, sont indécis et paraissent vouloir reculer.

Il est sauvé par les Polonais qui, pour prendre la tente du Grand Vizir, ont dû dévier un peu vers la droite, se sont rapprochés de lui et lui ont prêté main-forte.

Mais la partie du camp, dont cette tente si visible occupe le centre, est défendue par des fossés larges et profonds que l'infanterie ne peut franchir. On fait appel à la cavalerie, et, au cri de : «Vive la Pologne !» les chevaux, dressés à cet exercice, d'un bond, ont sauté sur l'autre bord. Sobieski, son fils, son état-major, précédés de la lance et de l'étendard de Pologne, sont à la tête et s'avancent si bravement, suivis de tous les leurs, que Selim-Geray, chef des Tartares, est saisi de panique : «Par Allah ! dit-il, voici Sobieski !» Et il s'enfuit éperdu vers la tente du Grand Vizir. Il le trouve prenant son café en compagnie de ses fils, tellement il est tranquille sur l'issue de ce combat avec des forces si inégales.

«Par Allah ! répète Geray, fuyez ! Sobieski est avec eux. Contre lui, nous ne pouvons rien !»

Kara Mustapha n'en peut croire ses oreilles, mais, à cette annonce, il daigne se déranger, monte son cheval de parade, bardé d'or et d'argent, pour aller sur la ligne de bataille, se rendre compte de la situation, qu'il ne peut se résoudre à croire si dangereuse.

Il y est à peine arrivé que, saisi de frayeur, il doit s'enfuir à son tour, et avec une telle précipitation, que délaissant son cheval richement harnaché, il prend le premier coursier qui tombe sous sa main, et part comme un trait pour échapper aux poursuites. Ce cheval abandonné, avec ses précieux ornements, devait servir le lendemain pour l'entrée triomphale de Sobieski dans la ville.

Le départ du Grand Vizir fut pour les Turcs le signal d'une fuite générale. Lorraine dégagé put s'avancer sans peine, et bientôt toute l'armée musulmane, suivant son chef, galopa à toute bride vers les frontières de Hongrie.

Il restait cependant de nombreux cadavres sur le champ de bataille, auxquels s'ajoutèrent ceux de deux mille janissaires, qui n'avaient pas voulu fuir et qui furent massacrés sur les tranchées.

Le peuple de Vienne, du haut des murailles, avait suivi, avec une anxiété bientôt changée en une joie délirante, tous les mouvements de cette grande lutte. Depuis le matin, toutes les cloches de la ville sonnaient le tocsin : les femmes, les enfants s'étaient réfugiés dans les églises, avec l'évêque Kolonitz, qui présidait aux prières. Mais dans l'après-midi, les cloches remplissaient les airs de concerts d'allégresse, et partout retentissaient le *Te Deum*, les chants d'actions de grâce, les acclamations du triomphe.

Stahremberg, cependant, craignant un retour offensif des Turcs, était demeuré dans la ville et n'avait tenté aucune sortie.

Les Polonais avaient donc tous les honneurs de la journée.

C'était un des leurs, Lubomirski, qui avait délogé les Turcs de l'île de Léopoldstadt, achevant ainsi de dégager la ville. Un corps de cavalerie, lancé à la poursuite des Turcs, les harcela jusqu'à la nuit, leur infligeant des pertes terribles. Le chemin de leur fuite demeura semé de cadavres. Les fossés, les tranchées en étaient remplies. On évalua à 80.000 le nombre des infidèles tués dans cette sanglante journée.

Quant à Sobieski, il était allé tout d'abord à la tente du Grand Vizir, qui avait été son point de mire dès le début de la bataille. La précipitation de la fuite avait empêché le chef d'en rien emporter. Des richesses immenses tombaient ainsi entre les mains du vainqueur. Mais il lui fallait un trophée plus glorieux, le grand étendard de l'armée. Il l'aperçut, porté dans les mains d'un officier turc, qui s'efforçait de rallier autour de lui les débris de l'armée musulmane, pour mettre un peu d'ordre dans cette affreuse déroute et entraîner les soldats vers la retraite de leurs chefs. S'élançant aussitôt dans

cette direction, le valeureux roi de Pologne arrive à l'étendard, l'arrache à son porteur et le rapporte à son camp. Rien ne manquait donc au triomphe du grand guerrier.

Avec lui, le grand héros du jour fut le P. Marc, qui, monté sur son cheval de bataille, parcourait tous les rangs, se portait sur les points où l'action était la plus vive, semblant être partout à la fois. Le crucifix à la main, il ne cessait de prier, d'exhorter et de bénir, répétant ce cri de triomphe : *Ecce Crucem Domini : fugite, parles adversæ*. Voici la Croix du Seigneur, hordes ennemies, fuyez !<sup>1</sup>

Sobieski, écrivant à Marie-Casimire, qu'il appelle tendrement sa douce Mariette, lui disait à ce sujet : « Je n'ai pu parler qu'un moment à d'Aviano : il nous avait promis la victoire d'avance : il est vrai que parfois il ne s'expliquait pas clairement là-dessus. La bataille gagnée, en m'embrassant avec effusion, il m'a conjuré de continuer et s'est plaint de l'indolence des autres ».

« - Le P. d'Aviano, écrivait-il encore, dans l'effusion de son allégresse, m'a embrassé des millions de fois. Il affirmait avoir vu, pendant toute la durée de la bataille, une blanche colombe planer au-dessus de l'armée des chrétiens ».

La grande journée est finie, mais les réjouissances vont se poursuivre pendant la nuit. Dans cette plaine, jusque-là si menaçante, les assiégés, qui respirent enfin, voient se dérouler sous leurs yeux un spectacle féerique.

Sobieski et son fils occupent la tente de Kara Mustapha. Lorraine, les Électeurs, les Princes ont pris celles des Pachas. On les illumine, et l'illumination s'étend peu à peu à toutes celles du camp, reproduisant celle que les Turcs avaient faite la veille. Mais autant ces feux avaient été lugubres avant l'action, autant ils étaient maintenant joyeux, consolants et doux à contempler. Seule, la signification en était changée, mais c'était la même splendeur, la même abondance de lumière et le même ordre, car la bataille, qui avait fait tant de victimes, n'avait en rien altéré l'harmonie du campement. Pas une tente n'avait été renversée, pas un chariot n'avait été emmené.

Le terrain avait seulement changé de maître et les dépouilles restaient pour dédommager les chrétiens de leurs perles.

**Le Croissant était abattu et c'était la Croix qui dominait maintenant** toutes les tentes, comme les murailles et les monuments de la ville.

La voyant briller, cette croix, sur la poitrine du P. Marc, Sobieski lui disait ce soir-là : « Père, c'est à vos prières et à vos bénédictions que nous devons cette victoire. - Non, Majesté, répondait l'humble religieux, c'est Dieu qui nous l'a donnée, par le secours de votre bravoure ».

Le reste de la nuit fut consacré à la sépulture des cadavres. Attachés à eux ou errant dans le camp, on trouva six cents petits enfants turcs abandonnés, que l'évêque Kolonitz recueillit, comme sa part du butin, pour les nourrir et les faire élever. Le lendemain matin, Sobieski et Lorraine parcoururent le camp, pour s'assurer qu'il n'y avait point de mines.

La ville cependant était impatiente de contempler les traits du héros auquel elle devait sa délivrance. Elle voulait lui faire une réception triomphale.

Le Roi parut, vêtu de bleu et d'or, comme pendant la bataille, monté sur le cheval richement caparaçonné que le Grand Vizir avait abandonné la veille. Précédé du grand étendard de Mahomet, des trophées et des queues de cheval que les Turcs portaient au sommet de leurs piques, il s'avancait, venant du camp, avec Lorraine et son état-major de Princes, d'Électeurs et de chefs.

Quand, à l'entrée de la ville, à la porte de Hongrie, Stahremberg le salua de son épée, le Roi, aussi humble que vaillant, s'empessa de mettre pied à terre pour embrasser le défenseur de la ville, et le récompenser, en quelque sorte, des souffrances endurées.

Lui faisant prendre place à son côté, le héros continua sa marche à travers les rues, salué par le son des cloches, le grondement du canon, les décharges de mousqueterie, les fanfares guerrières, tandis que le peuple criait : « Vive notre brave Roi ! » A quoi les étudiants répondaient en latin : « Vive le roi de Pologne ! Vive notre libérateur ! Vive notre sauveur ! »

Cette scène est magistralement représentée au Vatican dans la salle des tableaux de béatification, sur une toile qui attire tout d'abord l'attention, non seulement par ses vastes dimensions, mais surtout par la vivacité du coloris, le relief des personnages, la vie et l'animation des groupes. C'est l'œuvre du peintre polonais Matteiko. Sobieski s'avance, escorté de son état-major, dont les riches costumes jettent sur le tableau une note éclatante. Auprès du Roi, on voit un Capucin au visage doux et austère, le P. Marc d'Aviano qui, le crucifix sur la poitrine et une image de la Vierge à la main, la montre au peuple et semble dire : « Voici la nouvelle Judith, à qui nous devons la victoire ».

L'artiste pensait avec quelque raison que la place du P. Marc était là. La vérité est que le saint religieux, immédiatement après la bataille, s'était retiré dans sa cellule pour rendre grâce à Dieu : son humilité lui permettait bien d'être à la peine, mais non à l'honneur, et on ne le vit point, à l'heure du triomphe, parader auprès des Princes,

Le roi de Pologne lui-même n'avait accepté ces honneurs que pour rendre publiquement au ciel ses solennelles actions de grâce.

Par son ordre, le cortège se dirigeait vers Notre-Dame de Lorette, l'église des Pères Augustins, où l'on vénérât une image célèbre de la Très Sainte Vierge. C'est à elle qu'il venait lui aussi faire hommage du triomphe miraculeusement remporté.

Une messe basse fut célébrée pendant laquelle il se tint constamment à genoux, puis un prédicateur, qui n'était pas le P. Marc, fit un sermon, en lui appliquant ce texte en harmonie avec son nom, Jean Sobieski : « *Fuit homo missus a Deo cui nomen erat Joannes*. Un homme fut envoyé de Dieu, et il s'appelait Jean ».

<sup>1</sup> La Croix avec laquelle le P. Marc bénit l'armée chrétienne au siège de Vienne est conservée à Cattaro, en Dalmatie. Elle fut donnée en 1684 par le P. Sanctus, Provincial des Capucins, à Domenico Ferrari, prêtre de S. Siméon, à Zara, et vint ensuite, on ne sait comment, à Cattaro. Elle est en forme de reliquaire de 11 pouces et demi de long : les bras ont 6 pouces d'écartement : elle porte d'un côté en relief le Crucifix, de l'autre une peinture à l'huile de la Mère des Douleurs. On la conserve, avec d'autres reliques, dans une niche de l'église d'où on l'extrait seulement aux Rogations, pour bénir les champs et la mer.



La cérémonie se poursuivait, grandiose et imposante dans sa simplicité, avec des détails savoureux, qui mettent en relief la bonhomie de ce Roi, contrastant singulièrement avec la solennité pompeuse de l'empereur Léopold.

Le siège avait désorganisé bien des choses, et l'église de Lorette n'avait plus de chantres.

«Qu'à cela ne tienne», dit Sobieski, et, de sa voix puissante, il entonna au pied de l'autel, sur le ton grégorien ordinaire, le *Te Deum*, que le peuple continua d'une seule voix.

L'orgue et la musique n'étaient pas nécessaires : le chœur de la foule y suppléait si bien, la piété, l'émotion, l'enthousiasme étaient tels, que jamais l'hymne d'actions de grâces ne fut si solennellement chantée.

Le clergé, un peu déconcerté, ne savait comment conclure, et feuilletant missels et rituels, le maître des cérémonies était à la recherche d'un verset. Jean Sobieski le tira d'embarras : sans trop s'occuper de la rubrique, il improvisa le sien, et sa voix sonore s'éleva de nouveau pour chanter : «*Non nobis, Domine, non nobis !*» Les prêtres savaient la suite et répondirent édifiés jusqu'aux larmes : «*Sed nomini tuo da gloriam*». (Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous : mais à Votre Nom que soit rendue la gloire).

Puis le célébrant récita l'oraison que le Roi indiqua encore, celle de la Très Sainte Trinité, que, pendant toute la bataille, il n'avait cessé d'invoquer.

Ce n'est pas dans l'église seulement qu'éclataient les accents de la joie et de l'enthousiasme.

La foule viennoise, qui ne se possédait pas de joie, avait envahi le camp abandonné des Turcs et en avait fait le théâtre d'une fête populaire, digne de la victoire qu'il fallait célébrer. Elle consista en un pillage en règle, car les malheureux si longtemps tenus dans la privation, avaient quelque droit à se dédommager : un feu de joie gigantesque, qui faillit causer l'incendie de la ville même, et surtout une détonation qui fit croire que le Kahleberg s'écroulait. Sobieski, il l'écrivit à la Reine, crut, en l'entendant, assister à la fin du monde. Les assiégés avaient accumulé les barils de poudre et les munitions des Turcs et y avaient mis le feu. C'était une perte sans doute, ces poudres et ces munitions auraient pu être mieux employées en les retournant contre ceux qui les avaient abandonnées, mais pouvait-on demander la sagesse à un peuple sauvé de la plus grande détresse ? Sobieski semble bien le regretter, mais le ton souriant avec lequel il en parle montre qu'il en prenait son parti. Il était bon prince et partageait trop sincèrement la joie commune pour n'en pas comprendre et excuser les excès.

Dès la première heure, le roi vainqueur avait dépêché à Innocent XI un messenger pour lui annoncer l'heureuse nouvelle.

Les termes de la missive, qui appartiennent à l'histoire, montrent la foi et l'humilité du héros chrétien.

C'est un cri de joie et de fierté, sans doute, le cri du César antique, mais avec un mot de plus qui fait la part de Dieu, non seulement principale, mais unique en quelque sorte, et avec un pluriel, par lequel Sobieski associe à sa gloire personnelle tous ses soldats, et aussi sans doute le Capucin qui détermina leur intervention : «*Venimus, vidimus et Deus vicit*. Nous sommes venus, nous avons vu, et Dieu a remporté la victoire».

Innocent XI ne savait comment exprimer sa joie et son admiration. Avec le titre de *Défenseur de la foi*, il envoya au roi de Pologne le casque et l'épée d'honneur, que ses prédécesseurs n'avaient accordés qu'aux plus insignes champions de l'Église, et la rose d'or qu'il bénit, suivant l'usage, au printemps suivant, fut destinée à la noble épouse du vainqueur, la reine Marie-Casimire.

Là ne se bornèrent pas les honneurs que reçut Sobieski, Dieu semblait vouloir l'exalter d'autant plus qu'il s'effaçait et s'humiliait lui-même. Telle était la renommée de ses exploits et la reconnaissance du monde civilisé pour le bienfait d'une victoire qui était son salut, que les savants eux-mêmes voulurent, prenant à la lettre l'expression antique : *usque ad astra*, l'élever jusqu'aux étoiles et trouver dans le ciel un souvenir de son triomphe : ce fut la constellation qu'ils appelèrent : l'Écu de Sobieski, laquelle située au zodiaque, au-dessus du Sagittaire et voisine du Capricorne, rappelle vaguement la forme d'un écu ou bouclier, avec une croix dans le centre : les armes du Roi magnanime, qui disent éloquemment et son rôle et sa gloire.

Un second messenger suivait le premier et venait à Rome en ambassade plus solennelle. Il était chargé d'apporter au Saint Père le trophée par excellence de la victoire, le grand étendard de Mahomet, que Sobieski lui-même avait eu la gloire de ravir aux ennemis.

Au milieu de fêtes incomparables, cet étendard multicolore, magnifiquement brodé, orné de maximes et de prophéties du Coran, qui promettent mensongèrement à ses adeptes le succès et la domination du monde, fut suspendu aux voûtes de la Basilique de Saint-Pierre de Rome, non loin de cet obélisque, débris lui aussi d'une puissance infernale à jamais ruinée, qui porte l'inscription triomphale réalisée par les siècles : «Le Christ est vainqueur, Il règne et demeure le maître !»

Un autre ex-voto fut destiné par la piété de Sobieski, encouragé sans doute par le P. Marc, à un sanctuaire de la Très Sainte Vierge, particulièrement cher à l'homme de Dieu, Notre-Dame d'Einsiedeln : ce fut le tapis de la tente d'honneur du Grand Vizir, qu'il envoya au célèbre pèlerinage, où il orne encore le salon abbatial.

Le Saint Père, lui-même, d'accord avec le grand guerrier, attribuait la victoire à l'intercession de la Reine du ciel, et son ex-voto à lui fut l'institution d'une fête en l'honneur du *saint Nom de Marie*. Le 25 novembre 1683, un acte de la Sacrée Congrégation des Rites l'établissait pour toute l'Église et la fixait au second dimanche dans l'Octave de la Nativité. Le Souverain Pontife Pie X l'a placée au 12 septembre, jour anniversaire du grand événement qu'elle est destinée à commémorer.

Pie VII, après Innocent XI, à la suite de nouveaux bienfaits obtenus par la puissante Reine du ciel, devait instituer une seconde fête de victoire, sous le titre de *Marie secours des chrétiens*.

Les circonstances ont amené la suppression de cette seconde fête : seule est demeurée au calendrier liturgique celle qui commémore la libération de Vienne, parce que jamais, semble-t-il, la Vierge auxiliaire ne donna au monde une marque plus visible et plus miraculeuse de la protection dont elle le couvre.

À la reconnaissance des Pontifes s'ajouta celle des fidèles, qui, toujours dans le même esprit, se groupèrent et formèrent une association du Saint Nom de Marie, bénite, encouragée par la concession d'indulgences et devenue bientôt une

Archiconfrérie célèbre. Inaugurée en 1689, par une procession solennelle à l'église de Notre-Dame de la Victoire à Rome, elle voulut plus tard avoir son église propre. Ce fut celle qui, dessinée par le Français Désiret, se dresse aujourd'hui au forum de Trajan, sous le titre du *Saint Nom de Marie*, le vrai monument public rappelant, dans la capitale du monde, la libération de Vienne, qui fut le salut de la chrétienté.

Une œuvre urgente réclamait encore les préoccupations de Sobieski. Il devait, avant d'aller plus loin, se rendre compte de l'état de la ville, au cas bien improbable où l'ennemi tenterait un retour offensif.

Rassuré sur ce point, ayant pris avec lui Stahremberg, qu'il combla d'honneurs et d'éloges, il résolut de ne pas attendre davantage et de se mettre dès le lendemain à la poursuite des Turcs.

Cela faisait partie de ce plan, que le P. Marc avait soutenu de toutes ses forces, mais qui, depuis deux jours, rencontrait de vives oppositions.

Soit qu'ils fussent las de l'effort accompli, ou trop satisfaits de leurs succès, Vienne étant délivrée, les Impériaux, toujours imprévoyants, ne songeaient plus qu'à rentrer dans leurs foyers.

Mais les Polonais étaient infatigables. Ils savaient **qu'il faut profiter des circonstances et écraser l'ennemi pour empêcher son retour, quand il est démoralisé et sans force.**

Le 14 au matin, ils se mettent donc en marche vers la Hongrie, mais voici que, lorsque les premiers régiments commencent à s'ébranler, Sobieski apprend que l'Empereur vient d'arriver aux portes de sa capitale. Les bienséances lui font un devoir de s'arrêter et de revenir sur ses pas pour rendre hommage au Souverain. Toute l'armée doit être présente pour le recevoir.

Tandis qu'il maugrée contre cette perte de temps, l'Empereur, sous sa tente, médite de grandes choses. Comment doit-il recevoir le roi de Pologne ? Lui permettra-t-il de rester à cheval en sa présence ? Fera-t-il vers lui quelques pas ? Ne réussissant pas à élucider seul cette importante, question d'étiquette, il consulte le Duc de Lorraine, qui se contente de lui dire avec chaleur : « Ah ! Sire, recevez-le à bras ouverts, il a sauvé votre Empire ! »

Malgré cela, l'entrevue est soumise aux règles d'un cérémonial méticuleux. On veut que Sobieski, avant d'arriver au monarque, écrive à un maître de chambre sa demande d'audience. Après des Rois et des Empereurs, répond-il avec fierté, je fais mes commissions moi-même et de vive voix.

On craint qu'il ne veuille prendre la droite, et il est stipulé que l'Empereur ne doit jamais la céder à personne : « Qu'à cela ne tienne, dit-il : je me tiendrai en face de César : il n'y aura dès lors ni droite ni gauche ».

Il fut fait ainsi, l'Empereur se tenant à la tête de l'armée allemande, entouré des Princes et des Électeurs, Sobieski à la tête de ses Polonais, ayant son fils à ses côtés. Le roi de Pologne, s'avançant sans descendre de cheval, l'Empereur lui tendit la main. Puis il y eut un froid échange de petits discours en latin.

Le roi de Pologne présenta alors son fils, qui descendit de cheval et baisa la main de César. Celui-ci ne fit pas le moindre geste pour rendre le salut, non plus qu'à d'autres Princes qui lui furent alors présentés.

Sobieski, blessé, trouva que la cérémonie se prolongeait trop, et, brusquement, fit tourner bride à son cheval. Il avait hâte de quitter ce champ de victoire, où il se sentait importun, et de laisser la place libre au fastueux Empereur.

Il n'imita point cependant les Saxons, qui prosaïquement s'en retournaient chez eux. Il était venu pour combattre, et il voulait aller jusqu'au bout. Il lui en coûtait trop, en particulier, de ne pas utiliser sa victoire et de ne pas poursuivre l'ennemi, pour en finir avec lui et délivrer le monde de la menace qu'il continuerait de faire peser sur tous. Les événements des années suivantes montreront combien il était sage en cela et bien inspiré.

Arrêté sur le chemin de la Hongrie par des formalités qui lui laissaient mauvais souvenir, c'est là qu'il s'empressa de retourner, ayant plus à cœur d'être utile à la chrétienté que de recevoir des honneurs qu'on lui mesurait si parcimonieusement.

Dans cette œuvre de dévouement qui avait quelque chose de particulièrement héroïque, il ne recueillit que l'ingratitude. Seul, le P. Marc était de cœur avec lui. L'Empereur l'oubliait et gardait un silence qui semblait insultant. Le cérémonial n'astreignait pas César aux actes vulgaires de l'urbanité et de la reconnaissance.

Étant toujours le chef de la campagne, Sobieski la poursuivit, sans jamais recevoir de Vienne le moindre message, ni pour l'encourager et le soutenir, ni pour lui offrir des secours, ni pour le remercier après les plus brillants succès.

L'épouse si aimée, tremblant pour les jours du Roi, demandait grâce, et, au lendemain de Vienne, le réclamait auprès d'elle, songeant même à utiliser, pour le ramener, l'influence du P. Marc. Mais dans le cœur de l'homme de guerre, le devoir parlait plus haut que l'amour conjugal. N'écrivez pas au P. Marc, mon cher cœur, répondait-il à Marie-Casimire, selon que vous vous l'êtes proposé : je sais que ce ne lui serait pas agréable : il veut qu'en toute chose, on se soumette à la volonté de Dieu ! »

Le P. Marc était heureux d'avoir trouvé ce guerrier selon son cœur, docile à suivre ses conseils, comme il l'écrit au Comte de la Torre, ambassadeur de l'Empire à Venise. Que Votre Excellence sache que c'est bien par l'inspiration de Dieu que je suis venu en Allemagne et à l'armée. C'est moi qui ai exhorté le roi de Pologne et les autres Princes à poursuivre l'ennemi, et ils se mettent déjà en chemin.

L'Empereur entend cependant que le P. Marc, qui a pris une si grande part à la victoire, soit présent à la fête d'action de grâces, et il lui écrit :

« Votre Paternité dira la messe à l'église de Notre-Dame de Lorette, qui est près de ma résidence, et j'y ferai la communion. J'entendrai ensuite deux autres messes, après lesquelles Votre Paternité pourra faire son exhortation et donner la bénédiction ».

Puis il parle de son entrevue avec le roi de Pologne, et n'ayant point compris sans doute les leçons qui lui ont été données, avec une sereine inconscience, il s'en déclare satisfait. Tout s'est fort bien passé, dit-il, et s'il est aussi content de moi que je le suis de lui, tout sera pour le mieux. Le bon P. Marc n'a pas été oublié dans notre entretien. Je crois que de notre union peut dériver un grand bien pour la chrétienté.



Mais cette union était déjà rompue, et même, entre les alliés, on n'était plus d'accord. Le P. Marc en souffrait, et, se voyant inutile, il songeait aussi à revenir en Italie.

Sobieski, qui avait été son confident, l'écrivait à la Reine Marie-Casimire : «Quand je fus éloigné, le Père répéta souvent ses exhortations, et maintenant, ne voulant plus voir ce qui se passe ici, il s'est décidé à partir».

Ce départ affligeait aussi le Duc de Lorraine, qui écrit au vaillant religieux : «Père Marc, je n'oublierai jamais la journée de Vienne et la miséricorde que Dieu nous a faite».

La part qu'y avait prise le Capucin était bien connue de tous, comme le prouve ce passage d'une lettre que Maximilien-Philippe de Bavière écrit au P. Côme :

«Nous ne pouvons assez remercier Dieu d'avoir envoyé là-bas le P. Marc d'Aviano. On peut dire que Dieu a voulu, en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, manifester la vertu de Son grand serviteur».

Le P. Marc lui-même ne pouvait pas s'en taire, en écrivant son rapport au Secrétaire d'État :

«Sa Sainteté m'ayant envoyé à la cour de César et à l'armée, j'ai été présent à la libération de Vienne, et j'atteste que tout est arrivé par miracle. J'attribue, en effet, à la bonté de Notre Seigneur et au mérite de la sainte obéissance, d'avoir pu amener les Princes à anticiper d'une semaine la marche sur Vienne, d'avoir réussi à faire cesser les nombreux et graves différends qui existaient entre les premiers chefs de l'armée, d'avoir établi une réciproque amitié entre l'Empereur et le roi de Pologne, entre lesquels l'ennemi avait semé l'ivraie de la discorde. Sachant que les grands châtiments sont attirés par les péchés tant généraux que particuliers, j'ai obtenu de César la publication d'un édit que Votre Éminence trouvera ci-annexé. Sa Majesté Impériale ayant à cœur le bien de la chrétienté et ayant déjà commencé, il en viendra aux résolutions et à l'exécution, ce dont j'espère un grand bien, la bénédiction de Dieu demeurant sur nous» (Arch. Vat., Lettres particulières, 1683).

N'ayant pas accompagné Sobieski dans la suite de l'expédition, le serviteur de Dieu était cependant de cœur avec lui et se tenait au courant des nouvelles.

«Nous avons essuyé jeudi dernier par surprise, lui disait le Roi, dans une longue lettre latine, une attaque de l'ennemi, mais le samedi, jour consacré à l'Immaculée Conception, nous fûmes consolés en voyant, comme à Vienne, un aigle qui, volant au-dessus des troupes turques, semblait fondre immédiatement sur elles, tandis qu'une blanche colombe précédait notre armée.

«Arrivés à la barque, nous avons trouvé l'armée des trois pachas, auxquels le Vizir la veille avait adjoint trois autres pachas, de sorte qu'il y avait là près de 20.000 soldats d'élite. Mais le Seigneur, armant notre main pour le combat, a fait un prodige. La lutte les a, non seulement mis en fuite, mais réduits presque à l'extermination complète, car bien peu ont pu s'enfuir. Ils s'efforçaient de se sauver dans la barque ou sur le pont voisin pour passer à Strigonium, quand ce pont, incapable de porter un tel poids, se rompit et les noya. Les autres, poursuivis par les boulets de nos canons, furent tués ou dispersés. De ceux-ci, les uns effrayés se précipitaient dans le Danube, où nos boulets les atteignaient encore, de sorte que le fleuve semblait couler du sang : jamais on ne l'avait vu si rouge : les autres, retirés sur le rivage, y étaient traqués et tués : d'autres enfin, cherchant à s'échapper en barque, étaient ramenés à terre par le courant et y trouvaient la mort. C'était un terrifiant spectacle de carnage. Le Vizir de Buda a été tué, les pachas de Silistrie et d'Alep faits prisonniers, tous ont été dépouillés de leurs chevaux, vivres et munitions, et ont laissé à notre armée victorieuse un immense butin.

«Maintenant il faut aller à la recherche du Grand Vizir, c'est là le point capital pour notre intérêt et notre gloire, et tenter de prendre Buda, afin que l'ennemi affaibli, découragé, succombe de toute part et demeure avec sa confusion».

Kara Mustapha, honteux de sa défaite, cherchait à prendre une revanche, sans laquelle il ne pouvait retourner à Constantinople. Désespérant de l'avoir avec Sobieski, il se cachait et attendait.

Mais le Sultan, qui avait besoin à tout prix d'un bouc émissaire, ne lui laissa pas le temps de refaire son honneur. Il lui donna l'ordre de venir à la capitale pour y être jugé. Sachant ce que cela signifiait, le Grand Vizir se garda bien d'obéir, mais il n'échappa point au châtement. Malgré ses efforts pour faire tomber la responsabilité du désastre sur le pacha de Buda et sur Tékéli, il fut condamné à mort et exécuté le jour de Noël. Deux pachas envoyés par le Sultan vinrent lui couper la tête et l'emporter à Constantinople.

Les succès, d'ailleurs, n'avaient pas été généraux parmi les Confédérés. D'autres Princes avaient essuyé des revers et même, dans leurs opérations heureuses, des fautes commises, de fatales négligences les avaient mis dans de pénibles situations.

Ils avaient assez de la campagne, d'autant plus que l'automne était avancé : aussi s'empressèrent-ils de gagner leur camp d'hiver.

Sobieski et ses hommes, plus découragés par l'attitude des autres chefs que fatigués de combattre, retournèrent en Pologne, ce qui excita quelque mécontentement parmi les Impériaux. On trouve la trace de ce sentiment dans l'histoire de Léopold I<sup>er</sup>, du P. Roncaglia, qui, se faisant le panégyriste outré et de l'Empereur et de toutes les choses de l'Empire, n'hésite pas à dire que les Polonais revinrent à leurs foyers, parce qu'ils étaient humiliés de leurs revers et qu'ils ne voulaient plus combattre, là où il n'y avait plus de butin à saisir. Nouveau trait de la reconnaissance de l'Empire pour ceux qui avaient été ses sauveurs : on les traitait de lâches et de pillards ! Victime de la même ingratitude, le P. Marc est à peine nommé dans cette volumineuse biographie à prétentions historiques. Rien non plus ne rappelle son souvenir dans les monuments qui ont consacré, à Vienne, la mémoire de la miraculeuse délivrance.

Hélas ! Sobieski absent, son plan de campagne était vite oublié et l'impéritie reprenait tous ses droits. En quelques semaines, le héros polonais eût repris Buda, pacifié la Hongrie, ramené les Turcs au delà des frontières : avec leurs lenteurs ordinaires, les alliés mirent des années à exécuter une partie du programme, et faillirent même ne jamais y arriver, laissant ainsi sans lendemain la plus belle des victoires.

### CHAPITRE III : AU LENDEMAIN DE LA VICTOIRE. (1683).

La nouvelle de la délivrance de Vienne s'était répandue par le monde comme une traînée de poudre, jetant l'allégresse et l'enthousiasme dans toutes les nations chrétiennes.

Sobieski, qui demeurerait ami de la France, avait voulu que Louis XIV en fût le premier informé après le Pape : «Parce que vous êtes le Roi très chrétien, lui disait-il, et que la France est la fille aînée de l'Église, cette primeur revenait à Votre Majesté».

Le grand cœur du monarque pouvait d'autant mieux s'en réjouir qu'il n'y avait point là, de fait, un succès pour l'Empereur, son rival.

Mais, de tous les peuples, celui qui se réjouit le plus de la victoire, parce que, après l'Autriche, il avait été le plus menacé, c'était Venise. Cette menace, qu'elle n'avait pas prévu, lui faisait regretter son abstention. Du moins voulut-elle s'unir à la joie générale. La défaite des Turcs fut célébrée sur tout son territoire par des démonstrations solennelles et des fêtes populaires, qui se renouvelèrent quelques jours après, au passage de l'envoyé du roi de Pologne, chargé de porter au Pape le grand étendard de Mahomet.

L'heure semblait donc propice pour faire un nouvel effort et amener le Doge et son conseil à entrer dans la Ligue. Le P. Marc reçut cette mission, et, de retour de la campagne, passant comme à l'ordinaire l'hiver en Italie, il se promit de renouveler ses démarches et de les mener à bonne fin.

Le 25 novembre, il écrivait de Pologne au Secrétaire d'État :

«Le Saint-Père a pu, par l'effusion de ses larmes, ses très efficaces prières, ses prudentes démarches, réunir ensemble l'Autriche et la Pologne, et Dieu a montré, par le miracle des premières rencontres, combien Il avait cette union pour agréable. Et maintenant, les espérances pour l'avenir seraient de plus en plus assurées, si Sa Sainteté, à mon humble avis, s'efforçait de former le triple nœud, *quod difficile rumpitur*, unissant à ces deux puissances la troisième, qui serait la Sérénissime République de Venise, laquelle pourrait, par la voie de la mer, obtenir de grands succès pour la chrétienté et la délivrer une bonne fois de cette vermine de l'Adriatique, qui plonge chaque année dans le plus barbare esclavage des milliers de pauvres innocents. Je ne me dissimule pas que l'ennemi commun n'épargnera aucune tentative pour empêcher ce grand bien, comme il l'a fait pour empêcher la Ligue de se former entre l'Empereur et le roi de Pologne».

« - Je sais, dit-il dans une autre lettre, que le roi de Pologne a fait des ouvertures aux seigneurs vénitiens pour les amener à la Ligue. Il m'avait parlé au camp, et très explicitement, de ce projet qu'il nourrissait» (Arch. Vat. Lettres particulières).

Sobieski désirait donc lui aussi cette alliance, et de Cracovie, le 1<sup>er</sup> janvier 1684, il écrivait au P. Marc :

«Nous sommes bien heureux d'apprendre votre arrivée à Venise, après tant de souffrances endurées dans nos régions. Vous vouiez bien nous conserver votre affection : croyez que nous vous la rendons de notre côté et bien entière.

«Au sujet de la Ligue à établir avec les Vénitiens, nous nous contenterons de vous dire que, si elle est conclue, comme nous l'espérons, ce sera la complète extermination des Barbares. Nous la désirons pour cela, et aussi pour l'avantage qui pourrait en résulter à cette très puissante République, surtout après la glorieuse victoire qu'il a plu à Dieu de nous accorder dans Sa miséricorde. On peut augurer, en effet, que la prochaine campagne sera aussi heureuse, et parce que les Turcs, ayant subi tant de pertes, ne pourront faire une vive résistance, et parce que, de notre côté, il ne manquera rien.

«Nous écrivons aujourd'hui même à Sa Sainteté, la priant de vouloir bien interposer ses bons offices auprès du Sérénissime Doge, pour l'exécution de notre dessein, que nous recommandons aussi aux bonnes prières de Votre Paternité».

Dans une nouvelle lettre, quinze jours plus tard, le roi de Pologne insiste encore, espérant qu'après les menaces venues du côté de la Dalmatie et de l'Albanie, la République n'aura plus besoin de stimulants et qu'elle s'accrochera plus que volontiers à l'heureuse chance que Dieu lui donne de recouvrer ses domaines perdus, et de contribuer, avec ses alliés, à la totale destruction de la tyrannie turque.

L'Empereur en avait également écrit au P. Marc, qui avait répondu, le 13 février : «Que Votre Majesté Impériale sache que, d'une manière toute miraculeuse, j'ai été contraint à m'employer à faire entrer dans la Ligue les seigneurs vénitiens. Ayant fait le possible pour négocier cette affaire et surmonter de très grandes difficultés, on a vu que Dieu voulait cette alliance et j'en espère de très heureux succès».

Les efforts du Capucin aboutissaient enfin à la conclusion du pacte, qui fut signé solennellement à Rome, en présence d'Innocent XI, par les cardinaux Pio, Barberini et Ottoboni, respectivement délégués par l'Empereur, Sobieski et la République.

Le Duc de Neubourg, qui a tant désiré ce résultat, s'en réjouit vivement et écrit au P. Marc :

«Je ne cesse de prier et de faire prier Dieu et la Bienheureuse Vierge, aux pieds de notre image miraculeuse, pour la prospérité, la santé, et la longue conservation de Votre Paternité, que je félicite pour la Ligue conclue contre le Turc entre la République de Venise, l'Empereur et le roi de Pologne. Elle est le fruit de vos labeurs et ses conséquences seront très grandes pour la chrétienté.

«Les Moscovites et les Perses feront de leur côté des diversions, et les Turcs auront fort à faire pour se maintenir.

«O Dieu ! Si la France voulait en ce moment entendre les chaudes et paternelles instances de Sa Sainteté et conclure la paix, ou au moins une trêve universelle, si elle voulait unir ses forces maritimes à celles de la Hollande et des Rois du Nord, on serait en état d'attaquer Constantinople par mer. J'espérerais de voir, en trois ou quatre ans, le Mahométan abattu, et je chanterais alors mon *Nunc dimittis* !»

Les rapports cependant demeuraient toujours froids et tendus entre César et le roi de Pologne. Le P. Marc s'interposait entre les deux monarques, qu'il aimait également, et s'efforçait de maintenir l'harmonie si nécessaire au bien commun. Dans la correspondance qui s'engage à ce sujet, on est étonné de l'inconscience de l'Empereur, qui semble ne pas

se rendre compte de l'indélicatesse de ses procédés et des causes du mécontentement qu'il donne à ses alliés et collaborateurs.

«Je vois, par votre lettre, dit l'Empereur au Père Marc, que le roi de Pologne vous a écrit. J'aurai très certainement en lui toute confiance, car je connais sa valeur et ses bonnes intentions, et je sais qu'il peut faire beaucoup contre l'ennemi commun... J'aurai pour agréable que vous aidiez à maintenir entre nous de bons rapports...

«En ce qui concerne le roi de Pologne, croyez que je fais le possible pour entretenir avec lui de bonnes relations et lui témoigner toute confiance. J'espère qu'il fera de même de son côté et qu'il continuera l'entreprise commencée d'accord avec moi en Hongrie».

Cependant les nuages se montrent, et, à la fin de 1684, l'Empereur retournant au P. Marc une lettre de Sobieski, qu'il lui avait communiquée, lui dit :

«Elle contient de belles paroles et de bonnes intentions. Fasse le Seigneur que les œuvres y correspondent ! Je cherche toujours ce qui peut conserver et affermir nos bons rapports, pour ne pas donner la moindre cause à des dissensions».

« - Si je pouvais lui parler, répond le P. Marc, je lui montrerais que son intérêt et celui de ses fils est de ne jamais se séparer de Votre Majesté».

Sobieski demeure cependant fidèle à l'alliance conclue, et il envoie ses soldats, sous la conduite de Lubomirski, à la campagne que le Duc de Lorraine va mener en Hongrie. Quant à lui, il n'épargnera rien pour abattre le Turc, qu'il appelle «le puissant monstre». Il travaillera même à faire entrer les Moscovites dans la Ligue.

Et s'il ne prend pas lui-même le commandement de ses troupes, il livrera le combat sur d'autres champs de bataille et ce sera encore à l'avantage de l'Autriche, comme il l'écrira bientôt au P. Marc.

L'intervention du Capucin s'exerce de plus sur un terrain qui est particulièrement le sien, celui de la religion et de la charité.

Il prend en pitié les Hongrois abusés et voudrait qu'on leur tendît la main, pour les attacher de nouveau à leur devoir et faire disparaître ainsi la grave menace de leur révolte.

Sobieski aussi s'était intéressé à eux, et, par deux fois, il avait obtenu, pour leurs délégués, une audience du Duc de Lorraine. Protestant qu'ils n'étaient point révoltés contre l'Empereur, mais seulement contre ses ministres infidèles, qui les pressuraient sans pitié, ils espéraient la paix, avec des conditions avantageuses. Mais le Duc de Lorraine, plutôt soldat que diplomate, leur avait répondu qu'il ne connaissait que sa consigne, laquelle était de châtier les ennemis de l'Empire. Et il leur avait refusé le laissez-passer, pour aller jusqu'à l'Empereur.

Le P. Marc y allait pour eux et plaidait éloquemment leur cause.

Si on veut, disait-il, les gagner et leur enlever tout motif de mécontentement, il faut faire cesser contre eux les traitements iniques, les exactions, les répressions cruelles : quels que soient leurs torts, ils ont droit à la justice et à l'humanité. Il demande en particulier à l'Empereur que leurs biens soient respectés et ne soient pas livrés à la rapacité des fonctionnaires.

Léopold le remercie, protestant que non seulement, il n'est pas fâché qu'on lui suggère ce qui est pour le bien de son âme et l'accomplissement de son devoir, mais qu'il le considère comme une grande faveur.

Il ne veut conserver que les châteaux et les forteresses, ce qui est une mesure de prudence : quant aux autres biens, il ne sait encore s'il ordonnera une confiscation : en tout cas, rien ne sera dilapidé.

Hélas ! l'Empereur régnait et ne gouvernait pas : les fautes et les errements continuaient et l'exaspération des Hongrois ne faisait que s'accroître. Une diète convoquée à Presbourg, sous la présidence du Duc de Lorraine, pour offrir aux rebelles le pardon et la paix, n'eut aucun succès. L'influence de Tékéli, qui faisait passer au-dessus de tout sa haine de l'Allemagne, y fut sans doute pour beaucoup, mais les fautes accumulées des serviteurs de l'Empire contribuèrent aussi au résultat. La politique de Marc d'Aviano, toute chrétienne et s'inspirant de la justice, aurait détaché du chef rebelle un grand nombre de ses fidèles et fait échouer ses projets, tandis que la justice et la miséricorde sagement harmonisées eussent calmé toutes les haines, rendu au pays la paix et la tranquillité et dressé de nouveau devant les Turcs, comme une barrière infranchissable, la noble nation hongroise.

Cependant le printemps approche. Turcs et chrétiens s'apprêtent à se mesurer de nouveau, et partout on entend le cliquetis des armes. C'est le grand chagrin du religieux, quelque pacifique qu'il soit, de voir combien les derniers se laissent devancer par leurs cruels ennemis, vivant dans une fausse sécurité, victimes d'une irrémédiable paresse, aimant mieux, semble-t-il, lâchement succomber sous les coups de cimeterre, que soutenir eux-mêmes le poids d'une épée.

La présence du Capucin, qui les encourage, les prépare et les électrise au moment des combats paraît indispensable. L'Empereur voudrait cependant l'employer à une autre œuvre, à une négociation à Rome, aussi délicate qu'urgente, pour obtenir du Saint Père les subsides, sans lesquels on ne pourrait faire la campagne.

Pour des raisons que nous chercherons à connaître bientôt, la mission du P. Marc ne sera pas sur le terrain diplomatique, mais sur le champ de bataille, et il répètera le cri des croisés : *Dieu le veut ! Fiat !*

En marche pour l'armée, d'Innsbruck, où il vient d'arriver, aux premiers jours du printemps de 1684, il écrit :

«Je vois, par les choses de Rome, qu'il s'est levé contre moi une cruelle persécution. Je la reçois d'autant plus volontiers de la main de Dieu que je suis plus innocent. Avant de partir de Venise, j'ai vu les breves expédiés aux Pères qui vont servir d'aumôniers aux armées vénitiennes : leurs pouvoirs sont très amples et ils ont toute l'autorité des missionnaires apostoliques. On devait, l'an dernier, m'en expédier de semblables à Linz et on n'en fit rien. J'ai envoyé un mémoire à Sa Sainteté, et on ne m'a jamais répondu. Mais je suis content et résigné malgré tout, et je reçois tout volontiers de la main de Dieu. Je le regrette, mais seulement parce que les âmes et le salut public en souffrent et que les princes en demeurent étonnés et scandalisés. Cela ne m'empêchera pas de servir, avec mon sang et ma vie, la Majesté de l'Empereur, que j'aime et révère au plus haut degré, non plus que de faire du bien tant que je le pourrai à ceux mêmes qui me veulent du mal et qui cherchent à me nuire».

La cour impériale est encore à Linz, comme l'année précédente, et c'est là qu'il va la trouver.

«Les petits princes vont bien, écrit-il, dans son enchantement de l'accueil qu'on lui fait, ils sont beaux comme des anges. J'ai eu une longue audience de Sa Majesté et j'espère qu'elle ne sera pas sans fruits. J'ai eu aussi des entretiens avec tous les ministres, et j'ai pu me convaincre, hélas ! qu'on marche avec la même lenteur qu'autrefois.

«De plus, le Duc de Lorraine est parti pour l'armée, qui se formera aux environs de Naiasel. Je n'épargne ni sollicitudes, ni fatigues. Que ne suis-je arrivé un mois plus tôt ! On se battrait à cette heure. Il est certain que les retards sont extrêmement préjudiciables».

Que de fois nous entendrons l'homme de Dieu formuler les mêmes plaintes, prédire les maux dont ces lenteurs sont la cause, s'irriter, parler avec force, dénoncer le mal et supplier d'y apporter le remède ! Que de temps et que de ressources gaspillées ! Et quel avantage donné à l'ennemi qui peut toujours se reformer, préparer sa défense et souvent même attaquer le premier, quand il aurait été facile de le prévenir et de l'arrêter à ses débuts !

Les vieilles coutumes de l'armée impériale, un instant interrompues par la belle décision et l'audace de Sobieski, ont repris le dessus : si elles ne vont pas à la défaite, elles rendent au moins bien lente la victoire.

**Cette campagne, qui dura huit longues années, aurait pu être terminée en trois mois.**

Des longueurs de cette entreprise, dont la correspondance du P. Marc avec l'Empereur nous permet de suivre les phases, le Duc de Lorraine, nommé commandant général, n'était pas responsable. Il était victime, comme César lui-même, des **abus invétérés d'une administration qui s'était habituée à tout diriger et ne souffrait pas de contrôle.**

Habile général, plein de décision et de bravoure, s'il n'avait pas brillé au siège de Vienne autant que Sobieski, cela tenait plus à ses soldats qu'à lui-même. Mais en 1684, il se montrait vraiment à la hauteur de sa tâche. «On ne pourrait souhaiter plus de prudence alliée à une valeur plus grande», écrivait à son sujet le P. Marc à l'Impératrice, qui répondait aussitôt, toute fière de cet éloge, contrastant avec certaines critiques venues jusqu'à elle : «Il est vrai qu'il est sans États, mais il a, ce qui vaut mieux, la bravoure qui conquiert les États».

L'Empereur le tenait, lui aussi, en singulière estime, et avait pour lui une affection de frère, écrivant à son sujet au P. Marc : «Je vous prie de continuer à encourager le Duc et à lui recommander en même temps de bien garder sa personne et de ne pas s'exposer imprudemment, car, s'il venait à nous manquer, ce serait une perte bien plus grave qu'une bataille perdue».

Le P. Marc, de son mieux, s'acquittait de son mandat et prêchait la prudence : mais c'était celui de ses sermons qui était le moins écouté.

**Lorraine était le type du héros français et chrétien, terrible à l'ennemi, parce qu'il puisait sa force dans une piété ardente, prêt à affronter tous les périls et la mort même, n'attendant son secours que du Dieu des armées.**

**On sait qu'il ne se mettait jamais en campagne sans avoir sollicité pour lui et ses soldats une bénédiction spéciale du Pape.**

Quand le P. Marc était à Padoue, sa résidence ordinaire, à cette bénédiction venue de Rome, le Duc joignait la confiance dans les prières qu'il savait devoir être faites pour lui par son intime ami auprès du tombeau de saint Antoine, à qui il avait une grande dévotion.

Cette lettre qu'il écrivait un jour au P. Marc, avant d'aller sur les champs de bataille, montre ses vrais sentiments :

«J'assume cette entreprise, confiant en Dieu. Je puis dire que j'ai toujours désiré une guerre dans laquelle de tout cœur je pusse répandre et mon sang et ma vie. Puisque dans le monde nous avons si peu le moyen de faire pénitence, peut-être que Dieu, dans sa bénignité, me le réserve en cette conjoncture».

C'est précisément sous les auspices de saint Antoine de Padoue que commençaient les opérations.

«Le jour de sa fête, le 13 juin, écrit le P. Marc à l'Empereur, le Sérénissime Duc fit la sainte communion et je lui adressai un discours, comme Dieu me l'inspira, l'exhortant, autant que j'en étais capable, à aller de l'avant.

«Hier, on a commencé la marche à la satisfaction de tous : demain, on tentera la prise de Visegrad, place importante, parce qu'elle peut empêcher le commerce par le Danube. J'espère que nous pourrions encore prendre Buda, ou au moins Pesth, Agria, Novigrad, Naiasel, parce que les Turcs sont dans un profond abattement, et que nos soldats, quoique peu nombreux, sont pleins de courage pour avancer et combattre. De toutes mes faibles forces, j'exhorte les généraux à la confiance, leur assurant que Dieu est avec nous».

Pendant ce siège de Visegrad, l'homme de Dieu, nous tirons ce détail d'une lettre écrite au Comte de la Torre, faillit être tué par une bombe qui passa à un palme de sa tête.

La ville prise, le P. Marc écrivit :

«Quand les Turcs sortaient de la forteresse, leur commandant jeta sur moi un regard singulier et me fit comprendre, par des signes, en montrant mon crucifix, qu'il m'avait vu, de la forteresse même, donnant la bénédiction à notre armée, pendant qu'elle combattait. Cela me fit grand plaisir, voyant que les barbares eux-mêmes étaient forcés de reconnaître et de craindre la puissance de notre Dieu.

«Il y a eu, en même temps, un combat entre six mille Turcs et les soldats que nous avons préposés à la garde des bagages. Mais il n'a pas été aussi avantageux, par la faute de ceux qui commandaient. Nous avons perdu un général et cinquante des nôtres. Les Turcs ont un bien plus grand nombre de morts et s'enfuient découragés».

C'est le général Leslie qui avait pris Visegrad, tandis que Schultz infligeait de cruelles pertes à l'armée de Tékéli. Avec un peu plus de hâte, il aurait pu facilement atteindre le traître et le faire prisonnier, ce qui eût découragé et désarmé les rebelles, avançant ainsi la fin de la campagne.

L'échec le plus sensible fut celui de Buda, qui ne put être prise, parce que les mines n'éclataient pas et que tous les travaux d'approche demeuraient sans effet. Pour comble de malheur, l'armée était décimée par la maladie et le Duc de Lorraine lui-même arrêté par la fièvre.

Aussi, malgré le secours qu'apporte l'Electeur de Bavière avec ses troupes, il faut renoncer à poursuivre le siège et se retirer précipitamment pour hiverner en Autriche.

Entre temps, les Français qui s'étaient abstenus de toute avance, en 1683, réparaient le temps perdu, et, envahissant le Luxembourg, battant les Espagnols, ils obligeaient Léopold à signer une trêve de vingt ans, pendant laquelle la France demeurait en tranquille et pacifique possession des places qu'elle avait conquises sur le Rhin et qui devaient lui revenir de droit. Voyant cependant que ce traité à peine signé, l'Empereur employait le répit qui lui était laissé à former une Ligue prétendue défensive des princes allemands contre la France, Louis XIV, voyant le danger, s'empressait de dénoncer le pacte et reprenait la guerre.

Le bon Duc de Neubourg, si affligé par les calamités précédentes, se réjouissait et de cette trêve, qu'il croyait devoir se prolonger, et surtout de la prise de Visegrad. Au reçu de la lettre du P. Marc, lui annonçant cette nouvelle, il faisait chanter le *Te Deum* devant l'image de Marie, autour de laquelle continuaient les prodiges.

«Avant-hier soir, écrivait-il, seul avec Madame, je suis allé aux pieds de la Madone. Tous les deux, nous avons vu un mouvement de ses yeux extraordinaire et très doux, qui a duré plus d'une heure. Cela a toujours été pour nous un présage d'heureux événements. Nous espérons en voir bientôt les effets». (16 juillet 1684)

Avec la Sainte Vierge, le P. Marc établit comme patron de cette campagne l'archange saint Gabriel dont il voulait étendre le culte, bien que la chose rencontrât, à Rome, comme toutes les innovations, des résistances et des difficultés.

«Votre Majesté Impériale fera une œuvre très sainte, écrivait-il à l'Empereur, bien capable de lui attirer de la divine bonté victoires et conquêtes, si elle travaille à la diffusion du culte du saint archange. Vous serez le premier prince qui l'ait choisi comme son protecteur, et, comme il s'appelle la Force de Dieu, il n'y a pas de succès que nous ne puissions attendre de lui. Je crois même que tous les avantages de la dernière campagne nous ont été obtenus par lui». (1<sup>er</sup> décembre 1685).

Nous verrons avec quelle énergie, quelle persévérance le Père exhorte, presse César, qui trouve le Pape «assez difficile en ces sortes de choses», et qui finit cependant par obtenir la concession de la fête, pour ses États, en attendant qu'elle devienne plus générale.

Avec les prières, les interventions célestes, il faut aux grandes choses le sceau de la croix, et Dieu en impose une bien lourde à la famille impériale en lui enlevant le petit archiduc Léopold, victime de la dysenterie. C'est dans ces circonstances que le P. Marc sait consoler et fortifier, en montrant aux affligés la vraie patrie, le ciel.

D'autres croix se préparent pour l'Empereur et pour l'armée chrétienne, car voici que les dissentiments commencent à apparaître parmi les chefs, et que, selon l'expression du P. Marc, «le diable montre sa queue...». Le fourrage et les provisions manquent, dit-il : il y a beaucoup de malades à cause de l'incurie et de l'imprévoyance... J'avais décidé de partir, parce que mon compagnon était frappé de maladie, et moi je n'étais plus très bien. Mais le duc de Lorraine et toute l'armée, prétendant que j'allais les affliger et les décourager, m'ont fait tant d'instances que je suis resté».

L'Empereur le félicite d'avoir dominé, ainsi que le P. Côme, la fièvre tierce dont il a souffert, puis il le remercie : «J'ai été bien consolé par votre message m'annonçant que vous voulez rester auprès de l'armée, jusqu'à voir la prise de Buda. C'est ma consolation et ma seule espérance, car si Votre Paternité s'en va, il est certain que toute l'armée perdra courage.

«D'un autre côté, ajoute-t-il, je ne puis nier que votre lettre m'a fait aussi de la peine, voyant que les choses sont là-bas en si fâcheux état et si mal engagées dès le commencement, par le défaut des travaux d'approche, et aussi par le fait que les attaques ont été dirigées contre les points les mieux défendus. Je voudrais savoir quelle est la cause de cette erreur et quel en est l'auteur. J'espère que Votre Paternité pourra au moins me le dire de vive voix. Entre temps, si j'y pouvais quelque chose, comme je serais heureux d'enrayer l'œuvre du démon !»

Buda aurait pu être prise en six jours, déclare le P. Marc, et les fautes commises sont cause qu'on ne pourra maintenir le siège. Les Turcs reçoivent du renfort, la saison s'avance, la partie est perdue pour cette année.

Le vénérable religieux qui a prévu et annoncé cet échec a quitté l'armée auparavant, parce que, dit-il, le spectacle de ces désordres est trop douloureux et qu'il n'y peut porter remède. On ne l'écoute point, et il ne veut point voir le désastre.

Ne nous trompons pas sur le sentiment qui dicte sa conduite en cette circonstance, et que nous verrons reparaître souvent dans la suite, toujours produit par les mêmes causes.

Ce n'est point du dépit, ni la conséquence d'un amour-propre blessé : toute la vie et les dispositions habituelles du serviteur de Dieu protesteraient contre cette interprétation de son congé. Si tels en étaient les motifs, on ne comprendrait point que les chefs et les soldats lui eussent continué leur confiance, le considérant toujours comme un saint, au-dessus des faiblesses humaines, tenant si expressément à sa présence et l'appelant toujours parmi eux.

Encore moins désertait-il le poste par découragement ou pusillanimité. Il s'attendait aux déboires, aux souffrances, et sa force d'âme les lui faisait embrasser volontiers, comme une condition nécessaire du succès de son œuvre. Mais pour comprendre ses sentiments, souvenons-nous que le P. Marc est là contrairement à tous ses désirs : que les honneurs attachés au poste qu'il occupe, enviés par tant d'autres, lui sont singulièrement à charge : qu'il est sans cesse poursuivi par la nostalgie de son couvent et l'attrait vers la contemplation et la solitude.

S'il a consenti à immoler ses goûts et ses aspirations les plus intimes, c'est, il ne cesse de le redire, uniquement à cause du bien public, qu'il fait passer avant toute chose. Mais s'il ne peut plus procurer ce bien, si sa présence à l'armée est inutile, il est repris par ses constants désirs, ou si l'on veut par ses scrupules, et il ne se croit pas le droit de prolonger dans les camps un séjour qui n'a plus sa raison d'être, de jouir de ces honneurs qui ne sont point pour lui, d'assumer des responsabilités qu'il ne peut plus porter. Il est convaincu que sa place n'est plus là, et cherchant toujours, non à suivre ses désirs, mais à faire la volonté de Dieu, il demande à revenir à son monastère, à sa vocation, à la vie de solitude et d'apostolat, qu'il n'a interrompue qu'à regret et où il pourra faire un plus grand bien aux âmes.

Le duc de Neubourg s'afflige de ce départ comme d'un mauvais présage et écrit à son vénérable ami :

«Notre excellent César me mande que cela s'est fait parce qu'il manquait là des officiers et des généraux habiles à conduire un siège. Je le crois, mon Père, mais je crois plus encore que la vaine présomption et la confiance des chefs en leur propre savoir et leur valeur ont irrité le Seigneur, qui a montré que c'est lui qui agit plus que les hommes. On y porte-

ra remède avec l'assistance de Votre Paternité, qui, de toute nécessité, doit revenir, si on veut éviter une ruine complète».

Sobieski s'est beaucoup réjoui de la présence du P. Marc à l'armée, «parce qu'il fera un grand bien aux soldats, comme il le sait par expérience, et il s'afflige lui aussi, maintenant, de le savoir parti, sachant que sa présence à l'armée fut toujours si agréable et si fructueuse».

La campagne qu'il a menée lui-même sur les bords du Dniester n'a pas été non plus très heureuse, à cause des pluies continuelles et des inondations qui, pendant sept semaines, ont empêché la construction du pont.

De son camp d'hivernage, en Russie, le 8 novembre 1684, il en donne des nouvelles détaillées au vénérable Capucin, devenu son confident et son ami, lui faisant surtout remarquer, sans doute à l'adresse de César, que la diversion qu'il a faite en s'attaquant aux Tartares et aux Turcs, n'a pas peu contribué aux avantages de l'armée impériale, qui n'aurait pu, sans cela, défaire Tékéli et concevoir l'espérance de prendre Buda.

Mais le P. Marc était déjà à Venise, et là, dans le repos, il faisait un examen rétrospectif des événements auxquels il venait d'assister.

«On ne peut nier, écrivait-il, qu'il n'y ait eu de très grands retards et des irrésolutions qui ont encouragé l'ennemi et lui ont permis de rendre la place inexpugnable. Voudra-t-on maintenant reconnaître que c'est le ciel qui m'inspirait quand j'exhortais nos chefs à éviter ces grands dangers ? Mais, par la réflexion même et par l'avis de tous les hommes compétents, je voyais, même naturellement, que les choses ne pouvaient pas avoir une autre issue. Toute la chrétienté reconnaîtra donc que mon départ de Buda n'était que trop justifié. Le Duc a très bonne volonté, mais il y a autour de lui les imprudents et funestes conseils des adulateurs qui se trouvent parmi ses aides. Tant que cela continuera, je le dis avec grande peine, on n'obtiendra rien de bon, et Dieu laissera fondre sur nous les plus grands malheurs.

«Ce qu'il y a de plus attristant, c'est que l'on ne voudra jamais se rendre à l'évidence : **on attribuera les échecs à de mauvaises chances, sans vouloir convenir qu'on les a causés soi-même. Péché d'orgueil qu'on ne voit pas, dont on ne cherche pas à s'amender... et qui continue à provoquer la colère de Dieu.**

«Combien je souffre de voir Votre Majesté Impériale si mal servie, cela excède tout ce que je puis dire. Dieu sait que je voudrais l'aider et la soulager, en donnant ma vie et mon sang. Il faudrait pour cela qu'on voulût m'écouter dans les délibérations, quand mes conseils sont fondés d'abord en Dieu, par qui, en tout et pour tout, je veux être dirigé, et puis en l'expérience que j'ai acquise, malgré toutes mes occupations, autant que peut en avoir un professionnel lui-même. Mais il n'y a pas d'apparence qu'il en soit ainsi, ce monde traître étant aveuglé au point que la simplicité, la droiture, la vérité, la justice et Dieu Lui-même seraient persécutés, si cela était possible, jusqu'à la destruction totale». (Venise, 18 novembre 1684).

**Les avis du P. Marc, en effet, venaient d'abord de Dieu.** C'était une raison pour qu'ils fussent mal reçus des chefs incapables et prévaricateurs de cette armée de désordre. De quoi se mêlait ce Capucin, qu'on n'avait appelé après tout que pour prier et pour bénir ? C'était un importun et un gêneur. En faisant intervenir le nom de Dieu, il s'attirait de plus l'épithète de prophète, de visionnaire, d'illuminé.

L'histoire avait déjà connu un spectacle analogue : des hommes de guerre, habitués à la défaite, s'insurgeant tout à coup contre une jeune fille qui ne sait ni a ni b, mais qui vient, de la part de Dieu, ramener la victoire de leur côté et bouler l'étranger hors de France.

C'était la Pucelle d'Orléans, que Dieu avait suscitée autrefois : il envoyait maintenant, pour le salut de l'Autriche et de la chrétienté, un humble Capucin.

Son patriotisme ardent, son désintéressement absolu, ne suffisaient-ils pas à le rendre plus digne de confiance que ces chefs militaires, discrédités déjà par tant d'échecs successifs, dont l'histoire proclame qu'ils furent des ignorants et des incapables ?

Le P. Marc était de plus sage, clairvoyant et vraiment expert, compétent, comme il l'affirmait lui-même sans jactance et en toute vérité, à l'égal des généraux.

Le vénérable religieux va, en effet, se révéler à nous sous un jour nouveau, qui n'aura rien d'étonnant pour qui connaît la richesse et la variété des dons de Dieu, la multiplicité des formes de la grâce, ou même seulement les facilités d'adaptation de l'intelligence humaine, aidée par une volonté forte et des circonstances pressantes.

Nous croyions le connaître après avoir vu en lui le contemplatif, l'apôtre, le thaumaturge. Non, ce n'est là que la vocation préparatoire et d'attente, le commencement de la réalisation des desseins de Dieu, qui vont bientôt se découvrir, et se poursuivre, la base sur laquelle s'élèvera l'édifice.

La vraie mission du serviteur de Dieu, sa vocation définitive, c'est, on l'a vu, de travailler au bien de la chrétienté, de la sauver à l'heure des grands dangers. Pour cela, il a été conseiller des grands, réformateur des cours, excitateur sur les champs de bataille, envoyé de Dieu pour pardonner, bénir, encourager les soldats, préparer, par les moyens spirituels, et annoncer la victoire certaine.

Mais la campagne se prolongeant, et le monde étant encore dans l'angoisse, voilà qu'il cherche maintenant à organiser de nouvelles victoires, par des moyens qui ne sont plus strictement du même ordre. Il va se mêler d'une manière active aux chefs et devenir, dans les conseils, leur guide et leur maître.

Déjà diplomate et guerrier, il est de plus, par les circonstances, stratège et général, réalisant, dans sa forme la plus parfaite et plus que les autres grands franciscains, qui parurent comme lui sur les champs de bataille le crucifix à la main, le type du moine soldat.

Où donc cet homme d'Église a-t-il appris l'art militaire ?

Il le dit lui-même. Il a vu, entendu, étudié, médité. De sa présence aux camps, de ses contacts avec les généraux et les chefs, des discussions aux Conseils de guerre, où l'Empereur voulait qu'il eût sa place, il a rapporté une expérience qui n'a pas été perdue pour lui. Initié aux manœuvres d'armée par les circonstances mêmes, ayant vu les fautes, les causes des échecs, ayant réfléchi et comparé les méthodes, il s'est fait son propre instructeur.



Comme **il s'agit ici, de même que dans les batailles, du salut du monde et de la civilisation chrétienne**, comme il est mêlé à ces opérations de guerre, non de sa propre volonté, mais de par l'appel de l'Empereur et l'ordre du Pape, il sent que là est sa vocation et son devoir, il continue encore, sur ce terrain en apparence étranger, l'œuvre que Dieu lui a confiée.

Il cherche donc à s'instruire, et, après les expériences faites, il réfléchit, il étudie : les livres de tactique militaire voisinent, sur la table de sa cellule, avec les traités de théologie et les ouvrages mystiques. Il les consulte, il s'en nourrit assidûment, et surtout il les médite devant Dieu, attendant de Lui, sur ce sujet comme sur les autres, la lumière et le conseil.

Après avoir agi de la sorte, préparé, éclairé, compétent, il écrit à l'Empereur cette lettre étonnante, dans laquelle se montre d'abord l'apôtre zélé et l'homme surnaturel, qui sait que l'amendement spirituel doit précéder les moyens matériels et que les biens de ce monde sont donnés par surcroît à ceux qui cherchent d'abord le royaume du ciel.

Comme il l'a toujours fait, il demande donc, comme **condition première de tout succès, la prière, la pénitence, la correction des mœurs. Après quoi, le courroux de Dieu étant apaisé et Sa miséricorde s'inclinant vers ceux qui Le supplient, le monde pourra jouir de la paix tant souhaitée.**

**Cette intervention du Ciel ne dispense pas de l'effort et de la lutte, car le miracle n'est pas un moyen d'action ordinaire. Dieu attend que l'homme agisse et se propose de bénir cette action et de lui donner l'efficacité.**

Après avoir protesté auprès de son impérial correspondant à qu'il n'écrit que par l'inspiration du ciel, à l'avantage des armées de César, par l'aide et l'assistance de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient vraiment en Lui», il entre en matière.

«Qu'on supprime, dit-il, les désordres de l'injustice qui règne, à l'extrême dommage des pauvres innocents, désordres qui crient vengeance devant Dieu, voyant que c'est leur sang qui coule dans les banquets somptueux, les pompes exorbitantes, l'entretien des bêtes, chiens et chevaux, et autres vanités et superfluités. Que les magistrats et les régiments se réforment et se réduisent à une exacte parcimonie, au lieu de s'approprier le juste salaire des bons ouvriers, pour le consommer eux-mêmes, car tout cela est le sang des pauvres. Qu'on châtie les délinquants sans aucune considération et qu'on soulage les innocents. Qu'on diminue les salaires des ministres et des courtisans qui, en bonne justice, sont dus aux soldats. Non seulement ceux-ci ne touchent pas la moindre partie de cet argent, qu'ils gagnent en donnant leur sang et leur vie, maintenant ainsi les Princes dans leur brillante situation, conservant leurs États et les augmentant par de nouvelles conquêtes, mais encore on leur ménage tellement le pain, qu'ils n'en ont pas assez pour réparer chaque jour leurs forces».

Quel courage il faut à l'homme de Dieu pour parler de la sorte à des grands de ce monde ! N'est-il pas imprudent, ne va-t-il pas susciter des mécontentements, donner raison aux exaltés et aux murmurateurs, susciter des révoltes ? Non, car il ne dit point ces choses en public, il les expose secrètement à ceux qui ont besoin de les entendre, et qui peuvent y porter remède. Il sait comme l'apôtre que **c'est la vérité qui sauve. Et il la dit toute entière, sans ménagements, sans atténuations, pour que les illusions fatales dans lesquelles on s'endort soient enfin dissipées. Il prêche, en apôtre, le retour à Dieu, et demande, par tout l'Empire, des processions de pénitence.**

«Que de bons prêtres soient envoyés à l'armée, que les soldats gardent les jours fériés, que l'on fasse quelques prières publiques, que l'on dise les Litanies de la Madone et de tous les Saints et l'acte de contrition, quand les armées doivent entreprendre quelque action périlleuse : que les églises, dans les lieux qui tombent au pouvoir des catholiques, soient respectées et mises sous bonne garde».

Il promet à ce prix le concours du ciel et le triomphe des armes impériales.

L'apôtre et l'ami du peuple a parlé : l'Empereur va maintenant entendre l'homme d'armes. C'est un vrai traité technique qu'il écrit, comme le manuel d'un bon capitaine en campagne.

«Qu'on donne à l'armée, continue-t-il, d'abondantes provisions, farine et biscuit, bombes, poudre, balles, armes et barques pour les ponts. Que les chevaux soient levés dès l'automne, et les mortiers et les canons qu'ils doivent conduire également préparés». Aucun détail ne lui échappe, car tout a de l'importance dans une campagne, et c'est ainsi qu'il préconise l'emploi des bœufs pour le transport du matériel». De toute façon, que l'armée soit prête à entrer en campagne au plus tard le 20 mai. A cette époque le fourrage ne manquera pas pour la cavalerie, la saison est la plus commode et la plus saine pour les soldats, et comme les Turcs, d'ordinaire, se mettent plus tard en campagne, les armées de Sa Majesté auront le temps, avant leur arrivée, de faire quelque conquête.

«Il faut faire entendre aux généraux et leur commander absolument que, tant dans les marches que dans les attaques et les conquêtes, ils agissent en toute hâte et sollicitude : Alexandre, grâce à cette méthode, avec peu de soldats, conquiert le monde. **Jamais les entreprises ne peuvent réussir qu'avec de la résolution et les retards les font échouer**, comme il est arrivé dans la dernière campagne. Aussi les généraux devront ordonner et disposer les rôles de chacun pour la nuit, pour le matin et à midi, voir de nouveau si les ordres ont été exécutés : puis recommencer le soir et châtier en toute rigueur, pour l'exemple, ceux qui auraient manqué. **Que les chefs se gardent des adulateurs et voient par eux-mêmes comment les choses se passent.** Que dans les attaques, surprises et entreprises, ils reconnaissent bien d'abord les postes et les conditions des lieux.

«Que Sa Majesté ait de savants ingénieurs et beaucoup de mineurs et d'artilleurs habiles et qu'ils fassent leurs fossés et leurs retranchements avec bon ordre militaire, soutenus par leurs places d'armes, larges, couverts et élevés, où les soldats soient sûrs de se trouver à l'abri des offenses, des sorties et des attaques de l'ennemi. Que les généraux, parce qu'il leur manquera quelque chose ou que les soldats ne seront pas tout à fait prêts, n'hésitent pas cependant à agir et ne se démoralisent pas, parce que **c'est le propre d'un chef vaillant d'avoir confiance**... qu'ils ne soient jamais un instant sans penser à ce qu'ils pourront faire... envoyant des explorateurs pour connaître les démarches de l'ennemi... songeant aux stratagèmes qu'ils pourront inventer... qu'ils écoutent tout le monde et donnent la liberté non seulement à un officier, mais au dernier soldat, s'il a quelque plan, de venir le lui soumettre... qu'ils ne soient pas tenaces et trop attachés à leur



opinion, car ils sont hommes et peuvent se tromper. Si quelquefois, par accident, une erreur ou une faute involontaire leur échappe, ils doivent être heureux d'en être avertis pour y porter remède».

Le Capucin stratège ne craint pas de donner ensuite l'ordre de la prochaine campagne, avec cette advertance préliminaire que les Turcs sont facilement déroutés par un engagement dirigé contre eux avec courage et résolution. Mais si on agit avec lenteur, ils sont encouragés et deviennent intrépides. Contre eux, les surprises faites avec entrain réussiront toujours, le passé fournit la preuve de cette vérité. Entrant ensuite dans les détails pratiques de l'organisation, il montre qu'il n'a en rien exagéré sa compétence, quand il s'est qualifié lui-même de professionnel en ces matières.

«Votre Majesté ordonnera, dans la prochaine guerre, de former trois corps d'armée : l'un sur le Drave, conduit par le général Leslie, composé de 12.000 soldats, soit 5.000 fantassins allemands, 2.000 cavaliers également allemands, et 5.000 cavaliers croates, et que ceux-ci aillent vers le pont d'Essech. Qu'ils aient au moins 20 petits canons de campagne, qui, en bataille, font un effet merveilleux et déroutent facilement l'ennemi, 8 pièces d'artillerie et 8 mortiers, avec les munitions nécessaires à ces divers engins. Avec cette armée, on pourra tenir tête à 20.000 Turcs, de sorte que dirigeant la marche promptement autour du pont, le champ restera ouvert à des entreprises plus considérables...

«Le second corps d'armée devra se réunir dans la Hongrie supérieure, sous les ordres de l'Électeur de Bavière et du vaillant général Schultz : il pourra se composer de 6.000 Hongrois. Ce serait une très bonne mesure de tenter la prise d'Agria, d'où la route resterait ouverte vers le fleuve Tibisko, pour s'allier aux Transsylvains, qui ne demandent pas mieux que de secouer le joug pesant des Turcs...

«La troisième armée de 12.000 fantassins et 6.000 chevaux, sous la direction du très sage et très fidèle Duc de Lorraine, devrait camper entre Strigonia (Gran), Comorra et Naiasel, reconnaître cette dernière place et feindre un assaut contre elle, puis tout d'un coup, par un stratagème militaire, abandonnant ce siège, aller en toute hâte à Novigrad, qu'on pourrait prendre facilement pour revenir ensuite à Naiasel. Les mortiers, les bombes, les carcasses, l'artillerie, en un mot, avec la confusion qu'elle cause, nous ouvrirait le chemin vers d'autres bonnes conquêtes.

«Cette entreprise ayant réussi, on formerait un pont sur le Danube, on se porterait vers Albareale, que l'on aurait avec encore plus de facilité que Naiasel : après quoi, on se réunirait aux forces du général Leslie et de Bavière, et on irait mettre le siège devant Buda, l'entourant en toute célérité de mines et en faisant l'assaut. Ainsi ce qui, avec tant de dépenses, n'a pu être obtenu l'an dernier, on l'obtiendrait dans la présente expédition.

«Si le Turc vient vers nous, il aura probablement 30.000 hommes. C'est là tout ce qu'il peut faire, et tous gens peu aguerris. Le Sérénissime Duc de Lorraine, qui est admirable dans la bataille, aura des forces suffisantes pour l'abattre. Mais il sera mieux de chercher à le faire avant de tenter aucune entreprise. Comme on l'a vu les années précédentes, le Turc n'entreprend pas ses campagnes avant le mois de juin : si, cette année il était plus pressé, il faudrait régler les opérations en conséquence».

L'homme de Dieu reparaît après le tacticien. On le reconnaît au ton solennel qui marque la fin de ce long rapport si substantiel et si précis». Ces sentiments ont été exposés, dit-il, par une inspiration de Dieu : cependant les modifier selon les rencontres, les incidents et les occurrences serait chose louable et sage. Mais les mépriser et les rejeter a priori serait coupable et amènerait de grands maux, car il faut considérer ce plan comme venu, non d'un homme simple et ignorant, mais de Dieu lui-même».

L'Empereur lui aussi considérait-il le P. Marc comme illuminé ou trop confiant en ses lumières ? Ne le trouvait-il pas un peu gênant et importun, avec ses recommandations et ses plans ? Ne sortait-il pas de son rôle en entrant dans ces considérations et ces détails techniques ? N'aurait-il pas mieux fait, dans sa cellule, de s'occuper à la prière et à ses études mystiques ? Pourquoi ne se bornait-il pas, dans ses courtes visites à la cour, à donner des conseils de piété, qui étaient si estimés, et des bénédictions qu'on savait si efficaces ?

Disons, à la décharge du monarque, qu'il ne fit jamais à son vénérable ami de telles observations : que jamais, dans ses lettres, il n'écrivit un mot de reproche. Mais, dans le style de cour, où il excellait, avec la courtoisie qui lui était familière, on sent, dans sa correspondance, par certaines omissions, par un silence embarrassé, qu'il ne fait pas toujours un cas convenable des avis qui lui sont donnés, non point, croyons-nous, parce qu'il doute de leur sagesse, mais bien plutôt parce qu'il ne se sent pas le maître, qu'il n'ose indisposer les chefs, que, victime comme toujours de sa timidité et de son indécision, il craint de donner un ordre et d'imposer une volonté.

C'est ainsi qu'en 1685, le Duc de Lorraine étant retenu par des fièvres contractées à la campagne précédente, le comte Rabatta, nommé commissaire général de l'armée, n'a pu rassembler à temps les provisions nécessaires, et la campagne, de ce fait, ne peut commencer qu'en juin.

Nous verrons le P. Marc s'en plaindre de nouveau et protester contre la manière lente et inefficace dont seront conduites encore, en cette année 1685, les opérations de la guerre.

Son calice est toujours bien amer et prêt à déborder, non seulement à cause des contradictions et des mépris dont il est la victime, mais surtout à cause des maux si cruels qui pèsent sur la chrétienté et auxquels il ne peut porter remède.

Léopold lui non plus n'est pas au terme de ses épreuves, et longtemps encore il pourra répéter, par sa faute et par celle de ses indignes serviteurs : «*Angustiae mihi sunt undique*. Les angoisses m'étreignent de toute part».

#### CHAPITRE IV : LA PRISE DE BUDA. (1686)

«Je puis dire à Votre Majesté Impériale que le Pape désirerait qu'elle fît, dans la prochaine campagne, la conquête de Belgrade. J'espère qu'elle y arrivera facilement, grâce au secours de Marie et de saint Gabriel, et que même elle portera ses armes vers Constantinople».

C'est en ces termes que le P. Marc exprimait à l'Empereur, au commencement de 1685, le but de la campagne de cette année.

Le secours du ciel qu'il a explicitement promis, il faut, pour l'obtenir, ne point se contenter de prières et de dévotions, mais, comme le vénérable religieux n'a cessé de le prêcher, mettre un terme aux abus et aux scandales qui attirent sur les peuples les châtements et les fléaux.

Un des plus communs, parmi ces abus, que l'on est bien surpris de trouver chez un peuple catholique, si prompt à se scandaliser des procédés des autres nations à l'égard du Souverain Pontife, c'est le mépris des droits et des immunités ecclésiastiques, la spoliation des biens de l'Église à la suite des guerres, des invasions et des conquêtes.

**On sait que le gallicanisme, bien qu'il porte un nom français, fut loin d'être un mal particulier à la France. L'Allemagne l'avait hérité du moyen âge, elle le connaissait et le cultivait avec soin, même sous le très pieux empereur Léopold. Peut-être est-ce parce que le mal était plus invétéré qu'on l'apercevait moins.** Mais le Souverain Pontife en souffrait et ne cessait de le combattre.

Ce n'est point que César entendît violer les droits d'autrui et attenter surtout à l'autorité du Saint Siège : son âme timorée se fût révoltée à la pensée d'une profanation et d'un sacrilège. Mais quand ses ministres l'avaient persuadé qu'il s'agissait des droits de l'Empire, ou de son prestige personnel, son esprit se fermait aussitôt, et sa volonté d'ordinaire si débile et si flottante devenait d'une ténacité, d'une opiniâtreté déconcertante. En revanche, quand on l'avait amené à une plus juste compréhension des choses, l'irrésolution le reprenait et on attendait en vain les satisfactions promises.

Toute la patience, toute l'habileté du Nonce s'usaient à ces difficultés toujours renaissantes, mais le P. Marc avait sur l'Empereur une influence unique : aussi quand il fallait apaiser un conflit était-ce à lui que l'on avait recours, et sa diplomatie, s'inspirant d'une foi vive et d'un courage invincible, menait à bien les négociations les plus délicates.

Plusieurs fois déjà il était ainsi intervenu et avec un succès qui, pour n'être pas complet, avait été néanmoins très appréciable.

L'année précédente, en particulier, il avait obtenu un édit qu'il communiquait au Secrétaire d'État, en lui disant :

«Je puis attester que Sa Majesté Impériale est bien intentionnée : j'espère obtenir d'Elle la formation d'une congrégation de théologiens de divers Ordres religieux, auxquels seront portées toutes les causes ecclésiastiques, pour qu'elles soient examinées par eux en conscience et tranchées suivant leurs conseils. On évitera ainsi de très grands désordres, venant de l'incapacité des séculiers chargés de régler ces matières, et qui donnent bien des solutions contraires aux droits et aux immunités de l'Église».

Un an après, on attendait encore que l'Empereur eût passé des résolutions à l'exécution. D'après la correspondance du Nonce Buonvisi avec le cardinal Cibo, le P. Marc était toujours occupé à régler cette interminable affaire.

Le P. Marc d'Aviano, disait le prélat, a donné à César des conseils salutaires, particulièrement en ce qui regarde l'administration de la justice, lui représentant les abus qui se sont introduits, et insistant pour lui demander d'instituer un conseil de conscience... Il lui a encore montré les torts et les injustices faites au peuple par les magistrats indignes... Sa Majesté a témoigné qu'elle appréciait le conseil, mais les ministres s'opposent à ces mesures, qui enlèveraient d'un seul coup la vénalité et les abus. Le P. Marc, plein de zèle pour l'Église et de prudence à la fois, a bien fait d'autres recommandations, mais maintenant qu'il est parti, je crains bien que les promesses soient oubliées et que tout demeure dans le même état».

Tout, en effet, est en suspens : non seulement il n'y a aucun changement à cet état de choses, mais un nouveau conflit surgit et les rapports entre les deux pouvoirs deviennent plus tendus.

Le P. Marc ayant terminé son carême est appelé d'urgence au printemps de 1685. C'est sur lui que l'on compte pour solutionner les difficultés et amener la paix. Au lieu d'aller à Rome pour plaider la cause du Souverain, c'est à Vienne qu'il sera pour y plaider la cause de Rome, servant toujours les véritables intérêts de l'Empire.

Il y arrive au commencement de juin, et, après l'audience qu'il a obtenue, le 9, il écrit à l'Empereur :

«Avec mon cœur qui aime intimement Votre Majesté Impériale et toute sa très auguste maison, je lui ai fait remarquer quel grand incendie allait éclater et combien, une fois allumé, il serait difficile de l'éteindre. Pour moi, je n'ai été auprès de Votre Majesté que suppliant, évitant de prononcer un mot qui pût changer quoi que ce soit à ce qui a été résolu par le Nonce et qui sera ratifié, on peut s'y attendre, par le Pape lui-même. Il s'ensuivra de grands scandales et de funestes conséquences. Des difficultés formidables en apparence empêchent la solution du conflit : cependant je crois qu'avec de la bonté, de la prudence, de la dextérité, j'y pourrai trouver des remèdes. Votre Majesté verra, à son extrême satisfaction, que la chose sera réglée sans désagrément pour elle, et sans qu'il soit besoin de déposer les ministres.

«...Le moindre signe de Votre Majesté me verra suppliant aux pieds de mon crucifix. Aujourd'hui j'ai célébré la messe du Saint-Esprit pour qu'il inspire à Votre Majesté ce qui sera pour la gloire de Dieu et son propre bien».

Puis, le 15 juin : «J'ai de nouveau parlé à l'Éminentissime Cardinal, et tout ce que j'ai pu obtenir, c'est que le cas ne soit pas considéré comme désespéré mais il n'y a pas de temps à perdre, parce que la chose peut promptement s'aggraver et devenir sans remède».

Une troisième fois, il revient à la charge et use d'un langage que les monarques ne sont guère accoutumés à entendre. Que lui importe de froisser les oreilles des grands et de perdre leur faveur ? Il fait passer avant tout la vérité et l'intérêt bien entendu de ceux qui se confient à lui.

«Votre Majesté Impériale, avec un *Fiat*, pourrait remédier aux maux extrêmes qui la menacent. Mais je crains que, pour son intérêt particulier et privé, Votre Majesté sacrifie et ses États et ses fils et elle-même. Si je pouvais de mon sang et de ma vie remédier à tant de maux, je le ferais volontiers. Que Votre Majesté veuille bien considérer ce que je lui ai dit ce matin. De mon côté, je demanderai à Dieu qu'elle soit secondée par des ministres et des serviteurs sincères, loyaux et fidèles. Je compatissais à Votre Majesté, la voyant dans l'anxiété, au milieu de sentiments divers qui la rendent irrésolue, dans le péril imminent et la menace de maux irrémédiables».

Et il insiste pour avoir une réponse immédiate le jour même, le courrier pour Rome devant partir le lendemain.

Enfin l'Empereur a pris la décision qui le sauve, et il l'annonce en ces termes à son intime conseiller : «Aujourd'hui même (18 juin), le Cardinal viendra à moi, je lui parlerai en toute douceur et j'espère que les choses s'arrangeront à notre satisfaction réciproque».

Le P. Marc s'en réjouit d'autant plus qu'il avait craint un instant que le Pape irrité ne suspendît les subsides, sans lesquels on ne pouvait entreprendre la prochaine campagne. Ce sujet, on le conçoit, lui tenait toujours à cœur et il n'avait pas de repos qu'il n'eût vue à jamais abattue la puissance du Turc.

Mais s'il faut supprimer les causes morales des insuccès qu'on éprouve dans cette longue guerre, il n'est pas moins nécessaire d'employer les moyens humains pour s'assurer les bénéfices de tant de sacrifices d'hommes et d'argent, que cette lutte exige.

Le P. Marc y songe et rappelle à l'Empereur ce qu'il lui a si sagement suggéré l'hiver précédent, se lamentant des retards encore apportés aux préparatifs.

«Inspiré par Dieu et par l'affection cordiale que je porte à Votre Majesté Impériale et pour le bien de son âme, je la prie et la supplie, pour l'amour de Dieu, au nom du sang de Jésus-Christ, qu'elle commande que tout soit disposé comme je l'ai insinué... J'aime de tout cœur Votre Majesté Impériale et voyant que, pour des futilités, on néglige des choses si importantes, j'en éprouve une grande affliction.

«Il faut que Votre Majesté Impériale se décide, car, sans son ordre, on ne fera rien, et le Pape cessera de prêter son concours... Même l'expédition du prince de Schwartzemberg, qui est si nécessaire, si elle tarde trop, n'arrivera plus à temps. Il faut que Votre Majesté Impériale la fasse entreprendre immédiatement. Qu'elle me pardonne ma témérité, elle vient de l'intérêt que je lui porte à elle et à sa très auguste maison».

« - J'ai le cœur si affligé, lui disait-il encore, que si je ne me fortifiais par la pensée du vouloir divin, je crois que j'en mourrais. Je compatis à la douleur de Votre Majesté Impériale, car je vois la chrétienté in extremis».

On pourrait croire, à l'entendre toujours se plaindre ainsi, que ce moine est vraiment bien maussade, bien importun, et toujours bien pessimiste.

Mais non : son impression, au contraire, à l'arrivée au camp, est des plus favorables.

Il a été retardé dix jours à Comorra, devant un marais que l'abondance des eaux a rendu infranchissable. Mais dès qu'il a vu toutes choses, il les trouve satisfaisantes et se réjouit de voir que l'armée, à ce moment (10 juillet), est prête à marcher sur Naiasel. Mais, s'il est satisfait, il ne laisse pas de stimuler les officiers et craint toujours les retards.

«Je ne cesse, écrit-il à l'Empereur, d'exhorter à agir avec rapidité et sollicitude, tant que la saison est favorable : et je vois que mes paroles produisent quelque bon effet, d'où je conclus que Dieu me destinait vraiment à l'armée pour le bien de la chrétienté».

Il n'aura pas longtemps la joie d'être écouté ainsi, et son optimisme sera bientôt cruellement déçu.

Six jours après, il doit écrire : «Naiasel devrait être nôtre déjà, de l'avis de ceux qui ont la liberté d'exprimer leur avis. Mais on a fait les travaux d'approche trop loin. On a tardé à amener les munitions, et la campagne elle-même est de deux mois en retard. Ce sont les errements de l'année précédente qui recommencent».

Quelle confiance pourrait-il avoir dans l'issue d'une opération si mal conduite ? Ce qui achève de le décourager, c'est que le désordre se met au camp, d'où la piété est bannie, où ses avis ne sont plus écoutés.

«J'ai exhorté, ajoute-t-il, à faire aujourd'hui dimanche, 16 juillet, la confession et la communion. L'a-t-on faite ? Je ne sais. J'ai fait tout ce que je savais et pouvais.

«Si Votre Majesté Impériale était dans le camp, elle dirait : «Nous ne sommes pas ici sur un théâtre de guerre : tout s'y passe en banquets, en visites de quelques postes, et pour le reste, tout va à la dérive. Je me sens mourir d'affliction».

L'événement donne d'ailleurs raison à l'intrépide censeur de cette mauvaise armée, et l'attaque de Naiasel, mal dirigée, n'aboutit qu'à des échecs. Lui-même en rend compte en ces termes : «Il semble que Dieu soit irrité contre nous. Toutes nos diligences humaines demeurent vaines, et toutes les tentatives de l'ennemi sont au contraire couronnées de succès. Les nôtres sont abattus et les Turcs relèvent la tête.

«Le général Waldeck voudrait se retirer de ce terrain où il n'a que des échecs, pour aller à Gran : mais les chefs sont divisés et on perd du temps en discussions, quand il faudrait agir. Si le Sérénissime Duc de Lorraine était secondé, au lieu d'être contredit, les choses iraient bien mieux».

L'Empereur se pique à cette réflexion qui le touche au vif, car il ne supporte pas plus la critique pour un membre de sa famille que pour lui-même. Il demande des précisions : «Qui donc s'oppose au Duc ? Qui ose contester son autorité ?» Il est du devoir du P. Marc de répondre à ces questions. Il y va du bien public, peut-être du succès de la campagne. Il peut d'autant mieux donner les noms des coupables, qu'ils sont connus de tous, excepté de l'Empereur, qui en les châtiât ferait cesser le scandale de leur désobéissance, et supprimerait, dans son armée, les causes des divisions et des faiblesses.

C'est à la cour même qu'est le siège de la trahison. C'est à Vienne, et dans l'entourage de l'Empereur, que le duc de Lorraine a des envieux et des ennemis, lesquels entretiennent des intelligences parmi les chefs de l'armée. Ceux-ci, se sentant soutenus en haut lieu, méprisent les ordres de leur chef immédiat, retardent les opérations, empêchent le bien et parlent comme s'ils avaient résolu de ne laisser à ce chef la gloire d'aucune initiative. Celui-ci est plein de sollicitude, de fidélité, de diligence... Mais je trouve, ajoute mélancoliquement le P. Marc, qu'il manque un peu de confiance en moi, qui l'aime et l'estime plus que personne, et qui pourrais l'aider. Il écoute trop ceux qui le flattent et lui parlent hardiment, tandis que moi, je n'ose pas lui parler... Que Votre Majesté lui écrive de se confier à moi. Je pourrai lui communiquer bien des choses qui lui sont cachées, car tout le monde, dans le camp, a confiance en moi, et on me dit tout».

Entre temps, l'apôtre n'oublie pas l'intérêt de la religion, et, de même qu'il a travaillé l'hiver précédent, en Italie, à éclairer le prince de Saxe, qui, voyageant sous un faux nom, venait lui demander des conférences, ainsi il cherche maintenant à amener à la vraie foi les chefs protestants avec qui il peut conférer, et notamment le prince Waldeck. Tâche ingrate, difficile et pleine de déceptions. Mêlés aux catholiques dans l'armée de l'Empereur, ces hérétiques n'étaient jamais bien dé-

voués à sa cause. De Waldeck en particulier, peu intéressant catéchumène, le P. Marc dira au moment de son départ : «Plût à Dieu qu'il ne fût jamais venu !»

Les insuccès dans cette œuvre ne le découragent point cependant, et il continue d'évangéliser tous ceux qu'il peut atteindre, ceux que la curiosité attire autour de lui, ou qui subissent le charme et l'ascendant de sa douceur et de sa piété communicative.

«Deux prédicants de Lunebourg sont venus me voir, écrit-il à l'Empereur, et ils sont repartis assez troublés. Je leur ai parlé comme Dieu m'a inspiré, et ils sont demeurés confondus, ne sachant que me répondre. Ils disent que leur évêque va aussi venir me voir. Je ferai ce que je pourrai, mais ils sont tenaces».

Les retards avaient immobilisé les Impériaux devant Naiasel, et maintenant, on ne savait où se tenait l'armée turque. On va pourtant à sa rencontre, et on la trouve, le 16 août, campée sur une hauteur entourée d'un marais, où toute bataille semble impossible. Les alliés désiraient cependant en venir aux mains». C'est à l'aube du jour de l'Assomption, écrit le P. Marc à l'Empereur, que l'ennemi disposa ses appareils contre nous, et le matin, quand il envahit notre camp, il était aidé par un brouillard très épais. Mais, au moment de la première décharge, il se débanda, et ce fut pour lui la confusion et la défaite. Grâce en soient rendues à Marie ! J'étais présent à la bataille. J'ai donné la bénédiction et fait les exorcismes sur les superstitions des Turcs. Que Marie nous accorde encore la prise de Naiasel !»

Cette prière est entendue, et la place forte tombe aux mains de l'armée impériale, qui pourrait facilement désormais aller vers Buda et en faire le siège. Mais d'autres songent à récupérer la Hongrie supérieure, pour y faire les quartiers d'hiver.

L'Empereur demande l'avis du P. Marc, qui en profite pour attirer encore son attention sur les désordres et les abus de l'administration en ce pays.

«Il y aurait des motifs, dit-il, d'enlever à Schultz le commandement de la Hongrie supérieure, parce que, s'étant enrichi, il ne s'occupe plus comme il le devrait de sa charge, et il devient odieux à tous, et surtout aux Hongrois qui, par ailleurs, seraient dévoués à Votre Majesté Impériale. Tout s'arrangerait facilement à Cassovia, Éperières, Tokai et autres lieux, et nous y pourrions prendre nos quartiers d'hiver». Et il propose comme nouveau gouverneur le général Schiaffenberg.

Comme il déplore encore des retards, des hésitations, l'Empereur lui répond par ces paroles d'une sagesse dont les uns ont trop abusé, et les autres trop souffert : «Père, dans les choses de la guerre, il ne faut pas de précipitation, mais tout asseoir sur de bons fondements».

Le malheur, c'est que les Turcs ne permettent pas d'établir ces fondements, et ruinent tous les plans par la rapidité et l'imprévu de leurs attaques. La prise de Buda, si désirée et si nécessaire, ne sera pas encore obtenue cette année, et ce sera une nouvelle campagne sans résultat immédiat.

Le P. Marc n'en verra pas l'issue, car un différend vient encore de surgir dont le règlement rend sa présence nécessaire à Vienne. Les détails que nous possédons à ce sujet nous permettent de juger tout le mal que faisaient, dans cette armée si diversement composée, les jalousies et les rivalités, portant certains de ces princes et des chefs à sacrifier l'intérêt général à leurs mesquines préoccupations, à compromettre le succès, à empêcher une victoire, plutôt que d'en voir rejallir la gloire sur un compétiteur.

Le mariage de l'Électeur de Bavière avec une Archiduchesse a retenu trop longtemps ce chef à Vienne. Il fait enfin le voyage avec le P. Marc et arrive au camp, s'attendant à prendre le commandement suprême.

**Signalons, en passant, la présence, dans ce camp, de trois princes de sang français : un Condé, un Laroche-Foucault, un Turenne** (Roncaglia, a. 1685), preuve que l'ardeur des Croisades n'était pas encore refroidie dans la noble chevalerie française.

A son grand mécontentement, l'Électeur trouve le Duc de Lorraine, arrivé avant lui et guéri de ses fièvres, déjà investi du commandement. Par suite de quelle incurie ces deux chefs se trouvaient-ils ainsi en présence, dans une position aussi fautive, chacun se croyant le maître et se disposant à commander ? Mystère bien explicable, quand on connaît la cour de Vienne, le désarroi de son administration, l'inertie de l'Empereur et l'incapacité de ses ministres.

Lorraine occupant déjà le poste, il ne reste plus au Duc de Bavière qu'une mission secondaire : aller mettre le siège devant Naiasel et prendre cette ville.

Ce n'est pas sans déplaisir et sans froissement qu'il accepte ce poste, et il croit avoir des raisons de se plaindre, parce que, ayant commencé l'année précédente le siège de Buda, il voudrait le poursuivre, et accuse Lorraine de vouloir recueillir le fruit de ses efforts et lui ravir la gloire d'une victoire qu'il a préparée. En conséquence, il contrarie ses mouvements et préconise une tactique différente de la sienne, refusant de séparer l'infanterie de la cavalerie, quand celle-ci devrait être plus près de l'ennemi pour le harceler et le tenir continuellement en alerte.

Pour faire triompher ses vues, l'Électeur est parti pour Vienne, où, on le sait, le chef de l'armée a, parmi les ministres, des ennemis et des rivaux.

Mais le P. Marc est là aussi, et il sera d'un grand secours à Lorraine, non seulement pour plaider sa cause auprès de l'Empereur, ou de l'administration, mais encore pour faire entendre raison au prince mécontent, et le ramener à son devoir et à son poste.

Une telle mission prouve de quel ascendant jouissait dans ce milieu si difficile le plus humble des Capucins.

«Le seigneur Électeur, lui écrit Lorraine, ne peut pas me demander de ne pas servir en cela Sa Majesté Impériale. Ce serait par trop dur pour moi, et aussi pour l'Électeur lui-même. Lui qui cherche de la gloire en ce monde se gardera bien de faire une chose qui serait contre l'honneur et au détriment de la chrétienté et des intérêts de César : après avoir accepté à Vienne ce qui a été réglé et en avoir remercié l'Empereur, il ne peut demander que les choses soient changées, et cela pour son seul avantage. Aussi ai-je la ferme espérance qu'au retour du courrier, Son Altesse Électorale trouvera les moyens de me donner satisfaction, sans se séparer de moi, ce que je n'ai en rien mérité». (Erdende, 27 août 1685.)

Ce langage était certes bien conciliant et bien insinuant. Les paroles du P. Marc furent plus efficaces encore, et les deux chefs revinrent à leur ancienne union.

L'Électeur consentit à conduire ses soldats à l'attaque de Naiasel : mais bientôt, apprenant que les Turcs se portaient vers Gran, pour reprendre cette place, il se hâta d'aller la défendre, laissant le général Caraffa sous les murs de Naiasel, qui tomba glorieusement en ses mains.

Il ne faut point s'étonner, après ces querelles et ces réconciliations qui étaient de tous les instants, d'entendre le Duc de Neubourg proclamer que la présence du P. Marc au camp sera toujours nécessaire, non seulement pour donner des conseils et des avis salutaires, mais surtout pour maintenir la paix et l'union parmi les grinces, ce que lui seul peut faire.

«Je puis vous dire en vérité, lui écrivait-il, que tous les Allemands, même les hérétiques, ont la plus haute estime pour votre grand mérite et désirent votre présence, croyant qu'elle leur apportera infailliblement de grands biens. Leur confiance est telle qu'avec vous, ils croient absolument impossible que la victoire puisse leur manquer».

Un mois après, une nouvelle lettre du Duc de Lorraine au P. Marc montre à celui-ci combien il avait raison de déplorer les hésitations et les lenteurs dans la conduite de la campagne.

«Je suis très mécontent d'avoir à vous avouer, lui disait le prince, les lenteurs qu'a subies notre marche jusqu'à présent. Elles viennent de ce que les ponts n'ont été prêts qu'hier. Aussitôt ont passé les Polonais et l'armée de l'Empereur, mais aujourd'hui l'Électeur de Bavière ne les a pas encore rejoints, les Franconiens non plus. J'espère qu'ils avanceront demain et qu'ils n'épargneront aucune diligence. Mais entre un roi, un électeur et d'autres alliés, il faut avoir des ménagements et prendre des précautions qui font perdre beaucoup du temps».

Bien que la campagne, interrompue par l'hiver, n'ait pas eu le succès qu'on espérait, le P. Marc veut qu'on se garde bien de songer à la paix avec les Turcs. Ce serait à ses yeux une faute insigne et un manque de confiance en la Providence.

C'est que les infidèles, après un revers essuyé à Pesth, avaient, en effet, commencé des pourparlers et désiraient la paix. Ne pouvant l'obtenir, ils se vengèrent contre Tékéli, qu'ils rendaient responsable de leurs échecs, l'accusant de les avoir attirés en Hongrie, comme dans un guet-apens. Ils le chargèrent de chaînes et le conduisirent prisonnier à Constantinople.

Bientôt après cependant, le Sultan voyant que cette exécution ne favorisait en rien ses pourparlers pour la paix avec l'Empereur et que le traître pouvait lui être utile encore, il lui rendit la liberté et l'envoya à diverses campagnes, dans lesquelles nous le retrouverons.

«Ne vous laissez pas induire à conclure la paix avec le Turc, écrit le P. Marc à César, parce que je vois que Dieu veut vous couronner roi absolu de la Hongrie supérieure et vous accorder d'autres grands avantages. Que Votre Majesté Impériale y songe bien et ne se laisse pas influencer par ceux qui lui parlent dans leur propre intérêt».

« - Si les plans ont été déroutés à Buda, lui dit-il encore, la cause en est sans aucun doute à la surprise et au manque de confiance en Dieu, qui font qu'on s'aveugle et qu'on multiplie les erreurs. Que l'on soit avec Dieu et la vérité, qu'on agisse avec une humilité véritable et une profonde confiance, qu'on déploie de la sollicitude dans les opérations, et Votre Majesté Impériale verra *mirabilia*... »

«Dieu vous a si grandement favorisé et vous a donné tant de signes de Sa volonté, que vous ne pouvez douter de la nécessité de continuer la guerre encore cette année».

Le bruit se répandait d'ailleurs que les Turcs étaient fort découragés et que, ne pouvant obtenir la victoire sur les champs de bataille, ils songeaient à se venger en exerçant en Europe, par la main de leurs espions secrets, de criminelles représailles. Le P. Marc lui-même avait su qu'ils avaient envoyé des incendiaires dans plusieurs villes pour y semer la terreur.

Un immense incendie ayant éclaté à Venise, sans qu'on en connût la cause, on ne manqua pas de dire qu'il avait été allumé par la haine fanatique de ces redoutables ennemis, et, comme on les croyait toujours cachés dans la cité, on vivait dans une anxiété continuelle.

L'attention de ces barbares avait été spécialement attirée sur le Capucin, qui assistait à tous les combats et qui, disaient-ils, par ses enchantements et ses maléfices, leur causait plus de mal que les soldats eux-mêmes.

«Par un marchand qui trafique à Sofia, parmi les musulmans, écrivait le P. Marc, j'apprends de grandes choses au sujet de la consternation de ces infidèles, qui croient à un miracle renouvelé à tout instant et disent que Dieu visiblement combat pour les chrétiens».

Les détails que ne donne pas l'humble religieux, car il s'agit de lui-même, sont des plus curieux. Nous les trouvons dans le rapport que le Nonce à Venise en avait fait au Secrétaire d'État, tandis que l'ambassadeur de Vienne en avisait également l'Empereur.

«Ce marchand me dit qu'il avait reçu la mission, du commandant de Nicosie et de quelques autres principaux Turcs, de se transporter au lieu où il pourrait trouver le moine qui assistait habituellement les soldats de l'Empereur, pour voir quelle sorte d'homme il est, quelle taille il a et de quelle race il est né... parce que les Turcs en avaient conçu une frayeur indicible. Ils l'avaient vu quelquefois grand comme un arbre, de la hauteur de cinq hommes, avec une croix sur l'épaule. Et toutes les fois qu'il leur était ainsi apparu, il avait causé à leur armée une confusion irrémédiable, car tout aussitôt une épaisse nuée les entourait, et ils s'entretuaient les uns les autres, croyant avoir affaire aux ennemis qui étaient pourtant bien loin. De là les paniques et la déroute... attribuée à ce géant envoyé par Allah aux chrétiens, pour châtier les infidélités des enfants du prophète. De fait, ce marchand, qui est très honnête et bon chrétien, est allé plusieurs fois vers le P. Marc, ayant peine à croire, en le voyant si modeste et de si petite taille, qu'il était en présence du géant légendaire, chez les Turcs, de la prise de Vienne et des campagnes de Hongrie» (Arch. Vat. Nonc. de Venise, vol. 139).

D'autres bruits circulaient au sujet des projets criminels conçus par les musulmans à bout de forces. Le P. Marc était personnellement menacé : on devait, disait-on, l'attirer dans un piège et en finir avec lui en lui donnant la mort.

L'homme de Dieu prévenu était prié de se tenir sur ses gardes : il se contenta de sourire à cette nouvelle, en disant : «Je donnerais bien volontiers et mon sang et ma vie pour l'exaltation de notre sainte religion, mais je ne mérite pas un tel honneur et Dieu ne me fera pas cette grâce».

Il se croyait d'ailleurs d'autant plus en sûreté qu'il avait résolu de se retirer des camps, où il avait éprouvé trop de déboires, et où il croyait sa présence inutile. Les Turcs, pense-t-il, ne le verront plus sur la brèche, les soldats n'auront plus l'occasion de mépriser ses avis, ni les chefs de lui reprocher ses importunités. Il veut rentrer dans l'obscurité, d'où il aurait désiré ne jamais sortir, redevenir ermite dans son monastère et exercer dans les campagnes son office d'apôtre. Sans nulle amertume, il l'écrivit à l'Empereur :

«Je me retire complètement de toute sorte de conversation, et je demeure dans ma retraite de Padoue jusqu'à la sainte fête de Noël. J'attendrai de savoir ma destination pour le carême, afin de me fatiguer là, avec tout mon pauvre esprit, à la conquête des âmes si chères à Dieu. Mais je ne manquerai pas de prier pour Votre Majesté Impériale. Je prévois qu'elle en aura un extrême besoin, entourée de toutes sortes de gens, qui se disent vrais et sincères serviteurs, quand ils ne sont que courtisans déloyaux et politiciens intéressés...»

Le P. Charles-Marie de Macerata, Général de l'Ordre, envoie à cette époque, janvier 1686, au vénérable religieux, la demande du vice-roi de Naples, pour la prédication du carême dans sa propre chapelle de Saint-Jacques des Espagnols. Non seulement il lui transmet l'obédience, mais il lui intime l'ordre de donner au Prince cette satisfaction, si toutefois il n'a pas pris déjà des engagements avec l'Empereur ou d'autres autorités.

Or précisément, le prédicateur avait déjà reçu une autre destination. Il s'effrayait d'ailleurs d'avoir à paraître sur un théâtre si élevé, il était fatigué des cours, et, dans sa grande humilité, n'éprouvait que de la répugnance à prêcher aux grands de ce monde, bien que leur indigence spirituelle les mette souvent au nombre de ceux dont tout apôtre peut dire : *Evangelizare pauperibus misit*. Dieu m'a destiné à l'évangélisation des pauvres.

C'est à Schio qu'il alla porter, durant ce carême, la parole de Dieu. Il devait de là retourner à Padoue pour un précieux rendez-vous.

Le Duc de Lorraine, avec la reine Éléonore, son épouse, et le Prince, son fils aîné, avant d'entrer en campagne, voulait cette année-là faire un voyage en cette ville, «non pas seulement, écrivait-il, pour vénérer saint Antoine, mais aussi pour revoir son très cher Père spirituel».

Cependant ce voyage en Italie, dont il attendait tant de consolation, demeura à l'état de projet. C'est ailleurs qu'il devait rencontrer le P. Marc. On venait de l'appeler à l'armée, et ne pouvant plus entreprendre aucune campagne sans la bénédiction de son vénérable ami, au lieu d'aller vers lui, il demanda à ses supérieurs la faveur de le posséder encore, comme grand aumônier de ses troupes.

L'Empereur joignait ses instances à celles du Prince, et le Père Général envoyait ses ordres : la volonté de Dieu était manifeste.

Le solitaire de Padoue, obéissant avant tout, fut obligé de courber la tête et de revenir à une tâche dont il croyait s'être définitivement libéré.

«J'avais pris la résolution, écrivait-il au comte de la Torre, de me retirer dans un lieu pauvre et éloigné, absolument séquestré de la société des hommes, pour m'adonner uniquement à la contemplation.

«Mes Supérieurs m'avaient autorisé à m'arracher ainsi à ce monde traître et trompeur. Mais des événements ont surgi qui me font changer cette décision pour une meilleure, mettant le bien général avant mon bien particulier. Notre très pieux Empereur m'exprime son désir et celui de tous les chefs de son armée, pour que je sois encore de la prochaine campagne. Ils le font avec tant d'insistance, m'assurant qu'il en résultera de si précieux avantages, que je me suis laissé toucher. De savants, doctes et saints religieux, que j'ai consultés à ce sujet, prétendent que je dois en conscience me résigner à ce labeur. Aussi je me rends de bon cœur à la volonté de Dieu. Ayant la santé, je ne puis refuser le travail : volontiers, je sacrifierais ma vie pour Dieu et le bien des âmes».

Le travail, le sacrifice, c'est, en effet, tout ce qu'il a récolté dans le passé et ce qui l'attend encore dans l'avenir. Aussi l'humble Capucin ne comprend guère qu'on le jalouse. Il sait si bien, et par expérience, la vanité de ces honneurs, qu'il faut racheter par des épreuves, des tribulations, des déboires de toute sorte. Il va donc à ce poste, qui est pour lui, non celui de l'honneur, mais celui du devoir, comme à un vrai martyr.

A l'Empereur, il confie sa peine la plus intime, et écrit le 17 février : «Je viendrai après Pâques en toute célérité, et j'apporterai la pure vérité, la sincérité et la simplicité : ce sont des fleurs dont la racine ne pousse guère dans la cour des princes.

«Déjà il me semble que l'enfer s'est déchaîné et a machiné pour m'abattre les plus habiles inventions, suscitant une persécution cruelle entre toutes. Il ne me laisse pas de trêve, mais me livre une guerre féroce et sans merci. Je ne la refuse pas, je l'accepte, car je suis fort du secours de Dieu, avec qui j'ai conclu une ligue indissoluble. J'espère de cette aide la victoire et la déroute de l'ennemi, avec le précieux butin de nombreuses âmes à amener au Roi du ciel. Que le démon s'acharne donc contre le corps qui doit devenir la proie des vers, je ne le crains point, parce qu'il ne peut rien contre l'âme».

Cette persécution, dont il parle ainsi en termes voilés, est encore celle qui le dessert à Rome et le tient éloigné du Saint Père, cherchant à lui ravir, heureusement sans succès, sa réputation et son crédit. Il y est dénigré, calomnié, tourné en ridicule, par des hommes intéressés à ruiner cette influence qui a été jusqu'ici cependant si utile aux âmes et au monde chrétien. L'envie, aussi aveugle que cruelle, est d'autant plus active qu'elle s' imagine, en persécutant le juste, procurer la gloire de Dieu. Les jaloux et les détracteurs que le P. Marc désigne par ces mots discrets : *Trademini a parentibus et amicis*, trouvaient de bonne foi, peut-être, que le Capucin était un incapable, et que son rôle eût été mieux tenu par un religieux d'un autre Ordre, surtout par eux-mêmes ou un confrère de même robe.



A cette guerre, qui afflige le P. Marc, à cause de l'offense de Dieu, vient s'ajouter pour lui, pendant toute la route, la croix de la maladie. Six accès de fièvre l'ont réduit à un état pitoyable. Mais enfin il est à Vienne et l'accueil de Leurs Majestés le console et le repose. Il peut, après quelques jours, continuer son voyage et arriver à l'armée.

En cette année, 1685, on s'est enfin résolu à entourer Buda. C'est le plan que le P. Marc a toujours préconisé, que le Nonce a vivement conseillé, que le Duc de Lorraine désire exécuter. Ce dernier dirigera personnellement le siège, avec l'Électeur de Bavière.

A l'instigation d'un certain P. Hippolyte, on a fait, dans le personnel, des changements que le P. Marc n'approuve point, car de bons généraux ont été écartés et de nouveaux ont été choisis qui n'ont point fait leurs preuves. Il se réjouit cependant de la nomination du comte Rabatta. Là se trouvent aussi Louis de Baden et Eugène de Savoie.

Pour délibérer sur place, au sujet de la prise de Buda, l'Empereur a institué un conseil composé du Duc de Lorraine, de l'Électeur de Bavière et d'un chancelier de sa cour, qui le représente. Mais il veut que le P. Marc soit présent pour assister ce dernier, et faire prévaloir le projet de l'assaut qui est jugé nécessaire.

L'avis est unanime et le vaillant Capucin plein de joie annonce déjà le succès à l'Empereur : «C'est le jour de la Très Sainte Trinité que la résolution a été prise, écrit-il. De même que Vienne a été délivrée de la peste par la Très Sainte Trinité, ainsi Votre Majesté Impériale, par la Très Sainte Trinité, se rendra maîtresse de Buda».

Le 15 juin, il est encore tout à l'espérance : «Mon cœur est rempli de contentement, dit-il, et toute charge me paraît rien quand je vois les choses marcher si bien... Ordonnez des prières spéciales, et donnez vos ordres pour qu'après Buda, un corps valeureux aille s'emparer des Ponts d'Essech, qu'un autre s'applique à conquérir Agria ou Alba reale... car Dieu veut donner à Votre Majesté toute la Hongrie...»

- «Oui, écrit-il un autre jour, Votre Majesté fait bien de recourir à la dévotion, car ici, en fait de piété, il n'y a que de la politique».

Nous avons aussi du P. Marc une lettre écrite à son frère, qui avait été sur le point de venir à la campagne. Le saint religieux approuve ce généreux mouvement et il est fier de voir, dans un membre de sa famille, des sentiments si semblables aux siens : mais il est obligé de lui dire qu'il a mieux fait d'écouter la voix de la prudence. Il a vu, en effet, échouer si lamentablement la tentative d'un prêtre italien amenant avec lui une soixantaine d'hommes, qu'il en est demeuré mortifié et ne voudrait pour rien au monde voir son frère s'exposer aux mêmes dangers, pour apporter à l'armée un secours insignifiant ou même devenir pour elle une gêne.

«Nous voici aux environs de Buda, lui dit-il, dans cette lettre, et, dans six jours, nous commencerons l'attaque. L'armée a un aspect superbe et il est beau de voir ces 34.000 fantassins et ces 20.000 chevaux, qui ne tiendraient pas dans les campagnes d'Aviano et des environs. Il fait une chaleur excessive et nous souffrons d'une sécheresse extrême».

L'Empereur est tenu par lui presque jour par jour au courant des succès partiels, qui préparent la chute définitive de la ville.

Le 6 juillet, on n'est qu'à vingt pas des murailles : les mineurs sont à l'œuvre. Un officier Turc, trahissant les siens, a indiqué quels sont les points faibles et a prévenu qu'un Pacha a profité de la nuit pour aller aux Ponts d'Essech réclamer du secours.

Le 13 juillet, on tente un faux assaut, mal dirigé, qui ne donne aucun résultat.

Le 21, il y aurait plus de chance. Le P. Marc exhorte à l'assaut général, mais le chef des Brandebourgeois s'y oppose, parce qu'il a peur des mines». Si les troupes de Bavière simulaient un assaut sur un point, écrit-il, le Duc de Lorraine donnerait toute sa vigueur sur un autre côté et la ville serait prise. Tout le monde le sait et le voit, mais il n'y a ni zèle, ni résolution»

Le 24, on se décide enfin, mais les Bavares, au dernier moment, prétendent n'être pas prêts. Ce retard est d'autant plus fâcheux que les Turcs vont recevoir du renfort. Malgré les résistances, l'assaut général est cependant donné, mais avec grandes pertes des deux côtés.

«Le Sérénissime Duc a fait des choses inouïes, écrit le P. Marc. Si le renfort attendu des Turcs tarde seulement quatre jours à arriver, la cité, je l'espère, sera nôtre. Mais elle se défend désespérément. Les femmes mêmes combattent».

Dans le camp des alliés, l'ardeur est bien moindre. Comme si l'effort du 24 avait épuisé leurs forces, ils retombent dans leurs errements, et c'est de nouveau parmi eux l'incurie, la négligence, l'abandon». Les soldats sont braves et se battent comme des lions, écrit encore le P. Marc, mais, quand ils ont obtenu quelque succès, on perd du temps, on tergiverse, et on attend avant d'avancer que les Turcs aient réparé leurs forces. Les mineurs qu'on nous a envoyés ne savent rien et les mines qu'ils font n'ont aucun effet.

«Mon rôle est nul. Si je demeure ici, c'est uniquement par obéissance, pour faire la volonté de Dieu et donner satisfaction à Votre Majesté Impériale.

«Je suis allé au Duc de Lorraine et je lui ai suggéré de faire quelque vœu en l'honneur de la Sainte Vierge ou de saint Gabriel. Aujourd'hui, après la messe, j'ai fait un sermon pour exhorter les généraux et les soldats à recourir à Dieu, car si nous n'avons pas un secours spécial d'en haut, il n'y a pas d'apparence que nous puissions remporter le succès».

L'Empereur entre, comme toujours, dans ces vues surnaturelles et parle d'ériger à Buda une église en l'honneur de la Sainte Vierge et une chapelle à saint Gabriel.

A Vienne, on multiplie les prières et les pénitences : Quarante Heures à la cathédrale Saint-Étienne, où des heures spéciales ont été assignées à tous, même à la cour : dévotions aux âmes du purgatoire : trois samedis consécutifs en l'honneur de la Sainte Vierge.

L'Impératrice donne au P. Marc des nouvelles de ces exercices, qu'il a lui-même recommandés». Ici, en chapelle, il vient, dit-elle, beaucoup de monde, mais pour dire la vérité, ce sont des gens de la classe ordinaire : peu de noblesse. On dit qu'en ville, les prières se font aussi avec beaucoup de diligence».

Un jeûne au pain et à l'eau a été ordonné pour la veille de l'Assomption. Ce jour-là, précisément, le ciel accorde un succès aux armes impériales.

«Louange à Dieu ! s'écrie le P. Marc, la glorieuse Marie nous a accordé une belle victoire ! Deux mille janissaires ont été tués et nous avons fait deux cents prisonniers, en ne perdant nous-mêmes que cinquante hommes !»

Les jours suivants, l'armée est stationnaire. Mais les mines continuent de rater. Les Brandebourgeois se montrent plutôt des ennemis de l'Autriche que des alliés. L'attaque des Bavaois est ridicule. Celle des soldats de Lorraine est bonne, mais le Duc manque de bons officiers, et sa résolution n'est ni assez énergique, ni assez prompte. Telles sont les nouvelles que le P. Marc transmet à l'Empereur.

On fait grand bruit en ce moment d'une bombe incendiaire, de l'invention d'un frère franciscain, qui va permettre de détruire les vaisseaux à distance, car elle doit brûler dans l'eau comme dans l'air. Des essais de ce nouveau feu grégeois ont été faits dans le Danube.

Hélas ! encore ici, le P. Marc est obligé de dire à l'Empereur qu'on a chanté victoire trop tôt et que ce merveilleux engin n'a pas donné le résultat qu'on espérait.

Il lui annonce enfin que le 30 août, son armée a remporté un nouveau succès. Cette lettre fait une mention peu honorable de quelques-uns de nos compatriotes qui combattent dans les rangs des chrétiens, aventuriers sans honneur, soldats de profession, qu'on a surpris faisant à haute voix des vœux pour le succès des Turcs. Le vaillant champion de la cause chrétienne n'a pu retenir son indignation, et il les a, avoue-t-il, vertement admonestés.

Les troupes ont été rappelées, pour renforcer les forces assiégeantes, de la Croatie et de la Hongrie supérieure.

Le général Mercy, qui commandait les premières, trouva sous les murs de Buda une mort glorieuse, ainsi que le général Spinola et le baron d'Asti. Le comte de Dœting et le prince de Croy s'étaient spécialement distingués dans l'action.

Enfin, après bien des péripéties, le 2 septembre, le P. Marc annonce la grande nouvelle. «Loués soient Dieu et Marie ! Buda a été prise d'assaut. Vrai miracle du ciel, car je crois bien qu'il n'est pas mort cent des nôtres !»

La lettre est courte, avec des caractères presque illisibles. On voit qu'elle a été écrite dans la fumée du combat, sous le coup de l'émotion, au milieu du désordre.

L'échec était si sensible aux chefs défenseurs de la cité et leur confusion si grande, qu'ils n'avaient pas voulu survivre à la prise de la ville et on les trouva suicidés.

Comme après la délivrance de Vienne, Maximilien-Philippe de Bavière écrit au P. Côme :

«J'ai appris avec une suprême consolation cette victoire, vraie débâcle des infidèles. J'attribue cet heureux événement, dont nous ne pourrons jamais assez remercier Dieu, en grande partie à la présence du vénérable P. Marc».

Les aigles impériales flottant désormais sur les murs de Buda, la campagne était virtuellement terminée. Les troupes essayèrent bien, il est vrai, de poursuivre les Turcs, mais il n'y eut aucun nouvel engagement d'importance.

Quelques jours après, le P. Marc était à Vienne, où son passage est relaté en ces termes, par le *Journal du camp de César à Buda* (Venise, 16 sept. 1686. XV, I. 3) :

«Avant de partir, le P. Marc fit un sermon d'adieux dans la chapelle impériale, avec assistances de Leurs Majestés et des ministres, qui en demeurèrent très consolés. Puis il fit des visites de congé aux Cardinaux Buonvisi et Kolonitz, les remerciant, au nom de tous les malades et blessés, de la création de cinq hôpitaux ou ambulances, assurant qu'on avait sauvé par là plus de 6.000 malades, et obtenu beaucoup de conversions, car, dans un seul de ces hôpitaux, on avait compté, en un mois, 184 Calvinistes et Luthériens revenus à la foi catholique».

Signalons un détail, bien caractéristique de l'incurie du peuple viennois et des autorités qui le gouvernaient. Lors du terrible siège de 1683, les Turcs avaient exigé, si on voulait que fût épargné, dans le bombardement, le clocher de Saint-Étienne, qu'on plaçât au sommet le Croissant au lieu de la Croix. Il fut fait ainsi et les assiégés respectèrent le monument.

Croirait-on que, trois ans après, ce signe déshonorant pour le grand édifice catholique, le surmontait encore ? Ce n'est qu'en cette année 1686, lors des grandes prières qui y furent faites, que ce Croissant disparut et fut de nouveau remplacé par la Croix, ce qui causa au P. Marc, à son passage, une joie bien légitime. Que d'autres choses il eût voulu voir disparaître encore dans cette ville mondaine et relâchée !

À son passage à Heidelberg, il dut interposer sa médiation, dans une affaire contentieuse, et fut assez heureux pour mettre fin au différend et obtenir que les Pères Capucins de la province rhénane fussent réintégrés dans le couvent de cette ville, qui leur avait été enlevé.

Que pouvait refuser à son vénérable ami le pieux Duc de Neubourg, souverain de cette terre ?

Bien qu'il fût accoutumé à ce parcours de Vienne à Venise, qu'il faisait chaque année, le P. Marc en éprouva cette fois des fatigues spéciales, car il en parle, sans donner de détails, comme d'un voyage désastreux, dans lequel il se vit plusieurs fois en péril de mort.

Il avait du moins, dès son arrivée, la consolation d'apprendre, par l'Empereur lui-même, toute une série de nouvelles bien propres à lui faire oublier les dangers et les fatigues.

Seghedino pris par les armées impériales, le général Veterani vainqueur dans un combat contre 30.000 Turcs et Tartares, dont il put prendre le camp : enfin le prince Louis de Baden, maître de Symontornia, de Siclos, de Cinq-Églises (Pesth) et Caposvar, tandis qu'il a incendié et le fameux pont d'Essech et les barques jusqu'au Drave,

La victoire de Buda, qui réjouit toute la chrétienté, avait ainsi son beau complément. Les Turcs, qui l'auraient voulu tout autre, s'empressèrent effrayés de renouveler leurs offres de paix, promettant notamment de livrer Tékéli. Quelques conseillers penchaient vers l'acceptation. Lorraine s'y opposa et il eut gain de cause.

Ce fut une joie pour le P. Marc, qui voulait voir l'ennemi écrasé définitivement et rendu impuissant. Il rendit grâce à Dieu des succès obtenus, et se répandit en ferventes prières, et dans sa cellule, et devant le tombeau de saint Antoine, où il se rendait fréquemment, pour recommander au grand thaumaturge franciscain l'Empereur, sa famille et les grands intérêts de la chrétienté.

César lui savait gré de ces prières et de ces pèlerinages, et répondait en recommandant lui-même son cher P. Marc à la Sainte Vierge, dans les sanctuaires célèbres d'Alttoeing ou de Maria-Zell, où la famille impériale faisait chaque année des séjours plus ou moins longs.

Noël approchait et les prières du serviteur de Dieu devenaient plus ferventes pour ses amis du siècle, à qui il ne manquait pas d'écrire en cette circonstance, joignant toujours la leçon délicate aux compliments d'usage. La lettre à l'Empereur, écrite après la prise de Buda, est caractéristique sous ce rapport.

«Et parce que Votre Majesté Impériale a à cœur par-dessus tout le salut de son âme, qui est le tout de tout vrai bien, et que les grands princes sont toujours dans un plus imminent péril à ce sujet : sinon par des péchés d'action, au moins par ceux d'omission, je lui promets de l'assister toujours de tout mon faible pouvoir et avec tout mon cœur».

## CHAPITRE V : DIPLOMATE ET PACIFICATEUR. (1687-1688)

Buda, aujourd'hui Buda-Pesth, du nom des deux villes qui étaient séparées par le Danube, mais qui n'en font plus qu'une maintenant, un pont monumental les ayant reliées, n'était, dans le plan des Impériaux, qu'une première étape vers Belgrade.

Pour assurer les succès passés et se mettre à l'abri d'un retour toujours à craindre des Musulmans, il fallait à tout prix s'emparer de cette place forte de la Hongrie, dont la possession devenait pour l'Empereur une question de salut ou de ruine.

Le P. Marc n'avait cessé de pousser à cette conquête, et ses instances étaient maintenant d'autant plus vives qu'il voyait les immenses avantages assurés à la religion catholique par les précédents succès des aigles impériales.

Après les grandes œuvres de charité, qu'il avait accomplies durant le siège de Vienne, distribuant plus de 600.000 florins, vendant pour nourrir les pauvres son mobilier et son argenterie, Kolonitz, le vaillant évêque de Neustadt, devenu cardinal, s'employait maintenant à promouvoir ces travaux apostoliques et ces consolantes conquêtes.

«Nous avons fait, écrivait-il au P. Marc, de grands progrès en Hongrie, au point de vue religieux, en recouvrant les églises et les remettant en possession des catholiques. Nous nous félicitons surtout d'avoir pu, sans user de force et sans faire de mécontents, unir à l'Église romaine plus de quatre-vingts communautés schismatiques».

Pour rien au monde, il ne faudrait faire la paix avec les Turcs en ce moment. Le monarque, exhorté par son pieux conseiller, est bien de cet avis, mais il craint d'y être forcé, soit parce que le Pape lui refusera les subsides nécessaires, soit parce qu'il sera obligé de faire de nouveau la guerre à la France. En tout cas, quelque importante et même nécessaire qu'elle soit en elle-même, il estime trop difficile et trop périlleuse, à ce moment, une expédition vers Belgrade.

On ne pouvait ignorer, à Rome, la situation de l'armée, les lacunes, les défectuosités dans l'organisation de la campagne, les lenteurs des mouvements, les négligences des chefs, les malversations, la mauvaise administration des subsides. **Les ennemis de l'Empire, la France en particulier, ne manquaient pas d'exploiter ces fautes trop évidentes, et de représenter au Pontife que ses ressources étaient données en pure perte et allaient à la dilapidation.**

Pour neutraliser ces influences, il eût fallu dévoiler l'exagération de ces rapports, et démontrer au Pape que, quelque lente que fût la campagne, elle était nécessaire, si on ne voulait point exposer le monde à un nouveau péril d'invasion : que, si des fautes avaient été commises, elles provenaient non de l'Empereur, qui avait tout fait pour les empêcher, ni du Duc de Lorraine, si vaillant et si dévoué au bien commun, mais de la nature même des choses, de la composition de l'armée, venue de divers pays, et commandée par des princes dont il fallait sauvegarder les droits et ménager les susceptibilités. Au lieu de songer à supprimer l'expédition, à cause des inconvénients inévitables qu'elle peut avoir, qu'on fasse crédit à l'Empereur, qui corrigera ces inconvénients dans la mesure du possible. Comme il défend les intérêts de la chrétienté toute entière, il est juste que la chrétienté, par son chef, contribue aux frais généraux de cette guerre.

Avec son grand zèle pour la foi, son ardente piété, le P. Marc serait, auprès du Pape, un avocat puissant. Mais c'est cette puissance même, redoutée des adversaires, qui met obstacle au voyage. Lui, que toutes les cours se disputaient et devant qui s'ouvraient toutes les portes, il devait jusqu'à la fin se voir refuser l'accès des palais pontificaux.

**Ce qui l'arrête maintenant sur le chemin de Rome, ce n'est donc plus seulement la jalousie, mais la politique et l'intérêt particulier de Louis XIV, trop heureux de voir son puissant rival aux prises avec des difficultés interminables, arrêté et paralysé sur le Danube, mal servi par les Princes, et devenu, à Rome même, l'objet des suspensions et des critiques.**

L'habile monarque n'a point manqué de profiter de ces dispositions, essayant de gagner, au centre de la chrétienté, l'influence et le terrain que perd son concurrent.

C'est ainsi qu'il a peuplé les antichambres et les administrations pontificales de personnages qui lui sont favorables ou dont il sait se concilier les bonnes grâces. On les trouve partout, si nombreux et si puissants, que l'ambassadeur d'Autriche déclare à son maître, en maugréant, que **la cour du Souverain Pontife est devenue toute française.**

Or, ces agents français connaissent le P. Marc, et, sachant pour quelle cause il vient travailler, le tiennent en suspicion et l'écartent de Rome, comme Louis XIV lui-même le tient inexorablement éloigné de la France.

Beaucoup de personnages romains trouvent d'ailleurs trop envahissante l'influence du moine capucin. Il tient déjà dans ses mains le cœur de l'Empereur, du roi de Pologne, de tous les Princes de l'Allemagne : l'Espagne, Venise, obéissent à sa voix : Nonces, Cardinaux, Évêques lui donnent à l'envi leur confiance : les peuples le suivent, l'acclament et s'agenouillent à ses pieds : n'y a-t-il pas danger à laisser grandir encore cette autorité, qui menace de devenir universelle ?

On connaît sa puissance de fascination à laquelle personne ne résiste. L'ambassadeur de France en Suisse, qu'il a récemment visité, lui a avoué, au cours de la conversation, que s'il avait pu parvenir jusqu'à son roi, il aurait été capable de le gagner et lui aurait fait un grand bien.

Que serait-ce si ce charmeur venait jusqu'à Rome et mettait son emprise sur le cœur du Pape lui-même ? Il n'est pas douteux qu'il y réussirait et sans grande peine. Et alors, conseiller écouté et du Pontife et de l'Empereur, ces deux moitiés de Dieu sur la terre, ne deviendrait-il pas, par le fait, le maître du monde et l'arbitre de ses destinées ?

L'imagination des Turcs, on le voit, n'était pas seule à grandir le P. Marc, à lui donner des proportions surhumaines, à faire de lui un épouvantail.

Mais il n'y avait là qu'un fantôme. Les ambitions de l'homme de Dieu le portaient bien plutôt à se rapetisser, et sa force et sa puissance de persuasion étaient faites précisément de cette application constante à se cacher, à s'anéantir, pour ne causer jamais d'ombrage. Ses adversaires les plus acharnés, se trouvant en sa présence, eussent été pris eux-mêmes à cette séduction de l'humilité la plus profonde, accompagnant le zèle le plus ardent et la sagesse la plus accomplie.

On redoutait encore sa perspicacité à découvrir les abus, sa fermeté à les dénoncer, sa ténacité à les poursuivre jusqu'à leur extirpation complète.

Or que de fortunes, à Rome même, s'édifiaient à l'ombre de ces abus, soigneusement dissimulés à la vigilance du Pape ! Que de tranquillités troublées, que de projets interrompus, que de carrières brisées, si le sévère censeur parvenait à faire entendre sa voix ! Quelles réformes allaient être entreprises, au grand dommage des courtisans et des parasites !

Si on ne pouvait user à son égard du procédé de Louis XIV, il était urgent du moins de l'empêcher d'approcher et de le tenir à l'écart.

De cette coalition d'intérêts et de politique, naissait, contre l'homme de Dieu, cette persécution dont il s'était plaint déjà, et qu'il verra toujours renaître.

«De grands prélats et cardinaux, écrivait-il à l'Empereur en 1687, voudraient me voir à Rome. Mais il y en a aussi qui ne m'y veulent point, et ils ont efficacement soufflé à Sa Sainteté de ne point permettre que j'y aille. Je voudrais tant représenter au Pape l'obligation de secourir Votre Majesté Impériale, non point par des subsides ordinaires, mais par des millions».

Déjà, avant la bataille de Vienne, Léopold ne soupçonnant pas le danger dans lequel il se trouvait, mais ayant besoin de s'assurer un appui spécial du Pontife, se résignait à voir son conseiller différer sa venue, estimant plus utile le voyage de Rome. La Providence permit que le P. Marc, dont elle avait fixé la place à Vienne, auprès de Sobieski, fût déjà parti, quand arriva cette lettre. Mais, le danger conjuré, l'Empereur, l'année suivante, revenait à son projet.

«Si Dieu voulait que j'aille à Rome, lui répondait le P. Marc, je crois qu'il résulterait de ce voyage de très grands avantages pour toute la chrétienté. Je vois que Dieu me veut appliqué au bien public de la religion : très volontiers je me soumetts à ce vouloir divin».

C'est après le carême, prêché à San Cassiano de Venise, que le P. Marc devait exécuter ce projet : mais, au moment du départ, l'obédience qu'il reçut le destinait à Linz.

«Je regrette, lui écrivait alors l'Empereur, que vous n'ayez pas eu la licence pour Rome, tant à cause de ce dont nous avons parlé dans notre dernière entrevue, que parce que je crois qu'il résulterait de votre voyage un grand bien. Mais l'*inimicus homo* a empêché cette grande œuvre et a su trouver des instruments tels que le saint et zélé Pontife en a été trompé».

Après la campagne de l'été et l'échec de Buda, les causes de l'opposition se dessinent un peu mieux.

«J'attends encore une lettre de Rome, écrit le P. Marc à l'Empereur. Si j'étais appelé par Sa Sainteté, j'irais avec l'espoir de pouvoir la détromper, de lui dire la pure vérité et la rendre ainsi au plus haut degré bien disposée à l'égard de Votre Majesté, et prête à lui fournir les puissants secours que les présentes nécessités réclament. D'autres grands princes désirent que je fasse ce voyage, pour le plus grand bien de la chrétienté. Je crains cependant ce qui arrivera, attendu que je suis toujours combattu par certains personnages, qui disent et exposent de telles choses contre moi, que le démon lui-même n'en inventerait pas de pires. Mais moi, je veux tout recevoir volontiers de la main de Dieu, et jamais je ne chercherai à me justifier, quand même je pourrais le faire, parce que Jésus-Christ aussi a été calomnié. Je remercie le Seigneur qui me donne par là une nouvelle occasion de mérite, et je suis en tout et pour tout absolument résigné».

Cette résignation ne l'empêche pas d'agir et de faire tenir au Pape son rapport sur l'échec de Buda : mais c'est en pure perte, car, écrit-il, «le personnage à qui j'ai eu la simplicité de le confier est précisément un de ceux qui s'opposent, par tous les moyens, à ma venue à Rome. Cependant le Pape se souviendra qu'il est Père, et comprendra que l'échec n'est pas de la faute de Votre Majesté, qui a tout fait pour l'empêcher, et qui va le réparer. Peut-être me résoudrai-je, ajoute-t-il, à écrire au Pontife une nouvelle lettre, et les moyens de la faire parvenir en ses mains ne me manqueront pas, mais il faut que j'y pense bien, car les finesses romaines sont toujours en exercice».

Cette fois, il a réussi dans sa tentative, et le Pape s'est beaucoup radouci. Je sais maintenant, ajoute-t-il, que ce n'est pas le Saint Père qui m'écarte de Rome, mais un autre personnage».

Cette lettre directe du P. Marc au Pape produisit un grand effet, et l'Empereur ne manqua pas de l'apprendre.

De la correspondance engagée à ce sujet, nous avons un spécimen caractéristique.

Le P. Marc s'est adressé en toute confiance au cardinal Ottoboni, l'un des signataires de la sainte Ligue. La réponse est un chef-d'œuvre de style diplomatique. La vertu du P. Marc y est louée ainsi que celle de l'Empereur hyperboliquement, mais c'est pour amener cette conclusion, qui n'est pas inattendue, dans une lettre de ce genre, mais très instructive à recueillir. Dégagée des artifices et des formules de politesse, elle n'est qu'une fin de non-recevoir et peut se résumer ainsi : «Les qualités, les bonnes dispositions de l'Empereur, mais le Pape connaît cela. L'en entretenir, ce serait le fatiguer et perdre son temps. Ne comptez donc pas sur moi et laissez-moi en paix».

Le cardinal Ottoboni, devenu Pape sous le nom d'Alexandre VIII, conserva quelque chose, sur le trône pontifical, de ses sentiments au sujet de l'Empereur, qu'il estimait, mais dont il ne suivait pas en tout la politique.

Combien le P. Marc, avec son âme simple et droite, était loin de ces finesses, comme il les appelle, de ces ruses et de ces calculs ! Comme il avait en horreur cette politesse exagérée, faite pour cacher des pièges et préparer dans l'ombre des traits envenimés ! Dans ces chemins tortueux, il ne sait pas se reconnaître. Mais qui sait si sa franchise et sa loyauté ne l'eussent pas rendu plus éloquent et plus puissant que ses habiles adversaires ?

Peut-être, pour prêcher l'Évangile et pour sauver des âmes, se montrera-t-on moins sévère à son égard ? Il a d'ailleurs, même dans ce milieu hostile, des amis qui lui sont dévoués et plaideront sa cause.

De ce nombre est le cardinal Colloredo, de l'Oratoire de saint Philippe de Néri, qui lui écrit pour le supplier, en son nom et au nom des Pères de sa Congrégation, de venir prêcher le carême à la Chiesa Nuova, leur grande église à Rome.

Mais l'homme de Dieu est effrayé de la tâche. Il eût bien voulu aller vers le Pape pour plaider la cause de la chrétienté, mais, dans son humilité, il objectait son insuffisance pour une chaire illustre.

Sans tenir compte de ses résistances, le Cardinal poursuit ses démarches. Sa grande influence semble avoir surmonté tous les obstacles, car, le 12 décembre 1687, l'obédience est signée et envoyée.

Mais les intrigues, ont encore le dessus. Le Cardinal Cibo, Secrétaire d'État, révoque son premier ordre et renvoie cette prédication à l'année suivante. La raison alléguée que la présence du Capucin est nécessaire et grandement désirée par l'Empereur n'est évidemment qu'un prétexte, puisque le Père n'entreprend jamais ses voyages qu'après les fêtes de Pâques.

Colloredo, un des plus saints et des plus influents Cardinaux de cette époque, devait au P. Marc d'avoir arraché au monde et amené aux Ordres sacrés son neveu, le Marquis Colloredo.

L'ami du Cardinal et du converti songea à user du crédit de la puissante famille pour une cause toute spirituelle, qui lui tenait à cœur et à laquelle nous l'avons déjà vu occupé : répandre le culte de saint Gabriel et faire adopter sa fête et son office dans l'Église universelle.

Nous savons comment il avait mis l'Empereur dans ses plans, le gagnant à cette dévotion et s'efforçant, par lui, de la faire sanctionner auprès des autorités romaines. Une formule de supplique avait été préparée par le P. Marc lui-même. L'Empereur, humanité affiné, pour montrer l'intérêt qu'il y prenait, en refit la rédaction en style pompeux et en latin cicéronien, puis il la retourna au P. Marc, qui devait, par un conduit très sûr, la faire tenir au Pape.

Ce fut le **1<sup>er</sup> janvier 1689** que le Cardinal s'acquitta de cette commission, en joignant ses propres instances à celles de l'Impériale Majesté. «Les choses de Dieu souffrent contradiction», avait dit le P. Marc à ce sujet : il s'en aperçut bien en recevant le compte rendu de cette audience.

«Le Pontife m'a objecté que le calendrier est trop rempli, que l'Archange saint Gabriel est fêté implicitement avec tous les saints Anges et avec saint Michel, que son nom est même expressément mentionné dans l'hymne de cette fête»<sup>1</sup>.

Mais, quelques jours après, nouvelle lettre qui consolait doucement le serviteur de Dieu, et parce qu'il voyait ses desirs partiellement réalisés, et parce qu'il connaissait les vrais sentiments à son égard du Père commun des fidèles, qui le traitait bien différemment que certains de ses agents, ceux qui, autour de lui, représentaient la partie humaine de l'Église.

«Je puis bien vous dire, lui écrivait le Cardinal, que le Pape était opposé à cette concession. Mais il a néanmoins consenti à l'accorder, pour satisfaire à votre désir. Cela doit vous encourager à prier encore plus pour Sa Sainteté, qui vous aime beaucoup». (18 janvier 1689)

Le zèle du P. Marc ne fut pas encore satisfait. Il avait obtenu la fête pour l'Autriche, puis son extension facultative aux diocèses, mais il l'eût voulue du rite double et il ne cessa d'y travailler jusqu'à la fin de sa vie. S'il ne vit pas le triomphe de cette cause, qui lui tenait à cœur, il n'en garde pas moins la gloire de l'avoir préparée et en partie accomplie.

Au lieu de Rome, c'est Vicence qui jouit des bienfaits de sa prédication pendant le carême de 1687. C'est là qu'il reçoit la visite du Duc de Bavière et du Duc de Savoie, et ce lui est une annonce que, quelque part qu'il soit, il ne pourra jamais se tenir à l'écart des affaires auxquelles il a été si activement mêlé : que s'il fuit la société des grands de ce monde, ceux-ci continueront de le rechercher et de venir à lui.

Il lui sera impossible de se désintéresser des événements dont dépend le sort de la chrétienté. Il y a toujours, pour y ramener ses préoccupations, les visites qu'il reçoit, et encore des lettres et des messages, venant des plus hautes sources, qui le poursuivent en tout lieu.

L'Empereur le premier ne peut consentir à cesser ce commerce épistolaire qui dure depuis plusieurs années, et qui lui a été si utile, on peut même dire si agréable et si doux. Quelque solitaire qu'il veuille être, le P. Marc doit répondre aux demandes du monarque et continuer à l'aider de ses conseils et de ses prières.

Il le fait volontiers et l'assure de plus qu'à Vicence, il recommande ses intentions au peuple et fait dire chaque jour pour lui un *Salve Regina*. C'est une pratique qu'il adoptera pour toujours, essayant ainsi de montrer à Léopold sa gratitude pour tant de bienfaits reçus, et donnant encore à l'Empire tout le secours qui est en son pouvoir. Dans toutes ses prédications, il fera toujours réciter au peuple pour l'Empereur un ou deux ou trois Ave Maria.

Mais c'est en vain qu'il se flatte d'avoir échappé à jamais à l'atmosphère des cours et aux ennuis des voyages. Tandis qu'il se croit délivré et s'adonne, avec un zèle ardent, au ministère des âmes, ses amis trament de nouveaux complots contre sa tranquillité.

Philippe-Guillaume de Neubourg le déclare indispensable pour la campagne qui se prépare, et il ne peut comprendre que l'ami dont il désire la présence ait une hésitation à ce sujet, «parce qu'il faudra, dit-il, résister à l'égoïsme des intérêts de chacun, aux tromperies, à la duplicité, à l'adulation qui règnent à la cour et à l'armée et peuvent tout précipiter dans des maux infinis...»

Seul le P. Marc a assez d'autorité pour maintenir la concorde parmi les princes, pointilleux et susceptibles, jaloux de leur autorité et de leur rang, toujours portés à trouver qu'on ne leur laisse pas assez d'initiative, qu'on ne leur rend pas les honneurs suffisants, qu'on méprise leur dignité et qu'on viole leurs droits.

Le Nonce de Venise s'en explique ainsi avec le Secrétaire d'État :

«Votre Éminence ne connaît pas tous les motifs pour lesquels l'Empereur désire la présence du P. Marc à l'armée. Il me charge de vous dire que ce n'est pas seulement à cause du bien qu'il fait aux soldats, en les assistant spirituellement

<sup>1</sup> La fête de saint Gabriel était, en ces derniers temps, presque universellement adoptée. Le Pape Pie X, par sa réforme de 1911, se basant exactement sur les raisons alléguées par les autorités romaines de 1689, ne l'a point admise dans le calendrier romain, et en a rendu l'adoption plus difficile dans les diocèses particuliers.

avec sa grande bonté, mais surtout parce que son crédit auprès de tous les princes lui permet de faire régner entre eux la concorde. Dans la dernière campagne en particulier, il a apaisé beaucoup de dissensions».

L'Empereur lui-même a besoin d'être stimulé par les fortes remontrances du courageux Capucin, comme le Cardinal Buonvisi l'écrit au Cardinal Cibo (Arch. vaticanes. Nonc. de Venise, vol. 132).

«Le P. Marc donnera du courage à l'Empereur, parce que celui-ci est d'une conscience très délicate quand il faut prendre des mesures énergiques et vigoureuses, et se laisse facilement arrêter. Mais le Père, avec les lumières que Dieu lui donne, le détrompe, lui montre que l'inaction, la longanimité deviennent des vices dans certains cas, et il le presse d'agir. Grâce à lui, le monarque acquiert la résolution, l'unique qualité dont il soit dépourvu».

Encore l'effet de ces admonitions n'est-il pas infaillible, comme doit le constater l'éminent rapporteur.

«Le Père continue d'avertir César, mais je ne crois pas qu'il fasse grand fruit. Il obtient d'excellentes paroles, suivies d'actions déplorable. L'Empereur est trop mal entouré».

Aussi l'obéissance du Souverain Pontife est cette fois plus pressante et le P. Marc est bien obligé de l'exécuter.

Il n'avait jamais cessé sans doute ses bénédictions publiques, que la miséricorde de Dieu accompagnait de miracles. Depuis cependant que son ministère s'était exercé auprès des soldats, c'est à eux, surtout dans les circonstances graves, que cette bénédiction avait été donnée, et le thaumaturge n'étant plus en contact avec les foules que pendant le temps restreint de ses prédications, avait plus rarement l'occasion d'user de ce moyen puissant d'apostolat. Il n'y avait cependant jamais renoncé et ce voyage va nous le montrer tel que nous l'avons vu, au commencement de sa carrière, entouré d'immenses foules, et multipliant autour de lui les prodiges. Partout il est reçu en triomphe, partout il fait réciter l'acte de contrition, il bénit les malades, et la renommée publie ses miracles.

Il donne lui-même des nouvelles de sa course apostolique, quelques jours après son départ, en écrivant, le 27 avril, au P. Guillaume de Bellune, Gardien des Capucins de Vicence :

«Me voici à Inspruck. Le Sérénissime Prince, fils du Duc de Lorraine, vient de me servir la messe. Quand je fais l'acte de contrition, auquel assiste toujours la Reine, je l'entends demander pardon publiquement à Dieu à haute voix, et avec tant de componction, que je ne puis retenir mes larmes. Celle-là est une vraie princesse, qui aime bien notre Ordre et peut s'appeler la mère des Capucins».

Quelques jours après, il est à Passau. Cette ville, qui n'a pas oublié les merveilles de sa première visite, se lève toute entière à son approche et remplit la place publique où il doit prêcher, la cathédrale ayant été peu auparavant réduite en cendres par un incendie.

Après la bénédiction, comme le Père, accompagné de l'évêque Sébastien et d'une grande multitude, traverse le pont de l'Inn, voici que tout à coup, les planches se mettent à trembler, les chaînes craquent et la construction toute entière semble sur le point d'être emportée par le courant, qui est très fort en cet endroit et extrêmement dangereux. La foule pousse des cris d'effroi, l'évêque pâlit, seul le P. Marc demeure calme et impassible». Ne craignez rien, dit-il, il n'arrivera aucun accident. Je sais ce que c'est. Dieu n'a pas donné au grand ennemi le pouvoir de nous nuire».

L'évêque, le lendemain, fit visiter la charpente, les pieux et toute la construction. On n'y trouva rien d'anormal, tout était en parfait état. Les commotions de la veille n'avaient aucune cause apparente. On demeura donc convaincu qu'il y avait là une malice de l'enfer, manifestant son courroux contre le grand ennemi du péché, qui lui ravissait tant d'âmes.

L'arrêt fut court, car l'armée attendait son aumônier général. Il la rejoignit sous les murs de Moatz.

On éprouvait une fois de plus la vérité des prédictions du serviteur de Dieu, la justesse des avis qu'il n'avait cessé de donner pour la rapidité des premières opérations, car la campagne, commencée en juin seulement, avait eu des débuts peu encourageants.

Le Duc de Lorraine assez abattu avait besoin de la présence du P. Marc, qui allait lui rendre encore d'autres services.

L'Empereur devait savoir le danger qu'il y avait à se confier aux généraux protestants : «Ils sont inconstants, lui avait dit maintes fois le P. Marc, prompts à se formaliser pour des bagatelles et toujours prêts à passer à l'ennemi, comme l'expérience du passé ne l'a que trop fait voir».

Il appelle encore une fois sur ce point l'attention du monarque, lui faisant remarquer que, parmi ceux qui font ainsi défection, il n'y a pas que des Français.

Car le grand danger à ce moment, le sujet des inquiétudes et des embarras pour le Duc de Lorraine, c'est la présence à l'armée de deux princes hérétiques, le marquis de Baden et son frère Louis, qui mènent la campagne de façon déplorable et commettent de vraies trahisons. Leur influence néfaste sur l'Électeur de Bavière, leur neveu, leur antipathie à peine dissimulée pour le Duc de Lorraine font de ces deux Princes de vrais brandons de discorde.

«Si ces deux hommes ne sont pas éloignés, avait écrit le Nonce, je désespère de tout bon résultat. Les bons s'avisent, tandis que les méchants redoublent d'audace et s'opposent manifestement au bien public. L'Empereur connaît les défauts de Baden et promet de les corriger, mais il n'en fait rien et tout va de mal en pis.

«Aussi le Seigneur s'irrite et envoie le fléau des inondations, qui cause à l'armée et aux récoltes un dommage inimaginable. Le P. Marc proteste qu'on ne peut, sans péché mortel, retarder le remède. On dort quand il faut agir. Déjà je vois changer en tristesse les joies de la victoire, parce qu'il sera impossible de continuer la guerre». (16 septembre 1687.)

Le P. Marc non seulement a parlé à l'Empereur, mais il lui écrit, comme toujours, librement, opportune, importune, pour lui rappeler ce qu'on attend de lui et lui demander de la fermeté.

«Je prévois bien que le démon fera tout pour empêcher les bons effets des résolutions prises par Votre Majesté Impériale et d'où dépendent tant d'avantages, non seulement pour sa cour, mais pour tous ses États. Qu'elle soit donc énergique et résolve sans retard ce qui est décidé. Votre Majesté Impériale peut croire que c'est parce que je suis son serviteur vrai, cordial et fidèle que je lui parle avec cette sincérité et cette franchise». (30 septembre)

«Votre Majesté Impériale sait combien je l'aime et l'estime, aussi reconnaîtra-t-elle ma sincérité et ma loyauté si je lui dis qu'elle doit exécuter ce qu'elle a résolu avec tant de prudence relativement à Baden. Tout le monde s'étonne que ce ne soit pas déjà fait et on se récrie. Plus on retardera cette mesure, plus elle deviendra difficile. Car il ne manque pas



d'hommes intéressés à l'empêcher. Et cependant elle est nécessaire, pour éviter de grands maux et de l'âme et du corps. Le temps fera voir la vérité de ce que je dis». Au lieu de congédier ce général incapable et infidèle, l'Empereur, qui craint toujours d'indisposer les protestants, obligé cependant de prendre une mesure que le Nonce, au nom d'Innocent XI, lui impose, sous peine de supprimer les subsides, envoie ce prince gênant à la Diète de Ratisbonne, prétendant qu'il n'a pu s'en débarrasser autrement sans danger pour le bien public.

C'est donc à peine une disgrâce, et encore elle durera peu de temps. Louis de Baden saura faire écarter le Duc de Lorraine quand il faudra diriger les armées à la conquête de Belgrade, et faire nommer à ce poste d'honneur le Duc de Bavière. Bien plus, on le verra reparaître à ce siège, un peu tardivement il est vrai, à la tête de quelques troupes, ce qui sera suffisant pour sa réhabilitation et pour sa gloire.

Essayant de défendre son incompréhensible conduite, le débonnaire Empereur ajoutera, non sans quelque amertume : «Croyez-moi, mon Père, quand je prends une résolution c'est avec quelque fondement. Je vous prie de m'assister, non seulement avec vos paternels conseils, mais surtout avec vos pieuses prières».

Ce qui revient à lui dire en termes adoucis : «Ne vous mêlez pas trop de mes affaires. Vous commencez à devenir importun» .

Un autre que le P. Marc aurait après cela gardé le silence : mais l'homme de Dieu, bien éloigné de montrer de l'humour ou du mécontentement, voit uniquement le bien à accomplir : les compliments le trouvent indifférent comme les reproches, et il continue de dire simplement ce que lui dicte le devoir.

Il revient sans s'émouvoir sur ce brûlant sujet :

«Les très prudentes et très opportunes mesures prises par Votre Majesté Impériale au sujet du Marquis ont réjoui toute la chrétienté. Les seigneurs vénitiens, et surtout les princes, ne peuvent assez louer la grande sagesse dont elle a usé en cette occasion, et ils bénissent sa fermeté. Cependant le bruit court que ce prince n'a pas encore gagné son poste, qu'il est demeuré à la cour, qu'il assiste au conseil de guerre, où, avec la connivence de ceux qui le favorisent, il cause de grands maux, empêchant les bonnes dispositions à prendre en vue de la future campagne, paralysant le recrutement et fomentant les dissensions et les défiances, comme il l'a fait l'année précédente. Que Votre Majesté y porte le remède. Je l'en supplie par les entrailles de la charité, pour son propre bien et celui de la maison impériale !»

En vérité, on ne sait, dans la circonstance, ce qui doit le plus étonner, du persévérant courage de l'homme de Dieu, ou de l'aveugle obstination de son impérial correspondant.

Quel jour des incidents de ce genre jettent sur les choses et les hommes de ce temps, et comme ils expliquent les désastres qui se préparaient, alors que le P. Marc, sauveur contre la tyrannie des Turcs, apparaissait avec un second rôle providentiel : arrêter l'Autriche sur le bord d'un abîme, qui s'appelait la décadence !

Il y eut cependant, dans cette campagne de 1687, quelques faits remarquables, qui semblèrent la bénédiction de Dieu attirée par la présence du vénérable Capucin. Ce fut, peu de jours après son arrivée au camp, la prise de la ville de Moatz, dont on faisait le siège.

En action de grâces, dans la tente du Vizir, que les vainqueurs avaient transformée en chapelle, le P. Marc entonna le *Te Deum*, que les princes et les généraux poursuivirent à deux chœurs.

Ce n'était que le prélude d'une victoire plus brillante que les Impériaux devaient remporter au pied des montagnes d'Arzan.

L'armée s'était divisée : une partie allant vers Essech, sous la conduite de Lorraine : l'autre, avec le duc de Bavière, se portant au siège d'Agria. Tout à coup on apprend que les Turcs viennent avec 80.000 hommes. C'était beaucoup plus que n'en avaient les Confédérés. Aussi, les deux corps d'armée se réunissent à la hâte, et, même ainsi groupés, en face de la position qu'a choisie l'ennemi, ils n'osent rien tenter contre lui et se retirent en bon ordre. Les Turcs triomphant, en face de ce qu'ils appellent une déroute, se mettent à leur poursuite.

Ayant passé la Drave, ils tombent sur l'arrière-garde, que commande Bavière. Mais Lorraine, qui est à Pavant, arrive à son secours et inflige aux téméraires une sanglante défaite. 60.000 hommes sont mis en fuite par 12.000 Impériaux.

Le général Caprara, sur un autre point, remporte aussi une victoire, de sorte que les Turcs perdent, dans cette expédition, 25.000 hommes, un grand nombre tués ou noyés en passant la Drave et le Danube, où un pont trop chargé s'écroule sur le passage des soldats, qui deviennent la proie des flots.

La tente du Grand Vizir tomba aux mains de l'Electeur, avec le trésor de l'armée et une foule de documents et d'objets précieux, si bien que, depuis Vienne, on n'avait pas encore capturé un plus riche butin.

Le duc de Bavière, pour reposer sur ses lauriers, se retira aussitôt, avec le duc de Mantoue qui, arrivé seulement quelques jours avant la bataille, trouvait qu'il avait déjà assez fait.

Le duc de Lorraine, au contraire, laissant quelque 15.000 hommes au général Dinevalt, qui allait prendre Essech, avec son pont intact, se dirigeait vers la Transsylvanie, qu'il soumettait, pour ainsi dire, sans coup férir.

Ces succès étaient dus, sans doute à l'habileté des chefs et aux prières du P. Marc, mais aussi à la discorde qui s'était mise parmi les Turcs. Comme il eût été facile de profiter de ces divisions et de poursuivre les avantages remportés, allant jusqu'à Belgrade !

Malgré ces lacunes, le double résultat de cette fructueuse campagne était bien de nature à réjouir le cœur du zélé capucin. Ce fut, d'un côté, l'envoi de nombreux missionnaires en Hongrie, pour regagner sur l'hérésie ce qu'à la faveur de la révolte les catholiques avaient perdu, et le couronnement de l'Archiduc Joseph comme roi de ce pays, avec le droit de succession assuré à ses enfants.

Mais la joie de l'homme de Dieu eût été plus vive et le succès plus complet, si à ces avantages s'étaient ajoutées les mesures qu'il avait toujours préconisées, comme seules capables d'assurer la tranquillité de cette malheureuse Hongrie, et de prévenir les futures révoltes : une bonne administration, sans injustices et sans abus : par conséquent, un choix de gouverneurs honnêtes, cherchant à pacifier les esprits et à faire aimer la domination de l'Autriche, au lieu de s'enrichir

eux-mêmes aux dépens des vaincus, et de provoquer, par leurs exactions, la colère et la haine, toujours prêtes à éclater en révolte.

L'hiver suivant était employé en préparatifs, et le P. Marc, retourné à Padoue, continuait de travailler à sa grande œuvre.

Il voyait le duc de Mantoue, qu'il trouvait acquis à la maison d'Autriche, mais qu'il confirmait dans ses bons sentiments.

Le comte Rabatta venait de mourir : il proposait à l'Empereur, pour le remplacer, un vaillant soldat, Caraffa, qui devait se couronner de gloire et donner à l'armée d'importantes victoires.

Surtout, il mettait Léopold en garde contre les découragements, et lui signalait les dangers qui le menaçaient.

«Je crains bien, lui disait-il, que Votre Majesté Impériale n'ait à lutter contre trois ennemis à la fois : les Turcs, par les armes : la pénurie, car les subsides vont manquer : l'envie et la jalousie, qui vont inonder le monde d'argent, pour le tourner contre vous, car elles connaissent le mot de Salomon : *Pecuniæ obediunt omnia*. Tout se courbe devant la monnaie».

**C'est une allusion aux menées du Roi de France, qui cherche à gagner les princes d'Italie, pour faire couronner son fils, le Dauphin, roi des Romains et futur héritier de l'Empire.**

Le P. Marc n'a aucune raison de favoriser la France, d'où il a été outrageusement expulsé, et son amitié pour Léopold, en qui il croit voir le défenseur de la chrétienté elle-même, le porte à prendre parti pour lui et à user, pour sa cause, de toute son influence.

**Il avertit donc l'Empereur du plan de Louis XIV, venu à sa connaissance, et l'exhorte à faire élire et couronner sans retard son fils aîné, l'archiduc Joseph.**

Il se charge encore d'agir auprès des princes de l'Empire, pour les retenir dans la fidélité à la maison d'Autriche, car il les connaît tous, il les a vus à l'armée, il en a visité un grand nombre et il sait qu'il sera écouté, non seulement des catholiques, mais aussi des protestants.

En attendant, les nouvelles qui lui arrivent de Hongrie lui causent une vive joie et lui font concevoir l'espérance que la prochaine expédition amènera la prise de Belgrade et la conquête de la Serbie et de la Bulgarie.

A Constantinople, d'après une lettre du duc de la Torre, le nouveau Sultan est tout à fait incapable, et a laissé faire à son favori un vrai massacre des généraux et des ministres du souverain défunt. La cavalerie, qui se révoltait, a été envoyée en Asie, où elle commet de terribles déprédations. Peut-être n'obéira-t-elle pas lorsqu'on lui commandera d'aller en Hongrie. Ce serait le moment de profiter de ce désarroi, pour faire un grand effort et occuper Belgrade et la Bosnie.

En Hongrie, la place de Monatz s'est rendue, et la femme de Tékéli, avec les enfants de Rakoczy, son premier mari, est venue s'humilier à Vienne et faire sa soumission.

Il tarde au P. Marc de s'aboucher avec l'Empereur : «J'ai à lui dire de telles choses, écrit-il, que Sa Majesté Impériale en versera des larmes de joie».

C'est sans doute le succès de ses démarches au sujet de la Diète et du prochain couronnement du roi de Hongrie qu'il veut lui annoncer.

Encore mal remis des labeurs du carême, prêché à Brescia, et d'une maladie qui l'a visité dans cette ville, on craint qu'il ne puisse supporter les fatigues d'un nouveau voyage en Autriche.

La Madone et saint Gabriel continuent à l'assister, et, de Trente, il écrit que le changement d'air lui a été salutaire : il ne lui reste plus qu'un peu de surdité.

Il arrive le 31 mai à Giavarino. Le duc de Lorraine, retenu à Vienne par une indisposition, n'est pas encore arrivé. Et ce n'est pas la seule déception qu'éprouve le vaillant aumônier des armées.

On continue de suivre les anciens errements. Tous les préparatifs sont en retard». Avec un peu de célérité, écrit-il à l'Empereur, on ferait des prodiges : mais, avec ces retards, si Dieu n'y met la main, je ne sais que présager de bon.

«Je croyais qu'au plus tard, au milieu de juin, 8.000 combattants pourraient entrer en campagne et s'emparer de Belgrade, car il n'y a pas encore d'armée turque, et le temps et la saison sont favorables. Mais rien ne sera prêt. On manque d'artillerie, de mortiers, de bombes. Je vois tout ce matériel gisant çà et là sur le sol, en désordre, et j'imagine qu'il en est de même à Comorra, Strigonia et Buda... C'est bien d'attendre des miracles de Dieu, mais vouloir le forcer à les faire, sans s'y employer soi-même et s'aider des moyens humains, c'est une chose coupable. Il est superflu, dans ce cas, de lever des armées et de faire tant de dépenses. Votre Majesté Impériale m'impose de lui écrire avec sincérité et vérité : je le fais donc, mais en toute soumission et révérence. Qu'elle veuille bien m'excuser, ou bien qu'elle me reprenne ou me châtie, si j'ai excédé dans mes paroles à un monarque dont je ne suis pas digne de baiser les traces».

César ne s'offusque pas de cette liberté. Il veut, lui aussi, qu'on passe la Save et qu'on marche sur Belgrade, et il charge son pieux confident de faire prévaloir ce plan au conseil de guerre. Mais encore faut-il qu'on emploie les moyens.

«Depuis dix-huit jours que je suis à Buda, écrit le P. Marc, j'ai vu passer ici vers Essech quatre régiments : ceux de Commercy, de Leslie, de Caraffa, et un autre dont je ne sais le nom : mille fantassins et mille cavaliers bavares, commandés par le comte d'Arco. Je ne crois pas qu'ils puissent arriver avant le 20, et j'estime qu'ils sont trop peu nombreux, non seulement pour l'attaque, mais même pour la défense. Le bruit court que les Turcs ont passé la Save en nombre considérable.

«Les Franconiens n'ont pas bougé et ne veulent pas se mouvoir, malgré l'ordre de Votre Majesté, que le général Beck leur a intimé par deux fois.

«Les Bavares se sont contentés de passer de l'autre côté du Danube, et maintenant ils disent ne vouloir plus faire aucun autre mouvement, sans l'ordre de leur Souverain. Cela sans doute parce que le bruit s'est répandu que Son Altesse Électorale ne viendrait plus à l'armée. Dieu sait quand ces 10.000 hommes commenceront leur marche. Il manque encore les barques et les choses nécessaires au ravitaillement. Personne n'agit, personne ne commande, et on n'a pas le nécessaire.

«Tout l'enfer travaille à empêcher l'entreprise de Belgrade, qui ne plaît ni à la France ni à d'autres princes, car ils savent bien que, cette place prise, toutes les autres seraient en sécurité. Je crains que les pistoles françaises fassent coup

sûr. Votre Majesté est comme la colombe de l'Esprit-Saint que tous plument par dévotion, et sous le couvert de la fidélité et du bon service. Je ne vois en tous que l'intérêt.

«Que Votre Majesté soit assurée que, seul, le misérable frère Marc l'aime, l'estime et le sert avec un cœur sincère et en toute vérité». (10 juin)

La situation est la même le 13 juin». Trois fois le Général a intimé l'ordre du départ, par les très pressantes instances que je lui ai faites, pour accomplir la volonté de Votre Majesté Impériale : mais personne ne s'est dérangé. Quand on se mettra en route, il faudra encore deux jours pour passer le Danube sur le pont volant. Ce retard est d'autant plus funeste que l'on sait maintenant, par les avis venus de Belgrade, qu'il n'y a pas encore d'armée turque arrivée et que le Pacha est en lutte avec sa garnison très réduite. Si Caprara était là avec 12.000 soldats, facilement il pourrait prendre la place, qui serait abandonnée par ses défenseurs, dès qu'ils verraient nos soldats sur les bords de la Save. Mais que faire avec des soldats indisciplinés ?»

La situation était, en effet, de plus en plus favorable aux chrétiens, les dissensions survenues entre les Turcs s'étaient aggravées au point que le Sultan Mahomet II avait été déposé et que toutes les troupes, non payées, étaient en insurrection.

La prise de Monkatz, puis celle d'Albareale, à dix lieues de Buda, ouvraient tout grand le chemin vers Belgrade.

Mais les discordes menaçaient aussi le camp des Impériaux. L'Électeur de Bavière, soudoyé sans doute par Louis de Baden, réclamait le commandement général, et de là venait sans doute son retard à rejoindre les troupes. L'Empereur ne pouvait se résoudre à écarter le duc de Lorraine, son alter ego.

Comme on avait besoin cependant des Bavaois, Lorraine eut une maladie diplomatique, qui le tint éloigné du champ de bataille, et le P. Marc lui-même écrivit à l'Empereur pour lui demander de se résigner à la seule solution possible en nommant l'Électeur». Le bruit court bien, disait-il dans cette lettre, qu'il a été gagné par la France, mais il serait sensible aux avances qu'on lui ferait ici, et ce serait le moyen de le ramener».

Toujours actif dans son rôle de pacificateur, ayant vu revenir à l'armée Louis de Baden, le zélé Capucin a avisé aux moyens de l'empêcher de nuire. Lorraine absent, ce prince s'entendra plus facilement avec l'Électeur de Bavière. Mais il y a entre lui et Caraffa des antipathies et des rancunes qu'il faudrait faire disparaître. Le P. Marc est ici sur son terrain, et, malgré la difficulté de l'entreprise, il la mène avec ardeur et obtient un plein succès, à la grande joie de l'Empereur, qui espère, de cette réconciliation, les plus heureuses conséquences, car Baden a promis d'obéir en tout à Caraffa, établi, par intérim, commissaire général des armées.

De Fillech, le 13 juillet, le pieux correspondant de l'Empereur envoie ces lignes : «Les troupes se concentrent à Petrovardein. La plus grande difficulté sera de passer la Save, mais, avec l'aide de Dieu et la prudence de nos vaillants généraux Caraffa, Sereni, Caprara, on y réussira. Bien que les Turcs se retranchent autour de Belgrade, ils n'auront pas les avantages qu'ils ont eus à Essech, et j'espère la conquête de cette très importante ville. Si notre armée fût arrivée quinze jours plus tôt à Petrovardein, la position eût été bien plus avantageuse. J'espère néanmoins que, dans dix jours, nous aurons le succès».

On prie à Vienne à cette intention, et l'Impératrice tient le P. Marc au courant des dévotions qui s'y pratiquent : les jeûnes au pain et à l'eau, la veille de toutes les fêtes, même secondaires : les vendredis de saint François-Xavier : les prières pour les âmes du Purgatoire, et elle termine sa lettre en disant : «Dieu exaucera ce peuple. Avec votre présence et votre bénédiction, j'espère tout, et j'ai confiance qu'avant votre départ, Belgrade sera à nous».

Un premier succès, en livrant Titol aux Impériaux, a rendu libre tout le fleuve Tibisco.

Le passage de la Save, vers l'île dite de Zingari, offre de grandes difficultés, car Tékéli est là pour le défendre avec une nombreuse armée de Turcs et de Hongrois rebelles. On réussit à tromper sa surveillance pendant la nuit, en traversant le fleuve à deux heures de distance de Pile : mais il n'y a qu'une partie de l'armée qui ait abordé à l'autre rive, et les Turcs, qui s'en sont aperçus, accourent avec des forces trois fois supérieures menaçant d'écraser ce groupe.

Se mettant aussitôt à l'abri dans des tranchées improvisées et résistant vigoureusement, les Impériaux non seulement refoulent l'ennemi, mais protègent le reste de l'armée et le pont par lequel elle pourra passer le fleuve et venir le rejoindre.

Pendant on est encore loin de la possession de la ville, défendue par des fossés et des tranchées, derrière lesquels se tiennent 18.000 combattants. Le prince de Savoie fond sur ces défenses avec tant de vigueur que les Turcs effrayés se retirent en toute hâte, après avoir mis le feu à la ville basse. Une quantité considérable de butin et de munitions tombe ainsi aux mains de l'armée impériale.

Trois mille des meilleurs janissaires demeurent encore réfugiés dans la cité haute, décidés à la défendre. Les sorties qu'ils font à l'approche des assiégeants montrent que leur courage exaspéré ne reculera devant rien.

Belgrade est située au confluent de la Save et du Danube, protégée, par conséquent, de deux côtés, par ces grands fleuves, et, à la base du triangle qu'ils forment en se joignant, par de puissantes murailles et de nombreuses tours, avec des fossés larges et profonds, qui achèvent de l'isoler et de lui faire une impénétrable ceinture. Au milieu de la cité s'élève, sur un monticule, un château-fort qui domine toute la campagne et devient naturellement le centre de la résistance. De là, on surveille tous les mouvements de l'ennemi : on lance contre lui les projectiles, et, malgré tous les efforts, tant que cette citadelle n'est pas prise et demeure debout, les assaillants sont tenus en échec et hors d'état de s'emparer de la ville.

Pendant quinze jours on fit peu de progrès, parce que la grosse artillerie dont on avait besoin était demeurée à Buda. L'Électeur n'était cependant pas inactif. Le 6 septembre, ayant préparé ses travaux d'approche vers un point de la muraille, il réussit à y faire une brèche et donna aussitôt le signal de l'assaut. L'engagement dura une heure, et les alliés se croyaient déjà maîtres de la place, parce que les troupes assiégées qui les harcelaient ne se montraient plus sur les tours. Mais, franchissant la muraille, ils virent, à leur grande déception, que cette garnison s'était seulement retirée sur un second rempart, et continuait la défense, tandis qu'un nouveau fossé arrêtait les assaillants.

Ceux-ci fléchissaient déjà et renonçaient à l'entreprise, quand parut le duc de Bavière, avec le prince de Savoie et des troupes fraîches qu'il avait réservées. S'élançant le premier, l'épée à la main, le Duc entraîna les siens : le fossé fut franchi et la ville envahie, tandis qu'un autre corps d'armée, du côté du Danube, s'emparait de deux portes. Les impériaux étaient dans la ville et sur la grande place, les derniers défenseurs ayant fui vers la citadelle, qui continua à se défendre.

Le succès avait coûté la vie aux généraux Scharfemberg et Furstemberg. Le duc de Bavière avait été blessé légèrement.

«Ce succès est un vrai miracle, écrivait le P. Marc à l'Empereur. Je puis attester à Votre Majesté Impériale que si je n'avais pas été là, nous ne l'aurions pas remporté. J'ai fini par faire passer chez mes contradicteurs ma propre conviction qui était fondée, et sur l'assurance que j'avais du secours d'en-haut, et sur mes observations naturelles. Voyant maintenant que mes prédictions se sont réalisées, ils partagent ma confiance en Dieu et continuent, comme je le prêche constamment, d'employer les moyens humains».

Mais combien l'homme de Dieu a de peine à maintenir l'ordre et à faire régner la morale ! Il se plaint que, par le mauvais exemple des chefs, les soldats se livrent au pillage. Cela est cause qu'on n'a pas pu s'emparer de la citadelle et du château, qui continuent à se défendre gaillardement, pourvus en abondance de canons et de munitions et défendus par 4.000 janissaires et autres 4.000 hommes». Ce qu'il y a de déplorable, ajoute-t-il, c'est que nous, nous manquons de canons, de mortiers, de munitions. Tout cela est encore à Buda et n'arrivera pas avant quinze jours. Que Votre Majesté voie quel grand désordre il y a là. Cependant les autres s'avancent. Son Altesse de Bavière fait des prodiges de valeur, si bien que, si l'on recevait les choses nécessaires, en dix jours, la forteresse serait au pouvoir de Votre Majesté».

Enfin le 8 septembre, en la fête de la Nativité de la Très Sainte Vierge, la grande victoire est remportée, les dernières citadelles cèdent et les Impériaux sont sans conteste maîtres de Belgrade. La campagne est donc terminée et le P. Marc peut regagner sa chère solitude de Padoue.

Bien que la France ait jeté ses armées au delà du Rhin, et que de Neubourg, en particulier, lui soient parvenues des nouvelles bien douloureuses à ce sujet, le vaillant aumônier est persuadé que sa mission est terminée.

Ces campagnes fastidieuses auxquelles il n'a pris part que par devoir, par obéissance, quand tous ses désirs, toutes ses aspirations l'éloignaient de cette vie agitée des voyages, des cours, des armées, ont enfin leur glorieux couronnement.

La victoire de Belgrade est le complément si désiré et si nécessaire de celle de Vienne. Elle aurait pu être remportée bien plus tôt et coûter moins de sacrifices et moins de sang : mais enfin les chrétiens l'ont obtenue, et désormais c'est pour l'Europe la tranquillité et la paix, l'éloignement de la crainte que, pendant des siècles, le Croissant a fait peser sur la chrétienté toute entière.

L'homme de Dieu croit donc l'heure venue de rentrer lui aussi dans la paix et dans le calme de sa cellule.

Mais auparavant, et pour prendre un congé définitif de son impérial ami, il lui écrit une lettre qu'il croit la dernière, dans laquelle il résume tous ses travaux. C'est un adieu solennel, avec de suprêmes recommandations, pour assurer le succès d'une œuvre qui fut celle de sa vie toute entière, et à laquelle il sacrifia ses volontés, ses goûts, ses désirs les plus intimes. On croirait entendre saint Paul, disant aux Corinthiens ce qu'il est, ce qu'il a fait, non pour en tirer de l'honneur ou en réclamer de la gratitude, mais pour rendre gloire à Celui-là seul qui est l'auteur de tous les biens, pour donner le couronnement à son œuvre et assurer la permanence des bienfaits dont elle a été la source.

Ainsi le P. Marc veut, à la fin de sa carrière, rendre grâces solennellement au Dieu qui choisit les humbles pour opérer Ses grandes choses, et, en même temps, devant l'Empereur auprès de qui il a été envoyé, affirmer son autorité et consacrer, par une disposition suprême, toute l'œuvre qu'il a accomplie, pour qu'elle demeure, qu'elle soit continuée, complétée et produise tous ses fruits.

Cette lettre admirable, toute jaillie de son cœur, est datée du 9 décembre 1688, au lendemain de la fête de l'Immaculée Conception, trois mois exactement après la prise de Belgrade. Elle a donc été méditée aux pieds de Marie Immaculée, en qui le serviteur de Dieu a une si grande confiance.

«Me voici enfin dans la solitude, dans la paix, le repos, s'écrie-t-il, séquestré de toute conversation avec les hommes, tout à mon Dieu ! C'est pour moi comme un paradis, où je me dispose à entendre le dernier appel du Seigneur, sans plus rien savoir ni rien penser des vanités de ce monde mensonger et trompeur».

L'heure n'est cependant pas encore venue pour lui de jouir en paix de cette bienheureuse retraite. La porte de sa cellule demeure toujours entrouverte sur le monde, qui ne renonce pas à ses droits sur lui et ne tardera pas à les faire valoir, toujours pressé des mêmes nécessités, et ne sachant ni jouir des bienfaits de l'intervention du vénérable religieux, à qui il recourt sans cesse, ni même les conserver.

«Que j'assure tout d'abord Votre Majesté Impériale de mes sentiments de singulière affection pour Elle et sa très auguste Maison. Elle peut les conjecturer par tout ce que j'ai fait, grâce au secours et à l'assistance de Dieu, dans le passé et le présent».

Après avoir rappelé la délivrance de Vienne et ce que nous avons dit plus haut de son action sur Sobieski, qu'il décida à intervenir, à une heure si opportune, il continue :

«Dans le cours du temps que je suis resté auprès de Votre Majesté et de ses armées, diverses divisions, jalousies et désordres étant survenus, qui pouvaient amener de funestes conséquences, je les ai apaisés avec l'aide de Dieu, et, à cause de cela, les opérations ont été heureuses et au grand avantage de Votre Majesté. D'autres fois, j'ai eu à traiter avec des princes, pour les garder en bonnes relations avec l'Empire, ce que j'ai obtenu avec la divine assistance. A Rome, je n'ai pas laissé passer une occasion d'écrire pour faire connaître ce qui pouvait être de l'intérêt de Votre Majesté.

«Au premier siège de Buda, Dieu sait quelles peines, fatigues, sueurs je me suis imposées pour que l'entreprise donnât le résultat espéré, disant ouvertement, contre le conseil des plus habiles officiers, qu'on ne prenait pas la vraie méthode pour attaquer une place, et que jamais on n'obtiendrait le succès désiré, et que l'armée de Votre Majesté serait rui-

née. Aussitôt on me demanda d'un ton très hautain ce que cela pouvait me faire que l'armée de Votre Majesté fût vaincue et que l'entreprise commencée ne me regardait point, à quoi j'e répondis publiquement : «Dieu résiste aux superbes et donne Sa grâce aux humbles». Et je m'en allai de l'armée, prévoyant les lamentables événements qui ne tardèrent pas à suivre.

«A la seconde attaque où ne manquèrent ni les divisions, ni les jalousies, les contradictions entre les grands et les chefs, avec l'aide de Dieu, de Marie et de saint Gabriel Archange, je calmai tout et j'exhortai à donner un assaut en bon ordre et soutenu, et l'entreprise tourna à la gloire de Dieu.

«Sous Naiasael, où il n'y avait que discorde entre les chefs, avec de vifs ressentiments, ce qui ouvrait évidemment la porte non au bien mais à des maux extrêmes, je m'appliquai sans relâche à calmer les esprits troublés, et à disposer si bien les choses, qu'il s'ensuivit la prise de la place et la défaite de l'ennemi pendant la campagne.

«C'est ce que je me suis efforcé de faire en diverses batailles et rencontres très difficiles, où ne manquaient ni les turbulences, défiances et contrariétés, et Dieu, par son assistance, m'a concédé de si nombreuses et signalées victoires, que tout le monde les a proclamées miraculeuses.

«Finalement, dans la dernière campagne, quand tout l'enfer était déchaîné pour nous empêcher de passer la Save, et tenter la prise de Belgrade, je puis dire que moi seul, je me suis opposé à tous les contradicteurs, sans considérer les persécutions et les avanies qui pouvaient m'en revenir. J'ai toujours soutenu que l'entreprise serait plus facile et plus heureuse qu'on ne croyait, et l'événement m'a donné raison.

«Si, après ce succès, 4.000 combattants seulement avaient suivi le Danube jusqu'à Nicopoli, ce qu'ils pouvaient faire sans difficulté et sans danger, Votre Majesté Impériale posséderait déjà la Serbie, la Bulgarie, la Moldavie et la Valachie, et elle en retirerait de bonnes contributions en hommes, blés et farines, et le secours de Transylvanie demeurerait intercepté. Je fis tous mes efforts pour faire prévaloir ce plan, je donnai de puissantes raisons, avec l'avis des plus habiles officiers, mais on ne voulait point passer la Save et mon projet ne trouva que des contradictions.

«Votre Majesté Impériale, avec cette bonté qui lui est habituelle et naturelle, m'a prié souvent de m'arrêter à sa cour, et elle sait avec quelle résolution je l'ai toujours évité : au point que, lorsque d'occasion j'étais de passage auprès d'Elle, j'ai toujours abrégé le plus possible le temps de mon séjour.

«Jamais je n'ai voulu, ni pour moi ni pour d'autres, accepter aucune des choses qui m'étaient si gracieusement offertes par votre prodigue générosité.

«Je ne me suis jamais mêlé que du service de Votre Majesté Impériale et de la chrétienté, et j'ai toujours marché sous l'escorte de Dieu, sans visées d'intérêt, en toute sincérité et vérité.

«Je vous ai fait cette longue narration pour que Votre Majesté Impériale sache que le pauvre et misérable pécheur qu'est le P. Marc l'aime, et d'un cœur sincère. Je sais du reste qu'il n'est pas d'homme en ce monde plus misérable et imparfait que moi, digne de tous les châtiments, indigne d'aucun bien, tout ce qu'il y a de bon en moi ne venant que de Dieu».

Les adieux qu'il fait doivent être dans sa pensée bien définitifs, car il voudrait rompre même les relations épistolaires, qui, aussi bien que les voyages et les conversations, le replongent malgré lui dans ces affaires du monde, devenues si onéreuses à son âme plus que jamais éprise de Dieu : «Pensant que je ne reverrai plus Votre Majesté Impériale, dit-il à un moment, je ne la fatiguerai pas davantage de mes lettres».

C'est tout le passé qui vient de revivre sous ses yeux, avec les cruels souvenirs qu'il évoque. Des flots d'amertume, on le sent, montent de son cœur et il les laisse déborder, non pour se poser en victime, exciter la pitié de l'Empereur ou provoquer de sa part un jugement favorable et l'approbation de toute son œuvre, mais pour donner au monarque, sous une forme plus sensible, la leçon dont il a besoin, et attirer son attention sur une série de fautes qui suivent toujours leur cours, au grand dommage du bien public.

Peut-être Léopold sera-t-il frappé de ce testament que lui laisse son plus clairvoyant conseiller et son meilleur serviteur. Le P. Marc, dans tous les cas, pourra se taire maintenant, car cette dernière missive, ces avis solennels parleront toujours et rediront ce qu'il n'a cessé de répéter.

Aussi termine-t-il sa lettre par ce tableau abrégé des maux qu'il a constatés et des causes qui les engendrent, indiquant par là même le remède, qui doit être surnaturel d'abord, puis descendre aux détails pratiques.

«Dieu sait combien je compatis à l'affliction de Votre Majesté Impériale au milieu des calamités et misères présentes. Des maux si grands viennent de nos péchés. La politique, l'intérêt tiennent dans le monde le haut du pavé : la vérité est bannie, avec la loyauté et la justice : on se cherche soi-même, et non ce qui est de Jésus-Christ : le bien des âmes, les exercices spirituels, l'administration et la pratique des sacrements sont tout à l'extérieur, et, au dedans, il n'y a que sordide intérêt, feintes et adulations.

«Celui qui voudra s'opposer avec un saint zèle à de tels désordres peut être assuré qu'il sera victime du plus cruel martyre, comme il m'arrive à moi-même, ce dont je remercie Dieu, recevant cela comme un trésor inappréciable».

L'Empereur se récrie et envoie une affectueuse lettre. Il n'a rien oublié des services que lui a rendus son cher P. Marc. Cette ingratitude ne sera point son fait, car elle serait incompréhensible, et il considérerait comme monstrueux que celui à qui elle est due si justement pût avoir pour récompense des persécutions et des douleurs.

Ne se rendant point compte que le serviteur de Dieu a plus souffert que lui-même des maux de l'Empire et de son peuple, oubliant que sa propre insouciance a été souvent pour autrui le sujet d'une peine d'autant plus amère qu'elle ne pouvait librement s'exprimer, et que le P. Marc a subi ainsi un martyre moral, plus crucifiant que les tortures physiques, il termine par ces mots où perce une inopportune ironie : «Surtout bien méchant serait celui qui voudrait faire de vous un martyr».

Le solitaire de Padoue l'a été pourtant dans le passé, et si, dans l'avenir, le martyre du sang doit lui être épargné, il n'en sera pas moins martyr de la pénitence, victime s'offrant à Dieu, dans le mystère du cloître, pour féconder et mener à

bonne fin les travaux si importants et en apparence si opposés à sa vocation qui lui ont été imposés et à l'armée et dans l'État.

## CHAPITRE VI : L'EXCITATEUR INFATIGABLE. (1689-1696)

Avec l'année 1689 s'achève ce que nous pourrions appeler la carrière militaire du P. Marc d'Aviano.

Il semble même, après la longue lettre qu'il vient d'écrire à l'Empereur, exprimant des sentiments qui lui sont familiers, manifestant une volonté bien arrêtée et disant à la cour et aux affaires un adieu définitif, que c'est toute sa carrière publique qui est terminée et qu'il n'a plus rien à faire désormais ni à la cour ni dans les camps.

Il n'en est rien cependant. Une fois de plus, ses espérances seront frustrées, et nous le verrons encore, sinon sur les champs de bataille, exhortant et stimulant les soldats et les chefs, du moins auprès du monarque qui ne se fatigue pas d'entendre ses remontrances et l'appelle toujours à ses côtés, parce qu'il a besoin de ses conseils.

Ce rôle qu'il remplit fait penser à celui de saint Bernard, qui s'appelait lui-même le prodige de son siècle, parce que, fait pour la solitude où son âme avait jeté ses plus profondes racines, il se trouvait jeté malgré lui au milieu des agitations les plus violentes, ballotté par toutes les passions de son temps, obligé de vivre dans un milieu qu'il avait en horreur et dont sa vocation l'éloignait non moins que ses attrait naturels.

Il y a dans la vie du P. Marc le même contraste, et, dans son âme, une intermittence de pensées, de résolutions, qui semblent se contredire et s'exclure, et qui pourtant s'harmonisent et se fondent dans une parfaite unité.

Tantôt se voyant inutile, en face d'un mal que ses efforts ne peuvent vaincre, il est comme saisi d'abattement, il renonce à poursuivre une tâche qu'il ne croit plus sienne et parle de se retirer pour suivre un attrait auquel il s'est dérobé avec peine.

Puis il revient sur sa décision, secouant les pensées décourageantes : il répond au premier appel, entreprend des voyages, continue les correspondances, et, avec sa belle ardeur toujours renouvelée, s'emploie aux affaires et redevient le moine actif, entreprenant, courageux, dont on sent partout l'inspiration et dont les œuvres sont si fécondes. On le trouverait même prêt, si Dieu manifestait Sa volonté, à revenir sur les champs de bataille, où il a recueilli cependant tant de déceptions et de si cruelles épreuves.

Car voilà ce qui dirige tout dans sa vie et y établit, au milieu des pensées et des actions les plus diverses, une admirable unité : **la volonté de Dieu, c'est-à-dire le devoir.**

Notre Père saint François n'était-il pas victime de la même division de son être, quand, attiré puissamment dans les bras de Jésus crucifié, il entendait l'oracle du ciel lui disant, par la voix des événements, autant que par celle de Claire et du Bienheureux Sylvestre : «François, tu es destiné non à ton repos, mais au salut du monde» ?

Cependant comme la première vocation du P. Marc était la vie religieuse, avec ses exercices pieux et ses labeurs apostoliques, que son action dans les camps ou auprès des monarques avait, pour un Frère Mineur, quelque chose d'insolite et ne pouvait constituer qu'une exception, d'un caractère essentiellement transitoire, il ne quittait le cloître qu'à regret et avait hâte d'y revenir, comme la faible barque d'un pêcheur, obligée d'aller en haute mer et même au milieu des tempêtes pour un sauvetage, s'empresse, le danger passé, de regagner le rivage, pour lequel elle est faite.

C'est dans ces sentiments que l'homme de Dieu acceptera de nouveau, s'il lui est imposé, un fardeau qui lui est plus lourd que tous les sacrifices, et, en se portant au secours de l'Empire menacé, il n'y aura de sa part ni inconstance ni versatilité, comme il n'y avait ni faiblesse ni pusillanimité dans les démarches faites précédemment pour retrouver sa solitude.

Comment son grand cœur pourrait-il ne pas prendre sa part des douleurs multiples qui fondent sur son impérial ami ? Comment sa charité pourrait-elle refuser de lui venir en aide, quand une série nouvelle de revers commence pour cet Empire au bien duquel il s'est toute sa vie dévoué ? Comment demeurerait-il sourd au cri d'angoisse qui retentit jusque dans sa solitude ? Il est vrai que ses services ont été jusque-là bien mal compris et qu'ils n'ont point produit les résultats désirés. Mais l'âme d'un apôtre est magnanime et ne s'arrête ni devant les insuccès ni devant les ingratitudes.

«*Angustiae mihi sunt undique*, lui écrit l'Empereur : me voici de nouveau au milieu des angoisses. D'une part, les Français me causent grand dommage et troublent fortement l'Empire, et je ne sais comment leur résister. D'autre part, je ne suis pas hors d'affaire avec les Turcs, et alors même que je voudrais poursuivre la guerre sainte contre eux, je ne vois pas la possibilité de le faire, par défaut d'argent, car le Pape doute de pouvoir me continuer ses subsides. Je ne sais ce que je dois faire et me confie uniquement en Dieu».

**Il était à prévoir en effet que la trêve consentie par la France allait bientôt prendre fin. Louis XIV avait patienté, lié qu'il était par la promesse faite au Pape. Mais quand l'Empereur était maître de Buda et de Belgrade, quand le danger principal semblait avoir disparu du côté des Turcs, il ne se croyait plus tenu à ménager son adversaire.**

La diminution des subsides pontificaux était, nous le savons, le résultat de sa diplomatie à Rome». *Inimicus homo hoc fecit*, écrivait l'Empereur au P. Marc, c'est là l'œuvre de l'ennemi, qui m'arrête quand je pourrais susciter aux Turcs de si beaux embarras». Rien d'étonnant à ce que son dépit le pousse à assimiler cet ennemi au démon lui-même. Le texte de l'évangile l'y pousse et aussi la logique de son point de vue, puisqu'il fait une guerre sainte et l'œuvre même de Dieu.

Le P. Marc, qui voit les choses comme lui, n'est pas loin de son côté d'appeler un crime irrémissible celui qui est dirigé contre son ami, un monarque «doux comme un Ange».

Mais il y a plus : **Louis XIV** ne va pas se contenter d'agir indirectement et par la diplomatie : il se prépare à attaquer de force et à faire en Allemagne de nouvelles incursions. **Profiter des embarras de son adversaire pour envahir ses États, et assurer ainsi la sécurité de ces places fortes sur le Rhin, qui lui sont toujours contestées, cela lui semble de bonne guerre : ce qui l'est moins, ce sont les violences, les déprédations barbares, les crimes inutiles dont s'accompagne cette campagne, les soldats pillant et ruinant tout sur leur passage, et commettant des excès de toute sorte.** On aura beau dire que Louis XIV connaissant ses ennemis les traitait comme ils ont coutume de traiter



eux-mêmes leurs vaincus, ce sera pour le grand Roi une excuse insuffisante, d'autant plus que cette guerre sauvage irrite les princes allemands contre lui et rejette ceux qui lui sont sympathiques dans le giron de l'Empire.

**Louis XIV voudrait obtenir un traité qui lui reconnût les droits qu'il revendique, non seulement sur les provinces de la rive droite du Rhin, mais encore sur les places des Pays-Bas et de l'Allemagne que ses armes ont conquises : il est appuyé déjà par les princes italiens, qui espèrent, en donnant à la France cette satisfaction, se préserver eux-mêmes. Il finira par amener à ce sentiment, mais par des raisons différentes, le Souverain Pontife lui-même.**

Léopold cependant n'est pas encore préparé à faire le sacrifice qui lui est demandé, et les sentiments du P. Marc nous sont assez connus pour que nous ne nous étonnions pas de le voir se dresser lui aussi contre ces prétentions et encourager son maître à une ferme résistance.

«Il paraît, lui écrit Sa Majesté, que les Vénitiens et les Polonais inclinent peu vers la paix avec les Turcs. **Ils voudraient plutôt qu'on la fit avec la France. Mais cela ne se peut sans un éminent péril, car, de ce côté, on ne garde ni pacte, ni foi, ni serments.** Je ne crois pas d'ailleurs que Venise tienne à rendre la France si puissante, car elle pourrait avec le temps ressentir les inconvénients de cette omnipotence. Quant à moi, je veux traiter toutes choses avec les confédérés de la Sainte Ligue».

«Ne faites la paix ni avec le Turc, ni avec la France, répond en substance le P. Marc. Il est vrai qu'il sera difficile à Votre Majesté Impériale de mener de front une guerre offensive et une autre défensive. La difficulté est moins grande cependant pour la guerre contre les Turcs, que les factions divisent, et à qui on pourrait porter en ce moment des coups cruels... Par la reddition miraculeuse de Zighet, Dieu montre qu'il veut la destruction du mahométisme... Si le Turc voulait nous rendre tout ce qu'il possède en Europe, jusqu'à la Porte de Fer, je dirais : Faites la paix ! Si non, je craindrais que Votre Majesté Impériale manquât une occasion unique que Dieu lui envoie, et dans laquelle il l'assistera et l'aidera, pour faire des choses qu'on n'a jamais vues». Et il rappelle à l'Empereur la devise de Rodolphe de Habsbourg, qu'il avait fait graver sur ses étendards, *ADSIT*, cinq lettres à qui il donnait cette signification : *Auxilio Dei Superabo Imperatorem Turcarum*. Par l'aide de Dieu, je renverserai l'Empereur des Turcs. C'est cette confiance qui lui donna la victoire.

L'homme de Dieu ajoute ces conseils, qu'il a déjà donnés bien souvent : «Que Votre Majesté Impériale continue d'avoir toujours à cœur la gloire de Dieu et s'efforce d'éviter les péchés d'omission, dont les conséquences sont plus graves que les péchés de commission, parce que ceux-ci d'ordinaire ne nuisent qu'à celui qui s'en rend coupable, tandis que les autres entraînent le dommage et la perte de beaucoup d'âmes, de provinces et de royaumes».

L'Empereur décide donc la continuation de la guerre sur le Danube, mais il se trouve, dès le début, en face d'une difficulté, que nous avons vue naître quelques mois auparavant et qui est devenue maintenant une question d'État.

L'Électeur de Bavière, en l'absence du duc de Lorraine, a repris le commandement. Celui-ci, quoique malade, ne se résigne pas à demeurer effacé et réparaît en face de son compétiteur sur le champ de bataille». Le zèle de l'Électeur ne laisse rien à désirer, écrit l'Empereur au P. Marc, mais le duc de Lorraine a plus d'expérience et de talent, et jusqu'ici tout a été conduit par lui. De cette situation délicate naissent bien des embarras et des ennuis. Conseillez-moi, mon Père, et donnez-moi vos lumières».

L'Empereur fit peu de cas de la solution suggérée par le Capucin et décida qu'aucun des deux compétiteurs ne commanderait en Hongrie, mais que Louis de Baden y conduirait les opérations. Le choix était on ne peut plus malheureux et signifiait en tout cas, s'il n'eût été pris d'avance, le congé de l'armée du P. Marc d'Aviano.

Le dévoué serviteur de l'Empereur continuait d'une autre manière l'œuvre à laquelle il avait voué son cœur. Il cherchait, par exemple, des subsides et faisait connaître qu'il avait trouvé à Venise un cavalier génois offrant de prêter un million d'or à trois pour cent et de faire un don gratuit de soixante mille florins. La condition était que l'Empereur lui donnât en retour l'investissement d'un fief en Italie, Goritz, par exemple, avec le titre de Prince.

Comme on connaît son obligeance infatigable, voici encore un noble personnage qui vient demander sa recommandation pour devenir général de cavalerie des armées pontificales». Ce serait un excellent choix, écrit le P. Marc, mais je n'ai aucun moyen d'arriver ni au Pape ni à aucun prélat et je ne puis le faire qu'indirectement par l'Empereur ou quelque autre personnage ayant du crédit à Rome».

Quant à lui, il en a si peu, et ses bons amis d'autrefois surveillent si bien toutes les avenues, pour l'empêcher d'avoir accès auprès d'Innocent XI, qu'ils viennent encore de l'arrêter sur le chemin de Florence, où le duc de Toscane le demandait pour le carême. Deux demandes successives du Prince n'ont obtenu que des refus : Florence eût été trop près de Rome.

Le 4 février, il quitte Padoue, «où il était écrasé, dit-il, par la dévotion du peuple», et va prêcher le carême à Este.

Mais l'Empereur semble ne pouvoir se passer de sa présence : s'il n'est plus aumônier de ses armées, il le veut encore comme conseiller intime et directeur de sa conscience. Il le demande de nouveau, et le vénérable religieux toujours charitable et obéissant se hâte de partir. Il arrivera après la fête de saint Antoine de Padoue.

En attendant, il fait auprès des princes les plus actives démarches pour soutenir les intérêts de l'auguste maison à laquelle il est si fidèlement dévoué.

Avec la guerre, le souci principal de l'Empereur est l'élection de son fils comme roi des Romains. Ce titre était porté par le successeur éventuel de l'Empereur, qu'il était d'usage d'élire avant la mort de celui-ci, pour que le trône impérial ne demeurât pas vacant. C'est ainsi que Léopold lui-même, malgré les efforts de Louis XIV, avait été désigné du vivant de son père. Son plan était formé depuis longtemps de retenir la couronne dans sa propre famille, la faisant tomber après lui sur la tête de son fils aîné.

Mais il fallait se hâter de le faire élire, car **Louis XIV**, qui brigait maintenant la couronne pour le Dauphin, avait déjà commencé, nous l'avons vu, sa campagne de propagande. Les princes allemands n'étaient point insensibles à ses offres, et Léopold devait toujours craindre, tantôt par ambition ou intérêt, tantôt par mécontentement ou envie, de les voir passer

à l'ennemi. Pour les impressionner davantage, **le Roi de France était venu jusqu'à Metz étaler la pompe de sa majesté, paraissant tout prêt à continuer son voyage pour ceindre la couronne de César.**

Pour conjurer ce qu'il considère comme le grand péril, l'Empereur a recours une fois de plus au Capucin, son fidèle ami, dont le prestige et l'influence peuvent seuls contrebalancer les efforts de son rival.

Le P. Marc est tellement accoutumé à confondre les intérêts de César avec ceux de la chrétienté et à voir dans la maison d'Autriche l'unique soutien du catholicisme en Europe, qu'il s'emploie à cette œuvre avec une ferveur toute religieuse. Il va donc combattre la France, à cette heure solennelle, en toute sûreté de conscience, non point par antipathie ou par esprit personnel de vengeance, ces sentiments n'ont point de prise sur lui, mais parce qu'il est convaincu, comme il le dit, que **«l'élévation du roi de France au trône impérial serait le malheur de la chrétienté»**. Nous avons déjà dit qu'elle eût été peut-être, au contraire, le salut de l'Empire lui-même.

Quelques-uns le pensaient, même à Rome, où le P. Marc voyait un parti prêt «à sacrifier, disait-il, la croix à la politique».

Les tendances françaises cependant étaient loin de dominer, dans les sphères pontificales, et le Pape, avec toute la réserve et la discrétion qui, dans cette circonstance, s'imposaient d'une manière spéciale, s'employa de toutes ses forces en faveur de l'Autriche.

Les jours d'Innocent XI étaient comptés et c'est pendant les préparatifs de la Diète qu'arriva à Vienne la nouvelle de sa mort, et celle de l'élévation au Pontificat du cardinal Ottoboni, sous le nom d'Alexandre VIII.

«J'en suis tout consolé, écrivait l'Empereur au P. Marc, car on dit du nouveau Pape qu'il est grand seigneur et de haute sagesse. Que Votre Paternité veuille bien, si elle en trouve l'occasion, lui faire savoir la joie que j'ai éprouvée de son élévation et la fidélité que je veux toujours lui garder».

On verra que ces bons sentiments ne furent pas de longue durée.

Le P. Marc, arrêté quelque temps par ces événements, put enfin se mettre en route pour Vienne, faisant, avant d'arriver, une halte au sanctuaire de Maria Zell, où il célébra trois messes pour la Maison impériale.

Il fait mention, dans une lettre à César, de ce pèlerinage, où il a reçu de Marie une grâce de protection signalée. Une journée avant d'arriver au sanctuaire, dit-il, par une inspiration que je crois venue de la Sainte Vierge, je descendis quelques instants de voiture. Celle-ci n'avait pas fait quarante pas qu'elle versa tout à coup, si bien que si j'y étais demeuré j'aurais couru péril de mort. Je tiens pour certain que Marie, mon avocate et ma patronne, m'a préservé en cette circonstance : je lui en garderai une mémoire éternelle».

L'Empereur le reçoit avec de grandes démonstrations de joie, et lui parle des différentes affaires qui font l'objet de ses préoccupations. C'est là tout le but du voyage.

Le P. Marc aura encore l'avantage de voir Leurs Majestés à Neubourg, où il est invité, comme ami de la famille, à assister aux fiançailles de la future reine d'Espagne. Mais il a son congé et veut retourner en Italie.

Son itinéraire est par Munich, où il a à remplir une mission, semblable à beaucoup d'autres qui lui sont réservées à l'approche des élections. L'Empereur nous la fait connaître par ce passage d'une de ses lettres.

«Je vois que Votre Paternité est arrivée à Munich, qu'elle y a vu l'Électeur de Cologne, et qu'elle l'a trouvé bien disposé. Je ne doute pas qu'il se trouve des gens qui chercheront à lui donner des scrupules et à soulever des difficultés : il y en aura même parmi ceux qui devraient moins le faire. C'est pourquoi il sera bon que Votre Paternité continue à animer et à cultiver par lettres ce bon Prince». (14 octobre 1689)

Tout s'annonce pour le mieux, et le 23 décembre, l'Empereur écrit encore : «Déjà je sens l'effet de vos prières. Mercredi passé, les Électeurs ont décidé que l'élection était nécessaire et ils ont fixé la date du 8 janvier prochain. Comme ils sont si bien disposés, je ne doute pas que nous n'arrivions à la fin que nous nous sommes proposée. Je déclare pourtant ne vouloir que ce que Dieu trouvera bon pour le salut de mon âme et de celle de mon fils, comme aussi pour le bien de l'Empire».

L'Électeur de Cologne avait été, en effet, avec ceux de Mayence et du Palatinat, gagné aux intérêts de la France.

Mais la situation de Louis XIV devenait de jour en jour moins favorable, car l'Empereur avait su s'attacher Bavière, le P. Marc avait détaché Cologne, et les autres princes, nous l'avons dit, étaient indisposés par la brutalité de l'attaque contre les Allemands.

Aussi l'élection fut-elle un triomphe pour Léopold et pour l'archiduc Joseph, qui fut élu et acclamé, bien qu'il n'eût pas atteint encore l'âge de dix-huit ans exigé par les lois de l'Empire. On fit sur place une loi d'exception et le jeune roi de Hongrie devint le roi des Romains.

Le 16 février, l'Empereur, du sanctuaire de Notre-Dame d'Altötting, faisait part au P. Marc de ces événements, à la préparation desquels il avait pris une si grande part : «Je suis heureux, lui disait-il, de pouvoir vous donner ces bonnes nouvelles de ce grand sanctuaire de Marie, à laquelle je ne puis rendre d'assez ferventes actions de grâces pour tout ce qu'elle m'a obtenu de son Fils. Aidez-moi à témoigner ma reconnaissance.

«Tout s'est parfaitement passé et nous avons lieu d'être satisfaits. Votre Paternité voit par là que ce n'est pas sans raison qu'elle m'a approuvé quand j'ai entrepris cette affaire».

L'homme de Dieu ne le suivit pas jusqu'au bout cependant et quand le César, insatiable d'honneurs, eût dévoilé tous ses plans, non seulement il ne l'approuva pas, mais, avec le courage qu'il montrait toujours dans ces circonstances, il lui fit entendre les plus sévères remontrances.

Ce fut ici la grande faute de Léopold, chez qui la piété n'empêchait pas une ambition démesurée. Encouragé par son premier succès, il avait songé non plus seulement à son successeur immédiat, mais à tous les successeurs de l'avenir, et voulait, de cette volonté aveugle et opiniâtre, la seule qu'il sût montrer, et seulement quand son intérêt était en jeu, obtenir d'une diète une constitution nouvelle, établissant que la couronne impériale ne sortirait plus désormais de la famille des Habsbourg. Jaloux de la gloire des siens, ne voulant plus les exposer aux chances d'une élection dans laquelle ils pouvaient être ballottés et vaincus, il faisait du trône impérial son bien propre et le leur passait en héritage.

Mais comment remporter à la diète cette grande victoire et faire agréer aux Princes électeurs ce changement si important dans la constitution de l'Empire ? C'est ici que l'iniquité joue son rôle et que se commet, par l'instigation de l'Empereur, ce que l'on a appelé le grand crime de l'Europe.

Le protestantisme ayant rompu toutes les digues et déchaîné toutes les passions, l'orgueil, l'ambition, l'amour de l'indépendance font que chaque prince veut être libre et souverain. On s'exempte des anciennes sujétions, on se crée des titres et on usurpe des droits. C'est ainsi que vient de surgir un royaume nouveau, qui ne semble point destiné à un glorieux ni long avenir, accueilli de tous par des sourires de pitié et des airs de scepticisme. C'est le petit marquis de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, qui, de lui-même, s'est proclamé **roi de Prusse**.

Il a besoin d'une sorte de légitimation, de reconnaissance officielle, qui dépend en grande partie de l'Empereur. On espère de la piété de Léopold et de son dévouement aux intérêts de l'Église, qu'il refusera d'avoir rien de commun avec cette cour minuscule, où le protestantisme s'affiche avec une particulière insolence et où se crée déjà l'ambiance d'impiété, qui sera en complète harmonie avec les sentiments de Voltaire. L'Empereur le sait, mais il a besoin, pour la réussite de son plan, d'avoir des complices, et il conclut le marché. Il reconnaît le nouveau royaume, en retour de la voix que lui donnera l'Électeur, pour assurer à jamais à sa maison la succession impériale.

### **C'était, l'histoire l'a montré, indignement trahir les intérêts catholiques et livrer l'avenir aux protestants.**

Le péril n'était pas moins grand de ce côté que de celui des Turcs. La France au moins, en favorisant ces derniers sur un terrain, se réservait de le combattre ailleurs et de l'arrêter à temps. Mais comment conjurer le péril hérétique ? L'Empereur, qui l'avait déchaîné, en aurait-il la puissance et même la volonté ? De fait, ce péril n'a fait que grandir, en Allemagne, depuis la funeste concession de 1701. Le nouveau royaume en est devenu le siège principal. C'est là qu'était né le luthéranisme, c'est là qu'il avait grandi, c'est là qu'il trouvait encore le terrain le plus favorable à son existence et à son développement : c'est là que le virus hérétique acquerrait toute son intensité et devenait le plus menaçant, se propageant de ce centre à travers toutes les terres allemandes. Le temps ne l'a pas affaibli, et, en ces dernières années, le mouvement de «*Loss von Rom, Séparons-nous de Rome*», a arraché au catholicisme, parmi les populations autrichiennes de langue germanique, un nombre incalculable de fidèles. Un capucin de Bavière, le P. Cyprien, quelques années avant la guerre, avait publié des chiffres et donné des détails effrayants sur l'organisation de cette propagande protestante, partant de Berlin et de la cour, qui, sous le couvert d'œuvres sociales ou de charité, se donnait la mission de combattre l'Église, non seulement en Allemagne, mais en Alsace-Lorraine, où depuis 1870, les catholiques ont perdu deux cent mille des leurs passés à l'hérésie, et surtout en Autriche, où le catholicisme était de plus en plus menacé.

On conçoit que le Souverain Pontife, prévoyant les calamités dont l'acte de l'Empereur allait être la source, ait anathématisé l'usurpateur, en déclarant au Consistoire du 17 avril 1701, que, par là, il s'est mis dans la catégorie de ceux dont le Seigneur a dit «*Ils ont régné, mais ce n'est pas en Mon Nom : ils ont été punis et Je ne les ai pas connus*».

Il renouvelait cette solennelle protestation au Consistoire du 21 janvier 1715, après le Congrès de Bade, où les nations de l'Europe avaient reconnu le nouveau royaume de Prusse.

**Le cardinal Pie**, en rappelant ces faits, en pleine guerre franco-allemande, le 25 novembre 1870, disait : «*L'histoire a commencé de révéler et elle achèvera de dire si la Papauté n'était pas grandement perspicace, alors qu'elle voulait ainsi refouler, dès sa naissance, un royaume souillé dans sa racine par le scandale d'une double apostasie, et qui ne pouvait prendre rang parmi les grandes puissances qu'au préjudice de l'univers entier*».

On est frappé de stupeur quand on voit comment l'histoire a continué de parler et comment la Providence a châtié ceux qu'avait anathématisés le Vicaire de Jésus-Christ.

Au milieu de toutes les tristesses qui, de nos jours, affligent la sainte Église, nous aurons vu au moins ce miracle de la Providence, qui vient de donner une solution à tous les graves problèmes de la fin du dix-septième siècle, en face desquels s'est trouvé le grand religieux dont nous écrivons l'histoire, en détruisant à la fois par la chute des deux pouvoirs politiques en qui ils s'incarnaient, les périls contre lesquels France et Autriche luttèrent chacune de son côté : le péril ottoman et le péril huguenot.

Les cendres du P. Marc doivent en tressaillir dans la tombe, tandis qu'il intercède au ciel pour le royaume de Sobieski, qui ressuscite, et pour l'Autriche, le pays qui lui fut toujours cher, si malheureux aujourd'hui et si digne de pitié.

Le zélé religieux avait-il prévu ces conséquences de la faute de son auguste ami, plus grave et d'une autre nature que les péchés d'omission, dont il se reconnaissait si facilement coupable ? L'esprit prophétique semble bien l'avoir assisté à ce moment, car nous l'entendons, dans une circonstance solennelle, révéler au monarque le châtimement que Dieu lui tient en réserve, menace à laquelle il doit être particulièrement sensible, car c'est l'écroulement de ses plans ambitieux, l'éloignement du trône de sa postérité et la fin prochaine de sa dynastie.

Bien qu'à certains moments, il puisse paraître importun, on ne peut se passer de lui, et la cour continue de l'appeler chaque année.

L'obédience lui est envoyée au printemps de 1690, à Bassona, où il prêche le carême. Des obstacles se dressent devant l'exécution des ordres qui viennent de Sa Sainteté, car l'Empereur connaît le moyen infallible d'obtenir du fidèle enfant de l'obéissance l'objet de ses désirs et c'est au Pape qu'il s'est adressé pour l'avoir de nouveau auprès de lui.

Le P. Marc, cette fois pourtant, écrit au comte de la Torre, ambassadeur d'Autriche à Venise, que le bref reçu ne pourra lui être utile pour deux raisons : d'abord, il n'est plus capable de se rendre à l'armée, et puis on a oublié de joindre à cette feuille de pouvoirs la dispense au sujet des voitures. Moins que jamais, alors qu'il sent la vieillesse peser déjà sur ses épaules, il lui est possible de voyager à pied.

Ces oublis sont vite réparés, mais voici qu'au dernier moment une fluxion se déclare au genou. Malgré les douleurs que causera la fatigue, il se met en route cependant et arrive à Inspruck à temps pour recevoir le dernier soupir de son vaillant ami, le duc de Lorraine. C'est une perte pour le monde entier, écrit-il après sa mort au même comte de la Torre. On ne retrouvera jamais un autre Charles de Lorraine. Vous pouvez vous imaginer dans quelle affliction et quelle angoisse se trouve la Reine : elle fait vraiment compassion. Je m'arrête ici quelques jours pour la consoler».

**C'était une perte surtout pour les armées de l'Empereur, qui devaient à la vaillance du Duc d'avoir jusqu'ici tenu en échec les forces de la France.** Privées de ce chef, les armées impériales perdront confiance en elles-mêmes, les revers se multiplieront sur les bords du Rhin, tandis que les Turcs, encouragés par cette diversion, réussiront à reprendre Belgrade, (octobre 1690)

Déjà auparavant les Hongrois vaincus avaient relevé la tête. Le général Heisler, prisonnier, était tombé aux mains de Tékéli et le marquis Doria en celles des Tartares. Aussi le P. Marc, à ces nouvelles, exhortait-il encore une fois à la prière et à la pénitence, et son séjour à Vienne était marqué par des cérémonies publiques et solennelles, sermons, bénédictions, auxquels assistaient toujours Leurs Majestés.

Il trouvait encore là mourant un autre de ses amis, le comte Molar, qui réclamait à grands cris son assistance». Il a pu m'exprimer tous ses sentiments, écrit le P. Marc, et, peu après, dans des dispositions admirables, son âme s'est envolée au ciel».

Ce voyage sera donc celui du dernier adieu à ses amis. Il semble n'avoir été permis par la Providence que pour lui donner le moyen de les assister à l'heure suprême.

Après le duc de Lorraine et le comte Molar, c'est l'Électeur Palatin qui lui envoie un message. Il est malade et âgé de soixante-quinze ans. Le P. Marc, déjà en route pour l'Italie, s'empresse de revenir sur ses pas et dispose le prince à une sainte mort.

Si ces pertes l'affligent, il est bien plus affecté encore par les nouvelles de la campagne, que l'Empereur lui communique, et spécialement par la chute de Belgrade. «Je puis me faire facilement l'idée de la peine que vous en éprouvez, lui dit Léopold, vous qui avez tant contribué, par votre zèle fervent et vos prières, à la conquête de cette place».

Cette lettre est suivie d'une seconde, datée du dernier jour de l'année, dans laquelle on voit poindre une autre difficulté, la principale peut-être à ce moment. Il convient, à cause de cela, d'en parler avec quelques détails.

«Votre Paternité a bien raison de dire, écrit l'Empereur, qu'il serait utile que le Pape me vint davantage en aide. Mais je vois que c'est tout le contraire, et j'éprouve une mortification pénible. J'ai dû en venir à son égard à une résolution qui fera du bruit et Votre Paternité en entendra parler. C'est moi qui ai tout fait, prétendant garder malgré tout la fidèle révérence que je dois au Saint-Siège, mais je désire être plus considéré du Pape et de sa famille Ottoboni. En ce que j'ai fait, j'ai eu en vue de sauvegarder mon autorité et ne pas recevoir plus tard des affronts. Je serai toujours prêt cependant à donner de justes satisfactions et à tempérer mon intervention. J'ai voulu vous dire ces quelques mots pour votre gouverne».

Ce n'était ni plus ni moins qu'un coup d'État que Léopold venait d'accomplir.

Irrité parce que la famille Ottoboni ne cachait pas ses sympathies pour la France, et que le Pape lui-même, tout en combattant le réganisme et le gallicanisme de Louis XIV, entretenait des rapports amicaux avec lui, il avait envoyé à Rome un ambassadeur, le comte Martinitz, qui, dès le premier jour, sembla n'avoir d'autre lâche que d'humilier Alexandre VIII, en se posant auprès de lui comme un protecteur et un maître, tel Constantin reprenant sa place auprès du Pape Sylvestre.

Il lui fallait dès lors toutes les préséances : il prenait le pas sur le gouverneur de Rome, dont il annihilait le pouvoir, prétendant même éclipser les cardinaux. Un jour, dans une procession, au grand scandale du peuple de Rome, qui n'était pas prêt à accepter cette tutelle germanique, il vint audacieusement se placer au milieu d'eux.

Le cardinal Colloredo indigné et attristé à la fois écrivait alors au P. Marc cette lettre, qui paraît officieuse :

«Comme Cardinal enfant de l'Église, comme chrétien, je veux de toutes mes forces l'union du sacerdoce et de l'Empire, par laquelle notre foi sera triomphante et l'hérésie et l'impiété confondues. Par conséquent, je ne puis souffrir cette scission, surtout quand je sais que Sa Sainteté nourrit une affection vraiment paternelle à l'égard de notre très auguste Empereur. Mais elle veut qu'on traite, qu'on propose une solution, qu'on suggère une satisfaction, et non pas qu'on se désiste aussitôt et qu'on refuse toute négociation. Croyez-moi, Père, il y aurait moyen de s'entendre : tandis qu'en cessant de traiter, on ne gagne rien, les soupçons se multiplient et la défiance mutuelle s'augmente, au grand détriment du bien général, car les hérétiques des nations voisines triomphent de ces dissensions qui déshonorent notre foi.

«Je ne voudrais pas à cause de cela que Votre Paternité s'absente de la cour tant qu'elle n'aura pas arrangé cette affaire. Vous en aurez l'obédience du Vicaire du Christ, qui proteste toujours avoir pour César l'estime et l'affection qu'il lui doit. De même que la première œuvre de son Pontificat fut de travailler à faire l'élection du Roi des Romains heureusement accomplie, ainsi il ne laissera jamais passer une occasion de montrer sa paternelle bienveillance à un monarque qui a si bien mérité de l'Église. Je m'avancerai davantage encore et je dirai que si Sa Majesté Impériale insiste encore pour avoir un Cardinal de son choix, moi-même volontiers je donne ma barrette pour la paix de l'Église, et je la dépose aux pieds de Sa Sainteté, pour qu'elle l'offre Elle-même au sujet que Sa Majesté lui aura signalé comme le plus digne. Je retournerai ensuite à mon ancienne paix, estimant n'avoir jamais fait meilleur usage de cette barrette qu'en la sacrifiant ainsi. Assurez bien Sa Majesté que je suis prêt à le faire, mais qu'Elle ne laisse pas d'être unie parfaitement à un Pontife qui l'aime tant». (16 juillet 1690)

On peut s'étonner à bon droit de voir des différends de ce genre surgir à la cour d'un monarque si pieux et si prompt à reprocher à la France ses manques d'égards au Saint-Siège, son particularisme et sa politique égoïste.

Il n'y avait pas encore une année qu'il adjurait le ciel, dans une lettre au P. Marc, de prendre sa cause en mains et de le délivrer *ab homine iniquo et doloso*. Cet homme inique et astucieux, c'était le roi de France : «on peut bien appeler ainsi, disait-il, celui qui menace le Vicaire du Christ, et cause tant de préjudice au christianisme si déchiré, tout en prétendant ne rien faire contre la religion catholique».

Les nations, comme les particuliers, doivent se souvenir de la parabole de la paille et de la poutre. Rien n'aveugle autant que l'intérêt, l'ambition politique ou même la passion patriotique.

La mort d'Alexandre VIII ne mit pas fin à ces difficultés entre Rome et la cour de Vienne. Mais l'élection du successeur devenait pour Léopold la source de gros soucis, autant qu'un tel monarque était capable d'en avoir.



«Je suis neutre, écrivait-il au P. Marc, le 11 février 1691, **peu m'importe que le nouveau Pape soit Impérial ou Espagnol, pourvu qu'il soit un vrai Père universel. Il y aura beaucoup de prétendants pour cette dignité, mais je ne sais pas s'il y en aura beaucoup ayant toutes les qualités d'un Vicaire de Jésus-Christ**».

On voit poindre ici **la crainte que le nouveau Pape s'incline vers la France, ce qui serait évidemment aux yeux de l'Empereur l'abomination de la désolation.**

Cependant, même de très saints prélats, comme nous le verrons par une lettre du P. Marc, prônaient cette politique, parce que, le danger turc n'existant plus, **il était temps de songer sérieusement au péril protestant, contre lequel la France luttait toujours, tandis que l'Empereur devait, par la force des choses, et pour vivre en bonne intelligence avec les princes hérétiques, leur faire beaucoup de concessions, au préjudice de la vraie foi et des intérêts catholiques.**

Quelques-uns songeaient au cardinal Barberigo, évêque de Padoue, dont les vertus étaient si éclatantes qu'il a été mis après sa mort au rang des Bienheureux.

Le cardinal Kolonitz de Vienne lui avait déjà depuis longtemps annoncé la tiare, car nous trouvons dans une lettre de lui au P. Marc ces délicates paroles : «Le cardinal Barberigo ne veut pas me donner l'espoir de baiser sa main, mais bientôt je lui baiserais le pied, sans préjudice du Pontife régnant, que Dieu conserve».

«Tous les prélats zélés, écrivait au P. Marc Mgr Bartolo, évêque de Brescia, voudraient le cardinal Barberigo, parce qu'on espère que son incomparable sainteté réussirait à faire reflourir la discipline ecclésiastique et les bonnes mœurs qui sont tombées à un état déplorable».

« - On parle assez du cardinal Barberigo comme d'un vrai saint, répond le P. Marc, mais je crois que, pour gouverner l'Église, il faut autre chose que la sainteté».

Cette sorte de sourdine aux éloges d'un ami qu'il vénère a une explication, et le saint homme, incapable de la feinte, la donne lui-même : «On dit qu'il est ami de la France !» Il proteste bien qu'il n'en croit rien, que cela est impossible, parce qu'un saint, étant donné l'état actuel de l'Église, ne peut pas être avec la France : on voit cependant qu'il n'est pas convaincu. C'est donc en vain que l'évêque de Brescia lui demandera d'intervenir auprès de l'Empereur, que l'on croit circonvvenu, pour qu'il ne mette aucun obstacle à cette élection si désirable à tous les points de vue.

Il était trop ordinaire de voir à cette époque les intrigues politiques se donner libre cours pendant la vacance du Saint-Siège et pénétrer même dans le Conclave. Les diverses nations chrétiennes y avaient leurs intelligences secrètes et trouvaient toujours parmi les Cardinaux des soutiens de leur cause. La France n'avait garde de sacrifier ses intérêts, en face des compétitions des autres nations ses rivales. Comme ces dernières, elle avait son candidat, qui était, en effet, le cardinal Barberigo. Mais elle crut prudent de ne pas dévoiler d'abord ses intentions, et, comme le cardinal Colloredo présentait en même temps que Barberigo, le cardinal Pignatelli, elle feignit d'accepter ce dernier, dont les chances lui semblaient faibles, se réservant de faire surgir au moment opportun la candidature qui lui tenait à cœur, et qui, nous l'avons dit, eût été favorable aux intérêts de l'Église autant qu'aux siens propres.

Mais elle fut cette fois victime de ces calculs de la diplomatie. Les Espagnols et les Allemands, qui savaient bien les pensées intimes de Barberigo et qui voulaient l'écarter à tout prix, acceptèrent aussitôt Pignatelli, qui fut élu, et devint Innocent XII.

L'élection faite, ils célébrèrent la déconvenue de la France par ce méchant jeu de mots, peu respectueux pour un Conclave, comparé à une cuisine : «*Siccine Gallus decedit in ollam*. - C'est ainsi que le coq gaulois finit dans la marmite».

La tiare était donc écartée de la tête du saint cardinal de Padoue, qui eût été si digne de la porter. Loin d'en garder rancune à ses adversaires politiques, heureux au contraire d'avoir échappé à la plus lourde des charges qui puisse peser sur des épaules humaines, ce dernier faisait écrire au P. Marc, au lendemain de l'élection, par le Patriarche d'Aquilée, son auxiliaire et son ami :

«Le Seigneur béni qui dirige toute chose en ce monde fait tout pour le mieux. Votre Paternité peut me croire : l'élection est tombée sur un sujet qui a toutes les qualités pour être le Vice Gérant de Dieu sur la terre, et nous devons tous faire des vœux au ciel pour qu'il soit longtemps conservé». Loin d'en vouloir à l'Empereur, dont l'influence a décidé l'élection, il continue en chargeant son saint ami le Capucin de déposer à ses pieds ses hommages et ses remerciements.

Cette élévation de Pignatelli au Souverain Pontificat n'était qu'une demi-victoire pour la diplomatie impériale, car la conduite du nouveau Pape à l'égard de la France, imposée par les circonstances, ne devait pas être différente de celle de son prédécesseur. Le coq gaulois, loin d'être mort, continuait de chanter. D'ailleurs, ni Alexandre ni Innocent ne s'étaient départis un instant de la considération que méritait l'Empereur : ni l'un ni l'autre n'avaient songé à lui refuser des subsides.

Le P. Marc les aurait voulu plus importants, et il l'écrivait au comte de la Torre :

«J'entends dire toute sorte de bien du nouveau Pape. Il fera œuvre parfaite, s'il envoie immédiatement des subsides considérables. La nécessité en est évidente et tous les progrès et conquêtes de César sont pour l'accroissement et l'avantage de la religion». (2 août 1691)

Malheureusement la présence de Martiniz à Rome servait peu, sous ce rapport, les besoins de l'Empire, et César toujours mal conseillé et mal entouré avait la maladresse de le soutenir. Inconscient jusqu'au bout, il prétendait n'user que de son droit, revendiquer les honneurs qui lui étaient dus et garder néanmoins au Pape toute la filiale révérence que lui doit un enfant de l'Église, tout en adoptant à son égard une conduite qui renouvelait les abus et les empiétements les plus criants des anciens Empereurs d'Allemagne.

Un nouvel incident venait, en effet, de surgir, au sujet duquel on trouvera plus loin d'édifiants détails : et il fallait encore se mettre en mouvement pour obliger l'Empereur à désavouer son ministre, et amener après cela le Pape à pardonner et à continuer les envois d'argent.

C'est toujours sur le P. Marc qu'on comptait dans ces occasions, et il lui fallait une somme peu commune de patience et de fermeté pour lutter contre le caractère et l'esprit fermé de Léopold qui s'obstinait à ne tenir aucun compte de la vérité ni de ses intérêts, quand il croyait sa personne ou son prestige engagé dans un conflit.

«Je regrette bien ce qui est arrivé à Rome, écrivait-il à son négociateur habituel, et je m'efforcerai de faciliter l'accommodement : mais Votre Révérence comprendra que je dois sauvegarder l'honneur de l'ambassade impériale. Elle sait aussi le proverbe : Si vous vous faites brebis, le loup vous mangera..., je serai toujours fils obéissant du Pape, surtout quand il me traitera comme un Père aimant et ne permettra pas qu'on nuise à mes intérêts. Voilà tout ce que je puis dire à Votre Paternité, attendant ce qu'elle voudra bien me conseiller dans cette occurrence». (18 sept. 1693.)

Le 28 septembre, le P. Marc ayant sans doute fait comprendre à Léopold que le pasteur universel des âmes ne s'est pas transformé en loup, le différend est réglé, et le Cardinal l'écrit à celui qui encore ici a été le messager de la paix :

«Vos prières avaient devancé les lettres de l'Empereur, car cette semaine même, avec l'aide de Dieu, l'arrangement a été conclu entre Sa Sainteté et l'ambassadeur de César. Celui-ci a été admis aujourd'hui à l'audience pontificale. Le Pape a bénignement annulé les procès faits contre les agents de l'ambassade qui avaient maltraité les sbires du Capitole. Je sais que vous en serez extrêmement réjoui, et pour que vous voyiez le fruit de vos bonnes prières, je m'empresse de vous en donner la nouvelle».

Au commencement de l'année 1691, le P. Marc a été fort malade, comme il l'écrit, le 4 février, à l'ambassadeur de Vienne à Venise : «Je vous fais part de ce qui m'est arrivé à mon retour à Iderzo et comment je fus saisi d'une inflammation de l'estomac, avec aggravation de mon asthme et un gros catarrhe. J'en étais tellement oppressé que la respiration était devenue presque impossible, et, en trois jours et trois nuits, vingt fois j'ai été en danger de mort. Je n'aurais pu résister et je ne serais plus de ce monde, sans une assistance spéciale de Dieu, qui a bien voulu écouter les prières de tant de pieuses âmes, qui lui demandaient mon retour à la santé. Maintenant je suis hors de danger, mais très faible et je ne me remets que peu à peu. C'est un avis du ciel que j'ai reçu, pour que je profite du peu de temps qui me reste et me préparer à la mort. Que Dieu fasse de moi ce qu'Il voudra, je suis entre Ses mains ! »

Il prêchait cependant le carême et monte en chaire deux fois par jour. Ses forces y ont suffi : mais, après Pâques, il y a un recul. Il écrit à l'Empereur (avril 1691) : «Je ne me suis pas complètement remis de ma dernière maladie, et maintenant encore tout travail me cause quelque indisposition. Je suis tout résigné aux mains de Dieu et je pense peu à ma vie. Mais je tiens mon regard sur Notre Seigneur, désirant très vivement L'aimer et Le servir en vérité et de tout mon cœur».

Les nouvelles qu'il reçoit de la prise de Mons, en Flandre, de Villafranca et de Nice, en Italie, l'affligent extrêmement et il craint pour la Hongrie «parce que, dit-il, Votre Majesté Impériale est très mal servie et à la Chambre et au Conseil de guerre, et je prévois que tout se fera tard, que les recrues ne seront point levées, que la soldatesque étrangère sera lente à venir, pressée de repartir, et difficile à mener pour les opérations, si bien que, comme cela s'est déjà vu, des ennemis ne lui causeraient pas plus de dommages».

Aux épreuves publiques s'ajoutent les malheurs domestiques : tous les enfants de l'Empereur, excepté le roi des Romains, ont eu la petite vérole, et le dernier, une petite fille âgée d'un an, a succombé au mal. Les sentiments de résignation du monarque sont si touchants que le P. Marc pleure en lisant ses lettres.

Léopold ne voudrait pas compromettre la santé de son fidèle ami : cependant sa présence serait très nécessaire. Le P. Marc le sait mieux que personne, car les chiffres des soldats qu'on lui indique dans cette lettre sont évidemment faux et exagérés, et il n'y a personne pour le dire à cette Majesté trop confiante et d'un optimisme irrémédiable. Chacun autour de lui est intéressé à le tromper et c'est à qui abusera davantage de sa crédulité intéressée. Seul le P. Marc a, à son égard, le courage de la franchise : «Les choses, Majesté, sont bien différentes de ce que vous pensez. Il faut diminuer de beaucoup le chiffre de nos forces à Ossech et sur la Save : en Transylvanie, il n'y a pas assez d'hommes pour défendre nos forteresses : les Hongrois, qui sont d'ailleurs peu nombreux, au premier feu, passeront à l'ennemi, et de cela on ne parle pas... Il est possible que ces bruits soient répandus par ceux qui ont intérêt à nous effrayer, toutefois ayant vu les lacunes des années précédentes, mon cœur demeure entre l'enclume et le marteau».

Le plan du P. Marc serait **que l'Autriche concentrât ses forces vers Belgrade, pour reprendre cette place : que la Bavière attaquât la France en Italie, et que l'Angleterre fit un débarquement à Brest.**

Le 8 mai, d'Oderzo, où il est revenu, il répond à l'invitation de César : «Dans la solitude et la retraite, où je me trouve, loin du monde, de ses bruits et de ses intrigues, je jouis de la plus grande paix et il me semble être dans un paradis. Cependant je ne voudrais pas y rester contre la volonté d'en haut. Si je pouvais croire que Dieu me veut, non dans la solitude, mais à d'autres emplois, j'échangerais ce paradis et je choiserais l'enfer, si cela pouvait être la volonté du Seigneur. Si on me montre que ma présence sera utile, profitable et nécessaire, j'exposerai de bon cœur mon repos, ma vie et tout mon être pour le bien public».

Il se décide donc à partir et annonce à son frère l'itinéraire qu'il prendra. Le 15 juin, il sera à Pordenone pour dîner. C'est là qu'il lui donne rendez-vous.

Les affections de famille ne sont pas détruites chez les saints : ils éprouvent, comme nous, tous les sentiments de la nature humaine, mais ils savent les surnaturaliser. S'il leur faut les immoler quelquefois, ils le font avec leur courage ordinaire, la volonté de Dieu étant leur nourriture habituelle, et le sacrifice, l'élément de leur vie.

Le P. Marc, qui fut pour tous ami fidèle et dévoué, donna toujours dans ses affections la première place à sa famille de la terre et entretenait avec ses frères une correspondance que l'on conserve au couvent des Capucins de Venise et qui suffit à elle seule à révéler le cœur d'un homme de Dieu. Lorsque l'obéissance ou quelque mission urgente ne l'en empêchaient point, il ne négligeait pas de voir en personne ceux qu'il chérissait, non pas pour sa propre satisfaction, mais par charité pour eux, pour les faire bénéficier les premiers des fruits de son apostolat.

Malgré son énergie et sa vaillante résignation, le pieux voyageur fut bientôt incapable de poursuivre sa marche. La maladie l'arrêta à Goritz, et le P. Côme se hâta d'informer la cour que le digne Père ne pourrait venir cette année jusqu'à Vienne.



«J'ai eu six accès de fièvre continuelle et j'ai failli en mourir, écrivait-il lui-même à l'Empereur, je ne me remets que difficilement et puis à peine tenir ma plume... Abattu par ce désastreux voyage», comme il le disait encore, il en est réduit à prier de loin pour l'armée qui réclame sa bénédiction. Il la donnera le 15 août. Le marquis de Baden est prévenu et a demandé aux soldats de s'y préparer par la confession et la communion.

Quelques jours après, il reçoit de l'Impératrice les nouvelles suivantes : «Dieu a montré qu'Il ratifiait votre bénédiction, car le dimanche après le 15 août, une insigne victoire par l'intercession de la Très Sainte Mère de Dieu fut remportée sur l'ennemi commun. Tous attestent que jamais le Turc n'avait fait une telle résistance, et, selon les apparences humaines, il devait triompher. Mais Dieu montre que Lui seul fait tout». (26 août)

L'Empereur lui donnait d'autres détails : «C'était, dit-il, entre Petrovardein et Semlin. Après un conflit acharné et sanglant de quatre heures, les nôtres accablèrent l'ennemi à la fuite en prenant leur camp, avec tentes, bagages et bestiaux, et 133 canons. On compte plus de 13.000 Turcs morts, et parmi eux la fleur des janissaires. Nous avons perdu de notre côté 6.000 hommes et beaucoup de bons officiers. Les Turcs avaient adopté une tactique nouvelle et se battaient comme des lions, chassant devant eux nos meilleurs régiments : le marquis de Baden m'a dit qu'il s'en était fallu d'un rien que la victoire fût à eux».

En réponse, le P. Marc met l'Empereur en garde contre un piège. On lui demandera, s'il fait la paix, de rendre ou de raser Belgrade. Qu'il n'en fasse rien, car cette place est la clef de la Hongrie, et sa possession importe absolument à la sécurité de l'Empire. C'est la raison pour laquelle la France a tant travaillé pour empêcher les Impériaux de la conserver, entretenant pour cela des intelligences même à la cour et parmi les plus hauts fonctionnaires.

Mais la paix ne se fera pas encore, et cette fois c'est le Turc qui refuse d'entrer en négociations, **encouragé par les Français, «à qui Dieu pardonne cette malice !» dit le P. Marc.**

**La malice des Français n'est pas seule cause des succès. Il y a aussi l'irréparable incurie des Impériaux, cette inhabileté, cette inintelligence, qui les a toujours empêchés de profiter de leurs avantages.**

Les Turcs sont arrivés à la campagne affaiblis, divisés entre eux, privés du secours des Tartares, qui les ont abandonnés, et on va encore laisser passer cette occasion unique de les rejeter hors des pays chrétiens.

Le P. Marc, qui vient d'être appelé à Vienne, s'aperçoit une fois de plus que rien n'est prévu, que personne ne s'occupe des préparatifs, que tout demeure dans l'abandon.

Habitué déjà à ces lamentables pratiques, causes de tant d'insuccès, il ne renonce pas à poursuivre son but. Il va, selon sa méthode, prier, exhorter, stimuler, et, grâce à ses efforts, la campagne ne demeurera pas complètement stérile.

Mais il en est au loin que ce spectacle fatigue et décourage et qui, témoins de ces abus tournant à l'état chronique, sans qu'on y aperçoive un terme ou un remède, croient facilement le mal incurable, et jugent que l'Autriche, tant qu'elle devra faire face à deux ennemis à la fois, demeurera incapable de dominer la puissance turque.

Ne vaudrait-il pas mieux, dès lors, conclure la paix avec la France et garder les mains libres pour reconquérir Belgrade, dont la reprise par les Turcs a marqué un recul notable des armées impériales, et constitue toujours un si grand péril pour la civilisation chrétienne ?

Le Pape le pense et fait écrire au P. Marc par le cardinal Colloredo :

«J'ai parlé à Sa Sainteté qui désirerait vivement que la paix fût rétablie dans la chrétienté, et que l'ennemi commun, celui qui doit être le plus considéré par Sa Majesté Impériale, même à son point de vue privé, fût enfin rejeté bien loin par les armées impériales. Mais voyant que les forces sont divisées, tandis que les sollicitudes se multiplient, il ne peut pas s'empêcher de redouter que les ressources étant ainsi diminuées d'un côté, on ne puisse agir autant qu'il le faudrait ni résister de l'autre comme il serait nécessaire. L'expérience des deux dernières années a montré que l'on perd toujours à ce jeu et qu'on n'y a aucun avantage. L'Allemagne est épuisée. L'Italie est réduite à une telle extrémité que si César ne se résigne pas à rappeler ses soldats, les terres vont être abandonnées et les villages se dépeupler. Il est évident que le séjour de ces troupes en Italie, outre le ravage qu'elles y font, est un péril pour la religion catholique : plusieurs évêques l'ont vu par expérience et s'en sont plaint. On a vu à Mons et à Movigliano combien sont vaines les espérances de secours étrangers : quant à croire que la France est ruinée, c'est une chimère que seuls ont pu imaginer ceux qui ont intérêt à voir détruite, la puissance de César. Mais quand même cela serait vrai, la piété de l'Empereur doit lui suggérer de ne pas laisser exposer ses plus beaux royaumes à la barbarie des Turcs et aux outrages de l'hérésie : car l'un mal défendu se perd, et l'autre, avec ce mélange de religion, se gâte. Votre Paternité sait bien que l'auguste maison d'Autriche avait pour maxime de perdre des royaumes, plutôt que de les laisser en proie à l'hérésie, et maintenant, non seulement elle ne combat plus ce monstre, mais elle lui livre l'entrée d'un pays où elle n'avait jamais pénétré...

«Dieu, qui, par tant de miracles, a gardé la couronne sur la tête de César et glorifié son empire, continuera de le garder et de le protéger, si lui-même, pour n'être pas l'occasion d'un détriment pour la foi et ne point donner au Turc le moyen de relever orgueilleusement la tête, sait déposer aux pieds du Crucifix toutes considérations secondaires, pour ne voir que l'intérêt de la religion et consentir enfin à traiter de la paix». (5 août 1692.)

Le P. Marc ayant exposé les objections et les vues de l'Empereur, reçoit du Cardinal cette nouvelle lettre :

«Dimanche, j'allai auprès de Sa Sainteté pour lui représenter les pieux désirs de Votre Paternité opposés à la conclusion de la paix. Je ne puis vous dire combien le Pape déplore qu'on n'en vienne pas à un accommodement et combien il plaint le très auguste Empereur. Fasciné par de vaines espérances, il verra s'approcher de ses frontières, par l'Allemagne inférieure, son très puissant ennemi, qui, maître déjà de Namur, met en feu toute la Flandre. D'un autre côté, il laissera le Turc triompher par nos discordes et s'efforcer de reconquérir ce qui lui a été arraché au prix de tant de sang, de sueur et d'argent.

«Sa Sainteté ne peut s'empêcher de craindre quelque châtement du ciel, parce qu'elle voit la très auguste Maison d'Autriche, en tout temps soutien du catholicisme, alliée maintenant aux puissances hérétiques, oubliant l'antique piété qui lui faisait dire : **«Plutôt avoir des États sans sujets que sans foi !»** Vous vous souvenez, cher Père, de ce que je vous écrivais à ce sujet quand j'entendis parler de cette Ligue. Mais j'espère que le zèle religieux de César prévaudra

contre tout, et que son titre de Majesté apostolique le portera à mettre au second rang les sentiments politiques qui causeraient à la fois la destruction de l'Empire et de la religion.

«Je me recommande à vos prières et je me permets de vous rappeler **l'exemple de saint Antoine, abbé, qui ne voulait plus de la solitude, quand il voyait périlcliter la foi, disant qu'il fallait la quitter pour porter de l'eau à la maison de son père qui brûle.**

«Que Jésus-Christ nous fasse brûler nous-mêmes du feu de Son saint amour». (14 juin 1692).

Des années s'écoulèrent encore avant que la paix fût signée, et en attendant, les choses de l'Empire continuèrent à décliner.

L'Empereur, toujours victime des mêmes errements, laissait tout à l'abandon et négligeait tous les remèdes. Le P. Marc y avait usé toutes les ressources de son zèle : il ne sait plus maintenant comment redire au monarque les choses qu'il lui a cent fois répétées et dont il n'a jamais tenu compte.

Comme la vague cependant, qui va frapper le rivage et ne se fatigue point de son mouvement monotone, il revient à la charge. Mais la volonté de l'Empereur n'est point le rocher, qui finirait par se désagréger : c'est bien plutôt une masse de sable, que le flot couvre et inonde à tout instant, mais pour être absorbé par elle, sans aucun résultat. Étrange conduite que l'on ne s'explique guère, quand on sait que les conseils du P. Marc étaient désirés, sollicités, et que, pour les avoir, on lui imposait, chaque année, un long et pénible voyage. Combien ces peines et ces fatigues lui eussent été plus douces, s'il avait pu en recueillir le fruit, pour les grands intérêts auxquels il se dévouait !

«Je l'ai si souvent insinué à Votre Majesté Impériale, écrit-il le 9 décembre 1695, que je ne sais plus comment m'y prendre pour le lui rappeler. Si un ange venait du ciel vous dire, de la part de Dieu, que vous devez prendre tous les moyens en votre pouvoir et faire en sorte que la campagne commence au mois de mai, que Dieu vous promet à ce prix de vous faire prospérer, de vous donner de nombreuses conquêtes, et de vous assurer une paix stable, honorable et avantageuse, je sais bien que Votre Majesté, après une telle ambassade, ferait l'impossible et ne négligerait point le plus petit détail.

«Or, toutes les inspirations bonnes et ordonnées au bien viennent de Dieu. Tout ce que j'ai dit à Votre Majesté Impériale, tout ce que je lui dis encore est pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et l'intérêt de la chrétienté. Donc cela vient de Dieu : Il vous parle par ces bonnes inspirations».

On est vraiment confondu à la lecture de la réponse que fait l'Empereur à ces objurgations. Tout cela est vrai, il l'avoue, mais il prétend qu'il n'y a pas de négligence de sa part, qu'il est seulement mal servi. S'il connaissait les coupables de ces retards, il les châtierait.

Ce mot permet au P. Marc de donner des précisions.

«Puisque Votre Majesté Impériale m'en offre l'occasion, je lui ouvrirai tout mon cœur et je lui dirai que si Elle avait été servie fidèlement et sincèrement par un personnage qui a commandé son armée au poste suprême, elle jouirait maintenant de la paix, avec des avantages plus grands que ceux des conquêtes déjà faites. Je le lui dis avec certitude, parce que je l'ai vu de mes yeux. Je n'en ai point parlé à Votre Majesté, ne voulant nuire à personne : mais maintenant l'affection très cordiale que je lui porte et qui m'est plus précieuse que la vie m'a obligé de laisser tomber ces paroles de ma plume... Oui, il y a un officier très supérieur qui couvre fort adroitement ses trahisons sous l'apparence d'un bon service, en faisant passer le pire pour le meilleur, et c'est lui qui a conduit Votre Majesté à l'extrémité où elle se trouve... Je sais que beaucoup pensent comme moi, mais ils n'osent point parler, craignant d'aller à leur propre ruine.

«Que Dieu nous garde de ces fameux capitaines, quelque savants qu'ils soient dans l'art de la guerre, quand ils ne cherchent que la politique, ambitionnant à tout prix la réputation d'hommes prudents, fuyant les occasions de combattre pour ne pas compromettre leur prestige, effaçant toute supériorité autour d'eux et ne laissant rien faire aux autres pour conserver leur gloire, ne s'inquiétant en rien des pertes et des malheurs, pourvu qu'ils y trouvent leur propre intérêt, s'enrichissant de tout leur pouvoir et mendiant encore des honneurs à la cour. Je ne m'étends pas davantage devant Votre Majesté, mais je conclus en disant que j'ai des motifs pour porter de tels jugements». (14 janvier 1696.)

A ce terrible réquisitoire contre Louis de Baden, l'Empereur ne trouva à répondre que ces mots :

«Je devine quel est le général dont vous me parlez, mais je n'ai point de sujet pour le remplacer et je ne sais quel parti prendre».

Même hésitation au sujet du commandement des troupes envoyées en Transylvanie : «Le plus capable, dit-il, serait Rabutin : mais, comme il est Français, je crains qu'il ne soit pas estimé... Je l'y envoie cependant à cause de ses grandes qualités».

Le prudent conseiller de Sa Majesté lui écrit encore pour le mettre en garde contre certains mauvais choix :

«Votre Majesté Impériale l'a déjà vu, et elle sait bien que les princes de l'Empire et d'autres encore ne le voient point volontiers agrandir ses États. Qu'elle prenne donc garde, quand elle introduit dans son armée des princes étrangers...».

Mais il ne suffit pas de veiller à l'avenir : il faudrait remédier au passé et châtier les délinquants.

«Ne point punir ceux qui se rendent coupables de graves désordres, ajoute le serviteur de Dieu, cause deux maux considérables dans l'âme et dans le corps. Tout va à la ruine pour le temporel, et les âmes tombent en enfer. A ma connaissance, il y a beaucoup de voleurs qui se disent dévoués serviteurs de Votre Majesté».

Outre ces difficultés chez lui, l'Empereur a encore à faire face à celles du dehors. Son trésor est à sec, et Rome, qui veut la paix, a pris le meilleur moyen de l'imposer, en refusant enfin l'argent sans lequel on ne peut faire la guerre. Le Pape craindrait, dit-il, de violer la neutralité qu'il doit à la France, laquelle ne le tiendrait plus comme Père universel.

Enfin, en Italie, les choses vont mal aussi pour l'Empire. «Les nôtres, écrit l'Empereur, après quelques avantages, ont été obligés de s'arrêter. Je crains qu'ils n'y puissent rien faire ni même s'y maintenir».

C'est au milieu de ces embarras sans issue apparente que Léopold se débat, mal servi par les siens, combattu par des ennemis acharnés, abandonné par le Souverain Pontife, que ses succès découragent.

Seul, le P. Marc continue, inlassable auprès de lui, son rôle de médecin spirituel, gardant toujours une invincible confiance. La situation est irrémédiable, perdue aux yeux des hommes, mais Dieu demeure et Son secours est tout-puissant. C'est le moment de recourir à lui et d'implorer des miracles.

## CHAPITRE VII : LE SECOURS DE MARIE.

Pénétré de cette pensée que, dans une situation désespérée comme paraît l'être celle de l'Empire, les moyens surnaturels sont les seuls efficaces, le P. Marc tire cette conclusion qu'il sera lui-même plus utile au bien public s'il se retire pour prier dans sa cellule, que s'il demeure au milieu de l'action. C'est la résolution qui s'harmonise le mieux, nous le savons, avec ses désirs habituels.

Il en a été hanté toujours comme d'une tentation. Dès 1685, il l'avait écrit en ces termes à l'Empereur :

«Votre Majesté Impériale sait que dans le dernier congé que je pris d'elle, je lui parlai de mon désir d'obtenir de mes supérieurs de pouvoir me retirer dans un lieu pauvre et solitaire, parce que j'étais incapable de faire du bien dans un monde traître, d'où est bannie la loyauté, et où ne règnent que l'intérêt, la feinte, la duplicité et la tromperie, tandis que de la vérité et de la justice de Dieu, c'est à peine s'il en reste le nom, ce qui fait que Dieu châtie la chrétienté.

«J'avais presque obtenu cette retraite, mais avant même que Votre Majesté Impériale me manifestât ses désirs, des religieux de sainte vie m'avaient supplié, les larmes aux yeux, de ne vouloir pas pour mon bien privé abandonner la cause si urgente de Dieu : de ne point demeurer dans le désert, quand sa volonté m'appelait au milieu des armées. Tout cela m'étant confirmé par les plus grands princes qui me réclament, et il ne me reste plus qu'à dire avec saint Martin : *Non recuso laborem*».

« - Bienheureux, écrivait-il encore, celui qui sait se tenir éloigné de ce foyer d'intrigues, penser à une bonne mort et s'assurer les biens éternels, ce qui est le tout de l'homme». Au P. Fabio Colloredo, neveu du Cardinal, il protestait que tout son désir était de vivre complètement retiré dans une pauvre cellule, dirigeant toutes ses démarches à préparer son passage de la vie à la mort. S'il a dû le sacrifier, c'est parce que Dieu en a disposé autrement par la voix de l'obéissance.

Ses sentiments sont bien connus à la cour, d'où l'Impératrice édifiée lui écrit : «O Père, si vous vous croyez si exposé dans le monde, où vous ne faites que passer, que sera-ce de nous, obligés d'y séjourner constamment ?»

Il y paraît, puisqu'il le faut, mais il ne fait que le traverser, et, à chaque nouveau séjour, il en conçoit une horreur plus grande, et ne songe qu'à s'échapper, toujours saisi par la nostalgie de la solitude, qui est chez lui une des formes du besoin de Dieu.

Rien ne reviendra plus fréquemment dans ses lettres que l'expression de ses aspirations intérieures, désir de vie cachée en Dieu, horreur de la cour et du monde, danger de ses pièges et de ses vanités. Quels efforts il fera constamment pour s'arracher à ce réseau d'intrigues qui l'envelopperont de tous côtés, à ces sollicitudes qui renaîtront sans cesse et dont il sera l'esclave !

Avant de mettre à exécution ce projet de retraite, il veut frapper un grand coup et écrit au monarque une lettre prophétique qui évoque les tristes souvenirs de 1683. Comme à ce moment (1683), le P. Marc voit se multiplier les péchés du peuple qui crient vengeance et appellent le courroux du ciel.

«Vous me faites peur, lui répond César, quand vous m'annoncez pour la chrétienté tant de maux et de châtiments. O Père, priez pour que je sois châtié en ce monde et non en l'autre ! Je connais bien mes fautes, faiblesses et négligences, et je veux m'en corriger : mais vous, ne m'abandonnez pas, conseillez-moi et dites-moi ce que je dois faire et comment je réussirai à purger la cour de cette astuce politique et de l'infâme soif de l'or qui règnent partout. Bien que Votre Paternité veuille se retirer loin de tout bruit, j'espère qu'elle ne se retirera pas de moi et me parlera toujours avec la plus grande liberté pour le bien de mon âme».

La cour d'Espagne, ignorant les dispositions du serviteur de Dieu, cherche en ce moment à l'attirer, mais sans succès. Il y aurait toujours, à défaut de la résolution prise, les difficultés du voyage, impossible par terre par la défense du roi de France, et plus impossible par mer, la santé du pieux voyageur étant désormais très précaire.

Malgré ce qu'il lui en a écrit, l'Empereur ne peut se résigner à se priver du P. Marc. Dans sa piété, il comprend les désirs de son saint ami et il voudrait les favoriser : mais les besoins de son Empire sont urgents et la présence du Père paraît indispensable. «Je ne sais, lui écrit-il, si le bien public n'aura pas à souffrir de votre départ, aussi bien que les nombreuses âmes qui réclament votre direction».

Il lui fait part encore de ses difficultés et termine sa lettre par ces paroles délicates : «Nous sommes allés les jours derniers à Modlinz. Mais il n'y avait pas notre cher P. Marc et la consolation ne fut pas complète».

Le souvenir de l'homme de Dieu accompagnait le pieux monarque dans tous ses pèlerinages, surtout à ceux de la Sainte Vierge : et le P. Marc, tressaillant au souvenir de tel sanctuaire qu'il a visité lui-même, de répondre aussitôt : «Mon cœur vole avec celui de Votre Majesté au pied du saint autel de Marie...»

C'est à sa maternelle puissance, nous allons le voir, qu'il entend confier désormais la garde de l'Empire.

En attendant, il maintient sa résolution de demeurer dans son couvent, assurant l'Empereur qu'il y est appelé par la grâce de Dieu, et ajoutant : «Je me vois incapable de faire le bien universel que l'on m'attribue. Si je le pouvais, je n'aurais égard ni aux travaux, ni à la fatigue, et je donnerais mon sang et ma vie...»

Il termine sa lettre par ces mots que l'histoire doit conserver, parce qu'ils aident à porter sur la famille impériale un jugement complet.

«Je le dis simplement et sans adulation, dès que j'ai eu le très grand honneur de connaître Vos Majestés, je fus si étonné, si édifié, et si confus de leur sainte vie, de la pureté de leur esprit et de leurs intentions, de leur volonté si ferme au service de la gloire de Dieu et au bien du prochain, avec des habitudes de religion et de piété, une charité compatissante et généreuse, une conscience angélique, et tant de qualités, que si Vos Majestés n'étaient pas sujettes à des fautes d'omission et à leurs conséquences, je ne douterais pas qu'elles n'entrassent en paradis sans passer par le purgatoire.

«Tout cela est à ma honte et à ma confusion, à moi religieux, qui, avec tant de lumières, d'occasions et de facilités et de divines inspirations, me trouve plus que jamais englouti dans un océan de misères, imparfait en tout, commençant toujours, sans aucune vertu, plus aride dans l'esprit de Dieu qu'un tronc desséché, monstre de scélératesse et d'ingratitude, pierre de scandale et rebut du monde.

«Voyez si j'ai bien fait de me retirer dans la solitude, pour y pleurer mes péchés et faire pénitence.

«Je me rendrai pourtant aux ordres de mes supérieurs pour le ministère de la prédication, que je puis exercer sans sortir de ma vie retirée. Mais on ne me verra plus qu'à l'autel et en chaire».

Il continuera pourtant à donner des conseils, ce qui sera aussi une manière de prêcher et de collaborer au bien public.

L'Empereur est d'autant moins disposé à cesser de le consulter, qu'il apprécie davantage des lumières qui lui semblent venir maintenant plus directement du ciel. Aussi tient-il le P. Marc au courant de tous ses embarras, et celui-ci en fait devant Dieu le sujet de ses méditations.

Le cardinal Kolonitz est ministre depuis quelque temps, et il ne s'entend pas avec Caraffa, commissaire général de l'armée. César songe dès lors à envoyer le général comme ambassadeur à Rome et à le remplacer par Haiser, et sa lettre à ce sujet renferme ce cri du cœur qui le peint tout entier : «O Père, comme il m'en coûte de prendre une résolution !»

La mort de Caraffa le dispense d'hésiter davantage, mais le voilà aux prises avec de nouvelles difficultés.

Le Cardinal ne s'entend pas mieux avec le nouveau commissaire. «Je les croyais amis, écrit Léopold, mais il n'en est rien». Et confidentiellement, il déplore l'incapacité et l'entêtement du Cardinal, qui oublie tout et ne revient jamais d'une idée préconçue.

Le sultan Mahomet IV est mort, mais les Turcs veulent continuer la guerre et faire même un plus grand effort. Le P. Marc, plus que jamais, est rempli d'inquiétude. «En Hongrie, écrit-il, Votre Majesté Impériale est mal servie et trahie, et quant à la campagne, avec des larmes cuisantes, je dis franchement que tout se fera avec lenteur, retard et mollesse, comme il en a toujours été».

Mais voici le remède : «Il m'est venu une inspiration que je crois du ciel, d'insinuer à Votre Majesté Impériale de faire peindre sur toile une image de la glorieuse Vierge, assez grande pour surmonter un autel où on puisse célébrer la messe. On lui donnerait le titre de Notre-Dame Auxiliatrice. Dès que l'image serait prête, Votre Majesté ordonnerait une procession publique à laquelle elle assisterait avec toute sa maison, toute sa cour et tout le clergé séculier et régulier. On porterait l'image en grande pompe de l'église de la cour à la cathédrale Saint-Étienne pour y être placée sur un autel, où on célébrerait une messe solennelle, à laquelle Votre Majesté Impériale communierait publiquement, avec toute son auguste famille. Après la messe, Votre Majesté humblement prosternée devant l'autel, par elle-même ou par quelque religieux, exposerait à Marie l'urgent besoin qu'elle a du secours de Dieu, recourant à elle comme à la Mère des miséricordes, implorant son patronage et son intercession, et promettant par un vœu solennel que, s'il plaît à Dieu de concéder la paix universelle, stable, juste et avantageuse sous tous les rapports, Votre Majesté s'oblige à faire restaurer complètement l'église qui se trouve au mont Kahlenberg, et d'y placer cette sainte image, afin qu'elle y demeure en vénération à tout le peuple, l'église prenant dès lors le titre de Notre-Dame du Secours.

«C'est du Kahlenberg que Votre Majesté a commencé à éprouver le secours céleste dans les plus graves conjonctures... Or, toutes les églises de la Madone à Vienne et au dehors de Vienne, ruinées et ravagées par les Turcs, ont été réparées... seule celle du Kahlenberg demeure dans la désolation. Je veux croire que c'est Marie elle-même qui m'inspire de vous demander qu'elle soit aussi restaurée.

«Je ne suis point prophète, ni homme de grande vertu, je me confesse au contraire et me reconnais le plus grand pécheur du monde, aussi dans cette demande n'ai-je en vue que l'œuvre elle-même qui est bonne et sainte».

La piété de l'Empereur ne peut qu'accepter ce projet, mais il fait des objections de détail. La chapelle en question, ruinée depuis la guerre et non encore relevée, s'élève sur l'emplacement du palais de saint Léopold : il est difficile, à cause de cela, de changer le titulaire. De plus, Notre-Dame Auxiliatrice se dit en allemand : *Maria Hilf*. Or il y a déjà, à Passau, une Madone célèbre portant ce nom : quelque confusion pourrait s'ensuivre.

Ces réflexions sont trop sages pour que le serviteur de Dieu ne les accepte pas à son tour, et il écrit :

«De même que Dieu m'a inspiré pour vous suggérer ce projet, ainsi je sens qu'Il me dit encore qu'après sa réalisation, Il aidera, par l'intercession de la Très Sainte Vierge, Votre Majesté Impériale, qui éprouvera les effets de la divine bonté au delà de tout ce qu'elle espère».

L'armée s'était avancée jusqu'à Belgrade et y avait remporté, vers le 15 août, un succès partiel que l'Impératrice attribuait à la bénédiction du P. Marc : mais celui-ci y voyait surtout un don de joyeux avènement que la grande Reine montant au ciel faisait à ses enfants.

Il excitait donc le peuple à célébrer des fêtes mariales, et l'Empereur se faisait un bonheur d'entrer dans ses vues.

«Je ne doute pas, lui disait-il, que l'inspiration que vous en avez eue ne vînt de Dieu : cependant il est arrivé au sujet de cette grande œuvre ce que nous avons toujours vu à Vienne : on y fait beaucoup d'objections et de difficultés, et je les ai trouvées chez Monseigneur l'Évêque lui-même. A la fin, j'ai surmonté tous les obstacles, et me suis conformé en tout à l'instruction de Votre Paternité. J'ai décidé qu'une image serait peinte : mais, en attendant, c'est une ancienne image au-like, vénérée du peuple depuis longtemps à Saint-Étienne, qui a été portée en procession. J'avais choisi pour cette cérémonie la fête de l'Assomption, mais Monseigneur l'Évêque a différé, car, en ce jour de fête, le clergé séculier et régulier étant très occupé dans ses propres églises, la procession eût été empêchée, ainsi que les communions. Nous la fîmes le jour immédiatement suivant, qui était un dimanche... L'image de la Vierge, par les soins de l'Impératrice, avait été ornée de riches bijoux... Après la procession, eut lieu le sermon... Je fis le vœu avant la communion, tandis que le prêtre tenait l'hostie sur la patène... et j'ajoutai la promesse de restaurer toutes les églises de la Hongrie... Le concours fut tel qu'on n'en vit jamais de semblable». (29 août 1693)

L'Empereur envoie le texte de son vœu, que nous traduisons, sans pouvoir rendre les beautés du latin classique et cicéronien, dans lequel excellait l'Impérial monarque :

«Dieu tout-puissant et éternel, par qui règnent les rois et dans les mains de qui sont la puissance et les droits des royaumes, moi, Léopold, Votre humble serviteur, prosterné devant Votre divine Majesté, je Vous rends d'immortelles actions de grâces de ce que, par la puissance et la grandeur de Votre bras, Vous avez chassé de la métropole de l'Autriche et de ses confins l'armée des cruels ennemis de Votre Nom, les Turcs et les Barbares : Vous m'avez restitué, dans Votre clémence, l'illustre royaume de Hongrie, que son roi saint Etienne, mon prédécesseur, avait donné à Votre aimable Mère et que la tyrannie des Turcs avait presque totalement arraché à son culte : je Vous rends grâce, dis-je, à Vous, Dieu immortel, auteur de toutes les victoires : je rends grâce aussi à Votre très sainte et très glorieuse Mère, Reine du ciel et de la terre, que la Hongrie appelle sa grande Souveraine, et je lui donne de nouveau, je lui dédie, je lui consacre ce royaume, que nous a rendu Votre droite toute-puissante : je le confie tout entier à sa protection, la priant humblement de vouloir bien tourner les yeux de sa miséricorde vers ce domaine, qui est deux fois le sien, briser par la vertu de sa puissance les nations infidèles, qui, confiantes dans la force brutale, font peser sur elle une perpétuelle menace : qu'une paix solide, stable et universelle succède enfin, pour Votre plus grande gloire, aux horreurs de la guerre que nous soutenons contre elles.

«Je fais vœu en outre et promets à Votre divine Majesté, pour moi et pour mes successeurs, de m'employer à propager la gloire de Votre Nom, et, à l'honneur de celui de Votre Mère, notre Souveraine, d'élever de nouveau toutes les églises paroissiales détruites dans le royaume de Hongrie, tant par la tyrannie des Turcs que par les calamités des temps, et de doter ces paroisses de revenus convenables, afin que tous les peuples que Votre clémence a soumis à mon empire Vous adorent, ô vrai Seigneur, Vous rendent le culte qui Vous est dû et qu'ils apprennent à vénérer Votre très sainte Mère, notre très grande Reine.

«Je promets enfin, pour la mémoire perpétuelle d'un si insigne bienfait, de restaurer sur le mont Cassius (le Kahleberg), où apparut tout d'abord le secours de Votre singulière protection par la défaite de nos ennemis, la chapelle de saint Léopold, et d'y dédier un autel à la Très Sainte Vierge, sous l'invocation d'Auxiliatrice des chrétiens.

«Recevez donc, ô Dieu très clément, les vœux de Votre serviteur qui Vous adore profondément, et, par Votre miséricorde, gardez sous Votre continuelle protection, gouvernez, abritez et défendez et moi, et mon épouse, et mes enfants et toute ma maison, mes peuples et mes armées, tous mes royaumes et toutes mes provinces. Amen».

C'est dans les fêtes qui eurent lieu à cette occasion qu'il faut trouver, nous semble-t-il, l'origine de la dévotion à Notre-Dame Auxiliatrice, que le P. Marc avait déjà prêchée dans toute l'Allemagne, à l'approche des grandes calamités, et dont Munich surtout garde le souvenir.

Là, dans l'église paroissiale de Saint-Pierre, se trouve l'autel principal de la célèbre Madone, érigé après le passage du serviteur de Dieu. L'image qu'on y vénère est une peinture représentant Marie, modestement enveloppée de son voile, inclinant un visage plein de douceur vers son divin Fils, qu'elle soutient, qu'elle attire à elle et qui la tient étroitement embrassée. En action de grâces du bienfait reçu, les fidèles, après la délivrance de Vienne, accoururent en ce lieu, comme aux plus renommés pèlerinages, et une Confrérie y fut fondée, sous la direction des Pères Capucins, qui, en quelques années, compta plus d'un million de membres, et dont se glorifiaient de faire partie les Cardinaux, les archevêques et évêques et la plupart des souverains de l'Europe.

Du ciel, le serviteur de Dieu attendait donc le premier secours, mais il savait que l'on ne peut demander sagement à Dieu d'intervenir que lorsque sont épuisées les ressources qu'Il a mises en nos mains. Agir autrement, négliger les moyens humains et se reposer sur Dieu, dans une béate confiance, c'est Le tenter, être présomptueux et se rendre indigne du secours qu'Il voudrait accorder.

Le P. Marc poussait donc à l'action, d'autant plus que c'était le devoir du souverain, que celui-ci ne pouvait s'y dérober sans se rendre coupable, et attirer sur lui et sur son peuple, au lieu des miséricordes et des miracles, la continuation des fléaux.

Il écrivait de Venise, le 21 mars 1694 : «Le Turc est instruit de nos faiblesses, des divisions entre chrétiens, qui s'étalent surtout, hélas ! à la cour de Votre Majesté Impériale. Partout on dit ouvertement que les affaires de Vienne sont si mal réglées et en si mauvais état qu'elles ne peuvent être pires. Ce serait témérité de demander des miracles, quand l'homme ne fait rien de son côté. Avec tout mon cœur, toute ma cordiale et sincère affection, les genoux en terre et les larmes aux yeux, je prie, je supplie, je conjure Votre Majesté Impériale, pour le bien de la chrétienté et de toute son auguste famille, qu'elle agisse de toutes les manières, qu'elle parle, commande, châtie, mais qu'elle obtienne à tout prix que les recrues et les armes soient rendues à temps en Hongrie».

L'Empereur est accoutumé à ce langage, et ne s'en formalise pas. Il active même sa correspondance avec un ami qu'il vénère et dont il connaît la puissance auprès de Dieu. «Ma grande consolation, lui dit-il, ne pouvant pas vous parler, c'est au moins de vous écrire».

Mais bientôt les lettres ne lui suffisent pas, et, sans égard pour la résolution du Père : «Je vous demande, lui écrit-il, de faire encore une escapade pour venir me consoler».

Il y eut, pour déterminer le solitaire à ce nouveau voyage, une démarche à laquelle il ne pouvait résister. Le Secrétaire d'État pressant le Nonce de Vienne d'urger pour l'union des princes chrétiens contre le Turc, lui disait : «Le Souverain Pontife désire ardemment que le P. Marc amène l'Empereur à ce résultat».

Voilà donc de nouveau le pèlerin sur les routes du monde et à la cour de Vienne.

Les impressions anciennes ne sont guère modifiées, si nous en croyons ses lettres au cardinal Colloredo.

«Je suis obligé de voir et d'entendre ce qui est de nature à affliger gravement un cœur simple et craignant Dieu : et, ce qu'il y a de plus triste, c'est que les maux sont sans espérance et sans remède et je me trouve de corps dans les cours mondaines, où tout n'est que duplicité, intérêt, politique, fraudes et tromperies, toutes choses excitant au mal. Mais tout mon cœur et mes affections sont dans ma solitude si désirée, que j'espère retrouver bientôt».

Au neveu du Cardinal, il écrit encore : «Les barques les plus assurées contre les bourrasques sont celles qui sont au port, comme la vôtre. La mienne est en haute mer et toujours en péril d'être submergée. Mais, tout en désirant le rivage, je me fatigue à ramer : pour faire du bien, je suis prêt à me fatiguer encore».

Deux épreuves vinrent cette année (1694) visiter le serviteur de Dieu. La première fut la mort du prince Louis, palatin, grand-maître de l'Ordre teutonique, frère de l'Impératrice, auprès de qui il avait vécu pendant plusieurs campagnes.

«Je ne puis exprimer à Votre Majesté Impériale, écrivait-il, la peine et la douleur que me cause la mort de ce prince, que j'aimais comme s'il avait été mon frère selon la chair... Il avait envers moi la plus filiale confiance, comme à son père spirituel. Il était à tel point attaché à la maison de Votre Majesté que je l'ai entendu se plaindre de ne point trouver l'occasion de mourir en la servant».

«C'est une très grande perte pour la chrétienté, écrivait-il d'un autre côté au comte de la Torre, pour l'auguste maison d'Autriche, et aussi pour moi, car il était de mes plus intimes amis et protecteurs».

La seconde épreuve était annoncée à l'Empereur en ces termes :

«Le P. Côme vient d'entrer à l'infirmerie de Venise. Le mal est grave et je dois renoncer désormais à l'avoir pour compagnon : Votre Majesté Impériale peut s'imaginer quelle affliction remplit mon cœur, me voyant privé d'un Père si bon, qui ne s'était pas séparé de moi depuis vingt ans».

Il est touchant de voir l'Empereur compatir aux maux de ce fidèle compagnon qu'il connaissait bien, et avec qui il entretenait également une correspondance, lui donnant une part de l'estime et de l'affection qu'il avait pour le P. Marc.

A ces épreuves, s'ajouta, pour le serviteur de Dieu, une maladie, fièvre tierce double, qui le visita en septembre et lui laissa des insomnies aussi fatigantes que le mal lui-même.

L'indisposition dura deux mois et n'empêcha pas le vaillant missionnaire de prêcher, quoique avec beaucoup de fatigue, l'Avent à Salo.

C'est en cette année, après le Carême de Venise, que le P. Marc, pour se reposer de ses labeurs et occuper les loisirs de sa solitude, avait composé *le Réveil du Pécheur*.

Il se réjouit de la prise de Giulia, qu'il attribue à Marie, saint Gabriel, saint Antoine et saint François-Xavier.

Mais l'année suivante, il n'y a que revers : Lippa, Titol ont été pris par les Turcs qui ont massacré la garnison, et l'Empereur a grand besoin d'être consolé : aussi son fidèle ami consent-il à quitter une fois de plus sa chère retraite pour faire une apparition à Vienne.

La campagne de 1696 est plus malheureuse encore. On est forcé de lever le siège de Temesvar et le général Haisler est tué. La mort de l'infante Marie-Thérèse, âgée de douze ans, victime, nous l'avons dit, de la petite vérole, vient ajouter à la grande affliction de l'Empereur. Aussi le P. Marc, mû cette fois par son cœur, promet-il une nouvelle visite.

«Des personnes prudentes et craignant Dieu, dit-il, me disaient sur un ton de reproche : O Père Marc, que faites-vous que vous n'alliez à la cour de César pour consoler et assister ce pieux monarque, dont l'esprit est si droit, la volonté si bonne et si sainte, et qui écoute si volontiers la franche vérité ? Vous qui n'avez aucun intérêt et qui ne désirez rien autre chose que la gloire de Dieu et l'intérêt de la chrétienté, vous pourrez faire un très grand bien, surtout au milieu des calamités actuelles, dans un temps où on ne sait à qui se fier et où la malice humaine, dans les astuces de la politique, semble arrivée à ses limites extrêmes».

Le fidèle ami de l'Autriche craint, en effet, qu'on n'abuse des difficultés dans lesquelles se trouve l'Empereur pour l'obliger à traiter avec la France une paix désavantageuse. Lui-même a reçu, pour la proposer, une invitation qu'il a dû décliner, et, comme il parle à mots couverts de la tentative faite auprès de lui, Léopold lui répond :

«Si c'est pour la paix qu'on a voulu vous donner cette commission, vous pouvez me rendre ce témoignage que, pour ma part, je ne m'y oppose pas. On peut accorder ce bien à toute la chrétienté, pourvu que les autres parties acceptent l'accommodement et que les accords soient stables et sûrs».

Quand l'heure sera venue, et que les propositions seront acceptables, le P. Marc conseillera lui aussi cette paix. Mais elle ne sera conclue qu'en 1697.

«Maintenant, écrit-il à Léopold, Votre Majesté impériale pourra respirer un peu. Mais il faudra que le Pape tienne sa promesse de vous aider par de puissants subsides dans la guerre contre le Turc. Je vous promets qu'ayant l'occasion d'écrire à Rome, je ferai des démarches efficaces pour le rappeler à Sa Sainteté».

Il faut, en effet, que les forces de la chrétienté désormais unies soient toutes dirigées vers l'ennemi commun. L'occasion est unique pour frapper un grand coup : on n'a déjà que trop tardé à en profiter. Mais maintenant que la route est libre, le mot d'ordre général en Europe doit être : Sus au Turc !

Aux moyens ordinaires pour le combattre, les armes des nations chrétiennes, l'argent fourni par la papauté, le P. Marc préfère encore et prône par-dessus tout les moyens surnaturels, qui sont les plus efficaces.

Il suggère donc de nouvelles démarches pour l'élévation à un rite supérieur de la fête de saint Gabriel, le Nonce lui ayant dit que le moindre signe de la Majesté Impériale suffirait pour que la concession fût faite.

«Je vous indiquerai bientôt, écrit-il à l'Empereur, une dévotion pour unir le culte de la Sainte Vierge à celui de l'Archange».

Il le fait dans une lettre subséquente :

«Pour que Marie vous continue sa protection, ses grâces et ses miracles, j'estime bon d'indiquer à Votre Majesté Impériale des cultes à établir pendant le mois de mai : ils consisteraient à faire peindre une image de la Vierge saluée par l'ange, et à renouveler les exercices solennels des années précédentes».

Ce fut l'origine de fêtes mariales, qui marquèrent une date dans l'histoire religieuse de Vienne, et dont l'éclat rejaillit sur celui qui en avait été l'initiateur. Dieu allait réjouir les derniers jours de ce fervent apôtre de Marie, en lui donnant de contribuer à un des plus beaux triomphes qui aient été décernés ici-bas à la Reine des cieux.

C'est par Marie qu'il voulait répandre sa bénédiction et opérer ses miracles, et de même que Jeanne d'Arc pour remporter ses grandes victoires avait inscrit sur son drapeau les deux noms bénis : *Jhésus ! Maria !* le P. Marc unissait à la



grande dévotion franciscaine du saint Nom de Jésus, le Nom sauveur par excellence, la dévotion du saint Nom de Marie, la reine des victoires. C'est en l'invoquant qu'il avait mis en fuite les ennemis du nom chrétien.

Ces deux Noms sacrés étaient sur ses lèvres au commencement de chacun de ses sermons et de ses bénédictions, et il révélait à l'archevêque de Salzbourg qu'il ne commençait jamais aucune action sans les prononcer et de cœur et de bouche.

En vrai fils de saint François, c'est vers l'Immaculée Conception que se tournaient de préférence ses hommages et son culte, invoquant Marie sous ce titre, faisant précéder sa bénédiction des trois Ave en l'honneur de son glorieux privilège, dont il se constituait, en chaire et partout, le propagateur et le défenseur. Cela lui valut des colères, des haines, des persécutions spéciales, non plus seulement de la part des hérétiques, mais encore, quelque étrange que cela puisse paraître, des catholiques et de ceux qui passaient pour les plus fermes soutiens de l'orthodoxie.

Quelques-uns, en effet, sans faire cause commune avec les protestants, avec même la prétention de mieux les combattre, croyaient de bonne tactique de s'élever avec eux, sinon contre le culte de Marie, du moins contre ce qu'ils appelaient les abus et les exagérations qu'ils disaient s'y trouver mêlés.

**C'est une tendance de certains esprits, en face de l'erreur, d'aller à elle comme inconsciemment, de lui montrer de la sympathie, de lui faire des concessions, dissimulant, sous le faux prétexte de l'apostolat et de la charité, ce qui n'est que l'effet de la fausseté du jugement, de l'ignorance de la doctrine ou d'une faiblesse constitutionnelle, qui rend ceux qui en sont atteints incapables de supporter la vérité entière, comme les yeux fatigués ne peuvent voir la lumière.**

De cette tendance était né le jansénisme, produit hybride du calvinisme et du zèle pour la foi, et dans certaines écoles, à la Sorbonne parisienne en particulier, la froideur dans le culte de Marie, la crainte d'excéder dans les louanges qu'on lui décerne et dans les hommages qu'on lui rend.

Il en était résulté encore, dans des milieux qui n'étaient pas nécessairement jansénistes, une recrudescence d'hostilité contre la croyance non encore définie de **l'Immaculée Conception**, et telle école qui répugnait à se contredire, plaçant son intérêt particulier au-dessus de la gloire même de Marie, lui disputait plus vivement ce privilège et se déchaînait avec violence contre ses défenseurs.

Comme beaucoup de ses confrères de ce temps, qui, pour avoir prêché l'Immaculée Conception, connurent les défiances, furent accusés d'hérésie, se virent interdire les chaires, furent même déferés à l'Inquisition et gémirent longtemps dans ses cachots, le P. Marc eut sa large part des contradictions, des injures et des persécutions.

En Belgique, on fait disparaître de ses opuscules la mention de l'Immaculée Conception, et le P. Gabriel d'Auch, gardien du couvent des Capucins de la rue Saint-Jacques, à Paris, lui signale cette omission et lui demande de protester et de rétablir le vrai texte, qu'un doctrinaire peu scrupuleux a ainsi mutilé.

De Naples, un vénérable Jésuite, le P. Joseph de Luccio, lui écrit qu'à Rome même, par ordre de certains religieux qui abusent de leur autorité, les opuscules, les formules de piété en l'honneur de l'Immaculée Conception sont interdites, ainsi que les dévotions extérieures. On permet de dire : La Conception de la Vierge Immaculée : mais si l'on intervertit les mots et si l'on dit : L'Immaculée Conception de Marie, on est taxé d'hérésie et on s'expose à des peines. Le pieux religieux souffre spécialement de l'interdiction portée contre l'Office de l'Immaculée Conception, composé par un de ses confrères (aujourd'hui canonisé), Alphonse Rodriguez.

Il met le P. Marc au courant de ce qu'ont fait, en Espagne, le roi Philippe IV, les Franciscains et les Jésuites, pour mettre fin à cette campagne sacrilège, et il lui demande de vouloir à son tour user de son influence auprès de l'Empereur, pour qu'il s'unisse à ces démarches et fasse cesser le scandale. Il voudrait de plus que la fête de l'Immaculée Conception devienne de précepte dans le monde, comme elle l'est déjà en Espagne, en Portugal, en France et dans une grande étendue de l'Empire. Seules, l'Italie, Naples, la Pologne, la Savoie et la Flandre font, sur la carte de l'Europe, une tache noire à ce sujet.

Il peut sembler étrange que les Papes, dans leurs États mêmes et à Rome, la capitale du monde catholique, permettent cette conduite, maintiennent leur crédit à ces censeurs sévères et ne s'empressent pas d'intervenir, pour concéder et imposer une fête que désirent célébrer tous les cœurs catholiques dévoués à Marie.

Cela prouve que l'Église est loin de montrer en pratique l'intolérance que lui ont si souvent reprochée ses ennemis, et qu'elle ne fait jamais rien avec hâte. Elle définira un jour l'Immaculée Conception, cette vérité qu'elle a toujours professée, mais ce sera après des siècles d'étude et d'examen, quand les Docteurs, dans les disputes, auront usé toutes leurs armes et que la pleine lumière sera faite, évidente, incontestée : quand la poussière des combats étant dispersée, on pourra constater que la croyance est vraiment universelle, enracinée dans le cœur des peuples, fondée sur une tradition ininterrompue, remontant à l'origine même du monde, et révélée par Dieu, qui l'annonce et la montre en figures, en attendant que l'Ange vienne la proclamer en Son Nom, disant à la Vierge d'Israël : «Vous êtes pleine de grâce : ce qui signifie : il n'y a pas de place en vous pour le péché et la souillure, et vous en avez été préservée dès le premier instant de votre existence».

Observant avec trop de scrupule les règles de sagesse que l'Église s'est imposée de ne rien décider sans l'avis des théologiens, les Papes laissaient la discussion ouverte et évitaient d'intervenir. Les théologiens, du reste, ou ceux qui se qualifiaient tels prenaient soin de le tenir éloigné de leurs querelles. Usurpant son autorité, et le tenant en tutelle, ils prétendaient diriger doctrinalement l'Église à sa place, et la sauver malgré lui, en empêchant le Saint-Esprit de proclamer l'erreur. Leur audace ne connaissait pas de bornes, et, dans leurs attaques et leurs critiques, ils n'épargnaient pas même celui que Dieu a établi ici-bas pour être et Son Vicaire et l'oracle de Sa vérité. Combien plus facilement pouvaient-ils poursuivre ceux qu'ils supposaient être ses envoyés ou ses agents ! C'est ainsi que feignant de voir dans le P. Marc un de ces émissaires envoyé dans le monde par l'autorité suprême pour sonder le terrain, propager la doctrine de l'Immaculée Conception, qu'ils savent professée et favorisée par le Vicaire de Jésus-Christ, fanatiser les foules et préparer ainsi une définition dogmatique, qu'ils craignent par-dessus tout, car elle serait leur condamnation complète, ils acca-

blent l'homme de Dieu de leurs sarcasmes, ils nient a priori ses miracles, tout comme les hérétiques, et le tiennent obstinément éloigné de Rome.

Gloire insigne du serviteur de Dieu, d'avoir ainsi eu une part et la principale dans cette guerre dirigée contre le Vicaire du Christ, et contre Marie elle-même !

Ses intérêts n'étaient-ils pas d'ailleurs uniquement les intérêts de la chrétienté, comme il disait lui-même, soit les intérêts mêmes du Pape, les intérêts du ciel ?

Quant à Marie, il vivait avec elle, et tellement uni à son cœur, que les sentiments de sa divine Mère étaient ses propres sentiments, et on le vit bien lors d'un épisode de la campagne en Hongrie en 1697.

Il n'accompagnait plus l'armée, mais il avait été si mêlé à ce qui la touchait, qu'il suivait avec un profond intérêt les progrès des opérations ou plutôt, hélas, les reculs et les défaites qu'il avait si souvent et toujours en vain essayé de conjurer.

Jamais la situation n'avait été plus critique : les Hongrois révoltés de nouveau : les Turcs encouragés devenus plus arrogants : l'Empire en conflit avec le Pape, au sujet de certains fiefs : les subsides suspendus et le manque à l'armée des choses les plus indispensables. Les soldats n'étant plus payés refusaient de marcher, et les Saxons et les Brandebourgeois parlaient de se retirer.

Le P. Marc est appelé précipitamment à Vienne, et il y accourt après la clôture de son carême, à Padoue.

À peine arrivé, il apprend qu'un fait miraculeux vient de se passer à Betsch, en Hongrie.

L'église de cette bourgade possédait un petit **tableau**, d'un peu plus d'un pied carré, sur lequel un peintre inexpérimenté avait cherché à représenter les traits de **Marie**. Or, voici qu'un jour, des yeux de la sainte image, on voit couler des **larmes**. Des officiers protestants, présents à cette scène, croient à une supercherie, et se livrent à un examen attentif, qui les rend fort perplexes. Ils ne découvrent point la source de ces gouttes liquides, qui suintent sur la toile, et qui, sous leurs yeux, deviennent même plus abondantes. Le miracle est patent et le bruit s'en répand rapidement, comme il arrive d'ordinaire au milieu d'un peuple que les calamités accablent. C'est un coup de foudre pour le P. Marc, qui comprend aussitôt toute la signification de ces larmes mystérieuses.

Au début de sa carrière, sa Mère du ciel, à Neubourg, lui montrant son doux visage, avait jeté sur lui ses regards de tendresse. Aujourd'hui, il est à la fin de ses travaux, et, au lieu des sourires, ce sont des larmes que Marie laisse échapper de ses yeux. Le contraste est trop douloureux et le symbole trop frappant pour que son cœur n'en soit pas déchiré.

Sous le coup de son émotion, il vole au palais sans y être appelé, contrairement à son habitude, et demande à l'Empereur une audience d'extrême urgence.

Se précipitant à ses pieds : «Sire, dit-il, la Sainte Vierge pleure, le cœur de notre mère est broyé de douleur. Elle pleure, parce qu'elle souffre, comme nous, dommage et persécution. Ne ferons-nous rien pour la consoler et pour procurer sa gloire ? Ses intérêts sont liés aux nôtres. Elle nous demande d'agir, et de nous hâter et pour elle et pour nous.

«Si nous lui rendons des cultes spéciaux, même dans notre pénurie, nous aurons des victoires. Que Votre Majesté Impériale fasse ce que bon lui semblera, mais je me sens inspiré de lui dire que là est l'unique remède.

« - Père Marc, reprend César, aussi ému que lui, je veux le faire, parce que vous me le dites, et que vous m'aimez, vous, et m'êtes dévoué. C'est vous-même qui présiderez les cérémonies et me donnerez la sainte communion, à moi et à toute la cour».

Cette proposition si flatteuse alarmait la modestie du P. Marc. «Non, non, Majesté, donnez cet honneur à qui il revient et à qui l'ambitionne». Mais ses protestations sont inutiles et l'Empereur juge que, pour obtenir les grâces de Marie, un humble religieux sera mieux à sa place, à l'autel, que les plus grands prélats.

Un prêtre fut dépêché à Kalo, où se trouvait la Vierge, et, dès son retour, on organisa les fêtes.

Elles furent vraiment impériales. César, très ému, avait reçu la sainte image dans ses appartements privés, et à genoux devant elle, le premier, il avait fait amende honorable. L'Impératrice voulut orner la Vierge avec ses plus précieux bijoux. Venus de haut, ces exemples déterminèrent dans toute la ville une vive émulation de piété et de zèle, si bien que le cours des affaires fut suspendu pendant plusieurs jours, la préoccupation unique de tous, nobles et artisans, étant de rendre hommage à Marie et d'implorer sa protection pour les armes impériales.

Des relations pompeuses de ces fêtes furent imprimées et publiées : une lettre de Ruzini, ambassadeur de Venise, donne le résumé des cérémonies qui les marquèrent.

«Il y eut une solennelle procession avec assistance du clergé et de toute la cour. La sainte image fut exposée durant huit jours dans l'église de Saint-Étienne. Le P. Marc célébra la messe et distribua la communion à l'Empereur et à sa famille, puis il fit une brève exhortation, terminée par des invocations, que répétaient avec une grande ferveur et la cour et le peuple». (13 juillet 1697)

Le but de cet homme apostolique n'était pas seulement d'organiser de belles cérémonies qui frappent l'imagination et émeuvent les cœurs, de ces fêtes comme le peuple les aime et qui sont pour lui comme une forme de ses réjouissances : il visait même plus haut qu'à promouvoir le culte de la Très Sainte Vierge et à amener des foules aux pieds de ses autels : il voulait obtenir avant tout la conversion des âmes.

Il savait que le seul hommage digne de la Mère de Dieu est celui d'un cœur pur : que la première condition, pour lui être agréable, et attirer ses faveurs, est de fuir le péché et de faire de dignes fruits de pénitence.

Quelle était, en effet, la cause des tristesses que l'image sainte rappelait, de ces larmes miraculeuses sur les paupières de celle qui est la Mère des douleurs ?

N'étaient-ce point les ingratitudes, les rébellions, les péchés et les crimes des hommes : les forfaitures, les trahisons de ceux qui, placés aux plus hauts postes, pour protéger le peuple et procurer son bien, le laissaient en proie à mille calamités qu'ils auraient pu conjurer : les omissions, les négligences et les faiblesses des rois et des empereurs, qui laissaient le gouvernement aux mains des incapables et des indignes et se rendaient ainsi complices de leurs malversations :

les abus, les désordres de toute sorte auxquels le peuple scandalisé par cet exemple d'en haut s'adonnait sans retenue et sans scrupule ?

C'est à cause de ces maux, dont l'humanité souffre davantage à certaines heures, que Marie pleure à ce moment. Elle pleure pour elle, car son cœur est transpercé comme d'un glaive par chacune de ces **prévarications** : elle pleure pour son divin Fils, dont la gloire est méprisée et les intérêts trahis : elle pleure pour les hommes eux-mêmes, qui se jettent dans l'abîme de toutes les misères : elle pleure pour les États menacés dans leur tranquillité, leur honneur et leur existence même : elle pleure parce que la colère de Dieu, qui a déjà frappé des coups si cruels, va se rallumer et faire pleuvoir sur le monde coupable des calamités plus grandes encore que celles qui l'ont affligé, un cataclysme tel que la seule menace en fait frémir de terreur.

Que de fois le P. Marc avait contemplé ce douloureux spectacle, que de fois son cœur s'était serré plein d'angoisse à la vue des maux qu'il voyait déchaînés, et à la perspective de ceux qui menaçaient encore ! Que de fois il avait lui aussi versé ces mêmes larmes, qu'il voyait couler maintenant des yeux aimables de sa Mère du ciel.

Mais de même qu'il ne s'était pas contenté alors de gémir et de se lamenter, poussant à l'action et agissant lui-même, ainsi maintenant, il veut répondre aux appels de Marie, et demander aux pécheurs de tous les rangs, au peuple, aux grands, aux ministres, à l'Empereur lui-même bien digne de le comprendre, l'action, la plus urgente de toutes, celle qui seule peut consoler Marie, écarter les fléaux et amener les bienfaits de la paix : une conversion sincère et entière !

Pour consoler la divine Mère en pleurs, il faut que chacun revienne à Dieu, expie ses péchés, purifie et renouvelle son âme, change totalement sa vie, pour qu'elle soit désormais chrétienne, sainte, irréprochable.

Tels étaient les sentiments du serviteur de Dieu, qui dictant lui-même à ses collaborateurs les sujets à traiter, faisait converger vers ce but unique de la conversion toutes les prédications de ces jours solennels. Nous savons qu'il se réservait lui-même le premier et le dernier sermon de ces jours mémorables.

Les fêtes devenaient ainsi comme une mission extraordinaire entraînant tout le peuple et produisant des fruits de salut d'autant plus abondants que chacun avait présentes à la mémoire les prédictions du serviteur de Dieu, en 1682, et les dures calamités dont elles avaient été suivies.

Le péril n'était pas encore complètement écarté, mais la présence du sauveur auquel on devait la miraculeuse délivrance donnait confiance à tous. Si on l'écoutait, si on se rendait à ses appels, on irait vers une nouvelle victoire, définitive cette fois.

Le succès de ces exercices pieux fut tel que, quelques jours après, la nouvelle étant venue d'un avantage remporté sur les Turcs, on crut y reconnaître une première réponse de Dieu, un miracle de la Sainte Vierge et on recommença les fêtes pour en rendre au ciel de solennelles actions de grâces.

Le P. Marc, de retour à Padoue, n'en fut pas le témoin, mais l'Empereur l'y associait par sa correspondance.

« Comme l'avait proposé Votre Paternité, lui écrivait-il, on rapporta de chez les Pères Écossais à Saint-Étienne l'image miraculeuse ornée, couverte de trophées, de plusieurs étendards pris à l'ennemi à cette bataille. Ci-joint un dessin de cette décoration. Les autres étendards et les queues de cheval qui se comptaient au nombre de 80, furent disposés autour du chœur de Saint-Étienne. Je ne puis dire à Votre Paternité le chiffre de ceux qui assistaient à cette procession, malgré une pluie torrentielle qui nous arrêta plus de demi-heure. L'église était si remplie qu'on n'y pouvait plus pénétrer et il fallait, à mesure que la procession arrivait, la faire évacuer par une porte latérale. Il y avait en outre une foule immense garnissant les rues et les places pour voir le cortège, et, chose bien édifiante, bien que la cérémonie ait duré deux heures et demie, tout le monde est demeuré jusqu'à la fin immobile et dans une pieuse attitude. Ce qui me console le plus, c'est que cette dévotion à la Madone va toujours croissant ». (5 octobre 1697)

« L'image miraculeuse de la Sainte Vierge qui a pleuré en Hongrie, dit-il dans une autre lettre, est demeurée exposée tout l'hiver. Le concours du peuple a été vraiment extraordinaire et a duré comme aux premiers jours : on lui apporte d'innombrables offrandes. J'ai la ferme confiance que cette dévotion aura un heureux résultat. De toute façon, je ferai quelque chose au printemps ». (22 mars 1698)

Il n'y a pas jusqu'à la jeune archiduchesse Marie-Élisabeth qui ne s'enthousiasme à cette vue. De sa plume encore hésitante, elle écrit elle aussi à l'homme de Dieu pour lui dire : « On peut appeler un continuel miracle la dévotion à cette image de Marie, à laquelle viennent de grandes processions, même de très loin.

« L'Impératrice a parcouru incognito toutes les églises où la Madone était ainsi exposée, mais elle ne saurait dire quelle est l'ornementation qui lui a plu davantage, parce que partout elle était des plus pompeuses et des plus belles. Et c'est Votre Paternité qui aura le mérite de toutes ces dévotions, puisqu'elle en est l'initiateur ».

Entre temps, la princesse donne des nouvelles de ses examens et rappelle au P. Marc ses belles prédications italiennes, auxquelles elle a trouvé tant de charme, et qui lui manquent cet hiver.

Dans une lettre au prince Christian d'Éggenbert, nous relevons encore ce détail que, lorsque la Madone fut exposée dans l'église de Léopoldstadt, les fêtes furent particulièrement touchantes et que ce fut le cardinal Kolonitz lui-même qui voulut faire le sermon. Tant de souvenirs douloureux et consolants à la fois se rattachaient à ce faubourg de Vienne, qui étaient **autrefois le Ghetto, et dont l'église n'était autre que l'ancienne synagogue des Juifs !** Les Turcs, on s'en souvient, l'avaient occupé pendant le siège de Vienne, faisant subir aux habitants toutes sortes d'outrages. Ceux-ci, saisissant l'occasion qui leur était offerte, firent à la Vierge de Kalo une réception enthousiaste et lui rendirent de solennelles actions de grâces de leur miraculeuse libération.

Ces cultes mémorables à la Reine du Ciel ne devaient pas se borner à un pays particulier. Le cœur du P. Marc les aurait désirés universels, comme étaient universels les dangers qu'il désirait prévenir et les bienfaits qu'il voulait attirer aux hommes. Au moins allait-il s'appliquer à en faire bénéficier sa patrie.

Il s'en ouvrit pour la première fois à l'ambassadeur Ruzini, qui écrivait : « Le Père m'a dit qu'il semblait entendre depuis longtemps une inspiration lui promettant pour les armes chrétiennes de la Sérénissime République un non moins grand

succès que pour les armes impériales, si on promettait de faire à Venise quelque démonstration semblable à celle de Vienne, en l'honneur de la Très Sainte Vierge».

Le Doge, Sylvestre Valerio, homme de grande piété, accueillit avec une religieuse déférence la proposition de son ambassadeur, et jugeant que personne ne serait mieux à même d'organiser les fêtes que le religieux lui-même qui en avait conçu le projet, il attendit le P. Marc pour le charger de l'exécution et le prier de prêcher lui-même le dernier jour. On lui traçait même le plan de son discours, et comment il pouvait particulièrement intéresser et impressionner le peuple, en rappelant ce que Marie a fait, en Autriche et en Hongrie, depuis le commencement de la guerre contre les Turcs.

Quel plus beau panégyrique que cet exposé dramatique de ces bienfaits et de ces miracles, quel meilleur argument pour faire glorifier la Reine des combats et amener à ses pieds une population fière déjà de son patronage et toute dévouée à son culte ?

Venise possède précisément, au milieu de ses trésors et de ses reliques mariales, dans son illustre Basilique de Saint-Marc, une Vierge byzantine, qu'on dit peinte par l'Evangéliste saint Luc, et qui, longtemps vénérée à Constantinople, fut apportée sur les terres chrétiennes par l'illustre Doge Henri Dandolo.

C'est cette image que choisit le P. Marc. A son autel, furent rendus, huit jours durant, des honneurs solennels et incessants à la Reine du Ciel : messes, sermons, pèlerinages des paroisses, des monastères, des établissements religieux.

On avait obtenu de Rome une indulgence en forme de jubilé : pour jouir de cette faveur, toute la population afflua à la place Saint-Marc et les canaux de Venise se couvrirent d'innombrables flottilles. Le Doge donna le premier l'exemple, avec tout le Sénat, la noblesse et le clergé. Le Patriarche chanta la messe pontificale, à laquelle le P. Marc prêcha avec cette force apostolique qui faisait le fond de son éloquence, faisant passer dans ses paroles l'ardent et enthousiaste amour qu'il avait pour Marie, la reconnaissance qu'il éprouvait pour les grandes miséricordes dont il avait été le témoin et l'ouvrier.

Le dernier jour avait lieu la procession solennelle autour de cette incomparable place de Saint-Marc, qui semble un prolongement de la Basilique, et fournit avec ses belles arcades de marbre un cadre idéal aux manifestations de la piété populaire. L'icône sacrée, somptueusement ornée, était portée par quatre chanoines de Saint-Marc et autant de curés revêtus des plus riches ornements. **Le Patriarche portait la relique du Lait de la Très Sainte Vierge, l'évêque de Famagouse celle des cheveux et celui de Chiozzi une parcelle du voile de Marie, qui sont le précieux trésor de la Basilique.** Le Doge et deux mille nobles suivaient, des cierges à la main.

A la suite de ces grandes solennités, et comme pour en garder la mémoire, le Sénat s'engagea à fêter chaque année, le 8 décembre, l'Immaculée Conception. C'était la réalisation du vœu exprimé par le P. de Luccio qui, on le voit, ne s'était pas adressé en vain au zélé fils de saint François.

Il était statué que chaque année, en ce jour de fête, le Doge devait assister à la grand'messe de Saint-Marc, qui serait suivie, tant que durerait la guerre, d'une procession solennelle.

Ayant accompli son œuvre, l'humble religieux, pour se dérober aux visites et aux manifestations de la foule, reprit au plus tôt, le 17 décembre, le chemin de Padoue : mais il y eut une épreuve que sa modestie ne put éviter, celle de voir le Patriarche et l'évêque de Famagouse venant le remercier et se jetant à ses pieds pour recevoir de lui une bénédiction. Quelques jours après, il écrivait de Sienne à l'Empereur cette lettre toute pleine d'une sainte fierté d'avoir procuré la gloire de sa Reine. «Dieu soit loué ! La dévotion à la Sainte Vierge, proposée par moi à la Sérénissime République et acceptée par le Sénat a eu un tel succès par la piété, le concours du peuple, la satisfaction de tous, que jamais on n'a vu chose semblable. Aussi j'espère le secours de Dieu par l'intercession de Marie». (16 janvier 1698)

Comme conclusion, et pour continuer son apostolat marial, il encourage le Souverain dans son projet d'ordonner pour le prochain printemps des cultes extraordinaires, en l'honneur de Marie, et de renouveler ses instances au sujet de la fête de saint Gabriel, lui promettant de nouveaux miracles et de très grandes grâces «en particulier, dit-il, celle de faire une bonne mort, qui est la principale et l'unique désirable».

## CHAPITRE VIII : NOUVEAUX MIRACLES ET DERNIÈRES PRÉDICATIONS. (1698-1699)

Les voyages à la cour, renouvelés sur la demande de l'Empereur à peu près chaque année, non plus que les longs séjours auprès de l'armée, n'empêchaient point le P. Marc, nous l'avons vu, de s'adonner au soin des âmes et au labeur de la prédication. Passer d'une campagne militaire à une campagne apostolique était sa manière de se reposer.

Loin de le distraire dans la poursuite de son unique bien, la prédication, qui lui faisait trouver Dieu dans le prochain et procurer Sa gloire, l'attachait à lui par des liens plus puissants.

Pour ne pas interrompre la suite des événements politiques auxquels il fut mêlé, nous n'avons pu que mentionner, sans entrer dans les détails, ses prédications de chaque carême.

Nous n'avons rien dit non plus des miracles qu'il continuait de semer sous ses pas. Le silence prolongé à ce sujet risquerait de faire croire qu'il avait joui de ce don seulement au début de sa carrière.

Dieu l'avait entouré alors de cette auréole pour lui donner autorité sur le peuple et l'amener auprès des rois, où il avait marqué sa place. Ce résultat obtenu, il aurait pu, dans sa sagesse, interrompre le cours de ces manifestations de puissance, qui sont, de leur nature, toujours exceptionnelles.

Il n'en fut rien cependant, et soit que Dieu voulût montrer que Ses dons sont sans repentance et qu'Il ne les retire point à ceux qu'Il a daigné en favoriser, soit qu'Il se plût à confirmer l'autorité d'un homme que les hérétiques discutaient toujours, et qui, même dans le camp catholique, voyait surgir contre lui d'incessantes contradictions, Il continua à l'assister par la puissance de Sa droite, lui donnant d'accomplir jusqu'à la fin de ses jours des prodiges et des miracles.

Il est vrai que depuis qu'il était devenu l'ami et le conseiller de César, le P. Marc apparaissait avec une auréole que l'opinion de son temps considérait comme bien plus éclatante. Le peuple, naturellement ébloui par l'éclat de cette pourpre impériale, la première du monde, qui rejaillissait sur lui, sans oublier le thaumaturge, se reprenait à considérer dans le re-



ligieux, le personnage éminent, à qui ses relations donnaient un prestige toujours très apprécié. Le voyant moins fréquemment, à cause de ses voyages multipliés, la foule restreignait ses mouvements d'enthousiasme. Mais la gloire sur-naturelle du P. Marc ne fut jamais éclipsée. Il est des circonstances même où elle devint brillante au point d'effacer tout ce qui en avait paru jusqu'alors.

Qu'on nous permette donc de revenir en arrière pour suivre l'homme de Dieu sur les différents théâtres où s'exerce son zèle, et de cueillir sur sa route, comme des fleurs choisies, les plus beaux de ses miracles et les plus instructifs. On comprend que dans cette matière surtout, nous ayons besoin de nous limiter.

Les cités les plus importantes se disputaient toujours la faveur de le posséder et de l'entendre. Des cardinaux l'appelaient à Rome, le duc de Toscane à Florence, le vice-roi de Naples à sa capitale. Nous avons vu quelles intrigues politiques le tinrent éloigné de ces villes.

Combien le serviteur de Dieu aimait mieux d'ailleurs les auditoires simples et populaires ! Avec une humilité touchante, il écrivait au cardinal Colloredo :

«Je dois vous avouer avec sincérité de cœur que je me reconnais comme un pauvre misérable et un néant, très ignorant, dépourvu de vertu et de talent, indigne d'annoncer la parole de Dieu même dans le plus humble village. Si je n'étais pas obligé par obéissance à exercer cette fonction, il y a longtemps que je l'aurais résignée. Aussi je tiendrais comme la plus grande erreur, une imprudence et une témérité de ma part d'accepter de prêcher dans la capitale du monde et dans une des premières chaires de la chrétienté».

Le Cardinal pourtant, qui est un homme de Dieu et un très bon juge, ne peut s'empêcher de lui exprimer son regret et celui de ses Pères de la *Chiesa Nuova* de n'avoir pu jouir de sa présence et entendre de sa bouche l'éternelle vérité. «J'avais espéré, dit-il, que le feu de votre cœur et l'énergie de votre voix auraient réussi à fondre les glaces de mon âme».

L'évêque de Passau avait du pieux prédicateur la même opinion. Voyant de loin l'immense auditoire qui allait se presser autour de sa chaire, il lui écrivait : «Combien je porte envie à ceux qui auront le bonheur de vous entendre exposer, dans votre belle langue, les vérités de l'Évangile !»

L'archevêque de Salzbourg estimait tellement ses sermons qu'il ne lui suffisait pas de les avoir entendus : il en réclamait la copie, et, se délectant à leur lecture, il disait de l'un d'eux, qui traitait de la vraie félicité des hommes : «Rien de plus beau, rien de plus efficace !»

Tous ratifiaient à l'envi ce bel éloge de l'évêque de Brixen qui avait pris un jour si dignement la défense du P. Marc et qui avait coutume de l'appeler : «*Verum Evangelistam Marcum*, Marc, nouveau et véritable évangéliste».

Depuis qu'il avait prêché à la cour de Vienne et qu'il était l'ami des princes, il était devenu, qu'on nous pardonne cette expression moderne, le prédicateur à la mode, et ceux qui se scandalisaient le plus, il y a peu de temps encore, de son genre simple et apostolique, admiraient maintenant les accents de son éloquence et s'émouvaient à ses discours.

Le Père s'inquiète peu des opinions du monde, favorables ou défavorables, exprimées par les grands et les savants ou par les gens du peuple, mais s'il acquiert du crédit, il s'en sert pour opérer un bien plus grand et profite de la présence des riches à ses prédications pour plaider la cause de ses amis les pauvres. Il organise des collectes pour tous les déshérités et le nombre est si grand de ceux à qui il vient ainsi en aide, les mettant à l'abri des misères morales et physiques, que le généreux bienfaiteur y gagne le titre de père des pauvres et de tuteur des veuves et des orphelins.

Ce sera là désormais une de ses sollicitudes pendant le carême, et les chroniqueurs ne manqueront pas de nous dire, dans leurs relations, le chiffre des sommes recueillies, qui fut parfois considérable. Ils indiqueront même, dans leur reconnaissance, l'emploi que l'on donna au surplus de ces aumônes : restauration, ameublement d'églises, achat d'encensoirs, de vases sacrés, etc.

Le peuple suit toujours en foule le serviteur de Dieu, et on fait des évaluations qu'il faut prendre évidemment avec une certaine réserve. A Oderzo, dit-on, on compta 60.000 auditeurs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au premier jour, le torrent humain pénétrant dans l'église brisa et emporta les grilles de fer, comme un fétu de paille. «La nef fut remplie, ajoute le chroniqueur, de béquilles et d'ex-voto : on ne comptait pas les malades guéris, les possédés délivrés».

Une paralytique, Francesquina Pinetta, qui était depuis douze ans sans mouvement avait recouvré l'usage de ses membres : et un enfant de cinq à six ans, muet, qui paraissait n'avoir de vie que dans l'expression du visage, sans parole, sans mouvement, sans nerf et sans force dans les muscles, commença, après la bénédiction, à s'appuyer sur ses jambes et quelques jours après, recouvra la parole.

Les adversaires étaient toujours à l'affût d'un prétexte pour arrêter dans son œuvre le serviteur de Dieu. On alla jusqu'à l'accuser d'hérésie et deux tribunaux furent sommés de lui interdire la prédication.

Mais la doctrine du P. Marc était si évidemment catholique, sa vertu si éminente, que malgré leur sévérité habituelle, les juges, des deux côtés, prirent sa défense.

Le premier tribunal ordonna aux calomniateurs de le laisser en paix, en lui donnant la pleine liberté de ses actions : le second, celui de Ceneda, qui, par scrupule de justice ou pour plus ample information, avait envoyé sur place, après Pâques, un de ses théologiens, pour faire son enquête et examiner toutes choses, rendit un arrêt tout à l'honneur du serviteur de Dieu «en qui brillait, disait-il, la doctrine la plus pure, accompagnée de la plus ardente piété». Le jugement était d'ailleurs ratifié par une autorité encore supérieure, celle du cardinal Ottoboni, le futur pape Alexandre VIII, qui écrivait aux notables d'Oderzo, pour les féliciter d'avoir eu un si fervent prédicateur dont, à Rome même, disait-il, on faisait grande estime.

Les notables de Vicence furent, d'une manière singulière, victimes de cette notoriété du prédicateur, qui venait à eux pendant le carême de 1687.

Ils se plaignirent de ne pouvoir assister aux sermons, parce que les places sur lesquelles ils comptaient et qui leur étaient réservées d'avance, étaient toujours prises d'assaut par les habitants des campagnes. Ceux-ci s'y installaient à

leur guise, sachant bien qu'on ne mettrait point en mouvement, pour les chasser, au moment du sermon, tout un corps de police.

Pour remédier à cet inconvénient, on porta des ordonnances dignes de Salomon, et on décida, comme à Udine autrefois, de doubler les sermons. Il y en aurait un d'abord sur la place publique pour les étrangers, puis un second immédiatement après, à l'église, pour les gens de la localité. On n'avait pas songé que c'était augmenter de façon bien indécrite les fatigues du missionnaire, mais ce n'est pas ce qui fit échouer une combinaison si savamment organisée.

La multitude se pressa bien au dehors, comme il était convenu, mais insatiable, et mise en goût par cette première cérémonie, loin de se retirer et de renoncer à la seconde, elle se précipitait pour envahir l'église, s'emparait encore de toutes les places, montait sur les confessionnaux et les autels, et ne laissait pas plus d'espace libre pour les notables qu'il n'y en avait auparavant. Mais il y avait une solution plus sage dont ces grands personnages ne s'étaient point avisés, habitués qu'ils étaient à être chez eux à l'église et à ne point se gêner. C'était de prendre leur place de bonne heure, en arrivant avant le sermon. On considéra comme une grande marque du prestige qu'exerçait le P. Marc et de l'estime qu'on faisait de sa parole, le fait que ces bourgeois, pour lui, consentirent à modifier leurs habitudes et à s'imposer une gêne.

L'année précédente, 1686, le carême de Schio avait été marqué par un miracle des plus extraordinaires, le second en ce genre accompli par le P. Marc.

Il est de telle nature, si exceptionnellement prodigieux, que nous n'oserions le rapporter, s'il ne se présentait entouré de témoignages également exceptionnels, et par leur nombre et par leur qualité.

C'était le dimanche, 17 mars. Un homme du nom de Zuane Lora cheminait sur la route d'Arzignano, sa résidence, à Schio, où prêchait le thaumaturge. Il portait sous son bras un mystérieux paquet. C'était, enveloppé de langes, le petit cadavre de son enfant, qui était venu au monde sans vie, il y avait déjà quinze jours, le 4 mars, et qu'on avait enseveli sous un pan de muraille. Cet homme de foi s'était dit : «Le prédicateur de Schio fait de si grands miracles, qu'il aura la puissance de redonner la vie à cette petite créature, autant du moins qu'il sera nécessaire pour qu'elle puisse recevoir le baptême et s'en aller au ciel». Et il avait déterré le petit cadavre, ne cessant de dire le long du chemin : «Mon Dieu, donnez-lui la vie, non celle du monde, mais la vie éternelle !»

Le lendemain matin, il allait avec confiance présenter à l'homme de Dieu le petit corps inanimé. Le P. Marc pria, donna sa bénédiction, et dit à Zuane : «Prenez avec vous un prêtre et trois personnes de bonne condition, et allez déposer votre petit enfant sur les marches de l'autel de l'Immaculée Conception». S'il indiquait ces précautions, la présence d'un prêtre et de témoins dignes de foi, n'était-ce point parce qu'il connaissait, par une lumière supérieure et d'une manière certaine, le prodige qui allait s'accomplir ? Il se produisit en effet, et tel que l'avait demandé le père du petit mort.

Tandis que l'on priait autour de lui, l'enfant, soudain, comme s'il eût voulu demander lui-même la faveur du baptême, se mit à ouvrir la bouche et à remuer la langue. Puis on vit se soulever la paupière de l'œil gauche, d'où coulèrent quelques larmes.

Le prêtre présent était un vicaire, et la relation qu'il nous a laissée du fait garde la trace de l'embarras dans lequel il se trouva en face d'un cas si extraordinaire. Était-il victime d'une illusion ? Avait-il vu le mouvement ? Y avait-il de la vie dans ce petit corps décomposé ? Pouvait-il régulièrement, même sous condition, administrer le saint baptême ? Mais trois témoins étaient là qui avaient comme lui remarqué les signes, et Dieu permit que survinssent encore à ce moment le lieutenant Comte Boldu et le Comte Scaraffa, qui virent de leurs yeux le prodige. Toute hésitation devenait impossible. L'enfant fut donc baptisé. Durant la cérémonie, il s'échappa du corps une sueur légère, qui était un nouveau signe de vie, bien que précurseur cette fois de la mort véritable. La prière de Zuane était exaucée : le petit cadavre recevait la sépulture en terre sainte, tandis que l'âme, échappée aux limbes, s'envolait aux cieux.

L'archiprêtre, venu en retard à l'église, apprenant ce qui s'était passé, en était stupéfait et s'empressait de consigner tous les détails de cette merveilleuse histoire dans un procès-verbal, qu'il faisait signer par tous les témoins : c'est là que nous les avons puisés.

Ce bon archiprêtre appelait son prédicateur thaumaturge «le fléau du démon et l'avocat du paradis sur terre». Il s'était tellement attaché à lui qu'il assure n'avoir point autant pleuré à la mort de son propre père, que lorsque le P. Marc s'éloigna de sa paroisse.

Cette résurrection d'enfant, si étonnante et si exceptionnelle, se renouvela à Bassano, en 1690, à peu près dans les mêmes circonstances.

Une pauvre femme d'Onego venait de mettre au monde une petite fille mort-née. Son mari, Etienne Marinello, l'apporte aussitôt au P. Marc, le suppliant de lui donner la vie, au moins pendant quelques instants, pour qu'elle puisse recevoir le baptême. Ému devant une si grande foi, le serviteur de Dieu dit à ce père : «Portez le petit cadavre sur le marche-pied de l'autel du T. S. Sacrement. Ayez avec vous un prêtre et une sage-femme habile, qui sache reconnaître les signes de vie, puis priez et ayez confiance».

Martinello fait ce qui lui a été prescrit, et voici qu'au bout de quelques instants, la bambina agite le menton et ouvre par deux fois la bouche, tandis que ses joues et ses lèvres se colorent de rose. «Hâtez-vous, dit la sage-femme au prêtre, elle est vivante». Dès que le baptême fut administré, les couleurs disparurent et le petit cadavre devint inerte comme auparavant.

«Je l'ai baptisée sous condition, atteste le prêtre, Antonio Bertolozzi, mais je ne doute pas que ce baptême soit valide et que celle qui l'a reçu se soit envolée au paradis».

Par ce troisième prodige, le P. Marc acquiert une ressemblance avec le grand évêque de Tours, saint Martin, dont la liturgie dit que, marchant sur la trace des apôtres, il mérita de devenir, par la vertu de la Très Sainte Trinité, l'auteur glorieux de trois résurrections<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Hic est Martinus... cui Dominus post Apostolos tantam gratiam conferre dignatus est ut in virtute Trinitatis Deificiæ mereretur fieri trium mortuorum suscitator magnificus. Off. S. Martin. Brev. rom.



Comme souvenir de la prédication du P. Marc, la façade de l'église de Bassano a gardé longtemps une pierre commémorative, avec inscription à forme solennelle, que nous donnons, comme spécimen du genre, en l'abrégeant un peu : «*SISTE VIATOR. Arrête, passant ! Ici prêcha avec un incroyable et prodigieux concours de peuple, en 1690, le Père Marc d'Aviano, que la guerre de Hongrie et l'amitié d'un Empereur ont rendu fameux. Par le glaive de la parole divine, il terrassa l'enfer, ouvrit le ciel et recueillit dans les âmes une opulente moisson. Vénère ce monument érigé à un si grand homme, et reprends ta marche en priant le Seigneur*».

Le renom de la vertu du grand missionnaire, de ses miracles, des merveilles de sa prédication, allait toujours croissant, si bien que lors du carême qu'il prêchait à Brescia, en 1688, le P. Corne écrivait à son Père Provincial : « On a conçu de lui une si grande opinion qu'on le canonise de son vivant, on l'appelle un bienheureux, un élu du bon Dieu. Quand il paraît en chaire, tout le peuple lève les mains au ciel et pousse des cris d'admiration, comme si c'était Jésus-Christ même apparaissant à tous... » (5 avril 1688)

Le P. Marc qui s'oublie lui-même et ne voit dans ces manifestations que la gloire de Dieu, en écrit lui aussi à l'Empereur : «Le concours du peuple est tel que je n'ai de repos ni jour ni nuit. Si Votre Majesté voyait la composition de cette foule, et la manière dont elle récite l'acte de contrition, elle serait émerveillée».

Il a été visité, pendant ces travaux, par un accident : un abcès à la tête, avec fièvre continue et douleurs si vives, qu'il a cru en mourir. «Mais j'ai vu soudain, dit-il, le miracle de l'intercession de la Madone et de saint Gabriel, car l'abcès a aussitôt percé, et, après une grande évacuation de matière, j'ai été tout soulagé».

La gloire, même pour les prédicateurs, ne va pas sans quelques inconvénients. Alors, comme aujourd'hui, il se trouvait sur leur chemin des parasites, des chevaliers d'industrie, tout prêts à exploiter à leur profit la popularité d'autrui ! A Este, ils avaient imaginé de recueillir pour le P. Marc les ressources qui lui étaient nécessaires, disaient-ils, pour entreprendre son voyage à Vienne, assurant aux âmes simples, qui se laissaient prendre à ce piège, une part toute spéciale aux prières du bon Père. Pour avoir cette part aux prières et contribuer à cette bonne œuvre, les plus pauvres se dépouillaient de leur dernier sou et la sacoche des malandrins grossissait démesurément. Le jeu ne put se poursuivre longtemps, sans que le principal intéressé en fût informé. Il monta en chaire et flétrit en termes indignés ce frauduleux commerce, dans lequel il voyait un double crime : le vol ou l'escroquerie vulgaire, et de plus une atteinte contre sa réputation et contre l'Ordre auquel il appartenait, si exact et si sévère dans la pratique de la pauvreté franciscaine.

A Fratta del Polesino, près de Rovigo, où il prêchait le carême en 1693, ce furent les préposés aux revenus de l'église, qui, sans doute un peu gênés dans leurs finances, imaginèrent d'exploiter, eux aussi, la célébrité de leur prédicateur, en installant un tronc dit des prières du P. Marc. On assurait une part spéciale aux supplications de l'homme de Dieu à tous ceux qui viendraient déposer là leur obole, part d'autant plus grande que l'aumône serait plus généreuse. Sans se douter que cette pratique était entachée de simonie et de sacrilège, les marguilliers étaient heureux de voir leur commerce prospérer si bien : le tronc s'emplissait à mesure qu'ils le vidaient. Jamais ils n'avaient fait plus fructueuse recette.

Mais tout finit par se savoir, et le P. Marc, du haut de la chaire, fit un geste ressemblant à celui qu'avait fait le Maître, un jour, pour chasser les vendeurs du temple. «Je ne suis pas meilleur, dit-il, je ne suis pas plus saint que les autres prêtres, et mes prières, à cause de cela, n'ont pas une plus grande puissance. Bien au contraire, celui que vous avez devant vous est un pauvre pécheur, et un prêtre indigne. Il priera pour vous cependant et pour tous ceux qui se recommandent à lui, parce que c'est son devoir et aussi le besoin de son cœur, mais il vous prévient qu'il entend prier sans intérêt aucun, et réprouve toute collecte d'aumônes qui serait faite sous ce prétexte».

S'il n'accepte pas les secours en argent, il est bien obligé de se montrer moins sévère envers certains de ses bienfaiteurs, qui, sans le consulter, prenant en pitié sa santé délabrée, lui envoient quelques fortifiants.

C'est ainsi qu'à Este, en 1689, et l'année suivante, à Bassano, le Comte de la Torre lui a fait parvenir quelques flacons d'excellent vin.

Il s'empresse de le remercier en termes délicats, puis il ajoute sur un ton plaisant : «Refuser ce don serait une action digne de tout blâme. Surtout qu'on veille à ce que les flacons ne se brisent pas, car ce serait un manque à la pauvreté, et, comme disent nos paysans, un grand péché». Sur 17 flacons, il n'y en eut qu'un de brisé : le péché n'était donc pas grave.

Mais le pieux religieux n'entendait pas laisser cet usage passer en habitude, et l'année suivante, avant le carême, il pria le comte de ne pas renouveler l'envoi, sa mortification ayant trouvé le prétexte très spécieux que le vin ordinaire d'Oderzo lui faisait plus de bien. Il ne s'apercevait guère d'ailleurs de la qualité de ses breuvages, qu'il noyait dans des torrents d'eau claire.

En 1691, il était à Tolmezzo, sur les limites du Frioul, puis à Montagnana, où les enfants annoncèrent son arrivée, alors qu'il était venu incognito, désireux de se recueillir et de se mettre quelque temps à l'abri des indiscretions de la foule. «Le saint est venu ! le saint est venu !» tel fut le cri que firent résonner ces petites voix à travers toute la ville. Et l'incessante procession commença vers la demeure du missionnaire, qui, sans égard aux fatigues, se résignait à la volonté de Dieu et se livrait tout entier aux importuns.

Après sa prédication, l'opinion de sa vertu était si persistante, qu'un incendie considérable s'étant déclaré, et tous les moyens de secours demeurant impuissants, on chercha aussitôt pour le jeter dans le feu un objet qui eût été à son usage. On ne trouva qu'une calotte, et il se trouva que les flammes, au contact de cette relique, commencèrent à baisser et s'éteignirent d'elles-mêmes.

L'avent de cette année était réservé à l'église de San-Lorenzo de Venise, où n'étaient invités d'ordinaire que des orateurs de renom. Le P. Marc avait été appelé à cet honneur par la communauté des Dames nobles, qui en sont les sacristines, et dont les principales étaient les proches parentes de Mgr Delfino, patriarche d'Aquilée, un des plus constants amis de notre humble missionnaire.

L'auditoire était distingué, aristocratique et presque princier. Le P. Marc parla avec sa simplicité ordinaire et cet avent eut un tel succès que jamais prédicateur n'attira une plus nombreuse foule.

Cette ville, théâtre jadis de ses humiliations, lui donnait maintenant des triomphes aussi gênants pour son repos que pour sa modestie. N'eût été le bien des âmes, il eût regretté presque les insuccès d'autrefois.

A l'Empereur, à qui il ne mentionne ses prédications que pour l'assurer des prières qu'on y fait pour lui, il ne peut s'empêcher cette fois de dire : «Je me suis hâté de quitter Venise, sitôt l'avent fini, parce que le flot de peuple qui m'assaillait constamment me causait des fatigues insupportables».

Il dit aussi au Comte de la Torre : «J'ai résolu de ne plus m'arrêter à Venise, pour éviter les graves désordres et les incommodités que j'y trouve chaque fois que j'y fais un séjour, quelque bref qu'il soit. Je ne veux plus entrer dans cette ville, à moins d'une vraie et inévitable nécessité». (14 novembre 1692)

Ce fut encore pendant l'avent, en 1692, que le P. Marc prêcha à Capo d'Istria, voulant d'abord donner la bénédiction dans cette pauvre église des Capucins, où, adolescent, il était venu échouer un jour pour y trouver sa vocation.

Nous nous plaçons à rapporter les singuliers incidents, les épisodes curieux qui marquent ses prédications, non seulement parce qu'ils rompent la monotonie du récit, mais parce qu'ils donnent un trait de la physionomie du prédicateur et nous font mieux connaître son œuvre.

Les habitants de Trieste, séparés de Capo d'Istria par la mer, auraient bien voulu entendre les sermons de l'homme de Dieu. Malheureusement, à cause de la peste, que l'on redoutait, et des quarantaines qui étaient partout sévèrement imposées, leurs barques n'avaient pas l'autorisation d'aborder. Mais leur désir était si ardent qu'ils n'hésitèrent pas à recourir jusqu'au seigneur Giustiniani, Chevalier de Saint-Marc et préposé au service de la santé, pour qu'il leur accordât la faveur de venir dans le port, promettant de ne pas sortir de leurs barques et de ne pas mettre pied à terre, mais voulant à tout prix entendre le P. Marc et recevoir sa bénédiction. Le gouverneur accorda cette permission et l'on vit, au jour fixé, toute une flottille s'avancant en bonne ordonnance et couvrant une étendue de mer considérable. Le port en est rempli, les citoyens de Capo d'Istria, attirés par la nouveauté du spectacle et refoulant toute crainte de contagion, accourent de leur côté et remplissent le quai, si bien que le P. Marc, fendant avec peine la foule, prêche à ce double auditoire qui fond en larmes et se répand en accents de contrition. Puis, ayant béni ses auditeurs sur terre et sur mer, il les congédie. La flottille appareille de nouveau, et se retire vers les rivages de Trieste, plus fière et plus joyeuse, dit un historien du P. Marc (le P. Fidèle de Zara), qu'une brillante escadre venant de remporter une victoire.

Un notable de Vérone, où le prédicateur était de passage, quelques jours après, Pompeo Pallazioli, abandonné des médecins comme incurable, avait sollicité sa visite. Le P. Marc le vit, le fit prier, puis, comme saisi d'une grande hâte, il se disposa à partir, malgré une furieuse averse qui s'était mise à tomber. On ne voulait point consentir à ce départ précipité et, de fait, le temps rendait à ce moment imprudent tout trajet dans la rue. Un fils du malade avait quitté le chevet de son père, pour accompagner le serviteur de Dieu, cherchant à le retenir. Plus on approchait du seuil, plus on était saisi du bruit que faisait la pluie en frappant les pavés, plus on croyait toute sortie impossible. Le P. Marc souriant insistait et paraissait sans inquiétude. La porte était à peine ouverte que l'orage, comme obéissant à un commandement, cessait tout aussitôt. La surprise du jeune homme était grande. Elle le fut bien plus lorsque, de retour auprès de son père, il le trouva debout et parfaitement guéri. Le P. Marc, par sa fuite hâtive, avait voulu se dérober à l'ovation que lui aurait faite cette famille reconnaissante, et Dieu, par un miracle, s'était fait le complice de son acte d'humilité.

Il n'avait pas toujours le même succès dans ses tentatives pour éviter les honneurs. C'est ainsi qu'il doit revenir sur sa résolution de fuir Venise : il faut, en effet, avant tout qu'il imole sa volonté à celle de Dieu manifestée par l'obéissance.

Pour la seconde fois, il prêche à San Cassiano, église célèbre de cette ville, et le Doge vient le requérir, invitation qu'il ne peut décliner, pour faire, en sa présence et en la présence du Sénat, à la Basilique de Saint-Marc, le sermon de la Passion du vendredi saint, honneur réservé aux plus grands prédicateurs.

Que lui importent, et la qualité des auditoires, et la célébrité des chaires ? Il fait l'œuvre de Dieu et distribue Sa parole, ne faisant aucune difficulté, après les grandes villes et les églises principales, de revenir aux humbles auditeurs et aux églises des campagnes, qu'il affectionne spécialement : de Venise, il va ainsi à Toscolano, petite bourgade du Lac de Garde, où il est appelé par le frère d'un de ses fidèles amis, Zuana, dont il bénit la maison et à qui il annonce la prochaine venue d'un héritier ardemment désiré.

Il signale lui-même à l'Empereur un incident de ce carême.

«Le 25 février, comme je venais de célébrer la messe et allais faire produire au peuple l'acte de contrition, il survint une grande secousse de tremblement de terre. Il n'y eut par miracle aucun mal, pas même une lézarde aux murailles de l'église, mais il en résulta un grand bien pour les âmes, car tous firent l'acte de contrition avec une ferveur peu commune. Les cités voisines ont par contre subi quelque dommage. Ce sont là des avertissements du ciel : heureux qui saura en profiter !» (9 mars 1695)

Certains disaient même que le P. Marc avait eu pendant sa messe comme une révélation ou un pressentiment de la menace du ciel, car on avait été très impressionné des soupirs et des exclamations étouffées qui lui avaient échappé, tandis qu'il était à l'autel.

Toscolano n'était pas un lieu célèbre, non plus que Gambarara, sur les confins des terres de Padoue, où le P. Marc prêchait le carême de 1696.

C'est là que venait le rejoindre cependant le P. Bernardin d'Arezzo, Général de l'Ordre, qui faisait alors la visite des couvents de la province vénitienne.

Il avait depuis longtemps entendu parler du P. Marc d'Aviano, et il n'avait garde de laisser passer la bonne occasion qui se présentait à lui de converser avec ce conseiller des rois et de s'édifier auprès d'un de ses plus vertueux sujets. Ayant ouï parler des merveilles de sa prédication, il était servi à souhait pour s'en rendre compte par lui-même et voir les effets qu'il produisait sur le peuple.

Suivi de son cortège ordinaire, il arriva donc à Gambarara, où il fut l'objet, selon l'usage, d'une réception solennelle, comme successeur de saint François et chef d'un Ordre considérable, bien méritant de la sainte Église.

C'était pour la petite bourgade un grand honneur, et le P. Marc crut qu'il devait se mettre en cette circonstance au diapason général, et faire, au lieu du sermon ordinaire, un discours d'apparat. Il lui semblait que cela convenait, que le clergé, les autorités, le peuple, entourant d'honneurs le premier prélat de son Ordre, attendaient cela de lui, et que ce devait être le complément nécessaire de la fête.

Mais quoi ? Cette pensée n'était-elle pas plutôt un piège du démon ? Les prétextes de convenance ne cachaient-ils pas quelque recherche de vanité personnelle ? Allait-il sacrifier le bien des âmes au désir de plaire et à la foule et à son supérieur ? Pouvait-il, même par exception, aborder la chaire en rhéteur pour conquérir des suffrages, quand Dieu l'avait fait apôtre pour annoncer la vérité ?

Sa résolution fut bientôt prise, et souriant à la pensée de la grossière tentation qui l'avait effleuré un instant, il monta à son estrade ordinaire et fit un sermon simple, familial et instructif, une sorte de catéchisme qui lui valut à la fois ses triomphes ordinaires auprès de la foule et l'approbation enthousiaste du P. Général. Reconnaisant dans le P. Marc l'apôtre et le fidèle religieux, qu'on lui avait vanté, il s'en retournait profondément édifié et ému, bénissant Dieu, qui donne à saint François des enfants dignes de continuer son œuvre.

De ce village perdu dans la lagune, le fervent missionnaire était appelé par son ami, le cardinal Barberigo, à prêcher en 1697 au Duomo de Padoue. L'auditoire se composait d'un Chapitre fameux, d'une savante Université, des magistrats et des notables de la grande cité : aussi cette prédication était-elle réservée d'ordinaire aux orateurs de grand renom. Ce ne fut pas sans résistance et sans opposition que le pieux Cardinal parvint à faire agréer son choix. Les prédicateurs évincés et les seigneurs orgueilleux alléguèrent l'honneur et les exigences de la chaire de Padoue et l'insuffisance du sujet élu. Cette prétendue insuffisance, personne ne l'avait objectée avec plus de force que le P. Marc lui-même, n'ayant cessé de représenter au Cardinal qu'il n'était fait que pour prêcher simplement au peuple des campagnes et incapable d'adopter un autre genre, même devant les auditoires les plus doctes et les plus distingués.

Le Cardinal laissait dire et maintenait son choix. On recourut alors à l'inquisiteur, pour qu'il interposât son autorité auprès du prélat et fit écarter ce Capucin vulgaire. L'inquisiteur était homme de sagesse et de bon sens et refusa de se mêler d'une affaire qui n'était pas de son ressort.

Sans se déconcerter, les opposants songèrent alors à une manœuvre qu'ils savaient, dans d'autres circonstances, avoir bien réussi. Circonvenant certains prélats et cardinaux de Rome, ils arrivèrent jusqu'au Souverain Pontife et obtinrent de lui un ordre, qui fut communiqué officiellement au cardinal Barberigo, par le cardinal Spada, en vertu duquel les affaires d'Allemagne réclamant la présence du P. Marc, celui-ci devait se mettre en route et laisser la grande chaire du Duomo à un orateur plus représentatif. Ceux qui ambitionnaient cette place étaient tout fiers de cette manière d'envoyer à la cour celui qui les gênait, mais leur triomphe fut de courte durée. Le cardinal Barberigo était tenace et ne voulait pas avoir le dessous. Il écrivit au Souverain Pontife que l'Empereur, comme ses lettres en faisaient foi, n'attendait le P. Marc qu'après Pâques, et que rien n'empêchait celui-ci de prêcher son carême comme il était convenu. Il reçut du cardinal secrétaire d'État cette réponse déconcertante pour les opposants : «J'ai le plus grand plaisir à savoir que vous aurez le P. Marc, Je lui souhaite grand succès dans les âmes. Sa Sainteté en est très contente et a trouvé vos raisons très sages».

Toutes les oppositions n'étaient pas encore vaincues. Il en restait une, que nous exposons en détail, parce qu'elle est caractéristique des mœurs du temps.

Le sacristain du Duomo, un gros prébende suivant l'usage, était dans son église, même en face des chanoines et de l'évêque, une sorte d'autorité. Il ne voulait à aucun prix entendre parler des catéchismes et de l'acte de contrition que le P. Marc tenait toujours à faire, le matin, après la première messe. D'après lui, c'était là un exercice d'une église de village, mais qui allait déshonorer une cathédrale éminente comme celle de Padoue. La vraie raison, c'est que ce catéchisme devait l'obliger à abrégé un peu son sommeil du matin, pour se trouver là à l'ouverture des portes. Le brave homme luttait pour son repos avec la même énergie que d'autres luttent pour la vie. Recours au Cardinal, plaintes au Chapitre, récriminations publiques, il n'épargna rien et il fallut que le P. Marc comparût un jour devant le Sénat capitulaire pour plaider sa cause et exposer humblement la nécessité pour lui, s'il voulait faire du bien aux âmes, d'ajouter aux prédications solennelles, ces exercices populaires, où son zèle pouvait se donner libre cours. Il parla avec tant de sagesse, de douceur, d'humilité, que Messieurs les chanoines, profondément édifiés, passèrent par-dessus les réclamations du sacristain et donnèrent au prédicateur la liberté de son apostolat.

On n'eut pas à s'en repentir, car, dès les premiers jours, on vit des foules, comme on n'en avait jamais vu dans la vaste église. Le P. Marc disait à ce sujet dans une de ses lettres :

«Le démon voulait empêcher cette prédication, mais il y a perdu les cornes. J'espère que le fruit en sera grand, car *commota est universa civitas*, la ville tout entière en est secouée, et les actes de contrition sont faits d'une voix si pleine de douleur et de componction et accompagnés de tant de larmes, qu'on dirait le jour du jugement».

Le succès fut si grand et on vit de telles merveilles qu'il semblait, disent les relations, que Padoue eût retrouvé son grand apôtre saint Antoine. Le Cardinal donnait l'exemple. Il était chaque jour au sermon, heureux de constater le grand bien que faisait l'homme de Dieu. Au jour de Pâques, il lui revenait de faire au peuple l'homélie solennelle, mais cette année, il céda l'honneur à celui qui, tout le carême, avait été à la peine. «Il a occupé si dignement la chaire, disait-il, qu'il doit y rester jusqu'à la fin. Je ne suis pas digne d'y monter en sa présence». Les grands, les seigneurs, les docteurs étaient venus aussi en grand nombre, et cette prédication remplie de vérité et qui venait du cœur avait fini par les captiver, plus que les mots emphatiques et les phrases ampoulées, que l'on décorait à cette époque du nom pompeux d'éloquence. Surtout, ils en avaient été plus touchés, et parmi eux on avait vu des conversions étonnantes.

Une surtout causa dans toute la ville une impression énorme. Un riche seigneur, éloigné des sacrements et accoutumé à tous les vices, était venu un jour au sermon par curiosité et pour faire du prédicateur un sujet de dérision. Mais soudain les paroles qu'il entend l'agitent, le captivent et pénètrent son âme comme une épée affilée. Dans un tableau rapide, toute sa vie inutile et coupable se présente à lui : il en est saisi de dégoût et d'horreur. Il implore le secours divin, et quand le P. Marc descend de la chaire, il le suit à la sacristie, tombe à genoux à ses pieds, les yeux baignés de larmes,

et, à la stupéfaction de tous les assistants, fait une sorte de confession publique, demandant pardon à Dieu et aux hommes et promettant de mener à l'avenir une vie toute nouvelle.

Le P. Marc le console, l'excite à la confiance et le prépare à recevoir le sacrement de pénitence. Le gentilhomme tout recueilli eu lui-même gagne son logis. A peine en a-t-il franchi le seuil qu'il tombe comme une masse, frappé d'apoplexie. Le lendemain, revenu à lui-même, il se trouve encore sans mouvement, mais la paralysie, par une permission spéciale de Dieu, a épargné le cerveau et la langue. Il peut se confesser librement avec les dispositions les meilleures, et recevoir son Dieu, puis les dernières onctions. Sur le soir, une nouvelle attaque le surprend, et c'est la mort instantanée. Mais il a reçu tous les secours spirituels, et sa contrition si véhémence, ses sentiments de ferveur l'ont préparé à paraître sans crainte devant le souverain Juge.

Cette prédication est marquée aussi par des miracles, un surtout, juridiquement attesté par les témoins, parmi lesquels se trouve un religieux servite.

Angiola était une jeune fille depuis deux ans atteinte d'une maladie de la moelle épinière, qui la laissait sans mouvement, sans forces, avec des douleurs atroces et une faiblesse telle qu'elle était réduite sur son lit à l'état de squelette, incapable même de s'alimenter. Aussi attendait-on sa mort prochainement. Mais sa mère avait confiance dans le P. Marc. Elle ne pouvait songer, alors que l'homme de Dieu était si absorbé par les soucis du ministère, à l'amener chez elle. Mais, remplie de foi, elle se dit, comme la femme de l'Évangile : «Si je puis seulement le toucher, j'emporterai avec moi sa vertu». Elle va un matin assister à la messe, entendre sa prédication, puis, se mettant sur son passage, elle fait toucher à son froc le chapelet qu'elle a en mains, revenant en hâte vers le lit d'agonie de son enfant : «Réjouis-toi, dit-elle, aie confiance, le P. Marc va te guérir avec le chapelet qui a touché sa robe». En disant ces mots, elle promène le pieux objet sur les membres et les articulations de son enfant, qui tressaille et pousse des cris : «Je suis guérie, dit-elle, je suis guérie ! Vite, donne-moi mes habits, je veux me lever». Elle se lève, en effet, et se met à marcher, et la guérison est aussi complète que durable.

Il arriva souvent que le Père opéra ainsi des miracles à distance, le plus souvent par l'effet de la bénédiction donnée au moment qu'il avait fixé d'avance.

Une pauvre femme de Contra de Sainte-Justine avait perdu un œil. Elle le recouvra moyennant un peu de pain bénit que le Père lui avait envoyé, lui demandant d'en manger pendant trois jours et de se recueillir en esprit pour recevoir le troisième jour la bénédiction.

Sœur Marie-Ange, religieuse du couvent de Saint-Maur, à Burano, souffrait d'attaques épileptiques et de paralysie de l'œsophage. Elle demeurait quelquefois huit jours sans pouvoir manger, avec des évanouissements et des pertes de sang. Phénomènes nerveux, dira-t-on. Peut-être, mais en tout cas, véritable maladie plus tenace que bien d'autres. Les statistiques des hôpitaux où ces maux sont soignés le disent éloquentement. Eh ! bien, la sœur Marie-Ange fut guérie après que sa supérieure l'eût bénie à la place du P. Marc, et son mal ne revint jamais.

Une religieuse converse de Padoue, sœur Ursule Osella, était atteinte, elle aussi, d'une maladie de la moelle épinière, qui la tint, malgré tous les remèdes, pendant des années, immobile sur son lit. Elle fit demander la bénédiction du P. Marc, qui lui annonça par lettre qu'elle lui serait donnée le vendredi suivant. A l'heure dite, la religieuse crut entendre une voix intérieure qui lui disait : «Lève-toi, tu es guérie». Elle put s'habiller seule, en effet, et, à l'étonnement de toutes ses sœurs, aller au chœur, puis à l'autel de la Madone, remercier Dieu de sa guérison complète.

Ce que le serviteur de Dieu fait pour des étrangers, il ne le refuse point à ses frères en religion. Le frère Jean-Baptiste de Vicence a deux hernies très graves qui le rendent incapable de mouvement et mettent ses jours en danger. Il se recommande de loin au P. Marc et quitte ses ceintures : il n'y a plus trace de mal. (Juin 1694)

Une hydropique de Gubbio est guérie aussi par la bénédiction donnée à distance, le jour de saint Joseph, 19 mars 1696.

Mais le miracle le plus notable dans cet ordre est celui dont fut l'objet Marianna Girolama Casella, à Citta della Pieve. Atteinte de fièvres malignes et abandonnée des médecins, elle vit dans un moment de plus violente crise un religieux capucin qui s'approchait d'elle, lui demandant si elle voulait être guérie. La vision s'était dissipée, le mal restait, et la pauvre patiente se demandait si ce n'était pas le délire qui lui avait fait prendre un vain fantôme pour une invitation du ciel. Les traits du religieux qu'elle avait vu demeuraient cependant fixés dans sa mémoire, et, comme peu de temps après on lui montrait un portrait du P. Marc, elle fut saisie d'une émotion intense en reconnaissant le capucin qu'elle avait vu près d'elle, lui donnant une espérance, hélas ! déçue. Mais sa confiance se ranima. Elle voulait être guérie et elle savait que le thaumaturge accomplirait sa promesse. Le Père Provincial des Capucins vint la voir, la bénit avec le portrait du P. Marc, et elle se leva aussitôt de son lit pleine de santé et de vie. Le couvent des Capucins de Foligno gardait la relation de ce fait.

C'est à la fin de la station prêchée à Padoue, le lundi de Pâques, que le vénérable Père révéla une de ses dévotions, et l'industrie dont il usait pour obtenir un temps favorable à ses cérémonies.

La foule, malgré la pluie menaçante, était plus nombreuse que jamais et la prédication devait se faire en plein air. A mesure que l'heure avançait, les nuages s'accumulaient et semblaient prêts à déverser sur la terre un immense déluge. «Père Marc, lui dit un seigneur de ses amis, ne craignez-vous pas que ce mauvais temps n'empêche la prédication de ce matin ? - Non, et ne craignez rien vous-même. Le sermon se fera bel et bien sur la place, sans que nous soyons incommodés par la pluie, parce que ce matin l'âme du Purgatoire que j'ai envoyée au ciel, en célébrant la sainte messe pour sa délivrance, y est entrée en demandant le beau temps. C'est là ma méthode et elle ne m'a jamais trompé». Elle ne le trompa pas non plus en cette circonstance, il n'y eut pas une goutte de pluie et les nuages semblèrent n'avoir été amoncelés sur la tête des auditeurs que pour leur servir de tente et les mettre à l'abri des rayons du soleil.

La pratique de demander des grâces par les âmes du Purgatoire s'est répandue depuis lors, et nombreux sont ceux qui, s'efforçant de leur procurer l'entrée dans le ciel, attendent de leur reconnaissance le don de joyeux avènement.

Tiene et Céneda furent les deux localités qui eurent le bonheur de posséder le P. Marc et entendre les derniers accents de cette voix qui allait bientôt s'éteindre.

Déjà, revenant de Schio, il avait prêché à Tiene un sermon que l'on n'avait pas oublié. Aussi l'assistance fut-elle dès les premiers jours considérable.

L'homme de Dieu était à bout de forces et la foule ne songeait guère à le ménager. Non contente de recevoir ses instructions et sa bénédiction, elle l'assiégeait à tout instant pour lui faire bénir du pain, de l'huile et autres objets, que les habitants des campagnes emportaient pour leurs voisins et amis, tous espérant recevoir par là les grâces qu'ils sollicitaient. Le Père faisait à certaines heures ces bénédictions supplémentaires, et c'était un spectacle pittoresque de voir cette foule remplissant les églises, débordant sur les places, tenant en mains paniers, sacs, flacons, paquets de toutes les formes et de toutes les dimensions, attendant avec anxiété l'heure solennelle où le prédicateur apparaissait pour bénir.

Les concours ne furent pas moindres à Céneda, où le serviteur de Dieu donnait les dernières forces de son corps et les dernières flammes de son zèle.

Tout faisait prévoir, et il l'annonçait lui-même, qu'il n'avait que peu de temps à passer sur cette terre. Il allait tomber, comme un soldat sur le champ de bataille, non pas dans la solitude, comme il l'eût désiré, non pas même au milieu des travaux de l'apostolat, où nous le voyons dépenser ses derniers efforts, mais sur cet autre théâtre plus brillant, sur lequel il avait paru et où il avait exercé une action si féconde dont les effets avaient été pour le monde tout entier.

Dieu va le conduire encore vers cette ville de Vienne, où il a accompli de si grandes choses : il veut l'exalter une dernière fois aux yeux de ses contemporains et le faire passer des honneurs d'ici-bas, qui furent pour lui des souffrances, aux splendeurs de la cour éternelle.

## CHAPITRE IX : LE CÉLESTE CONSEILLER.

L'Ordre de saint François, et en particulier la plus humble de ses branches, celle des Frères Mineurs Capucins, s'honore d'avoir une longue lignée de diplomates, légats, ambassadeurs, dont l'action, s'exerçant sur les théâtres les plus divers, auprès des Rois et des Empereurs, des Prélats et des Nonces, des Diètes et des Commissions, a apporté au monde et à la religion les résultats les plus bienfaisants.

A leur tête brille saint Laurent de Brindes, qui meurt durant une de ces légations, en Espagne, victime de son dévouement à la Papauté. Qui ne connaît les grandes œuvres en France du P. Joseph du Tremblay, l'Eminence grise, conseiller et inspirateur du Cardinal de Richelieu ? L'Italie n'est pas moins fière du Capucin milanais Valérien Magno, si apprécié à la cour de Paris, où il vient traiter avec le P. Joseph des affaires de la Valteline : l'Espagne, du P. Diego de Quiroga. Du seizième au dix-huitième siècle, aucune réunion politique semble ne pouvoir se tenir, aucune paix se conclure, sans voir assemblés autour du tapis vert quelques religieux capucins occupés à concilier les intérêts de leur pays avec les intérêts généraux de la chrétienté, selon les règles de la justice et de la religion.

Aucun d'eux cependant n'a exercé une action aussi directe, aussi efficace, ni surtout aussi durable, que le P. Marc d'Aviano, et cependant, sans trop surprendre nos lecteurs qui l'ont suivi jusqu'ici dans ses pérégrinations et dans ses œuvres, nous croyons pouvoir dire qu'il ne fut pas un diplomate et qu'il ne ressemble en rien aux hommes dont nous venons de rappeler les noms, si glorieux dans l'histoire.

Il eut la politique en horreur et la considéra toujours comme une machine inventée par l'enfer pour la perte des âmes.

« Dans les temps de la primitive Église, écrivait-il, les fidèles marchaient en droiture et en simplicité, et le ciel se peuplait.

« Le démon plein de rage, pour empocher la ruine de son empire, inventa alors la politique et les ambitions des cours. Les grands fondateurs d'Ordres furent suscités pour remédier à ce mal et restaurer la sainteté. Mais le démon opposa ses efforts aux leurs et fit entrer, avec plus de raffinement, les intérêts et les ruses jusque dans la phalange ecclésiastique. Il faudrait un volume, conclut-il, pour dire ce qu'est le monde à l'heure actuelle ». Mais lui résume tout dans ce mot : « il n'y a plus la foi ».

Ces anathèmes mêmes circonscrivent le sens de cette politique, pour laquelle il nourrit une aversion si profonde. Il est ennemi de ces transactions, qui au lieu de tenir compte de la vérité et de la justice, ne s'inspirent que de l'égoïsme et l'ambition, et ne considèrent que l'intérêt propre : de cette diplomatie qui agit presque exclusivement par la ruse et la duplicité et dont les triomphes sont faits de mensonges et d'injustices : qui sacrifie les innocents et les faibles, conduite toute païenne qui foule aux pieds le droit, triomphe par tous les moyens et s'exprime par cette formule brutale : « Malheur aux vaincus ! »

La politique du P. Marc est aux antipodes de ces principes indignes d'une société civilisée et chrétienne, et elle est renfermée dans ces paroles de Notre-Seigneur : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et Sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît ».

Qu'a-t-il fait, depuis que sa parole retentit dans les cours, sinon répéter à César et à ses ministres : « Cherchez le royaume de Dieu en arrachant le peuple à ses péchés, en supprimant les abus et les scandales : poursuivez la justice de toutes vos forces, et Dieu viendra à votre aide pour vous donner paix et prospérité à l'intérieur, secours et protection contre vos ennemis ?

« Si vous êtes fidèles à ce programme, bien que vos forces paraissent amoindries et que d'insidieux ennemis cherchent à profiter des difficultés dans lesquelles vous êtes enserrés, ayez confiance et allez de l'avant ».

Mais un jour on cherche à le faire vraiment diplomate et à le lancer dans cette politique qu'il abhorre. On le voit alors se dresser, dans une attitude d'héroïque résistance, voulant demeurer à tout prix l'homme simple et humble, ami de la vérité et de l'équité.

« L'enfer s'est déchaîné contre moi, écrit-il à ce moment. Il s'est uni avec le monde pour m'abattre et m'achever, voulant m'enlever à ma simplicité et à mon néant, m'empêcher de faire le bien dans les âmes et m'exposer à faire le mal.

«Des hommes haut placés voudraient faire de moi un agent politique, ce que je redoute plus que la mort : mais cela ne sera pas».

Ce que l'on désirait de lui à ce moment, c'est qu'il s'entremît à Vienne auprès de l'Empereur, pour amener la conclusion de la paix. On lui suggérait sans doute des moyens détournés à prendre pour cela, montrant de l'habileté diplomatique et usant de dissimulation. Peut-être encore lui demandait-on de travailler contre les intérêts de son impérial ami et de lui présenter des conditions inacceptables. Le P. Marc, pour rien au monde, n'aurait trahi l'amitié de César et abusé de sa confiance : il serait mort plutôt que d'introduire dans ses discours un mot de fraude ou de dissimulation.

Mais maintenant ce ne sont plus des ministres et des diplomates subalternes qui le pressent d'agir en ce sens. C'est le Pape lui-même, qui ayant à cœur, pour les intérêts religieux eux-mêmes, la conclusion de ce traité de paix, et ne connaissant pas les répugnances de l'homme de Dieu et les raisons qu'il peut faire valoir, interpose son autorité.

«J'avais écrit à mon Père Général, dit le P. Marc, qu'il avait été convenu avec l'Empereur que mon voyage à Vienne aurait lieu après le carême de Padoue. Le Père Général alla aussitôt à l'audience de Sa Sainteté. Que lui a-t-il dit à mon sujet ? Je ne le sais point, mais je reçois, à la suite, une commission impérieuse et pressante, qui m'est transmise d'ordre du Pape, pour que je parte immédiatement à la cour».

Le pieux religieux écrit alors au Cardinal Secrétaire d'État pour exposer ses objections. En cette saison rigoureuse, il lui est impossible de faire le voyage. Même quand il jouissait d'une meilleure santé, il a toujours évité de traverser ces montagnes pendant l'hiver. Aujourd'hui il y aurait pour lui péril de mort.

«Le motif de cette précipitation, dit-il, c'est que j'aurais pu favoriser et prôner la paix avec la France. Mais, je le dis en toute vérité, je ne veux et ne puis rien faire en ce sens : bien plus, j'ai par écrit la défense d'en parler jamais. Votre Excellence peut me croire, j'en éprouve une affliction si grande, que, sans un secours spécial du bon Dieu, je n'y pourrais résister. Il s'agit ici de ma vie, de ma réputation, de mon âme et de ce que je crois une offense de Dieu... Sa Sainteté, Père très aimant, ne voudra pas me réduire à cette extrémité». (25 janvier 1697)

Le Pape n'urgea point, en effet, et dut admirer le caractère droit et ferme de ce diplomate, qui décidément n'était point taillé sur les modèles ordinaires.

Le P. Marc disait dans une autre lettre, le 15 février : «S'il s'était agi de ma vie et de ma réputation, je me serais laissé aller une fois de plus avec résignation à la volonté de mes supérieurs : mais je me suis directement opposé à entrer dans la politique, et j'ai écrit clairement et expressément les raisons de mon opposition, fondées en Dieu et en la vérité. La mine a été aussitôt éventée».

Il consent à être le directeur spirituel de l'Empereur, à lui donner des lumières et des avis pour le gouvernement de son âme : s'il a à s'immiscer parfois dans les choses de l'administration, et à s'occuper des intérêts matériels, il ne le fait jamais qu'en vue d'un intérêt spirituel à obtenir. Son unique souci, c'est l'âme de son impérial client, le bien de la chrétienté.

Il devient la conscience vivante de l'Empereur, et, comme dira celui-ci, son céleste conseiller.

Diplomate, il l'est aussi par la force des choses, et remporte sur ce terrain des succès prodigieux. Il les doit, non à des calculs savants et à une habileté affectée, mais à sa fermeté, à sa vertu, à son esprit surnaturel, qui lui fait voir et poursuivre en tout les intérêts spirituels, et le bien de la sainte Église. Ambassadeur de Dieu sur la terre, comme les apôtres eux-mêmes, il n'a qu'une devise : Dieu seul ! et ne poursuit qu'un but : les intérêts et la gloire de Dieu.

Cet esprit de foi, ce désintéressement absolu, ce zèle ardent lui donnent dans les cours et auprès des princes une influence d'un ordre spécial, dont il use avec opportunité et importunité, sans qu'elle soit compromise ou amoindrie en rien.

Souvent nous avons vu les Nonces et le souverain Pontife lui-même recourir à ses bons offices pour des négociations dans lesquelles les plus habiles avaient jusque-là échoué. Le P. Marc demeurerait la dernière et la plus puissante ressource. Voilà pourquoi on songe à lui pour conseiller à Léopold la réconciliation avec la France. On respecte ses scrupules, on plutôt ses craintes d'offenser l'Empereur, car c'est de là que viennent les résistances : on admire son humilité, mais on sait que l'obéissance et l'amour du bien public l'amèneront toujours au résultat poursuivi par la cour de Rome : la paix du monde chrétien. De fait, nous verrons que l'homme de Dieu, après avoir longtemps combattu ces projets pacifiques, qu'il savait déplaire à l'Empereur, finit par les adopter et devint un des artisans les plus efficaces de cette paix si désirée et si précieuse.

Il est remarquable que c'est à l'heure même où Dieu l'arrache aux champs de bataille qu'il place plus spécialement le P. Marc sur ce nouveau théâtre, où il fera briller les mêmes vertus et obtiendra les mêmes succès. Délivré de la lourde responsabilité de l'armée, il ne songe qu'à s'absorber en Dieu, à s'ensevelir dans son couvent, et Dieu le prend pour le livrer plus entièrement au courant des affaires du monde, auquel il voudrait tant échapper.

Il vient de s'assurer une victoire en obtenant que le Pape suspende pour quelque temps l'exécution de son ordre : mais d'autres affaires vont l'appeler à la cour, où plus que jamais, il sera pour l'Empereur l'aide surnaturel et le conseiller aux célestes inspirations. Voici ce qu'écrit, en effet, le Nonce de Vienne au Cardinal Secrétaire d'État :

«Je sais sûrement que l'Empereur a écrit de sa propre main au P. Marc pour l'appeler auprès de lui et lui communiquer une affaire qui est pour le plus grand service de Dieu et de la chrétienté. Cela suffit à montrer quelle affection il a pour lui. Le Père lui a promis de venir, dès qu'il aura servi le Cardinal Barberigo, au prochain Carême, à Padoue. Mais il m'est bien connu aussi que le vénérable religieux a une positive répugnance à demeurer ici, parce qu'il y voit régner de graves désordres, auxquels il ne peut remédier, bien qu'il ait toujours parlé opportunément à leur sujet. Je crois que, suivant la méthode observée par lui aux précédents voyages, il aura sa conférence avec l'Empereur et repartira pour l'Italie». (2 février 1697)

**Les protestants prenaient à la cour un pouvoir toujours plus grand, et Léopold, faible et irrésolu, devenait leur victime.** Seul le P. Marc pouvait s'employer utilement auprès de lui et faire cesser ce scandale, qui était en même temps un péril pour l'État.



On disait même que le Roi des Romains allait épouser une princesse protestante du Danemark. La piété de l'Empereur répugnait à ce projet, mais il avait contre lui toute la cour, y compris l'Impératrice, et, connaissant son caractère, il y avait lieu de croire qu'il finirait par céder. L'appel adressé au P. Marc, dans la pensée du Nonce, avait trait surtout à cette affaire.

Arrivé à Vienne, le P. Marc voit l'Empereur. Les conférences se suivent, fort longues parfois, et l'homme de Dieu doit avouer au prélat qu'il ne sait pas encore pourquoi on l'a fait venir. Le monarque le consulte sur ses affaires privées, manifeste un grand plaisir de le voir, mais il ne dit rien de ce qui intéresse le bien public, surtout de ces projets matrimoniaux, si inquiétants pour les intérêts catholiques.

Plusieurs fois le P. Marc a cherché discrètement à amener cette question et a dit clairement qu'il serait très impolitique d'introduire à la cour une protestante. Il n'a obtenu que le silence. Il proteste au Nonce qu'il peut user avec Sa Majesté d'une liberté très grande, lui posant même des questions, sans que son impérial interlocuteur en montre du déplaisir : mais quant à obtenir un pas, une démarche ou même une réponse, c'est chose impossible. «J'aurai beau me fatiguer à parler, dit-il, j'aurai la satisfaction d'être matériellement écouté, mais il n'y aura aucun autre résultat. J'ai déjà éprouvé cela pour des choses d'importance majeure, où toutes mes exhortations venaient se heurter au mutisme de mon interlocuteur».

Qu'est-il donc venu faire à Vienne ? Pourquoi l'a-t-on arraché à sa chère solitude ? Découragé de ses vaines tentatives et de ses succès, il va reprendre le chemin de l'Italie, mais le Nonce le retient et écrit à Rome : «Je ne manque pas de l'encourager à poursuivre cette œuvre et à empêcher à tout prix le scandale d'un mariage qui semble de plus en plus dans les idées de l'impératrice». (13 juin 1697)

Nous verrons que les démarches du zèle religieux ne demeurèrent pas infructueuses. En attendant, son séjour servit à empêcher un autre scandale plus immédiat : la rupture entre le Pape et l'Empereur.

L'ambassadeur Martinitz, soit qu'il eût reçu des ordres de son gouvernement, soit qu'il eût suivi la pente naturelle de son caractère turbulent et brouillon, venait de protester contre la vente du fief d'Albano, dans les États de l'Église, prétendant que l'Empereur y avait un droit. C'était renouveler la fameuse querelle des investitures, rompre tous les pactes et ne tenir aucun compte des résultats acquis à la Papauté à la suite d'une lutte de plusieurs siècles.

Le principe posé allait jusqu'à disputer au souverain Pontife la possession de ses États. Nous verrons que ce fut là, en effet, la prétention constante de l'ambassadeur et le but de tous ses efforts, le prétexte des difficultés qu'il soulevait à tout moment.

Le Pape, sur ce point, ne pouvait transiger.

Étant données les pieuses dispositions de Léopold et l'état des esprits à cette époque, on pouvait ne voir dans ces prétentions aucun danger immédiat pour les âmes.

Mais les Papes prévoient l'avenir et ont des grâces d'état pour discerner les conséquences, même lointaines, qui doivent découler des principes posés et des actes accomplis.

Aussi ont-ils tous énergiquement maintenu leurs droits à la souveraineté temporelle ou plutôt à leur indépendance, qui a été historiquement, dans l'ordre de la Providence, l'unique moyen de sauvegarder leur liberté de pasteurs universels. Ce que nous avons vu de nos jours montre la sagesse de leur attitude. Quand il n'est pas souverain, le Pape n'est libre qu'à la condition de se tenir sur le pied de guerre en face des usurpateurs, et il n'y a, en somme, que deux solutions à la question romaine, qui est vieille comme saint Pierre : celle de Néron ou celle de Constantin, l'une et l'autre permettant au Vicaire de Jésus-Christ de pousser le cri libérateur : *Verbum Dei non est alligatum*. Le verbe de Dieu n'est pas enchaîné. Céder sur ce point serait abdiquer une liberté qui est nécessaire au monde, tendre les mains aux chaînes et trahir l'intérêt des âmes. L'Église ne l'a point fait, même pour des monarques qui furent ses amis, comment le pourrait-elle en face des sectaires qui ont juré sa perte ?

Ce fut la gloire du P. Marc de travailler avec son habituelle énergie, à cette libération.

Chargé de porter des remontrances à la cour d'Autriche et de demander une réparation, qui ne devait être rien moins que le rappel de l'ambassadeur, il accomplit courageusement sa mission au risque de déplaire à César et d'être banni de la cour, comme il pouvait très légitimement le craindre.

Mais les affaires s'envenimaient chaque jour davantage. Maintenant ce n'était plus seulement le fief d'Albano qui était en question. Martinitz posait en principe que tous les États chrétiens étaient la possession de l'Empereur, et que le Pape, sur ses terres, comme les princes allemands, était un simple vassal.

C'était l'application brutale de l'orgueilleuse devise : A. E. I. O. U. dont aimait à se parer l'Autriche, traduisant ainsi les cinq lettres : «*Austriæ est imperare Orbi universo*. **A l'Autriche appartient l'empire du monde tout entier**».

**Dans cette prétention qui englobait toutes les nations, ne trouverait-on pas la justification de l'hostilité de la France contre cet empire universel, qui l'aurait asservie elle-même ?** Notre pays, certes, avait eu bien des torts envers la Papauté, à cette époque de l'histoire surtout. Logique avec elle-même, elle eut du moins la gloire de maintenir les droits assurés par Pépin le Bref au chef de la chrétienté, et cela nous aide à comprendre comment l'Église, en bonne mère, tout en reprenant les fautes, tantôt de la France, tantôt de l'Empire, se gardait bien de rompre les relations et de s'aliéner l'une des deux nations. Les Papes, pères universels, tenaient la balance égale, et tour à tour favorisaient et la France et l'Autriche.

L'insolence de Martinitz alla jusqu'à afficher à la porte de son palais, à Rome, le faisant garder par ses soldats, un édit affirmant ces prétentions sacrilèges.

Bien que justement irrité, le Pape s'était abstenu de faire enlever par la force cette tablette, qui demeura trois jours exposée, au grand scandale et à l'indignation du peuple.

Mais il chargea le P. Marc de protester à Vienne et celui-ci obtint la déclaration suivante, qui montre une fois de plus la mentalité de Léopold I<sup>er</sup> : «Il affirme avoir envers le Saint-Siège un tel respect que, pour lui, il donnerait sa vie et la vie de ses enfants : mais il ne peut, d'un autre côté, abandonner les prérogatives de l'Empire». (Lettre du Nonce, 6 juillet 1697)

Il se faisait donc responsable des actes de son ambassadeur et prenait à son compte des prétentions qui faisaient de lui, sans qu'il s'en doutât, un autre Barberousse. Il regrettait et désavouait l'affichage de l'édit, mais exprimait son mécontentement de voir que le Pape ne reconnaissait, dans ses États, aucun fief de l'Empire.

«Deux fois, écrit le Nonce, le P. Marc a conféré avec Sa Majesté Impériale, s'armant d'un véritable zèle pour défendre devant elle les droits de la vérité et venger l'honneur du Saint- Siègle. Mais l'Empereur est irréductible et veut porter l'affaire devant la Diète». Il y a là un danger évident et le P. Marc est encore chargé d'empêcher ce recours.

Une active correspondance s'établit à ce sujet qui aboutit à une demi-victoire : la Diète sera tenue en dehors du différend, mais l'ambassadeur ne sera pas rappelé.

Martinitz est bien mal récompensé de son zèle, car on oublie de le payer, et il doit lui aussi recourir au P. Marc pour en faire délicatement des représentations à l'Empereur. Depuis six mois, il n'a pas touché ses émoluments : on ne lui paye même pas ses frais de poste. «Que personne n'en sache rien, écrit-il au Capucin dont il connaît l'influence, mais, à l'occasion, dites-en un mot à Sa Majesté Impériale».

Le P. Marc avait sans doute de plus pressantes et plus intéressantes commissions à faire.

Avant son départ, le pieux ambassadeur envoie au Secrétaire d'État une sorte de rapport, où il dit ce qu'il a fait à Vienne.

«Dans les quatre mois que j'ai passés auprès de Sa Majesté Impériale, j'ai employé tout mon faible pouvoir et tout mon savoir pour le bien de notre sainte mère l'Église et de toute la chrétienté. Il m'est arrivé souvent de parler des heures entières à l'Empereur, lui faisant clairement des représentations et lui disant toute la vérité, et de telle façon que personne, j'en suis persuadé, ne lui a jamais parlé avec cette franchise... Je veux espérer que mes continuelles fatigues auront procuré, Dieu aidant, quelque avantage pour les intérêts de la religion. Pour la même fin, j'ai agi de mon mieux auprès des premiers ministres de la cour, faisant tout ce qui me paraissait utile et avantageux. L'Illustrissime Nonce apostolique, avec lequel je me suis entendu, lui obéissant en tout, pourra l'attester. Mais moi, je reporte tout à Dieu, de qui seul dérivent tous les biens, et je me reconnais pour un homme de rien, et le plus grand pécheur du monde, digne de tout châtement, toujours prêt cependant à répandre mon sang et à donner ma vie pour notre sainte mère l'Église et le bien de la religion» (Arch. Vat. Particuliers. Vol. 86, p. 157).

Quelques-uns auraient voulu que le P. Marc prolongeât un séjour qui avait eu de si heureux résultats, mais outre la raison de santé et l'impossibilité de supporter l'hiver allemand, il exposait au Secrétaire d'État qu'il avait épuisé pour le moment ses moyens d'action et qu'il était bon pour lui de s'éclipser quelque temps, sa présence pouvant être plus nuisible qu'utile. Il donnait enfin cette autre raison, qui ne surprendra personne après ce que l'on sait des affaires de la cour : «Je devais me retirer aussi pour la paix de mon âme, qui souffrait de voir tout en désordre, au grand danger de la chrétienté et de la foi, tout demeurant subordonné au brutal intérêt et à l'astuce politique». On s'étonnera moins encore, connaissant l'humilité du serviteur de Dieu, de l'entendre ajouter : «Je suis un rien, et je veux vivre et mourir dans mon néant, fatigué de courir le monde et les cours et d'y voir ce que j'ai vu. Dans la dernière audience que j'ai eue de Sa Majesté, ajoute-t-il, son adieu fut celui-ci : «J'espère que nous nous reverrons». Je ne lui donnai aucune réponse, conservant en moi-même la résolution de vivre dans la paix de ma solitude, tant que je n'aurai pas, pour en sortir, un ordre de l'obéissance, car, dans ce cas, je donnerais et mon sang et ma vie» (Arch. Vat. Particuliers. Vol. 86, p. 210).

Le zélé défenseur des droits de l'Église avait laissé lui aussi son adieu à l'Empereur, et c'était une recommandation très chaleureuse de conserver l'amitié avec le souverain Pontife, s'il voulait voir l'abondance des bénédictions du ciel sur lui, sur sa maison et sur son armée. César avait répondu : «Père Marc, vous pouvez partir satisfait et n'avoir aucune inquiétude, je veux être toujours pour le Saint-Siège un fils obéissant et réparer tout le mal causé».

Malgré cette assurance, le vénérable religieux qui s'était retiré à Vérone, renouvelait ses exhortations et écrivait, pour inculquer de nouveau à Sa Majesté : 1° la nécessité de respecter le Pape et l'Église : **2° de faire la paix avec la France, s'il ne voulait pas causer un désastre à la chrétienté et mener son Empire à l'extermination** : 3° de remédier aux désordres de sa cour, et 4° d'agir promptement contre le Turc et ne pas laisser les choses en venir à l'extrémité, car Dieu ne fait pas toujours des miracles. «J'espère, ajoutait-il, en rendant compte de ses démarches au Cardinal Spada, que mes paroles loyales feront quelque bon effet».

**Il est pleinement entré, on le voit, au sujet de la paix avec la France, dans les vues de Rome.** C'est le mérite de son humilité qui le porte toujours à abandonner son sentiment propre, pour le soumettre à celui d'un supérieur, en s'efforçant d'en comprendre les raisons. Nous voyons en lui une fermeté, une énergie peu communes, pour soutenir une cause, mais elles ne dégénèrent jamais en entêtement et en obstination : peut-être sommes-nous tentés même, après qu'il a parlé de manière si forte, de le trouver faible et facile au changement. Ce n'est point qu'il ne lui en coûte, comme dans la circonstance présente, parce que les conditions seront dures pour l'Empire, dont il a toujours pris la défense : parce qu'il sait que la France pouvait encore être tenue en échec : parce qu'il craint que ce recul devant elle ne l'encourage à de nouvelles entreprises contre son auguste ami : mais tout cède devant l'intérêt supérieur de la religion, qu'on invoque à ses yeux, et son changement de conduite est ici, comme partout, un effet, non de la versatilité, mais de la vertu.

**Le grand bien qui va résulter de cette paix, ce sera le succès certain de la campagne contre les Turcs,** car l'Empereur, libre de tourner tous ses efforts de ce côté, pourra en finir d'une fois avec ce danger sans cesse renaissant. L'entreprise est d'autant plus assurée que le Pape, pouvant le faire désormais sans craindre les récriminations de la grande rivale, va donner des subsides abondants. Le P. Marc ne l'oublie pas, et s'il a agi avec courage et fermeté auprès de l'Empereur, il n'hésite pas à faire entendre sa voix avec la même liberté auprès du souverain Pontife, dont l'administration semble avoir oublié quelque peu les promesses d'antan.

«Je vais les rappeler au Pape, écrit le P. Marc à l'Empereur, et lui montrer que c'est pour lui une obligation de vous venir en aide».

Et au Pape lui-même, le 16 janvier 1698 : «C'est maintenant l'heure d'accomplir ce que Votre Sainteté a si fortement promis, et d'aider l'Empereur par de généreux subsides : sans quoi, elle se fait tort à elle-même et à la chrétienté».

Le mariage du Roi des Romains préoccupe toujours le monde catholique. Le P. Marc est heureux de rassurer le Père commun des fidèles : «De Sa Majesté le Roi des Romains, j'ai reçu une très importante et secrète commission. Il m'a ouvert son âme dans la plus grande intimité. Ce que je puis dire, c'est que la piété, la prudence, les sentiments les plus saints, et les meilleurs remplissent son cœur : le temps le fera bien voir».

En ces termes voilés à dessein, l'homme de Dieu fait pressentir que le prince a renoncé à son projet d'alliance avec la princesse de Danemark. Il ne songe pas davantage à épouser une Française de la famille d'Orléans, comme le bruit en a couru.

Le P. Marc a été chargé de notifier à l'Empereur ces désirs de son fils, et les chancelleries se sont mises aussitôt en œuvre pour faire un autre choix.

On comprend qu'à la suite de tant de services qu'il vient de rendre à l'Église, Rome tienne à remercier l'humble et puissant négociateur. Au nom du Saint-Père, le Cardinal Secrétaire d'État lui écrit cette lettre, qui le venge bien de ses détracteurs de jadis, aujourd'hui disparus ou terrés :

«Par les lettres de Monseigneur le Nonce, Sa Sainteté a pu voir avec quel zèle Votre Paternité, durant son séjour à Vienne, a travaillé à l'avantage de notre sainte religion et de la chrétienté, en nourrissant et inspirant dans l'esprit de César des sentiments conformes au service de Dieu et de la sainte Église, et aussi avec quelle religieuse liberté elle a rappelé et inculqué au monarque la dévotion qu'il doit avoir envers le Saint-Siège. Ces relations si favorables ont beaucoup accru la paternelle dilection de Sa Sainteté à votre égard. Elles faisaient espérer des résultats plus favorables encore, s'il vous avait été permis de demeurer plus longtemps à la cour impériale : mais parce que de graves raisons et votre âge avancé vous obligent à retourner dans votre Province, Sa Sainteté vous envoie sa bénédiction apostolique». (20 septembre 1697)

La condescendance d'Innocent XII avait pu enfin terminer cette déplorable querelle des fiefs ecclésiastiques, mais il n'avait pu obtenir jusque-là le rappel du triste diplomate, qui avait failli compromettre si gravement la paix religieuse. Léopold consentit enfin à lui donner un successeur, et Martinitz dut quitter Rome avec l'humiliation de se voir refuser l'audience ordinaire de congé.

Avant de reprendre la série des négociations d'ordre général auxquelles se trouve mêlé le P. Marc, entrons dans quelques détails sur les mille affaires secondaires qui, pendant ses séjours à la cour, ont réclamé son attention. On y verra une nouvelle preuve de sa grande influence mise au service de la charité.

Durant ces quatre mois de 1697, il a dû intervenir et de vive voix et par lettres pour rendre au comte de la Torre des services d'ami.

Un des frères de l'ambassadeur, le comte Philippe, s'est mis dans un mauvais cas vis-à-vis de l'Empereur, ou plus probablement de quelqu'un de ses ministres. Mais ceux-ci ont eu l'habileté de représenter à César que son autorité et son prestige sont compromis dans l'affaire : ils le poursuivent pour crime de lèse-majesté.

Avec un monarque si ombrageux et des personnages acharnés à sa perte, on peut tout craindre pour l'infortuné gentilhomme et aussi pour sa famille, dépouillée de ses biens.

Il est touchant de voir les instances du P. Marc en faveur de cette maison.

De Vienne, le 26 mai 1697, il écrit à son ami à Venise pour compatir à cette épreuve, qui le frappe indirectement. Il lui annonce qu'il a parlé à l'Empereur, lequel a paru se calmer, mais il devra revenir à la charge quand l'occasion sera propice. S'il avait été à Vienne quand a été nommée la commission du procès, il aurait pu agir plus efficacement. En tout cas, il se fait seconder dans ses efforts par des personnages influents et il espère toujours.

«Il s'occupe de cette affaire, dit-il, dans d'autres lettres, comme si elle lui était personnelle... Tout ce qu'il pouvait faire, il l'a fait... Le grand chancelier lui a promis de mitiger la sentence».

De retour à Vérone, où il passe l'hiver, il continue ses démarches et écrit à César :

«J'apprends que l'affaire du comte Philippe de la Torre en est venue aux extrêmes et que le fisc agit contre lui en toute rigueur, au préjudice de sa réputation, de son honneur et de ses biens. On ne peut nier que le cas ait été grave : cependant, aux yeux du public, il y a un remède. Si le Comte est revenu de son erreur, s'il s'est repenti et a fait pénitence, Dieu lui a pardonné. Aussi je prie Votre Majesté Impériale, qui est si bonne et si clément, non pas de le laisser impuni, mais de le châtier avec sa clémence accoutumée. J'implore sa bienveillance et sa pitié, sans détriment de la justice». (9 décembre 1697)

L'été suivant, le P. Marc est encore aux prises avec cette affaire qui dut traîner en longueur et dont il ne vit probablement pas la solution.

Que de fois on avait ainsi recouru à lui pour réclamer justice ou seulement pour implorer des faveurs ! Sa bonté légendaire, sa charité sans bornes le mettait à la merci de tous les solliciteurs, et il ne savait rien refuser. Sans doute pensait-il que Dieu l'avait placé sur un si haut théâtre pour être de quelque utilité au prochain et protéger les faibles.

Par son entremise, un évêque demande pour son diocèse à l'Impératrice un secours pécuniaire, qui «passant par ses augustes mains, dit-il, sera comme venu du ciel».

Un autre le remercie d'avoir fait activer le règlement d'une négociation concernant les temporalités de sa mense.

Il intercède aussi pour une affaire de la Capitainerie de Gratz, ajoutant aussitôt : «Que Vôte Majesté Impériale fasse ce qui sera selon Dieu et la vraie justice». Il obtient la grâce du comte d'Arc, que l'Empereur accorde, ayant considéré la justice de la cause et le mauvais effet que produiraient les poursuites.

La duchesse de la Mirandole, surmontant ses répugnances, lui demande d'exposer à l'Empereur le mauvais état de ses finances et de sa maison, et d'obtenir pour elle un secours.

Recommandant à l'Empereur le baron d'Asti, il lui dit : «C'est un des premiers officiers de l'armée qui, de l'avis commun, a prêté à Votre Majesté Impériale les meilleurs services et qui est persécuté à mort. Votre Majesté apprendra, par le comte Rabatta, que le Baron est vraiment digne de toutes les faveurs, et c'est pour cela que je le recommande moi-même, par charité et par justice». Et il demande qu'on lui donne le titre de lieutenant-colonel, avec la paye qu'on lui a en-

levée injustement. Le duc de Lorraine comprend lui-même la justice de cette cause, mais il n'a pas la force de s'élever contre ceux qui, avec une arrogance pleine de menaces, se prétendent tout-puissants, infaillibles et immuables dans leurs décisions.

Le duc de Sabioneta confie au P. Marc le soin d'obtenir justice en sa faveur, dans une affaire où il a pour compétiteur le roi d'Espagne. Comme il s'agit d'une question de justice, le P. Marc ne se récusé pas, malgré les nombreuses difficultés prévues. On répond évasivement à ses lettres, et l'Empereur finit par lui dire : «Je ne puis pourtant pas me brouiller avec l'Espagne». A quoi le P. Marc répond que la justice passe avant tout, et sa ténacité finit par la faire triompher, même dans cette circonstance.

Le baron Christophe de Webesperg demande les clefs d'or comme ornement de son blason. Elles signifient, en Autriche, qu'on a accès aux appartements impériaux. Le P. Marc, qui est le négociateur choisi, s'excuse d'avoir à faire une telle démarche, et il veut qu'on ne fasse aucun cas de sa lettre, pour peu qu'on la juge indiscrete.

Ici, c'est le Chapitre de Trente qui a recours à lui pour une intervention auprès de l'Empereur, afin que soient solutionnées diverses difficultés qui se sont produites *sede vacante*, dans la gérance des biens de l'Église. Là, c'est le prince-archevêque de Salzbourg qui a besoin aussi d'un règlement de conflit au sujet de sa cathédrale.

Le prince Léopold de Montecucoli, nommé lieutenant maréchal de camp pour la campagne de 1690, fait passer par le P. Marc ses remerciements à l'Empereur.

Le vénérable religieux qui use de son influence en faveur des grands, s'emploie cependant de préférence à défendre les humbles et il ne craint pas de signaler à César les exactions dont, contre sa volonté, les administrateurs subalternes se rendent coupables contre les pauvres gens.

«Je viens renouveler mes instances au sujet de ce marchand d'Augsbourg, de qui Votre Majesté Impériale avait ordonné qu'on réglât définitivement l'affaire et qu'on cessât de le molester. Or le pauvre homme est plus que jamais persécuté..., tout le monde le plaint, car il est universellement connu pour un homme de bien. Mû de compassion moi-même, je n'ai pu m'empêcher de le recommander à Votre Majesté Impériale, qui fera à son égard une œuvre de charité». (25 mars 1696)

S'il plaide pour les particuliers, le bien commun le touche bien davantage encore et provoque des lettres comme celle-ci : «J'avertis Votre Majesté Impériale que les inspecteurs envoyés par la Chambre dans les pays conquis exercent une tyrannie barbare, et s'enrichissent eux-mêmes sous prétexte d'encaisser pour le Trésor. Ils désespèrent les gens peu fortunés et causent à Votre Majesté un détriment considérable. Pour quelques milliers de florins, ils dépeuplent la région et font perdre des millions pour l'avenir. Il restera le souvenir des exactions, mais jamais plus le pays ne verra revenir ses habitants, et les dommages causés seront irréparables. Il faut en conscience y porter remède. Je crois que des plaintes seront faites à Votre Majesté Impériale, pourvu que l'accès à votre personne ne soit pas intercepté». (1688)

Le P. Marc est bien, on le voit, pour l'Empereur, un conseiller céleste. Quel personnage de la terre oserait parler de la sorte à son inaccessible Majesté ? Pourquoi faut-il que ce monarque, si mal servi par ailleurs, n'ait pas constamment auprès de lui pour l'éclairer et le stimuler, cet homme désintéressé, qui est non seulement le courage, mais la sincérité et la justice même ? Il le consulte du moins pour le choix du confesseur qui prendra la charge de son âme. Il a jeté les yeux sur le P. Monegatti, jésuite, dont il dit : «Il est docte, homme de bien, et ne se mêle point aux affaires Je crains seulement qu'il soit trop bon et trop doux pour moi, qui aurais besoin d'un confesseur me traitant avec rigueur, et m'obligeant à faire de force ce qui est de mon devoir». Léopold se connaissait bien lui-même, et le P. Marc n'aurait pu mieux lui dire.

Il est remarquable que cet homme, au crédit illimité, si prompt à demander pour les autres, n'a jamais rien sollicité de la bonté impériale, ni pour lui-même, ni pour son Ordre, ni pour les siens.

Léopold était attaché aux Capucins et se montrait prêt cependant à toutes les libéralités à leur égard. Se souvenant de tout ce qu'ils avaient fait au temps de saint Laurent de Blindes, il ne cessait de leur témoigner sa bienveillance, assistant à leurs fêtes, et daignant, dans les grandes circonstances, à la Portioncule, par exemple, honorer de sa présence le repas de la communauté. Pour cette raison même, le P. Marc se montrait plus discret. Une seule fois, il lui demanda une faveur, à savoir de faire des instances à Rome pour obtenir la canonisation de saint Fidèle de Sigmaringen, le premier martyr de la Propagande. Encore pensait-il travailler moins en cela pour son Ordre que pour les intérêts spirituels de l'Église et des missionnaires, qui allaient recevoir au ciel un nouveau protecteur. En même temps il fournissait à l'Empereur l'occasion de faire un acte de justice et de reconnaissance envers le vaillant Capucin martyr, qui avait arrosé de son sang une terre de ses domaines, en donnant ses soins à l'armée de César.

Non seulement il ne demanda jamais rien pour sa famille, mais il dut se tenir en garde à ce sujet contre les avances et les offres qui lui étaient faites.

Les grands, par reconnaissance ou par politique, aiment à payer les services qu'on leur a rendus. Ils ne comprennent guère le désintéressement, et, s'ils l'admirent dans un religieux, ils peuvent en être quelquefois gênés. Craignant les murmures, les critiques des tiers, ils se libèrent indirectement, et à défaut de celui à qui elles reviendraient, ils accordent leurs faveurs à quelqu'un de ses proches.

C'est ce que fit un jour Léopold. A l'insu du P. Marc, il envoya à son frère Antoine une distinction honorifique. Le vénérable l'ayant appris à son arrivée à Padoue, en conçut une vive peine, et il ne put s'empêcher de faire part au monarque de son mécontentement.

«Je regrette, lui répondait Léopold, que le repos de Votre Paternité ait été troublé par la faveur que j'ai faite à votre frère. J'avoue que je n'avais pas cru vous faire une si grande peine : mais, croyez-moi, il ne se trouvera personne parmi ceux qui ont quelque connaissance des choses qui puisse vous en rendre responsable. Car il est bien connu de tous que Votre Paternité n'a aucun souci de ces choses temporelles, et qu'elle ne veut rien savoir au sujet de ses proches». (18 septembre 1693)

Le P. Marc insista cependant (2 octobre 1693). «Quant à ce que Votre Majesté Impériale a fait pour mon frère, malgré mes humbles et pressantes instances, je sais qu'à Votre Majesté, qui a l'esprit très droit et qui ne pense que du bien, cela

n'aura fait aucune mauvaise impression, car elle connaît bien mes sentiments. Mais dans le monde trompeur où l'on n'épargne point les critiques, et parmi les hérétiques qui tombent si facilement dans ces jugements, je ne crois pas qu'elle soit reçue si ingénuement. C'est à Dieu qu'il a été fait tort. Pour moi, je me remets en tout dans les plaies de Jésus, qui voit mon intérieur et sait mon innocence».

Un détail donnera l'idée des services que l'on attendait de ce négociateur incomparable et des épines qu'il trouvait dans les affaires qui lui étaient soumises.

La propre maison de l'Empereur était à ce moment divisée non plus seulement à cause du mariage de l'Archiduc, mais au sujet d'une nouvelle affaire extrêmement délicate. On comptait sur le talent du pieux pacificateur pour calmer le conflit domestique qui menaçait de s'envenimer.

Le prince Jacques Sobieski de Pologne ayant épousé une princesse de Neubourg, sœur de l'Impératrice, celle-ci tenait à ce que son beau-frère succédât au Roi Jean sur le trône de Pologne, d'autant plus qu'ayant dissipé toute sa fortune, Jacques n'avait aucun avenir devant lui, et son épouse, en cas d'échec, aurait été réduite à une condition humiliée et précaire.

Mais Jacques Sobieski, qui ne ressemblait guère à son père, ne devait point s'asseoir sur le trône. Indigne de régner, il n'avait pour lui ni les Polonais ni la France, ni sa mère elle-même. L'Empereur ne pouvait le soutenir et avait donné sa faveur à un autre candidat, le prince Auguste de Saxe, qui fut en effet couronné.

Irritée de cette opposition et de cet échec, l'Impératrice exigeait, comme compensation pour son protégé et pour sa sœur, le gouvernement du Tyrol, exercé jusque-là par le Duc de Lorraine. Mais il eût fallu en chasser la veuve de ce vaillant soldat, à qui l'Empire devait tant, et elle était la propre sœur de l'Empereur, et elle avait elle aussi été reine de Pologne. L'Empereur et l'Impératrice, chacun luttant pour une sœur également méritante, risquaient bien de ne jamais s'entendre.

Le Nonce exposait la situation à Rome et disait : «César n'a pas beaucoup de courage pour trancher la question. Placé entre les exigences de sa femme qui est très autoritaire et n'admet pas d'opposition à ses volontés, et l'impossibilité où il est d'infliger à sa sœur un mauvais traitement, il ne sait à quel saint se vouer. On craint qu'il en fasse une maladie».

L'arbitre capable de tout remettre en paix était sous la main de César. L'ascendant de la vertu et l'autorité de la parole du P. Marc allaient trancher cette difficulté. Ce fut une de ses missions les plus difficiles, et il se montra là vraiment pacificateur émérite.

Il avait déjà rempli ce rôle autrefois, à l'armée, et sur le mandat de cette même Impératrice, obligée d'accepter aujourd'hui des sentences.

Pendant le siège de Buda, elle lui avait écrit au sujet du prince Louis-Antoine de Neubourg : «Je prie Votre Paternité de persuader à mon frère le Grand-maître, bien qu'il ait raison contre le général de Brandebourg, qu'il doit maintenant se réconcilier avec lui et lui montrer de l'amitié, parce que premièrement c'est son devoir, d'après les commandements de Dieu, qui veut qu'on pardonne toujours : secondement, pour le service de Sa Majesté et le bien public, qui exige qu'on agisse dans l'union et en bonne correspondance, et aussi à cause de l'Électeur, son père, qui peut faire grand bien ou grand mal dans l'Empire».

Elle avait encore employé le zélé négociateur à ramener l'accord entre ce même prince Louis-Antoine et un autre de ses frères, l'évêque d'Augsbourg, au sujet d'une église de Schonberg.

Le Grand-maître voulait la faire desservir par des Pères de la Compagnie de Jésus. Mais certains personnages, par antipathie pour ces religieux, l'en avaient dissuadé. Il s'en était suivi un conflit avec l'évêque, qui s'en tenait justement à la première résolution. «Votre Paternité, écrit l'Impératrice au religieux qu'elle sait si dévoué à la maison d'Autriche et à la famille de Neubourg, pourrait faire là un grand bien, en apaisant le différend à tout prix. Il faut empêcher que la chose soit portée à Rome, à cause du scandale qui résulterait de cette lutte publique d'un frère contre son frère». (11 juin 1692)

Ce même évêque d'Augsbourg, dans un de ses voyages, avait eu l'idée d'aller jusqu'à Buda, par curiosité et pour voir les opérations de la guerre. Le duc de Neubourg voyait sans plaisir ce voyage et annonçait au P. Marc l'arrivée de ce singulier inspecteur militaire. «Je le recommande à votre paternelle sollicitude, lui écrivait-il, d'autant plus qu'il ne sera pas à sa place. Il n'est pas dans le rôle d'un évêque, en effet, de s'immiscer dans les actions guerrières, et il y courra plus de péril, s'y trouvant même pour peu de jours, par pure curiosité, que ceux qui y sont amenés par le devoir et par la vocation».

Mais voici une négociation d'un autre ordre, plus difficile peut-être. Il ne s'agit plus de ramener un évêque d'ailleurs très pieux des camps à son église, mais d'arracher un Capucin à son couvent pour lui faire habiter un palais,

C'est toujours le vieux duc de Neubourg qui fait agir son vénérable ami.

«J'ai reçu du Père Général, lui écrit-il, l'obédience pour le P. Emeric, mon confesseur, mais elle le confine dans sa cellule du nouvel hospice. Vous connaissez le site qu'occupe cet établissement, la montagne escarpée qu'il faut gravir pour y accéder, la faiblesse des jambes du pauvre Père, et aussi le temps considérable qu'il faut pour arriver de ce lieu au palais. Or, à mon âge, il peut m'arriver un accident subit de nuit ou de jour, qui me mettrait dans l'impossibilité de recevoir les secours spirituels. Aussi ai-je dû renvoyer l'obédience au Père Général, sans la montrer au P. Émeric, qui en aurait eu du scrupule, et je prie Votre Paternité d'appuyer ma demande si légitime et d'obtenir que l'obédience attache le Père à ma personne, ici à la cour, et même dans mes voyages, parce qu'à mon âge on est toujours en péril de mort». (Heidelberg, 29 octobre 1686)

La faveur est obtenue : le bon P. Émeric tiendra auprès de Philippe-Guillaume la place de son cher P. Marc. Il précédera au tombeau son auguste pénitent, et ce sera, à sa mort, un deuil dans la famille ducal.

Tous les hauts personnages de la cour recourent aux bons offices du conseiller de l'Empereur et exaltent à l'envi sa sagesse, comme la reine Éléonore de Lorraine, sœur de l'Empereur, qui écrit à son sujet :

«Nous savons que l'œuvre du P. Marc peut nous être très utile en Italie pour nos affaires privées comme pour celles de l'Empire, et cela à cause de la singulière bonté de sa vie, qui le rend si recommandable et si cher aux princes, et aussi à cause de sa prudence et de sa discrétion, que nous avons bien éprouvées».

La famille impériale allait en avoir un nouvel exemple, en admettant directement cette fois le pieux religieux dans les tractations préliminaires au mariage du roi des Romains. Jusque là, le P. Marc n'a agi que d'une manière négative : mais maintenant il doit jouer un rôle actif, donner son avis sur le choix de la princesse et se faire entremetteur du mariage.

Or, c'est là, quoi qu'on en pense, un genre de négociations dans lequel prêtres et religieux sont particulièrement exposés aux erreurs et aux insuccès, ou parce qu'ils manquent d'expérience psychologique, ou parce qu'ils n'ont pas grâce d'état pour s'y immiscer. Encourir des responsabilités très lourdes, aller parfois au-devant de déceptions cruelles, de mécontentements et de reproches amers, voilà à quoi n'aiment guère à s'exposer, même quand la confiance des familles le leur demande, ceux qui ont renoncé aux choses du siècle pour se consacrer à Dieu.

Ils éviteraient les insuccès et les déboires, s'ils imitaient la sagesse du P. Marc.

Ce n'est pas de lui-même qu'il entre dans des combinaisons matrimoniales : l'obéissance les lui impose, et pour qu'il se risque à les entreprendre, il faut qu'il y voie, non pas seulement un intérêt particulier, ce qui serait cependant un motif louable, mais, en une affaire qui semble toute privée, le bien général et l'intérêt de la chrétienté.

C'était faire œuvre pie que d'empêcher de monter sur le trône impérial une princesse protestante. L'Impératrice étant allemande n'y voyait pas grand inconvénient, jugeant les choses par intérêt de race et se flattant d'amener à une conversion sincère l'élue de son cœur.

Mais le cœur du Roi des Romains devait parler aussi en cette occurrence, et son langage, s'il n'était pas d'accord avec celui de sa mère, donnait satisfaction au Souverain Pontife et enlevait un sujet de crainte aux consciences catholiques.

Le P. Marc, nous l'avons vu, avait travaillé à amener cette solution, mais l'obstacle supprimé, il fallait poursuivre l'affaire. Sa correspondance avec l'Empereur nous montre avec quelle prudence et quel succès il s'acquitte de cette tâche.

«Votre Majesté Impériale sait combien j'ai de répugnance à m'occuper des mariages, si le bien des âmes n'y est intéressé. Mais sachant à quels périls est exposée la jeunesse inconsidérée, pour le bien du Roi des Romains, pour votre consolation et l'avantage de toute la chrétienté, j'ai exhorté et exhorte encore Votre Majesté à ne pas tarder de le marier à telle princesse que sa sagesse aura choisie». (19 août 1697)

Il apprend bientôt après que l'on songe à la princesse de Hanovre. L'Impératrice avait renoncé à l'Allemande, elle méritait une concession. Ou la lui donna, en se rendant à son désir de ne point avoir une Italienne.

Mais si elle était Allemande de race, la princesse Wilhelmine-Amélie de Hanovre ne l'était point d'éducation. Depuis l'enfance, elle habitait avec sa mère à la cour du duc de Modène, à Vérone, en Italie. Qui pouvait-on envoyer sur place pour prendre des renseignements ? Quand le P. Marc se trouvait dans le voisinage, car Vérone n'est pas éloigné de Padoue, et qu'on connaissait sa discrétion, son dévouement à la maison impériale, pouvait-on songer à un informateur plus sage et plus sûr, plus à même de s'instruire et de communiquer ce qu'il avait appris ?

Aussi l'Empereur, tout en s'excusant de donner une telle commission à un religieux, qu'il sait si éloigné des choses du monde, lui écrit-il ces lignes significatives : «*Multi multa dicunt*. On parle beaucoup en sens divers. Le point est d'aller au fond des choses et de savoir la vérité». (22 mars 1698)

Comme il n'est pas besoin, dans ces sortes de préliminaires, de termes trop explicites, surtout de la part d'un Empereur, le P. Marc comprend à demi-mot.

Le duc de Modène, de son côté, a reçu sans doute un avis indirect semblable, et il cherche une occasion d'attirer auprès de lui le confident de César. Une occasion inopinée, un malheur, hélas ! le lui fournit :

«Je fais part à Votre Majesté Impériale, écrivait à Vienne le P. Marc, de l'appel qu'a fait de moi le Sérénissime Duc de Modène, motivé par une attaque d'apoplexie de sa Sérénissime Mère. Il est vrai qu'il y avait une autre raison : le mariage projeté à votre cour avec sa cousine, la princesse de Hanovre. Il a reçu la nouvelle avec modestie, déclarant qu'il se résigne à la volonté de Dieu. Connaissant la princesse, il ne doute pas qu'elle ait toutes les qualités désirables, et il augure que le mariage sera très heureux... Quant à moi, je lui ai dit ne vouloir m'en occuper que pour le recommander à Dieu, et le Duc en est demeuré content et édifié.

«J'ai vu la princesse, je lui ai parlé, et j'en ai été très satisfait. C'est une personne d'aspect agréable et sympathique, bien formée, très saine, très modeste et d'un tempérament tranquille, sage, prudente en tout, et craignant le Seigneur. Je dois ajouter que j'en ai entendu dire du bien partout, et j'ai jugé que Votre Majesté, Sa Majesté l'Impératrice et Sa Majesté le Roi des Romains n'auraient pu trouver mieux. Mais pour moi, je répète ne vouloir y être pour rien et je recommande seulement la chose à Dieu, pour qu'Il dispose ce qui sera le meilleur». (18 avril 1698.)

On admirera l'extrême délicatesse avec laquelle le pieux religieux, ayant donné tous les renseignements les plus favorables, se retire et se défend de vouloir influencer le choix, non seulement parce qu'il y a là une affaire de trop grande importance, mais encore parce qu'il veut laisser à l'Empereur et à sa famille la liberté de juger et de se prononcer sans peser importunément sur leur décision.

L'Empereur se tient encore sur la réserve et se dit très perplexe, exprimant, sans doute pour la forme, son regret «que le Père ne puisse lui donner en cette affaire un conseil qui lui serait si précieux».

Il réclame encore des lumières et le prudent religieux lui répond qu'il faut les demander à Dieu et qu'il va célébrer à cette intention une messe pour l'âme du purgatoire la plus proche d'entrer en paradis.

Dès que la décision est prise, l'Empereur s'empresse d'en donner la nouvelle à son pieux ami, lui avouant que le bien qu'il a écrit au sujet de la princesse est ce qui a le plus pesé dans la balance.

«Je vous en avais parlé, dit le P. Marc, par le simple motif de cette fidélité que j'ai voué à Votre Majesté Impériale, mais sans vouloir vous persuader ou vous déterminer, sachant l'importance de cette affaire, qui devait être conduite, comme l'a fait Votre Majesté, d'après les directions du ciel».



Dans sa joie intime, il a envoyé aux fiancés sa bénédiction sacerdotale, et veut s'unir de loin aux actions de grâces de la famille impériale, qui a reçu la princesse au mois de janvier, renvoyant la célébration des noces au jour de saint Matthieu apôtre.

Les prières, la bénédiction de l'homme de Dieu portèrent leurs fruits, comme en témoigne cette lettre de l'Empereur. «C'est avec la plus grande allégresse que je viens vous dire que la Reine, ma très chère fille, fait non seulement ma consolation et celle de l'Impératrice, mais encore de toute la cour et de tous ceux qui rapprochent. C'est une princesse sage, douce, de grande vertu, et sachant se plier à tout, bien que plusieurs aient voulu la peindre sous d'autres couleurs. Mais ce qui fait ma plus grande joie, c'est de voir la tendresse et l'affection que se portent les deux jeunes époux. Elle ne saurait être plus grande. Le Roi a apporté de grands changements à sa manière de vivre, et il est bien plus modéré et plus appliqué. Que Dieu soit loué de tout, et aussi le cher P. Marc, qui dit si bien la pure vérité ! » (18 avril 1699)

## CHAPITRE X : LE CŒUR DU P. MARC.

Le P. Marc touche à la fin de sa carrière. Épuisé de travaux et de pénitences, il n'a plus que peu de jours à vivre.

Avant qu'il ne disparaisse de la scène du monde, essayons de dégager de toute sa vie une impression d'ensemble, d'esquisser une physionomie dont nous avons vu tant de traits épars, et qui maintenant doit surgir à nos yeux très brillante et très nette.

La note principale, caractéristique de ce portrait, celle qui lui donne tout son relief et toute sa vie, c'est la bonté, l'abondance et la richesse des dons du cœur.

On s' imagine trop aisément que les hommes de Dieu, ceux qui sont austères surtout, planent dans des régions inaccessibleles : que leur recueillement, leur commerce habituel avec Dieu les rend comme étrangers aux hommes : que leur pénitence met autour d'eux une haie d'épines infranchissable. Pour peu qu'il y ait alors du merveilleux dans leur vie, des miracles, des dons surnaturels, l'illusion se complète, la distance apparaît plus grande encore.

On s'enthousiasme à les contempler, on les admire, l'imagination s'exalte à lire leurs exploits : mais, en ne voyant qu'un côté de leur vie, on n'a pas le portrait complet : la vérité n'y gagne rien, et la vraie piété, celle qui consiste à imiter les saints plutôt qu'à les louer, y perd tout.

Effacer l'homme, en montrant uniquement le travail divin qui l'a transfiguré, c'est construire un édifice sans base, c'est fausser la ressemblance, nuire au héros lui-même, en lui enlevant ce qui peut-être le rendrait plus sympathique, et décourager les âmes qui, ne voyant la sainteté que par ses côtés rebutants et les moins abordables, prennent trop volontiers leur parti de n'y point parvenir. A quoi bon y tendre, si le but est si haut, si difficile et si dur ?

Il peut se faire qu'on se trouve quelquefois très ému en présence de ces hommes dont on dit si allègrement qu'ils sont plus admirables qu'imitables ; nous avouons cependant garder nos préférences pour ceux que l'on peut imiter sans cesser de les admirer, en qui nous reconnaissons des hommes comme nous, et, au milieu des luttes de la vie, nos frères et nos compagnons d'armes ; qui conservent au sein de leurs austérités un visage souriant et aimable ; qui vivent habituellement avec Dieu et n'en deviennent que plus accessibles aux hommes ; qui sont très divins et très humains à la fois, des saints au cœur ouvert, doux, bienveillants, condescendants. Nous ne sachons pas que, pour avoir été tels, saint François d'Assise, saint Bonaventure, saint François de Sales aient vu pâlir leur auréole.

Ce sont ceux que célèbre l'Écriture en disant qu'ils furent chéris des hommes autant qu'aimés de Dieu, laissant après eux l'odeur de la suavité, un souvenir de bénédiction. Ne voyons-nous pas à leur tête notre Dieu Lui-même, devenu le plus attrayant des enfants des hommes, ayant la grâce répandue sur Ses lèvres, pour dire à tous : «Venez à Mon école, parce que Je suis doux et humble de cœur» ?

Cette influence est produite par **le rayonnement de la douceur, de l'amabilité, d'une sainte joie, qui semble être la caractéristique de la spiritualité franciscaine.** Car l'Ordre qui s'est attaché à la méditation de la Passion de Jésus et des Douleurs de Sa Mère est aussi celui dans lequel est née la dévotion aux allégresses de Marie, et c'est le même chantre qui a écrit les strophes déchirantes du *Stabat Mater dolorosa* et les transports triomphants du *Stabat Mater speciosa*, qui a dépeint les angoisses du Calvaire et les joies de la Crèche. La grâce, comme la nature, se plaît à ces contrastes.

La pénitence n'empêche donc pas la joie, nous dirions même qu'elle la crée, en supprimant les obstacles à la paix et unissant l'âme à Dieu. Un saint mortifié comme saint Pierre d'Alcantara ou le Bienheureux Bernard de Corléon n'a rien de sévère ni d'effrayant. Il est attirant au contraire, comme le sont tous les saints franciscains et saint François lui-même, qui fut bien cependant un des plus mortifiés et des plus pénitents qui aient paru dans le monde, devenu, par ses stigmates, l'image vivante et sanglante de Jésus Crucifié.

Nous connaissons, il est vrai, une autre classe de saints austères, ceux du désert et de la Thébàïde, ceux dont les anciennes légendes nous racontent les incroyables pénitences et les sublimes excès, que l'on nous représente vêtus de peaux d'animaux ou de palmes tressées, une tête de mort à la main, priant devant une croix nue, saints figuratifs en qui on reconnaît le paganisme essayant de se purifier et mettant en pratique la prédication de Jean-Baptiste : «Faites pénitence, car le royaume des cieux arrive. Cette disposition vous est nécessaire si vous voulez le recevoir et en bénéficier». Mais, même à ce moment, le monde connaissait d'autres saints, les apôtres en premier lieu, qui étaient, comme leur Maître, doux et accessibles, et, loin de fuir les hommes, cherchaient à se rapprocher d'eux : saint Jean, qui leur prêchait éperdument la charité et leur en donnait l'exemple, saint Paul qui se faisait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Et cette sainteté, qui n'excluait pas le sacrifice, qui le portait même à des hauteurs inconnues jusqu'alors, n'en était pas moins la perfection de l'âme et la mise en pratique des plus sublimes enseignements du Maître de toute sainteté.

C'est que de même qu'il y a dans la demeure du Père céleste des trônes divers, on voit sur la terre différentes formes de sainteté, suivant le caractère et le tempérament, les tendances et les attraites, et aussi suivant la volonté de Dieu et la mission qu'elle destine à chacun.

Les uns se sanctifient par la crainte, les autres par l'amour : les uns fuient les hommes pour mieux appartenir à Dieu, les autres font précisément consister leur amour de Dieu dans le don d'eux-mêmes au prochain, sachant que ce qu'ils font pour leurs frères est fait aussi pour Dieu, qui aime les âmes et veut les conquérir. Ou encore, et cette méthode plus récente semble être celle qui a aujourd'hui le plus de faveur, les uns se sanctifient en se concentrant en eux-mêmes pour s'étudier, s'examiner, se connaître aussi parfaitement qu'il est possible, scrutant et analysant leurs actions, leurs sentiments, leurs tendances, pour se corriger et se perfectionner : méthode très parfaite assurément et très méritoire, parce qu'elle exige une vigilance attentive, un soin méticuleux et des efforts continuels, mais de nature à produire parfois de la contention et comme une sorte d'inquiétude, dont peut souffrir le caractère. D'autres, sans exclure cette vigilance que l'Évangile déclare nécessaire, mais en lui donnant plus de largeur et de liberté d'allure, vont à Dieu et à la perfection surtout par amour, et c'est la méthode franciscaine, appelée aussi à cause de cela la méthode séraphique, laquelle n'est autre d'ailleurs que l'ancienne spiritualité monastique, avec le cachet spécial que lui a donné saint François, pour que l'âme pût prendre un libre essor et vers Dieu qu'elle aime par-dessus tout et vers les âmes, qui sont l'image de Dieu.

Dans cet élan d'amour, les saints franciscains trouvent la force de s'immoler eux-mêmes et de se condamner aux plus austères pénitences, tout en imitant les apôtres et se donnant joyeusement à leurs frères, montrant dans leurs relations avec eux l'aménité, la bénignité, la douceur, qui sont le fruit de cette joie et de leur charité débordante.

Comme saint François, ils ont vécu sur le Calvaire, ont recueilli les soupirs de Jésus mourant et le cri de son cœur, et ils sont devenus en même temps les amants de la Croix et de la pénitence et les amis du peuple.

Sainteté aimable, sainteté austère, à Dieu ne plaise que nous les opposions l'une à l'autre, quand elles se complètent et s'harmonisent si bien, quand nous les trouvons si parfaitement unies dans toute la vie du P. Marc.

La grâce, sans doute, opéra en lui de grandes choses, mais la nature l'avait précédée, comme elle l'avait fait en saint Bonaventure, qui semblait, au dire de ses maîtres, n'avoir point péché en Adam, comme l'auteur de la Sagesse le chante de lui-même : *«Puer eram ingeniosus et sortitus sum animam bonam»*. J'étais un enfant d'un heureux naturel et j'avais reçu une âme bonne.

Il est, comme le séraphique Docteur, de la famille et de la race franciscaine, doué, comme saint François lui-même, de ces charmes et de ces attraits, qui donnent la puissance sur les âmes et arment un homme de Dieu pour les luttes de l'apostolat et les grandes conquêtes. De là l'influence que le Poverello, traversant le monde dans le plus humble appareil, a cependant exercée autour de lui, influence qui se fait encore sentir, après sept siècles écoulés, fascination qui attire à lui les hérétiques eux-mêmes.

Tel est bien le P. Marc d'Aviano, qui à cette école de saint François, ou pour mieux dire du Calvaire, a perfectionné ces dons exquis reçus de la nature, qui lui ont donné l'emprise sur les âmes et l'ont rendu capable des plus grandes actions, séduisant le cœur des princes et des grands et exerçant sur tous les événements de son siècle une influence que l'on pourrait appeler décisive.

Tout cela il le doit à son cœur, embrasé d'un zèle ardent pour le salut des hommes, ses frères, et d'un amour tout séraphique pour le Christ Jésus.

Cette affection pour les hommes, cette bénignité, cette condescendance, précisément parce qu'il aime, ne dégénèrent pas en faiblesse. Nul plus que lui n'élève la voix contre les abus, **nul ne se montre plus fort contre les prévaricateurs**, parce qu'il place au-dessus de tout le salut public, le bien des nations chrétiennes, les intérêts de Jésus-Christ, sachant bien qu'**on travaille en vain au bonheur des peuples, si on ne fait régner en souveraine la religion et sa morale**.

Il le peut impunément, grâce sans doute à la grande foi de ceux qui l'écoutent et qu'il reprend, mais grâce surtout à l'onction de sa parole et à la force que lui donnent les exceptionnelles qualités de son cœur.

La bonté rayonne sur son visage et coule à flots de ses lèvres, parce que son âme en demeure toute remplie, parce qu'il en est en quelque sorte tout pétri.

C'est à la maison paternelle le doux et aimable enfant, en qui les heureux parents mettent leur complaisance : au collège, le gracieux adolescent, au front humble et pur, auquel s'attachent, sans cependant le comprendre, et les maîtres et les condisciples : c'est, aux portes du noviciat, le postulant mal servi par les circonstances, qui sait cependant forcer l'entrée de la maison de Dieu : dans ses études enfin, c'est «le bon frère Marc», comme l'appelle son Père lecteur, expression qui se retrouvera dans les lettres de l'Empereur Léopold, pour exprimer une qualité que l'âge n'aura fait que développer et rendre toujours plus attrayante : *«Il mio caro padre Marco. Mon chéri Père Marc»*.

C'était une bonté faite de douceur, d'affabilité, de bienveillance intime. Elle se manifestait par des sourires, des paroles venues du cœur et singulièrement expressives, des manières suaves ; l'austérité de son visage et l'air de sainteté répandu sur toute sa personne donnaient à ses manières et à toute son attitude un charme et un attrait en quelque sorte surnaturels. Le P. Marc, en un mot, très rigide pour lui-même, et habituellement absorbé en Dieu, était, dans le commerce ordinaire de la vie, le plus aimable des hommes.

Et comme cette amabilité provenait des entrailles mêmes de son être, tout dévoué au prochain, qu'elle se manifestait sans affectation, sans fadeur, sans prétention, qu'elle excluait toute arrière-pensée d'intérêt ou de recherche personnelle, elle devenait irrésistible, subjuguait les rebelles eux-mêmes et finissait par vaincre toutes les résistances.

L'ascendant qu'il exerça pendant de si longues années sur le premier monarque du monde, son influence auprès des princes qu'il visita, et des généraux de l'armée, dont il fut le chapelain, en seraient la preuve suffisante.

Mais nous avons de cette emprise du P. Marc sur les cœurs des preuves et des manifestations plus explicites. Dans la parenté même de César, il est touchant de voir quelle amitié fidèle lui a vouée le duc de Neubourg, qui l'appelle «son père très aimant, son très chéri P. Marc».

Il lui demande des services intimes d'ami à ami.

Ainsi, sa résidence ayant été pillée par les Français, au moment où il doit recevoir une ambassade qui vient demander, pour le Roi de Portugal, sa fille Marie-Sophie, il presse le P. Marc de lui envoyer au plus tôt de Venise, par son serviteur Charles Bordonali, des damas, des franges d'or destinés à l'ornementation des salons, pour la valeur de 3000 florins.

«Vous ne pouvez pas vous faire l'idée, lui écrit-il un jour, de la grande consolation que me donnera votre présence, parce que vous ne pouvez pas savoir combien je vous aime, je vous vénère et je désire vous presser dans mes bras».

«J'ai baisé votre chère lettre, lui écrit-il une autre fois, avec cette tendresse spéciale que vous porte mon cœur... J'estime au-dessus de tous les trésors du monde la constante affection de Votre Paternité, et je confesse ingénument qu'elle m'est des plus nécessaires. Je ne suis qu'un pauvre pécheur, mais du moins puis-je me vanter d'être tout vôtre et de vouloir vous aimer et vous révéler jusqu'à la mort».

Cette amitié est si nécessaire au Prince que le silence prolongé du P. Marc lui devient une souffrance, et il écrit cette lettre, une des plus touchantes que puisse nous montrer la correspondance des serviteurs de Dieu.

«Je ne sais si j'ai perdu votre amitié et votre bienveillance, que j'estime autant que ma vie, et je ne puis imaginer pour quelle cause j'aurais ainsi démérité, moi qui vous aime avec une tendresse si grande ? Je vous confesse ingénument que je vous devrai le salut de mon âme, que j'espère, et la conservation même de mon corps et de ma vie. Ces lignes viennent aujourd'hui d'un cœur très affligé qui vous supplie de lui dire la cause de votre conduite. Je sais bien que je suis un pauvre pécheur, ne méritant point l'amitié d'un si grand serviteur de Dieu, mais j'espère que mon immuable constance à vous aimer tendrement m'obtiendra la faveur de ne pas être exclu tout à fait de votre souvenir».

Après le beau-père, c'est la sœur de l'Empereur, ex-Reine de Pologne, duchesse de Lorraine, qui traite comme l'Impératrice elle-même, le vénérable religieux en ami de la famille et lui donne au sujet de ses enfants des détails charmants :

«Je voudrais que vous puissiez voir comme ils sont beaux et forts : c'est mon unique consolation, en l'absence de mon cher Duc.

«Ils sont à Votre Révérence, et je vous les recommande.

«L'un commence à dire *Jésus*, nom que je voudrais graver bien profondément dans son cœur : un autre a peur de l'eau, et des barques, et ne voudrait jamais quitter la terre ferme : un troisième a été assez mal les jours derniers, à cause de ses dents. Mon fils Charles a pris la tonsure jeudi dernier : j'espère de la bonté divine qu'il sera un bon ecclésiastique».

Elle lui a fait part de la maladie du Duc, et, après sa mort, elle continue de lui écrire, lui exprimant ses sentiments : «Je ne veux songer qu'à mes enfants. L'avenir pour eux c'est la Lorraine, que je voudrais leur voir rendue. Cet espoir est bien lointain<sup>1</sup> je dis tous les jours à cette intention le répons de saint Antoine, comme j'espère que vous le faites pour moi».

En attendant, les princes orphelins ont grandi, et l'aîné est déjà à l'armée. «Mon Léopold est arrivé heureusement au camp. Tous les soldats l'aiment beaucoup et disent déjà que c'est un vrai fils de son père». (12 août 1696)

Un autre jour, elle écrit : «Le Père Général des Capucins (c'était alors le P. Charles-Marie de Macerata) est venu nous visiter : c'est un homme de grande vertu : je suis bien contente et consolée de l'avoir vu».

Cette amitié singulière que témoignent à l'humble religieux les plus grands personnages est une note qui lui est bien personnelle. Elle nous révèle d'une manière frappante cette puissance d'attraction dont le ciel l'avait orné, sorte de fascination à laquelle personne ne pouvait se soustraire, qui fondait toutes les glaces et faisait plier tous les protocoles.

La simple nomenclature des lettres que le P. Marc a reçues de ces régions élevées devient, à ce point de vue, un document caractéristique et d'une particulière éloquence :

De la Majesté de César, qui s'inclinait devant lui, plus de 164 lettres. De l'Impératrice, son auguste épouse, 107. De l'Impératrice veuve, de Mantoue, 11. Du roi Jean Sobieski, 111. De la reine Éléonore de Pologne, duchesse de Lorraine, 81. Du cardinal Colloredo, 42. De Kolonitz, évêque de Neustadt, puis cardinal, 32.

D'autres cardinaux, princes, nonces, patriarches, évêques, un nombre indéfini. Le seul couvent de Venise gardait dans ses archives 868 de ces lettres diverses, et la collection était loin d'être complète. D'autres archives en possédaient aussi, et il y en a certainement de perdues. A cette cellule de moine affluaient les consultations et les demandes de conseils : elle devenait, dans son humilité, comme le centre des affaires du monde, le centre surtout d'une charité sans bornes, foyer tout embrasé, dont les rayons allaient réchauffer les plus basses sphères et s'étendait jusqu'aux sommets les plus élevés, les palais et les trônes.

Nous savons en quelle affection réciproque se tiennent le P. Marc et le comte François de la Torre. Leur correspondance montre jusqu'où l'homme de Dieu pousse le dévouement et la délicatesse pour son grand et fidèle ami. Apprenant, par exemple, qu'il souffre d'une fluxion, il lui écrit qu'il serait heureux, pour le soulager, de la prendre pour lui, expression qui, sous la plume d'un homme si éloigné de toute flatterie et de toute exagération, revêt une singulière éloquence.

Au prince Louis de Lichtenstein, qui, après avoir été ambassadeur à Rome, est devenu précepteur de l'archiduc Charles, il écrit ces mots où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de son humilité ou de sa charité :

«Vous m'avez dérobé mon cœur qui vivra toujours pour vous aimer et vous estimer au plus haut degré, ce qui m'excite à vous supplier de vous souvenir dans vos prières du plus indigne pécheur de ce monde, religieux de nom seulement, mais votre vrai serviteur. Je vis, dans le souvenir continuel de la bonté et des vertus de Votre Altesse Sérénissime, qui me confondent. Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure, et cependant Votre Altesse est un séculier, et moi, je le dis avec larmes, un indigne religieux».

« - Votre lettre m'a apporté un tel contentement, que pour l'exprimer, même en partie, l'écriture ne peut suffire. Seul le cœur pourrait le dire, s'il pouvait montrer ses étincelles. Je conserve et j'enchâsse dans mes souvenirs la mémoire de Votre Altesse et son nom demeurera dans mon cœur pour être continuellement recommandé à Dieu».

Ce prince était bien, d'après l'opinion qu'en avait le P. Marc, le digne descendant de cet Antoine-Florian, qui, en 1681, écrivait au serviteur de Dieu pour se recommander à ses prières : «Que Votre Paternité se souvienne du plus humble serviteur de sa personne et de tout son Ordre, afin que, fortifié par la divine grâce, il puisse reconnaître en tout la volonté de Dieu, ne voulant autre chose, en bien ou en mal, que ce que Dieu veut, souffrir pour Son amour, avec la dévotion et la

<sup>1</sup> Les vœux de la pieuse veuve furent exaucés, et la paix de Riswick, signée en 1697, rendit à son fils Léopold les Etats de Lorraine.

confiance nécessaires, faire le bien et fuir le mal et le péché. Que Dieu me donne santé en ce monde, puis une heureuse fin. En attendant, qu'il me fasse la grâce de pouvoir propager la foi catholique au milieu de mes sujets luthériens, distribuer la justice à chacun et donner à tous le bon exemple, comme il convient à un maître qui est indigne de ce titre et ne mérite point de le porter».

Il n'est point d'illustre personnage qui n'ambitionne l'amitié du serviteur de Dieu.

Pierre-Philippe, évêque de Wurtzbourg, lui écrit : «qu'il n'a pas de meilleure satisfaction que de se savoir enraciné dans sa mémoire» (18 mars 1682)

Ferdinand, prince-évêque de Paderborn, et de Munster, réclame de lui au moins une lettre par mois, et lui assure qu'il garde spécialement dans son cœur l'exhortation qu'il lui a faite de persévérer dans la dévotion à la Très Sainte Vierge. (30 décembre 1681)

Joseph-Philippe, prince-évêque de Passau, l'appelle son ami très vénéré et s'honore d'avoir été son pénitent. Il le nomme encore : «son cher P. Marc, au moindre signe de qui, en quelque lieu qu'il soit, il est prêt à obéir». (16 mai 1695)

Paulin, prince-évêque de Brixen, use de termes encore plus touchants. «J'ai déposé un baiser cordial sur votre lettre, laquelle m'a pénétré d'une grande consolation, parce que je vois que je suis enfermé dans l'esprit et le cœur de ce P. Marc, qui ne vit que pour Dieu. J'assure Votre Paternité que j'éprouve pour elle une affection réciproque, et que je la porte aussi bien enracinée et bien gravée dans mon cœur. Cette bonne semence de notre amour mutuel et de notre confiante affection produira, en vous et en moi, des fruits abondants...».

La lettre se termine par ce cri du cœur, d'un latin tellement expressif, qu'il est impossible de le traduire.

«La plume s'arrête, mais l'affection demeure. Vivons pour Dieu, pour César, pour le prochain et pour nous-mêmes... Je vous demeure très uni dans le Christ, et votre serviteur tant que je respire»<sup>1</sup>.

Le patriarche Louis Sagredo a pour lui la plus grande estime et lui manifeste, dans ses lettres, la joie qu'il éprouve de «vivre dans sa mémoire, certain de la sorte d'avoir une part dans ses prières».

Le cardinal Kolonitz, évêque de Vienne et premier ministre, lui a fait tenir à Padoue, par le signore Zuana, avec qui nous ferons bientôt connaissance, un autel de campagne, en retour de son crucifix, qu'il garde avec vénération<sup>2</sup>. Il s'intéresse à sa santé et lui cite l'adage : «*Longæ vigiliæ absque alla infirmitate extenuant corpus*. Les longues veilles, à défaut d'autre infirmité, suffisent à exténuer le corps» et il lui demande de se ménager et de prendre le temps du repos. (1694)

L'évêque de Famagouste lui écrit le 2 novembre 1697 : «J'ai baisé mille fois la lettre signée de la main sainte de Votre Paternité et je l'ai pressée sur mon cœur avec grande dévotion et révérence».

C'est ce prélat qui devant prêcher le carême à Thiene, en 1698, s'effaça volontiers devant le P. Marc le quel, de son côté, le suppliait de conserver cette chaire. Lutte d'humilité dans laquelle, comme à l'ordinaire, le P. Marc demeura vaincu, grâce à l'obéissance. «Je me promets, lui écrivait le prélat, de jouir de votre présence pendant deux jours et de faire ainsi, en plein carême, un grand carnaval au profit de mon âme». (2 novembre 1697.)

Cependant, avec ces grands personnages, le P. Marc ne peut se livrer tout entier. Les distances sont trop grandes, il a de l'autorité un sentiment trop élevé, pour que l'intimité puisse être complète et l'affection sans mélange de réserve révérencielle.

Auprès de ses égaux et de ses confrères, il pourra mieux montrer les richesses de son cœur : avec des nuances d'une délicatesse, d'une sensibilité exquise, son affection sera, sinon plus dévouée, du moins plus expansive et plus libre, plus familière et plus tendre.

C'est ainsi qu'il aime son cher P. Côme, le compagnon de ses voyages, le confident intime de son âme, qui s'est identifié avec lui, au point qu'ils ne font qu'un cœur et qu'une âme, et n'ont qu'une même pensée, un même sentiment, comme si la personnalité du compagnon eût disparu pour se fondre dans celle de son maître. Quelle suave et attachante figure que celle de cet homme si humble et si dévoué, qui s'oublie ainsi lui-même, vivant comme en perpétuelle extase dans l'admiration du P. Marc !

Il lui rend discrètement les plus humbles services, le protège contre les importunités du public, lui prodigue ses soins dans la maladie et adopte à son égard le rôle d'une mère.

Le P. Marc se décharge sur lui d'une partie de sa correspondance, et cela met le pieux compagnon en relation avec les plus hauts personnages, y compris l'Empereur, qui lui écrit, lui aussi, comme les princes et les évêques, pour répondre à ses lettres ou avoir des nouvelles du serviteur de Dieu. Quand ce n'est pas une lettre, c'est du moins un post-scriptum, un mot aimable pour le P. Côme, que le P. Marc est chargé de transmettre. Jamais cependant le P. Côme n'a la pensée de se glorifier de ses hautes relations : il s'efface en tout, heureux de disparaître dans l'ombre de celui qu'il aime comme un père, et qu'il vénère comme un serviteur de Dieu, se considérant et agissant en tout, bien qu'honoré du sacerdoce, et doué d'une certaine culture que ses lettres révèlent, comme un frère lai et un humble serviteur.

Avec le P. Côme et le comte de la Torre, l'ami avec lequel le P. Marc semble avoir eu les relations les plus intimes, est un de ses compatriotes, un riche marchand vénitien, qui, voyageant pour son trafic à travers toute l'Europe, se trouva plus d'une fois sur son chemin.

Jean-Baptiste Zuana, c'était son nom, nous a laissé lui-même, dans une déposition juridique (Archives de la Postulation), l'histoire de ses rapports avec le P. Marc d'Aviano. C'est un épisode de sa vie bien curieux et attachant au milieu de tant d'autres.

<sup>1</sup> Cessat calamus, sed non affectus : vivamus Deo, Caesari, proximo et nobismetipsis. Maneoque agglutinatus in Christo servus dum spiro.

<sup>2</sup> Ce crucifix n'est point celui avec lequel le P. Marc bénissait l'armée à la bataille de Vienne, mais celui qui l'accompagnait dans ses prédications.

A l'âge de quatre ans, il avait vu en rêve un vénérable prêtre revêtu de la chape, entouré de ministres et d'acolytes, qui, faisant le tour de son lit, l'aspergeait d'eau bénite. Le songe l'avait profondément impressionné et les traits du prêtre s'étaient gravés dans sa mémoire.

«Vingt-huit ans plus tard, dit-il, en 1678, je voyageais en Suisse, et, comme je me lamentais, aux fêtes de la Pentecôte, de me trouver en pays calviniste et de ne pouvoir faire mes dévotions, j'appris qu'à une journée de là, se trouvait le sanctuaire de Notre-Dame d'Einsiedeln. Je résolus donc de m'y rendre. Allant d'abord à la sacristie, je priai les religieux bénédictins de vouloir bien célébrer pour moi cinq messes à la suite l'une de l'autre, dans la sainte chapelle. Je voulais les entendre et faire pendant ce temps toutes mes dévotions.

«Je demandais ! avec insistance, par l'intermédiaire de la Très Sainte Vierge, un guide qui pût me faire faire un véritable et parfait acte de foi.

«La dernière messe était dite, et j'allais me retirer, quand, faisant ma révérence à la Sainte Vierge, j'entendis distinctement ces mots prononcés à haute voix : «Tu seras exaucé !» En même temps, se dressa devant mes yeux la figure d'un vénérable capucin, qu'il me sembla reconnaître, mais l'image s'évanouit comme un éclair.

«J'étais allé depuis à Vienne, et je retournais l'année suivante en Italie. Les quarantaines me retinrent à Goritz et je n'arrivai à Roveredo que pour les fêtes de Noël.

«On m'apprit dans cette ville que, dans quelques mois, le P. Marc d'Aviano viendrait pour prêcher le carême. J'avais entendu dire beaucoup de bien de ce prédicateur, mais je ne le connaissais point et je ne l'avais jamais vu. Je résolus cependant de laisser partir mes compagnons et de demeurer à Roveredo, pour avoir la satisfaction de l'entendre.

«Je priai un de mes amis de vouloir bien m'introduire près de lui pour avoir sa bénédiction. A ma grande surprise, je reconnus aussitôt le prêtre qui m'avait béni dans mon enfance et qui m'avait été montré à Einsiedeln, comme un guide dans les voies de la foi ! Mais mon étonnement fut bien plus grand encore, en l'entendant me parler comme s'il connaissait mon intérieur et s'il y lisait mieux encore que moi-même. Il me remit son petit livre sur l'acte de contrition, me recommandant de réciter cet acte, pour être à l'abri des voleurs et des assassins, et puis il me bénit».

Cet excellent chrétien parle ensuite des prédications du P. Marc, du merveilleux effet qu'elles produisirent sur lui, des prodiges qui accompagnaient la bénédiction et qu'il vit de ses yeux. Nous aimons à le citer, parce que nul autre témoin de la vie du P. Marc ne nous le montre autant que lui dans les actes de la vie ordinaire.

Quand nous n'avons pu le surprendre qu'au milieu des actes de son ministère, en chaire, au milieu de la foule, dans les palais, devant l'Empereur, l'occasion est trop bonne de voir le P. Marc intime, pour que nous ne la saisissons pas avec empressement.

«Je me sentis porté, dit Zuana, à envoyer au bon Père une petite aumône, une truite, avec une corbeille de fruits et deux bouteilles de vin, le priant d'accepter cette bagatelle, par amitié pour moi. Mon serviteur remit le tout au P. Côme, compagnon du P. Marc, qui, ne me connaissant pas, ne voulait point l'accepter, quand le sacristain, entendant mon nom, de se précipiter pour lui dire : «Prenez-le, Père Côme, je connais très bien il *«signore Zuana»*.

«Le P. Marc devait bien me connaître aussi, car lorsque j'allai le voir, quelques jours après, il me remercia de la charité que je lui avais faite».

L'aumône depuis se renouvela souvent, à Vienne en particulier, où le pieux marchand vénitien aimait à lui envoyer des mets préparés à l'italienne, l'estomac du P. Marc supportant mal la lourde cuisine allemande.

L'homme de Dieu souriait, et, malgré sa mortification, acceptait volontiers ce soulagement, savourant en ces mets le souvenir de la patrie absente et les parfums de l'amitié.

Jean-Baptiste Zuana avait un frère, Manfredo, qui habitait Salo et devait y être syndic, car c'est lui qui invita le P. Marc à la prédication du carême dans cette ville, en 1682.

Le pieux négociant fut chargé de faire la démarche et il raconte en ces termes l'entrevue qu'il eut avec l'homme de Dieu.

«Ce fut d'abord le P. Côme, dit-il, qui vint me recevoir. Il commença par me dire combien son vénérable maître était sollicité de toute part pour des prédications. Mais à peine avait-il dit les premiers mots, que le P. Marc lui-même, reconnaissant ma voix, descendit de sa chambre.

«Ah ! Signore Jean-Baptiste, me dit-il, en souriant, vous voulez que je fasse, moi aussi, de la contrebande ! (allusion sans doute à quelque pratique du marchand, d'un usage courant à cette époque, et qui n'engageait pas la conscience). Vous m'invitez à aller prêcher à Salo. Mais ne savez-vous pas que je ne suis qu'un pauvre ignorant qui ne puis prêcher que d'une manière simple (*alla semplice*) et ces messieurs de Salo sont tous des gens doctes et cultivés, qui veulent des discours fleuris et bien débités, ce dont je ne suis pas capable ? Sans cela, j'irais bien volontiers, par amitié pour vous». Nous savons que, malgré ces objections, la ville de Salo n'eut pas d'autre prédicateur que celui qu'elle avait d'abord choisi.

C'est dans le cours de ce carême, que le P. Marc eut l'occasion de payer le signore Jean-Baptiste de ses délicates charités.

Manfredo Zuana n'avait pas d'héritier et en désirait vivement. Le P. Marc lui annonça que le bon Dieu exaucerait ses souhaits dans peu de temps, et il indiqua sur-le-champ les noms de l'enfant dont il prédisait la naissance : «Il s'appellera de mon nom et de celui de votre père, Jean-Baptiste-Marc, et ce sera le mémorial de l'amitié qui nous unit».

L'enfant vint au monde, en effet, et fut suivi de plusieurs filles et d'un second garçon. Toutes ces faveurs, qui tenaient du prodige, augmentaient dans le cœur du négociant et la reconnaissance et la vénération pour celui en qui il voyait briller une si haute vertu, et qui était pour lui d'une si exquise bonté :

Il le considérait comme un grand ami de Dieu, un homme extraordinaire, un thaumaturge, affirmant avoir vu, à trois reprises, au-dessus de sa tête, à Saint-Ulrich de Vienne, à l'hospice de Kapelen, près de Vienne, et enfin au Couvent de Guargnanano, une nuée lumineuse rendant son visage tout resplendissant.

Il attribuait à son vénérable ami tout ce qui lui survenait d'heureux. Et il dit naïvement : «Un jour, allant à Inspruck, sur un petit cheval, je fus étonné de le voir marcher sans fatigue pendant plus de cinquante milles. Arrivé à la ville, on me dit : «Le P. Marc est arrivé». J'allai vile au couvent le visiter, et je compris alors pourquoi mon cheval avait si bien marché.

«Une autre fois, allant vers Passau, je fis en une journée de voyage plus que je n'en aurais pu faire en une journée et demie : c'était encore la Providence qui me ménageait une entrevue avec le Père, arrivé le soir dans cette ville, pour repartir vers Neubourg».

Se retrouvant à Vienne, en 1693, et ne pouvant voyager ensemble, les deux compatriotes s'étaient du moins donné rendez-vous à Trente : Zuana y possédait une maison, et il était heureux d'offrir l'hospitalité à son ami.

«Comme il avait en moi pleine confiance, poursuit-il, il me dit après le repas : «Signore Jean-Baptiste, n'auriez-vous pas un jardin où nous pourrions causer à l'aise et nous reposer, sans craindre les indiscretions du peuple ? - Mais oui, j'ai une prairie fermée, où nous serons très bien. Personne ne peut y entrer». A peine y étions-nous arrivés que la foule l'envahit.

Alors, souriant, il se retourna vers moi et me dit sur le ton d'un amical reproche : «Ils sont entrés quand même. - Ils veulent votre bénédiction, Père : donnez-la leur et ils nous laisseront en paix».

«Le Père les bénit, tandis qu'ils étaient à genoux sur le gazon, mais, au lieu de se retirer, ils appelèrent ceux du dehors, et la foule se fit plus nombreuse. Nous fûmes obligés de rentrer à la maison, où les gens surent bien encore nous découvrir et amener des malades».

La dernière entrevue des deux amis eut lieu à Vienne, en 1699, quelques jours avant la mort du P. Marc.

Celui-ci parlait déjà de son départ pour le ciel, comme d'une chose imminente, et Zuana le voyant décliner ne voulait pas s'éloigner. Il devait demeurer le bienfaiteur généreux et dévoué jusqu'à la fin, l'ami de la dernière heure.

La présence de l'Empereur auprès du lit de mort ne peut éclipser, aux yeux de l'histoire, le souvenir de cet ami plus humble, qui eut toutes les délicatesses d'un homme de cœur et rendit à ce moment au mourant de si précieux services.

Aussi le nom de son ami Zuana ne cessait-il de revenir, pendant l'agonie, sur les lèvres du P. Marc, qui, en face du suprême Juge, demeurait lui aussi fidèle à l'amitié et reconnaissant à celui dont il avait éprouvé les bienfaits.

## **CHAPITRE XI : VERTUS HÉROÏQUES.**

A mesure que nous avançons dans la vie de l'homme extraordinaire, dont la main et le cœur se trouvent dans tous les grands événements de son siècle, il semble que nous le voyons toujours grandir à nos yeux, et une impression se forme en nous, qui fut celle de tous ceux avec qui il vécut : le P. Marc fut réellement et dans toute la force du mot, un homme de Dieu.

Il est remarquable sans doute par bien d'autres côtés : il mérite de prendre place dans la galerie des grands hommes, et par l'action qu'il a exercée sur les champs de bataille, et par le rôle qu'il a joué dans les conseils des rois : mais ce qui fait sa vraie grandeur, ce qui frappe ses contemporains, ce que la postérité admire surtout et ce que nous exaltons en lui, sachant bien qu'en dehors d'elle toute gloire n'est que vanité, c'est son héroïque vertu, sa constante fidélité, la perfection de sa vie.

Seule l'union à Dieu explique cette vie, qui est un continuel prodige : cette union fut l'âme de toute son action, le secret de sa force, la cause de tous les succès qu'il remporta.

C'est à accomplir la volonté de Dieu qu'il s'appliqua uniquement, et c'est par là que son œuvre obtint une efficacité si grande.

L'industrie humaine, qui a créé aujourd'hui tant de merveilles, est fière de montrer, dans nos pays de montagnes, au fond de nos vallées, d'immenses constructions, où se meuvent, avec un bruit assourdissant, des machines de tout genre, opérant des travaux qui semblent ne plus coûter aucun effort.

Rien ne paraît aux yeux de ce qui produit ce mouvement et cette force. Le moteur est caché. Il faut, pour le trouver, monter plus haut, jusqu'aux glaciers parfois. Là les torrents sont captés, canalisés, dirigés vers un précipice, et c'est la force de cette chute, qui, transportée invisiblement par des fils légers, va actionner les énormes masses de fer et d'acier et donner la vie à l'usine, la richesse à la contrée.

L'histoire montre, dans l'ordre moral, le même phénomène. Nous venons de le voir à chaque pas de la vie du P. Marc d'Aviano. L'œuvre produite est considérable et hors de proportion avec les moyens qui la causent extérieurement. Elle serait donc incompréhensible, si nous ne savions qu'il y a là aussi une force motrice cachée, mais très réelle, qui seule explique le phénomène que nous contemplons, une force qui les surpasse toutes, parce que c'est la force infinie de Dieu.

Les héros de l'Évangile la puisent à leur source, et voilà pourquoi ils sont tous unanimement, même lorsque Dieu les applique à des œuvres extérieures, des âmes de prière.

Comment ne pas être frappé d'un contraste continuel dans l'âme du P. Marc ? Jamais homme ne fut si violemment jeté dans le courant du monde, mêlé à tant d'agitations, obligé de se répandre sur tant de sujets divers : et cependant jamais aucun n'aima sa cellule d'un amour plus jaloux, ne la désira avec une ardeur plus vive, ne soupira après elle avec des regrets plus amers.

Devenu comme le jouet de Dieu, il aurait pu dire : «Quoi de plus éloigné de la vie d'un moine que ma propre vie, qui s'écoule, en perpétuels voyages, dans des camps militaires où règnent tous les désordres et toutes les dissipations, à la cour des rois et des grands de ce monde, où s'agitent toutes les passions, où s'étalent toutes les turpitudes ? Mais si cette vie n'est pas la vie d'un moine, l'âme de celui qui y est livré, de par la volonté de Dieu, demeure bien une âme de moine. Aucune tentation ne l'effleure, aucune poussière ne la souille, aucun bruit ne la distrait et ne l'arrache à sa préoccupation unique.

La vie hors de son monastère est pour le P. Marc un exil cruellement senti, une torture indicible. Son âme dans le monde se sent toujours comme déracinée, en proie à mille angoisses.



«J'ai de telles nausées de la cour, écrira-t-il un jour au Marquis de Colloredo, neveu du Cardinal, qui venait d'embrasser la vie religieuse à l'Oratoire de Rome, que je m'y trouve comme en purgatoire. J'en pars avec la volonté arrêtée de n'y plus revenir, mais de me renfermer dans ma solitude».

Que de fois nous avons entendu des expressions semblables de fatigue et de dégoût ! Félicitant le même personnage de sa résolution, et voulant l'attacher fortement à la sainte vocation, qu'il estimait tant pour lui-même, il écrivait cette lettre, véritable apologie de la vie religieuse, qui lui tenait tant à cœur.

«Il est bien vrai que vous devrez vous aussi toujours combattre : mais il y a une grande différence entre ceux qui vivent dans l'état séculier et ceux qui suivent une vocation plus haute. Les premiers sont au milieu des occasions, avec l'ignorance des choses célestes et la facilité à s'accoutumer aux corruptions du monde, arrivant au terme de leur vie avec les regrets et les terreurs qu'annonce l'adage : *Talis vita finis ita*. Telle vie telle mort.

«Mais les seconds sont privilégiés. Dans l'état qu'ils ont embrassé, les exercices spirituels avivent la connaissance de Dieu et des choses célestes et donnent la force de résister aux tentations : l'âme, rendue ainsi plus légère par l'exemption des péchés, s'en va d'elle-même vers sa fin, qui est le salut éternel».

Il lui redit combien le monde est mensonger et trompeur, incapable de donner une vraie joie, faisant chèrement payer ses décevantes faveurs, et lui recommande une grande dévotion à la Très Sainte Vierge (BibL de la Vallicelliana. Raccolta di Lettere. H. 76).

Pour se détacher du monde et de la cour, le P. Marc n'a pas attendu d'en connaître par expérience la vanité et d'en subir les déceptions.

L'horreur qu'il en a est née en lui avec sa vocation, et n'a fait que s'accroître à mesure que son cœur s'est plus fortement et plus irrévocablement attaché à Dieu seul. C'est une conséquence de sa haine du péché, car il le voit régner partout dans le siècle, et il met en pratique la maxime que saint François a condensée en une frappante antithèse : «*Fuge mundum si vis esse mundus : nam si tu es mundus, jam non te delectat mundus*. Fuis le monde si tu veux être pur : si tu es pur, le monde ne peut avoir aucun attrait pour toi».

Seule l'obéissance peut vaincre ses répugnances et l'obliger à aller, pour faire l'œuvre de Dieu, au milieu de ce monde abhorré, cette obéissance qui lui fait écrire au Cardinal Secrétaire d'État :

«J'exécute en tout les ordres de Sa Sainteté, et je serai toujours prêt à répandre mon sang et à donner ma vie pour la religion catholique. Que le Seigneur béni m'assiste toujours pour que je fasse uniquement ce qui doit procurer Sa gloire et le salut des âmes !» (18 avril 1683.)

Mais cette obéissance ne saurait le retenir longtemps dans un milieu pour lequel il ne se sent pas fait.

Aussi ne fait-il que passer à la cour, exécutant ponctuellement les commissions dont il est chargé, et s'empressant de regagner son couvent, comme l'aigle égaré dans les vallées à la poursuite de sa proie, regagne les hautes régions et les rochers abrupts où il a fait son nid.

De même que saint Simon Stylite allait se réfugier sur sa colonne pour fuir les applaudissements du monde, déclare le chanoine Karg, qui fut son compagnon en Allemagne pendant une de ses tournées les plus glorieuses, ainsi le P. Marc avait hâte d'échapper à la foule et d'aller se cacher dans son couvent.

Quand il a pu s'envoler de la sorte, c'est un triomphe pour lui : il le publie et le lance à tous les échos, il en remplit ses lettres, incapable de cacher cette exultation qui déborde de son âme.

Ses vrais amis s'empressent de le féliciter :

«Comme j'envie ce grand contentement et cette joie intérieure que vous ressentez dans votre solitude, lui écrit le prince évêque d'Augsbourg, Alexandre-Sigismond, Comte palatin du Rhin, éloigné que vous êtes des intérêts politiques et mondains, des désunions, des périls dont nous sommes menacés. Ah ! priez pour moi et pour mes pauvres brebis, afin que Dieu nous épargne les coups de Sa juste colère». (7 novembre 1692)

L'Empereur, cependant, s'attachant à lui de plus en plus, comprenant de quel prix sont et pour son âme et pour l'Empire les conseils d'un homme si pieux, si désintéressé, si éclairé, a songé à le retenir près de lui comme directeur spirituel.

L'homme de Dieu, avec une respectueuse fermeté, a toujours repoussé ces avances, redoutant par dessus tout cet honneur si ambitionné par d'autres, n'y voyant pour son âme qu'insupportables chaînes.

Un jour, cependant, ayant mis dans son complot le Nonce Bonvisi, Léopold croit avoir plus de chance de réussir dans son dessein.

Pendant une de ces audiences qu'il accordait d'ordinaire au serviteur de Dieu, la conversation amène le nom de la défunte Impératrice, sa mère, à qui Léopold gardait un souvenir de vénération. «C'était une sainte, disait-il. Elle eut le bonheur d'avoir longtemps auprès d'elle un Père Capucin de très grande autorité, le P. Diego de Quiroga, qui, par sa naissance, était grand d'Espagne, et avait embrassé l'humble profession de Frère Mineur. Sage dans les conseils, affable et cordial dans les rapports, il était les délices et la joie de la maison impériale et faisait à la cour un très grand bien.

«Or, imaginez-vous, continue négligemment l'Empereur, que j'avais cru avoir trouvé un autre P. Diego, un homme qui aurait été pour moi le conseiller et le directeur idéal, vraiment capable de m'aider à faire le bien que je désire. Je me réjouissais de ma bonne fortune, j'espérais pouvoir le garder près de moi, mais voilà qu'il me résiste, m'échappe et revient en hâte dans son couvent».

Le P. Marc, ne soupçonnant pas l'aimable piège qui lui est tendu, de s'écrier vivement : «Mais que Votre Majesté le fasse donc revenir !»

Et l'Empereur l'attirant dans ses bras : «Eh bien ! ce fugitif n'est autre que mon cher Père Marc d'Aviano.

- Oh ! non, Majesté, reprend alors l'humble religieux, cela n'est pas possible. Je ne suis pas un religieux de talent, et ma place n'est pas à la cour».

Quelques jours après, il se trouvait devant le Nonce apostolique, qui faisait près de lui de nouvelles instances, sans obtenir plus de succès. Le P. Marc prétextait toujours l'extrême dégoût que lui causaient et le monde et la cour, et aussi son inaptitude et son insuffisance pour remplir la mission qu'on attendait de lui. Surtout il alléguait le péril de son âme.

«Mais je vis moi-même dans les cours, répondait le Cardinal, je suis au milieu de ces périls, qu'advient-il donc de moi ?

- Votre Éminence est à son poste, pour soutenir de grands intérêts, et elle a des grâces d'état que ne peut avoir un pauvre Capucin, qu'une telle situation ferait sortir de sa voie.

- Mais pour que le Capucin fût aussi à sa place à la cour et qu'il y eût les mêmes grâces d'état, il suffirait qu'il y fût envoyé par l'obéissance. Or, je suis non seulement Nonce, mais Légat apostolique, et je puis, si je juge votre présence nécessaire au bien de la chrétienté, vous donner cette obéissance.

- Vous ne le ferez point, Éminence, parce que cette nécessité de ma présence est bien loin d'exister, et parce que vous ne voudrez pas me commander une chose qui serait contre mon âme».

A la grande édification du prélat, le fervent religieux demeura inébranlable et sa victoire fut complète.

Et cependant c'est cet homme, si éloigné des applaudissements et des honneurs, qui se voit parfois accusé d'ambition et de recherche de lui-même.

Ces accusateurs ne sont pas seulement les étrangers, les hérétiques qu'il confond, les ministres prévaricateurs dont il dénonce les manœuvres, les diplomates jaloux de son influence, les intrigants dont il dérange les plans. Par une permission de Dieu, il y a toujours près de lui quelqu'un de ses frères pour continuer la tradition du religieux malavisé qui voulait le décourager pendant son noviciat, et de l'arrogant qui, pendant ses études, lui annonçait qu'il ne ferait rien.

Par son recueillement plus profond, par son austère observance, sa continuelle mortification, un religieux fervent condamne sans le savoir les négligents et les tièdes, qui se consolent ou se vengent en l'accusant d'étroitesse d'esprit, de sévérité, parfois même d'hypocrisie et d'orgueil.

D'autres, vrais pharisiens de la vie religieuse, faisant consister la perfection dans les pratiques extérieures, dans les pénitences et les austérités, ne comprennent point les nécessités des diverses situations et les dérogations qu'elles imposent. C'est ainsi que quelques-uns s'étonnent et se scandalisent des honneurs qu'on rend au P. Marc, des dispenses et des exceptions que sa mission réclame, des voyages en carrosse, du luxe des équipages. Ce P. Marc toujours par monts et par vaux, toujours auprès des grands, prenant part au gouvernement du monde, pouvait-il être un religieux, un pauvre et humble Frère Mineur ?

Les esprits caustiques avaient beau jeu à critiquer tout ce qu'il y avait d'anormal dans cette existence ; mais ceux qui se livraient à ces railleries faciles n'étaient guère convaincus et vénéraient au fond celui en qui ils voyaient briller de si héroïques vertus.

Quoi qu'il en soit, les supérieurs à qui parvenaient ces récriminations accomplissaient le devoir de leur charge, s'enquéraient minutieusement sur ces divers sujets : les correspondances se croisaient et les témoignages affluaient en faveur de l'accusé.

Témoin de toutes les actions du P. Marc, c'était le P. Côme qui était consulté dans ces occasions. Avec quelle énergie le dévoué compagnon prenait la défense de son maître ! Avec quelle vigueur il flétrissait les manœuvres dont il était la victime !

Non seulement il aimait le P. Marc d'une affection cordiale, mais il le canonisait par avance, lui dressait un autel dans son cœur et lui rendait un vrai culte.

On comprend dès lors combien lui étaient sensibles les machinations dirigées contre lui, et qui lui apparaissaient comme des blasphèmes et des impiétés sacrilèges.

Bondissant d'indignation, il saisissait sa plume, qu'il brandissait comme une épée, il donnait les explications, exposait les faits, rétablissait la vérité, puis il éclatait en accents d'enthousiasme, ne sachant comment exalter les vertus qu'il voyait briller à un si haut degré dans celui dont il avait le bonheur de partager les fatigues.

On accusait en une circonstance le P. Marc d'avoir mis le désordre à la cour de Vienne, à cause d'un écrit que l'Empereur avait envoyé à son instance à l'Éminentissime Cardinal Bonvisi, et qui aurait causé du scandale et du déplaisir parmi les ministres.

Le P. Côme répond que la vérité est tout juste le contraire.

«C'est l'Empereur qui a chargé le P. Marc de s'entremettre dans quelques points graves et très importants en matière d'immunité ecclésiastique, et le Père, avec l'aide de Dieu, a tout arrangé à la satisfaction de Sa Majesté, des ministres et du Nonce, avec lesquels il a toujours été en bonnes relations et union. Tout cela est bien connu de la cour, des ambassadeurs et du Pape lui-même, que le Cardinal a tenu au courant».

S'il ne suffisait pas, d'ailleurs, pour faire justice de ces racontars, des innombrables marques de confiance, qui furent, après cet incident, accordées au P. Marc, tant par l'Empereur que par les Nonces et le Secrétaire d'État, nous n'aurions qu'à rappeler l'acte officiel qui l'en a vengé. Il est émané, par ordre même de l'Empereur, du comte de Konogsig et Retenfels, intime Conseiller d'État de Sa Majesté, Vice-Chancelier du Saint-Empire romain, chevalier de la Toison d'or, et constate que le P. Marc n'a jamais agi autrement que conformément à son saint état et profession : que jamais, ni à la cour ni au conseil, personne n'a élevé contre lui aucune réclamation, ni devant Sa Majesté ni autrement : qu'il a toujours été au contraire approuvé et applaudi dans ses interventions. «Nous lui rendons cette justice et nous affirmons cette vérité, pour abattre les fâcheuses suppositions ou impostures, que des malintentionnés ou des ignorants auraient pu semer à ce sujet». (24 février 1686)

Au commencement, pour se rendre au lieu de ses prédications, il pratiquait, dans toute sa rigueur, la règle séraphique, et ne faisait ses marches qu'à pied.

Même quand des dispenses, qu'il n'avait point sollicitées, lui furent envoyées par les supérieurs majeurs, le Père Général et même le Saint-Siège, il hésitait à en user, craignant que cela ne nuisît à son ministère : ce ne fut que lorsqu'il fut

forcé par les circonstances, par la longueur ou la difficulté du chemin, par les infirmités toujours croissantes, qu'il se décida à grand-peine à accepter des voitures.

Les princes, les prélats envoyaient au-devant de lui des équipages : l'Empereur donnait ses ordres à la poste, et tout était disposé pour qu'il n'eût point à s'occuper des détails du voyage. Il n'acceptait d'ordinaire que des voitures communes : mais si, dans certains cas, la bienséance l'obligeait à prendre les carrosses mis à sa disposition, il faisait taire ses répugnances et s'inclinait humblement devant des volontés supérieures à la sienne. Et cet acte de condescendance ne donnait que plus d'éclat à sa discrète humilité.

Le voilà un jour pourtant dénoncé au Père Général comme usant d'un grand appareil. Le P. Côme averti se dresse encore ici avec sa plume vengeresse :

«Il y a deux choses vraies en ceci, dit-il. Par ordre de l'Empereur, le carrosse du Seigneur Comte de Dieckestein a accompagné le Père, mais seulement dans la partie du chemin où une voiture est nécessaire, et, une seule fois, il y a eu un laquais. Le P. Marc fit tout ce qu'il put pour se débarrasser de cet appareil, et il en eut beaucoup de déplaisir : mais le gentilhomme voulut en faire à sa tête.

«Trois fois, passant par la Styrie, il dut faire voyage avec deux voitures, l'une à une seule personne, occupée par le prince d'Aremberg, sans estafiers, et l'autre, avec le personnel strictement nécessaire pour servir et s'occuper de l'attelage. En fait, dans ce pays, on ne peut voyager autrement, et le prince, qui le savait, l'avait ainsi voulu et commandé.

«Au surplus, tant en Allemagne qu'en Italie, le P. Marc n'a jamais usé que des chevaux et des voitures de poste, et, chaque jour, il marchait à pied autant qu'il avait de force pour le faire : quand il arrivait à quelque village ou cité, il descendait de voiture, allait à pied et recommandait à ceux qui le conduisaient de ne point trahir son incognito».

Le P. Augustin de Tisana, à qui était adressée cette lettre, connaissait d'ailleurs et vénérât son pieux confrère de la province de Venise, dont la vertu, nous le verrons, ne faisait pas plus de doute pour lui que pour le P. Côme.

Hâtons-nous de dire que ces détracteurs du P. Marc furent toujours une rare exception, et que ses frères, en général, eurent pour lui non seulement estime et vénération, mais affection vraiment fraternelle.

Il portait avec tant de modestie l'honneur de paraître à la cour que toute jalousie mesquine était désarmée d'avance, tandis que sa cordialité et sa douceur lui valaient la confiance universelle.

Il est remarquable que des marques de bienveillance lui furent unanimement données par tous ses supérieurs, et qu'il ne compta parmi eux que des amis et des admirateurs.

Quel témoignage pourrait égaler celui que lui rendaient à l'envi ceux qui vivaient près de lui et à qui rien n'échappait de ses imperfections, ceux qui avaient charge de son âme et qui devaient veiller en même temps à l'honneur de la religion ; des supérieurs qui, mieux renseignés et mieux placés pour tout connaître, étaient, de par leur office, non seulement plus instruits et plus compétents, mais encore plus difficiles dans leurs exigences et plus prudents dans leurs jugements ?

Ces témoignages vinrent de haut : après le P. Augustin de Tisana, un autre Général de l'Ordre, le P. Bonaventure de Recanati, lui écrivait le 20 février 1686 :

«J'entends que Votre Paternité est destinée à assister l'armée dans la future campagne, pour poursuivre les saintes conquêtes que le ciel a déjà commencées en faveur de Sa Majesté, et pour accroître le culte de notre très aimable Jésus, à qui nous devons tout. Je bénis et bénirai vos fatigues multipliées pour encourager les valeureux guerriers du Christ et promouvoir l'honneur de Dieu en de si solennelles circonstances. Si les prières, comme dit saint Ambroise, après beaucoup d'autres, sont plus puissantes que les armes, ayez pour certain que vous serez accompagné de toutes celles qui se font dans notre Ordre, spécialement en cette affaire. Moi qui aime tendrement votre personne, j'attendrai avec anxiété des nouvelles de votre santé, et je vous supplierai de me faire participer à votre ferveur toujours plus ardente des feux de l'Esprit Saint».

Le P. Bernardin d'Arezzo, qui l'avait vu à Gambarara, lui conservait aussi une affection très grande, et le considérait comme un de ses meilleurs soutiens, un intercesseur puissant auprès de Dieu, pour lui obtenir les grâces nécessaires dans l'importante charge qui pesait sur ses épaules. «Les lettres de Votre Paternité, lui écrivait-il, me servent de réconfort au milieu de mes occupations, et surtout à ce moment, où j'ai un particulier besoin de prières. Assistez-moi et consolez-moi, vous en aurez un grand mérite». (14 juin 1696)

Comme le P. Marc lui a demandé pour un bienfaiteur une lettre d'affiliation : «Je vous en envoie, lui répond-il, non pas une, mais quatre, pour que vous puissiez donner satisfaction à ceux qui ont bien mérité de l'Ordre».

Le cœur du bon Père Général, tendrement paternel, à l'égard d'un sujet si méritant, ajoute à cette lettre si confiante des recommandations au sujet de sa santé, lui donnant le mérite de la sainte obéissance pour employer tous les soins et les remèdes nécessaires.

C'est que le P. Marc est partout vrai et parfait religieux.

Quand il arrive à Vienne ou à Linz, c'est non pas à la cour, mais au couvent des Capucins le plus voisin, qu'il va demander l'hospitalité.

On l'a vu en agir de même dans toutes les villes d'Italie, où il eut à prêcher ou à négocier quelque affaire, et aussi en Belgique, quelques instances que fissent d'ailleurs les rois, princes, évêques, pour l'attirer dans leurs palais.

Dès qu'il avait franchi le seuil du couvent, où, autant qu'il le pouvait, il se rendait à pied, il tombait à genoux devant le supérieur, lui demandant sa bénédiction, le suppliant de le considérer comme le dernier de ses sujets, voulant dès ce moment lui obéir en tout et dépendre de sa volonté.

Au milieu de ses frères, il était comme le moindre d'entre eux, prenait la dernière place au chœur, et ne pouvait souffrir qu'on lui rendit le plus léger service, pas même qu'on l'aidât à revêtir son manteau.

Les Gardiens lui demandaient quelquefois de bénir leur communauté. Il le faisait avec peine, et prononçait auparavant en latin cet humble discours : «Frères, priez pour moi, qui suis exposé à tant de dangers. Voyez comme tout le monde court après moi. Ce ne sont pas mes mérites qui m'inspirent confiance, mais la miséricorde de Dieu et vos bonnes

prières. Je ne suis pas digne de vous donner la bénédiction, car je suis un très grand pécheur. Mais puisque le Père Gardien me le commande, je vous la donne bien volontiers. Ayez donc confiance !»

Donner cette bénédiction aux religieux, leur parler pour les édifier, quand il trouvait lui-même auprès d'eux tant de sujets d'édification, c'était ce qui coûtait le plus à son humilité.

Mais il ne s'appartenait point, l'obéissance avait pris possession de lui, et, même quand les supérieurs devenaient indiscrets et fâcheux, cherchant à le produire au dehors, lui demandant de prêcher, de donner les bénédictions, de multiplier les visites aux personnages, aux communautés, aux malades, sans rien objecter, sans se plaindre, malgré toutes les fatigues, il se rendait à leur désir.

Il savait que l'obéissance est le sacrifice par excellence, la clef de voûte des vertus religieuses, et il avait coutume de dire que si, en ramassant de terre une paille, il pouvait convertir le monde, il ne le ferait point sans l'obéissance.

Il ne voulait bénir, même en particulier, que si les évêques du lieu lui en donnaient l'autorisation. Jamais, même en faveur des plus grands personnages qui le réclamaient de tout côté, il ne s'écarterait d'une ligne du chemin que lui traçaient les lettres de ses supérieurs, et on le savait si bien que Rome était assaillie de demandes d'obéissance pour le P. Marc, émanant des prélats, des princes et des personnages les plus éminents.

Il n'accepta jamais comme obéissance légitime des permissions transmises de vive voix ou des autorisations supposées, non point qu'il eût pour le document écrit, la signature, et le sceau, un respect superstitieux, mais parce qu'il devait se tenir en garde contre les pièges que n'auraient pas manqué de lui tendre les personnages intéressés à l'attirer à eux.

Quand le Père Général faisait la visite en Allemagne, il ne se crut pas autorisé, sans invitation expresse, à aller à sa rencontre, si bien que l'Impératrice, lui écrivant ensuite, lui disait à ce sujet : «Votre Révérendissime Général, homme vraiment digne de tout éloge, m'a dit qu'il regrettait votre trop exacte obéissance, qui l'a privé du plaisir de vous voir à Salzbourg, comme il en avait le désir».

Toutes les provinces, tous les couvents par lesquels il passa s'édifièrent de son zèle pour l'observance régulière, voyant qu'il n'avait rien tant à cœur que de voir partout gardées les règles de la pauvreté et l'austérité de la vie séraphique.

Il félicitait en termes chaleureux la province d'Innsbruck, de l'esprit de ferveur qu'il avait remarqué parmi les religieux, et qui s'était montré par l'élection presque unanime, au chapitre de 1694, de nouveaux supérieurs, qu'il connaissait et qu'il savait remplis de piété et vraiment exemplaires.

Par contre, lorsqu'il voyait des désordres, des abus, même légers, il en gémissait et écrivait aux supérieurs : «Je ne puis que pleurer, mais si mon sang et ma vie pouvaient être un remède à ces maux, je les donnerais volontiers».

A défaut de son sang et de sa vie, il donnait sa tranquillité, sa réputation et s'exposait à la contradiction et à la calomnie, comme on le voit par cette lettre écrite au Père Général, au sujet d'une affaire, dont le détail nous demeure inconnu, mais nous savons qu'il s'agissait de l'intérêt de la règle séraphique.

«Quand je suis allé en Prusse, j'ai eu l'occasion de promouvoir le bien de l'Ordre. Dans les dernières circonstances, si j'avais été libre d'agir, nul doute que je n'eusse réussi à mettre les choses en bon état. Mais je n'ai pas voulu m'y immiscer sans mandat, bien que j'eusse quelque droit de me défendre contre les actes, les paroles et les indignes manœuvres dirigées contre moi. J'ai tout mis dans les mains de Dieu et je pardonne à tous ceux qui m'ont calomnié». (Mai 1685.)

Avec la même générosité, il pardonnait à ceux qui cherchaient à lui nuire à Rome, à ces faux frères qui le jalouaient et lui suscitaient clandestinement toutes sortes d'obstacles.

«Je pourrais me venger et frapper un grand coup, écrivait-il au comte de la Torre. Mais Dieu me garde de faire jamais une chose qui pourrait être préjudiciable à qui que ce soit ! Je ne le ferais point, alors même qu'il s'agirait de mon plus grand ennemi, et qu'il en voudrait à ma vie. Mais je ne serais pas fâché de voir la vérité rétablie et connue».

La charité n'est ni aveugle ni sottise, et parce qu'on pardonne cela ne signifie point qu'on ferme les yeux et qu'on s'expose sans défense à la malignité d'autrui. La prudence et la sagesse imposent quelquefois de rechercher le mal, pour y porter remède : de démasquer une intrigue, pour empêcher une injustice.

Mais comme il s'agissait de lui, le P. Marc abandonnait tout à Dieu, comme il le disait, comptant pour rien et sa personne, et son avantage et son honneur même, ne désirant la confusion des méchants que pour l'échec de leurs plans et le bien général.

Il se réjouissait d'une humiliation bien plus que des honneurs qu'il recevait. Il la trouvait légitime, tandis que les honneurs étaient usurpés. L'humiliation lui procurait un gain, les hommages le faisaient trembler.

Que c'est une grande et rare vertu, disait saint Bernard, que l'humilité au milieu des honneurs ! (*Magna prorsus et rara virtus humilitas glorificata*) C'était le spectacle que le P. Marc donnait cependant au monde depuis de longues années, vertu si rare, en effet, si héroïque, si sublime, que beaucoup ne voulaient pas y croire, et c'est l'excuse des faibles dont nous venons de montrer les sentiments et les actes.

Mais les faits parlaient si haut qu'il suffisait d'approcher de l'homme de Dieu pour être aussitôt saisi et d'étonnement et d'admiration. Son humilité, en effet, ne se répandait pas seulement en accents d'une inimitable modestie, mais il la mettait en pratique et la faisait passer dans tous les actes de sa vie.

Quand on taillait des morceaux de son habit, il avait coutume de dire : «J'aimerais mieux qu'on enlevât des morceaux de ma chair».

Il signait ses lettres Fra Marco d'Aviano, *indigno peccatore* : indigne pécheur. Et c'était chez lui, qui était la loyauté même, «l'homme de la sincérité et de la franche vérité», l'expression d'une conviction profonde, la conviction des saints qui voient mieux que nous ce que réclame la sainteté de Dieu et se reprochent amèrement les plus légères fautes, la conviction de saint François qui s'estimait le dernier de tous, à cause même des grâces qu'il avait reçues et dont il craignait d'avoir abusé, la conviction d'une sainte Thérèse, qui disait : «L'humilité, c'est la vérité».

Ce prodige d'une modestie qu'aucune épreuve n'abat, qu'aucune louange ne déconcerte, frappe singulièrement les contemporains du P. Marc, qui déclarent avec Loredan, ambassadeur de Venise à Vienne, qu'il n'en faut pas davantage

pour montrer l'héroïsme de la vertu et justifier tous les honneurs. Monter si haut et n'avoir point le vertige, ce n'est plus vivre en ce monde, mais être déjà au ciel.

«Ce bon religieux, dit-il, au milieu des applaudissements universels et de la faveur très singulière du plus puissant des monarques, sut se conserver toujours éloigné de toute vanité et intérêt, et c'est la marque la plus évidente d'une vraie et sublime perfection».

«Les honneurs que lui rendent les puissants et les grands le mortifient extrêmement, écrivait de lui le prince-évêque de Brixen, et il est loin d'en tirer aucune gloire, se mettant au-dessus des vaines louanges et des acclamations du peuple, qui sont pour lui une torture et un martyre vivant».

«Le plus grand miracle de cette vie sainte, disait le P. Frédéric Wolfei, de la Compagnie de Jésus, c'est qu'il s'est tenu toujours très petit parmi les grands et les puissants, avec des honneurs qui auraient été capables de faire tomber même l'homme le plus vertueux».

Le P. Elisée de Verola, qui rapporte une série de ses miracles, conclut sa relation par ces mots :

«Son principal miracle, c'est la vie admirable qu'il mène. Son obéissance est si grande qu'ici il n'a rien voulu faire sans la permission du Père Vicaire (en l'absence du Père Gardien). Son humilité est extrême et paraît dans la bienveillance, l'affabilité, la courtoisie de ses manières : sa pauvreté est absolue, et bien qu'on lui ait souvent offert des cadeaux, il n'a jamais accepté la moindre chose. Son abstinence est un prodige : il fait tous les carêmes de Notre Père saint François, et en tout il ne prend ni chair ni poisson, et use à peine des autres aliments. Il évite pourtant de se singulariser, et prend tout ce qui est servi, mais il n'y touche point. Tous les nôtres en étaient stupéfaits et se demandaient comment il pouvait vivre».

Son détachement était celui d'un véritable enfant de saint François, qui ne fait qu'effleurer la terre, use modérément de ce qu'on lui donne et ne convoite rien.

Nous avons vu comment le prince-évêque de Munster, par reconnaissance de sa guérison, avait voulu lui offrir une forte somme, à employer soit au profit de ses parents, soit de son Ordre. «Que Votre Altesse me permette de refuser, s'était écrié le P. Marc. Ni pour moi ni pour mes parents je ne dois faire un acte qui offenserait la pauvreté que j'ai jurée». Et il conseilla au prélat, qui en fut très édifié, de consacrer cette somme à entretenir des missionnaires en Angleterre et en Hollande, où la cause catholique avait tant besoin d'être défendue.

«Je n'ai jamais rien reçu ici des personnes séculières de Vienne, écrit le P. Marc lui-même. Seuls, les religieux et les religieuses m'ont remis parfois des objets de dévotion à distribuer, d'un prix insignifiant, comme les religieuses de l'Ave Maria de la B<sup>se</sup> Jeanne (les Annonciades), qui m'ont donné ainsi des petits annelets d'étain».

On ne trouva dans sa cellule après sa mort que son bréviaire et ses écrits.

Quand il voyageait, même en pays hérétique, pour pratiquer la pauvreté et l'abandon à la Providence, il refusait toujours d'emporter la moindre provision.

Malgré ses fatigues, ses travaux immenses, sa faible complexion, il ne donnait pas plus de trois heures à un sommeil pris sur la dure planche, et passait le reste de la nuit en oraison. Ainsi s'explique qu'au milieu des occupations les plus pressantes, il ait toujours pu trouver le temps d'entretenir la volumineuse correspondance que lui imposaient la charité et le zèle, et qui eût suffi à elle seule à absorber un homme.

Pour s'encourager et s'entraîner à un travail si absorbant et à une vie si austère, il avait coutume de dire au P. Côme :

«Regardons la récompense qui nous est promise, et disons avec saint François : «Si grand est le bien que j'espère que toute peine m'est plaisir».

Mais ce qui le fortifiait et l'animait aux grandes choses bien plus que l'espérance, c'était l'amour qui consumait son cœur, et qui lui faisait dire : «Lors même que je saurais, de science certaine, que l'enfer doit être mon partage, je ne laisserais pas d'aimer Dieu de tout mon cœur et de tout mon esprit, parce qu'en dehors de tout intérêt personnel, il mérite d'être glorifié, aimé, remercié par-dessus tout».

Il le glorifie de la sorte, et jamais il n'est plus entraînant, plus pathétique, plus émouvant que lorsqu'il parle de l'amour de Jésus, de Son Nom très saint, de Sa Passion douloureuse.

Nous avons les manuscrits de ses sermons en deux cahiers séparés. Sa plume s'est exercée sur les couvertures, en les ornant de pieux emblèmes, dans le tracé desquels se reconnaît un réel talent de dessinateur, de riche inspiration et d'exécution soignée.

Car on ne peut douter que ces dessins ne soient de lui : ils ne font qu'un, en effet, avec les manuscrits qui les suivent, et on y reconnaît le même coup de plume et jusqu'à la même encre.

Mais ces dessins surtout nous révèlent son âme. Le premier représente une fleur s'épanouissant sur sa tige. Au centre est gravé le saint Nom de Jésus, la dévotion déjà ancienne des Franciscains, mais il est accompagné d'un cœur percé de trois clous. Ce fut, on le sait, la manière primitive de représenter le Cœur de notre divin Sauveur.

Il est aujourd'hui avéré que, dès 1643, le Bienheureux P. Eudes, en France, faisait invoquer et vénérer ce Cœur, que, l'année suivante, au plus tard, il en faisait célébrer la fête dans l'Institut qu'il venait de fonder, en attendant qu'il en composât l'office et la messe, les premiers que l'on ait récités dans les monastères et dans les églises.

Trente ans plus tard, la dévotion au Sacré Cœur, à la suite des apparitions à sainte Marguerite-Marie et de la mission spéciale qu'elle a reçue, commence à se répandre et à devenir populaire.

Le P. Marc a-t-il connu les écrits du Bienheureux P. Eudes et les manifestations de Paray-le-Monial, et, tandis que la dévotion au Sacré Cœur, que l'on appelle nouvelle, alors qu'elle remonte au Cénacle et au Calvaire, est discutée, combattue et repoussée des jansénistes, a-t-il voulu prendre place, au premier moment, parmi les disciples et les dévots de ce Cœur divin ?

Ou bien a-t-il agi en vertu de cet instinct spécial qui a porté tant de saints, dans l'Ordre séraphique surtout, à vénérer le Sacré Cœur, à se cacher dans Sa plaie, à y puiser l'amour, alors que cette dévotion n'était pas encore répandue dans le peuple ?

L'ignorance où nous sommes de la date à laquelle le P. Marc a écrit ses sermons et composé son dessin, ne nous permet point de donner à cette question une réponse précise.

Mais comme il a commencé à prêcher en 1676, que ses manuscrits décèlent la main d'un débutant, que le dessin même trahit une imagination jeune, comment n'être pas tenté de le ranger auprès du P. Eudes et du P. de la Colombière lui-même, parmi les premiers adorateurs et apôtres du Cœur de Jésus en qui son esprit si orthodoxe et son cœur si aimant ont reconnu tout d'abord **la dévotion catholique par excellence, dont Dieu réservait la connaissance à nos temps malheureux.**

Ce trait nouveau éclaire sa physionomie et nous aide à comprendre le caractère suave et aimant de sa piété, l'attirance qu'il sut exercer sur les âmes et aussi l'efficacité merveilleuse de son ministère, puisqu'il jouissait des prémices de la divine promesse : «Je donnerai aux prêtres dévoués à mon Sacré Cœur le don de toucher les cœurs les plus obstinés et les plus rebelles».

C'est dans l'oraison prolongée, nous l'avons dit, bien au delà des heures ordinaires, que son esprit s'éclairait de ces vives lumières, que son cœur s'attendrissait, que sa dévotion devenait plus ardente. Or, on peut le dire, sa vie toute entière était une oraison ininterrompue.

Il suffisait de le voir, le visage toujours recueilli, les yeux baissés, le front rayonnant, les lèvres toujours prêtes à laisser échapper de brûlants soupirs, pour comprendre que, même au milieu des honneurs, des travaux, des préoccupations de toute sorte, sa conversation était dans le ciel, qu'il vivait comme les Anges en présence du Très-Haut, que son cœur se fondait dans la contemplation de son Bien-aimé. Son union avec Lui était si intime qu'il en était complètement abstrait et arraché à la terre.

Il gardait dans tous ses sens une réserve frappante. Au commencement, il ne regardait même pas les religieux en face. Jamais, au milieu des concours qui se faisaient autour de sa personne, il ne levait les yeux pour se rendre compte de l'importance de la foule, évaluer le nombre, embrasser l'étendue qu'elle occupait. Quand il avait à recevoir des personnes du sexe, dans les maisons séculières où il devait parfois résider, il le faisait toujours debout et sur le seuil de sa chambre.

Une grande dame de Vienne qui vivait dans le crime, rapporte le P. Côme, fut convertie à la seule vue de cette modestie étonnante.

Aussi peut-on faire à son sujet la remarque que font les commentateurs du saint Évangile au sujet du Sauveur Lui-même. Ses ennemis Le décriaient, L'injuriaient, Le calomniaient, mais ils n'osèrent jamais suspecter sa vertu. Sa pureté rayonnait autour de Lui avec un tel éclat, qu'Il ne donnait même pas lieu à un soupçon, à une ombre, rendant la calomnie impossible, invraisemblable, et confondant d'avance les audaces des ennemis. Ceux-ci multipliaient les accusations et les outrages, les libelles et les pamphlets : ils appelaient le vénérable religieux, un orgueilleux et un hypocrite, un magicien et un possédé, mais au sujet de ses mœurs, devant sa modestie, sa retenue, son extrême prudence, ils étaient désarmés et impuissants.

L'homme qu'ils attaquaient vivait cependant constamment dans le monde, passait dans les camps où régnait le libertinage, dans les cours où trônait la corruption : il était en correspondance avec des reines, des princesses, des dames d'honneur, et jamais il ne fut effleuré par la plus légère critique, jamais on ne put lancer contre lui même une insinuation. Sa réputation demeura immaculée au milieu de ces contacts nécessaires comme son âme fut toujours sainte et pure.

Nous en avons un témoignage formel porté par ses confesseurs, lesquels proclament qu'il garda toujours une parfaite innocence.

Quand il remplissait un de ses offices sacerdotaux, quand il donnait la bénédiction, quand il montait en chaire, surtout quand il célébrait la sainte messe, son extérieur était empreint de tant de solennelle gravité, de piété si intense, qu'il était impossible de n'être pas ému.

Cette messe du P. Marc était célèbre. On l'appelait la messe angélique. Pour y assister et être témoin des élans de foi et de ferveur du serviteur de Dieu, du rayonnement de son visage, tout enflammé d'amour, pour entendre ces prières, dont l'accent allait au cœur et faisait verser des larmes, on s'empressait, avant l'aube, aux portes de l'église, afin de choisir une place, et l'on se condamnait à une attente de plusieurs heures.

Il n'y avait d'ailleurs, dans cette célébration du saint sacrifice, aucune singularité, et elle ne dépassait pas les limites du nœy ordinaire. Elle n'était remarquable que par la dévotion du célébrant. L'Église fixe les moindres rites d'une action si divine, elle indique et les paroles et les gestes sacrés, et le P. Marc savait que la perfection de la piété consiste à observer ces règles.

Sous le coup d'une impression comme en ont tous les amis de Dieu, comprenant l'importance et la sublimité du sacrifice, et tremblant d'en commencer la célébration sans la préparation suffisante, ne voulant d'ailleurs rien changer, rien inaugurer dans le cours même de la messe, il a un jour conçu la pensée de se recueillir plus longuement à l'autel avant de descendre et de commencer l'*Introïbo*. Déjà revêtu des saints ornements, en vue de cet autel sur lequel vont s'accomplir de si terribles mystères, une méditation serait si douce à son cœur ! Il ne veut point le faire cependant sans s'en ouvrir à ses supérieurs, et il suffit que ceux-ci l'en dissuadent, pour qu'il y renonce aussitôt. Loin de se laisser emporter, il sait se modérer jusque dans la ferveur la plus sainte, sachant bien qu'au delà de l'obéissance, les vertus changeraient de nom en devenant des excès, et perdraient tout mérite. Il est accoutumé à immoler à la volonté de Dieu même les attraites les plus chers de son cœur.

Il les satisfait du moins en ne renonçant jamais, malgré les fatigues, les difficultés de ses voyages, les incidents divers qui peuvent survenir, à la célébration des saints mystères. Chaque jour il dit sa messe. Mais que d'incommodités il lui faut subir pour cela ! Tantôt, il doit en voyage devancer de beaucoup l'aurore et préluder, par les longs exercices de piété dont il accompagne le sacrifice, aux fatigues d'une longue journée de route : ou encore se condamner à retarder le départ de plusieurs heures et souffrir le poids du soleil et de la chaleur, au lieu de la fraîcheur de l'aube. Tantôt il doit demeurer à jeun pendant de longues heures et même jusqu'à midi, malgré les fatigues et l'épuisement de sa santé. Mais il a du



moins la consolation suprême de tenir dans sa main l'ami divin, et d'unir ses sacrifices, ses privations, ses souffrances, au sacrifice de la croix, renouvelé sous ses yeux et par son ministère.

Bien qu'il soit continuellement en oraison, rien non plus, dans ses voyages, affirme le P. Côme, ne le dispense de faire sa méditation ordinaire, et il ne monte jamais en chaire qu'il ne s'y soit préparé par une sanglante flagellation et une heure de prières aux pieds du crucifix. Les actes mêmes du saint ministère, la prédication, la bénédiction, l'administration des sacrements sont pour lui une véritable oraison, et son esprit surnaturel sait unifier ces deux choses qui semblent cependant si contraires : l'action et la contemplation. Vivre dans la solitude ou se dépenser pour les âmes, c'est pour lui une seule et même chose, ou si l'on veut deux manières différentes de poursuivre un même but, celui vers lequel tendait de toutes ses forces le cœur de saint François lui-même, et qu'il exprimait dans ce cri : « Mon Dieu et mon Tout ! »

Partout, on acclamait le P. Marc, on le considérait comme un grand serviteur de Dieu, et ce n'était pas seulement le peuple, mais encore les prélats les plus illustres qui lui prodiguaient leurs hommages.

L'évêque de Brixen, qui l'avait connu intimement, disait de lui : « C'est un homme charitable, simple, humble, vraiment apostolique, de piété exemplaire, auprès de qui j'ai été extrêmement édifié... »

« Le P. Marc marche avec le secours du Tout-Puissant, dépendant en tout de la volonté divine et des ordres de ses supérieurs, descendant dans l'abîme de son néant, rempli d'une vive foi, appuyé fermement sur le fondement de l'espérance et de la confiance, tout brûlant de charité pour Dieu et le prochain, n'attribuant jamais à ses forces et à ses propres mérites les effets prodigieux qui sont produits par lui, mais en rendant gloire uniquement à Jésus-Christ, seul auteur de notre foi. Il est infatigable dans les labeurs apostoliques, constant et stable dans les préceptes et les conseils évangéliques ». (Archives de la Province des Capucins du Tyrol). (22 juin 1680)

A ce témoignage souscrivent à peu près tous les évêques qui l'ont connu, comme tous les souverains catholiques de son temps, avec la pieuse Impératrice Éléonore, l'estiment comme « leur pieux intercesseur auprès de Dieu », tandis que les Secrétaires d'État du Saint-Siège, les Papes eux-mêmes reconnaissent, avec le Cardinal Acciajoli, qu'il est tout rempli de zèle et de flamme pour l'honneur de son Ordre et de la religion catholique.

Le saint Cardinal Barberigo lui écrit : « Votre lettre ravive en moi le souvenir de votre vertu bien reconnue, pour laquelle j'ai toujours eu la singulière estime qu'on en conçoit partout ».

Le Cardinal Kolonitz s'estime heureux de posséder de lui un souvenir matériel : d'autres baissent à genoux les lettres qu'il leur a écrites, tandis que le prince évêque d'Augsbourg, Alexandre-Sigismond de Neubourg, remercie le P. Côme de lui avoir envoyé de ses cheveux.

Aussi n'est-il point étonnant qu'une si éminente vertu ait laissé des traces durables. On les trouve dans la province des Capucins de Venise, qui se fait une gloire d'avoir conservé, grâce à lui et à saint Laurent de Brindes, les traditions de ferveur, de régularité, de vertu, qui l'a toujours distinguée dans l'Ordre séraphique. Avec le P. Fidèle de Zara, ses religieux disent du P. Marc, qu'ils ne sont pas loin de placer au-dessus même du saint Général que l'Église a canonisé : « Il fut l'homme le plus accompli, de la vertu la plus marquante, un religieux de la trempe la plus parfaite et la plus exquise », ou encore, avec ce témoin du procès de Venise, qui nous fait entendre la note générale d'un concert universel : « Sa vie est un enchaînement continu d'exercices de vertus véritablement héroïques ».

## CHAPITRE XII : LE DERNIER VOYAGE. (1699).

Quand on a vu le P. Marc malade, exténué, s'imposer de si grandes fatigues, quand on l'a entendu, lui, l'homme de la vérité sincère, protester si souvent qu'il est à bout de forces, qu'il va succomber à la peine, on peut s'étonner de le voir encore, en cette année 1699, au nombre des vivants.

Il est bien léger cependant le fil qui l'attache à la vie, et tout fait présager qu'il est sur le point de se rompre.

Les amis que cet homme au grand cœur a vu disparaître et qu'il ne cesse de pleurer, Sobieski, Neubourg, Lorraine, semblent l'appeler au repos et à la récompense. C'est, en dernier lieu, la veuve de Lorraine, la reine Éléonore de Pologne, qui a quitté ce monde, et le P. Marc se console et console l'Empereur son frère, en écrivant à ce dernier : « Je puis attester avoir trouvé en elle une droiture de cœur bien rare chez les grands personnages. Plusieurs fois, elle m'a révélé tout l'intérieur de son âme, je puis dire qu'elle était toute remplie de bons et angéliques sentiments. Aussi je ne douté pas que son âme se soit déjà envolée au ciel ». (1697).

Une de ses dernières joies, au commencement de l'année 1699, est la précieuse visite que lui fait, à Venise, la veuve de Sobieski.

Depuis la délivrance de Vienne, il avait entretenu de fréquents rapports, tant qu'il vécut, avec le vaillant roi de Pologne, puis avec la reine Marie-Casimire.

Celle-ci, après la mort tragique de son époux, qui s'était empoisonné accidentellement, croyant prendre un remède, n'avait plus connu aucune joie, et sa vie n'avait été qu'une longue suite d'afflictions et d'épreuves.

Son fils Jacques, par sa conduite, l'avait abreuvée d'amertumes, aussi avait-elle de toutes ses forces combattu sa candidature au trône, qui eût été un malheur pour le pays.

Elle eût voulu, pour succéder au grand Sobieski, son second fils Alexandre, qui eût été un prince plus accompli : mais elle le perdit en voulant le favoriser, car un parti puissant s'était formé contre elle en Pologne, elle y était devenue très impopulaire, et Alexandre fut écarté par les amis mêmes de Sobieski, **dans la crainte que l'on avait de voir la Française continuer de gouverner sous son nom.**

Le séjour du pays devint même impossible à Marie-Casimire, et elle forma le projet de se retirer à Rome, où toutes les majestés déchuës trouvaient, auprès des Papes, un opulent asile.

Elle s'acheminait ainsi vers la ville éternelle, et les cités par où elle passait l'acclamaient et lui rendaient les honneurs. Venise surtout, associée à la grande œuvre de son illustre époux, voulut lui faire un accueil solennel.

Le 18 janvier, le canal d'entrée était gardé : des multitudes de gondoles, aux bannières multicolores, se rangeaient sur les deux rives, tandis que la foule fourmillait sur les quais. La Reine arriva en grande pompe et alla prendre son logement chez le résident de Bavière, tout près de l'église des Pères Jésuites.

C'est là qu'elle allait, le lendemain, entendre la sainte messe, que célébrait pour elle son chapelain, un Père Capucin français. Un second Capucin, français également, l'accompagnait comme confesseur de son père, le marquis de la Grange d'Arquien, qui venait d'être fait cardinal par Innocent XII, et, malgré ses quatre-vingt-seize ans, allait à Rome recevoir le chapeau.

Le frère Nicolas, quêteur du couvent des Capucins, se trouva par hasard sur le chemin du cortège. Suivant le flot de la foule, il entra aussi dans l'église, pour entendre cette messe royale.

La Reine l'avait aperçu : aussi, ses dévotions terminées, elle le fit venir auprès d'elle, lui demanda s'il était Capucin et prit des nouvelles du P. Marc. Elle avait réclamé ce dernier à Vérone, mais on lui avait dit qu'il était parti pour Venise. «Je désire le saluer, dit-elle, s'il ne pouvait venir à cause de sa santé, c'est moi qui irais jusqu'à lui».

Le P. Marc, arrivé depuis peu de jours au Très Saint Rédempteur, se hâta de se rendre à l'appel de Sa Majesté, qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie, s'entretenant avec lui de choses spirituelles, pendant deux grandes heures, le congédiant enfin, en lui assurant que, depuis la mort de son auguste époux, elle n'avait point goûté une consolation si grande. Elle exprimait son désir de venir un jour entendre la messe au Très Saint Rédempteur et communier de sa main.

«On prépara, dit la relation, les deux églises, la grande et la petite, avec des tapis, l'un desquels, envoyé par la Reine elle-même, était de velours noir, avec broderie d'or, accompagné d'un coussin brodé de même matière, et il y eut profusion d'ornements et parfums précieux, qui faisaient ressembler le temple à un paradis».

Dès que parut la barque, les cloches sonnèrent et le Père Provincial et les Pères Définites s'avancèrent sur le quai à la rencontre de Sa Majesté, tandis que tous les religieux s'assemblaient à la porte de l'église, pour la réception solennelle.

Le P. Provincial présenta l'eau bénite à l'archevêque de Cracovie, qui accompagnait la Reine, puis à la Reine elle-même, qui s'avança au milieu des religieux, les saluant profondément à droite et à gauche.

La messe fut dite par le P. Marc, et servie par deux jeunes clercs en cotta. La Reine l'entendit à genoux sur le sol, les mains constamment jointes, sans s'appuyer nulle part. La messe finie, le P. Marc fit une brève et dévote allocution et donna sa bénédiction : après quoi, l'archevêque, grand pénitencier, célébra une seconde messe.

L'entrevue de la Reine et du P. Marc eut lieu à la sacristie, et dura un quart d'heure. «Je dirai à Sa Sainteté que je vous ai vu et que j'ai entendu votre messe, lui dit Sa Majesté en le quittant». Elle ne voulait pas permettre que le Père l'accompagnât à travers l'église, et lui rendit plusieurs fois sa liberté, priant même un des Pères français, qui étaient avec elle, de le conduire à sa cellule. Le P. Marc se garda bien de profiter de cette offre gracieuse et demeura jusqu'à la fin sur le quai, auprès de la pieuse Reine, qui ne pouvait se détacher de lui.

L'église avait été remplie, cela va sans dire, de seigneurs, de nobles, de chevaliers. Une dame de la haute société vénitienne ayant obtenu de la Reine l'autorisation de la complimenter, lui lut en français un petit discours.

Marie-Casimire était vêtue à la française, en brocart d'or, tandis que ses dames d'honneur portaient des costumes polonais, dont le pittoresque et la somptuosité attiraient beaucoup l'attention.

La dévotion de la veuve de Sobieski n'était pourtant pas encore satisfaite, et elle se proposait de revenir le dimanche, pour faire la sainte communion des mains du P. Marc.

Mais voilà que le samedi, une pluie diluvienne commença à tomber, faisant craindre que Sa Majesté ne pût donner suite à son projet. Le temps s'annonça le dimanche aussi mauvais que la veille, et le Père Gardien se disposait à envoyer deux messagers pour connaître les intentions de la Reine. Celle-ci ne renonçait point pour si peu à venir au Très Saint Rédempteur. Elle y arriva seulement un peu plus tard, avec une plus petite escorte, qui se composait encore de deux dames d'honneur, quatre demoiselles, quelques gentilshommes et autres serviteurs.

Elle fut reçue comme la première fois, entendit encore la messe du P. Marc, immobile et les mains jointes, ne se servant du coussin de velours que pour déposer ses livres de piété.

Au moment de la communion, les deux dames d'honneur déplièrent devant elle la nappe ornée de fleurs naturelles. Ses soupirs et ses gémissements au moment où elle s'approchait de la sainte table, la révérence avec laquelle elle s'inclina jusqu'à terre, après avoir reçu le corps de Notre Seigneur, arrachèrent des larmes à tous les témoins de cette scène, et spécialement aux deux jeunes clercs qui servaient la messe, tellement émus et troublés, qu'ils semblaient ne plus pouvoir continuer leur office.

Le P. Marc fit encore, après la cérémonie, une allocution et bénit la Reine, sa suite et le peuple. Trois autres messes furent célébrées après la première et entendues avec la même dévotion et dans la même posture.

Entre temps, on préparait à la sacristie le café, qui fut présenté à Sa Majesté dans une cafetière d'argent et une tasse d'or. Mais tandis qu'elle dégustait ce déjeuner, assise dans un fauteuil de velours, la Reine s'aperçut que le P. Marc n'était pas là. Elle le fit appeler, se leva à son approche et voulut l'avoir tout près d'elle, conversant avec lui jusqu'à la fin de sa collation, avec la simplicité d'une noble dame ordinaire.

Derrière le groupe royal, une autre scène se déroulait : que rend très vivante l'auteur de la relation.

Un gentilhomme français, de la suite de la Reine, profitant de la conversation qui la tenait occupée avec le P. Marc, s'était armé de ciseaux, coupait une large bande du manteau du Père et en distribuait les morceaux autour de lui. Quelque habileté qu'il mît à dissimuler son larcin, les voisins s'en aperçurent, mais comment le reprendre et l'empêcher de commettre un acte qu'il devait sans doute considérer comme méritoire, sans prendre garde à la pauvreté monastique qu'il violait, et à l'humilité du vénérable religieux, à qui il infligeait, sans le savoir, une cruelle torture ?

La Reine, avant de se retirer, baisa pieusement la main du P. Marc, tandis que les dames et les demoiselles voulaient baiser non seulement ses mains, mais son habit, et ses pieds.

Marie-Casimire séjourna ainsi vingt jours dans la ville des Doges, puis elle continua sa route vers Rome (Annales de la Province des Capucins de Toscane. Couvent de Montughi, à Florence).

Ses rapports avec le P. Marc l'avaient profondément attachée à l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, Elle continua à Rome à leur montrer sa faveur, et, quand mourut son fils, ce prince Alexandre, qu'elle n'avait pu faire couronner en Pologne, elle voulut qu'il fût assisté à ses derniers moments par les religieux de cet Ordre, et fit appeler le P. Gardien du couvent de la piazza Barberini. Le prince lui-même avait demandé d'être revêtu, après sa mort, de l'habit capucin.

C'est dans l'église des Capucins de l'Immaculée Conception que furent célébrées pour lui des funérailles royales, le corps demeurant exposé un jour entier, revêtu de l'habit religieux.

Il repose au côté du sanctuaire près de la sacristie, dans un très beau monument, portant son portrait en relief, avec une inscription latine, qui rappelle ses titres et le grand nom de son père, demeuré inséparable de celui des Capucins et surtout du P. Marc d'Aviano<sup>1</sup>.

Que d'événements depuis cette bataille de Vienne et que de souffrances pour celui qui l'avait préparée et obtenue du ciel !

Les douleurs de la maladie étaient peu de choses en comparaison des angoisses morales par lesquelles il avait passé ; mais à mesure qu'il approchait de la tombe, ces tortures physiques augmentaient d'intensité. C'était, après les agnies de Gethsémani, le portement de la croix et les douleurs de la crucifixion.

Il arrivait maintenant au sommet du Calvaire : les symptômes de la maladie dont il souffrait, décrits dans une lettre au P. Gardien de Venise, semblent indiquer que son mal était une tumeur ou un cancer de l'estomac. On se demande comment, dans ces conditions, privé de nourriture, s'amaigrissant progressivement, il pouvait trouver en lui-même assez d'énergie pour continuer son travail du ministère et aller jusqu'à Vienne.

«Je suis avec un froid qui me glace et m'empêche d'écrire, écrivait-il : voici deux mois de suite que je suis molesté par une tumeur chaude, qui s'est placée à l'entrée de l'estomac. Elle me tourmente cruellement, m'enlève les forces, le sommeil, et me fait continuellement souffrir la faim. J'ai fait beaucoup de remèdes, mais sans effet».

C'est à Cénéda, pendant le carême, qu'il va dépenser ses dernières forces. Avec les violentes douleurs de tête dont il souffre, il se demande comment il lui sera possible de prêcher. Il le fait cependant, comme s'il était dans toute sa vigueur, mais la violence qu'il s'impose lui fait chaque fois venir des larmes aux yeux.

Il sent que c'est la fin, et il dit joyeusement à son compagnon : «L'âne de mon corps ne voudrait plus porter la charge, mais il faut qu'il aille jusqu'au bout».

L'Autriche a conclu la paix avec les Turcs. Les Polonais et les Moscovites ont suivi son exemple. L'ennemi du nom chrétien est affaibli et vaincu pour longtemps, la chrétienté peut respirer sans crainte. L'œuvre du P. Marc semble donc terminée. Il peut dire : *Consummatus est !* Il est déjà sur la croix et les jours qui lui restent à vivre ne seront plus qu'une longue et pénible agonie.

Mais les difficultés ne sont pas terminées pour l'Empereur, qui est à ce moment sous le coup d'une grande crainte. Le roi d'Espagne est mourant, et, mécontent d'une clause de son contrat de mariage avec Marie-Antoinette de Neubourg, il menace, n'ayant pas d'enfants, d'exclure de sa succession la maison d'Autriche, pour la donner à l'Électeur de Bavière.

Comme le P. Marc n'a pas encore apporté sa bénédiction au mariage du Roi des Romains, à la conclusion duquel il a tant contribué, Léopold se prend à désirer sa présence, et bien qu'il se défende de vouloir compromettre sa santé, il lui demande de venir encore à sa cour.

«Après le carême, lui écrit-il, j'aurai donc la consolation de voir mon cher P. Marc. J'espère que ce sera pour le bien de mon âme. Venez donc, au nom de Dieu, je vous attends avec un grand désir». (16 janvier 1699)

Ce n'est pas seulement l'Empereur qui le réclame, mais le Pape lui-même approuve son voyage, comme en fait foi cette lettre du Secrétaire d'État au Nonce de Vienne.

«Nous apprenons avec plaisir que le P. Marc d'Aviano, appelé par l'Empereur, est allé de nouveau à Vienne : et nous approuvons fort la pensée de V. S. III<sup>me</sup> de confier les affaires d'importance pour le bien de l'Église à un religieux de si rare vertu, et, à cause du zèle dont il est rempli et qui concilie les regards les plus bienveillants de Sa Sainteté, et à cause du grand crédit qu'il s'est acquis auprès de Sa Majesté impériale».

C'était un acte d'obéissance qui lui était demandé et le P. Marc pouvait écrire : «Je n'en puis plus, mais le Pape commande, je partirai malgré tout».

Un secret pressentiment l'avertit que ce voyage est le dernier, et qu'il ne va de nouveau vers cette ville, arrachée par son dévouement à la domination du Croissant, que pour y jouir du suprême repos et recevoir sa récompense.

La pensée de la mort, que lui rappellent si fréquemment ses indispositions et les dangers qu'il traverse, lui est familière, et ses précautions sont bien prises.

Depuis longtemps, il a écrit son testament, vrai monument d'humilité et de sainte confiance, où son âme se peint toute entière. On demeure confondu à voir quelle basse opinion avait de lui-même cet homme, qui fut, selon le monde, au sommet des honneurs, ce religieux à qui ses confesseurs rendent le témoignage qu'il ne commit jamais contre Dieu une offense formelle.

Quand on songe que cet homme si vertueux avait écrit ces lignes en face de Dieu et de la mort et qu'il les avait signées de sa main : qu'il les portait constamment sur lui et qu'on les trouva à sa mort sous son pauvre habit : qu'il y pensait à tout instant et se les répétait chaque jour : qu'il était par ailleurs tout fait de droiture et de simplicité, on ne peut dou-

<sup>1</sup> Voici cette inscription :  
JOANNIS III REGIS POLONIAE  
FILIUS  
OBIIT DIE XIX Nov. MDCCXIV.

ALEXANDER PRINCEPS REGIUS

Le sarcophage de marbre est surmonté d'une couronne et soutenu par un aigle aux ailes déployées. Deux anges sont assis sur les côtés et soutiennent le portrait du Prince, en buste, dans un grand médaillon.

ter que ce ne fût là l'expression absolue de ses plus intimes sentiments, et on éprouve d'une manière intense, en face des jugements de Dieu, la crainte que suggère la magnifique prose de la messe des Morts : «Quel est mon état, me dirai-je alors, malheureux et coupable que je suis, et quel patron puis-je invoquer, quand les justes eux-mêmes éprouvent de tels tremblements» ? (*Quid sum miser tunc dicturus - Quem patronum rogaturus - Cum vix justus sit securus*. Missel romain).

Après avoir invoqué la Très Sainte Trinité, la Vierge et toute la Cour céleste, protesté de sa foi et de sa volonté de mourir dans le sein de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, il exprime ses derniers désirs.

«Je souhaite d'être réconforté, avant ma mort, par la confession de mes péchés et la réception du saint Viatique. Au cas où je serais dans l'impossibilité de faire une confession générale, je m'accuse de tous les péchés que j'ai pu commettre en pensées, désirs, actes, aussi bien contre Dieu que contre ma pauvre âme et contre le prochain. Dès maintenant, je les déteste infiniment, et je ne désire une prolongation de vie que pour les pleurer avec plus d'amertume, non par crainte de l'enfer ou de tout autre châtement, mais uniquement parce qu'ils offensent Dieu, le Souverain Bien, que j'aurais dû aimer par dessus tout. Avec le secours de Sa sainte grâce, je me proposa fermement de ne plus pécher de toute ma vie.

«Quant au saint Viatique, si je ne pouvais le recevoir réellement<sup>1</sup>, je veux cependant le recevoir spirituellement dans mon cœur, conjurant le Seigneur de ne pas m'abandonner au moment d'un départ si dangereux, de me défendre contre toutes les attaques du démon, et enfin de me conduire, comme par la main, au port de l'éternelle félicité.

«Je désire aussi recevoir, aux approches de la mort, l'extrême-onction, et, si cela ne pouvait se faire, je prie la divine Majesté de m'oindre de l'huile de Sa miséricorde, et, en tout cas, d'imprégner de cette onction aussi bien mes sens intérieurs que les extérieurs, et de me pardonner tout ce que j'aurais pu faire de mal par mes yeux, mes oreilles, ma langue, mes pieds et mes mains.

«Bien que mes fautes aient mérité pour moi mille fois l'enfer, je ne veux pas me laisser aller à douter de la miséricorde de Dieu, je sais qu'il pardonne aux plus grands pécheurs, et je suis, hélas ! de ce nombre, et j'ai sans cesse présentes à mon esprit ces paroles de Son Évangile : «Je ne suis pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs».

«Je confesse n'avoir pas souvenance d'avoir jamais accompli une bonne œuvre qui pût me valoir la vie éternelle, et, si j'en avais accompli, je n'aurais pu le faire que par la grâce de Dieu et non par mes faibles moyens, n'ayant de propre à moi que la négligence. Mais bien que je me reconnaisse dépourvu de tout mérite pour cette vie éternelle, j'espère y parvenir néanmoins, parce que toute ma confiance est dans le Sang précieux qui a été versé pour moi sur le Calvaire.

«Je supporterai volontiers et patiemment toute maladie, toute douleur et la mort même. J'affirme en ce moment cette volonté, afin que si, dans le délire, ou par quelque tentation du démon, je venais à être impatient ou à murmurer contre Dieu, cette disposition mauvaise soit révoquée, exclue et désavouée d'avance par mes dispositions présentes.

«Je pardonne de tout mon cœur les offenses qui auraient pu m'être faites et qui auraient été dirigées contre mon honneur, ma réputation et ma vie même. Je prie Dieu de pardonner à mes persécuteurs et de les assister, et je leur demande de me pardonner à leur tour le tort que j'aurais pu leur faire.

«Dès maintenant et avant mes derniers instants, je rends grâce à la divine Majesté de tous les bienfaits qui ont rempli ma vie, bienfaits visibles ou invisibles, corporels ou spirituels, et surtout pour les grâces insignes de la création, de la rédemption, de la vocation à la foi et à la vie religieuse. Je remercie Dieu principalement de la longanimité, de la patience dont il a usé à mon égard, me laissant le temps de me repentir et de me corriger, alors qu'il aurait pu m'enlever la vie, au moment où le péché me retenait encore enlacé dans ses liens<sup>2</sup>.

«Je choisis la T. S. Vierge, avocate des pécheurs, que je vénère au-dessus de tous les Saints, comme gardienne de mes dernières volontés. Je la prie d'être présente à ma mort, de m'assister, de me consoler et d'obtenir de son divin Fils qu'il accepte mon âme en paix.

«Je constitue défenseur et avocat de mon âme, au moment où elle devra être jugée, l'Ange à qui le Seigneur a confié ma garde et je le prie de la rendre à son Maître.

«Enfin, par la miséricorde de Jésus-Christ, je prie tous mes amis, toutes mes connaissances, toutes les pieuses personnes qui me veulent du bien d'avoir pitié de ma pauvre âme, lorsqu'elle passera par les flammes du purgatoire, après avoir mérité peut-être un châtement plus grave. Je les prie de la secourir par les œuvres expiatoires et surtout par le saint sacrifice de la messe. Je leur en témoignerai ma reconnaissance, lorsque l'heure de la délivrance aura sonné pour moi.

«En ce qui concerne ma mort, j'affirme encore ma pleine et entière conformité à la volonté de Dieu, par rapport à la manière, au temps et aux autres circonstances qui l'accompagneront. J'accepte tout en expiation de mes péchés.

«Je signe cet acte, renfermant mes dernières volontés, en présence de tous les Saints et surtout de mes saints patrons, que je prie de me servir de témoins».

On verra combien la divine Providence exauça, au moment de sa mort, les pieux désirs du P. Marc, qui ne cessa de se montrer, au milieu des douleurs et dans l'agonie même, ce que ces lignes révèlent, l'homme humble, pénitent, doux, patient et joyeux dans le suprême sacrifice.

Durant ce voyage qui lui coûtera la vie, on voudrait lui voir recueillir une consolation, la satisfaction qu'il pourra être utile. Mais une fois de plus, il se rend compte que son sacrifice est vain, et peut-être cette douleur intime contribue-t-elle, plus que la maladie, à accélérer sa fin.

«Jamais, je n'ai trouvé les choses si embrouillées, écrit-il au P. Côme, dès son arrivée à Vienne».

<sup>1</sup> Avec le mal dont il souffrait, cette crainte n'était que trop justifiée. Dieu lui épargna pourtant cette privation, qui lui eût été si pénible.

<sup>2</sup> Nous n'avons pas besoin de prévenir le lecteur qu'il ne faut point prendre à la lettre cette expression, non plus que certaines autres que l'humilité suggère au P. Marc. Saint François d'Assise parle aussi du temps où «il était dans les péchés» alors que tous les historiens s'accordent à dire qu'il conserva toujours l'innocence de son baptême.

Il s'est rencontré avec l'Empereur à Lembourg et a appris de lui la concession qu'il vient de faire d'une église catholique aux protestants.

L'homme de Dieu s'étonne alors, pâlit, puis soudain, avec sa franchise ordinaire : «Votre Majesté a mal fait, dit-il, et Dieu est irrité contre elle».

L'Empereur tremblait, car jamais le P. Marc ne lui avait parlé avec cette sévérité. Mais, devant cette irrémédiable faiblesse, cause de tant de maux, contre laquelle il luttait vainement depuis de si longues années, se voyant en face de l'éternité, il était inspiré de Dieu pour donner une grande leçon.

C'est à ce moment qu'il annonça à l'Empereur qu'en punition de ses négligences et de ses condescendances fatales, le sceptre serait arraché à sa maison, et que son fils Charles serait le dernier de ses descendants à ceindre la couronne impériale.

De fait, avec le Roi des Romains, devenu empereur, s'éteignit la lignée mâle des Habsbourg, remplacée, avec Charles de Bavière, puis François de Lorraine, par la lignée féminine issue de Marie-Thérèse.

Dans ce dernier séjour à Vienne, le vénérable voyageur n'a point les tendres soins et les délicates attentions de son bon P. Côme, malade et retenu à l'infirmerie de Padoue. C'est le P. Laurent d'Udine qui est son compagnon, et le P. Marc importuné par les religieux et les séculiers, au point, dit-il, «qu'il lui faudrait une patience de Job», écrit à son sujet : «Ce bon Père ne peut en rien m'aider pour les lettres, aussi tout le poids de la correspondance tombe sur moi. Par ailleurs, c'est un ange de bouté, de modestie, de vertu. J'en suis extrêmement satisfait, mais je le plains de n'avoir pas reçu de la nature le don d'écrire».

Il donne au P. Côme des nouvelles de sa santé : «Je continue d'être travaillé par ma tumeur qui me dévore. Il n'y a pas de remède, que Dieu fasse ce qu'il lui plaît, je suis résigné à tout».

- «Je me trouve toujours en bien triste état de santé, constamment affaibli, l'estomac ruiné, avec des vapeurs qui me consomment. Ma constitution va par degrés à sa perte, je ne mange que très peu, je suis à demi-mort... Je n'ai pas de fièvre : s'il m'en survenait, ce serait la fin, et il faut que je me fatigue encore... Je suis si faible, que je dois faire de grands efforts pour vous écrire ces quelques lignes...». (18 juillet)

«Sa Majesté, à l'audience, a demandé de mes nouvelles. Je n'ai pas osé lui dire la vérité, pour ne pas lui donner de la peine de m'avoir fait venir». Cette parole en dit long et montre que toutes les forces de l'homme de Dieu, jusqu'à son dernier souffle, auront été dépensées au service de l'Impériale Majesté.

Cette lettre nous permet aussi d'apprécier la délicate charité du P. Marc, qui, si malade lui-même, a la force de songer à son cher frère infirmier de Padoue, et lui envoie, par le P. Laurent, un mot gracieux qui sera son dernier remerciement.

«Le signore Zuana, dit-il encore, a toujours, à mon égard, son dévouement ordinaire».

Ce fidèle ami du P. Marc se trouvait, en effet, à Vienne, et assistait atterré aux progrès du mal. A leur dernière entrevue, l'homme de Dieu lui avait dit : «Signore Jean-Baptiste, je suis toujours venu à Vienne, avec le ferme propos de ne pas m'immiscer dans les choses du monde, mais de m'occuper du salut de mon âme et de celle des autres, parce que je sens que j'ai peu de temps à demeurer en ce monde et que j'irai bientôt porter devant le grand Juge le poids de mes péchés».

C'est le 25 juillet que le mal força l'homme de Dieu à demeurer sur son pauvre grabat. Le 2 août, l'Empereur et l'Impératrice venus, comme de coutume, au couvent des Capucins, pour gagner l'Indulgence de la Portioncule, voulurent lui faire une visite.

Ils avaient déjà député auprès de lui les plus habiles médecins de la cour, et, deux fois par jour, un chancelier venait de leur part prendre de ses nouvelles.

Le pieux religieux reçut encore les visites des cardinaux Kolonitz et Grimani, et des principaux personnages de la noblesse de Vienne. Le Nonce apostolique se présenta à son tour, à la grande joie du malade, et lui apporta la bénédiction du Souverain Pontife et l'Indulgence plénière : mais la fatigue s'aggravant, les médecins défendirent l'accès de la cellule.

Une exception fut faite cependant et celui qui en fut l'objet la raconte en ces termes.

«J'allai le voir trois jours avant sa mort. Le P. Laurent annonça Jean-Baptiste Zuana, et le Père surmonta sa fatigue et son désir de solitude pour dire : «S'il est dans la maison, qu'il vienne !»

«M'approchant de lui, je le saluai, lui baisai la main et me mis à son service, pour lui procurer les soulagements dont il aurait besoin, puis, pour ne point le fatiguer, je pris congé de lui.

«Le voyant si faible, je m'étais bien promis de ne plus l'incommoder : mais, le lendemain, il m'envoya le serviteur que l'Empereur avait placé près de lui : «Le Père Marc vous envoie le bonjour, me dit-il, et vous fait savoir que le médecin lui a ordonné un bain d'huile pour le délivrer de ses douleurs d'entrailles. Puisque vous avez eu jusqu'ici tant de charité pour lui, il vous prie de vouloir bien encore lui rendre le service de lui procurer ce qui est nécessaire». Pendant que le serviteur parlait, je sentis une voix intérieure qui me disait : Dieu veut que cette huile soit l'onction de sa sépulture. Et je donnai l'ordre à mes agents d'envoyer au couvent un grand baril d'huile de Garde et tous les accessoires pour le bain. Il m'envoya dire dans la matinée qu'il se trouvait mieux, mais le soir, hélas ! les choses changèrent de face, et les forces diminuèrent. Le jour suivant, on vit qu'il ne lui restait plus que quelques heures à vivre.

«Un frère italien que je trouvais me dit : «Si vous voulez voir le Père Marc vivant, allez vile au couvent. - Je crains de le fatiguer dans cet état d'agonie, et puis, ce me serait une trop grande affliction de voir ainsi mourir un si vénérable et si cordial ami ». Au lieu de me rendre auprès de lui, j'allai prier à l'église de Saint-Etienne. Puis, me transportant au couvent, je trouvai le P. Gardien qui me dit : «Le Père Marc est mort ! Où étiez-vous donc, cher signore, ajouta-t-il ? Il vous a demandé cinq fois dans ses dernières heures». Je fus très peiné d'apprendre cela, personne ne m'avait dit que le Père désirait ma présence.

«Je me rendis auprès de sa dépouille mortelle, exposée sur un lit de planches, je baisai ses mains et ses pieds avec des larmes et des sanglots, puis j'allai vers son compagnon, qui me répéta ce que l'on m'avait déjà dit. Les dernières paroles du Père avaient été pour me remercier du service que je lui avais rendu».

On remarquera qu'il avait demandé ce service non à l'Empereur, lequel, selon toute apparence, lui donnant un infirmier, n'avait pas songé à se charger des remèdes, mais à son cordial ami, l'homme du peuple.

Le P. Marc avait reçu les derniers sacrements et renouvelé sa profession religieuse, avec les sentiments de sa piété ordinaire et une foi qui perçait déjà les voiles de l'éternité. L'humilité avec laquelle il avait auparavant demandé pardon aux Pères qui l'entouraient et aux Pères absents de sa province de Venise avait arraché des larmes de tous les yeux.

Mais Dieu voulait donner à cette fin si édifiante des témoins plus augustes.

Prévenue de l'imminence du dénouement, la famille impériale, qui se trouvait au palais de campagne de la Favorita, s'empressa d'accourir. Le lendemain, à dix heures du matin, l'Empereur, l'Impératrice et tous leurs enfants venaient au couvent, et, agenouillés dans la cellule où se mourait le serviteur de Dieu, demandaient humblement sa dernière bénédiction.

Écoutons l'Empereur lui-même donnant par lettre au P. Côme les détails de cette sainte mort,

«Je ne puis m'empêcher de vous annoncer comment il a plu à Dieu de rappeler à Lui notre bon P. Marc, le 13 de ce mois, une heure avant midi.

«Il avait été depuis son arrivée presque toujours indisposé. Sa maladie, sa grande débilité lui avaient rendues plus pénibles les fatigues et les privations de son dernier voyage. Je crois vraiment que c'est à cause de cela qu'il a succombé.

«J'ai eu la triste consolation, avec l'Impératrice, d'assister à sa mort. Nous étions venus le visiter encore une fois pour recevoir sa sainte bénédiction. Le bon Père, toujours affectueux, nous reconnut tous, et nous parla, bien que d'une voix très faible. Pour ne point l'importuner, nous nous retirâmes bientôt.

«Mais à peine avions-nous descendu l'escalier du couvent, prêts à remonter en carrosse, qu'on vint nous dire : «C'est l'agonie !» Nous retournâmes aussitôt auprès de lui, et, à genoux au pied de son lit, nous restâmes jusqu'à la fin des prières de l'agonie. C'est alors que le mourant rendit son âme à Dieu, cette âme qui, vivant au milieu de nous, n'avait soupiré que pour Lui.

«Bien que notre douleur soit grande pour la perte que nous avons faite en ce grand serviteur de Dieu, cependant, d'un autre côté, nous nous réjouissons, parce qu'il jouit de cette gloire que lui ont méritée tant de peines, de fatigues, de mortifications et de bonnes œuvres, et aussi parce qu'ayant expiré en notre présence, il intercède pour nous, qui sommes chargés d'un poids si lourd». (De la Favorita, 15 août 1692)

Quelques instants avant sa mort, demandant le crucifix, le P. Marc l'avait baisé avec un saint transport, et, le tenant en mains, le regard fixé sur la sainte image, il s'était doucement endormi.

Zuana arrivait aussitôt après, et apprenait par le P. Gardien qu'une des dernières demandes du vénéré religieux avait été qu'on célébrât pour lui une messe, dès qu'il aurait rendu le dernier soupir. «Mais, avait répondu le P. Gardien, je vais la faire célébrer tout de suite. - Non, il suffira de la dire après ma mort».

Or, il était onze heures du matin. «Je courus aussitôt, dit Zuana, à l'église Saint-Étienne, pour voir s'il serait encore possible de faire célébrer une messe à la Vierge miraculeuse, qui avait pleuré en Hongrie. Heureusement, il y en avait encore deux demeurant libres. En versant l'honoraire, j'entendis distinctement la voix du P. Marc qui me disait : «Après tant de services rendus, vous voulez me rendre encore celui-ci». Je relevai vivement la tête, pensant voir le Père près de moi, mais il n'y avait personne. Je demeurai cependant convaincu que ce grand ami, si reconnaissant dans sa vie, avait voulu, après sa mort, me témoigner encore sa gratitude».

Deux jours après, fête de l'Assomption, le même témoin rapporte qu'il fut éveillé par un chant harmonieux, d'un soprano angélique, qui disait : *Surrexit !* Il est ressuscité ! Levant les yeux, il vit le P. Marc entouré d'une vive lumière.

Le cadavre n'avait pas encore reçu la sépulture. On avait d'abord songé à l'ensevelir le 14 au soir. Mais l'Empereur s'y opposa et fixa pour la cérémonie le lundi suivant, 17 août.

On avait d'abord transporté la vénérable dépouille dans une chapelle domestique, contiguë à l'infirmerie, mais l'ordre impérial stipulait qu'elle devait être exposée à la grande église.

Le Nonce apostolique vint le lendemain y célébrer la sainte messe.

Le P. Côme, dans une lettre qui semble adressée à un frère du défunt, après avoir exprimé sa profonde douleur «qu'il ne peut surmonter, dit-il, bien qu'il abandonne tout à la volonté de Dieu», donne ces détails des obsèques. Ses amis de Vienne n'avaient pas manqué, en effet, de le tenir au courant.

«Le corps exposé fut visité pendant les cinq jours par les princes, les grands, les Pères Jésuites et autres religieux, qui faisaient paraître leur grande dévotion.

«Chaque jour on renouvelait les fleurs et les couronnes, faites en partie par l'Impératrice et ses filles, et en partie par les Dames et les Demoiselles de la cour. On les leur renvoyait ensuite, et elles les tenaient pour de précieuses reliques. Chacune était fière d'obtenir une partie de ce trésor» (les Archives du Couvent des Capucins de Vienne conservent une de ces couronnes desséchées).

Des matrones, des chevaliers, des gens du peuple se mêlaient à la haute noblesse, si bien qu'il avait fallu placer, à toutes les issues, des soldats et des gardes pour contenir la foule et veiller au maintien de l'ordre. On s'avancait pieusement et en silence, et chacun, à tour de rôle, venait baiser les pieds du serviteur de Dieu, d'une telle blancheur qu'ils paraissaient d'albâtre.

Toutes les églises célébraient en même temps ce bienheureux trépas, l'Empereur ayant distribué, entre chacune d'elles, deux cents messes de suffrages, qui devaient être dites immédiatement.

Malgré la pompe du style officiel de ces relations, énumérant les nobles et les roturiers, et le détail de la faction des soldats aux issues de l'église, on sent bien que la foule ne fut pas considérable, et qu'en présence de l'événement qui mettait en émoi la cour et les hautes sphères, le peuple de Vienne demeura assez froid. Les hommages qu'on rendit au P. Marc défunt semblent n'avoir point eu toute la spontanéité que l'on aurait attendue.



En tout autre lieu, cette mort eût été une calamité publique, le deuil de toutes les familles. Le cri : «Le saint est mort !» eût résonné dans toutes les rues et sur toutes les places. La ville se fût dépeuplée pour se transporter auprès des vénérables restes, où il y eût eu explosions de douleurs et de larmes : on serait même venu de loin, et, le jour et la nuit, le flot eût débordé, sans qu'une forte escouade de soldais eût pu le contenir. Les concours qui se produisaient sur le passage du vénérable, pendant sa vie, nous disent assez ce qu'eussent été ses triomphes après la mort.

Mais nous sommes à Vienne, et on a remarqué que c'est la ville où la venue du P. Marc a toujours produit le moins d'émotion, celle aussi où il a fait le moins de miracles.

*Assueta vilescunt.* On estime moins ce qui devient commun, et la ville, accoutumée à posséder chaque année le serviteur de Dieu, ne faisait plus grand cas de sa présence.

Mais il y avait d'autres raisons encore, qui nous aideront à comprendre comment, au bout de peu d'années, le nom du P. Marc fut oublié à Vienne et son tombeau délaissé.

Il y venait pour l'Empereur, et, bien que celui-ci le cédât au peuple, en lui demandant de prêcher, de présider les cérémonies solennelles, de donner la bénédiction dans quelques circonstances exceptionnelles, il était trop la chose de César, son ami, son conseiller, pour que l'impopularité de celui-ci ne rejaillit pas sur lui.

De plus, le P. Marc ne cessait à la cour de dénoncer les abus, et nous avons vu que, pour répondre à la confiance de l'Empereur et procurer le bien public, il n'hésitait pas à désigner les coupables, à demander qu'on les châtiât, au moins qu'on les enlevât à leur poste, à une charge dont ils étaient indignes, qu'on les mît dans l'impossibilité de nuire. Or, les coupables, c'étaient tous les ministres, tous les hauts fonctionnaires, toute l'aristocratie, c'est-à-dire le Tout-Vienne : et ce Tout-Vienne, bien que méprisé et détesté du peuple, qui recevait de lui de si mauvais exemples, n'en donnait pas moins le ton et formait la mentalité générale. Ses sentiments à l'égard du P. Marc n'étaient rien moins que bienveillants, et ces grands de la cour, qui n'avaient ni pitié, ni justice, ni moralité, bien qu'ils fussent obligés par l'étiquette et la courtoisie, par les convenances et le devoir d'office, de paraître dans les cérémonies religieuses, que dirigeait l'aller ego de César, n'en gardaient pas moins une rancune qu'ils assouissaient en le raillant et lui enlevant son crédit près du peuple.

C'est dans le même esprit qu'ils paraissaient maintenant à ses funérailles, entraînant le peuple, dont une partie sceptique et corrompue comme eux, venait là pour remplir une formalité banale, tandis que d'autres, en plus grand nombre heureusement, sachant que le P. Marc était un homme de Dieu, le vénéraient comme tel, se recommandaient à lui, lui faisaient toucher des objets de dévotion, et éprouvaient de sa mort une douleur véritable.

Le jour venu des funérailles, l'Empereur, l'Impératrice, le Roi des Romains, l'Archiduc et l'Archiduchesse revinrent de la Favorita et assistèrent aux cérémonies, dont ils avaient eux-mêmes tracé le programme.

L'évêque de Vienne, prince du Saint-Empire, célébra la messe des défunts et procéda aux autres rites funèbres, après quoi, comme si l'on eût voulu déjà se réjouir d'un triomphe dont on ne doutait point, l'évêque hongrois de Nitrée dit une seconde messe en blanc, en l'honneur de l'Immaculée Conception.

Avant qu'on descendît au caveau le vénérable corps, Leurs Majestés voulurent encore baiser cette main qui si souvent les avait bénies, et, à leur grande surprise, elles la trouvèrent légère, flexible, avec les vaisseaux roses, bien dessinés sur la peau.

Il en était de même du cou, des bras, des genoux, qui étaient sans aucune rigidité, le sang paraissant encore liquide dans les veines, de telle sorte qu'il semblait se retirer à la pression et revenir de lui-même, comme chez une personne vivante.

N'était-ce pas déjà un prodige que ce corps, que l'on n'avait point embaumé, se fût conservé cinq jours, en pleine canicule, sans donner le moindre signe de corruption ?

Les Pères ayant accompagné Leurs Majestés jusqu'au dehors du temple, revinrent auprès de la dépouille mortelle, qu'ils renfermèrent dans une bière de noyer, avec deux clefs, dont l'une demeurerait entre les mains du P. Gardien, l'autre était remise à l'Empereur. L'arche fut alors déposée dans le lieu ordinaire de la sépulture des religieux, non loin des tombes impériales, et on y fixa la belle épitaphe qu'on peut y lire encore. Cédant à son amour des lettres, et aussi à l'affection véritable qu'il avait pour le P. Marc, l'Empereur Léopold l'avait lui-même composée et écrite de sa main, condescendance inouïe, qui plongea dans l'admiration tous les auteurs du temps.

**PATRI MARCO AB AVIANO CAPUCINO**  
**CONCIONATORI, EVANGELICIS VIRTUTIBUS EXORNATO**  
**VIENNÆ AUSTRIÆ**  
**IN OSCULO DOMINI SUI**  
**SUAVITER EXPIRANTI :**  
**LEOPOLDUS AUGUSTUS, AUGUSTA SUA FILIIQUE**  
**MOESTI POSUERE**

(Au Père Marc d'Aviano, Capucin Prédicateur orné des vertus évangéliques qui à Vienne, en Autriche, dans le baiser de son Seigneur suavement expira. Léopold Auguste, son Auguste Épouse et ses Enfants affligés ont élevé ce monument).

Au bas de l'inscription, on lisait la date des funérailles, 17 août, avec ces mots : *Patri Marco ab Aviano, vero Jesu servo, requies et lux perpétua* : Au Père Marc d'Aviano, véritable serviteur de Jésus-Christ, repos et lumière perpétuelle !

L'épithaphe ajoutait encore : «Le Dieu trois fois bon et glorieux, parfait scrutateur des cœurs, connaissant la mutuelle et spirituelle affection qui unissait ce Père très zélé, son insigne serviteur, au très auguste César et la très auguste Impératrice, a voulu que la ville, qui, dans les guerres d'autrefois reçut de lui tant de bienfaits, fût la gardienne de ses cendres : qu'il reposât dans le temple que leurs Majestés aiment à fréquenter, de sorte que par là, à jamais, sera rendue plus douce la mémoire de ce religieux, dont toute langue et toute plume sont indignes de célébrer les louanges».

A l'inscription impériale, les Capucins ajoutèrent la suivante, que nous traduisons du latin : Elle est signée du P. Ephrem de Krems, Gardien du couvent de Vienne.

DANS CE TOMBEAU LE T.P.R. MARC D'AVIANO, CAPUCIN

HOMME PIEUX ET VERTUEUX PUISSANT EN ŒUVRES ET EN PAROLES  
 PRÉDICATEUR ZÉLÉ DU VERBE DE DIEU  
 REPOSE.  
 DE MÊME QUE DANS SA VIE, IL FUT CHER A  
 LÉOPOLD ET A LA FAMILLE DE L'AUGUSTE CÉSAR,  
 IL DEMEURE APRÈS SA MORT.  
 DIEU L'AYANT AINSI VOULU,  
 PRÈS DE LA SÉPULTURE DE LA TRÈS ILLUSTRÉ MAISON D'AUTRICHE,  
 DONT UN SIMPLE MUR LE SÉPARE.  
 AVEC CES ILLUSTRÉS DÉFUNTS, AU JOUR DU DERNIER JUGEMENT,  
 GLORIEUSEMENT, NOUS L'ESPÉRONS,  
 IL RESSUSCITERA,  
 IL DIT PIEUSEMENT SON ADIEU AUX VIVANTS ET S'ENVOLE AU CIEL,  
 LE 13 AOUT 1699

(Les majuscules des deux dernières lignes sont, en chiffres romains, le millésime de la mort, 1699.)

Hoc in loculo  
 Ad. B. P. Marcus ab Aviano, Capucinus  
 Vir pius ac probus,  
 Opere ac sermone potens  
 Zelosus Verbi divini Præco,  
 Requiescit  
 Qui  
 In via Leopoldo primo magno Cæsari et Augustæ  
 Charus ut vivus  
 Poenes Augustissimæ Domus Austriacæ Sepulturam  
 Exiguo solum interjecto muro  
 (Sic ordinante Deo)  
 Nunc mortuus jacet.  
 Cum hac in extremo iudicii die  
 Glorioso  
 ut sperandum  
 resurrecturus  
 Pie eX VIVIs abIt et eVoLaVIt.  
 DeCI Ma. tertIa aVgVstI  
 MDCLX VVVVVV IIIIIII.

### CHAPITRE XIII : GLORIFICATION POSTHUME.

L'émotion fut grande dans toute l'Allemagne, et peut-on dire dans le monde tout entier, quand s'y répandit la douloureuse nouvelle de la mort du P. Marc. La chrétienté venait de perdre son défenseur et son soutien : son ange tutélaire était remonté au ciel.

De toutes les cours affluèrent les témoignages de regret et de sympathie, et le Sénat de Venise s'empressa d'écrire à son ambassadeur à Vienne, pour déplorer une perte grande pour tous, mais particulièrement sensible pour la République, dont le P. Marc était l'une des plus pures gloires.

Mais à mesure que l'on connaissait les détails des derniers moments de l'homme de Dieu et de ses grandioses obsèques, à l'émotion s'ajoutait l'étonnement, la stupéfaction causée par la conduite dans cette circonstance du très puissant Empereur.

On n'était pas accoutumé à voir la plus haute Majesté du monde agenouillée dans une humble cellule de capucin, au pied d'un grabat d'agonie : le protocole lui permettait bien de se faire représenter à des funérailles, mais il n'était point d'usage qu'elle y assistât en personne, même pour les plus hauts personnages, même pour les membres de Sa famille : César aurait paru déroger s'il avait donné au public le spectacle de sa douleur.

Quand on sait l'idée qu'il concevait lui-même de ses hautes fonctions, le souci, puéril quelquefois, qu'il affichait de sauvegarder son prestige, ses exigences fastidieuses au sujet du cérémonial et le respect quasi superstitieux qu'il imposait à tous de ses moindres prescriptions, on se demande quel changement vient de se faire en lui et quels sont les sentiments qui l'animent.

En constatant les lacunes de son caractère, il faut lui rendre cette justice qu'il a su estimer, apprécier, aimer le conseiller que la Providence lui a envoyé, bien qu'il n'ait pas toujours, par indolence et horreur de l'action, suivi et exécuté les conseils qu'il provoquait lui-même. Monarque insuffisant, comme homme privé, il était, nous l'avons dit bien souvent, irréprochable. Son cœur s'était vraiment attaché à celui qu'il appelait son bon Père Marc, et ces liens d'affection devaient être d'autant plus puissants que le cœur d'un souverain, celui de Léopold surtout, n'avait point souvent l'occasion ni le moyen de s'épancher. Fatigué de la glace des pompes officielles, il devait être naturellement porté à chercher dans l'intimité, quand il le pouvait, le dédommagement d'une véritable affection.

Le P. Marc lui avait été toujours particulièrement cher : mais maintenant, après la scène impressionnante de cette mort, à laquelle il avait assisté, devant ce cadavre refroidi qu'il savait être la dépouille d'un homme de Dieu, il oubliait sa grandeur et donnait libre cours à ses vrais sentiments.

Celui qu'il pleurait était pour lui comme un ami, un frère, et, de plus, un homme public, dont la perte pouvait être irréparable.

Mais ce n'était pas seulement l'Empereur qui attestait, par des actes et des écrits, sa reconnaissance au serviteur de Dieu. De tout côté surgissaient des poètes, des panégyristes, saluant d'une voix émue la grande figure qui venait de disparaître.

On formerait un album avec les pièces de poésie, les odes, sonnets, distiques allemands, italiens, latins, publiés à cette occasion.

L'Empereur avait donné le ton par son épitaphe en style lapidaire, et les imitateurs abondaient.

Qu'il suffise d'en donner un spécimen, une composition de l'évêque de Proscinone, prince du Saint-Empire :

Il célébrait la présence de l'Empereur et disait en latin :

«La bienheureuse mort du P. Marc méritait d'avoir ce grand témoin. Tous le pleurent parce que tous l'aimaient. Pendant de longues années, il a béni les camps de César : la paix conclue, il leur a dit adieu. Il repose parmi les Autrichiens celui que les Autrichiens chérissent. Il gît parmi les Rois celui qui, par la parole et par l'exemple, apprit à tous que servir Dieu c'est régner. Il est prince, Marc d'Aviano, prince glorieux et humble à la fois, et il mérita d'avoir auprès de lui, à sa mort, celui qu'il aima dans sa vie, le grand Léopold. O précieux trépas ! Il eut pour l'assister celui devant qui tout genou fléchit. C'est le privilège d'Aviano, il ne sera point donné à d'autres. Il n'y en a pas eu d'exemple avant, il n'y en aura point après. Ayant épuisé ses forces, rempli de mérites, il est allé au ciel, lui, qui dans sa vie, habitait le ciel bien plus que la terre, en la fête de mon saint patron Cassien. Reçu par le Sauveur aux parvis éternels, il a entendu la parole : Paix à toi, Marc d'Aviano ! Mourir ainsi, c'est la vie».

Si les catholiques se réjouissaient et bénissaient César, qui s'était grandi dans leur esprit, en honorant le P. Marc, les hérétiques étaient déconcertés et ne comprenaient point cette conduite exceptionnelle.

Ils imaginèrent une fable, qui montre à quel point ils pouvaient se jouer de la crédulité publique et faire fi de toute vraisemblance, quand il s'agissait de calomnier un moine et de jeter le discrédit sur un prince catholique.

«Ce moine scélérat, disaient-ils, avait livré aux Turcs une forteresse en Hongrie, et il avait subi comme châtiment la peine de la décapitation. Mais, au lieu de demeurer secrète, l'exécution fut connue, le peuple s'empara de la tête et la promena dans la ville au bout d'une pique. L'Empereur, pour empêcher le scandale et sauver l'honneur de la religion catholique, chercha alors à étouffer cette affaire. Imposant le silence à tous les témoins (tous les habitants de Vienne !), il imagina la scène de la mort édifiante du P. Marc, en sa propre présence. Lui-même en avait composé le récit, en même temps que l'épitaphe, le faisant imprimer et répandre en tous lieux à des milliers d'exemplaires».

On n'eut besoin de recourir à aucune réfutation : les faits étaient connus, la fable tomba d'elle-même.

Le monde n'était pourtant pas au bout de ses surprises. La vénération de César pour son vénérable ami ne se tint pas pour satisfaite, et il se prépara à faire davantage.

N'ayant pu se l'attacher pendant sa vie, le garder avec lui au palais, il voulut du moins le posséder complètement à sa mort et lui donner place auprès du caveau impérial, dans le voisinage des personnages princiers.

Ce caveau, qui n'est autre que la crypte du couvent des Capucins, demeurant sous la garde de ces religieux, montre, en alignement sévère, non point des tombeaux de marbre, enrichis de sculptures et d'ornements, mais des sépulcres de fer déposés sur le sol, renfermant les dépouilles des Empereurs et de ceux de leur famille. Rien de plus lugubre et de plus frappant, dans l'obscurité et l'humidité de ce lieu, que la vue de ces urnes mangées de poussière et de rouille, funèbre résidu des grandeurs et des pompes les plus illustres de la terre, qui racontent pourtant plusieurs siècles d'une glorieuse histoire, mais qui disent plus haut encore le mot de Salomon : *Vanitas vanitatum*.

On connaît le cérémonial de ces sépultures. La porte de la crypte demeure fermée jusqu'au dernier moment. Le Père Gardien des Capucins s'y renferme avec ses religieux. Le pompeux cortège composé des cardinaux, archevêques, évêques, archiducs, princes, ambassadeurs, accompagne le défunt. Le dernier, victime d'une guerre qu'il avait déchaînée, n'était autre que François-Joseph.

On frappe à la porte et un dialogue s'engage : «Qui demande l'entrée ? » interroge le Père Gardien. Le Maître des cérémonies répond par la longue énumération des titres du défunt. Mais la porte demeure close. Une seconde fois l'interrogation est faite, suivie de la même réponse et du même résultat. Mais à la troisième demande : «Qui est là ? » le Maître des cérémonies délaïse les titres et se contente de dire : «Notre frère François-Joseph». Alors seulement la porte s'ouvre et le défunt est admis à recevoir la sépulture.

La mort ayant passé son niveau, il n'y a plus ni empereurs, ni archiducs, ni princes, mais des égaux devant Dieu et des frères dans le Christ.

Un autre niveau a passé, renversant son successeur et montrant à tous que les révolutions, elles aussi, prétendent faire l'égalité, mais hélas ! par la haine. Et le résultat en est la ruine.

Le P. Marc n'est séparé de ces illustres personnages que par un pan de mur. L'ouverture du caveau est dans la chapelle de la Croix, à côté de la magnifique *Mater dolorosa* de P. Strudel. Une modeste pierre désigne l'endroit où repose le serviteur de Dieu.

C'est le 29 avril 1703 qu'eut lieu, par ordre de l'Empereur, cette translation de ses restes.

Le cardinal Kolonitz et l'évêque de Vienne avaient été requis pour y procéder en secret, en l'absence de la foule qui, trop considérable, eût risqué de causer des désordres.

Dès la veille au soir, le dimanche, les Pères Capucins retirèrent le cercueil du caveau où il avait été déposé au jour des funérailles et le transportèrent à la chapelle de la Présentation, où l'Impératrice vint le visiter incognito, avec son majordome, le prince de Swarzewbourg, et une dame d'honneur.

Le lendemain, à 11 heures du matin, l'heure même où le Père avait rendu son âme à Dieu, en présence de l'Empereur, de l'Impératrice et des religieux du couvent, les deux caisses de bois furent successivement ouvertes, et le corps apparut.

Il était assez bien conservé, quoique trois ans et huit mois se fussent écoulés depuis la mort. Quelques plaques de chair s'étaient cependant consumées, d'autres étaient desséchées et noircies, mais les pieds étaient blancs, et les mains jointes demeuraient flexibles. Aucune odeur ne s'exhalait du cadavre.

On referma le double cercueil, qu'on scella du sceau de l'évêque, et on le plaça dans une troisième caisse de cuivre, commandée par l'Empereur : après quoi, le tombeau fut muré, et on fixa à l'extérieur la grande plaque de marbre portant l'épitaphe de Léopold I<sup>er</sup>.

Après cette cérémonie, très émouvante dans sa simplicité, la famille impériale se retira avec toute sa suite.

Au nombre des témoins se trouvait le P. Ernest Uberacker, professeur à Krems, originaire de Salzbourg, qui raconta aux chevaliers présents comment lui-même, étant enfant, avait été ressuscité par le P. Marc.

«Mon père et ma mère, disait-il, étaient plongés dans la plus profonde affliction, car j'étais leur fils unique, et on allait m'ensevelir. Ils avaient confiance néanmoins dans les prières du P. Marc, qui répondait à leurs instances : «Ce sera là une grâce bien difficile à obtenir».

«Cependant, avec sa charité et sa dévotion ordinaires, il consentit à donner la bénédiction, et aussitôt je revins à la vie.

«C'est en reconnaissance de cette grâce que je me suis consacré à Dieu, et ce n'est pas la seule faveur que notre famille ait reçue par son intercession. Mon père vient d'être fait comte du Saint Empire romain, titre qui doit passer à ses enfants : il attribue encore ce privilège au P. Marc, qui se montre toujours notre protecteur dans le ciel».

On conçoit quelle émotion de pareils récits à un tel moment et en un tel lieu devaient produire sur ceux qui les entendaient.

Léopold, qu'on a accusé quelquefois d'ingratitude, venait de payer la dette de reconnaissance contractée par l'Autriche non seulement envers le P. Marc, mais envers tout l'Ordre des Capucins.

Pour comprendre la faveur dont jouissaient ces religieux à la cour de Vienne, dans toutes les cours catholiques d'Allemagne, en Hongrie et en Pologne, il faut savoir les immenses services qu'ils avaient rendus à la religion depuis qu'ils étaient venus dans ces contrées du centre de l'Europe.

C'était d'abord saint Laurent de Brindes, qui non seulement y avait arrêté les progrès de l'hérésie, mais avait encore formé, pour la défense de la foi, une ligue entre le Saint-Siège, l'Empire et l'Espagne, dans laquelle des princes protestants avaient voulu eux-mêmes entrer.

«L'Allemagne et la chrétienté toute entière doivent au P. Laurent, disait Maximilien de Bavière, une reconnaissance éternelle pour la fondation de cette Ligue, de laquelle ont découlé tant de biens».

L'Empereur Ferdinand III, père de Léopold I<sup>er</sup>, rendait aux Capucins un éclatant hommage, déclarant que «ces religieux trouvent une très grande affection auprès des personnes de toute qualité et sont les mieux acceptés, même des protestants... La cause principale de l'estime que l'on a pour eux, disait-il, c'est qu'ils veillent avec grand soin à la discipline monastique et cultivent avec diligence la vigne du Seigneur».

En bien des contrées de cette nation, en Bohême en particulier, ils étaient presque les seuls à administrer les sacrements de l'Eglise, seuls à relever les ruines, restaurant les églises de Hongrie, ruinées par les Turcs, et faisant de la mosquée de Budapest leur propre église conventuelle.

C'était sur eux que comptait le Nonce pour l'œuvre de réforme catholique, qui était si nécessaire et si difficile à la fois dans ces pays, ravagés par l'hérésie et les guerres civiles.

«Pour le bien des âmes, écrivait-il, j'estime qu'il vaut mieux fonder là de pauvres maisons de Capucins et de Réformés, que remplir le royaume de riches monastères, car ceux-ci scandalisent par leur pompe et ne fournissent aucun aide à l'évangélisation. Si les religieux se fussent maintenus dans leur antique pauvreté, on n'aurait peut-être point vu l'hérésie se propager avec une si grande facilité, encouragée par l'appât du gain». (24 février 1686, Arch. Vatic. Nonciature de Vienne)

On constata une fois de plus, en cette circonstance, combien est féconde la pauvreté franciscaine, inspiratrice des grandes œuvres et mère des grands hommes. *Magna parens virorum*.

Mais le P. Marc enseveli, et l'Empereur disparu, le concert de louanges se tait, le silence se fait sur le nom et sur l'œuvre de l'homme de Dieu, avec la nuit de l'oubli, une nuit aussi profonde que celle du triste panthéon dans lequel il repose.

C'est le dix-huitième siècle qui commence, avec sa décrépitude et son incurie, laissant perdre les magnifiques trésors amassés par le labeur et les sollicitudes du siècle précédent. Comme si l'esprit humain se fût fatigué à produire des chefs-d'œuvre et le bras des guerriers à gagner des batailles, tout demeure dans un repos amollissant, tout se corrompt dans la volupté. C'est le siècle de la déchéance pour la France, d'où a disparu même l'ombre du grand Roi : pour l'Autriche, où le luthéranisme prépare son règne : pour la Pologne aussi, hélas ! qui a vu, avec Sobieski, son dernier grand Roi, peuple qui se désagrège déjà, proie facile pour les vautours qui la guettent.

Dans le domaine des lettres, des sciences, c'est le siècle de Voltaire, de Rousseau, de la philosophie, l'aurore de la Révolution.

L'Eglise catholique, qui a fait au lendemain de la Réforme et au Concile de Trente un si généreux effort de restauration, est impuissante à secouer les torpeurs qui, de nouveau, ont envahi les âmes. Pour elle aussi, c'est un siècle d'abandon, de laisser-aller, de décadence spirituelle. Le Gallicanisme, le Joséphisme, dont nous avons vu déjà tant de germes, même sous le règne du très pieux Léopold, règnent en maîtres dans les nations catholiques, donnant à la jeunesse une atmosphère malsaine de faux principes, formant la mentalité du clergé, l'isolant pratiquement du Vicaire du Christ, dont il nie les prérogatives, décimant les Ordres religieux et énervant leur discipline : en un mot, conduisant le monde aux abîmes, en attendant qu'éclate le tonnerre de la Révolution, que brille dans le ciel, comme un éclair sinistre, le couperet de la guillotine, que la guerre promène à travers toute l'Europe, ses ruines et ses désolations : tel est le bilan des années

qui s'écoulent après la mort et les solennelles funérailles du sauveur de Vienne et de la chrétienté, menacée désormais par des ennemis plus redoutables que les Turcs.

Quoi d'étonnant dès lors que les Empereurs, la population de Vienne, les confrères eux-mêmes du Vénérable, en butte à tant de persécutions, laissent dans l'oubli sa mémoire, et que les travaux et les démarches du P. Côme et des provinciaux de Venise, en vue d'une béatification qu'ils croient infaillible, demeurent interrompus ?

Des lettres, des circulaires ont été envoyées par leurs soins, après la mort du serviteur de Dieu, aux Supérieurs des monastères où il a passé, aux Evêques des diocèses, qu'il a évangélisés : des enquêtes sont commencées, des témoignages recueillis, des miracles examinés, et puis tout cesse. Les archives du couvent de Venise gardent ces documents et ces procès-verbaux, qui vont dormir dans la poussière. L'incurie des autorités civiles, à qui il appartient de faire les premières démarches auprès du Saint-Siège, fait que la cause n'est pas même introduite.

Les historiens racontent le siège de Vienne, la délivrance de Sobieski : ils entrent dans une infinité de détails, ils se targuent de critique et ont le souci de la plus stricte exactitude, et c'est à peine s'ils mentionnent, en passant, la présence du capucin. Chez quelques-uns, le nom du P. Marc d'Aviano n'est pas même prononcé. Que diraient Voltaire et ses disciples, si on faisait paraître un moine, avec un rôle honorable, dans une page d'histoire ?

L'année 1883 ramène le second centenaire de la grande délivrance. Mais l'Autriche, victime du pangermanisme, protestante dans ses tendances, **dominée par les Juifs, maîtres du commerce, de la presse et du gouvernement**, persévère dans l'outrageant ostracisme qu'elle fait subir à son vaillant défenseur.

On élève dans l'Eglise métropolitaine de Saint-Étienne un monument rappelant la mémoire des vaillants qui repoussèrent les forces musulmanes : un autre dans la Ringstrass, en l'honneur du bourgmestre Liebenberg, l'un des héros du siège, sans que l'on voie la moindre silhouette du Capucin, dont le nom cependant est inséparable de celui de Sobieski et de Charles de Lorraine.

Sur le Kahlenberg, au lieu même où le P. Marc, en vue du camp des Turcs, célébra la messe avant la bataille, en présence de l'armée libératrice, donnant la bénédiction qui était un présage de victoire, on célèbre une fête commémorative, où il n'est pas même fait mention de l'héroïque religieux.

Bien plus, la colonie autrichienne de Rome célèbre, à son tour, dans son église nationale, Santa Maria dell' Anima, les fêtes de ce centenaire, avec assistance des deux ambassadeurs, des cardinaux Monaco la Valletta et Hohenlohe, des évêques, de personnages distingués. Les décorations montrent les portraits d'Innocent XI, de Sobieski, de Léopold, ce dernier n'étant autre qu'un tableau laissé à Rome par le fameux et odieux Martiniz, mais là encore, rien ne rappelle le P. Marc.

Les journaux même religieux publient de grandes et pompeuses relations de ces fêtes, rappellent le glorieux événement qu'on a voulu célébrer, et, probablement parce qu'ils puisent leurs nouvelles aux mêmes sources que les journaux impies ou indifférents, dans les officines et les agences où on vend la copie toute faite pour la commodité des rédacteurs, ils sont, au grand étonnement des catholiques instruits, muets sur le rôle du P. Marc.

La grande presse heureusement répare cet oubli, notamment la revue des Pères Jésuites d'Allemagne : *Stimmen aus Maria-Laach* et le journal romain *La Voce délla Verità*, qui donnent sur le célèbre Capucin des détails nombreux et pleins d'intérêt.

Des volumes voient le jour, entre autres celui du prince de Lauro, Philippe Lancellotti, qui donne au P. Marc, dans la galerie des portraits et des notices, la place qui lui revient, entre Sobieski et le duc de Lorraine.

L'Allemagne, l'Italie, la Belgique, la France publient à leur tour des études spéciales ou des biographies abrégées.

Mais le plus glorieux et aussi le plus durable des monuments élevés à la mémoire du P. Marc est le volume in-folio de sa correspondance avec l'Empereur publié par Onno Klopp. Il y a là pour tous à ce moment une révélation. Grâce à cette publication, un historien digne de ce nom ne peut plus désormais ignorer le P. Marc et dissimuler la part qui lui revient dans tous les événements qui se déroulent en Autriche de 1682 à 1699, époque de sa mort. Parce qu'on craindrait de paraître vraiment trop ignorant, il ne se trouvera plus personne, pour parler du siège de Vienne et organiser des fêtes pour le commémorer, sans mentionner le nom du Capucin.

C'est comme une nouvelle évocation du P. Marc, la réhabilitation du héros trop longtemps oublié, une résurrection qui annihile d'avance toute tentative de le tenir enfermé dans son tombeau.

Les catholiques d'Autriche souffraient de cette situation et avaient haie de montrer leur reconnaissance.

Ils tenaient, en 1889, un Congrès catholique à Vienne, où se trouvaient le cardinal Gangelbauer, archevêque de Vienne, le Nonce Mgr Galimberti, le cardinal Schonborn, archevêque de Prague, seize autres prélats ou archevêques, et deux mille catholiques, l'élite la nation.

Le Dr Porzer, parlant à la séance solennelle de clôture, rappelait le nom du P. Marc, à qui l'Autriche avait dû, à un moment, sa conservation et son existence même.

Rappelant ses grandes œuvres, il s'écriait : «Comment la postérité pourra-t-elle rendre à un tel homme de dignes actions de grâces ?»

Et, aux acclamations du Congrès, il demandait que des démarches fussent faites en vue de la béatification. La reprise du projet d'introduction de la cause date de là.

Mais le Congrès terminé, d'autres se demandaient : «Où est notre reconnaissance ? Quel marbre, quelle pierre rappelle à Vienne le souvenir de ce religieux, qui fut notre sauveur ? On a élevé des monuments à tous les héros de cette époque glorieuse, et le P. Marc a été oublié».

Il fut pourtant, comme on l'a écrit, «un homme dont la grande vertu fut reconnue par tous, le conseiller de l'Empereur, le légat apostolique du Pape, l'auteur, l'âme, la force de l'expédition dirigée contre les Turcs, qui dut son succès à la puissance surnaturelle qui venait toute de lui».

Il appartenait aux confrères du Vénérable d'entendre cette invitation et de combler la lacune des fêtes officielles de 1883.

Un comité de citoyens illustres fut formé par leurs soins, et, le 17 novembre 1891, au jour anniversaire de la naissance de l'homme de Dieu, une fête solennelle était célébrée pour l'inauguration, à son tombeau, auprès de l'épithaphe impériale, d'un portrait peint avec art et encadré de marbre. Les autorités de la ville, dont l'esprit n'avait rien de religieux, n'y paraissaient point, mais il y avait, outre le P. Abbé des Bénédictins, le P. Provincial des Frères Prêcheurs et plusieurs chanoines de Saint-Etienne, un Conseiller aulique, représentant du Ministre des Cultes, et l'illustre historien, rénovateur de la mémoire du P. Marc, le professeur Onno Klopp.

Un autre professeur de l'Université prononça, à cette occasion, un éloquent discours, disant les raisons providentielles pour lesquelles Dieu permet que le P. Marc revive en quelque sorte, dans cette ville et dans cet Empire, pour y secourir l'auguste monarque, successeur de celui à qui il disait : «Dieu seul peut savoir combien j'aime Votre Majesté !» et pour enseigner à ses sujets à être de bons citoyens, catholiques et patriotes «sans intérêt, avec vérité et sincérité».

Que Vienne, après deux siècles, eût oublié son bienfaiteur et son sauveur, cela s'explique pour les raisons que nous avons dites ailleurs.

Que les villes par où il passa acclamé par les foules et semant les prodiges, eussent cessé, à sa mort, de prononcer son nom, cela aussi est dans l'ordre des choses, le peuple oubliant vite un événement qui, n'ayant pas occupé longtemps l'attention, n'a pu exercer sur la vie locale une influence durable..

Mais l'Italie, Venise et le Frioul en particulier, n'auraient pas les mêmes excuses, s'ils avaient laissé perdre la mémoire de l'homme célèbre, dont la gloire rejaillissait sur elles.

Sur cette terre du moins, le P. Marc ne fut jamais un héros oublié ? Aviano en particulier, sa ville natale, se fait un honneur de conserver les traces de son passage. C'est d'abord la maison de famille des Cristofori, passée aujourd'hui en des mains étrangères, mais où on montre toujours la chambre où vint au monde le serviteur de Dieu.

Cette maison assez basse, comme dans les pays de montagnes, où l'hiver est long est rigoureux, est entourée d'un verger, au fond duquel on voit une petite chapelle dédiée à sainte Philomène, sur le mur de laquelle on a reproduit assez grossièrement une ancienne gravure représentant le P. Marc, le Crucifix à la main, bénissant l'armée chrétienne.

Le souvenir de l'homme de Dieu se trouve aussi au sanctuaire de la Madonna del Monte, mais surtout à l'église cathédrale de Saint-Zénon, où sont conservés les fonts, sur lesquels il fut baptisé.

Cela ne suffisait point cependant, et, en présence du renouveau de popularité qui se faisait autour d'une mémoire si chère, le peuple d'Aviano voulut ériger, dans cette cathédrale, un monument, le plus beau qui existe en son honneur.

C'est une statue en marbre blanc de Carrare, au socle duquel on lit cette inscription :

A CARLO CRISTOFORI  
DANS L'ORDRE DES CAPUCINS FRÈRE MARC D'AVIANO,  
DONT LES GRANDES ŒUVRES RELIGIEUSES ET CIVILES  
SONT CONSERVÉES GRAVÉES DANS L'HISTOIRE.  
L'IMPÉRIAL HYPOGÉE DE VIENNE GARDE SES RESTES.  
SA TERRE NATALE LUI REND UN CULTUE AFFECTUEUX.  
LES AVIANAIS, L'AN 1900.

Au bas sont les dates de la naissance et de la mort du serviteur de Dieu : 17 novembre 1621-13 août 1699.

C'est au lendemain du centenaire de 1899, célébré avec pompe par les citoyens d'Aviano, qu'avait été résolue l'érection de ce monument, qui fut inauguré le premier dimanche de septembre 1901.

Le digne archiprêtre, M. Cipoulat, rendait compte en ces termes de la cérémonie :

«A la fête assistaient l'évêque, Mgr Isola, qui chanta la messe pontificale et prononça un très beau discours, une représentation choisie des Pères Capucins, un nombreux clergé, et une foule immense, venue du voisinage et des villages lointains, pour prendre part à la solennité religieuse et aussi aux réjouissances publiques, musique, illumination et feux d'artifice. Un télégramme fut envoyé au Pape et un autre à l'empereur d'Autriche, qui s'empressèrent de répondre. On avait imprimé par milliers des cartes postales illustrées, représentant le beau monument avec son inscription. Elles furent répandues aux quatre vents du ciel, par les citoyens, les étrangers et les soldats des deux régiments, qui ont ici leurs cantonnement» (*Il Crociato Cattolico*).

Ajoutons que les fêtes civiques furent présidées par le comte Ferro, syndic, un descendant sans doute du parrain du P. Marc, dont le nom nous est livré par l'acte de baptême conservé à la paroisse : et que l'on entendit, au banquet, un membre de la famille du héros, le jeune avocat Cristofori, en qui semblait revivre celui sur lequel toutes les pensées se portaient eu ce jour.

Mais quels qu'aient été les hommages qui lui ont été ou lui seront rendus encore par les villes et les cités, notre piété pour le P. Marc attend davantage.

Parmi les épithaphe qui furent composées en son honneur, au moment de sa mort, il en est une, œuvre d'un capucin, qui évoque l'avenir et suscite des espérances :

CÉSAR ET SON AUGUSTE MAISON, O MARC, T'HONORÈRENT  
PENDANT LA VIE,  
ILS VOULURENT ÊTRE PRÉSENTS A TA MORT.  
LA MAIN IMPÉRIALE A CÉLÉBRÉ TES LOUANGES.  
QUE TE DONNERONT MAINTENANT LA VIERGE DANS LE CIEL  
ET SON AUGUSTE FILS ?

Les honneurs bruyants sont peu de chose, en effet, même pendant la vie : ils n'auraient aucun sens après la mort : ils seraient une dérision, s'ils ne devenaient le gage des honneurs véritables que Dieu décerne à Ses amis, dans les splendeurs des Saints.

Quand Dieu révèle à la terre cette gloire de l'un de ses serviteurs, quand il fait briller sur sa tête l'auréole des thaumaturges, les hommages qu'on lui rend, les acclamations, les suffrages qui montent vers lui ne sont plus de la terre, les dis-



tances sont supprimées, la fête est toute du ciel, unissant l'Église militante et l'Église triomphante, et nous faisant goûter les meilleures joies et les plus précieux avantages de la communion des saints.

Ce triomphe dont jouit le P. Marc dans la bienheureuse éternité, nous avons hâte, comme les catholiques autrichiens du Congrès de 1889, de voir le jour où il nous sera permis de le célébrer officiellement ici-bas.

Les contemporains du P. Marc y songeaient déjà, et, dès le lendemain de sa mort, multipliaient dans ce but les démarches.

Le même P. Augustin de Tisana qui, Provincial de Venise en 1866, imposait à ses sujets de recueillir les relations des miracles qu'ils voyaient s'accomplir par la vertu de leur pieux confrère, devenu Définitif général, insistait auprès du Provincial, pour que ces informations fussent continuées.

Les documents qu'il a pu obtenir, écrit-il le 3 octobre 1699, sont dans une cassette, dont il indique la place, mais ce ne sont que de petits résumés, il faudrait des relations complètes, les lettres avec leur texte.

Et il urge parce que les souvenirs étant encore récents, il est plus facile de les recueillir. Ah ! s'il était lui-même en province, les choses ne traîneraient pas en longueur.

«Peu importe, dit-il, qu'on trouve des oppositions et des contradictions. Le P. Marc doit en avoir après sa mort, comme il en a eu pendant sa vie : c'est la marque des vrais serviteurs de Dieu».

Dans une autre lettre du 2 octobre 1700, il indique les conditions requises pour la validité des procès. «Il ne servirait de rien ou presque rien d'écrire autour de la vie et des actes du P. Marc d'Aviano. Ce qu'il faut faire ressortir, ce sont les vertus, un coup d'œil d'ensemble d'abord, comme fondement, puis la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la pauvreté, l'obéissance, et surtout la force et la patience dans les épreuves, ce qui ne lui a point manqué.

«Il convient que les Ordinaires de Venise, de Padoue, où le Père a séjourné plus longtemps, examinent non pas deux ou trois, mais vingt-cinq ou trente témoignages, et des plus marquants, des plus authentiques, sur l'esprit d'oraison, sur l'austérité de la vie. Mais il faut une attention spéciale aux miracles et faits prodigieux, surtout aux plus notables, et à ceux qui se sont produits depuis la mort. Tout cela doit être examiné et jugé par les prélats des lieux où les faits se sont passés».

Le P. Côme, à qui ces lettres sont adressées, agit avec une admirable diligence, il reçoit des documents, mais tout demeure dans les archives conventuelles, où nous le retrouvons heureusement aujourd'hui.

N'eut-il pas le temps d'achever son œuvre pour demander le commencement des procès ? Les prélats, absorbés par d'autres soucis, négligèrent-ils de poursuivre la cause ? Craignait-on une issue défavorable ? Nous ne savons.

Un capucin de Vienne, le P. Paulin d'Augsbourg, avait mis dans une relation cette boutade, qu'il ne croyait sans doute pas destinée à une si grande fortune : *«De miraculis ipsius actis in vita multi narrant : post obitum autem, altum silentium.* Des miracles qu'il a faits dans sa vie les relations abondent : mais après sa mort, c'est le grand silence !»

Cette phrase est datée du 22 août 1699, neuf jours après le trépas du Vénérable. L'auteur n'est-il pas bien pressé et peut-il faire état du silence d'une semaine ?

On répète encore cette phrase, et on oublie que le silence a été rompu, et bien souvent, et que le P. Marc, si prodigue de faveurs dans sa vie, en a encore accordé après sa mort. **Si les miracles ne sont pas plus nombreux, c'est qu'on l'a trop oublié et qu'on néglige de les lui demander.**

A Vienne même, l'année de sa mort, la noble dame Marie-Hélène Miller, souffrant depuis plusieurs semaines d'une contraction des nerfs, qui l'empêche de mouvoir et les mains et les pieds, s'applique une parcelle de l'habit du P. Marc et éprouve aussitôt une amélioration, qui croît de jour en jour et devient la guérison complète.

Le 22 novembre 1699, une religieuse du monastère de Saint-Marc de Burano, sœur Domitille Garzoni, est guérie soudainement par l'application d'un morceau d'habit du P. Marc à un genou malade, qui ne lui permettait ni de marcher ni de se tenir debout.

Ce monastère de Burano, en Tyrol, avait une curieuse particularité. Les religieuses qui l'habitaient étaient à la fois Capucines et Servites et portaient les deux habits superposés.

Leur ferveur était telle, que Maximilien I<sup>er</sup> de Bavière avait voulu une fondation de ce genre à Munich.

Mais voici une guérison plus notable. Au monastère de Sainte-Anne, à Padoue, Sœur Angèle-Séraphine Bonzi est atteinte depuis treize mois d'un cancer, qui lui cause douleurs, fièvre continue, enflure du corps, et l'empêche de se lever. Les médecins la jugent incurable. On lui apporte une corde dont a usé le P. Marc, et, la nuit suivante, 1<sup>er</sup> février 1701, elle est soulagée de ses douleurs, la fièvre cesse et l'enflure a disparu. Quelques jours après, elle est complètement guérie, peut aller au chœur et reprend tous les exercices de l'observance.

A Saint-Vite du Frioul, une parcelle d'habit du P. Marc, procurée par un Père capucin, qui y prêche le Carême, délivre une noble dame, Marthe Puller, qui allait mourir en devenant mère, sans que les médecins vissent ni remède ni espoir.

Le pain bénit par le P. Marc fait aussi des miracles, et en particulier guérit, à Gargnano, un enfant de la fièvre.

Il y eut d'autres prodiges encore, et si éclatants et en nombre si considérable, qu'ils déterminèrent la conversion d'un célèbre docteur protestant.

Le Dr Tormollen, syndic de Warendorff, en Bavière, avait fait ses études en Angleterre et était devenu médecin renommé, et fanatique calviniste. Rien n'avait pu l'ébranler dans ses erreurs. «Mais un jour, écrit le P. Casimir de Munich, il me dit : Vous pouvez le publier partout. Il est bien vrai qu'à la vue de tant de miracles opérés par le P. Marc, j'ai cru et je suis devenu catholique romain». (11 novembre 1699)

Si la série de ces miracles, après la mort du thaumaturge, est si promptement close, c'est peut-être aussi parce que le P. Côme n'est plus là pour recueillir les relations. Avec lui et le P. Augustin, ont disparu les deux zélés champions de la cause du P. Marc.

Veut-on encore une raison à cet arrêt, écoutons la fine réflexion d'un patriarche de Venise, compatriote du Vénérable, à qui Dieu réservait de hautes destinées : «Le P. Marc s'est tellement ennuyé à la cour de son vivant, qu'il ne veut pas y rester après sa mort, et il montre son mécontentement en suspendant les effets de sa puissance devant Dieu».

Ce patriarche, qui n'était autre que le **cardinal Sarto**, avait confiance cependant dans cette puissance d'intercession et ne doutait point de la vertu héroïque et de la gloire au ciel de l'illustre vénitien.

Aussi voulut-il faire ce que n'avaient pas encore commencé ses prédécesseurs, instituer les procès canoniques et les mener à bonne fin.

Les plus hauts personnages interposèrent leur médiation demandant au Saint-Siège, par des lettres rogatoires, de poursuivre les travaux en vue de la béatification.

Ce furent d'abord **l'empereur François-Joseph, dont la requête est en français, l'archiduc Charles et l'archiduchesse Zita de Bourbon, avec tous les membres de la famille impériale.**

Le cardinal Nagl, archevêque de Vienne, s'étendait longuement sur les mérites du P. Marc, rappelant comment les miracles confirmèrent de son vivant son éminente vertu.

Puis des princes et des évêques de tous les pays, mais surtout de l'Allemagne, de l'Italie, les chapitres des cathédrales, les Supérieurs des Ordres religieux joignirent leurs instances à celles qui parvenaient chaque jour à la Sacrée Congrégation des Rites.

Répondant aux désirs exprimés dans ces lettres, celle-ci examina les procès, et le 10 décembre 1912, publia le décret d'introduction de la cause.

Dans son désir de la voir aboutir au plus tôt, le Souverain Pontife en avait confié la défense comme celle de la canonisation de Jeanne d'Arc, à un des Cardinaux les plus actifs et les plus influents de Rome, celui-là même que le Pape Benoît XV allait choisir comme secrétaire d'État, S. E. le cardinal Ferrata. Hélas ! Ce nouveau protecteur de la cause de Marc d'Aviano a suivi de près dans la tombe le saint Pontife Pie X.

Devenus dans la gloire les concitoyens du héros qu'ils avaient célébré sur la terre, ils continueront leur œuvre et aideront plus puissamment, nous en avons la confiance, à sa glorification dans l'Église.

La cause de Marc d'Aviano est par ailleurs si intéressante et si belle que son succès ne saurait faire de doute.

Les travaux se poursuivent pour l'examen des vertus, en attendant que l'on puisse présenter les miracles, que le serviteur de Dieu ne manquera pas de faire, à l'heure opportune, en leur donnant toute la solennité et l'authenticité que requiert la sévérité du Tribunal romain.

Nous pouvons donc entrevoir le jour prochain où il nous sera permis de l'invoquer publiquement et de le vénérer sur les autels.

Les catholiques du monde entier en recueillaient presque l'assurance dans une circonstance récente.

C'était aux jours mémorables du Congrès eucharistique de Vienne, en 1912, pour lequel on avait précisément choisi la date anniversaire de la grande délivrance.

Le 12 septembre au matin, une nombreuse délégation d'Italiens du Frioul était venue à l'église des Capucins faire une sorte de pèlerinage au tombeau de leur célèbre compatriote, célébrant une messe, suivie d'un panégyrique du serviteur de Dieu.

Le P. Marc eut le même jour, en séance plénière, les honneurs d'un beau discours. Le Dr Bugatto traça son portrait d'une main habile et rappela les grands traits de sa vie merveilleuse.

Mais une voix plus autorisée s'était déjà élevée pour plaider la cause du serviteur de Dieu.

Dès la première séance, le cardinal Van Rossum, légat du Pape, s'inspirait des incidents du siège de Vienne, pour montrer dans l'Eucharistie le grand arsenal des fidèles. Il parlait «de ces jours malheureux où le Pape Innocent XI envoyait le capucin Marc d'Aviano, qui, fort de sa foi et de sa confiance surnaturelle, sut, par sa prudence, amener les chefs à attaquer l'armée des Turcs, qui investissaient la ville, et donner aux soldats le courage et l'ardeur pour se jeter dans la bataille».

Rappelant la messe du Kahleberg, la communion donnée à Sobieski et aux soldats, il montrait dans le P. Marc, l'homme de l'Eucharistie, et le faisait, en quelque sorte, acclamer comme le céleste protecteur du Congrès.

«Plaise à Dieu, s'écriait-il en terminant, que nous puissions bientôt l'invoquer officiellement sur les autels, pour la gloire de l'Eucharistie et pour l'honneur de Vienne !»

C'est notre très ferme espérance.

Comme notre douce Jeanne d'Arc, le vaillant Capucin reparaitra, au moment opportun, pour continuer sa mission, retremper les cœurs, ranimer les courages, et il obtiendra un succès plus grand encore que celui qui est célébré par l'histoire.

Car les hommes de Dieu ne meurent pas tout entiers : ils agissent, comme ils parlent, encore après leur mort, et leur action posthume s'harmonise toujours avec celle qu'ils exercèrent de leur vivant. L'Église, en les béatifiant ou les canonisant, s'assure ainsi un secours nécessaire, et sa sagesse éclate, en même temps que la Providence divine, dans le choix du moment où elle procède à leur glorification.

Sans doute, la puissance des Turcs est désormais brisée, et les rives du Bosphore, que nos ancêtres n'osaient regarder qu'avec un sentiment de terreur, n'évoquent plus pour nous qu'un paysage enchanteur, l'Orient dans sa gloire, déjà dompté, et vaincu par la civilisation chrétienne.

Mais d'autres dangers surgissent, que l'énergie du P. Marc chercha à conjurer, autant que l'invasion musulmane.

Les guerres entre peuples ne sont pas finies, hélas ! quoi que fassent de généreux législateurs, pour établir la paix universelle, et il reste toujours une lutte à mener contre l'ennemi intérieur, que le P. Marc ne cessa de dénoncer. Il garde avec celui d'aujourd'hui plus d'un trait de ressemblance, provenant comme lui de l'orgueil, de l'esprit d'indépendance, de l'égoïsme érigé en système, soit le péché et toutes ses conséquences.

N'est-ce point de là que viennent les révolutions, les luttes des classes, les divisions politiques toujours plus profondes, les haines, les persécutions, les violences, l'anarchie, menaçant non plus les frontières, mais le cœur même des nations, la guerre fratricide, en un mot, à l'heure où l'on se flatte d'en avoir fini avec les guerres étrangères ?

Le P. Marc vivant pourrait dire encore ce qu'il écrivait, en un jour sombre à la Majesté dont il voulait déterminer l'action :

«La chrétienté ne peut point se trouver dans un état plus lamentable». Ce n'était point chez lui du pessimisme et il n'était pas découragé, pas plus que ne le sont à l'heure actuelle ceux sur qui retombe le soin de délivrer le monde de ses maux et de conjurer la ruine.

Car le grand religieux, qui signalait le mal, connaissait aussi le remède, et, s'il indiquait les moyens humains que la sagesse vulgaire ordonnait d'employer, il prônait surtout la condition indispensable du salut à ce moment et toujours :

«Il faut, disait-il, une grande et vraie pénitence, et le recours au ciel. Que tous disent donc avec un cœur contrit : «Miséricorde, Seigneur, miséricorde ! Daignez venir à notre aide, car notre besoin est extrême. *Adjuva nos, Deus, quia pauperes facti sumus nimis*».

Et il rappelait les célèbres exemples du passé. «**Au temps des grandes pestes**, disait-il, quand les victimes tombaient par milliers, et que la consternation régnait dans le peuple, saint Grégoire le Grand, à Rome, saint Charles Borromée, à Milan, se couvrant de cilice et de cendre, apparaissaient à la tête des grands cortèges de pénitence, et Dieu entendait leur prière et se laissait toucher. A notre repentir, Dieu répondra par la miséricorde».

Nous ne pouvons, comme l'homme de Dieu, adresser cet appel aux pouvoirs de ce monde. Les empires ont croulé, les rois sont vaincus et impuissants. Seul demeure debout, au milieu des ruines, sur son rocher inexpugnable, le successeur d'Innocent XI. Mais il suffit, car il représente Celui qui est la résurrection et la vie et qui a dans Ses mains le sort des rois et des peuples, Celui qui est le seul Sauveur et le restaurateur universel.

Regardant vers les collines éternelles d'où doit venir le salut, il contemple l'immense phalange des saints du ciel qui combattent avec leurs frères de la terre, l'Église triomphante envoyant son tout-puissant secours à l'Église militante, l'encourageant à la lutte et lui promettant la victoire.

Parmi ces triomphateurs, qui ne cessent point d'être guerriers pour la défense de leurs frères, il nous semble voir à un rang d'honneur Marc d'Aviano, qui veut garder dans le ciel son privilège de la terre d'être l'ange tutélaire des nations, le soutien et le libérateur de la chrétienté.

Debout dans la bataille, il nous montre Marie, en qui il eut une dévotion si tendre, l'Étoile vers qui se tourna son regard pour implorer le triomphe.

Le ciboire qu'il vient de déposer sur l'autel indique la source à laquelle s'abreuvaient, pour trouver leur force victorieuse, les héros et les chevaliers dont il fut le conseiller et le guide. Son bras s'élève, montrant le crucifix, pour renouveler le geste de toute sa vie.

Il bénit le peuple. Celui-ci, à genoux, encore ému de sa prédication contre le péché, se frappe la poitrine et verse des larmes de contrition.

Alors s'apaise le courroux du Seigneur, et l'ange des justices remet son épée au fourreau.

Ainsi le prince des milices célestes remportait sa grande victoire. *Qui est comme Dieu ?* Quand cette devise triomphe, le dragon infernal est refoulé dans ses abîmes et le monde délivré de toutes les pestes qu'il y sème.

Ainsi saint Louis, le meilleur de nos rois, qui, gardant son âme pure et faisant régner la justice dans ses États, y établissait en même temps la paix et la prospérité.

Ainsi Jeanne d'Arc, qui bannissait de l'armée, avec une sainte indignation, les vices et les désordres et lui rendait ainsi la gloire avec la pureté.

De ces spectacles et de milliers d'autres semblables que nous montrerait l'histoire, une même leçon se dégage, celle que nous donne toute l'action du P. Marc d'Aviano, et que nos saints Livres résument en ces mots :

«Le péché avilit les nations, comme les individus, et c'est la justice qui les relève».

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

### **PREMIÈRE PARTIE L'APÔTRE ET LE THAUMATURGE.**

- I. Préparation providentielle
- II. Les humbles débuts d'une grande carrière (1665-1676)
- III. Premiers miracles (1676)
- IV. La Bénédiction miraculeuse
- V. La Guerre au péché mortel (1676-1680)
- VI. Premier voyage en Allemagne (1680)
- VII. A La Cour impériale (1680)
- VIII. La Vierge de Neubourg (1680)
- IX. Vers la France (1681)
- X. Voyage en Flandre (1681)
- XI. Épreuves et consolations (1681-1683)
- XII. Prophète et Précurseur (1682)

### **DEUXIÈME PARTIE LE SOUTIEN DE LA CHRÉTIENTÉ.**

- I. A la veille des grandes alarmes (1682)
- II. Le siège et la délivrance de Vienne (1683)
- III. Au lendemain de la Victoire (1683)
- IV. La prise de Buda (1686)
- V. Diplomate et Pacificateur (1687-1688)
- VI. L'Excitateur infatigable (1689-1696)
- VII. Le Secours de Marie
- VIII. Nouveaux Miracles et dernières Prédications (1698-1699)
- IX. Le céleste Conseiller
- X. Le Cœur du P. Marc
- XI. Vertus héroïques
- XII. Le dernier voyage (1699)
- XIII. Glorification posthume